N° d'ordre NNT : 2021LYSE2045

THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

Opérée au sein de

L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : ED 483

Sciences Sociales

Discipline : Sociologie Anthropologie

Soutenue publiquement le 23 septembre 2021, par :

Alessandro MARINELLI

Écologie, solidarité, en milieu de cité.

Des pistes d'étude sur le métissage.

Devant le jury composé de :

Denis CERCLET, Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2, Président

Kadma MARQUES RODRIGUES, Professeure, Universidade Estaduale du Ceara, Rapporteure

Christine DOUXAMI, Maîtresse de conférences HDR, Université de Franche Comté, Rapporteure

Sophie GOEDEFROIT, Professeure des universités, Université de Paris, Examinatrice

Agnès JEANJEAN, Professeure des universités, Université Côte d'Azur, Examinatrice

Jorge P. SANTIAGO, Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2, Directeur de thèse

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « **Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification** » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

Université Lumière Lyon2

École doctorale 483

Écologie, solidarité, en milieu de cité : des pistes d'étude sur le métissage

Alessandro MARINELLI

Anthropologie

Sous la direction de Mr. Jorge P. SANTIAGO

Présentée et soutenue publiquement le 23 septembre 2021

Composition du jury :

Denis CERCLET – Maître de conférences HDR, Université Lumière Lyon2 et UMR 5600 EVS
Christine DOUXAMI – Maître de conférences HDR, Université de Franche-Comté
Sophie GOEDEFROIT – Professeure d'anthropologie sociale, Sorbonne Université
Agnès JEANJEAN – Professeure d'ethnologie-anthropologie, Université Côte d'Azur
Kadma MARQUES – Professeure, Universidade Estadual do Cearà (Brésil)
Jorge P. SANTIAGO – Professeur, Université Lumière Lyon2

REMERCIEMENTS

Cette thèse n'aurait pas pu être vraiment réalisée sans le soutien de plusieurs personnes que je tiens à remercier vivement.

Ma première reconnaissance pour mon directeur de thèse, Monsieur Jorge P. Santiago. Ses conseils précieux, son encadrement et son sérieux ont profondément impacté mon mode de travail de recherche, en le rendant plus rigoureux et approfondi. Je tiens à le remercier également pour l'autonomie qu'il m'a laissée dans la recherche, ainsi que pour la patience dont il a fait preuve dans certaines circonstances le long de nos rapports professionnels.

De même, j'adresse un remerciement spécial à Madame Édith Planche et à Monsieur R. Garassino pour leur intérêt à l'égard de ma démarche de recherche lorsque nos chemins se sont croisés durant mon travail de terrain. Merci notamment à Édith Planche pour les discussions constructives, de plus que pour son ouvrage scientifique, qui ont pu bénéficier aux questionnements de la recherche. Il m'aura fallu rendre ses faveurs en citant son ouvrage au cours de la thèse, en espérant par-là de le valoriser.
Un remerciement aussi à Madame Sophie Chevalier et à Monsieur Périg Pitrou, pour avoir suivi ma recherche à l'occasion d'une exposition lors d'une journée d'étude universitaire, et pour la pertinence de leurs évaluations et observations.
En outre, merci à Laetitia Mongeard, pour avoir relu et revisionné une partie du texte de thèse.

Des remerciements chaleureux aussi aux femmes qui ont accepté de passer les entretiens de recherche avec moi, pour toute leur générosité et disponibilité. Par-là, j'en profite pour adresser un sincère merci à l'ensemble des personnes rencontrées sur le terrain : si le projet ethnographique a pu réussir, c'est pour une très large partie grâce à leur bienveillance et tolérance.

Je tiens par ailleurs à remercier globalement les membres professionnels de mon laboratoire de rattachement, EVS, pour m'avoir offert la possibilité de présenter ma recherche lors d'ateliers et de séminaires académiques, et d'obtenir des suggestions de relief pour son avancement.

Enfin, un merci à mes parents pour leur soutien et encouragement, notamment dans les périodes difficiles.

Pour des fins éthiques à l'égard de mes interlocuteurs, je mentionne dans la note suivante les prénoms fictifs que j'ai choisis pour les citer convenablement pendant le texte de restitution de la thèse :

CLAIRE, VICTOIRE, ELISE, MARGUERITE, ERIC, OLFA, BOUCHRA, PALOMA, CATHERINE, VIRGINIE, JOSELITA, ANISSA, FATEMA, OLYMPE, SARAH, MEDALINE, BEATRICE, DENISE, MICHELLE, FRANCOISE, MARYLINE, RADHIA, NAFAL, LOUBNA, ALIBA, ALIMA, JENNYFER, PIERROT, LOUIS, ALI, APOT, URSULA, INAS, ORFEO

Concernant la retranscription des entretiens de recherche dans les annexes, deux polices différentes marquent la distinction entre les mots de l'enquêteur et des enquêtées figurant dans les enregistrements (police en mode normale), et les phrases indiquant les commentaires réflexifs de l'enquêteur tout le long des retranscriptions (police en mode italique).

Table des matières

Introduction générale 1

Préambule 1

En se recalant dans la planète 4

En se recalant dans l'ethnographie 6

Aborder des voies ardues, pour innover 8

Les autres pièces de la recherche 11

Pour une écriture métisse 14

Plan de thèse 17

Partie I. Pour une pensée expérimentale du métissage à la «Maison pour agir» : entre ateliers et repas collectifs 19

Chapitre 1. Les premiers pas sur le terrain 20

Sous-chapitre 1. L'association Anciela et la «Maison pour agir» : l'organigramme et le contexte général 20

1.1 L'association Anciela 20

1.2 Focus sur la «Maison pour agir» 23

Sous-chapitre 2. La «Maison pour agir» : lieu d'une démystification des idéaux de l'enquête 24

1.3 Un espace semi-fixe ***24***

1.4 Dans une 'fourmilière' ***26***

1.5 Une éthique de bienveillance ***27***

1.6 Vers une reconversion pratique ***29***

Sous-chapitre 3. Entre attachements et détachements : un aperçu sur la vie micro-locale de nous les volontaires 31

1.7 Ouverture sur le domaine des attachements ***31***

1.8 Exemples d'attachements ***32***

1.9 Porosité(s) ***36***

1.10 Le corps et l'esprit en connexion ***39***

1.11 Des traces d'amitié « métisse » ***41***

Chapitre 2. Les ateliers participatifs : entre faim des sens et faim de connaissances 43

Sous-chapitre 1. Une hétérogénéité composite 43

2.1 Ambiguïté, hétérogène, clair-obscur : les définitions ***43***

2.2 La composition sociale locale ***44***

2.3 Les interactions aux ateliers ***46***

Sous-chapitre 2. Pour des connaissances pluri-sensorielles, en cheminement entre partenaires 50

2.4 L'ouïe ***50***

2.5 Le toucher ***51***

2.6 L'odorat ***52***

2.7 La vue ***52***

2.8 La synesthésie, marque de l'hétérogène ***54***

2.9 « On s'y sent bien », à la «Maison pour agir» ***56***

Chapitre 3. 'Quêtes' de métissage 59

Sous-chapitre 1. Mouvances sous-jacentes : distances, temps, pouvoir 59

3.1 Quatre distances : les définitions ***59***

3.2 Tactiques et stratégies : les définitions ***60***

3.3 Distances « intimes » ou « personnelles » ? ***61***

3.4 « Chronos » vs « kairos » ***62***

3.5 Temps et distances en modulation ***64***

3.6 Le pouvoir à exorciser ***66***

3.7 Une distance « publique » particulière ***68***

3.8 Une quête souterraine ***69***

3.9 Tactiques foisonnantes ***72***

Sous-chapitre 2. Les récits de vie : un morceau du paysage hétérogène 73

3.10 Prélude : plusieurs « moi » en soi ***73***

3.11 Fragments de récits 73
3.12 Une communication pas 'tracée d'avance' 76
3.13 Les récits participent-ils d'une rébellion illusoire ? 77
3.14 Contre l'enclavement, contre l'atomisation 78

Chapitre 4. Les repas partagés : exotisme et résistance à table 81

Sous-chapitre 1. Les saveurs abondent 81

4.1 Exotisme, insolite : les définitions 82
4.2 Un tournage de scènes de repas partagés 82
4.3 L'insolite et le familier 85
4.4 Moi, Éric, les autres, et l'altérité absolue 87
4.5 Un art de coexistence 89
4.6 Pas toujours de goût 90

Sous-chapitre 2. Repas partagés et ateliers officiels : pour une analyse comparée entre les deux 'parents' 92

4.7 Divers points communs 92
4.8 Un espace de résistance 94
4.9 Le piment de la démarche évènementielle 95
4.10 Un avenir en devenir 97

Chapitre 5. Une transition vers d'autres horizons 99

5.1 L'anti-métissage *99*

5.2 Des anomalies, des discordes *100*

5.3 Des hôtes encombrants et pas faciles *101*

Partie II. Des trames de l'« enquête mobilisatrice » aux trames relationnelles entre acteurs de la «Maison pour agir». Vers une régression du lien social 103

Chapitre 6. L' 'épine dorsale' de l'enquête : objets, méthodes et leurs passerelles 105

Sous-chapitre 1. Un écho aux objets d'étude : altérité, écologie, solidarité 105

6.1 Énigmes sur l'altérité *105*

6.2 L'écologie : une dialectique inscrite dans l'Histoire *106*

6.3 L'écologie, entre durabilité et dominations *109*

6.4 La solidarité à l'épreuve de la réalité *111*

6.5 L'écologie et la solidarité : leurs analogies *113*

Sous-chapitre 2. Un écho aux axes méthodologiques : le métissage, la marche 114

6.6 De l'héroïsme dominateur à une éthique de l'empathie 115

6.7 L'ethnographie « métisse » au bénéfice du volontariat et de la recherche 117

6.8 Pour une ethnographie de la marche, en marche 118

6.9 Objets et méthodes d'enquête en marche collective 120

Chapitre 7. Le sens institutionnel de la démarche mobilisatrice, tiraillée entre le 'local' et le 'global' 121

7.1 Les missions publiques : une avant-première 121

7.2 Des balades expérimentales 122

7.3 De l'« empowerment »... 124

7.4 ... à la solidarité « participative » et « nationale » 126

7.5 L'enquête mobilisatrice, une combinaison d'ingrédients : expérimentation, empowerment, durabilité 127

7.6 Le message écologique et solidaire favorise-t-il le métissage ? 129

Chapitre 8. Les balades 'entre nous' : moi, Éric, Olfa 131

Sous-chapitre 1. Amitié, oscillation, humour 131

8.1 L'amitié qui marche 131

8.2 Osciller sans « creuser » 133

8.3 Qui est le guide ? *135*

8.4 « Ton zob » *137*

8.5 Ordre, désordre, et le devenir *138*

Sous-chapitre 2. Le double cadre d'enquête : une transformation, grâce au métissage 141

8.6 'Tout' maitriser, c'est un danger *141*

8.7 Les enquêtes mobilisatrice et ethnographique : vers une juxtaposition, via l'altérité et le conflit *143*

8.8 Solidaires, hors d'un contrat formel *145*

Chapitre 9. Balades démystifiantes, balades peu concluantes 147

Sous-chapitre 1. « L'écologie et la solidarité » trainent la patte 147

9.1 Une construction de la relation à l'Autre *147*

9.2 « Ça n'avance pas, on n'évolue pas... » *149*

9.3 Désintérêt, méfiance, lueurs *151*

9.4 La plénitude du vide *152*

9.5 « L'écologie », « la solidarité », dans une feuille de papier *154*

9.6 Deux altérités « relatives » se regardent de travers *156*

9.7 Regards d'une autre texture *158*

Sous-chapitre 2. Des attachements/détachements main dans la main, vers une rupture 159

9.8 Une ramification de lignes de vie, à travers la dérive ***159***

9.9 Olfa ***160***

9.10 Éric ***161***

9.11 Convergences ***162***

Sous-chapitre 3. Une aliénation durable 163

9.12 Une rigidité ***163***

9.13 Manipulation et consentement ***165***

9.14 Une 'conversion' de la collision des regards ***166***

Chapitre 10. De la «Maison pour agir»...à une Prison de l'action 170

Sous-chapitre 1. Vers le revers de la médaille 170

10.1 Une révolte domestique ***170***

10.2 Reproches, piqûres de rappel ***171***

10.3 Quand le pouvoir sépare ***172***

Sous-chapitre 2. Volontaires, salariées, habituées : quelle(s) hospitalité(s) ? 174

10.4 L'hospitalité : les définitions ***174***

10.5 Le fossé de l'hospitalité ***175***

10.6 Une solidarité dominatrice 177
10.7 Effritements 177
10.8 L'involution métisse se poursuit 179
10.9 'Ne rien faire', une possible révolution 180
10.10 « Comme ça vous repenserez à vos mères qui vous plastifiaient les livres ! » 182
10.11 La porosité entre les volontaires et les habituées 184
10.12 ...Pour tirer un bilan ? 184

Chapitre 11. Un portrait cubiste du visage de l'ethnographie 186

Sous-chapitre 1. Le front des salariées : entre fixité et mutation 186

11.1 Le péril de 'mal' « creuser » 186
11.2 A partir de l'« allochronisme » 187
11.3 Dans l'entretien : plus du « dialogue » que de l'« entretien » 189
11.4 Quelques choses ont changé 190
11.5 « Non-voyance » ou « sur-voyance » ? 191
11.6 Une « double facette » ambiguë 193
11.7 La polyphonie de l'ethnographie : de l'entretien 'réparateur' du 27 avril... 194
11.8...à l'entretien 'final' en mai 196
11.9 Objectif/subjectif, écologie/solidarité 198

Sous-chapitre 2. La ‘double’ enquête vue par les piétons de quartier 199

11.10 Du ‘nonsense’ ***199***

11.11 Les racines des « plaies » ***200***

11.12 De l’écologie comme échec à l’écologie par le bas ***201***

Sous-chapitre 3. A coup d’entretiens qualitatifs 202

11.13 Deux possibles profits ***202***

11.14 L’écologie : contenus et forme ***204***

11.15 La sensibilisation s’inverse ***206***

11.16 Tous ‘anthropologues’ ***207***

11.17 Conjonctions, disjonctions ***209***

11.18 La mise en marche du temps ***211***

11.19 Transbordements dans l’ ‘entre nous’ ***213***

11.20 Une différence cruciale ***216***

11.21 Les entretiens, des ‘fenêtres d’altérité’ ***218***

Chapitre 12. Du stand au marché...aux chantiers de rénovation 219

Sous-chapitre 1. Au(x) marché(s) : une proactivité défaillante 219

12.1 Le jumelage ***219***

12.2 « Cela ne sert à rien mec » ***220***

12.3 Déambulations délinquantes ***222***

12.4 « Non merci, au revoir » 223

12.5 Chacun dans son sens...ou presque 225

Sous-chapitre 2. Un peu d'histoire...sur les grands ensembles 226

12.6 Du 1899 aux années '70 226

12.7 Des années '80 aux années 2000 228

12.8 Résistances, précarités, opportunités 229

12.9 Les failles de la rénovation urbaine 230

12.10 Pour resituer la problématique d'enquête 231

Sous-chapitre 3. Teintes évolutionnistes 232

12.11 Plusieurs résonances 232

12.12 Pour les uns...et pour les autres 234

12.13 Un projet de développement 236

12.14 Au service de la planète 237

Chapitre 13. Vers la fin d'un parcours...avec un final insolite 240

Sous-chapitre 1. Entre l'écologie « darwiniste » et l'écologie « chrétienne » : l'alimentation d'une utopie ? 241

13.1 L'utopie : définitions 241

13.2 Une vision panoramique préalable 242

13.3 L'inspiration darwiniste 243
13.4 L'implosion du lien 244
13.5 Y a-t-il jamais eu de métissage ? 246
13.6 Un épuisement lent 248
13.7 Entre les deux affaiblissements du lien social : quelle connexion ? 250
13.8 Le « chronos » qui gagne 251
13.9 Une corporéité « bourgeoise » 252
13.10 Le « transhumanisme », carrefour entre deux vagues écologiques 253
13.11 Le « quartier idéal » : comment l'imaginer ? 256
13.12 La fresque murale : la projection d'une idéologie 257
13.13 Une utopie doublement anti-métisse 259

Sous-chapitre 2. Encore du lierre sur les murs 261

13.14 La/les mémoire/s de la 'Maison' 261
13.15 ...Vers une nouvelle renaissance ? 262

Conclusion générale 264

Bibliographie 270

Bibliographie complémentaire 276

Annexes

277

Transcriptions des entretiens d'enquête 277

Matériel photographique 466

Introduction générale

I. Préambule

En ayant été accepté au titre d'étudiant doctorant en anthropologie dès 2017, au sein de l'Université Lumière Lyon2 et rattaché au laboratoire EVS[1], j'ai entamé mon terrain ethnographique au sein du panorama associatif lyonnais, intéressé par des pratiques d'écologie et de solidarité en milieu urbain. J'ai localisé mon terrain, dès son début (septembre 2017) et jusqu'à sa fin (décembre 2019) au sein d'une structure de l'association Anciela, la «Maison pour agir» (www.anciela.info/maisonpouragir), dans le quartier du Mas du Taureau (Vaulx-en-Velin). En quelques mots, les engagés de cette association visent à impacter le territoire local en mobilisant des valeurs relatives aux champs qu'ils appellent l'« écologie », la « solidarité », pour l'amélioration du cadre de vie de proximité *via* des actions participatives.

Il n'y a pas eu de raisons précises à m'avoir poussé à aborder, au commencement de mon projet, des sujets d'écologie et de solidarité et, de plus, en milieu de cité. Pour être honnête, je crois qu'à telle époque j'aurais pu choisir même d'autres pistes d'enquête. Je ne partais pas avec un sujet préférentiel, et à l'issue de mon parcours académique en master, je vivais une situation de transition où je ressentais qu'une multitude de choix en termes de thèmes de recherche se profilait à l'horizon. Ce dont j'étais malgré tout sûr, c'était le désir de continuer à faire de l'anthropologie. En effet, il faut dire qu'à la source de tous mes engagements d'enquête sous le sceau de cette discipline (y compris l'enquête doctorale) il y avait un élan vital que je ressens constamment, depuis l'enfance, envers la connaissance de l'Autre à partir d'une approche sensible, alors que, déjà en étant tout petit, je me posais des questions 'existentielles' : si moi

[1] Grâce à l'appui de « communautés de chercheurs issues d'un large spectre de disciplines ressortissant des sciences humaines et sociales », « Environnement Ville Société » (EVS) « traite des modalités par lesquelles les sociétés contemporaines et passées aménagent et ménagent leurs environnements, modalités observées sous l'angle du changement, de l'action, de la transformation, de l'évolution, du devenir ». (www.umr5600.cnrs.fr)

je suis 'moi', dans mon corps et dans ma tête, les autres, comment sont-ils, comment pensent-ils ? Sont-ils nécessairement 'autres' du fait qu'ils ont leurs propres corps et têtes ? Ces questions ont fondé mon intérêt pour l'anthropologie, cette science tendue vers l'Autre dans la mesure où elle va pouvoir mieux définir les fondements du Moi ; ou alors, pour le dire autrement dans un sens plus holistique, une science qui vise la compréhension, sous les variantes apparentes des sociétés, des invariantes propres à l'humanité (M. Kilani, 1996). C'est en particulier un grand questionnement qui, au fur et à mesure, a réactualisé mon intérêt pour ce domaine du social : soit 'par quels biais pouvoir comprendre comment l'Autre pense et agit', 'comment pouvoir réduire ces frontières qui me séparent de l'Autre et arriver à penser comme lui, en supposant qu'il pense différemment de moi'.

Ce sont des raisons m'ayant poussé, à l'aube de mon doctorat, à envisager un terrain imbriqué dans les tissus d'actions participatives (typiquement, le contexte des associations) ; ainsi, ce qui paraissait plutôt clair en termes d'orientation de la recherche, c'était bien plus l'horizon social que les sujets de recherche. Dès lors, ce choix m'était familier. En effet, l'année précédant le début de mon doctorat, durant mon cursus de Master 2 en anthropologie, j'avais travaillé sur un terrain avec une double posture de stagiaire et chercheur dans le cadre d'une recherche-action promue par l'institution culturelle CCO, « Palimpseste »[2]. Ici j'avais analysé les dynamiques urbaines à partir d'une ethnographie basée sur le dispositif participatif et de recherche des balades urbaines, ensemble avec un groupe de migrants hébergés dans un ancien CAO (Centre d'Accueil et d'Orientation)[3] de Villeurbanne (Lyon) : un environnement de travail qui m'avait entraîné à la réflexion sur les limites et les nécessités d'adaptation de mon statut d'étudiant anthropologue dans le milieu. Tout ce contexte m'avait fait davantage comprendre qu'il faut que l'ethnographe, pour pouvoir approcher l'altérité, recherche la proximité avec ses interlocuteurs pour combattre les préjugés dérivant du sens commun dont s'imprègne le monde d'où il est originaire (J-P. Olivier de Sardan, 2008). En effet « l'ethnographe est celui qui doit être capable de vivre en lui-même la tendance principale de la culture qu'il étudie » (F. Laplantine, 1996, cit. J-P. Olivier de Sardan, 2008, p. 195).

Autrement dit, il lui faut renier une posture ethnocentrique, soit finir par projeter sur les Autres

[2] La recherche-action « Palimpseste, la fabrique de l'urbain » a été initiée par le CCO pour saisir les transformations urbaines et sociales traversant le lieu de l'Autre Soie (Villeurbanne) ; l'enjeu étant d'appréhender les usages des multiples acteurs sur ce quartier et de garder trace des dynamiques passées et présentes qui animent le territoire.
Pour plus d'informations, voir le site www.palimpseste.autresoie.com.

[3] Les CAO sont des lieux d'hébergement provisoire, destinés à accueillir les personnes exilées dans le camp de Calais pendant quelques semaines lorsqu'elles arrivent en France. Pour plus d'informations, voir le site www.migrants-info.eu/cao

ses propres systèmes de valeurs en croyant par-là avoir saisi l''authenticité' des leurs[4]. La typicité de l'approche d'observation participante, soit, pour le dire brièvement ici, prendre part à des pratiques sociales locales en adoptant le point de vue de l'« observé » (M. Kilani, 1996, p. 92), avait caracterisé toutes mes démarches d'enquête ayant accompagné ma formation académique dans l' anthropologie. Plus précisément, ce serait plutôt le recours au renversement linguistique des deux acceptions de la notion, c'est-à-dire penser plutôt dans l'optique de la participation observante (C. Galibert, 2004 ; B. Soulé, 2007)[5], qui ferait rendre compte de ma progressive conscientisation de la scientificité de la démarche ethnographique. C'est d'abord le choix de privilégier la participation et ensuite l'observation de celle-ci dans les jeux d'interactions, plutôt que le choix de poser l'observation comme précédant la participation, qui m'a poussé à continuer à faire de l'ethnographie (j'y reviendrai dans les prochaines pages).

Me voilà donc, en sortant de mon Master, renouveler mon attachement pour une nouvelle enquête, cette fois-ci orientée vers le panorama associatif lyonnais. Je parle bien ici d' « attachement », au sens de B. Botea et S. Rojon, tel un mouvement en devenir surgissant de mon champ d'expériences dans l'anthropologie, destiné à se projeter dans un horizon des possibles (B. Botea, S. Rojon, 2015, p. 3). En effet, pour ma part, je n'ai ni conservé un cadre de terrain à l'image de celui de mon Master 2, ni je ne l'ai changé drastiquement. Car j'ai vite découvert qu'il y avait quelques choses en commun entre mon expérience en foyer d'accueil pour migrants et celle que j'aurais vécue en association : il s'agissait justement de l'optique participative qui, se traduisant dans une posture de bénévolat[6] en association, m'aurait une fois de plus, à l'instar des balades urbaines, ouvert un accès privilégié à mon terrain futur. Si l'attachement est « transformation continue de l'individu par le monde et du monde par l'individu » (B. Botea, S. Rojon, 2015, pp. 5-6), je dirais que tel phénomène était au cœur de ma vie, entre passé et devenir. Par le dispositif de balades j'avais réussi à impacter le monde, au sens d'avoir ouvert une voie, à la fois pour que mes compagnons migrants se dépaysent de la vie en CAO, et pour l'apport de matériel convaincant à l'ethnographie ; par la suite, en ayant

[4] Rappelons le sens classique de l'ethnocentrisme, à savoir le fait de « rapporter l'Autre à l'ensemble des qualités positives occidentales » (M. Kilani, 2008, pp. 25-26).

[5] B. Soulé reporte entre autres, dans son article « Observation participante ou participation osbervante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », une ébauche de la caractérisation de la notion de participation observante donnée par Brewer (2000) : un mode d'entrée sur le terrain centré sur « l'utilisation d'un rôle existant pour engager une recherche dans un environnement familier » (B. Soulé, 2007, p.130).

[6] Le bénévolat figure, dans le langage associatif endogène, comme « un don de soi librement consenti et gratuit, il occupe une place spécifique dans la société civile, complémentaire et non concurrentielle au travail rémunéré » (www.associatheque.fr/benevoles/benevolat-cest-quoi). Le dictionnaire français le définit comme « fait de faire une action, un geste pour le bien de la communauté, sans être rémunéré » (www.linternaute.fr).

été admis au sein de l'association Anciela en qualité de bénévole et, peu de temps après, dans un projet doctoral inhérent à tel milieu, le 'monde' a fini par m'impacter en retour en m'inscrivant dans une continuité avec mon passé. De chercheur et stagiaire dans la recherche-action du CCO à bénévole et chercheur chez Anciela, la vie aurait poursuivi.

II. En se recalant dans la Planète

Il est par ailleurs assuré que la question de l'écologie mise en pratique par des collectivités à travers les liens qui les soudent constitue un enjeu de grande actualité, qui évoque des problématiques ressenties globalement. Il est vrai que les médias et de nombreux écrits scientifiques retracent ponctuellement des « preuves » apparentes des dégâts environnementaux (réchauffement climatique, érosion de la biodiversité, pollution des océans) dont notre ère moderne serait responsable. L. White écrit : « avec l'explosion démographique, le carcinome de l'urbanisme désordonné, les eaux d'égout et les déchets formant désormais de véritables couches géologiques, il est certain qu'aucune créature autre que l'homme n'a jamais réussi à souiller son nid en un temps aussi court » (L. White, Jr., *in* D. Bourg, P. Roch, 2010, p. 15). Cette citation (mais j'aurais pu en reporter d'autres dans le même esprit) vise à donner un aperçu, *via* les paroles de l'historien, de l'état écologique contemporain de notre planète. A cet égard j'avais déjà la connaissance des considérations de certains érudits (sociologues, anthropologues, philosophes), à propos de la mondialisation contemporaine : un phénomène qui, s'accompagnant d'une industrialisation, d'une soif pour la croissance matérielle et le développement technoscientifique, et d'une homogénéisation des modes de vie, entraîne des crises écologiques et sociales conjointes[7]. Par ailleurs, ces mouvances sont censées provoquer, par réaction, des résistances locales. Elles prétendent être éminemment collectives, dotées d'une éthique s'opposant au projet économique totalisant, et reposant sur des systèmes alternatifs s'appuyant sur des controverses de nature sociale et technique pour contraster le développement global (J-Y. Martin *et al.*, 2002 ; E. Morin, 2011 ; E. Planche, 2018 ; S. Poirot-Delpech, L. Raineau, 2012). On se trouve face à une vaste palette de projets et 'remèdes' : commerces équitables pour une économie régionale et locale, alimentation de proximité et/ou végétarienne, pratiques du recyclage et du compostage de déchets, techniques faisant appel aux médecines dites « douces », entre autres. Les mouvements écologiques sont censés, aujourd'hui, se poser en opposition au projet capitaliste, qui semble être remis en discussion

[7] En parlent d'auteurs tels D. Bourg, P. Roch *et al.* (2010), E. Morin (2011) ou E. Planche (2018).

par les écologistes et intellectuels contemporains : à une époque vue comme porteuse de dégradations planétaires sans précédent, on aspire à se convertir dans d'autres attitudes envers l'environnement, plus tournées vers son respect et sa conservation, mais aussi vers sa transformation et transmission sous le signe de la durabilité. A partir de ce que m'apportait telle première poignée de savoirs, j'apprenais alors que l''écologie et la solidarité', c'étaient d'abord des 'alliés' pour changer le monde vers un paradigme plus 'écologique'.

Je réalisais alors que je pouvais bien m'insérer, en tant que scientifique, dans cet univers et y participer avec des réflexions anthropologiques, tout en puisant aussi du matériel interdisciplinaire circulant sur les questions d'écologie et solidarité (connexe à la sociologie, la philosophie, l'histoire, la géographie). Dans une continuité avec le passé, celles-ci auraient pu, peut-être, faire écho aux premières démarches menées par les disciplines du social (dont l'anthropologie) pour mettre en cause les valeurs développementistes capitalistes (J-Y. Martin, 2002, p. 42). A cet égard me sautait aux yeux la possibilité de tirer profit de toutes ces contributions de par le choix d'un terrain qui soit, en quelque sorte, favorable à les valoriser, et par-là pouvoir bâtir une ethnographie qui s'enrichisse de cette hétérogénéité de savoirs. Cette raison était motivée par un autre enjeux, rejoignant les fronts globaux de la science : c'est-à-dire la problématique de l'hégémonie des savoirs écologiques portés par les sciences naturelles, et propulsés par les politiques privatisées de développement, au détriment des approches des domaines du social (J. Barrau, 1990 ; G. Guille-Escuret, 2014 ; J-Y. Martin, 2002 *et al.* ; S. Poirot-Delpech, L. Raineau, 2012). En bref, il me paraissait de plus en plus clair que pour étudier l'écologie et la solidarité embrassant désormais l'échelle du globe, même si j'allais construire un terrain de recherche local, il m'aurait fallu 'aérer' ma posture d'ethnographe (sans pour autant la perdre) : c'est-à-dire, en me faisant envelopper par d'autres apports complémentaires aussi, pour peut-être mieux saisir les faits sociaux relevant de mes analyses – et parallèlement, mettre en valeur le potentiel de ces disciplines. En effet, E. Morin prône une « écologisation des sciences sociales » : en d'autres mots, le bricolage entre plusieurs disciplines pour l'étude de réalités sociales et naturelles conjointes, au lieu d'une ré-légitimation, au contraire, de l'exercice scientifique de certaines méthodes au détriment d'autres (J. Foyer, 2011, pp. 183-187). C'est tout à fait une approche dont je me suis inspiré dans mon enquête, en déplaçant ma curiosité scientifique d'un point à un autre pour essayer de « faire varier les éclairages autour d'un même objet » (J. Foyer, 2011, pp. 183-184), en épousant, quelque part, l'idéal de l'« épistémologie de la complexité » déjà proposée par E. Morin (E. Morin, J-L. Le Moigne, 2008, cit. J. Foyer, *id.*, p. 184). En utilisant une métaphore, j'aurais imaginé l'ethnographie comme la planète de référence autour de laquelle auraient gravité

d'autres planètes 'mineures', mais n'étant pas, pour autant, exemptes de lui être indispensables pour la nourrir.

III. En se recalant dans l'ethnographie

Après une contextualisation générique, pour me recaler plus spécifiquement vers l'ethnographie en lien avec ma recherche, il me semblait que la construction d'un projet ethnographique en lien avec celle que je considérais comme une des instances locales de développement alternatif (je voyais ainsi l'association Anciela, même avant d'y mettre les pieds) pouvait éclairer sur les manières dont ses membres mobilisent leurs valeurs écologiques et solidaires et les posent au fondement de leur culture. Pour cela, l'idée de faire de l'ethnographie du proche, possiblement à l'échelle d'un quartier, m'attirait. Concernant l'ethnologie du « proche », on entend une approche fondée sur une méthode, à savoir une ethnologie de l'« ici », cernée sur le microsocial de modes de vie quotidiens dans le contexte métropolitain français, face à la crise des apports scientifiques globalisants (G. Althabe, 1993, pp. 7-8). Bref, en voulant vivre avec mon temps, j'étais convaincu qu'un terrain efficace, face à une époque marquée par le rétrécissement et la circulation planétaire, se devait d'être d'abord enraciné dans une petite 'portion' sociale et de se confronter à une altérité à cette échelle-là, plutôt résidentielle, micro-culturelle, que forcément ethnique ou nationale, comme le souligne M. Augé (M. Augé, 2010, pp. 25-26). Et ceci, d'autant plus que la complexité de notre monde actuel, où des 'sous-mondes' de choses, d'informations, de personnes, se mélangent, complexifie justement la construction de repères stables pour l'enquête anthropologique, et par conséquence l'extraction de théories fiables. Je devais, donc, d'abord canaliser ma soif de connaissance envers l'étude de petits groupes, de petits phénomènes. Quoi de mieux alors que de recourir à une ethnographie en tant que premier stade de la démarche anthropologique, celui doué de plus d'ancrage empirique. En effet, rapporte Descola, l'ethnographie (du grec *« ethos »* - peuple, et *« graphein »* - écrire), soit la tâche de décrire les manières de faire et les systèmes de représentations de segments de population dans des sociétés données, peut à présent porter sur une gamme diversifiée de groupes au sein d'une même société (P. Descola, 2007, 2010 ; J-P. Olivier de Sardan, 2008). C'est pour cela que, à la limite, l''écologie' et la 'solidarité' pouvaient être pour moi des thématiques interchangeables avec d'autres : ce n'était pas tellement l'objet de recherche dont il m'importait, mais la réflexion sur l'épistémologie de l'enquête ethnographique à l'épreuve de la modernité. Je voyais cette modernité, dans mon

projet doctoral, dans deux volets : du côté de l'organisation de la recherche, il n'y avait pas le besoin de migrer au bout du monde, de rejoindre une des sociétés 'lointaines' que l'anthropologie, à ses débuts, se donnait pour mission de comprendre (M. Augé, 2010 ; M. Kilani, 1996). Il s'agissait plutôt de voir, peut-être, l'immanence du Tout même dans de petits rien, dans des bribes du social se développant dans le milieu discret, presque 'invisible' des locaux de la «Maison pour agir» (c'est la première image que j'en ai eu), enchâssés au rez-de-chaussée d'un complexe d'immeubles locatifs vaudois : le point de départ de toute mon enquête. Par conséquence, tel ancrage du terrain m'aurait offert des cartes favorables pour exploiter également, derrière les lumières de l'engouement pour l'« écologie » et la « solidarité », un thème traditionnellement creusé par l'anthropologie : l'altérité. Si bien qu'il y a l'urgence de s'interroger sur les questions d'altérité aussi, *à fortiori* pour l'anthropologue qui en est confronté depuis la 'nuit des temps' de son champs d'étude (M. Augé, 2010, pp. 81-82). Il y a cette urgence en raison de ce que M. Augé nomme « crise de la modernité » : une situation où le langage de l'identité l'emporte sur celui de l'altérité (M. Augé, 2010, p. 87). Autrement dit, la peur de l'Autre, et de le penser et l'intégrer en tant qu'Autre, va conduire au durcissement des catégories sociales et à l'assimilation de l'Autre au Même. Le libéralisme économique en serait responsable, puisqu'il mène au fleurissement de l'individualisme et à la perte de repères collectifs aptes à instituer les relations symboliques avec autrui (*id.,* p. 88). Donc, un des points cardinaux de mon ethnographie a été l'investigation sur les sens de l'altérité que le terrain m'a suggérés : ainsi, non point qu'une altérité carrément réifiée à l'identité ou reniée, mais aussi une altérité qui change dans les contacts humains (M. Augé, *id.*, p. 77) ; une altérité caméléonne au sein des mondes inter-connexes de la modernité, non pas dessinant un partage net entre mondes : un Autre de caractère justement résidentiel, microsocial (M. Augé, *id.*, p.25).

Comment donc pouvoir saisir les enjeux d'écologie et solidarité se performant au gré des flux d'un territoire local, en portant un accent sur ses altérités ? Comment au besoin comprendre les manières, les chemins, multiples ou réduits, dont de diverses conceptions de l'écologie et de la solidarité entrent en jeu, se confrontent et évoluent ensemble (ou, au contraire, se durcissent) ? Tels étaient certains des questionnements qui résonnaient constamment dans ma tête.

IV. Aborder des voies ardues, pour innover

A l'époque du terrain dans la phase initiale j'ai découvert un univers conceptuel qui a retenu toute mon attention et sur lequel j'ai conçu les piliers de ma problématique de recherche : il s'agit du métissage, en tant que pensée et culture appliquée au social (F. Laplantine, A. Nouss, 2001). Le métissage, selon Laplantine et Nouss, est un phénomène d'incertitude identitaire, qui met en question autant les séparations radicales que les indistinctions du réel (F. Laplantine, A. Nouss, 2001, pp. 7-10). C'est un jeu d'« oscillations entre présence et absence, jouissance et souffrance » (*id.*, p. 11), de transformations nous arrachant à la « répétition du même » (*id.,* p. 10). Ce processus se fait par des liaisons informes et ondulatoires de matériels, émotions, rythmes divers, pouvant souligner aussi des transitions progressives (*id.,* pp. 12-13). Ainsi, entrer en métissage signifie résister contre l'indifférenciation et l'oppression de l'Un mais aussi contre les particularismes prononcés (*id.,* p. 20). En cela, le métissage est intimement connexe à l'altérité. Laplantine et Nouss distinguent en particulier deux formes d'altérité : l'altérité relative et l'altérité absolue. La première « se pose en fonction et en regard d'un moi qui serait constitué, intègre » (A. Nouss, 2001, p.78). Elle est « clôture, conquête », où un sujet, « fort de son identité et de son savoir, s'approche de l'autre comme de quelque chose qui lui manque, s'en empare et le rapporte à sa sphère » (A. Nouss, *id.,* p.79). La deuxième « ne s'oppose pas au moi car elle incarne tout ce qu'il pourrait être ou devenir » (*id.,* p.79). Elle est « ouverture, découverte », où le sujet rencontre l'Autre, en se rendant compte que celui-ci présente une altérité entière qu'il ne peut pas dépasser ou ramener à sa propre sphère (*id.*). Elle ne comporte pas l'impossibilité de relation, mais maintient à la fois la distance et la proximité, participe d'un jeu constant de transformations, en ce qu'elle « est déjà en soi » et qu'elle peut donc se prêter à des mouvements incessants entre intériorité et extériorité (*id.,* p. 77, p. 80). Le métissage est plus proche de cette altérité poreuse, en étant tissage d'éléments divers, empruntant tour à tour les trames qu'il rencontre et qu'il se choisit dans l'horizon ouvert des possibles (*id.,* p. 80). Voici donc deux casquettes de l'altérité (l'altérité relative et l'altérité absolue) qui auraient guidé de front le développement de ma problématique.

Par ailleurs, plus généralement, aborder les voies ardues du métissage a conféré une autre touche innovante (à la limite la plus innovante) à l'ethnographie, en inscrivant ce concept dans le répertoire des approches pionnières récentes en anthropologie, depuis la première discipline

dans laquelle le concept de métissage s'est formé : la biologie[8]. Un autre versant, où des réflexions sur le métissage ont pu bénéficier à la connaissance cumulative tout en apportant de l'innovation, est l'ouverture transfrontalière à laquelle il invite en termes de « perspectives », de « lectures » et d'« écritures » pour le questionner (F. Laplantine, A. Nouss, 2001, p.17). Une architecture épistémologique centrée sur le métissage a pu vibrer avec le souci pour la transdisciplinarité que j'avais posé précédemment : autrement dit, le fait de faire cheminer les 'ingrédients' du métissage (notions opératrices, enseignements méthodologiques et éthiques) d'une part avec ceux des champs d'étude que j'ai convoqués pas à pas durant mon expérience de terrain, mais parallèlement (et de manière croisée), avec les traits et contenus de l'ethnographie, pour donner voix et force autant au corps empirique que, par conséquent, à celui théorique. En effet, dans tous les cas le métissage suppose « un partage », une « mise en commun », non pas une possession mais un « mouvement de dépossession accepté ou du moins partagé », une pensée de la « polyphonie » (F. Laplantine, 2001, pp. 156-159) ; pour cela on parle, entre autres, d'un mode de connaissance prônant l'ouverture, et abandonnant la pensée classificatoire « plaçant chacun et chaque chose à sa place, posant une fois pour toutes ce qui relève du sensible et de l'intelligible, de la nature et de la culture, de la science et du politique, du sérieux et du ludique, du fond et de la forme, de l'objectivité et de la subjectivité, de la raison et de la passion » (F. Laplantine, A. Nouss, *id.,* p. 14). Dans ces conditions, j'ai pu fournir une 'unité de mesure' commune pour 'mesurer' la valeur heuristique des différents segments disciplinaires mobilisés à support des données du terrain, mais aussi pour que tout ce matériel puisse lui-même tester la présence (ou l'absence) du métissage dans les aspects de la réalité étudiée : une confrontation multidisciplinaire vouée à donner de l'enrichissement de l'enquête de tous côtés, dans le respect de la typicité des branches respectives. Ceci avait pour but majeur d'emmener l'ethnographie à devenir autre que ce qu'elle aurait été au départ, à se transformer par le biais des contributions scientifiques venant d'ici ou de là, dans des dynamiques alternes, en conjonction ou en disjonction, suivant la progression du terrain. Ainsi, le métissage pensé comme autant des traces du réel, le cœur du réel, qu'un des processus épistémologiques majeurs pour le saisir. Dans cette optique, il a été convenable de s'interroger, par exemple, sur si et en quoi les dynamiques relevant de l'écologie et de la solidarité étaient susceptibles (ou non) de révéler quelque chose à propos du métissage social (ainsi que de quel(s) type(s) d'altérité parle-t-on) ; mais aussi, comment et en quoi le métissage, comme méthode d'investigation, était susceptible (ou non) de mettre en lumière des dynamiques ethnographiques relatives à

[8] F. Laplantine, A. Nouss, 1997, cit. F. Laplantine, A. Nouss, 2001, p. 9.

l'écologie et la solidarité.

A la source de toute l'implantation de l'ethnographie il y avait un élan éthique qui résonnait (non pas par hasard) avec mon élan vital tendu vers la connaissance autrui (cf. pp. 1-2). C'est-à-dire, pour reprendre les mots de F. Laplantine, une tension où l'éthique passe avant l'ontologie, où j'aurais été avant tout moi « pour l'autre » (E. Levinas, 1987, cit. F. Laplantine, A. Nouss, 2001, p.22). Finalement ces deux 'élans' étaient la même chose : puisqu'il s'agissait de se déposséder du Moi pour aller à la rencontre de l'Autre, du moment que j'allais partager des scènes de vie avec l'Autre, et du moment que l'Autre était supposé ne pas être réduit à l'identité du Moi, mon Moi pouvant posséder lui-même déjà quelque chose de l'Autre le poussant par ce biais à aller le retrouver pour 'mieux' le connaître. En d'autres mots, pour exprimer cet élan, il fallait que j'entre dans l'optique de la coparticipation et du respect autrui (et, entre autres, des principes du bénévolat dont j'aurais fait partie intégrante), par le biais de la participation observante. Alors, privilégier la participation sur l'observation tout en alternant les deux postures, toutes les deux d'ailleurs constitutives de la méthode ethnographique, s'avérait être la piste à suivre. Si bien que les tactiques de passage d'une posture à l'autre, en les faisant dialoguer dans une multitude de combinaisons spatio-temporelles selon la convenance d'une condition par rapport à l'autre, étaient censées rejoindre la philosophie du métissage en tant que processus ondulatoire et fort lié au temps. J'ai alors fait mon possible pour approcher mes futurs interlocuteurs en allant et venant entre observation et participation, entre l'enquête ethnographique et les tâches du bénévolat, en 'flottant' dans une « tension métisse » (F. Laplantine, A. Nouss, 2011, p. 17) ouverte à autrui. J'ai aussi interrogé, en m'appuyant sur une éthique ne pouvant pas être que la 'mienne' mais celle de mes interlocuteurs aussi, en quoi mes pistes de recherche auraient pu éventuellement insuffler des tournants aux démarches politiques de l'association et bénéficier, en retour, à leurs acteurs.

En réfléchissant toujours de cette façon, peut-être avais-je déjà cet Autre, les membres de l'association Anciela, en moi avant même de les connaître en tant qu''eux-mêmes'. C'est grâce à ce projet d'« anthropologie métisse » (F. Laplantine, A. Nouss, 2001, pp. 8-24), ennemi de tous dualismes, que j'ai pu adopter une méthodologie rejoignant directement l'éthique, une posture d'abord spirituelle, poreuse, de « dialogue » (F. Laplantine, 2001, p. 47).

V. Les autres pièces de la recherche

Dans ces circonstances, j'ai pu réaliser un terrain de recherche pendant environ deux ans environ (depuis septembre 2017 à décembre 2019). Il a démarré en même temps que mon recrutement à la «Maison pour agir» (en septembre 2017) en tant que volontaire en service civique[9].

Ainsi, en portant la double casquette de volontaire et d'ethnographe, j'ai étalé ma démarche sur une dimension 'quotidienne' le long de mon contrat pendant 8 mois ; par la suite, je l'ai réorganisée, au cours de l'année suivante, sur une temporalité plus épisodique, suivant les actions de la démarche associative de la «Maison pour agir». Concrètement, le fil rouge de la méthode d'enquête a été une participation observante régulière suivant les fils des actions et événements organisés par l'équipe associative : essentiellement des ateliers pro-écologie et des repas partagés, mais également des missions de sensibilisation publique (des balades de quartier, des permanences aux marchés locaux). Le travail de terrain ne se déroulait pas à une cadence tout à fait quotidienne, puisqu'il dépendait du rythme des rencontres, qui, suivant les périodes, pouvaient être soit denses soit rares ; soit dit en passant, je ne me suis jamais retrouvé à dormir ou à me réveiller à côté de mes interlocuteurs. Cela n'empêchait que je puisse mener mes observations de façon rigoureuse : en fait, durant mon volontariat en service civique je me rendais quand-même à la «Maison pour agir» quatre jours par semaine. Je vivais donc, maintes fois, des temps d'immersion prolongée : selon ce qui était convenable en rapport aux situations, je bavardais, je déjeunais, j'aidais pour des installations, j'expliquais, je plaisantais, je me taisais, je me baladais en ville, je m'absentais ; tout cela, en n'oubliant pas d'observer quand-même, dans les coulisses. Toujours dans cette dimension de participation observante, une poignée d'entretiens semi-directifs, dans des temps séparés du cœur des actions collectives, a été menée auprès des personnes gravitant autour du circuit de la «Maison pour agir» ; ceci dans le but d'approfondir toutes les pistes thématiques (écologie, solidarité, altérité et métissage) *via* des échanges plus ponctuels, et de pouvoir nourrir le reste du terrain. En effet, cette initiative m'a permis de mieux accéder à certaines représentations « populaires » locales[10]. Le recours à l'entretien s'est révélé être réellement fructueux à l'égard du développement des sujets de

[9] L'Agence du Service Civique le définit comme « un engagement volontaire au service de l'intérêt général ouvert aux 16-25 ans, élargi aux 30 ans aux jeunes en situation d'handicap. Accessible sans condition de diplôme, le Service Civique est indemnisé et s'effectue en France ou à l'étranger » (www.service-civique.gouv.fr).
[10] J-P. Olivier de Sardan, 2008, p. 54.

l'enquête : par rapport au métissage et à l'altérité « absolue », parce que l'entretien appréhendé selon la logique métisse, tel que Nouss le dit, « ne fondrait pas les locuteurs en une parole unitaire et unificatrice mais conserverait leurs intégrités respectives tout en indiquant à chacun la voie possible d'un débordement vers l'autre, et, au-delà, d'un transbordement » (A. Nouss, 2001, p. 388) ; par rapport à l'écologie et la solidarité, parce que les issues des entretiens ont été révélatrices d'une nature double du fait écologique et solidaire, que le lecteur découvrira au cours de la lecture de la thèse.

Un discret corpus de données visuelles est venu compléter l'approche empirique. Il s'agit de photos que j'ai prises ici ou là pendant mon séjour, essentiellement pour documenter le terrain vécu d'une autre manière que par l'écriture. Ceci toujours dans une conformité fondamentale avec mes propos éthiques voulant renier la posture intrusive, voire dominatrice, en préférant le respect de la convenance dictant le savoir-vivre ensemble. Ceci dit, en m'apercevant que l'idée de filmer les autres de front pouvait provoquer de la gêne et un sentiment d'imposition à leurs égards, je parvenais à réadapter ma collecte du matériel photographique de manière à ne pas perturber l'ordre ambiant.

Ces pistes relevant d'une praxis, d'un artisanat dans le terrain (entretiens, matériel photographique), se combinaient ainsi avec une participation observante générale qui, à son tour, s'inscrivait dans un autre champ d'analyse global qu'il ne faudrait pas négliger : celui ouvrant à une anthropologie de l'ordinaire (E. Chauvier, 2011 ; M. de Certeau, 1990). En effet, les deux domaines (le métissage et l'ordinaire) ont des présupposés communs en termes d'épistémologie, le point central étant que le langage ordinaire ne peut être évacué du terrain, mais doit être replacé dans le contexte complexe de son énonciation (E. Chauvier, 2011, p. 17), pour ne pas risquer de convertir les sensibilités d'autrui en élaborations de l'anthropologue. De ce fait, la complexité, l'hétérogénéité du réel relevant du métissage seraient simplifiées, elles perdraient une bonne part de leur 'vérité'. L'appel était alors de prendre en compte, sur le terrain, la variabilité empirique et de tenter d'en tirer les fils, quitte à invalider une théorie générale[11], au besoin par rapport aux dynamiques écologiques et solidaires. Cette idée venait alors en support à une circulation interprétative plus souterraine, plus passagère et comparée entre l'une et l'autre situation, en allant rejoindre les traits d'une épistémologie « métisse ».

Finalement, la prise en compte d'une telle 'méthode' m'a appris son importance et sa possibilité d'exploitation indépendamment du fait que je n'étais pas immergé au quotidien sur le terrain. De fait, les anomalies d'un quotidien qui « est tout ce qui parle, bruit, passe, effleure,

[11] M. Augé, 2008 ; E. Chauvier, 2011.

rencontre » (M. de Certeau, 1970, cit. E. Chauvier, 2011, p. 79), peuvent ouvrir l'accès aux enjeux du politique encastré dans la trame des fils du terrain, dont même l'ethnographe est imbu (M. Augé, 2008, pp. 62-63 ; E. Chauvier, *id.,* p. 81). En effet, il est possible que le politique se recrée dans tous les actes ou paroles entre sujets (E. Enriquez, 2007, p. 14). Notamment dès qu'on l'aborde en tant que « micro-politique », advenant « comme une possibilité de vie en commun par les échanges spontanés, l'ordinaire du quotidien, les micro-liens, les routines ou improvisations » (B. Botea, S. Rojon, 2015, p. 18). On retrouvera, au cours de la thèse, telle question du pouvoir intrinsèque aux relations, face au politique s'imposant 'du haut' des institutions, grâce aux notions de « tactique » et « stratégie » traitées par M. de Certeau (1990, 1994). De la politique à l'éthique donc, la question phare, autre interstice entre les diverses branches du savoir, est la suivante : si le pouvoir glisse de moi à l'Autre et vice-versa, comment empêcher tous abus de pouvoir, dès lors qu'on se trouve momentanément à l'exercer ? Dans ce sens, on verra mieux, au cours de la thèse, comment tout pouvoir n'était pas domination : ainsi le pouvoir de faire, de créer (E. Enriquez, 2007, p. 15). Il s'agissait pour moi de déplacer l'optique de mon regard, de l'observation du pouvoir comme « fusion, conformité, annihilation », à celle du pouvoir comme acte libre de « contestation » (E. Enriquez, 2007) ; autrement dit, le pouvoir « symbolique » appropriable par tout un chacun, valorisant les différences individuelles dans la réussite de fins collectifs (E. Enriquez, *id.*). Et, dans la perspective de Laplantine et Nouss, j'ai tenté à la fois d'analyser et de performer, dans la mesure du possible, le 'pouvoir' comme un transfert de sens, c'est-à-dire d'une annihilation de l'altérité à une capacité à la reconnaître et à composer avec elle, *via* le métissage (A. Nouss, 2001, p. 80). Un 'pouvoir' qu'il faut chercher et impulser dans le binôme « Je-Tu », en le pensant justement comme un binôme et non pas en disjonction absolue, comme une relation d'interpénétration et non pas comme une conquête du « je » (A. Nouss, 2001, pp. 81-82). Un pouvoir jouant dans les interstices de l'altérité, pour déjouer le macro-pouvoir dont parle Balandier (2015), c'est-à-dire un pouvoir rationalisant et impersonnel, écrasant l'altérité. Cette anthropologie du politique a fini par trouver son expression meilleure dans sa juxtaposition avec les gros filons de ma démarche : une ethnographie métisse, une ethnographie de l'ordinaire.

De même, dans telle foulée, j'ai contemplé un autre domaine d'investigation complémentaire, intimement connexe à la sphère ordinaire : celui propre aux attachements humains, matière d'étude d'un corpus ethnographique récent (B. Botea, S. Rojon, 2015 ; B. Guy, 2015 ; M. Istasse, 2015 ; M. Leclerc-Olive, 2015), qui évoque aussi les ormes de la psychologie cognitive s'inspirant de Gibson (E. Gibson, 1979, 2002 ; T. Leonova, 2004). Les théories, de l'un ou de

l'autre côté, insistent sur les attachements en tant que perceptions et adaptations à l'environnement, aussi objectives (en fonction de l'environnement extérieur) que subjectives (en fonction du comportement humain).

Depuis cette clé de lecture, le métissage aurait aussi pu être analysé en tant que processus engageant des suites fugaces de rapports au temps et à l'espace vers des transformations sociales, à travers diverses modulations des sensibilités. C'est par ce biais aussi que j'ai pu disposer de ressources pour appréhender l'écologie (et la solidarité) dans une logique mobile. De plus, explorer également, pour certains volets, la question des attachements en prise avec la sphère sensorielle et corporelle, notamment grâce à l'anthropologie de Le Breton (D. Le Breton, 2006, 2013) cela m'a aidé à mieux saisir les sens écologiques et solidaires et leurs distinctions (et juxtapositions) au gré de logiques métisses ou anti-métisses. Ainsi, suivant la part plus ou moins symbolique de l'agencement des cinq sens au cours des interactions, on verra en quoi se reproduisaient les caractères d'une écologie et d'une solidarité ordinaires, populaires, et métis, inversement à ceux d'une écologie et d'une solidarité de matrice plus formelle, individualiste et dualiste.

VI. Pour une écriture métisse

A propos de la restitution, il convient de s'attarder aussi sur les modalités de restitution ethnographique de la recherche ; puisque telles modalités, concernant de près la problématique de l'écriture, sont au cœur de la plausibilité scientifique des sujets traités.

D'abord, le texte de cette thèse, censé récolter des 'héritages' non pas seulement de l'anthropologie, mais d'autres sciences sociales aussi, a dû s'appuyer sur la « quête de rigueur » que suggère Olivier de Sardan, comme principe d'applicabilité dans les sciences sociales fondées sur l'enquête, dans plusieurs aspects : l'aspect « logique » (être cohérent avec les hypothèses que l'on défend), « argumentatif » (réussir à convaincre le lecteur), et « empirique » (maintenir le rapport entre les théories produites et leur ancrage empirique)[12]. De ce fait, la problématique de départ a été élaborée, réadaptée au gré autant des éléments empiriques intervenant ici ou là dans l''aventure' de terrain, que des orientations théoriques pouvant se confronter, et confronter et expliquer (ou non) les différents matériels empiriques convoqués. Ainsi, figurent dans le texte autant des paragraphes conservant leur 'lumière propre' (illustrant

[12] J-P. Olivier de Sardan, 2008, p. 8.

des parties de méthode, ou réservés à des descriptions 'denses', ou encore au développement des réflexions), que des chapitres où tout cela s'enchevêtre dans le but de tirer profit de tous les matériaux convoqués, toujours dans l'optique métisse d'un « cheminement avec » les faits et théories rapportés. Il aura fallu remplir des centaines de pages pour tenter de satisfaire cette ambition, de faire en sorte que celle-ci résulte convaincante. C'est pourquoi il m'a fallu me servir aussi de redits, de citations et de renvoies des unes aux autres, d'une part à l'autre de la thèse, non seulement pour en dégager des 'vérités' fiables, mais aussi, pour empêcher que les sentiers de l'un ou de l'autre raisonnement se perdent en cours de chemin sans avoir été suffisamment battus, et pour (au contraire) les suivre quitte à repérer des ponts ou des fossés entre eux. Également, cette quête s'inscrivait dans le défi de ne pas me pencher excessivement du côté d'un corpus théorique ou d'une scène empirique au détriment des autres, même si dans cette histoire de terrain il y a eu des idées et flux transversaux aux situations traitées, et d'autres étant plus périphériques. Aussi bien que des acteurs plus 'visibles' que d'autres – ceux-ci apparaissant alors dans les récits soit en tant que présences plus épisodiques, soit en tant que simples figurants. A chaque zone d'exploration correspondent les récits et analyses qui lui conviennent. De toute façon, le fil rouge de la restitution s'est toujours voulu comme une écriture cherchant à faire jongler les contenus sensibles (les faits) et intelligibles (les théories), la participation et l'observation, telles catégories d'interlocuteurs avec telles autres, dans le but que la problématique d'investigation se reflète dans chacune de ces composantes, et que d'elles-mêmes elle puisse en tirer la sève nourricière pour accompagner (et montrer entre temps) le devenir de l'enquête. Un autre 'couple heuristique' à ne pas oublier dans cet amalgame est évidemment celui composé des propos des interlocuteurs (le point de vue « émic ») et des interprétations de l'ethnographe (le point de vue « étic »)[13]. Leur articulation dans l'écriture scientifique, sans l'assimilation d'un point de vue par l'autre, se révélait *à fortiori* nécessaire à l'égard de la narration d'une ethnographie de l'ordinaire (cf. pp. 12-13), pour ne pas confondre les sensibilités d'autrui en élaborations de l'anthropologue. Pour cela, dans le souci de discerner, dans le texte, les mots de mes interlocuteurs (ainsi que les citations des auteurs de la bibliographie), des miens, j'ai pris soin de marquer leurs paroles par des guillemets du type («) et les miennes par des guillemets du type ('). Autrement dit, il fallait profiter des fils (inter)conducteurs que favorise le principe de l'altérité absolue pour migrer vers l'Autre (et

[13] L'« émic » est « centré sur le recueil de significations culturelles autochtones, liées au point de vue des acteurs », alors que l' « étic » repose sur des observations externes indépendantes des significations portées par les acteurs et relève d'une observation quasi ethnologique des comportements humains » (J-P. Olivier de Sardan, 2008, p. 108).

donc mieux accéder l'« émic ») pour ensuite regagner une distance optimale pour mieux pratiquer l' « étic » ; donc, cette approche constituait la meilleure clé pour éviter une 'surcharge' textuelle à la fois de l' « émic » et de l' « étic ». L'espoir étant par ailleurs de réussir un autre but : celui de transmettre les manières dont l'enquête de terrain elle-même s'est 'métissée' à contact avec les interlocuteurs. C'est pourquoi je me suis attardé dans divers focus analytiques, selon les différentes perceptions qu'avaient les catégories d'acteurs dans le jeu (les professionnels et bénévoles associatifs, les riveraines adhérentes, les habitants de quartier en sens large) au sujet de mon enquête.

En bref, il me fallait comprendre que pour 'restituer le métissage' et le 'rendre accessible' dans la mesure du possible (bien que les deux formules puissent, à juste titre, sonner comme trop prétentieuses pour espérer capter un phénomène plus proche du tortueux que du clair, des flux que de la stabilité, de la déstabilisation que de l'intégrité de la pure raison), il m'était nécessaire d'en 'transférer' les contenus, en quelque sorte, dans la forme de la recherche. Une (forme d') écriture articulant les divers 'styles' d'écrit correspondant aux divers chapitres textuels (un seul de ceux-ci pouvant assembler à sa fois des touches de styles variés, allant des arrangements syntactiques plus ou moins épais aux sources anthropologiques ou historiques, des inventaires d'objets 'autochtones' à des commentaires subjectifs du chercheur), en les inscrivant dans un texte dialogique ; bien que celui-ci se doive d'être nécessairement compartimenté en paragraphes définis pour empêcher une forme de mélange trop sauvage, qui rendrait dès lors trop confus même les contenus sémantiques recelés au sein des données brutes.

En d'autres tremes, il s'agissait d' essayer de 'restituer' les traces de métissage dans une pensée anti-dualiste, de le faire à la fois dans le fond et la forme. Puisque, vouloir trop alourdir le texte de contenus, signifierait faillir tomber dans les sables mouvants du 'fond' et laisser 'stagner' les récits d'enquête. Alors que l'avantage de ne jamais négliger une sorte de forme métisse en tant que charpente de l'enquête comme texte, organisée dans sa ligne du temps, a permis le plus profondément possible de donner à voir l'ethnographie non pas seulement dans ses objets, mais dans son processus historique, aussi.

Ainsi, cette thèse tente de répondre à la problématique suivante :

en quoi peut-on parler, dans une perspective ethnographique, du phénomène du métissage, en lien avec les valeurs écologiques et solidaires, dans les dynamiques interactives qui intéressent les cadres sociaux de la démarche associative de la «Maison pour agir», à Vaulx-en-Velin ?

Plan de thèse

La présente recherche de thèse est divisée en deux grandes parties : 1ère, 2ème partie. Au terme de la 2ème partie suivent une conclusion générale et la restitution des annexes (transcriptions d'entretiens, documents photographiques). Chaque partie est subdivisée en chapitres, avec leurs relatifs sous-chapitres et items.

1) La 1ère partie s'intitule « Pour une pensée expérimentale du métissage à la «Maison pour agir» : entre ateliers et repas collectifs ». L'objectif de cette partie est de 'donner un goût' des concepts mobilisés dans l'ethnographie à la «Maison pour agir», dont plusieurs sont au fondement de la suite de la démarche d'enquête, avec plusieurs réflexions approfondies comme 'assaisonnement' : à part plusieurs notions du champs du métissage, citons par exemple les notions d'« attachement » (B. Botea et S. Rojon, 2015 ; B. Guy, 2015 ; M. Istasse, 2015), de « distance » (E. T. Hall, 2014), de « *chronos* » et « *kairos* » (C. Kobelinsky, 2010). Celles-ci son mobilisées pour les contours d'une anthropologie spatio-temporelle en lien avec des questions touchant, entre autres, au rapport au corps et aux sens, dans une optique environnementale performative – assez significatives à cet égard sont, entre autres, les contributions des deux tomes de *L'invention du quotidien* de M. de Certeau (1990, 1994). De plus, à partir du concept d'« exotisme culinaire » (F. Régnier, 2004, 2006), connexe avec des réflexions plus générales sur l'altérité, la première tentative de comparaison entre les deux instances empiriques d'étude (les repas partagés et les ateliers thématiques) a pu être dégagée. Mes interlocuteurs privilégiés dans cette 1ère partie sont essentiellement des riveraines habituées de l'association, mais aussi la salariée coordinatrice de la démarche de la «Maison pour agir» et, durant les premiers chapitres, mes collègues volontaires en service civique.

2) La 2ème partie s'intitule « Des trames de l'enquête mobilisatrice aux trames relationnelles entre acteurs de la «Maison pour agir». Vers une régression du lien social ». Elle vise à éclairer les perceptions et les attachements pour les valeurs et pratiques de l'écologie et de la solidarité prenant essor de la part d'acteurs principalement autres que les riveraines vaudoises habituées de la «Maison pour agir» : d'un côté, certains habitants du quartier du Mas du Taureau ; d'un autre, mes deux collègues volontaires en service civique, lors des situations où nous nous trouvions engagés ensemble pour des missions de sensibilisation publique (balades urbaines, permanences au marché local). Les analyses insistent sur le croisement des visions des deux catégories d'acteurs en suivant le croisement de leurs voies pendant les missions, quitte à mieux saisir en retour les visions des autres acteurs (les salariées, les riveraines habituées). Ensuite, interviennent des réflexions plus générales, qui vont replacer le sens des démarches locales traitées (qui sont déjà mises en comparaison entre elles) dans le contexte social qui les enveloppe, imbriqué avec des questions de rénovation et développement urbain impliquant le panorama des grands ensembles (D. Chabanet, X. Weppe, 2017 ; J. Donzelot, 2013 ; B. Morovich, 2017 ; M. Zancarini-Fournel, 2004). La place et l'influence de l'enquête ethnographique chez tous mes interlocuteurs de terrain est également interrogée.

Partie I. Pour une pensée expérimentale du métissage à la «Maison pour agir» : entre ateliers et repas collectifs

L'objectif de cette 1ère partie étant de traiter les données de terrain propres aux deux cadres sociaux principaux de la «Maison pour agir» : les ateliers participatifs et les repas partagés. Je me focaliserai sur des étapes, correspondant à des situations d'interaction avec mes interlocuteurs, le long de tout l'arc de mon séjour à la «Maison pour agir» : de septembre 2017 à décembre 2019.

Chapitre 1

Les premiers pas sur le terrain

1. L'association Anciela et la «Maison pour agir» : l'organigramme et le contexte général

1.1 L'association Anciela

La «Maison pour agir» fait partie de son association 'mère', Anciela. On va voir en effet que la «Maison pour agir» figure à la fois comme lieu détaché du siège principal d'Anciela, et comme une de ses démarches associatives. Pour cela il est convenable d'abord de contextualiser l'association Anciela dans son organisation générale.

En termes de mentions légales le site de référence ne donne pas accès à la totalité des données sur les statuts de l'organigramme associatif ; par ailleurs, personnellement je ne suis pas en possession de telles informations qui semblent demeurer réservées pour les professionnels d'Anciela. L'association Anciela est « une association indépendante statutaire de la loi de 1901 sur les associations ». Son siège est basé à Lyon, au 34 rue Rachais (www.anciela.info/mentions-legales). Elle se dit « association indépendante qui suscite, encourage et accompagne les engagements et les initiatives citoyennes en faveur d'une société écologique et solidaire à Lyon et ses alentours » (www.anciela.info). Sur la base des contenus actualisés sur leur site, ainsi que du rapport d'activités issu de leur dernière Assemblée Générale en avril 2019, on peut illustrer ainsi les diverses démarches composant le rayon d'action et de sensibilisation d'Anciela :

1) Les « formations ». Ce sont des démarches s'articulant en différents modules (« formations en structures, formations mutualisées à destination de professionnels ou de responsables associatifs », « formations à destination des volontaires en service civique ») dans lesquelles Anciela se propose de partager ses approches avec des professionnels ou des citoyens impliqués dans des démarches de terrain ou de recherche. Ceci pour « susciter et accompagner l'engagement et les initiatives locales en faveur d'un monde plus écologique et solidaire ».

2) La démarche « Envie d'agir », ayant pour but d'aider les citoyens à trouver des associations et mouvements où s'engager pour « participer au changement de la société », à travers : des permanences hebdomadaires pour échanger autour des « envies d'agir » des personnes ; le « Guide Agir à Lyon et ses alentours », une sorte de 'dictionnaire' de « 1000 manières d'agir pour une société plus écologique et solidaire à Lyon et ses alentours » ; le « Magazine Agir à Lyon et alentours », tel un journal mensuel avec « une bonne dose d'idées et actions pour une société écologique et solidaire » ; des événements publics pour favoriser la rencontre avec d'autres organisations et personnes ; une carte indiquant des initiatives de quartier à pouvoir rejoindre dans la région lyonnaise.

3) La « Pépinière d'initiatives citoyennes », un réseau qui « accompagne toutes les initiatives citoyennes en faveur d'une société plus écologique et solidaire, qu'il s'agisse d'associations, d'entreprises sociales et solidaires ou encore d'actions entre amis, voisins ou collègues ». Cette démarche passe par diverses typologies de rencontre : des « rendez-vous mensuels avec un binôme d'accompagnateurs » ; des occasions d'apéritifs que l'on appelle « apéros-pépinière pour permettre les échanges entre les porteurs d'initiatives » ; des « soirées-défi pour aider les porteurs à progresser sur un défi qu'ils rencontrent » ; « une rencontre annuelle entre initiatives et acteurs du territoire ».

4) Les « démarches par public », pour s'engager quand on est étudiant, réfugié, salarié, retraité. Plus précisément : la démarche « réfugiés et engagés », en partenariat avec l'association lyonnaise Singa (www.singalyon.fr), paraît avoir connu au cours de l'année 2018/2019, ainsi qu'il est signalé dans le document relatif à la dernière Assemblée Générale, une 'évolution', au sens d'« une ouverture des permanences aux personnes migrantes avec le développement d'outils pour faciliter la communication (des visuels, des vidéos et des fiches association) ». Les perspectives étant aussi, par le biais de tels outils techniques et l'événementiel, de « renforcer les liens avec les travailleurs sociaux pour mieux faire connaitre la démarche ».

La démarche « retraités et engagés » vise à accompagner les personnes lors du passage à la retraite ou lorsqu'elles sont à la retraite, avec des événements ponctuels au sein des structures partenaires, et entre autres à la «Maison pour agir» à Vaulx-en-Velin. Quant à la démarche « étudiants et engagés », appelée également « étudiants éco-citoyens », il s'agit d'un projet participatif en partenariat avec la Métropole de Lyon et les associations étudiantes lyonnaises engagées en faveur du développement durable. Elle permet aux étudiants de se rencontrer, d'échanger sur leurs idées et d'imaginer ensemble des solutions pour une vie étudiante et des campus plus écologiques et solidaires (www.anciela.info)[14].

5) Les « ambassadeurs du changement », nouvelle démarche avec le but de mobiliser des personnes dans leur immeuble, leur quartier, leur entreprise et leur entourage général, pour mener une « transition écologique et solidaire », comme les membres d'Anciela l'appellent : c'est-à-dire une « course contre la montre pour préserver le climat, protéger la biodiversité et rendre la société plus écologique et solidaire ». Cette sensibilisation fonctionne selon trois étapes : « provoquer des prises de conscience », « accompagner les évolutions de modes de vie », « mener des actions ».

6) La «Maison pour agir», dans le quartier du Mas du Taureau, à Vaulx-en-Velin, est un lieu où l'équipe d'Anciela soutient les personnes qui veulent s'engager en faveur de l'environnement, en les aidant à « découvrir et s'informer sur l'écologie et la solidarité », à « rejoindre des associations qui existent déjà », à « réaliser ses idées et projets », ou à « faire bouger son propre quartier ». Cela passe, entre autres, par la participation à des événements, des formations et des ateliers thématiques.

Par rapport à l'actualité de la « vie associative », selon le bilan de fin d'année 2018/2019, 134 militants sont présents, dont : 42 accompagnateurs, 28 animateurs, 4 accompagnateurs en permanence, 35 journalistes, 10 photographes et 5 illustrateurs. L'équipe des salariés permanents compte actuellement 7 personnes, toutes des femmes. 6 volontaires en service sont accueillis au cours de la dernière année, ainsi que 5 personnes en stage[15].

[14] D'après les actualités d'Anciela, il y une nouvelle démarche en cours dans cette catégorie, que ses membres appellent « jeunes parents, ambassadeurs du changement ». L'objectif étant l'accompagnement des parents sur leur mode de vie lors de l'arrivée de leurs enfants.

[15] Par rapport au partenariat, Anciela s'appuie sur les partenaires institutionnels suivants : Grand Lyon, la Ville de Lyon, La DRDJSCS, la Fondation de France, la Fondation Un Monde par Tous, l'Agence su Service Civique, la Ville de Vaulx-en-Velin, la Maison pour Tous – salle des Rancy, Alec, la Région Auvergne-Rhône-Alpes, Graine Rhône-Alpes, la Maison Rhodanienne de l'Environnement, le REFEDD.

1.2 Focus sur La «Maison pour agir»

La «Maison pour agir» est localisée au 13 Chemin de la ferme, dans le quartier du Mas du Taureau, Vaulx-en-Velin[16].

En entrant dans la structure en septembre 2017 avec le statut de volontaire en service civique, j'ai rapidement entrevu certaines conditions idéales pour y entreprendre un terrain de recherche aussi. En effet, parmi les missions prévues pendant mon engagement contractuel j'ai pu travailler quasi au quotidien, pendant plusieurs mois, en collaboration avec deux autres collègues en service civique. Il s'agissait d'un garçon et d'une fille, à l'époque tous les deux lycéens se préparant à passer le baccalauréat : Éric et Olfa. Ensemble, nous avons pu rencontrer des habitants, venant de Vaulx-en-Velin ou d'ailleurs, pour organiser, avec ceux-ci et les membres déjà adhérents de la «Maison pour agir», des ateliers participatifs et thématiques dans les locaux de cette structure : principalement des ateliers de cuisine, mais également de peinture et de couture. Ainsi les conditions spatiales et temporelles d'exercice de mes activités de volontaire ont pu rendre possible la construction spatio-temporelle du terrain : c'est-à-dire, un temps suffisamment long pour permettre « de multiplier les sources d'information, de diversifier les moments et les situations qui permettent une meilleure perception du sens des conduites des autres et une sensibilité plus grande » (A. Moussaoui, 2012, p. 41) ; et à la fois un espace suffisamment circonscrit (comme le quartier) pour pouvoir « rendre l'observation participante possible parce que celle-ci met le chercheur face à un ensemble fini et convergent d'interactions » (A. Arborio, 2005, cit. A. Moussaoui, 2012, p. 32). Ici j'ai construit ma démarche en côtoyant les acteurs que j'ai connus sur ce terrain : des riverains, notamment des dames riveraines, quelques jeunes bénévoles et les professionnelles d'Anciela – en particulier Victoire, la coordinatrice salariée de la «Maison pour agir». Démarche que j'ai étalée sur une dimension quasi 'quotidienne', avant de la réorganiser, au cours de l'année et demie suivante (de juin 2018 à décembre 2019), sur une temporalité beaucoup plus espacée, suivant le calendrier des actions en liste. Ce calendrier a en effet été moins dense sur une période, en se limitant à quelques ateliers et repas partagés.

Victoire et Claire, les salariées coordinatrices de la «Maison pour agir» qui formaient les volontaires et qui géraient la démarche logistique, nous expliquaient, au début de notre volontariat, que les ateliers thématiques « sur l'écologie et la solidarité » fonctionnaient sur des

[16] Voir les images 1, 2, 3 dans les annexes (p. 466-467).

« appels à projets »[17] validés par les partenaires institutionnels d'Anciela. Il s'agissait de « form'actions » (terme *émic* abordé par les professionnels d'Anciela) : une « form'action » est, dans le langage d'Anciela, une rencontre entre « spécialistes » et le grand public, où les premiers sont des experts issus de domaines professionnels divers (par exemple la médecine, la couture, la nutrition) qui vont outiller le public d'informations et moyens pour que chacun puisse agir consciemment dans le respect de l'environnement. A partir de mon entrée sur le terrain deux cycles d'ateliers ont vu le jour : un « cycle parentalité-santé » en 2017, un cycle « Zéro Déchet » en 2018 (pour retrouver toutes sources d'information, voir le site officiel de la «Maison pour agir»[18]). C'était à partir de l'immersion dans ces cycles d'actions qu'également la démarche ethnographique a pu commencer.

2. La «Maison pour agir» : lieu d'une démystification des idéaux de l'enquête

1.3 Un espace semi-fixe

La «Maison pour agir» est située au rez-de-chaussée d'un immeuble de l'habitat social du quartier des Noirettes, à Vaulx-en-Velin. Elle est délimitée par une porte d'entrée interne à l'immeuble donnant accès aux autres étages et logements. Un hall composé d'une pièce d'accueil se développe en largeur sur la droite avec un coin-niche, et se prolonge sur le côté gauche par un couloir conduisant à la porte de derrière – celle-ci débouchant sur un espace public agrémenté d'un jardin et délimité par deux complexes d'immeubles. Un couloir partant du hall, en face de l'entrée principale, se ramifie plus loin en deux accès, dont celui à gauche emmène à une pièce dédiée à des ateliers collectifs, des repas partagés ou des entretiens de

[17] Le principe de base d'un appel à projet est la rencontre entre un demandeur et une force de propositions. C'est l'une des solutions permettant à une association de bénéficier de subventions publiques : celles-ci figurent comme « les contributions facultatives de toute nature, valorisées dans l'acte d'attribution, décidées par les autorités administratives et les organismes chargés de la gestion d'un service public industriel et commercial, justifiées par un intérêt général et destinées à la réalisation d'une action ou d'un projet d'investissement, à la contribution au développement d'activités ou au financement global de l'activité de l'organisme de droit privé bénéficiaire » (extrait d'article 59 de la loi ESS). Une fois obtenue l'enveloppe financière par des institutions privées ou publiques pour entamer leur projet, les organismes se sentant concernés par une problématique identifiée construisent un projet doté d'une thématique et d'un cadre plus ou moins détaillé, répondant aux objectifs de l'appel. (Http://www.maif.fr/appel-à-projet.html).

[18] www.facebook.com/maisonpouragir

travail ; j'appelle cette pièce 'Pièce 1', pour distinguer celle-ci des autres salles dès lors que j'en décrirai les dynamiques sociales. Quant à l'accès à la droite, il emmène à la cuisine commune par un couloir de 2-3 mètres. Deux autres pièces sont situées quelques mètres plus loin, vers le bout du couloir : de nouveau à gauche, un débarras pourvu de vieux mobiliers et ustensiles de bricolage. En passant par les toilettes, à droite s'ouvre une petite pièce fonctionnelle pour des ateliers, des entretiens individuels et où se retrouvent les professionnelles d'Anciela pour travailler : j'appelle cet espace la 'Pièce 2'. Le couloir principal débouche un peu plus loin dans une grande salle (soit 'Pièce 3'), se développant en longueur, fonctionnelle elle aussi pour des ateliers, des « form'actions » et des repas partagés. C'est la Pièce 3 qui a accueilli la plupart des événements collectifs (cf. photo 4, annexes, p. 467).

En m'inspirant de l'anthropologue Hall, on pourrait décrire la « Maison pour agir» principalement comme un « espace à organisation semi-fixe » (E.T. Hall, 2014, pp. 137-142). Tandis que l' « espace à organisation fixe » comporte une organisation spatiale sur le modèle de la maison occidentale, avec « des pièces particulières correspondant à des fonctions particulières telles que la préparation de la nourriture, la consommation des repas, la réception et les activités sociales, le repos et le sommeil, la procréation, l'hygiène » (E.T. Hall, 2014, p. 132), l' espace semi-fixe, bien que cloisonné, peut devenir source de contacts, ou, au contraire, un moyen d'isolement, par rapport à la disposition et à l'usage des éléments intérieurs à cet espace (*id.,* pp.137-142). C'est la conception spatiale relevant des espaces que Hall appelle « sociopètes » et « sociofuges » : ainsi les premiers définissent l'espace favorisant la circulation entre sujets, tandis que les deuxièmes indiquent l'espace favorisant l'isolement, le recueillement (*id.*).

Notons que, bien que la «Maison pour agir» se compose de pièces porteuses d'une seule fonction (les toilettes, la salle de stockage), la plupart des espaces étaient mouvants, passant par intermittence de caractéristiques sociopètes à sociofuges. Il n'y avait pas vraiment d'espace qui soit consacré à une seule 'fonctionnalité sociale', ni même qui soit seulement sociopète ou seulement sociofuge. Et les pratiques sociales contribuaient, comme l'on verra, à légitimer régulièrement la personnalité semi-fixe des locaux, en temporalisant, en dynamisant, les ancrages spatiaux. En effet la même pièce pouvait, selon les moments, soit accueillir des ateliers ouverts à un public de 30 personnes, soit devenir espace de repli, en se privatisant en divers degrés : des repas partagés accueillant une moyenne de 15 personnes jusqu'aux entretiens individuels avec 2 ou 3 personnes, lorsque l'espace parvenait à dénoter un caractère bien plus confidentiel. Même la cuisine, lieu de cuisson ou de ménage, pouvait devenir théâtre de

discussions informelles, en combinant à l'occasion les deux dimensions de la cuisson et des échanges interactifs. La circulation d'objets d'une pièce à l'autre (chaises, tables, appareils ménagers et culinaires, ingrédients de cuisine, machines à coudre) contribuait à la reproduction sociale de cette porosité spatiale. Les choses 'se compliquaient' lorsque dans le même temps (comme dans le cas des journées d'ateliers thématiques) il pouvait y avoir plusieurs espaces sociopètes socialisés.

1.4 Dans une 'fourmilière'

Il est donc important de remarquer ma contrainte, pour la participation, de devoir m'adapter aux flux inconstants et parfois imprévisibles de personnes et activités dans ce cadre. Pendant le déroulement des ateliers, organisés de sorte à répartir les ressources employées (tables, chaises, équipement culinaire) en profitant de la disponibilité spatiale plurielle des locaux, il semblait que la «Maison pour agir» devienne une 'fourmilière'[19]. Cette ambiance de mobilité se reconnaissait au fil des ateliers qui ont eu lieu au cours de la première année de mon séjour. Les participants, pour la plupart des femmes, accompagnées par moments de leurs enfants, s'affairaient, le long de courts cheminements d'une pièce à l'autre, à récupérer, emmener, disposer, utiliser des outils (tables, chaises, mixeurs, pots métalliques, saladiers, sets de couverts, paquets de matière première) avec lesquels expérimenter ou recréer ensemble des recettes « écologiques » : ce qui revenait le plus souvent étant des recettes alimentaires, parfois de cosmétiques, qu'elles disaient « naturelles » (voir la photo 5, p. 468). Bien entendu, il n'y avait pas que des espace-temps de 'frénésie', mais une variété de modes d'occupation de l'espace, de 'rythmes' de marche, de paroles. Cette variété témoignait d'une oscillation entre des temps plus agités et des temps plus détendus ; cette diversité émanait, d'un autre côté, de la composition sociale des personnes, qui, bien qu'assez restreinte, n'était pas homogène. Ces femmes exhibaient ainsi des attachements pluriels du fait de la mobilité de leurs trajectoires, à la fois en rapport à leur présence souvent mobile sur le lieu, dans une pièce (ou encore dans un coin d'une pièce) plutôt qu'une autre, et en rapport à leurs cheminements pouvant se faire de la pièce 1 à la pièce 3, de la pièce 2 à la 3, de la cuisine à l'accueil, ou de l'accueil à la pièce 3, en passant par le couloir. Ou alors elles s'arrêtaient, solitaires ou en couple, sur des chaises où

[19] Bien loin de vouloir 'naturaliser' le contexte humain, ce terme me semblait bien adapté pour définir le portrait vivant de telles situations, notamment par rapport à certaines micro-situations, tel que je les ressentais surtout au tout début de mon immersion : telle une fourmilière, dans son sens figuré, comme une « multitude de personnes, d'animaux, se remuant, s'agitant » (www.mediadico.com).

pouvoir partager leurs cheminements dans des tissages de paroles, de souvenirs partagés. Ou encore, en faisant des pauses près d'un coin de mur avant de repartir en direction d'un nouveau 'point', en quête d'une casserole ou d'une planche électrique pour cuire du pain. On peut bien associer ce portrait à l'expérience mobile par laquelle les personnes perçoivent et performent leur environnement même intérieur, à travers leurs cheminements d'un point spatial à un autre (T. Ingold, 2011, cit. B. Botea et S. Rojon, 2015, p. 6). Bref, ces fragments de 'désordre' marquaient mon entrée sur le terrain. En prenant part à cet 'entassement de corps', et submergé entre autres par un vociférer constant, par de courts échanges verbaux se renvoyant en miroir, par des mouvements et gestes qui surgissaient de plusieurs côtés (tout ce que les 60 mètres carrés du lieu de la «Maison pour agir» contribuaient à faire apparaitre comme d'autant plus dense), je me rendais compte, étonné, de la complexité de la démarche d'enquête. Même si j'avais été un simple chercheur, le cadre ouvert à de nombreuses stimulations m'aurait posé devant un 'embarrassant' choix à faire: c'est-à-dire le fait de choisir quelle/s scène/s aller observer, comment, pour combien de temps. Or je n'étais pas que chercheur mais également, et en premier lieu, volontaire, ce qui impliquait des normes de conduite et d'action déterminées. Ce qui était assurément en mesure de multiplier les contraintes de mouvement dans le milieu, me concernant. Je vais approfondir ce point dans le prochain paragraphe.

1.5 Une éthique de bienveillance

Depuis le début de mon volontariat j'étais présenté par le réseau d'Anciela comme bénévole sur engagement durable. Ce terrain appelait donc à une vraie mise à l'épreuve, traduisant un problème d'« engagement du chercheur avec son environnement » (B. Botea, S. Rojon, 2015, p. 3). En entrant dans l'action à titre officiel de volontaire (ce qui comportait, pour nous les volontaires en service civique, des tâches d'« aide » dans l'installation du matériel et dans l'accueil du public en vue des actions collectives), la voie morale allait me suggérer une seule direction : me faire 'accepter' en continuité dans le réseau par le biais d'une participation engageant un ensemble de savoirs-faire 'artisanaux', justement comme le pointe Olivier de Sardan (J-P. Olivier de Sardan, 1998, pp. 44-46) ; c'est-à-dire, il me fallait bricoler entre divers interstices, rôles et manières d'interaction, en composant avec les espace-temps qui recoupaient différentes formes de situations sociales lors de scènes sociopètes ou sociofuges – le plus souvent sociopètes. En cela j'étais poussé à adopter surtout ma casquette de volontaire voué à l'action, de manière à ce que le travail d'organisation des événements se réalise dans les normes.

Ainsi, dans une sorte d'attente implicitement 'contractualisée' avec les autres participants, et établie tout d'abord par la coordinatrice salariée pour laquelle il importait surtout que les actions « se passent bien avec les habitants », dans un climat de « confiance » (c'étaient des mots de la coordinatrice Victoire), j'étais censé approcher le public sur des tons accommodants, souriants, le guider vers les scènes des ateliers, ainsi que l'assister éventuellement lors des actions. De plus, comme mes deux collègues, j'étais censé maitriser le minimum des informations « pratico-pratiques » (encore un mot issu de la coordinatrice) des services de la «Maison pour agir» pour pouvoir donner une vision complète et attirante de ce lieu aux futurs habitués.
Seulement une fois respectées ces étapes j'aurais pu, je le sentais, réfléchir à comment prendre du recul en « observant ma participation » (B. Tedlock, 1992, cit. B. Soulé, 2007, p.131). Ce qui renvoie, comme j'avais abordé dans l'introduction générale, à l'idée d'une connaissance où « l'éthique précède l'ontologie », contre l'oppression (E. Levinas, 1987, cit. F. Laplantine, A. Nouss, 2001, p. 22), ouverte au « dialogue, la confiance, l'accueil » (F. Laplantine, 2001, p. 47). Il était curieux de sentir ces mêmes mots, ces valeurs, circuler dans l'air de la «Maison pour agir», même avant que j'en sois pleinement conscient grâce aux enseignements de l'anthropologie. Tout l'enjeu était donc là, cela se devinait dans de telles ontologies, « bienveillance », « confiance », « aide », « disponibilité », dont il fallait que je rattache au système normatif local de la «Maison pour agir» pour comprendre comment orienter l'enquête. L'éthique était là-bas, en attendant de se propager dans l'esprit des personnes pour se renforcer. Je découvrais en somme que l'altérité absolue était avant toutes choses un prérequis éthique et méthodologique à adopter dans la vie collective. Comment aurais-je pu me permettre de me détacher et d''observer' mes compagnons bénévoles en train de préparer des pâtes à modeler pour entretenir les enfants pendant le futur atelier, alors que moi aussi je devais accomplir cette tâche ? Comment aurais-je pu poser des questions aux habituées allant au-delà du champ de l'écologie et de la sensibilisation à celle-ci sans intriguer, et encore, comment pouvoir le faire tout en étant discret ? Pour cela il me fallait d'abord d'accepter, et d'abord en moi-même, ce 'désordre', cette 'instabilité' des flux que le social mettait en scène, révélant le labyrinthe de voix sonores, de dialogues, paradoxalement au sein de la petite structure de la «Maison pour agir». Y participer émotionnellement appelait, de ma part, à une sorte de conversion morale et émotionnelle en trois étapes : d'une distance rationnelle, scientifique, et de l'illusion de la maintenir, à plus d'empathie, d'ouverture ; cela devant passer par une sorte de dépaysement, de désillusion de mes idéaux préalables de terrain ethnographique, en tant que reflet de mon élan vital naïf fondé sur le spot 'si je veux, je pourrai tout connaitre'. Le terrain m'aurait-il vraiment permis une vue et une analyse à 360°?

1.6 Vers une reconversion pratique

Or tout n'a pas été aussi simple même au fil d'une familiarisation progressive avec le terrain. A vrai dire, ma démarche, plutôt que se stabiliser dès son début dans une optique de participation observante, a vu une sorte de reconversion progressive : d'une posture relevant d'une observation participante distante, maladroite et un peu prétentieuse, à une participation observante plus consciente, plus imbriquée politiquement vers la compréhension du devenir quotidien des interactions. En effet, le bienfait de la participation observante serait de prôner « une éthique de la rencontre et d'un constructivisme dialogué » (C. Galibert, 2004, p. 509). Bref, on peut dire que la 'démystification' que je ressentais à la «Maison pour agir» était la conséquence du fait que, alors que je venais entre autres avec l'illusion d'observer des 'faits écologiques' que je pensais appartenir à une quelconque culture locale typique d'un milieu périurbain, d'autant plus fascinants puisqu'ils m'étaient inconnus, finalement ces 'faits' se présentaient surtout comme une œuvre, complexe à voir, empreinte de recréation constante, d'attachements foisonnants : ceux mis en œuvre par les personnes participant aux ateliers en tant qu' agents sensibles qui déterminent le rapport au monde (M. Merleau-Ponty, 1964, cit. P. Duret, P. Roussel, 2005, p. 43). Ce que réellement je voyais était donc ce monde perceptif actif, ainsi que ma propre perception au fondement de la quelle il y avait un sens d'inconfort, d'impuissance de ne pas savoir, au départ, comment agir pour m'y retrouver. En repensant à cela quelques temps après, je ne manquais de sourire en trouvant la situation un peu comique, à propos du fait de me revoir 'empaillé'.

Pour donner un exemple concret de mes tâtonnements méthodologiques je propose au lecteur un fragment de mes notes de terrain qui décrit la scène d'une « form'action » advenue le 30 octobre 2017, co-organisée entre l'association Anciela et Fatema, spécialiste naturopathe et fondatrice de l'association « FiltraNature »[20]. Ici, assis sur une des chaises pliantes de la «Maison pour agir» à côté d'autres visiteuses intéressées, je me préoccupais de noter assidûment, sur mon cahier, les préceptes ou idées de crèmes, huiles essentielles, produits alimentaires, conseillés par la spécialiste Fatema ou évoqués par des participants, pour l'amélioration de leur santé :

[20] L'association, tel qu'il est indiqué sur le site référent, nait avec le but d'informer les personnes intéressées par des remèdes de santé « alternatifs » à la médecine classique sur les voies possibles pour « être partie prenante de sa propre santé, son alimentation, sa spiritualité et sa manière de consommer au naturel » (voir sur le site de la Maison pour agir, www.facebook.com/maisonpouragir, la page Facebook FiltraNature).

> ‘Dans cette première partie on apporte des contenus. Dans salle du fond. Nous les bénévoles, la présentatrice debout, séparée quelques mètres du public assis, des dames voilées, des « daronnes », quelques jeunes filles, pas d’hommes à exception de Eric et moi. Calme, pas de pression, on peut tous intervenir, la spécialiste explique que « c’est plus les conditions de travail des personnes pour faire l’huile de palme que ce produit lui-même, qui sont mal ». Comment faire ? Une dame sur un ton décidé : « Normalement les produits industriels sont toujours décidés », Olfa, décidée elle aussi : « moi je mange des fruits rouges en été, des fruits riches en vitamines »…On écoute, des dames interviennent aussi, difficile de tout noter. La présentatrice : « des fois les produits surgelés, c’est mieux que les frais », des choses que l’on ne savait pas nécessairement. Élise, salariée d’Anciela vient en support, elle dit que c’est un facteur d’économie d’énergie. Des murmures autour de moi, les dames commentent entre elles, air informel, « Ah je ne savais pas que les pâtes feuilletées peuvent être congelées » (une dame). Dans des diapositives aussi il y a des solutions affichées, Fatema et Élise d’Anciela activent la diapo, il faut « être critique », « lire les étiquetages », je lisais. Éric commente, « il y a plein de sources de pollution », la spécialiste poursuit : « l’industrie vend des produits pour chaque tâche, alors qu’on pourrait avoir un produit pour toutes les tâches », suivent des questions, « mais le bicarbonate ce n’est pas juste pour l’alimentaire, ça peut pour tous produits techniques ? » (Une dame) ; même Victoire, salariée d’Anciela, demande à Fatema les avantages du vinaigre blanc.’

Ce mode descriptif n’était pas tellement discutable dans le contenu, il l’était plutôt dans la forme : je prenais des notes en donnant l’impression à mes interlocuteurs de vouloir comprendre ces préceptes pour pouvoir tous les expérimenter. La spécialiste, sur un ton agréablement surpris, l’a même noté devant le public : « Maintenant lui il sait tout ! ». Alors que je n’avais pas avoué mes enjeux de recherche intrinsèques à ce geste, pour ne pas perturber mes interlocuteurs. Que l’on soit clairs, je n’appliquais pas systématiquement cette ‘technique’ d’écriture, surtout pas lors qu’il fallait être dans l’action – en effet la plupart du temps je réécrivais les notes empiriques chez moi. Et il faut dire aussi que, grâce à ces notes, j’ai réellement pu expérimenter certains de ces conseils « écologiques » même dans ma vie privée. Cependant, une sonnette d’alarme me suggérait qu’il était temps de changer d’approche méthodologique générale, car telle observation participante risquait de soulever des malentendus éthiques (B. Soulé, 2007, p. 129). Pour paraphraser ma voix intérieure me tourmentant avec cette exigence, il s’agissait de faire une réadaptation au sens de F. Laplantine : c’est-à-dire, épistémologiquement parlant, ni une « transcription, paraphrase », ni une « incorporation » (F. Laplantine, 2001, pp. 48-49). Ni risquer de « réduire un signe primaire à une seule de ses mille significations », ni, en incorporant, risquer d’« anéantir la culture » (*id.*). Concrètement, cela impliquait de dialoguer non pas uniquement avec les autres acteurs de terrain (ainsi partager mes propres opinions pour de tels produits ménagers ou de tels aliments, ou participer avec des questions), mais les faire dialoguer, m’inclure dans ces dialogues, dans

une autre dimension : c'est-à-dire, de manière plus réfléchie, dans l'écriture de restitution. Ce qui signifierait apporter les traces expressives d'eux, de moi, de 'nous', en les faisant « fructifier » : autrement dit, sans se limiter à les incorporer ou les entasser dans un texte, mais en 'honorer' le(s) sens en les replaçant dans la source contextuelle de leur énonciation, celle-ci vue, possiblement, dans une focale comparative par rapport à d'autres interstices contextuels ; seulement à partir d'un telle vision 'globale', pourrait prendre consistance une analyse théorique 'cumulative' espérant capter la sémantique des dynamiques générales du milieu. Par exemple, en reprenant le cas de figure à peine transcrit, on pourrait commencer par reconsidérer les retours des adhérent(e)s de la «Maison pour agir» à partir de témoignages dépassant le seul ancrage à l'espace-temps de la « form'action » du 30 octobre, en allant les comparer avec d'autres témoignages propres à des cadres sociaux similaires, et encore, en tenant compte des distinctions sociales et comportementales entre les membres. C'est la démarche que j'ai suivie en parcourant à nouveau, de par une ethnographie 'transversale', les expériences parallèles des ateliers de cuisine et des repas partagés se succédant dans le temps.
On verra dans le sous-chapitre suivant de quelle manière le champ théorique des attachements va justement permettre de mettre en lumière un sens social plus 'enveloppant' s'infiltrant dans les locaux de la «Maison pour agir», à partir de l'analyse de quelques contextes d'interaction qui m'ont vu confronté aux pratiques de mes deux collègues : Éric et Olfa.

3. Entre attachements et détachements : un aperçu sur notre vie micro-locale, nous les volontaires

1.7 Ouverture sur le domaine des attachements

Puisque ce premier chapitre vise à commencer à éclairer sur la part des attachements au gré des relations, redéfinissons les notions d'attachement – dont le champ a été présenté dans l'introduction générale (cf. pp. 13-14).
Un ou plusieurs attachements sont conjointement « ce à quoi nous tenons et ce qui nous tient » (B. Botea, S. Rojon, 2015, p. 4) : des liens qui nous font exister à quelque chose, que l'on met constamment à l'épreuve au cours de la vie, au gré de nos champs d'expériences passées, et

pour la formulation constante de devenirs. Ceci suppose que ce 'quelque chose' de notre environnement, puisqu'il fait l'objet de nos regards et attentes multiples, change dans la mesure où on le perçoit et on le performe. A cet égard il faut rappeler la distinction entre l'attachement et l'« attache », ce dernier entendu comme un « lien donné dans le présent, que l'on souhaite préserver ou dépasser », une « fixation ou, au contraire, une création *ex nihilo* » (B. Botea, S. Rojon, 2015, p.3). Cette perspective sur les attachements est la même qu'adopte la psychologie cognitive s'inspirant de Gibson : le psychologue pose la question des attachements en termes de perceptions et adaptations à l'environnement. En particulier, au lieu d'envisager l'individu comme récepteur passif des informations issues du monde autour de lui, il dit que la perception est une exploration active et dynamique d'adaptation de l'homme à son environnement ; celui-ci est donc saisi à la lumière des actions et déplacements de l'homme (E. Gibson, 1979, 2002, cit. T. Leonova, 2004, p. 254). B. Guy avance que les attachements sont des « liens multiples tissés autour, avec, et par le sujet à l'occasion de telle activité où il se construit de façon intime », et pour cela pouvant alternativement « se faire et se défaire » (B. Guy, 2015, pp. 47-48). Selon M. Leclerc-Olive « parler d'attachement suppose qu'il puisse y avoir à l'inverse détachement ou attachement à plusieurs territoires » (M. Leclerc-Olive, 2015, pp. 24-25). Ce qui implique, pour ces deux auteurs, de prendre en compte l'apport créatif de l'homme dans des attachements non forcément fixes ou généralisables dans l'espace et le temps, mais pouvant dénoter des espace-temps aléatoires et mouvants. Les attachements peuvent encore concerner plusieurs sphères sensorielles engagées dans un rapport actif, à la fois matériellement et affectivement, avec l'environnement : non pas les cinq sens mais aussi « les émotions et les connaissances des individus, les qualités qu'ils attribuent à une chose, ainsi que les conflits relatifs à cette chose » (M. Istasse, 2015, p. 85).

1.8 Exemples d'attachements

Le cadre des « form'actions » et des ateliers thématiques assumait une coloration similaire au gré des actions, tout en présentant des irrégularités à chaque fois : l'ambiance générale d'informalité conviviale, habituelle et plutôt compacte, était contrastée par les départs ou arrivées, possibles et imprévisibles, des participants. En effet l'accès à ces espace-temps était poreux, c'est-à-dire qu'à la fois des dames habituées ou nous les volontaires pouvions en faire partie, y demeurer, sans pour autant qu' Olfa, Éric ou moi (ni les autres adhérents) en aient strictement l'obligation. Cela pouvait être une raison pour laquelle mes deux collègues, en

particulier Éric, choisissaient parfois de ne pas participer ; ils préféraient en fait, après notre contribution pour la préparation des pièces pour les ateliers, partir, ou demeurer avec les enfants des dames dans la « garderie » (on avait forgé ce terme pour attribuer cette fonction à la pièce 1). Dans ce cas, les attachements d'Olfa et Éric pour les ateliers pouvaient être aussi détachements. Or il faut dire aussi que la coordinatrice salariée jouait un certain rôle là-dessus, puisque, selon ses autorisations, nous les volontaires avions la liberté de partir, prendre part à l'atelier ou surveiller les enfants, selon les nécessités pratiques du moment.

Le 26 septembre 2017, journée dédiée à l'atelier « Fabriquer soi-même les produits du quotidien », Éric partit sans hésitation dès le début de l'événement, alors que moi je décidais de rester – Olfa n'était pas là, elle avait eu la permission par notre tutrice de pouvoir s'occuper de ses devoirs à la maison. On était tous les deux soulagés car il n'y avait pas d'enfants à surveiller, mais on avait pris deux directions différentes. En effet, je le vis à plusieurs occasions rouler soigneusement des joints et ranger son sac : je pouvais deviner son attachement réel, qui pouvait bien expliquer son choix, confirmé par ses mêmes paroles, de ne par participer à des scènes d'expérimentations écologiques : le fait de rejoindre ses « potes », de rentrer chez lui, de « fumer », ou de « fumer » avec ses potes, comme il disait, souvent avec nonchalance, lorsqu'on repartait ensemble. Il avait à cœur cet attachement, même si cela paraissait insolite à l'égard des propos écologiques, au moins pour Olfa, qui répliquait avec humour que l'« action écologique pour Anciela » serait devenue, pour lui, juste une « vente de tabac ! ». Alors que la coordinatrice Victoire, tout en apercevant Éric en train de rouler sa cigarette, se limitait à 'aller de l'avant' en souriant discrètement ; tandis que moi, j'acceptais volontiers, à l'occasion, le partage de quelques fumées. Le 26 septembre constituait, donc, juste une des diverses occasions pour lui (et, plus rarement, pour moi aussi) de s'évader de la scène associative. Or il est aussi vrai que dans d'autres instances on préférait tous les deux demeurer sur place, même si des après-midis entiers pouvaient s'écouler sans que rien de particulier n'advienne du point de vue des événements[21]. Alors, il se pouvait que le silence des locaux soit juste intercalé par Éric et moi et moi en train de faire cuire des mixtures d'eau, farine et colorants pour préparer et pétrir des « pâtes à modeler »[22] afin d'animer des temps de garderie avec les enfants ; ceci pendant qu'Olfa faisait ses devoirs scolaires, que ce soit chez elle ou dans la pièce 1 de la «Maison pour agir», et Victoire travaillait dans son bureau, dans l'espace d'accueil.

[21] C'était typiquement en septembre et en début de mois d'octobre 2017, lorsque la démarche associative annuelle était en voie de programmation et par conséquent il n'y avait « pas beaucoup de choses », comme constataient Éric et Olfa.

[22] Ce sont des manipulations de pâte soumise au processus de cuisson à travers divers ingrédients et « recettes » (www.jeuxetcompagnie.fr-pate-a-modeler).

Mais il se pouvait aussi que, au cours d'une même journée, nous les trois nous nous trouvions à passer d'une scène à l'autre : de l'installation de tables et ustensiles culinaires pour des ateliers de cuisine à des balades de sensibilisation publique, des moments de rangement de matériel à des séances de préparation d'ateliers consacrés à des jeux de sociétés. Déjà à partir de la prise en compte de ces données on peut souligner la valeur des attachements dans le milieu, tels « liens multiples tissés autour et par le sujet à l'occasion de telle activité où il se construit de façon intime » (B. Guy, 2015, pp. 47-48). Des liens articulant des impressions verbalisées et plusieurs petits gestes à la saveur 'ordinaire', dans des espace-temps pluriels. Le 27 octobre c'était un contexte différent, même hors de l'ordinaire de nos missions : à l'occasion de « l'atelier de jeu parents-enfants 'Depollul'air' »[23] , c'était à nous les volontaires d'animer cette « form'action » autour du jeu de société et non d'y assister, au contraire de la « form'action » du 30 octobre. Comme Victoire nous donnait la possibilité d'animer une séance qui aurait été utile pour notre formation en service civique, il nous fallait respecter des règles de comportement, et de répartition des rôles spécifiques pour cette journée, négociées avec la coordinatrice. Cette contrainte a donné lieu à des « attachements sensoriels » (M. Istasse, 2015), à des « performances corporelles subjectives » (B. Farnell, 1999) rendant compte de nouvelles nuances entre nos trois individualités, en ce qu'elles ont pris sens dans cet espace-temps particulier, et dans la socialité partagée de celui-ci : Olfa donnait l'air d'être 'stressée', elle l'avouait elle-même, elle répétait frénétiquement son discours introductif avant de le partager sur ce même ton devant les femmes qui ont participé au jeu. Elle s'accompagnait d'une expression du visage bien colorée avec ses yeux grands ouverts, d'une posture 'trônant' sur le public et sur la table où l'on avait étalé le matériel du jeu, d'une volonté aguerrie de s'imposer sur la scène, quitte à couper la parole à Éric et moi ; alors que revenait à tous les trois le fait d'expliquer le contenu des cartes du jeu au public. Elle était à son tour 'surveillée' par la coordinatrice Victoire qui avait peur (elle nous l'avait confié auparavant) que des attitudes inappropriées, comme le fait de « parler vite », auraient fini par « impacter négativement le public »[24]. Moi aussi je n'étais pas exempt de telles critiques : ma manière de m'approprier, par le langage, des instances de la «Maison pour agir» que j'avais choisies de présenter, était perçue par Victoire, (et probablement même par Olfa et Éric) comme vague ou « avec des concepts difficiles ». Pour ma part, j'allais tirer parti de ces commentaires, et de mes expériences

[23] Il s'agit d'un jeu de société, destiné à tous publics, qui fonctionne comme un outil pédagogique pour découvrir les gestes quotidiens qui préservent l'air et la santé, en abordant les enjeux liés à l'air intérieur et extérieur. Dans ce jeu, chaque carte indique une idée relative à un geste à « faire » ou à « ne pas faire » (pour plus d'infos, voir le site www.oikos-ecoconstruction.com/education/depollulair).

[24] C'étaient des mots de Victoire.

passées en lien avec ce problème : je m'efforçais, lors de la passation de l'atelier, de maitriser mes tendances à une communication souvent tortueuse, tout en montrant une posture accommodante, en souriant aux présents. Éric, c'était le plus calme. Il veillait à s'exprimer par des mots 'simples'. Il ne donnait pas l'air de vouloir démontrer quoi que ce soit. Il pouvait même faire des 'gaffes' sur le rôle des pions et des équipes du jeu, en ponctuant son erreur par un clin d'oeil, et par une posture nonchalante allant même le faire avouer candidement qu'il avait « besoin du livre ! »[25] pour retrouver les bonnes informations. Et, suite à sa réaction, des rires collectifs ; il ne s'abstenait pas de faire de l'humour, en somme.

Le 1er mars 2018, date de la « form'action » « Mode d'emploi : montez un composteur dans votre quartier ! », le contexte était encore différent : il fallait passer plus de temps à réfléchir à la bonne disposition d'une partie de l'arsenal de la «Maison pour agir» (des sacs avec des couverts, des bouteilles de jus de pommes recyclées) avant l'événement, pour accueillir le public de manière « conviviale », recommandait Victoire. L'enjeu étant de faire « découvrir » aux habitants comment créer, avec le support de l'association Anciela et de l'association Eisenia-Lyon[26], un lombricomposteur[27] dans son propre quartier (cette illustration de la démarche se retrouve dans le descriptif de l'événement, que l'on peut toujours repérer dans l'onglet « événements » de la page Facebook de la «Maison pour agir»).

Pendant la disposition des chaises on pouvait avoir un aperçu des différences de sens pratique entre Éric et moi. Ces différences se notaient même lors des petites missions de rangement, de déplacement et disposition de l'outillage mobilier et ménager advenant 'quasi-quotidiennement' à la «Maison pour agir». Éric montrait de la dextérité avec ses mains, de la souplesse et de la réactivité dans l'exécution des consignes, qui était plus développée que la mienne. Il m'avait même confié une fois, « tu ne comprends pas vite ah ! », d'une façon maline et décontractée, laissant entrevoir une bonne partie de son caractère, ainsi que, dans un volet relationnel, le rapport de complicité qu'il avait instauré avec moi au fil du temps. Comme ce jour-là, le 1er mars, lorsqu'on a passé une partie du temps de l'événement à discuter de notre vie dans le hall du lieu, au lieu d'assister à la « form'action », en nous renvoyant des blagues et de petits rires complices. Et là, comme il arrivait de temps en temps, bien que le cadre social

[25] C'est-à-dire le « Guide Agir » d'Anciela (cf. item 1.1, p. 21), dont plusieurs exemplaires se trouvaient éparpillées à la Maison pour agir.

[26] Eisenia se dit association ayant pour but « le portage et la mise en œuvre de projets reposant sur les principes du développement durable, qui vise à concilier l'écologie, l'économique et le social » (pour plus d'informations, voir le site www.eisenia.org).

[27] Un « lombricomposteur », comme l'illustre l'agronome Hélène Beaumont, est « un appareil qu'on peut garder à l'intérieur de la maison, dans lequel les vers de terre vivent et transforment les déchets organiques en une ressource qui fait un compost solide et un compost liquide, qu'on peut utiliser pour les plantes d'intérieur, les boites à fleurs, le potager ». Www.reporterre.net

poreux nous concède de partir même avant la fin de la journée de travail, on a décidé de rester pour aider à « faire le ménage ». Une fois de plus, comme lors de l'atelier de présentation de l'outil « Depollul'air », on renouait avec les attentes du public, et de la coordinatrice Victoire: à savoir une disponibilité bienveillante pour notre « engagement social », cet art de coexister avec des partenaires qui sont liés par la proximité et la répétition (M. de Certeau, L. Giard, P. Mayol, 1994, p. 17). Quant à Olfa, elle n'était pas là. Son 'détachement' s'illustrait par une pluralité de détachements inscrits dans des espace-temps dépassant une journée spécifique, et soulignant une temporalité plus progressive : en bref, comme elle me le confiait le matin de ce même jour, le 1er mars, elle avait désormais besoin de penser à son « Bac », et de toute manière, elle avait de plus en plus l'impression que l'on venait à la «Maison pour agir» juste pour « s'asseoir tous les matins à raconter sa vie ». Je reconnaissais là son ton habituel, franc, malin, mais, qui allait plus loin que nos échanges habituels: ce « surplus » d'intensité lui venait entre autres du lien plus fort qu'elle avait bâti avec moi après des mois de côtoiement, ce qui engendrait plus de confiance dans l'expression de ses ressentis.

1.9 Porosité(s)

Ainsi, déjà sur la base de ces données comparées on peut convenir qu'il n'y avait pas un seul espace-temps, tel celui du débat public esquissé dans la note de terrain que j'ai retranscrite en amont (cf. p. 30), apte à pouvoir révéler le cosmos de la sémantique sociale intrinsèque à tels champs d'actions. Il faut considérer plusieurs interstices à l'intérieur de ce cadre, plusieurs mouvements et attachements. En effet, pour paraphraser B. Guy (2015), espace et temps étaient liés dans le mouvement du voyage des occupants de la structure associative. La question de la'porosité' que j'ai évoquée dans le sous-chapitre précédent allait dans plusieurs sens : la plasticité des lieux pour y inscrire les « form'actions » (pièces 1 et 3) ; la liberté relative des conduites manifestées par nous les volontaires suivant les contraintes pragmatiques ; l'ouverture à des « espaces internes » se rajoutant aux espaces externes[28] à l'intérieur de la «Maison pour agir» : pensons par exemple aux révélations d'Éric et Olfa sur leur vie, du matériel intérieur qui se projetait à l'extérieur d'eux-mêmes. Une perspective, celle de la porosité ambiante, rappelant d'ailleurs la fourmilière de cheminements qui se reproduisaient à chaque phase de début et de fin des ateliers thématiques. Or les attachements n'étaient pas que

[28] B. Guy, 2015, p. 57.

'physiques', mais toujours associés à des élans affectifs, ainsi que non pas seulement subjectifs, mais intersubjectifs aussi, dès lors que l'on interagissait. C'était le cas de ceux manifestés par Éric, Olfa et moi : ils se reflétaient en rapport à l'environnement physique et aux interactions dans celui-ci, de façon à altérer, ou confirmer en retour les perceptions à l'égard de l'environnement. Par exemple, pendant des moments de pause au cours de l'atelier du jeu « Depollul'air », Olfa et Éric allaient se défouler l'un sur l'autre, dans la cuisine et loin de la vue du public, en révélant des sentiments de colère par rapport à la passation du jeu. Olfa se plaignait en revendiquant sans pudeur qu'elle devait « tout faire à notre place », Éric lui répondait en se lâchant : « Tu ne nous laissais pas parler, même quand il y avait une daronne[29], tu m'as coupé la parole ! ». Je l'ai même vu accompagner son impétuosité soudaine en fouettant doucement Olfa avec sa ceinture, sans vouloir lui faire du mal. Dans ce cas, les jeux d'ententes et de conflits expressifs manifestés lors des créneaux de l'activité de jeu matériel avaient emmené à ce relâchement de la tension dans un espace, la cuisine, qui n'était pas un lieu, à ce moment-là, remplissant sa fonction 'basique' de cuisson ou de stockage de biens alimentaires, mais un lieu accueillant l'expression d'affects intimes, un « seuil de contacts », de « rapprochements » (J-M. Besse, 2013). Par ailleurs moi aussi j'y contribuais, en ricanant sur des tons affectueux (un autre geste que mes deux collègues toléraient) : il était sûr que la scène de mon collègue qui battait Olfa de façon quelque peu puérile, pendant que sa victime feignait de se protéger tout en riant (le tout dans la cuisine de l'association d'ailleurs), me paraissait très drôle et théâtrale, je ne pouvais pas contenir mes rires. Ainsi, là aussi, corps, mimiques et paroles s'attachaient ensemble pour donner du sens à telle situation. Comme lorsque mes compagnons me confiaient sans rétention leurs ressentis (Éric à propos de ma faible réactivité, Olfa sur ses soucis relatifs à sa vie), en confirmant par-là la personnalité informelle et ouverte du lieu physique.

Pour revenir au 30 octobre, dans cette journée aussi la charge symbolique des attachements se révélait au gré des interactions tissant la sociabilité situationnelle. C'était pendant la « form'action Agir pour l'environnement avec ses enfants », où l'enchainement d'idées sur des modes possibles d'amélioration de son propre « chez soi » a vu les présents, dont Olfa, intervenir en s'ajustant aux dynamiques d'autrui, au parcours expressif des idées, « en définissant l'espace qui délimitait chacun de celui de l'autre » (J-M. Besse, 2013, p. 14). Encore que ces flux pouvaient voir surgir un enchevêtrement d'échos en même temps, en revitalisant, et en confirmant le caractère principalement sociopète de cette pièce, la pièce 3. Des

[29] Terme argotique pour désigner 'mère' ou 'patronne', selon le dictionnaire *Reverso*. En employant ce terme Éric faisait en effet référence aux femmes, mères de famille, qui se rendaient ponctuellement à la Maison pour agir.

subjectivités chargées d'émotions pour ces sujets d'intérêt environnemental, dans un tissage d'affects qui se reflétaient dans des mouvances imprévisibles ; là où l'on pouvait s'attendre à ce que ce soit à la fois la spécialiste qui relance le débat, et à la fois des habitantes, ou Olfa. Ainsi, dans ce cadre (le 30 octobre), les femmes présentes employaient leurs perceptions sensibles pour développer leurs attachements pour un engagement commun, relevant de bien-être écologique, tout en le faisant de manière différente, par des idées différentes. Alors que Éric, de nouveau discret et calme, se limitait juste à constater : « il y a plein de sources de pollution partout ». Olfa était, une fois de plus, très proactive, comme souvent lors des dynamiques interactives : « Après on va aussi voir des tâches vertes sur le sol non ? », dans ce cas elle semblait partager son doute sur l'innocuité du processus de congélation alimentaire défendu par l'animatrice Fatema. Par la suite, elle se souciait de renseigner une dame sur un site où trouver des produits marqués « Pinterest », ou sur l'existence du savon vert « de Marseille », en réponse à une remarque de Fatema : « les industriels mettent des précautions d'emploi sur les ingrédients pour se protéger », disait la spécialiste. C'étaient des connaissances qu'Olfa revendiquait, en les accumulant à celles des autres. D'autres exemples : suite à l'observation de quelques dames du public, pour lesquelles avec peu de produits cosmétiques on aurait pu tout nettoyer, rebondissait peu après une autre participante, à propos de ce que l'exploitation du plastique et du « bois pour le jeter » était un problème, selon elle. Une autre femme intervenait aussi, en informant que dans une bibliothèque proche de la «Maison pour agir» il y avait une bôite à partage[30] pour déposer et récupérer des livres sans besoin de les acheter. J'avais vraiment l'impression que dans des instances comme les « form'actions » la pièce silencieuse du lieu, et substantiellement vide (à part ses chaises pliantes et quelques tabourets) lorsque les personnes n'y circulaient pas, cumulait d'un coup, en peu de temps, un riche arsenal de savoirs, ainsi que d'élans émotifs : des interventions passionnées, mais aussi plus 'rationnelles' de la part de certaines dames comme Michelle ; celles-ci cherchaient à se faire le relais des conseils écologiques que diverses de ses compagnonnes juxtaposaient simultanément, dans un style quelque peu 'désordonné', au cours du débat.

Ainsi, ce cas de figure montre que la porosité environnementale résultait, plus que de choix d'aménagement des pièces, de la sociabilité locale encouragée dans sa richesse expressive et censée toucher tout le monde.

[30] Les « boites à partage », ou « boites du partage », naissent en tant que boîtes pour partager en don des objets en bon état, « un espace de gratuité où chacun peut donner ou prendre librement ce qui lui plait » (www.villagemagazine.fr-les-boites-du-partage).

1.10 Le corps et l'esprit en connexion

En bref, suite aux données avancées dans les paragraphes précédents on peut parvenir à un premier noyau théorique intéressant le métissage : c'est-à-dire qu'attachements corporels et attachements langagiers surgissaient ensemble, dans une approche non-dualiste et métisse qui, forte de l'union de l'une et de l'autre composante, produisait des connaissances connexes avec l'environnement concret de la «Maison pour agir». Ce point nous renvoie à une démystification du dualisme cartésien relatant la conception modèle de l'esprit et du corps en Occident. Autrement dit, en paraphrasant ici Farnell : d'une part l'esprit comme siège de la raison, de la pensée, de la connaissance, auquel s'oppose le corps comme la demeure mécanique et matérielle de l'irrationalité et du sentiment. Ce qui aura empêché historiquement de considérer des pratiques sémiotiques autres que les signes écrits et verbaux comme autant intelligentes et raisonnables (B. Farnell, 1999, pp. 345-346)[31]. Ainsi, que l'on parle d'Éric et Olfa ou des dames présentes aux « form'actions », lorsqu'ils dialoguaient ils n'hésitaient à convoquer leur corps aussi, que ce soit de façon détendue ou plus agitée, plus discrète ou plus désireuse de s'exhiber dans l'arène des échanges 'form'actifs' ; il n'y avait pas juste le focus sur le contrôle verbal en faisant 'taire' le corps, on était bien loin de cela. Un autre exemple, montrant bien la conjonction de ces deux sphères de l'être dans mon terrain : c'était quand nous les volontaires nous adonnions, durant quelques journées de décembre 2017, à des tâches de rangement du matériel et du mobilier du lieu, dont il était facile de trouver des objets éparpillés ou empilés dans des espaces jugés inappropriés par notre tutrice. Ainsi, le 6 décembre, c'était grâce à une intentionnalité de travailler venant d'abord d'une motivation, d'une énergie corporelle partagée, que l'on a pu se mettre d'accord en réfléchissant à comment se partager les tâches. Les idées florissaient ainsi dans un flux de paroles qui allaient être absorbées par nous-mêmes et dans le silence placide des locaux associatifs. Silence qui probablement favorisait en retour notre relâchement intime sous forme d'une pluralité d'idées « pratico-pratiques » (ce mot venait de la coordinatrice Victoire), dans une ambiance décontractée. Éric a été le premier à introduire le problème du partage du travail, par exemple de qui aurait fait la vaisselle, de qui aurait rangé les salles après les activités. Olfa, pour sa part, a soulevé les problèmes de la salle de stockage

[31] L'auteur l'explique clairement dans une phrase de son article « Moving bodies, acting selves »: *« After Darwin (1872), such physicality has most often been understood as natural rather than cultural, a survival of our animal past perhaps. In Western academia, this bifurcation had led to a valorization of spoken and written signs as 'real' knowledge, internal to the reasoning mind of a solipsistic individual, to the exclusion of other semiotic practices, thereby bifurcating intelligent activities »* (B. Farnell, *id.*, pp. 345-346).

et des nombreux « Guides agir » d'Anciela entassés là-bas, et d'un tapis qui puait fort, selon elle. Quant à moi, je me rattachais au fil des échanges et je proposais, après avoir laissé parler mes collègues et écouté leurs propos efficaces, des solutions comme, par exemple, déplacer simplement des bancs vers une pièce vide. L'écoute était réciproque, ce qui faisait en sorte de renouer avec notre envie de collaboration. L'intelligence de l'esprit était donc connexe avec la réactivité de nos corps dans les déplacements, dans la prise de vision et dans la manipulation attentive des objets destinés à être mobilisés pour nos opérations. Justement pour cela, les deux dimensions de l'esprit et du corps ne pouvaient même pas s'abstraire des ressources de l'environnement local : de ce point de vue, les objets que l'on décidait de manipuler nous informaient de ce qu'on pouvait faire avec eux (K. Koffka, 1935, cit. T. Leonova, 2004, p. 252). C'étaient les bancs, le tapis, les « Guides agir » eux-mêmes qui allaient suggérer un attachement avec nous. C'est peut-être sur ce point en particulier que l'on peut pleinement comprendre la valeur des attachements éprouvés, comme à la fois 'ce à quoi nous tenions et ce qui nous tenait'[32]; en entendant par-là que c'était curieusement le mérite de ces objets, entre autres, de 'nous faire tenir ensemble'. Sujets et objets, voici alors un autre rapport non dualiste. Or ce facteur lui seul ne suffisait pas pour établir notre « engagement social » car il était en même temps créateur de petites divergences individuelles : face à l'une (Olfa) qui se serait volontiers débarrassée du tapis ou de boîtes de carton vides, l'autre (Éric) qui en voyait encore l'utilité. Ou encore, face à Éric et moi qui pensions la salle d'accueil comme pouvant revêtir pleinement une fonction d'accueil, Olfa qui la voyait juste comme une espace utile pour y coller des panneaux informatifs. Mais alors, intervenait un autre facteur, celui de l'expérience spatio-temporelle de familiarisation progressive avec le lieu et nous-mêmes, permettant de résoudre ces légers contrastes et de nous projeter dans l'action collective. De cela transparaissait une mémoire à la fois interpersonnelle et personnelle, ré-exprimée par nos gestes d'ajustement, dont on pouvait en reconnaitre des traits saillants (que j'ai déjà décrits dans les pages précédentes), à la fois dans ce qui nous reliait en tant que groupe (une sorte de complicité enchantée) et dans ce qui nous distinguait individuellement : on retrouvait, à peine trois mois après nos premières rencontres, ma gentillesse, l'énergie d'Olfa, la nonchalance d'Éric.

Notons, une fois de plus, l'importance du corps, dans ce volet, en tant que sédimentation du passé d'attachements mémoriels qui allaient se ré-extérioriser dans le présent (en entendant par 'présent', ici, le mois de décembre distinct des mois de septembre et octobre passés) et se ré-attacher activement à l'environnement (P. Duret, P. Roussel, 2005, pp. 8-9 ; B. Farnell, 1999,

[32] En paraphrasant B. Botea et S. Rojon (2015, p. 4).

pp. 353-354)[33].

1.11 Des traces d'amitié « métisse »

Ce qui se passait entre nous, les trois volontaires, sous-tendait des mouvements d'accueil réciproque de nous-mêmes, où on se révélait des choses sans se révéler trop attachants. C'est par-là que des dynamiques métisses peuvent être lues dans une autre clé de lecture, plus que la question de la solidarité à travers tel biais. On peut parler alors de solidarité, ou d'amitié, en termes métis, soit « une relation de compréhension faite de proximité et distance, d'implication forte mais aussi de discrétion », nous dit Laplantine (2001, p. 47). « Une relation de fraternité inventée, de ceux qui ne sont pas nécessairement nés dans la même culture, la même langue, ni ne partagent les mêmes habitudes » (*id.*). Nous les trois, nous formions un portrait d'âmes issues de chemins différents, dont les différences semblaient davantage remarquables si l'on confronte mon cas avec ceux de mes collègues : un doctorant, venant d'un autre quartier lyonnais, ensemble avec deux lycéens, dont l'un habitait Vaulx-en-Velin (Éric) et l'autre un centre urbain peu plus loin, Décine (Olfa). Deux lycéens qui, de plus, avaient divers amis en commun et pouvaient renforcer leur relation en échangeant, entre autres, en arabe, différemment de moi qui ne connaissait pas cette langue. Mais il était aussi vrai qu'ensemble on réinventait notre rapport, l'effet étant que nos différences de base étaient quasi 'anesthésiées' : on arrivait à collaborer, mais bien plus ; on rigolait, on se partageait des sketch vidéo de jeunes qui se bagarraient entre eux, on allait mimer, en riant, des gestes de jet de déchets dans le lombricomposteur de quartier (voir les photos 6 et 7, pp. 468-469) ; ceci, tout en se partageant des récits d'intimité, comme des troubles d'Éric par rapport à sa « meuf » ; on se tolérait aussi, dès lors qu'Éric et moi allions préférer à la succession de tâches ménagères le partage innocent d'une « clope », même si Olfa pouvait éclater « c'est moi qui dois tout faire ! ». Nous étions justement amis puisque nous savions respecter nos intimités, ou nous avions appris à le faire en cours de chemin, en réarrangeant entre autres nos petits conflits occasionnels : pour ma part, j'ai appris à intérioriser les remarques d'Éric à propos de ma lenteur relative de reflexes pour les gestes concrets, en comprenant que cela avait encore affaire à une méthode de terrain incarnée dans l'observation, et moins dans l'action. De la part d'Olfa, elle 'apprenait' à

[33] Sur ce point signalons les sociologues Duret et Roussel qui rappellent que le corps est comme une mémoire active et un support privilégié pour l'apprentissage (P. Duret, P. Roussel, 2005, pp. 8-9). Farnell et Le Breton, eux, ils évoquent la signification des actions sociales comme mémoire incorporée dans le corps, apte à imaginer et agir sur l'histoire (J. L. Comaroff & J. Comaroff, 1992, cit. B. Farnell, 1999, p. 353 ; D. Le Breton, 2014, pp. 25-26).

compenser ses attitudes parfois imposantes en défoulant sa tension, ensemble avec son ami, *via* son rapprochement rafraichi par son lâcher prise et sa proximité physique confiante ; elle retrouvait par-là la clé pour renouveler le lien avec nous. En effet, selon Laplantine, « il n'y a pas de métissage sans don, sans amitié, sans confiance, ce qui ne signifie nullement une absence de conflits » (F. Laplantine, 2001, p. 47). Concrètement, en reprenant la notion d'altérité absolue[34], on reconnaissait dans chacun parmi nous une partie 'autre' infranchissable, que l'on avait apprise à respecter au fil du renforcement de notre entente. Ce sentiment d'altérité passait par le partage momentané de notre intériorité, avant que l'on se ré-extériorise et l'on 'revienne à nous', « en redéfinissant l'espace qui délimitait chacun de celui de l'autre » (J-M. Besse, 2013, p. 14). En d'autres mots, on pouvait volontiers faire couler les fluides de nos vies devant l'autre, en sachant qu'à tous moments l'on pouvait revenir sur nos territoires intimes sans laisser l'autre s'y aventurer de manière trop invasive.

Mais abandonnons pour l'instant le focus sur les dynamiques entre nous les volontaires (thématique qui ré-émergera, de toute façon, au cours de la 2ème partie de la thèse) et occupons-nous maintenant de celles concernant l'autre 'catégorie' sociale : les femmes adhérentes et habituées de l'association en rapport avec leurs attachements 'écologiques'. Le chapitre suivant va s'ouvrir, de fait, sur de nouvelles fenêtres descriptives et analytiques concernant ce sujet, à la quête d'autres traces de métissage.

[34] Revoir l'introduction générale, p. 8.

Chapitre 2

Les ateliers participatifs : entre faim des sens et faim de connaissance

1. Une hétérogénéité composite

2.1 Ambiguïté, hétérogène, clair-obscur : les définitions

Dans ce chapitre j'illustre le cadre des ateliers thématiques que je mettrai à comparaison mutuellement, en en décrivant la composante hétérogène, compréhensible à travers divers volets qui intéressent les habitantes participantes : leurs apparences, leurs expressions et attachements sensoriels, leurs rapports au savoir. A cette fin il est convenable de définir brièvement, avant de laisser l'espace à la narration, quelques notions affiliées au phénomène du métissage : « ambiguïté », « hétérogène », « clair-obscur » (F. Laplantine, A. Nouss, 2001). Celles-ci constituent en fait une sorte de d'armement d'analyse, sous-tendant ou interrogeant plusieurs dynamiques locales. Aux contenus relevant de tels concepts j'entrelace d'autres apports comme complément d'analyse, pouvant expliquer le sens des dynamiques que j'ai envisagées de traiter sous des angles issus d'auteurs différents.

Commençons par définir la notion d'« ambiguïté ». Alors que l'ambivalence, pointe Nouss, « est conciliatrice », pose en synchronie « ceci et son contraire » visant à les harmoniser, « dans une temporalité globalisante qui accorde et harmonise des états différents » (A. Nouss, 2001, pp. 96-97) l'ambiguïté « refuse la conciliation » des opposés, « se réservant la liberté de devenir ceci ou cela, noir ou blanc, jour ou nuit, en diachronie, grâce au principe de l'alternance » (A. Nouss, 2001, pp. 96-97). Tout ce qui est ambigu, au contraire de l'ambivalent qui vise à la maitrise rationnelle du désordre des opposés, se révèle comme difficilement déchiffrable,

puisqu'il est toujours sujet à des transformations.

L'« hétérogène » désigne de manière large tout ce qui est vivant, qui provient d'un autre ou de deux autres, qui ne cesse de se transformer, et qui devient autre à la fin (A. Nouss, 2001, p. 517). C'est « un enchainement irrégulier de discontinuités », un réel qui ne peut pas « être réduit par la décomposition en éléments plus simples » ou intégré dans une totalité pure et homogène (*id.,* pp.517-518). C'est aussi un jeu entre distances et proximités, permettant de saisir « l'irréductible distance justement parce qu'il y a rapprochement » (*id.,* pp. 518-519). Il est ainsi qualité intrinsèque régulant les relations des éléments d'un ensemble, nourrissant une tension interne qui empêche toute stabilisation parmi les composantes (*id.,* p. 520). L'hétérogène est ainsi ambigu, « avec en permanence la potentialité de devenir l'un ou l'autre » (*id.,* p. 521), et, en cela, participe d'un sentiment de non-appartenance « qui est gage et facteur de créativité, d'épanouissement » (*id.,* p. 525).

Le « clair-obscur » est énigme et paradoxe, oscillation à travers une pluralité de modulations de la sensibilité, et de médiations de l'intelligence. Il « n'est ni ce qui apparait totalement, ni ce qui disparait définitivement, mais ce qui transparait, c'est-à-dire apparait à travers des transitions fugitives » (F. Laplantine, 2001, p. 270). Il est de l'ordre du processus de transformation entre un état et un autre – l'aurore, le crépuscule… (F. Laplantine, 2001, p. 275). Il est contraire à la maitrise définitive du sens des choses, et à un mode de rationalité classique séparant l'obscurité et la lumière. Au contraire, le clair-obscur prend en compte les contradictions, les oscillations, les graduations, les nuances chromatiques, musicales et épistémologiques des connaissances (F. Laplantine, 2001, p. 267). En cela il participe d'un mode métis de connaissances irréductible à des visions claires, stables et déterminables une fois pour toutes (*id.,* p. 271).

2.2 La composition sociale locale

Lors des ateliers écologiques les habitantes portaient des tuniques noires, ou bleues, ou roses, ainsi que le voile noir ou d'autres couleurs. Elles avaient peut-être des racines culturelles dans le monde arabo-musulman. A celles-ci pouvaient s'ajouter d'autres femmes vaudoises et, plus rarement, de Lyon. La majorité semblait avoir un âge compris entre 40 et 50-55 ans. Une frange plus petite de participantes, d'un âge probablement plus avancé, était la plus assidue aux ateliers. Une autre partie, la moins assidue, était composée de quelques femmes plus jeunes, peut-être jeunes actives ou étudiantes, venant pour la plupart de hors Vaulx-en-Velin. Celles-ci portaient des vêtements en style *casual*, elles venaient avec des jeans, pulls, chemises ou pantalons larges.

Presque à chaque atelier on retrouvait deux-trois femmes âgées habituées, toutes riveraines résidant dans les immeubles à proximité de la «Maison pour agir», et d'autres plus jeunes, venant avec des amies ou leurs enfants ; parmi celles-ci plusieurs d'entre elles portaient le voile, des tuniques colorées, et de même, des vêtements que j'ai l'habitude de voir plus souvent, comme des jeans, des baskets. Or, même les dames plus âgées pouvaient porter ces vêtements de tradition 'occidentale'. Il n'y avait pas d'homogénéité dans les codes vestimentaires, puisque ceux-ci ne se combinaient jamais dans la même tonalité de personne à personne ; une autre difficulté survenant dans la description est que dans cette frange sociale du milieu il n'y avait pas de catégories nettes de 'modes de faire' par rapport aux classes d'âge. Même si les habitantes plus âgées avaient une présence plus 'solide' et 'pétillante' (elles restaient plus de temps sur le terrain, en échangeant par moments de façon placide et par moments de façon frénétique, en échangeant plus souvent avec les autres présentes, en consacrant plus de temps à l'installation et au démantèlement des événements), les dames plus jeunes aussi pouvaient agir ainsi, d'une façon extravertie similaire : en intervenant vivement dans les débats, en demeurant sur place une fois les événements terminés, pour continuer à échanger sur des tons malicieux, détendus, gais. De plus, des personnalités plus retenues et discrètes figuraient à la fois parmi les plus âgées et les plus jeunes. Un aspect commun concernant ces femmes était en ce qu'elles s'exprimaient le plus souvent dans un français en « clair-obscur », oscillant entre plusieurs nuances rythmiques (maintenant plus agité, là plus doux, par moments plus ostentatoire, par d'autres moments plus confidentiel) et se colorant avec de l'arabe parlé toujours (mais pas par tout le monde) dans de brefs, pétillants échanges. Mais il est vrai aussi que chaque personne arrangeait ses expressions, ses mimiques, ses pas, d'une façon qui lui était propre. Même la présence des adhérentes était de l'ordre de l'imprévisible car (la coordinatrice le savait elle aussi) l'on ne pouvait pas savoir tout à fait combien de personnes viendraient dans les faits, ni avec combien d'enfants[35]. Si par exemple le 10 avril il y avait une vingtaine de participants, le jour suivant c'étaient juste les quelques habituées plus âgées, plus deux-trois dames plus jeunes, qui apparaissaient pour expérimenter la cuisson à l'eau et la mise en bocaux de légumes qui avaient déjà été « glanés »[36], le temps de trois semaines avant d'être consommés.

[35] Je fais référence aux deux démarches majeures qui ont eu lieu à la Maison pour agir au cours de l'année 2017/2018 : le cycle d'ateliers « parentalité-santé » en octobre 2017 et celui des ateliers « anti-gaspi » en avril 2018 (terme employé par les professionnelles d'Anciela pour désigner des actions avec l'intention de « donner à un maximum de personnes l'envie d'agir sur la thématique du gaspillage alimentaire »), rentrant dans la démarche « Zéro déchets » (cf. p. 24 du texte).

[36] Pour les habitantes de quartier l'action de « glaner » impliquait le ramassage de fruits et légumes délaissés des marchés publics et encore comestibles, pouvant donc être cuisinés et consommés.

Encore, comme j'ai déjà pointé, la stabilité des corps, des conduites et de l'espace était relative, parfois éphémère : à tous moments de nouvelles personnes pouvaient arriver sur place, même en cours d'ateliers, ou même repartir, avec leurs enfants. En effet les « daronnes » plus jeunes pouvaient se montrer pressées du fait de devoir s'occuper de la famille le soir, ou d'aller récupérer leurs enfants à l'école. On assistait donc à une dialectique d'attachements/détachements, à un état, typique du lieu de la maison, de « choses qui se défaisaient et se renouvelaient, de gens qui venaient et qui repartaient » (J-M. Besse, 2013, p. 13). Plus qu'à la diversité de la configuration du milieu, due à une organisation semi-fixe (E.T. Hall, 2014) j'étais donc confronté, dans l'observation, à un problème de diversité interindividuelle même au sein de tel groupe restreint, même au fil des rencontres. Une contrainte que je percevais comme accentuée par l'ampleur relativement réduite de l'intérieur de la «Maison pour agir», qui voyait se créer en diverses instances un 'entassement humain' me mettant face à mes interlocuteurs, face à leurs particularités, irréductibles à un classement catégorique pour l'analyse. Cela me renvoyait à Lévi-Strauss, alors qu'il avouait déjà il y a un siècle dans *Race et histoire* que le problème de la diversité ne se pose pas qu'entre les sociétés mais à l'intérieur de celles-ci aussi, au sein de tous les groupes qui les constituent (C. Lévi-Strauss, 1987, p. 16). Plus que d'une variété d'apparences, il faut également parler, donc, d'un hétérogène en tant que mouvement empêchant une stabilisation homogène de la composition sociale, du fait de cette dialectique attachements/détachements et de la mobilité des comportements des femmes, irréductible à une fixité identitaire.

2.3 Les interactions aux ateliers

Une autre variable dans la scène était le statut des spécialistes, qui se brouillaient avec les autres présentes en cours d'atelier (d'ailleurs ces spécialistes n'ont pas co-animé tous les ateliers thématiques), en donnant et recevant des savoirs. Pour mieux illustrer ce point relevant de dynamiques métisses, je vais considérer quelques exemples empiriques représentatifs de différentes périodes de l'histoire de la «Maison pour agir».

Le 29 septembre Jennifer, responsable de l'association « Sens et Savoirs »[37], était sur place pour informer les visiteuses sur comment contrecarrer les dégâts de la « société de consommation » (c'étaient des mots employés par Jennifer) : soit en mangeant les protéines

[37] Cette association lyonnaise revendique d'animer des sessions de formation, ainsi que des ateliers ludiques et participatifs, en lien avec l'alimentation et des modes de vie sains.
Pour plus d'informations, voir le site référent www.sensetsavoirs.com

dans des légumes secs au lieu de consommer de la viande ou du poisson, soit en allant acheter moins cher chez les bouchers plutôt que dans les grandes surfaces. Toutefois les 'récipiendaires' pouvaient à leur tour informer la spécialiste ou les autres : tel était le cas d'une dame voilée qui pointait de faire attention à la « mode » du « manger sans gluten », comme il s'agissait, selon elle, d'une question de business ; encore, pendant la préparation d'une salade au chou chinois, l'habitante Olympe, en chuchotant avec ses voisines de table, conseillait de temps en temps des produits « bio » qu'elle consommait, telle une sauce vinaigre que l'on était en train de mijoter, ou des compotes de pommes glanées.

Le 25 octobre 2017 l'enjeu était, toujours sous la houlette de Jennifer, de cuisiner « de manière équilibrée et écologique » (comme annoncé par Victoire dans la petite annonce de cet événement). Les interstices spatio-temporels qui m'ont permis de capter des bribes de cette culture alimentaire en train de se faire m'ont de nouveau révélé des savoir-faire partagés et individualisés, qui se transmettaient de la spécialiste aux « daronnes » et de celles-ci aux enfants (mais, aussi, sans nécessairement avoir recours aux consignes de la spécialiste). Tels savoir-faire étaient autour de la rupture d'œufs, du mélange de pâte et farine, de la cuisson électrique du préparé pour en faire des morceaux de viande panée ou de pain.

Le 10 avril 2018 la naturopathe Fatema était de nouveau l'animatrice d'une démarche, le but étant de recréer des « pâtes à tartiner pour dattes » (tel était l'intitulé de l'atelier)[38] et des gaufres à partir de pain perdu, c'est-à-dire non consommé et encore comestible. En fait, elle allait expliquer brièvement les caractéristiques techniques d'un Blender à immersion, en côtoyant les autres dames, en leur donnant une démonstration du mixage d'une petite dose de miel, de dattes, de noisettes en poudre, d'eau, avant de se déposséder de son savoir et de l'objet de son savoir, et de laisser d'autres femmes essayer à leur tour. Les autres étaient déjà en train d'allonger leurs mains pour s'approprier l'outil, prêtes, par la suite, à le faire circuler entre elles. En même temps il y avait déjà d'autres adhérentes, autonomes, aux prises patiemment avec le mélange de lait et de bribes de pain dur, dont le préparé aurait été versé dans des planches électriques pour qu'il cuise et réalise des gaufres. Ces dames ne manquaient pas d'occasions pour s'échanger des paroles, des récits de vie ; en sachant que toutes auraient pu momentanément arrêter leur action et s'y remettre par la suite à leur guise, en allant et venant, dans des trajectoires libres.

Le 8 février 2019 s'ouvrait un atelier « partage de recettes cosmétiques naturels », où chaque participant venait avec son propre produit cosmétique fabriqué par lui-même[39], à partager avec ceux des autres. Il n'y avait donc plus de spécialistes ce jour-là, mais des dames toutes

[38] Cf. photo 5, p. 468.
[39] Que ce soit un masque, un shampooing, ou une crème.

autonomes dans l'exposition de leurs recettes expérimentales. Elles intervenaient à tour de rôle en reproduisant par des gestes minutieux et attentifs le processus de fabrication, pendant que des prototypes de leurs produits bien sophistiqués tournaient de main en main chez les spectateurs. Pour en citer quelques-uns : un masque fait d'huile de coco, d'huile essentielle de mandarine, de jus de citron, de sucre vanillé ; un déodorant de Françoise fait à partir de fécule de mais, de cire d'abeille, d'huile essentielle de menthe poivrée et de chanvre ; un baume de Denise composé de crème chantilly, d'eau d'Aloe vera, de deux qualités de beurre de karité issu du Ghana[40]. Les discours généraux continuaient à concerner le plus souvent des renseignements pratiques sur des conduites à adopter ou à éviter, en lien avec l'usage des cosmétiques ; ils étaient juste dissociés d'un encadrement strict (tel l'ordre formel des passages des intervenantes), et ils allaient remplir l'atmosphère de dires libres et très personnels. Ainsi, la jeune bénévole Bouchra, bien enjouée, n'hésitait à informer le public sur son habitude à prendre de l'huile de sésame dans des magasins « bio » valorisant le commerce équitable ; en s'adressant à moi, elle continuait son éloge des coopératives locales au Maroc, où les fruits ont du gout, décidément pas comme en France. Peu plus tard, Anissa, sans même se lever de sa chaise, présentait de l'eau de rose pour la peau grasse, en spécifiant que cela n'allait pas pour le visage, « c'est vrai que quand on a à faire avec la nature pure…il faut pas plaisanter ! », ajoutait-elle. Cela a déchainé des retours de la part des autres en succession : comme cette jeune femme qui montrait que du bicarbonate de soude allait devenir un dentifrice ; comme d'autres dames qui parlaient, juste après, à propos de carbone à appliquer à tel dentifrice, bien que Bouchra note que les dents auraient probablement une apparence bizarre ensuite, tandis qu'une blonde, une nouvelle arrivée, insistait sur le curcuma à ajouter au dentifrice pour cacher les dents – elle était même en train de mimer le geste de se laver les dents. C'étaient les dernières étincelles avant que le groupe commence à se dissoudre ; alors que Victoire et une autre dame cherchaient encore à capter l'attention générale en exhibant des livres au titre « zéro déchets », et en indiquant des initiatives pour la réduction des déchets.

Toujours dans l'année 2019, entre mars et mai, des ateliers au titre « recycles créatifs » étaient aussi organisées par Nafal (animatrice professionnelle en association) : le fil rouge étant, pour l'ensemble des participants, de co-fabriquer des objets à partir de matériel recyclé, selon les désirs de chacun. C'est ainsi que, au fil de cette poignée de rencontres, la pièce de dépôt de l'association devenait bel et bien un lieu de stockage de matière récupérée de différentes souches (pour la plupart emmenée par Nafal) : boites de conserve, pots de yaourt en plastique,

[40] Le lecteur va pouvoir retrouver deux photos dans les annexes, issues de mon répertoire de données de terrain, qui illustrent ce portrait d'objets (photos 8, 9, pp. 469-470).

perles, bouteilles en plastique et leurs bouchons, rouleaux de papier adhérent, grains de riz, même des boules de laine[41]. Et, ici aussi se lisait un enjeu de valorisation du lien entre adhérents de par le partage de connaissances. En effet les participants, moi y compris, cherchaient toujours à s'entraider, en suivant les instructions de Nafal qui paraissait bien savoir manier le matériel brut : à part moi, des filles bénévoles de l'association Anciela, mais aussi Radhia, amie de longue date de Nafal, sur place. Par des gestes précis et prévenants on arrivait à créer un pouf pour s'asseoir (le 19 mars), en assemblant ensemble des bouteilles de Coca-Cola avec du carton. Ou alors, par la suite (le 2 avril et le 7 mai), pendant que Nafal poursuivait le bricolage de ses poufs, moi, je commençais à préparer les premiers instruments de musique en vue d'un atelier que j'avais mis en scène dans une autre association ; mais, en même temps, elle me montrait toute fière ses percussions qu'elle avait déjà construites par elle-même en arrangeant deux boîtes de conserve avec des élastiques, des bribes d'étoffe, du riz. Sans rétention elle m'indiquait que pour fermer mes boîtes j'aurais pu même couper leur extrémité et l'introduire dedans, ou alors il y avait le scotch. Le soleil éclairant son visage, la dextérité dans ses mains, la confiance dans son corps. Je savais qu'elle m'aurait aidé, au besoin. Et moi aussi, j'étais censé l'aider en cas de difficulté de sa part. On travaillait séparément, mais dans la même pièce, dont le silence de fond arrivait à nous faire procéder en toute quiétude dans le travail, en rendant l'ambiance confortable ; c'est ce qu'il nous fallait aussi, pour nous rendre mutuellement disponibles.

Tous ces actes à peine décrits, à l'instar de la « form'action » du 30 octobre 2017 (cf. pp. 29-30, 37-38), témoignaient d'un « échange », d'un « partage », d'« une mise en commun » de connaissances, d'un « mouvement d'accueil, au-dehors, de dépossession accepté ou du moins partagé », comme le dit Laplantine (F. Laplantine, 2001, p. 157). En effet, il n'y avait pas de savoirs juste délivrés, voire délivrés par une seule personne, puisque tout le monde pouvait participer à la reproduction des processus culinaires en y apportant sa touche, de plus qu'apporter des conseils utiles aux autres. Les connaissances rendaient compte, donc, d'une (re)production en tant qu'enchainement de retours se transmettant de l'un à l'autre de façon non programmée ; ces retours étaient, au contraire, plus sujets aux stimulations du moment, trempées dans une liberté d'expression de fond.

Telles connaissances prenaient sens non dans l'immédiateté d'une révélation, mais dans le temps graduel de la cumulation de dires aptes à favoriser la (re)construction écologique et, conjointement, du lien social. C'était aussi le cas des exhibitions des cosmétiques, où les notions

[41] La photo 10 représente certaines de ces fabrications (p. 470).

de livraison ou d'appropriation individuelle laissaient la place à la possibilité d'un questionnement partagé pendant le débat.

2. Pour des connaissances pluri-sensorielles, en cheminement entre partenaires

Ces personnes ressentaient des attachements liés à ces éléments écologiques, et à leurs supports techniques, des attachements étant pluri-sensoriels. On va mieux explorer telle thématique en la 'décomposant' sens par sens : on va explorer dans l'immédiat la part de l'ouïe, du toucher, de l'odorat et de la vue, tandis que la sphère gustative sera traitée en relation au domaine qui lui offrait une place attitrée : les repas partagés.

2.4 L'ouïe

Ainsi, concernant l'ouïe, on était en quête d'un confort acoustique fait de voix aux timbres doux, tamisés mais aussi, au contraire, étincelants, ainsi que de moments de silence très appréciés lorsque quelqu'un s'attendait à être écouté pour son intervention. Et le bavardage par moments incessant, mêlé aux tintements d'objets culinaires ou ménagers, ce n'étaient pas des signes de bruits perçus comme une « invasion sonore » empêchant de se sentir bien comme chez soi (D. Le Breton, 2013, p. 170) ; ils étaient, au contraire, partie intégrante de ce qui était convenable d'entendre et de reproduire. Là où le repos, le silence, ne pouvaient pas exister sans vociférer, et vice-versa. Déjà tel ensemble de sons, en allant et venant, en alliant et faisant alterner voix humaines, grincements de chaises et portes, cris d'enfants et bruits métalliques (de façon particulièrement fugace dans ces deux derniers cas), étaient des marques typiques du phénomène de « clair-obscur » (F. Laplantine, A. Nouss, 2001). Ce qui était l'évanescent des sources sonores transparaissant par moments ou par d'autres, où certaines sources se manifestaient de façon plus continue que d'autres : par exemple les mots explicatifs des recettes des cosmétiques, généralement bien dosés et coulant linéairement pour se rendre intelligibles à tous. Ce dont la souveraineté pouvait quand même être brouillée par des interventions soudaines (telles les exclamations imprévisibles que se renvoyaient les enfants entre eux par jeu, pendant

qu'ils se poursuivaient) ou, de même, par des pas soudains annonçant rapidement l'arrivée de quelques retardataires, quitte à ce que soit accentuée l'informalité de la générosité verbale[42]. Les modulations d'un type de son à un autre étaient donc bien fugitives, elles ne suivaient certes pas un ordre séquentiel ; de même, souvent les divers sons remplissaient tous ensemble le volume de la pièce 3, mais sans jamais être perçus comme bruyants. Donc, par l'ouïe l'on s'immergeait, lors des rencontres, dans ces rayonnements sonores ; ce qui permettait l'entretien d'un sentiment d'appartenance de groupe, spécialement lorsque les cacophonies étaient vibrantes, lorsqu'une voix ne pouvait presque attendre les autres avant de se (faire) entendre. D. Le Breton lui-même le remarque, que le son, « si proféré en commun, il procure un sentiment fort d'appartenance » (D. Le Breton, 2006, p. 116). Dans tous les cas c'était sans doute, entre autres, cette caractéristique de confort acoustique, régnant dans la «Maison pour agir», qui permettait aux occupants (moi aussi) de se sentir bien ; cela contribuait sûrement à alimenter l'envie d'y revenir périodiquement.

2.5 Le toucher

Même le toucher et l'odorat bénéficiaient de leurs privilèges dans le milieu. On touchait librément des aliments secs (des bruschettas au pesto fait à partir de fanes de carottes) ou plus moelleux (les gaufres encore chauds), leurs récipients, ceux emboitant les baumes et les eaux aromatisées, les blenders, les mixeurs plongeants (voir la photo 11, p. 471). Ceci était un des emblèmes de la bonne part d'autonomie de conduite des sujets ; en effet, comme le souligne De Breton, « la disparition de toutes sensations tactiles signe la perte de l'autonomie personnelle » (D. Le Breton, 2006, p. 177). D'ailleurs, deux autres intentions se devinaient de par le toucher : la construction du lieu associatif à travers l'élaboration de micro-espaces entourant ce que l'on touchait, puisque « si la vue procure un espace déjà construit, le toucher l'élabore par une suite de contacts », remarque encore Le Breton (2006, p. 179)[43]. D'un autre côté, si « toute simulation tactile marque les frontières entre soi et l'autre » (*id.*), les touches dont je parle participaient à la construction de la proximité avec l'Autre : ce qui peut être aisément compris si l'on pense aux échanges réciproques des instruments culinaires ou des récipients des cosmétiques, où non seulement on n'entrait en contact avec les objets, mais brièvement avec les sujets aussi, ceux qui avaient déjà touché tel objet juste auparavant, qui y

[42] En effet, telle ambiance favorisait la naissance de conversations conviviales dont je reporterai quelques exemples plus loin dans le texte.
[43] Le toucher concourait, donc, à la transformation continue du milieu local.

avaient apporté leur touche impalpable. Des caresses de l'Autre avant de revenir à Soi.

2.6 L'odorat

Même l'odorat participait à la construction de l'intimité : pensons aux moments où l'on sentait à tour de rôle les aromes mordants des mixtures de cosmétiques, ou du concentré d'ingrédients mixés pour les « pâtes à tartiner pour dattes », quitte à s'imprégner pour quelques instants de ces arômes, des arômes de l'Autre. Je me sentais pleinement frappé par l'intensité de ces odeurs : celles de savon, de fraicheur, que je sentais se dégager des tuniques des dames, celles aigues du pesto aux fanes de carottes et à l'ail, ou celles denses du lait chaud des gaufres en train de cuire, ou les odeurs étourdissantes de certains baumes. Alors que, face à tout ce répertoire, diverses « daronnes » semblaient réagir de manière plus 'maitrisée', plus familière que moi[44] ; et alors, qu'est-ce qu'elles sentaient, et comment ? Comment me sentaient-elles, d'ailleurs ? Malheureusement je ne pourrais pas fournir de réponses exhaustives à de telles questions ; elles appartiennent à un seuil du terrain qui est resté largement inexploré au niveau des analyses.

2.7 La vue

La vue était omniprésente. Elle s'ajoutait aux autres sens pour performer de manière plurielle l'environnement. Dans tous les cas la vue était toujours là, en confirmant son statut traditionnellement privilégié dans le monde occidental (D. Le Breton, 2006, p. 38, p. 40) : contempler béatement ses créations, savourer par les yeux les aliments avant de les transférer aux mains, de main en main, pour les préparer à la dégustation de la langue aussi, surveiller les gestes millimétriques et délicats dans le dosage des portions à l'aide de cuillères ou de cuillères à café, suivre pas à pas le déroulement des recettes, se regarder de près en conversant ou se concéder des instants pour laisser flotter le regard dans le vide des pièces. Dans tous ces modes la vue se performait, d'où tels modes pouvaient aisément s'entremêler, ou transiter de l'un à l'autre en clair-obscur, en jouant sur une instabilité visuelle substantielle : celle qui était favorisée par la profusion de sensations et de matière visuelle dans des espaces restreints. Telle mobilité de l'œil, de « l'œil actif, mobile, explorateur du paysage visuel » (D. Le Breton, *id.*,

[44] Un élément renvoyant à ce que l'appréciation des odeurs est un fait d'éducation et de sensibilité personnelle (D. Le Breton, 2013, p. 173).

p.63), c'était une autre composante de la mobilité plus globale, spatio-temporelle et corporelle, qui caractérisait le tissu des actions locales.

De toute façon, si historiquement est attestée l'« extension sociale croissante » de la vue « au détriment des sens de la proximité comme l'odeur, le toucher ou l'ouïe » (D. Le Breton, *id.*, p. 45), à mon sens la dominance de la vue à la «Maison pour agir» ne rabaissait pas la valeur des autres sens (j'en ai donné un aperçu dans les pages précédentes). Car, quand il y a l'hypertrophie de l'œil, il y a la prolifération d'images et de médias, dont les techniques de surveillance « instaurent une vue superlative qui déborde le seul regard » et « produisant une permanente mise en regard » (*id.*, p. 49). Mais à la «Maison pour agir» on ne voyait pas beaucoup d'images, de caméras. Certes, les dames sortaient parfois leurs téléphones cellulaires pour répondre à des appels, mais toujours avec discrétion, sans s'imposer sur la scène, sans parler à l'appareil en chevauchant les autres voix ; encore moins elles visaient à créer des photos ou des vidéos risquant de perturber la *privacy* des autres. Quant aux images, certes les murs de la structure étaient tapissés d'images et panneaux représentant les étapes des processus de recyclage de déchets, ou celles de fabrication de tisanes ou de nettoyants ménagers écologiques, ou les dates et titres des événements locaux ; mais lors des interactions le focus collectif n'était pas sur les images, il l'était décidément plus sur les éléments tangibles, ceux que l'on pouvait expérimenter de par tous les sens, non pas juste à travers la vue. Les images n'étaient que la toile de fond, un des aspects décoratifs du contexte, dont les contenus étaient à l'occasion mobilisés pour la transmission de connaissances (par exemple des images de cosmétiques accompagnant les recettes écrites). J'apprenais dès lors que les regards d'une certaine ampleur étaient prometteurs d'une qualité relationnelle, étant elle aussi d'une certaine ampleur : à partir de mon expérience directe, je notais la correspondance entre les regards profonds et riants que mes interlocutrices échangeaient avec moi et le développement concomitant d'échanges verbaux fouillant, de manière similaire, l'intimité (échanges dont des 'tranches' apparaitront plus tard, 'en aval' du texte). Voyons donc que c'étaient ici notamment l'ouïe et la vue (au sens physique plus que le toucher et l'odorat) qui concouraient ensemble pour la construction du lien interactionnel passant par la possibilité d'un contact : elles en étaient deux composantes et conditions nécessaires. Mais même les regards des 'caméras humaines' n'étaient pas trop abondants ou invasifs, puisqu'il faut compter aussi les plus nombreux regards indistincts, fluides, pudiques, qui circulaient dans le milieu, qui ne s'arrêtaient sur personne en particulier, qui se perdaient ; tels ceux des femmes qui, se distanciant même, au besoin, corporellement de la masse humaine pour quelques temps, suggéraient de vouloir demeurer dans leur coin, sans montrer la volonté d'approfondir le lien social.

2.8 La synesthésie, marque de l'hétérogène

En résultait un milieu vécu valorisant, à maints égards, celle que Le Breton appelle « synesthésie » : soit « l'unité des sens » sollicitée par l'existence, la perception du monde appréhendée par tous les sens pour se le rendre « cohérent et habitable » (Le Breton, 2006, p. 54). Et le métissage consistait déjà en ce mélange sensoriel : la vue et l'ouïe pour la familiarisation avec autrui, pendant les expositions de Soi ou de recettes écologiques ; le tactile, le visuel et l'olfactif pour une meilleure détermination des cosmétiques sophistiqués, et de la nourriture. Dans ce monde immatériel mais 'palpable' en même temps, baignant dans celui plus matériel (tel l'équipement ménager ou culinaire), il y avait du dialogue des sens, des alliances sans que l'un marche sur les autres et les anéantisse. Voilà pourquoi l'on peut parler de « faim sensorielle » étant, comme le remarque Simmel, « le soubassement de la socialité » (G. Simmel, 1981, cit. D. Le Breton, 2013, p. 160)[45]. On comprend de ce fait que la solidarité était intimement reliée à l'écologie en tant que série d'actes de l'entre-soi voués à de l'expérimentation créative (O. Debary, 2019 ; E. Planche, 2018 ; S. Poirot-Delpech, L. Raineau, 2012), valorisés sur le long terme. Cela était en germe dans les intentionnalités corporelles : elles ne performaient pas que des attachements pour l''objet' mais pour le 'sujet' aussi, dès lors qu'il s'agissait de se tendre éthiquement, sans qu'il n'y ait personne à le rappeler, pour supporter, en couple ou en petits groupes, les voisines ou les enfants dans leurs gestes bricoleurs. Les faits suggéraient, de nouveau, une ré-introjection des valeurs d'aide, de bienveillance, au fondement des normes institutionnelles de la «Maison pour agir», que chacune de ces femmes faisait circuler dans le corps social en l'extériorisant à travers une corporéité active. Cette agentivité avait une valence politique : elle recherchait le rapprochement des écarts statutaires (P. Duret, P. Roussel, 2005, p. 32). Il peut paraitre assez surprenant de repérer, dans ces interactions, des enjeux sous-tendant ce mot fort, 'pouvoir', auquel la nature pacifique, qui apparaissait à une première vue dans les relations sociales, pourrait ne pas directement faire allusion. Pourtant, il s'agissait d'une volonté de jouer sur le biopouvoir pour la gestion individuelle et collective de la vie sociale, comme l'indiquent Duret et Roussel à propos d'un

[45] Ceci même pendant les ateliers « recycles créatifs » : de fait, si c'étaient surtout le toucher et la vue à occuper une place d'honneur dans les activités de bricolage, l'ouïe aussi, elle y rentrait, c'était un sens à ne pas sous-évaluer : car, à ne pas écouter les consignes pratiques ou les histoires des uns ou des autres, on risquait de manquer de tact, voire de rompre le processus et la convenance collective. Même le goût, à ma surprise, faisait coucou parfois : ainsi, voyons Radhia en train d'offrir un peu de la ciboulette de son « jardin » à Villeurbanne à une fille bénévole – et donc inhalons, aussitôt, l'odeur étourdissante en train d'envahir toute la pièce.

pouvoir au sens moderne, qui « s'exprime de l'intérieur de la personne », « travaillant aussi dans la docilité individuelle des corps » (P. Duret, P. Roussel, 2005, pp. 95-96). Ce que Farnell explique avec ses propres mots : *« the semiotics practices of talk and action are the corporeal means by which power and authority operate in social contexts* » (B. Farnell, 1999, p. 358). En tout cas, j'avais de plus en plus l'impression de percevoir une aura sociale impalpable et en même temps solide dans l'air : cette sensation quelque part sacrée où il fallait que je me cale moi aussi, ne serait-ce qu'en réagissant simplement par des gestes en miroir (des sourires, l'écoute d'autrui, un coup d'aide éventuel pour la disposition de l'équipement, le toucher et l'odorat de la matière écologique) pour ne pas créer des asymétries, c'est-à-dire une position de pouvoir dominateur, par rapport à mes interlocutrices. C'est à ce moment que j'ai commencé à comprendre Lévi-Strauss lorsqu'il soutenait que « il y a simultanément à l'œuvre, dans les sociétés humaines, des forces travaillant dans les directions opposées : les unes tendant au maintien et même à l'accentuation des particularismes ; les autres agissant dans le sens de la convergence et de l'affinité » (C. Lévi-Strauss, 1987, p.15). Ainsi, il y avait cette dialectique à la «Maison pour agir», qui répondait à l'enjeu sous-jacent de la réduction de la distance statutaire entre 'spécialistes' comme détenteurs de connaissance, et récipiendaires. Ce qui s'accompagnait de la quête d'une différenciation plus colorée, plus recalée à niveau individuel, pour qu'elle puisse ensuite retrouver sa légitimité distinctive dans le rapprochement physique et cognitif momentané, en tant que socialisé. Et précisément, plutôt qu'en termes de simultanéité, je parlerais ici de logiques en diachronie, en mouvement. Des logiques fondées sur le rejet de savoirs hiérarchiques concentrés dans les mains d'une seule personne (ou même de ceux abstraits contenus dans un manuel), à bénéfice de l'idée de « processus » (A. Nouss, 2001, p. 299), d' « hétérogénéité » et d' « ambiguïté » (cf. item 2.1, pp. 43-44). Non seulement les savoirs spécifiquement techniques sur les recettes, mais aussi les connaissances sensibles et sensorielles, ainsi que les outils culinaires voire même les individus, pouvaient circuler et se tisser dans l'espace, avec la potentialité à tous moments de se mesurer à telle action ou à telle autre ; telle circulation, et entre temps amalgame, étant fonctionnelle à la créativité et au ciment du groupe. C'étaient des connaissances participant d'un mode de connaissance métis, rejetant la fusion tout comme la disjonction, prônant plutôt un cheminement entre partenaires, fondé sur l'accueil de l'autre.

2.9 « On s'y sent bien », à la «Maison pour agir»

Après les considérations qui viennent d'être apportées, il convient, avant de clore ce chapitre, de souligner des dynamiques de caractère régulier, se reproduisant durablement dans les locaux associatifs, et transversales aux situations collectives.

D'abord l'importance de la profusion sensorielle (la « synesthésie »), un signe du métissage, pour favoriser la convenance sociale locale, ainsi que la construction de connaissances. De telle manière se reconnaissait une personnalité double de la «Maison pour agir» : un trait d'anonymat social, celui qui conférait de la liberté de mouvement, d'être, qui dialoguait nécessairement avec l'aspect de la coprésence ; les deux traits pouvant s'alterner ou même se juxtaposer selon les mouvements humains. Ceci puisque, comme vu dans les pages précédentes, les sens contribuaient à recréer de l'intimité avec les autres (ou avec l'environnement physique), mais aussi de l'autonomie individuelle, emmenant (ce qui advenait typiquement par le biais de la vue) jusqu'à se détacher momentanément du groupe et de la 'communion visuelle', pour penser à soi-même. Par analogie, on pourrait alors raisonner en termes de distance et rapprochement, silence et bavardage ; bien que le silence ne doive pas être forcément associé à la distance, puisqu'il se pouvait bien que les dames ressentent leur proximité affective tout en partageant des moments silencieux, aussi. Cette ambiance reflétait le double caractère spatial du lieu (notamment de la pièce 3), c'est-à-dire devenant à la fois « sociopète » (favorisant la circulation entre sujets), et « sociofuge » (favorisant l'isolement, le recueillement)[46] ; ceci, selon non pas tellement chaque séance d'atelier en tant que telle, mais selon plutôt la variable des ajustements individuels en leur sein.

Par ailleurs, la valorisation des attachements sensoriels fournissait encore la preuve de la valeur de l'intelligence du corps à côté de celle de l'esprit (B. Farnell, 1999 ; D. Le Breton, 2006). Si bien qu'on observait l'esprit sentir, plutôt que cogiter : c'était l'ouverture au monde favorisée par le toucher ou l'odorat ou l'ouïe, par quoi il n'y avait pas besoin d'intellectualiser ou rationaliser dans les rapports, mais de les rendre intelligibles en activant son affectivité, ses mimiques expressives, son sens de l'écoute. Et, vice-versa, le corps 'cogitait' dès lors qu'il fallait apprendre des dosages minutieux pour bien reproduire la composition d'un masque ou d'un aliment, ou enrouler de manière symétrique et également esthétique le volume d'un pouf avec du carton et, successivement, des tissus de jeans. Un des enseignements majeurs des

[46] E. T. Hall, 2014 (cf. p. 25).

ateliers à peine décrits était justement, à mon sens, la démonstration d'une intelligence 'populaire' où le corps n'était pas mis à distance ; ce qui prouvait qu'il n'y a pas que l'intelligence anti-métisse adossée à la rationalité, au quantitatif, à l'« axiologie cartésienne qui élève la pensée et dénigre le corps » (D. Le Breton, 2013, p. 80), soit à des représentations typiquement bourgeoises (D. le Breton, *id.*, p. 90). D'autre part, la présence de représentations et comportements constants s'expliquait par le fait que la «Maison pour agir» était un cadre de repère stable, porteur de qualités d'unité métabolique et identitaire (J-M. Besse, 2013), de « bien-être », de « sécurité » (M. Istasse, 2015, pp. 89-90), de « convivialité » (M. Breviglieri, 2010, p. 64), que tout le monde reconnaissait implicitement. Ceci était un ordre majeur de continuité sociale du terrain. « On s'y sent bien » (les mots des habitantes Olympe et Médaline) ; « on se sent comme un peu à la maison » (c'était encore Olympe qui parlait, effervescente, lors d'un repas partagé en avril 2018) ; « là on est bien » (les mots désinvoltes d'Olfa lors d'un moment où nous les volontaires nous côtoyions, assis pour préparer la séance du jeu « Depollul'air »). Ainsi, notamment de la part des riveraines (mais aussi de par Éric et Olfa dans maintes instances), leurs ressentis de bonne humeur, de confort, qui se lisaient aussi bien dans leurs mimiques ouvertes, que dans une sorte de sens de bien-être transparaissant de leur propre corporéité, étaient en mesure de suggérer tel attachement collectif pour les qualités domestiques de la «Maison pour agir». Des qualités qui se manifestaient à travers les corps de ces dames (Loubna, Aliba, Nafal, Fatema, Anissa, Sarah, Denise, Françoise), qui n'étaient pas disjoints, mais reliés dans l'être-au-monde. Des corps étant, pour chacune d'entre elles, un vecteur phare de leur identité : à commencer par les formes souvent florissantes par quoi elles faisaient étalage de mouvements paisibles, contemplatifs, ainsi que des teintes aux mille tonalités de leurs tuniques et pantalons en soie ou en velours. J'ai par ailleurs remarqué que même Olfa, dont une bonne partie du tempérament était de type nerveux, avait sensiblement changé au fil des mois, en se détendant davantage (tout en continuant à garder des traits de son impulsivité). Cela était certes dû à l'effet croisé donné à la fois par la sensation de paix que suscitait le lieu interne, et par le moral se dégageant des autres personnes, qui apparaissait souvent comme serein. Donc, de ce point de vue on assistait à la répétition d'habitudes à l'enseigne de modes de faire poreux, où l'éloquence corporelle était très valorisée. C'était une corporéité collective que l'on pourrait définir « populaire » selon le langage de Le Breton : une condition où le corps et l'esprit de la personne sont reliés dans son être-au-monde et y participent de manière conjointe (D. Le Breton, 2013, p. 79, p. 99). Cet état m'impactait en retour : je me découvrais moi aussi à retrouver de l'apaisement entre mon esprit et mon corps, à me sentir bien avec les autres, à retrouver des visages familiers (comme mon amie Bouchra),

à moins cogiter ; je repartais des contextes des rencontres en enregistrant des souvenirs bien plus agréables que désagréables. Je me sentais moi aussi, du coup, « populaire ».

Chapitre 3

‘Quêtes’ de métissage

Dans ce chapitre je vais continuer à m’interroger sur les dynamiques métisses en convoquant d’autres pièces théoriques à tester dans l’analyse : le concept de distance qui englobe quatre notions de distance telles que les définit E.T. Hall (2014) ; les notions de *chronos* et *kairos* relatives au temps (C. Kobelinsky, 2010) ; les questions de pouvoir, notamment en lien avec les notions de « tactique » et « stratégie » (M. de Certeau, 1990) et de pouvoir symbolique suivant le langage de G. Balandier (2015) ; le concept d’identité qui englobe trois notions de « moi » tel que les définit M. Godelier (2016).

1. Mouvances sous-jacentes : distances, temps, pouvoir

3.1 Quatre distances : les définitions

Des quatre typologies de distance distinguées par l’anthropologue E-T. Hall (distance « personnelle », « intime », « sociale », « publique »[47]), c’est un jeu de croisements entre « distance intime » et « personnelle » qui prédominait dans les situations décrites auparavant, dont le type « personnel » était prédominant. La signification qu’il convient de préciser pour ce concept de distance, comme le remarque Hall lui-même, est, encore une fois, non pas dans une perspective statique mais dans le mouvement (E.T. Hall, 2014, p. 145), en ce qu’il n’y avait pas une seule distance, mais celle-ci était recréée dans le labyrinthe des micro-actions et cheminements.

La distance « intime », pour Hall, concerne une présence imposante de l’autre, où « la vision, l’odeur et la chaleur du corps de l’autre, le rythme de sa respiration, l’odeur et le souffle de son

[47] Voir E.T. Hall (2014, pp. 143-160).

odeur et la chaleur du corps de l'autre, le rythme de sa respiration, l'odeur et le souffle de son haleine, constituent ensemble les signes irréfutables d'une relation d'engagement avec un autre corps » (E.T. Hall, 2014, p. 147). La distance « personnelle » est « distance fixe » sous forme « d'une petite sphère protectrice, ou bulle, qu'un organisme créerait autour de lui pour s'isoler des autres » (E.T. Hall, *id.*, p. 150). La distance « sociale » est définie comme celle des « négociations impersonnelles », pratiquée par « les personnes qui travaillent ensemble », fonctionnelle, entre autres, à « séparer des individus » en permettant de « travailler sans impolitesse en présence d'autrui » (E.T. Hall, *id.*, pp.153-154). La distance « publique » est par contre « située hors du cercle où l'individu est concerné », où « la subtilité de nuances de significations données par la voix normale échappe au même titre que les détails de l'expression des gestes » (E. T. Hall, *id.*, pp. 155-157).

3.2 Tactiques et stratégies : les définitions

Avant de poursuivre ma narration il me convient également de définir succinctement deux concepts majeurs que l'on retrouvera au cours des prochaines pages du texte : la « tactique » et la « stratégie » selon M. de Certeau (1990).

L'auteur désigne comme « tactiques » des pratiques rusées, dispersées, s'insinuant partout, silencieuses et quasi invisibles (M. de Certeau, L. Giard, 1990, p. XXXVII). Ce sont des calculs qui dépendent du temps, vigilants à saisir au vol les possibilités de profit du lieu où ils adviennent, en jouant constamment avec les événements pour en faire des occasions (*id.,* p. XLVI). Ce sont des procédures donnant pertinence au temps, « à la rapidité des mouvements qui changent l'organisation de l'espace », « aux croisements possibles de durées et de rythmes hétérogènes » (M. de Certeau, 1990, p. 63). On parle de pratiques tactiques répétitives mais jamais identiques, s'ajustant, entre coprésence et anonymat, à une diversité de buts (M. de Certeau, 1990, pp. 63-64-65).

Les « stratégies » se configurent comme les calculs des rapports de force émis par un sujet de vouloir et de pouvoir isolable d'un environnement, ce qui suppose la construction de relations à partir d'un lieu devenu propre (*id.,* pp. XLVI). Elles expriment un lieu de pouvoir et de vouloir propre, s'apparentant à la modernité scientifique ou politique (*id.,* p.59). Elles sous-tendent « une maitrise du temps par la fondation d'un lieu autonome » (*id.,* p. 60). Ce qui est expliqué, à sa manière, par Bernoux qui parle de pouvoir formel, où son détenteur bénéficie d'une position hiérarchique supérieure d'où il détient des ressources formelles et « crée » des règles (P. Bernoux, 2008, p. 61). Ou ce qui est illustré par Balandier à sa manière, dans son ouvrage

Recherche du politique perdu, quand il critique le pouvoir politique moderne se chargeant de gouverner « des sujets issus d'un monde numérisé », se réduisant à de « l'info-compétence » et à des « fonctions de fade gestionnaire » (G. Balandier, 2015, p.8). Ce par quoi Balandier rattache tel pouvoir politique à la tradition sécuritaire techno-économique provoquant un appauvrissement symbolique (G. Balandier, 2015, pp. 19-20).

3.3 Distances « intimes » ou « personnelles » ?

Lors des ateliers, la distance humaine y était presque rendue intime (pour la précision, correspondant à la sous-typologie de « mode éloigné » définie par une distance de 15 à 40 cm[48]) lorsque la proximité face aux outils culinaires était maximale : c'est-à-dire quand les mamans, entourées entre elles et par les enfants s'y collant bien contre, assistaient au 'spectacle' de l'acte culinaire écologique. C'est là que je sentais l'odeur de parfum et de savon venant des tuniques des dames se teindre des arômes plus prégnants du pesto aux fanes de carottes triturées au mixeur, ou des légumes vegans épicés sur des feuilles de salade avec du fromage blanc étalé dessus. Il y avait encore cette distance intime quand, par exemple, une riveraine, me confiant gentiment qu'elle avait pensé à moi, me faisait signe de m'approcher à elle, pour que je puisse observer de près le bocal de légumes glanés (poireaux, poivrons, courgettes, carottes) qu'elle avait emboité avec de la sauce vinaigre pour une garantie de conservation de longue durée. Elle avait pensé à moi car elle voulait m'offrir en cadeau ce bocal. Or précisons que, pour ce qui me concernait, moi aussi je participais à ce flux de distances, en étant bien attentif à ne pas dépasser les frontières de la distance intime pour éviter une posture intrusive. Autrement dit, il fallait que je me saisisse bien, pour ne pas déranger les autres, des interstices où pouvoir participer de près (et ainsi pouvoir observer de plus près certaines dynamiques), par rapport aux moments où cette participation pouvait être perçue comme encombrante, ou pour mieux dire, confuse avec une observation encombrante. Bref, il fallait que je veille à arranger mes rapprochements de façon à poser ma relation à l'autre avant moi-même, avant mes intérêts d'observation. Et, d'autant plus dans les cas où mes interlocutrices m'approchaient comme dans l'exemple à peine cité, il me fallait renouveler ma disponibilité pour elles : j'étais censé restituer leur disponibilité, leur

[48] E.T. Hall, *id.,* pp. 148-150. A cet égard, Hall offre un exemple assez éclairant sur la logique d'appréhension sociale de la distance, comme non pas préexistante à l'homme, non pas déterminée par des logiques environnementales causales, mais émergeant *via* l'homme. Il discute des rapports de proximité dans les transports en commun, normalement à considérer comme intimes, mais en vrai détournés par les « armes défensives » utilisées par les usagers pour s'écarter de tout contact étranger (E.T. Hall, *id.,* p. 149). De ce fait, observait-il, tels rapports, apparemment « intimes », finissaient au contraire par être considérablement distanciés.

don de me donner quelque chose d'elles-mêmes, par une disponibilité de réflexe, par un contre-don se nourrissant de leur accueil. Pour le dire en employant le langage de Hall, j'étais censé passer alternativement d'une distance « intime » à celle plus « personnelle ».

La distance personnelle figurait dans les dynamiques d'ateliers dès lors que deux-trois femmes se positionnaient au niveau des coins des pièces, ou sur des bancs ou chaises, pour pouvoir se poser, se relaxer et contempler la scène, et occasionnellement discuter de sujets personnels et familiaux. Or la frontière entre ce mode et celui « intime » était labile, et décidément pas quantifiable (ne serait-ce que pas reproduire une distanciation sensible de l'Autre si l'on pense en termes 'quantifiables' ?) ou imputable à des contraintes structurelles. Ceci puisque les deux distances étaient de l'ordre de l'ambigu : en cours d'atelier les chaises pouvaient varier de position, et même si les bancs ne bougeaient point, les gens ne les occupaient jamais dans les mêmes espace-temps. Comme l'ambiguïté « refuse la conciliation », « se réservant la liberté de devenir ceci ou cela en diachronie, grâce à l'alternance », refusant « l'essentialisme » (A. Nouss, 2001, p. 97), ainsi la distance personnelle et celle intime jonglaient de façon imprévisible. Ceci était le résultat d'espace-temps internes (récits de vie, sentiments sur le lieu de la «Maison pour agir») dialoguant avec ceux externes, caractérisés par les mobilités physiques dans l'entre-soi des locaux associatifs. Ceci, d'ailleurs, faisait en sorte que ces éléments domestiques (bancs, canapés, coins-niche) participent des qualités fixes et rassurantes de la maison, fournissant les écrans derrière lesquels on se retirait périodiquement, où on pouvait « se laisser aller » à des échanges à l'enseigne de la confiance et de la familiarité. De ce point en particulier on peut tirer, comme l'on a vu à partir de l'exemple en rapport aux tâches de rangement de la part d'Éric, Olfa et moi-même (cf. pp. 39-40), que les ressources de la «Maison pour agir» et la «Maison pour agir» elle-même devenaient du coup subjectives, plutôt qu'objectives, s'attachant à ses occupants tout comme ceux-ci s'attachaient à cet environnement.

3.4 « Chronos » vs « kairos »

Pour saisir les jeux diachroniques des distances évoquées précédemment, il faut aussi les contextualiser en considérant les macro-temporalités des événements d'atelier[49], en ce que ces arrangements de distances en dépendaient (tout simplement car ils rentraient dans ces

[49] Tous les ateliers duraient plus ou moins 2 heures, ils étaient fixés soit au matin (de 9h30 à 11h30), soit dans l'après-midi (de 16h à 18h, ou de 18h à 20h).

temporalités qui les rendaient possibles), tout en les impactant à leur tour, en pouvant en modifier la durée.

Prenons maintenant en considération le cycle d'ateliers de « santé-parentalité » en octobre 2017, où un fil rouge se distinguait, reliant tous ces faits. C'était le jeu entre deux temporalités : le *chronos,* phénomène temporel quantitatif, mesuré à l'aide de l'horloge, typique des situations sociales d'urgence (C. Kobelinsky, 2010, p. 172) et le *kairos*, expérience temporelle plus subjective et qualitative, caractéristique des situations d'attente (C. Kobelinsky, 2010 p.172)[50]. C'était le premier cas qui s'imposait lors de ces ateliers dans la phase initiale (installation, accueil des gens), mais également, parfois, durant l'atelier, pendant les phases de rotation de petits groupes de participants d'une pièce à l'autre : ce fut le cas de l'atelier de peinture du 26 octobre, où nous les volontaires avions déposé des pots, des pinceaux, des pigments, de l'huile de colza, des assiettes, dans les 3 pièces pour séparer le public. Là où, lorsqu'il fallait faire migrer chaque groupe d'une pièce à l'autre pour qu'il expérimente les diverses phases d'expérimentation picturale écologique (création de la solution liquide de peinture, création de dessins, décoration de bancs en guise de coups de pinceau), il fallait le faire le plus vite possible pour ne pas faire stagner le temps général. Le *kairos* regagnait sa place au cours du déroulement de l'action, lorsque désormais les groupes étaient faits, nous les volontaires occupions nos espaces d'influence, les enfants avaient leurs jeux ou pâtes à modeler qui les calmaient, il n'y avaient plus de nouveaux arrivés. Or à la fin des actions c'était le *chronos* qui réapparaissait, lorsqu'il fallait ranger les salles pour pouvoir quitter le lieu avant qu'avance l'obscurité du soir – tandis que souvent les créneaux des ateliers du matin débouchaient dans les horaires dédiés aux repas partagés (grosso modo de 12h à 14h). On peut par ailleurs distinguer deux couples de tendances parallèles qui marquaient ces situations, tout en n'étant pas fixes, symétriques, déterminées une fois pour toutes : au *chronos* correspondaient les mouvements, à la fois physiques et oraux, de nous les volontaires dans la phase-installation ou la phase-démantèlement, ponctués par des distances surtout « sociales ». Au *kairos* correspondaient les actes et paroles des habitantes, ponctués par des distances (on l'a vu dans l'item précédent), « intimes » et « personnelles ». Dans le souci de se répartir les rôles pour que ce ne soit pas « un bazar » (des mots de la coordinatrice Victoire), Olfa, Éric, et moi pendant l'installation ou le

[50] C. Kobelinsky se servait de ces deux notions qui l'ont aidée à saisir la temporalité et la spatialité de l'attente des demandeurs d'asile dans leur circulation sociale en milieu de CADA (des centres d'accueil pour demandeurs d'asile). A cet égard le *kairos* est un temps propre de la sphère des demandeurs d'asile, « suspendu », de « monotonie », de « confinement », mais aussi de « repos », de « recomposition de soi ». Le *chronos,* lui, propre du travail des professionnels socio-éducatifs, il est « court et précis », « fugace et accéléré », un temps qui « presse » (C. Kobelinsky, 2010).

démantèlement, allongions notre distance qui devenait donc « sociale », quand il fallait compter l'un sur l'autre pour co-travailler : transporter des tables ; se partager les ressources à disposer, qui auraient servi pour l'atelier ; s'appeler pour accomplir ces tâches. Sur un autre versant, il arrivait, par ailleurs, autant systématiquement que nous les volontaires participions du *kairos* en cours d'atelier, de la même manière que des habitantes, notamment celles habituées du milieu, participaient du *chronos* en début et/ou fin d'événement. Pour le dire en d'autres mots, de la même manière que nous les volontaires pouvions nous relâcher et prendre plaisir à regarder les expérimentations en train de se faire ou à déguster de la nourriture, certaines habitantes, dans d'autres moments, décidaient de par elles-mêmes de changer leur rapport au temps : soit elles intervenaient avec rapidité en phase avec les gestes pragmatiques de rangement, soit elles se faufilaient de la scène quitte à repartir ailleurs.

3.5 Temps et distances en modulation

Le 25 octobre, ce fut pendant la première partie d'un atelier de cuisine que j'eus l'occasion d'interagir avec une riveraine : on s'était appropriés d'une petite portion de la pièce 3, on était suffisamment écartés de la masse déjà 'fourmillante' des gens pour ne pas risquer d'interférer avec eux. Dans le bref moment de 'limbe' que l'on a eu, elle me confiait sur un ton chaleureux qu'elle venait à la «Maison pour agir» pour changer d'habitudes ; elle trouvait aussi que son « petit » affecté par des troubles de langage était mieux avec d'autres enfants à socialiser « ici », et à se nourrir de façon plus écologique. Par la suite, quelques minutes après, on se re-détachait, le *chronos* reprenait son cours pour moi, engagé aussitôt dans une nouvelle expédition ménagère. Et, avant la fin de l'action j'ai pu apercevoir cette dame, parmi d'autres, qui se défilait du va-et-vient de gens dans les locaux, en devenant pressée du fait de devoir repartir pour se ré-attacher à sa vie familiale ou professionnelle ; tandis que d'autres dames, ensemble avec Olfa et moi, réactivaient leur temps *chronos* dans la tentative de démanteler l'outillage de la «Maison pour agir» sur un rythme soutenu, en se divisant les tâches (re-disposer les tables, faire la vaisselle, ranger les jeux pour les enfants). Voici alors une nouvelle distance « sociale » qui se formait, impliquant cette fois à la fois volontaires et habitantes habituées. Et encore, c'étaient à ce moment-là les « daronnes » à être généralement les plus affairées, plutôt que, éventuellement, nous les volontaires, contrairement au début de l'événement, où c'était pratiquement l'inverse (d'abord Éric, Olfa et moi dans la 'course', accompagnés par les premières riveraines qui nous donnaient un coup d'aide).

Le 23 octobre, à la fin d'un atelier de couture, la plupart des participantes étant parties, un silence de fond régnait sur la scène de la salle du fond (toujours la pièce 3), interrompu par le bruit métallique et subtilement persistant de quelques machines à coudre. La couturière Anissa, qui co-animait la séance, confiait enthousiaste aux derniers présents, dont nous les volontaires, qu'elle avait « étudié pour devenir ça », mais qu'elle avait « fait d'autres choses aussi » (des mots d'Anissa) : au cours de sa vie elle s'était adonnée au bricolage, et à l'apprentissage de la préparation d'huiles essentielles. Deux dames voilées demeuraient encore là, pendant que la coordinatrice Victoire, Anissa et nous les volontaires étions assis à parler ; le créneau de l'atelier était dépassé, il fallait ranger et partir, mais ces femmes étaient tenaces, elles voulaient terminer de fabriquer leurs doudous, concentrées et calmes, aux prises avec les machines à coudre. Même Anissa ne paraissait pas pressée, au contraire, elle assistait les apprenties couturières avec sa bonne humeur. Voici se créer de nouvelles distances « personnelles » (les deux dames immergées dans leurs fabrications) et « intimes » (les rapports d'intimité, non pas tellement physique mais affective, que tissait Anissa en nous faisant part de sa vie tout en assistant les autres adhérentes ; une intimité qui lui était 'restituée' par leurs sourires chaleureux et reconnaissants, de plus que par l'attention que Éric, Olfa, Victoire et moi lui portions). Alors qu'on pouvait deviner, dans le regard demeurant un peu contracté de la coordinatrice et dans ses mouvements nerveux de l'espace d'accueil (où elle travaillait) aux autres salles, son appréhension, peut-être, pour le temps en train de s'écouler sans qu'elle puisse le maitriser suivant ses intentions : faire terminer l'atelier dans le temps, car il commençait à être tard, il était presque 21h.

J'ai présenté ces deux situations d'atelier (mais j'aurais pu en choisir d'autres à titre représentatif) pour éclairer davantage la question de l'« ambiguïté » entre le *chronos* et le *kairos* et des distances : on a vu que la répartition catégorique entre des temps et distances assignées aux divers acteurs ne tenait pas face à une mobilité de fond qui contribuait à réajuster telles valeurs suivant l'alternance des moments. De sorte à voir, soit des temporalités *chronos* ou *kairos* partagées entre plusieurs acteurs, soit diverses tonalités de *chronos* définies par les attachements individuels (une dame qui s'échappe de l'atelier en cours, le 'stress' de la coordinatrice face au prolongement inattendu de la séance de couture) et collectifs (plusieurs dames en mouvement pour défaire l'organisation de l'équipement). Ceci, bien qu'en même temps se dessinent des tendances de fond répétées : contrairement au début, c'était vers la fin des activités que l'on voyait un 'relâchement' de l'énergie de la fourmilière humaine ; encore que ceci dépendait des degrés de 'densité' humaine lors de chaque action, qui n'était pas

toujours la même[51]. Et même quand, à la fin, le relâchement se transformait en plus d'agilité, dans maints cas ce *chronos* était déjà différent de celui du début des actions : il se jouait sur des tons un peu plus apaisés, puisqu'il avait été contaminé par les états de 'chute de tension' d'avant (c'est-à-dire pendant les ateliers), en effet il s'agençait à la suite de ces espaces-temps-là.
De plus, la journée du 23 octobre 2017, en particulier, fut révélatrice de comment les espace-temps à la fois interactifs et individuels allaient modifier l'espace-temps structurel et formel de la démarche : ils y injectaient plus de souplesse chez tout le monde (sauf Victoire, qui restait au fond inquiète) en exorcisant le *chronos* en *kairos*, les distances « sociales » en distances plus 'raccourcies', plus « intimes ». Or cette journée était révélatrice d'une autre chose aussi, sur laquelle je vais m'attarder dans le prochain paragraphe.

3.6 Le pouvoir à exorciser

Ainsi, ce 23 octobre l'on eut affaire de nouveau, comme l'on a vu par rapport aux relations entre spécialistes et les autres adhérentes[52], à la quête d'un lien social commun passant par un réajustement des distances, une quête de réduction des différences de 'statut', notamment en rapport avec la coordinatrice. Cette dernière, en effet, en étant salariée[53], en qualité de responsable logistique de la démarche de la «Maison pour agir», bénéficiait d'une position professionnelle porteuse de responsabilités autres que les bénéficiaires de la démarche non subventionnées, autrement dit les habitantes et certaines spécialistes, que Victoire considérait, d'autre part, elles-mêmes comme bénévoles. Dès le début de mon contrat en service civique elle avait fait comprendre son besoin de veiller au fait que les actions se passent au mieux, pour que le projet de la «Maison pour agir» reçoive le consentement des politiques de la ville. J'entendais au quotidien, de l'autre bout de la «Maison pour agir», son tripotement nerveux sur le clavier de son ordinateur, certaines journées sans cesse, interrompu seulement par des brèves 'pauses-déjeuner' ou des départs fébriles ; cette nervosité semblait révéler à elle seule les préoccupations, les priorités de Victoire dans son travail. « Ah meerde, fait chier », « Je ne sais même pas si Grand Lyon va lire tout ça », « Bah j'ai beaucoup de travail », c'étaient quelques

[51] Justement, dans des journées comme le 25 octobre ou même, en regardant plus loin, le 11 avril, durant l'atelier « faire ses bocaux de légumes » (cf. p. 45 du texte), le contraste entre pression et détente était beaucoup moins accentué, du fait de la moindre présence humaine ; ce qui faisait en sorte à ce que se maintienne un climat de calme stable tout au long de la journée.
[52] Cf. pp. 49-50, p. 55
[53] Ainsi « un salarié est une personne qui accomplit une prestation de travail, sous l'autorité hiérarchique d'un employeur, caractérisée par l'existence d'un lien de subordination et qui perçoit une contribution en contrepartie de son travail » (extrait du site www.lepetitjuriste.fr/le-statut-des-salarie-dun-asociation).

interjections sporadiques, mordantes, qui pouvaient accompagner ce bruit. Je me rappelle qu'une fois, au téléphone, elle avait même fait part à son interlocuteur de la vulnérabilité financière du monde associatif. Bref, il pouvait arriver qu'elle se coupe d'une participation active aux actions, comme ce 23 octobre 2017. Mais c'était juste une parmi les nombreuses fois : même en 2019, lors des ateliers « recycles créatifs » de Nafal, elle ne partageait jamais de temps avec les bénévoles. On peut dire qu'elle mettait en scène une distance « publique », c'est-à-dire « située hors du cercle où l'individu est concerné », où « la subtilité de nuances de significations données par la voix normale échappe au même titre que les détails de l'expression des gestes » (E. T. Hall, 2014, pp. 155-157). Une distance jusqu' à 10 mètres[54] pouvait de ce fait s'établir entre le noyau des espace-temps d'atelier, dans la pièce 3, et le coin-niche du hall où la salariée avait implanté son bureau. Notons que, même si elle pouvait changer de pièce pour travailler et se rapprocher physiquement des adhérentes (ce qui se produisait en diverses instances surtout pendant la deuxième partie de l'année), cette distance se nuançait mais persistait au niveau sensoriel et social : c'était *via* son intentionnalité qu'elle faisait office de la maintenir, dans ces instances-là. Ainsi, ce jour de fin octobre, de par un jeu de contre-pouvoir brouillé par des airs bienveillantes, les deux dames couturières, appuyées en quelque sorte, pourrait-on dire, par l'animatrice Anissa qui en était complice de par sa disponibilité, songeaient à réduire cette distance « publique »[55]. En effet, Anissa prenait sûrement plaisir en racontant ses histoires en présence de la salariée aussi, à un moment donné éloignée juste de quelques mètres de la couturière. Dans cette idée, la coordinatrice elle-même représentait le *chronos* qui appelait à être exorcisé. Le biopouvoir refaisait apparition pour réajuster informellement la 'règle' du temps court et asocial (ce qui apparaissait comme indispensable pour Victoire afin de faire fonctionner les actions), à travers les ressources dont ces personnes disposaient dans les relations : la bonne humeur, la lenteur, l'emploi des machines à coudre. Cette donnée évoque le matériel théorique de la sociologie des associations : en rappelant Crozier et Friedberg, P. Bernoux souligne que « dans toute relation est incluse une relation de pouvoir. Celle-ci est donc présente en toute organisation y compris dans les associations […]. Le pouvoir est du côté des statuts, toute position statutaire hiérarchique comportant une définition de ce que son détenteur a le droit d'exiger de ceux qui sont sous ses ordres. Cette exigence prend place dans une relation où le détenteur du pouvoir détient des ressources formelles, mais où celui qui lui est soumis

[54] Hall délimite l'ampleur de cette distance de 3, 60 mètres à 7, 50 mètres ou davantage (E.T. Hall, *id.,* pp.155-157).

[55] On pourrait également dire, comme d'après G. Deleuze, qu'il s'agissait d'« instaurer de justes distances », « ni trop loin ni trop près » (G. Deleuze, 1988, cit. J-M. Besse, 2013, pp.13-14), pour rendre l'espace habitable, ni par la fusion ni par l'indifférence (J-M. Besse, 2013, p.14).

n'est pas sans ressources. Le pouvoir est lié à la règle (Friedberg, 1993), s'exerçant à travers la création de règles » (P. Bernoux, 2008, p. 61). Or, en poursuivant, il spécifie que la règle vit dans un système relationnel qui la fait évoluer, de par l'action collective (P. Bernoux, 2008, p. 61). Plusieurs anthropologues mettent en exergue le volet dynamique du politique, ressortissant à un niveau non pas que formel mais informel, symbolique et situationnel aussi[56]. Le cas de figure à peine décrit est emblématique de cette forme du pouvoir se jouant dans les tensions relationnelles, passager entre les acteurs. Le fait que Victoire ait quand-même fini par s'asseoir quelques minutes devant les autres était un signe de la part d'agentivité du pouvoir transformateur que possédaient, à leur façon, même Anissa et les apprenties couturières ; ce qui impactait à la fois elles-mêmes et Victoire – en moindre mesure cette dernière.

3.7 Une distance « publique » particulière

Un autre exemple subtil de ces dynamiques concerne certaines apparitions de la salariée juste le temps nécessaire pour introduire la spécificité d'un atelier, avant qu'elle revienne à ses occupations informatiques. De par un langage cordial mais formel, désinvolte mais rationalisé, quasi désireux de maitriser chaque mot, elle était habituée à démarrer son discours par ces phrases répétitives et réarrangées en fonction du contexte : « Anciela est une association, dont l'objectif est d'aider, toute personne qui souhaite s'engager, ou développer une initiative en faveur d'une société plus écologique et solidaire… ». A cela pouvait répondre, à la manière de micro-pouvoirs, le silence de la plupart des participantes, qui ne montraient pas d'intérêt pour développer des échanges sur ce point. Sauf si l'on considère les approches directes, parfois emportées par l'émotion, par quoi elles donnaient libre cours à leurs idées 'écologiques' le 30 octobre 2017, en rompant la linéarité du débat à laquelle Élise et Victoire, les deux professionnelles d'Anciela présentes sur place, s'attendaient. On pouvait noter alors celles-ci, craintives et troublées par cette ambiance, tenter de garder leur sang-froid pour maitriser le 'désordre' des interventions du public, toujours sans se décomposer émotionnellement, bien qu'en donnant elles-aussi leurs contributions au débat. Notons également une certaine similarité entre les expositions dogmatiques dans les cycles d'atelier en 2017/2018 et la séance du 8 février 2019, beaucoup de temps après : ici, la quasi-totalité des femmes s'apprêtait à libérer la salle après le débat sur les cosmétiques, pendant que Victoire cherchait encore, en vain, à voler

[56] Par exemple : G. Balandier (2013, 2015) ; C. Kobelinsky (2010) ; l'historien et philosophe M. de Certeau (1990, 1994).

l'attention collective en présentant un ouvrage intitulé « Zéro-déchets » et ses alternatives contre l'hyperconsommation ; en vain, parce que le débat était déjà clos, et les flux de vie prenaient déjà d'autres directions. On pourrait parler dans tous ces cas de distance « publique » se manifestant dans la posture de Victoire, *via* une coloration plus expressive que physique, soit par le biais de la rationalité du langage, marquée par « un rythme d'élocution ralenti, des mots mieux articulés », comme le dirait Hall (E.T. Hall, 2014, p. 157)[57]. Je dirais aussi que telle rationalité distanciée était signe d'une attache (B. Botea et S. Rojon, 2015), de la cristallisation d'un espace-temps marqué par la répétition d'attitudes veillant à assurer un certain ordre identitaire. C'était peut-être le signe d'une fixité identitaire, d'une rationalité des Lumières songeant à la maitrise et à la clarté des choses, en rejetant le « brouillard », le « flou » des expressions discontinues qui pouvait surgir dans l'ambiance sociale. Cependant, et je pense ici aux premières « form'actions » ayant eu lieu en 2017, telle celle du 30 octobre, il ne suffisait pas que Victoire (supportée, à l'occasion, par sa collègue Élise) tente de s'imposer sur la scène pour rétablir l'ordre en salle, puisque le 'désordre' verbal s'alimentait constamment, c'était celui-ci son pouvoir ; même lorsque Victoire terminait son discours formel sur Anciela, la vie joyeuse, sournoise, bruyante (je pense notamment aux élans allègres des enfants), elle reprenait aussitôt.

3.8 Une quête souterraine

De toute façon, l'attitude de la coordinatrice était même sujette à des nuances chromatiques au gré des interactions : on pouvait également voir Victoire s'imprégner d'une certaine informalité et l'exprimer de par de petits rires, dès lors qu'elle s'engageait dans des échanges plus durables avec les autres femmes. Dans d'autres moments, même pendant une même situation, cet état d'esprit décontracté se nuançait, et Victoire paraissait revenir à sa posture habituelle. Un exemple intéressant de cela nous vient de la journée de passation d'un « atelier quizz » (le 12 avril 2018) : l'enjeu étant de faire deviner aux participants des astuces pour réduire le gaspillage à la maison, ou si les questions que nous les volontaires, ensemble avec notre tutrice, avions

[57] Cependant, pour mieux situer les conduites détachées de la coordinatrice, il faut considérer aussi qu'elle était censée à son tour dépendre de relations de pouvoir de la part des instances politiques qui avaient accordé des subventions pour le fonctionnement de la Maison pour agir. Ce qui voyait Victoire contrainte à se soumettre à des rythmes de travail pressants qui sacrifiaient l'approche socialisante des relations, pour qu'elle puisse « rendre compte » (en reprenant ses mots) des réussites des actions à travers des bilans réguliers et solitaires.

formulées par rapport à cette thématique étaient vraies ou fausses[58]. Pendant l'atelier, la coordinatrice prit en charge l'animation des échanges et expliqua les cartes qu'elle avait conçues, où nous les volontaires avions apporté nos idées réciproques pour les questions inhérentes au gaspillage alimentaire ; pendant le jeu, Éric et moi (Olfa n'était plus parmi nous, pour rappel, elle avait démissionné en mars) avions surtout le rôle de support au cas où notre tutrice ou d'autres participantes ne sachent pas répondre à des questions déterminées. On pouvait alors voir le jeu se transformer dans un véritable temps de discussion, où deux-trois « daronnes » en particulier ont manifesté leurs envies de discuter de manière approfondie sur des sujets tirés de cartes de jeu, en y injectant des récits de vie et des savoirs qu'elles possédaient déjà : par exemple, l'idée d'organiser des ateliers pour sensibiliser les femmes aux produits à pouvoir récupérer des marchés pour en éviter le gaspillage, en faisant à l'occasion une soupe assaisonnée avec des herbes aromatiques. Il était fréquent que ces femmes, à différence de Victoire, évoquent leurs propres expériences de vie en lien avec les thématiques du gaspillage alimentaire dont on parlait, thématiques qu'elles associaient à des savoirs : comme quand une dame soutenait d' avoir essayé un test pour observer le blanchiment du « chocolat de Noël » (tel qu'elle l'appelait), ou d'avoir découvert, avec sa voisine, que consommer des pastèques et des fraises hors saison n'était pas bien pour l'environnement, et que les grandes surfaces faisaient en sorte d'inviter les consommateurs à acheter des carottes à la forme non naturelle. Je parle aussi d'une dame qui soutenait l'importance d'aligner « correctement » les aliments dans les bons compartiments de son frigo, en ayant noté que les tomates placées hors du bac à légumes avaient tendance à s'abimer. Ou encore, une des dames les plus bavardes expliquait le pourquoi de son choix de faire des « gros plans » de courses en achetant des produits secs : « si je prenais des yaourts, du lait, ça se périmerait voilà », pointait-elle, en concluant que de nos jours le problème est que l'on stimule le consommateur à consommer « facile ». Je pourrais multiplier les exemples. Or, ce qui compte ici est de remarquer que la coordinatrice, bien qu'en étant attentive au processus interactif, et en sachant intervenir dans les moments appropriés, se préoccupait surtout de préciser des informations techniques sur la pollution des aliments du commerce international, sur la conservation durable du chocolat dans un endroit frais, sur la date de durabilité minimale des produits secs, et ainsi de suite. Mais elle ne se livrait pas au récit de ses expériences, et le plus souvent, elle délivrait des savoirs que les autres femmes connaissaient déjà. Ce type de connaissance, à différence de celle dont j'ai décrit des

[58] Quelques exemples de telles 'questions-quizz': « On ne peut pas congeler des plats cuisinés dans le petit bac à glaçon du réfrigérateur. Vrai ou faux ? » ; « Quelle est la première cause du gaspillage à la maison ? » ; « Cuisiner soi-même plutôt qu'acheter des plats préparés permet de limiter le gaspillage alimentaire. Vrai ou faux ? ».

manifestations au cours des interactions entre spécialistes et les autres femmes, n'était pas une connaissance métisse : car c'était de l'ordre d'une transmission de savoirs se voulant « intègres », déjà donnés (A. Nouss, 2001, p.299). Observons pourtant cette dynamique : les participantes reprenaient les informations que Victoire communiquait, elles les mélangeaient avec leurs expériences personnelles, elles transformaient leur caractère abstrait, en le colorant avec leurs récits de vie, avec leurs tons plus expressifs. On pourrait dire, apparemment, que cela ne suffisait pas à conduire à un métissage visible de connaissances, puisque la discussion paraissait s'accomplir dans une réciprocité harmonieuse, sans faire émerger des déchirures visibles entre les points de vue des acteurs, sans faire re-questionner ouvertement le sens de cette démarche. Mais, en vrai, une contestation advenait de manière plus 'souterraine'. Les courants du pouvoir passaient du langage formel de Victoire à ceux plus informels des autres dames, ce qui appelait à une proximité sociale majeure : les contes individuels étaient symboliques et révélateurs de cela. La contestation me paraissait même évoluer en intensité dès lors que, au fil des conversations, les échos des habitantes tendaient subtilement à vouloir prévaloir sur les interventions de Victoire, en étouffant celles-ci alors que la coordinatrice tentait de s'insérer timidement dans le débat pour ajouter d'autres informations. Ces femmes réclamaient, sans le dire, moins de distanciation, et plus de « liaison entre matière et émotion », moins de « répétition du même » (qu' était dans ce cas le savoir technique), moins d'ancrage à l'universel et plus de lien entre l'universel de l'information objective et le particulier des subjectivités (F. Laplantine, A. Nouss, 2001). D'une part elles masquaient cette face de désharmonie sous des apparences d'harmonie. Mais elles laissaient transparaitre quand-même une certaine tension. A la recherche de l'adéquat se juxtaposait une mise en discussion. Celle qui emmenait Victoire en retrait sur son silence ; celle qui donnait à ces femmes le droit de débattre, de s'imposer tranquillement en tant que personnes valorisant leurs propres individualités et se laissant aller à être 'elles-mêmes', dans la mise en scène d'un Soi pluriel. Face à un « rationalisme tranquille », la quête souterraine, subconsciente, d'une « mise en commun » (F. Laplantine, 2001, p. 156). Ici, il se passait alors une transformation de l'espace-temps du « quiz », dès lors que l'on apercevait les récits de certaines dames s'étaler dans des monologues extrovertis et malins durant des minutes entières, ce qui rompait la linéarité présupposée de la démarche du jeu (théoriquement, à chacun de jouer son propre tour sans trop tergiverser). Une rupture engendrant une tension qui semblait confirmée, sur l'autre versant de la confrontation aussi, par les demi-sourires et coups d'œil retenus notamment de la part de la coordinatrice, révélateurs d'un probable embarras, d'une contraction. Il y avait donc des gages de métissage se jouant dans un quelque état de malaise latent masqué par une sérénité

apparente. Un métissage prenant des courbures turbides, bien différentes de celles provenant des spécialistes et des autres adhérentes pendant les « form'actions », celles-ci résultant de micro-dispositions d'accueil avancées par tous les membres.

De toute façon, il est aussi vrai que dans une vision plus globale ces frictions étaient déjà plus amorcées pendant les quelques rencontres auxquelles j'ai pu participer en 2018 et 2019. Typiquement, durant l'atelier « partage de recettes cosmétiques naturels » (ainsi qu'au cours de quelques temps d'échanges posés autour de thé et gâteaux), on voyait Victoire se mêler de plus en plus au petit groupe des habituées, montrer elle aussi plus d'apaisement et empathie, et finalement se soucier moins de l'agencement irrégulier des propos d'autrui ; même si sa communication conservait quelque part son ton intellectualisé. Un facteur qui relatait quand même une autre transformation rusée des rapports entre elle et les autres sur le temps long, tendant à diluer les traits *chronos* en *kairos*, sans pourtant que Victoire devienne tout à fait comme les autres. Toujours est-il qu'en résultaient sans doute des rapports généraux plus imprégnés de la qualité *kairos*, et des distances plus « personnelles » et (plus rarement) « intimes », qui allaient s'ajouter à la distance « publique » (celle qui était, pour rappel, l'empreinte principale des attachements de la salariée).

3.9 Tactiques foisonnantes

Suivant l'optique dynamique du pouvoir que j'ai soulignée dans mes analyses, de manière générale on peut voir, dans toute la mobilité d'attachements et de distances variables aux ateliers que réalisaient les habituées de la «Maison pour agir», des tactiques au sens de M. de Certeau (1990)[59]. Ainsi, les attachements que j'ai décrits étaient des pratiques tactiques répétitives mais jamais identiques, s'ajustant, entre coprésence et anonymat, à une diversité de buts (M. de Certeau, 1990, pp. 63-64-65). Du simple but de s'asseoir pour se reposer, à celui de se recouper une portion d'espace pour apprendre à ses enfants des « arts de faire » écologiques ; de l'enjeu de rendre service en faisant circuler les objets pour une fonction ou pour l'autre, à celui de s'échapper de la scène pour accomplir d'autres nécessités de vie. En cela les petites marches étaient de petites manipulations du cadre bâti et social (M. de Certeau, 1990), parfois silencieuses, parfois bruyantes. Il est intéressant de remarquer à cet égard comment les habitantes mettaient en œuvre leurs tactiques : elles pouvaient apparâitre dans la scène autant frugalement qu'elles pouvaient disparaitre, parfois sans l'annoncer, ou en

[59] Pour la notion de tactique, revoir l'item 3.2, pp. 60-61.

l'annonçant par des mots fugaces. Le langage et le corps étaient appariés, pour retracer « une manière de penser investie dans une manière d'agir », comme dirait de Certeau (1990, p. XLI) ; bien que ce soit surtout le corps, dans ces cas-là, à performer les tactiques.
On verra, dans le sous-chapitre suivant, de quelle manière le sujet des récits de vie va remobiliser les questions inhérentes aux tactiques (M. de Certeau, 1990), à l'hétérogène (F. Laplantine, A. Nouss, 2001), ainsi qu'à la mise en scène d'un Soi pluriel (M. Godelier, 2016).

2. Les récits de vie : un morceau du paysage hétérogène

3.10 Prélude : plusieurs « moi » en soi

Dans les prochaines pages réservées aux récits de vie je vais convoquer d'autres notions, celles-ci se référant à l'identité de la personne : soit ceux que M. Godelier identifie comme les trois volets du « moi » présents dans l'individu, tels qu'on les retrouve chez mes interlocuteurs. Godelier distingue, à cet égard : un moi « social » lié à ses origines, son éducation, son milieu social, ses engagements, dans un contexte historique donné ; un moi « intime » fait de ses propres bonheurs ou souffrances, dus aux relations entretenues dans sa propre vie ; un moi « cognitif » constitué des savoirs explicites ou implicites permettant d'agir constamment dans des contextes et dans des manières différents, ainsi que des savoirs théoriques appris en cours d'existence (M. Godelier, 2016, pp. 37-38).

3.11 Fragments de récits

Les récits évoqués étaient 'informes', à la fois dans le contenu et dans la forme : c'étaient plutôt des fragments de récits, des souvenirs évoqués sur des tons de voix nuancés, des « lignes de vie », dirait Ingold (T. Ingold, 2011, cit. B. Botea et S. Rojon, 2015, p. 11). Des récits coulant dans les fluides des mots de circonstance vaguant ici ou là. On ne pouvait même pas les entendre de la part de tout le monde, puisque plusieurs dames se montraient réservées. On n'en pouvait même pas capter le contenu entier, tellement cela pouvait surgir à tous moments, en tous micro-lieux. Le 10 avril Marie, en voyant les gaufres de pain perdu, s'exclama que, contrairement à elle, sa sœur en faisait plein, de « recettes comme ça ». Sarah : « mes enfants, ils seraient venus,

ils adorent cuisiner, ils adorent faire la pâtisserie », dit-elle avec emphase. J'étais, à ce moment-là, près d'un petit groupe de « daronnes », une distance personnelle nous séparait ; l'ambiance était, comme d'habitude, conviviale. Une dame commença à parler vivement de son mari : « il travaille à 19h et tout…Il rentre du boulot, il continue à travailler à la maison ! », exclamait-elle. Sarah lui répondit : « Moi j'ai éduqué mes enfants, dans le sens où il n'y avait pas de règles, chacun savait faire la bouffe, il savait faire le ménage... mais mon fils était quand même d'ancienne époque. Il fallait que je me batte pour que ma fille travaille. Parce que ma fille restait à la maison sans travailler. Va te faire foutre ! ». Ces derniers mots laissèrent la place à des éclats de rire sonores, auxquels je ne manquais pas de m'adonner. Je cherchais alors à encourager le débat, en faisant part à ces femmes que telles questions méritaient d'être débattues. Une dame avait, à ce point-là, réclamé sur un ton passionné : « c'est malheureux mais c'est ça en fait, on a toujours mis les femmes à la cuisine alors que les meilleurs pâtissiers, c'est les hommes. Les pâtissiers, c'est les mecs ! » Même la réplique suivante de Sarah, sur le fait que, d'après elle, il y a bien des femmes aussi dans le domaine culinaire, ne suffisait point pour que sa voisine change d'idée. Toujours Sarah, s'étant accommodée sur un des deux bancs de la salle 3, repeints avec de la peinture écologique, allait se mêler à une discussion à plusieurs voix, en poursuivant sur son ton franc : «…Ma sœur était une bombe mais raciste, elle n'a pas aimé mon mariage ». Elle continuait, par la suite, en précisant qu'elle et sa sœur avaient été élevées ensemble, mais que, si sa sœur était blonde et une « bombe », Sarah, elle, estimait avoir toujours été « maigre », « moche » (ce sont ses propres mots). Le 26 septembre, une dame me confessa que toute seule elle ne se sentait pas de faire « ça » (elle faisait référence à la création d'un dentifrice écologique avec de l'argile et du bicarbonate), car elle pensait que c'était du stockage inutile ; ensuite, elle retira aussitôt ses mots, enfin, elle n'était pas bien sûre de cela, avouait-elle. Quelques fois des récits de vie prenaient une couleur plus 'publique' : ce même jour la présentatrice Fatema avoua, en s'adressant à n'importe qui parmi les présents, qu'elle était étudiante en phase finale de cycle de médecine ; elle critiqua ensuite ouvertement la responsable d'une association à Décine, près de Lyon, où elle aurait dû faire une intervention, car celle-ci lui avait demandé 5 euros d'adhésion. Même l'animatrice de l'association « Sens et Savoirs » (cf. note 37, p. 46) se livra, quelques jours après, à un petit compte de sa vie professionnelle : après avoir obtenu une licence comme diététicienne, elle tournait d'association en association, avec un statut de CDI précaire, au sens où elle devait dépendre systématiquement de financements sur des appels à projets. Elle avait quand même un ton nonchalant, elle ricanait de même, en disant cela. Peu de temps après, l'atelier « Cuisiner les fruits et légumes de l'automne » débouchant sur un repas partagé, d'autres récits fleurissaient

à travers les discussions : Michelle paraissait un peu perplexe, en évoquant son neveu qui faisait de la musculation et mangeait toujours de la viande, disait-elle. Quitte par la suite à se régaler, les yeux vifs, en constatant qu'un ami de ses parents, auparavant prétentieux et exhibant sa décapotable, avait ensuite changé, il était devenu « très sympa ». La conversation dévia par la suite vers la politique, à propos de tel président de la région Rhône-Alpes-Auvergne qui coupait les fonds aux associations, en les donnant aux chasseurs ; « je ne peux pas le voir », admit irritée Michelle.

Le 11 avril ce fut Maryline, riveraine voilée impliquée assidument dans le réseau inter-associatif local, qui expliqua en cuisine, pendant la cuisson à la vapeur de légumes qui auraient été ensuite emboités : « on faisait comme ça en temps de guerre, pour avoir des ressources en stock…». Dans d'autres occasions, il arrivait que l'on se souvienne, toujours dans la bonne humeur, des journées dans le passé où l'on s'était déjà rencontrés, comme le 12 avril : une dame m'aborda en me faisant noter que l'on s'était déjà vus lors d'un atelier du cycle « parentalité-santé » ; sa fille également m'avait reconnu, elle avait posé sur mes genoux un bouquin sur l'histoire d'Aladin, en m'avouant toute souriante que je le lui avais lu dans le passé. Plus tard, en discutant avec un homme en fauteuil roulant, celui-ci me parla de ses enfants qui étaient partis de la maison, et que le fait de préparer divers types de nourritures en étant tout seul était plus difficile qu'en étant en famille. Il parlait de façon libre, un peu 'agitée', on aurait dit qu'il mangeait ses mots, la confusion résultait aussi du fait que les enfants allaient et venaient de tous côtés, je fatiguais à tout comprendre. Il se rattacha par la suite au contexte de Vaulx-en-Velin : il pointait qu'il s'était rendu dans de nombreux endroits vaudois, tel le local associatif de l'Espace Carco, en pointant que « Vaulx » avait quand-même changé depuis les émeutes des années '90 ; « Et Yannick Noah il est venu hier à Vaulx, il a fait une apparition…», ajouta-il enfin sur un ton pétillant. On se relâchait, comme si l'on était 'à la maison'. La dimension conviviale ordinaire revendiquait sa place même dans les paroles assaisonnant ces comportements, celles qui n'étaient, souvent, pas assez denses pour pouvoir former des récits de vie. Ainsi le 8 février : « c'est difficile de noter ! », s'exclama en riant Alima, qui tentait de noter les divers ingrédients d'un masque ; « c'est plus pratique celui-ci », me commenta souriante mon amie Bouchra, alors que je constatais à mi-voix qu'elle avait changé de voile. 'Jamais vu ça', lui fis-je à un moment donné, étonné d'apercevoir le gel d'Aloe vera jaillir de la plante que l'on était en train de toucher ; et, par rapport à un pot d'huile d'olive, « là oui, il y a de l'ail », convint Bouchra en souriant large, en voyant ma grimace quasi dégoutée en en flairant le contenu.

3.12 Une communication pas 'tracée d'avance'

Bref, les récits de vie aussi appartenaient à une trame sociale ordinaire caractérisée par l'interactivité, la fragmentation de la communication (E. Chauvier, 2011, pp. 79-84, p. 111). Nous renvoyant à une idée de « lignes de vie », de porosité, cet échantillon suffit aussi pour donner un aperçu sur les porosités entre plusieurs « moi » des interlocuteurs qui remontaient en surface : les « moi » « social », « intime », « cognitif »[60]. Ainsi, sur le terrain, ces « moi » se mêlaient quasiment toujours, comme dans les exemples des interactions que j'ai cités. Dans le cas de la dame qui se rappelait de moi, une casquette de son « moi social » (sous-tendant ses engagements passés à la «Maison pour agir») avait pu ressurgir grâce aux compétences de mémoire de son « moi cognitif », auquel se juxtaposait également un certain « moi intime » suggérant, par son expression, le bonheur et la surprise de m'avoir retrouvé après plusieurs mois. Les mots de l'homme en fauteuil roulant mettaient en lumière une transition de son « moi intime » (son chagrin dû au problème ne pas pouvoir se préparer tout seul des recettes différentes) à ses deux moi « social » et « cognitif », dès lors qu'il me faisait part de ses engagements associatifs et d'un court retour historique sur Vaulx-en-Velin. Le cas de l'habitante Sarah nous montre un entrelacement étroit entre son « moi social » (les mots de Sarah : « Moi j'ai éduqué mes enfants, dans le sens où il n'y avait pas de règles ») et son « moi intime » (« …Va te faire foutre ! »). La réplique de sa voisine semblait révéler, de sa part, un lien intime entre son « moi cognitif » (ses savoirs sur la question genrée en rapport à la cuisine) et son « moi intime », laissant transparaitre ses sentiments passionnés et contestateurs (« c'est malheureux mais c'est ça en fait (…) Les pâtissiers, c'est les mecs ! »).

Nous voici dans des bribes de récits en « clair-obscur » : ils articulaient une pluralité de modulations des identités et des sensibilités décoratives (les nuances émotives dans l'expression), se devinant « à travers des transitions fugitives » (F. Laplantine, 2001, p. 270) et non pas en blocs distincts de visions et représentations. En somme, ces récits dessinaient le seuil d'un terrain commun où se reproduisaient des valeurs de vie reprenant sens dans l'entre-soi ; en cela aussi, on peut attester une appropriation du lieu de la «Maison pour agir». On peut dire que les acteurs étaient en quête de deux types de sens logiquement imbriqués : d'un côté, une volonté d'avoir prise sur les situations présentes par le rapprochement intersubjectif ; ce que Depraz et Cefai, en reprenant Husserl, appellent « ressemblance associative de ses vécus

[60] Cf. item 3.10, p. 73.

psychiques avec les vécus psychiques autrui » (N. Depraz, D. Cefai, 2001, cit. E. Chauvier, 2011, pp. 89-90). C'est également dans ces termes de ressemblance « psychique » que doit donc être comprise la solidarité. Les récits de vie étaient aussi tactiques, montrant une « intelligence indissociable des plaisirs et des combats quotidiens » (M. de Certeau, L. Giard, 1990, p. XLVII), où les représentations de « combats ordinaires » prévalaient sur celles connexes aux plaisirs. Pensons à la plainte sur les conditions professionnelles des spécialistes Fatema et Jennifer, celle de l'homme en fauteuil roulant sur ses conditions de vie, celle à propos de la critique générale de la 'ségrégation' féminine en cuisine. Les émotions et sensations laissées émerger sans protocoles, sans « règles » écrites, sans une vraie prévisibilité, entourées par l'éventail de cacophonies dans le *background* suivant les mêmes chemins non tracés d'avance, formaient un portrait local de manières de faire et de savoirs. Ce portrait vivant et multiple renvoie pour maintes raisons à l'« hétérogène », tel un « enchainement irrégulier de discontinuités », un réel qui ne peut pas « être réduit par la décomposition en éléments plus simples » pour être saisi (A. Nouss, 2001, pp. 517-518). Comme les contenus et formes des récits de vie, qu'il fallait considérer dans leurs imbrications au gré des interactions, ou ne serait-ce qu'en suivant les flux des « moi » qu'ils véhiculaient. C'était d'ailleurs le sens symbolique qu'ils assumaient généralement, un sens interactif, nécessitant des échanges collectifs, qui révélait un autre principe de l'hétérogène : soit, en paraphrasant encore Nouss (*id.,* p. 520), une qualité régulant les relations des éléments d'un ensemble, nourrissant une tension interne qui empêche toute stabilisation parmi les composantes. C'est-à-dire, dans le terrain de la «Maison pour agir», cette tension faisant intervenir tantôt un acteur, tantôt l'autre, tantôt un type de « moi », tantôt l'autre, une tension qui ne les rassemblait jamais tous ensembles, dans une parfaite synchronicité. Corollaire : c'est de par les données fournies par ces modes de communication que l'on comprend davantage la nature hétérogène de la solidarité féminine à la «Maison pour agir».

3.13 Les récits participent-ils d'une rébellion illusoire ?

D'un point de vue politique, les fils interactifs paraissaient contraster avec la rationalité séparatrice et dominatrice des instances économiques et politiques formelles[61]. Il y aurait donc bien raison de dire que, si l'on s'attachait à trouver un sens général à tous ces 'récits' aussi bien que pour les affects que les femmes exprimaient en rapport à la «Maison pour agir» (« on est

[61] A ce propos, revoir la notion de « stratégie » (item 3.2, pp. 60-61).

bien ici », « ici ça peut faire du bien à mon enfant de socialiser avec les autres », « on se sent un peu comme à la maison ») ou pour la nourriture « écologique » (« c'est bon ! », « mmh…délicieuse cette compote », « c'est aussi bien de venir gouter ici de la nourriture que l'on ne consomme pas normalement »), il faudrait relater une tentative de contrecarrer la fixité machinale du pouvoir dominant par l'injection de dimensions sensibles mobiles, et partagées. Une 'rébellion' à laquelle contribuaient même les attachements corporels que j'ai décrits dans les chapitres de texte précédents. Or l'anthropologue G. Balandier met en garde : il éclaire sur le fait que les flux d'événements redondants de la modernité sont « moins propices aux idées et changements durables » qu'aux émotions rendant compte de la succession et du hasard des événements, vite oubliées « selon la fréquence de moments vite effacés » (G. Balandier, 2015, p. 101). En cela l'émotion, pour lui, sert le pouvoir dominant, puisqu'elle « progresse en multipliant les initiatives politiques qui prennent en compte les affects » (G. Balandier, *id.*, p. 101). La mobilité qui en résulte, ce concept de mobilité, selon Balandier, n'est pas autre chose que la mobilité financière et du marché, qui étouffe le politique, qui se pose comme excuse pour justifier la lenteur des résultats politiques « durables » tout en sacrifiant les rapports sociaux (G. Balandier, *id.*, pp. 100-101). Il reste que ceci est un point délicat à traiter sur mon terrain. Il est vrai qu'au fil du temps j'ai fini par m'apercevoir d'une redondance de fond du cadre des ateliers à la «Maison pour agir» : redondance des participants, redondance des gestes, redondance des tâches à faire, même pour nous les volontaires. De ce point émergent les questions suivantes : faudrait-il conclure que la mobilité de vie, des émotions, se recréant pendant les actions collectives, était assujettie, atrophiée, par une mobilité financière surplombante du 'haut' des démarches subventionnées et des politiques publiques ? Devrait-on déduire dans les contestations rapportées par mes interlocuteurs, à l'instar des théories de Balandier, juste le réflexe d'un état de défiance, d'incrédulité, face à un pouvoir politique qui n'engendrerait plus d'actions efficaces, en bref la preuve d'une régression du lien social ?

3.14 Contre l'enclavement, contre l'atomisation

Si, certes, les dernières hypothèses soulevées, concernant la domination piétinante de la macro-politique, pourraient se révéler comme légitimes à valider sur le terrain (notamment si l'on pense aux personnes ayant critiqué les dégâts de telle politique[62]), elles ne peuvent point constituer un modèle généralisable d'analyse. Autrement dit, mes interlocutrices n'étaient pas

[62] Cf. p. 74-75.

assujetties à un pouvoir dominateur ; elles n'étaient pas dépourvues de capacité politique, et les phénomènes des « tactiques » que j'ai reportés peuvent le témoigner. Cela peut bien, une fois de plus, s'expliquer par la notion d'hétérogène. De manière générale, si j'avais l'impression d'assister à une sorte d'homogénéisation, celle-ci était relative et apparente du fait de l'articulation des mouvements humains en son sein : une articulation, en paraphrasant la théorie de Nouss, qui maintenait la discontinuité indispensable à l'hétérogène pour ne pas être intégré dans une totalité (A. Nouss, 2001, p. 518). Tel étant le cas des situations que j'ai décrites dans les pages précédentes. Les récits de vie constituent un exemple de dynamiques participant plutôt d'une différenciation que d'une homogénéisation. En effet l'homogénéité, selon Nouss, « élimine tout ce qui s'oppose à l'uniformité », « craint la séparation », « est intrinsèque à la compacité idéale, jamais véritable, de la totalité bien dense, bien serrée » (A. Nouss, *id.,*p. 520). Lors des actions et interactions il n'y avait pas d'homogénéité aplatissant les distances entre participantes, les menant à la fusion, justement car les espace-temps des ateliers étaient des espaces d'abord de dialogue, d'amitié (cf. F. Laplantine, 2001, p. 47). Il n'y avait pas de récits homogènes. Les acteurs puisaient dans leurs expériences passées ou présentes et les recombinaient à leur manière, en bénéficiant de leur liberté d'expression, même si certaines représentations pouvaient se répéter. Même le langage ordinaire, comme j'ai remarqué, en jouant sur des rythmes divers et des langues diverses (en alternant le français et un arabe dont il pouvait même y avoir plusieurs jargons, sans que j'en aie vraiment connaissance), relevait d'une hétérogénéité substantielle. La juxtaposition de « moi » pluriels jouait dans ce sens aussi. Les récits étaient juste une partie des échanges humains qui chargeaient de valeur symbolique les temps de rencontre. Ces *kairos* (A. Nouss, 2001, pp. 418, 522), se reproduisant d'atelier en atelier, s'opposaient au temps régulé du *chronos*. On a vu que la «Maison pour agir» n'était pas un lieu de renfermement, donc ce ne pouvait pas être lieu d'homogénéité en tant que « procédure d'enfermement », de totalisation (A. Nouss, 2001, p. 522). Justement du fait qu'il y avait une résistance, une résistance presque 'insaisissable' car habilement dissimulée (pensons à la lenteur des mouvements) ou, au contraire, habilement fluidifiée de manière à ne pas être renfermée (pensons aux échappades discrètes des dames et des enfants), il ne pouvait pas y avoir d'homogénéité[63]. L'homogénéité qu'emmène l'emprise du politique technocratique n'y était pas. Il y avait, au contraire, du « clair-obscur » : ces micro-pouvoirs rebelles à la maitrise rationnelle de la part de l'autre, contre la transparence, telle « la franche positivité

[63] Le lecteur va pouvoir réaliser que j'ai fini par retrouver ici la question que je me posais, encore avant d'entamer mon terrain d'enquête, à propos de dynamiques de résistance sociale à repérer localement (revoir à ce propos l'introduction générale, pp. 4-5).

dans laquelle tout est donné, l'évidence et la présence à la fois dans leur immédiateté béate » (F. Laplantine, *id.*, p. 269).

A ce titre intervenait un autre élément déstabilisant l'ordre et déniant l'homogénéité : les enfants. De par leurs manières de faire, tantôt agitées[64], tantôt apparemment tranquilles, et d'un coup bouillonnants, insaisissables, soit *kairos* soit *chronos*, ils introduisaient une discontinuité de l'ordre, un brouillage, tel un « mouvement de perturbation, de bouleversement » qui « insère de la confusion au sein même de nos sens les plus habituels, les plus ordinaires »[65]. Ils représentaient pour moi aussi bien une 'difficulté' pour l'observation que, tout comme pour les autres volontaires et la coordinatrice (notamment pour celle-ci), un souci « pratico-pratique » à gérer. Ils troublaient le contexte de par leur « ambiguïté », en transitant par des états d'esprit opposés.

Bref, l'hétérogénéité de toutes ces pulsations vitales résistait contre l'enclavement, l'atomisation. Pour les personnes de la «Maison pour agir» (riveraines, enfants) cette hétérogénéité était « gage et facteur de créativité, d'épanouissement » (A. Nouss, 2001, p. 525). C'était donc l'altérité absolue, faisant tendre vers une multitude de dispositions et actes possibles, qui alimentait l'ambiance hétérogène.

[64] Et particulièrement au cours du cycle d'ateliers « parentalité-santé », on voyait les enfants circuler, en criaillant, en saturant les espaces, avant même que nous les volontaires ayons finit de fabriquer les pâtes à modeler, au début des événements ; on les voyait de même chercher, parfois, à s'évader en masse quitte à rejoindre leurs mamans qui faisaient de la peinture, ou de la cuisine, ailleurs.

[65] En récupérant encore une citation de Laplantine (2001, p. 213).

Chapitre 4

Les repas partagés : exotisme et résistance à table

Au fil du temps, parallèlement aux temps institutionnels des démarches, se tissait une autre temporalité à la «Maison pour agir», qui était elle aussi de caractère convivial. C'était une temporalité prolongeant le cadrage institutionnel non pas que postérieurement aux ateliers mais antérieurement aussi ; elle pouvait alors assumer la forme de repas partagés ou de simples échanges ordinaires, marqués en l'occurrence par la rythmicité de gestes de ménage, ou par les occasions de savourer un café ou une tarte emmenée et exposée avec fierté par quelques « daronnes ». Or je précise, il s'agissait d'une temporalité relative à une ambiance également au cœur des actions des ateliers. Il faut bien comprendre la première temporalité (celle des ateliers) en référence à la 2ème (celle des repas partagés), parce qu'il y avait des aspects communs : les deux dimensions dépendaient d'une sorte de cadrage événementiel et de ses règles organisationnelles, sans néanmoins que leur aura informelle en soit étouffée.

Cette étape du texte est donc dédiée à un focus sur le cadre des repas partagés que j'ai vécus avec les acteurs du milieu, que je vais comparer par la suite au contexte des ateliers au gré des éléments de l'analyse ethnographique par rapport au métissage. On verra à cet égard, en mobilisant le concept d'exotisme, en quoi ces espace-temps participaient d'une dialectique de proximité/distance favorisant la perception de l'altérité « absolue ».

1. Les saveurs abondent

4.1 Exotisme, insolite : les définitions

F. Régnier donne une définition d'exotisme dans une acception identitaire, comme à la fois « tout ce qui n'est pas soi », et une acception relationnelle, comme « une forme singulière de la relation à l'Autre », où « l'Autre est mis à la juste distance entre le 'trop proche' et le 'trop lointain' » (F. Régnier, 2004, pp. 1-2). Elle définit l'exotisme comme « un espace où les normes se relâchent, qu'il s'agisse de l'alimentation ou de la sexualité » (F. Régnier, 2006, p. 8). Du côté de celui proprement culinaire, il est « cuisine du plaisir touchant directement aux sens », permettant une rencontre profonde avec l'altérité (*id.*, p. 8). Il est « déviance envers les normes de vie habituelles » (*id.*, p. 10).
En cela l'exotisme se rapporte à la notion d'« insolite », pièce du vocabulaire sur le phénomène du métissage. L'insolite « nait de rapprochements inattendus, de l'assemblage de termes qui *a priori* s'excluent » (F. Laplantine, 2001, p. 593). Il introduit aussi une discontinuité dans l'ordre de la vie quotidienne avant que celle-ci retrouve ses droits et reprenne le dessus (*id.,* p. 598) ; plus largement, il décrit la réalité faite de contradictions et irrégularités (*id.,* p. 600).

4.2 Un tournage de scènes de repas partagés

C'était suite à l'exclamation « On mange tous ensemble ! » de l'habitante Olympe que l'on ouvrait la danse sur une dégustation collective autour de recettes mêlant couscous, légumes variés, pain et laitue, jus de fruits recyclés, après la journée « mode d'emploi : montez un composteur dans votre quartier ! » (Le 1er mars 2018). Une bonne partie du public était déjà partie, néanmoins il y avait encore du monde sur place : des habitantes du quartier du Mas du Taureau, Éric et moi, la coordinatrice Victoire, deux professionnels de l'association Eisenia[66] qui avaient appuyé Victoire dans l'explication des étapes logistiques pour la création d'un composteur. L'ambiance était gaie, des sourires et rires se reflétaient dans les visages des personnes. Ainsi Pierrot, un des hommes d'Eisenia, plaisantait avec moi, en me faisant un clin

[66] Cf. note 26, p. 35.

d'œil, en me confiant qu'on allait mettre un ver dans le verre de Bouchra qui se disait phobique des vers de terre, et qui pour cela avait voulu s'éloigner de la scène de l'atelier – Pierrot avait exhibé au public, à un moment donné, une poignée de vers de terre dans le cadre de la démarche explicative. Il me pointait ensuite, toujours sur un ton familier (bien que l'on ne se soit jamais rencontrés auparavant) qu'il était éleveur de vers de terre, l'élevage étant une partie de ses revenus. « Oh, mais que c'est bon ce jus de pomme ! », s'exclamait dans le même temps une dame, Olympe, qui était censée avoir gouté un jus de pommes glanées du marché local. Celle-ci, en vociférant avec sa voisine, lui pointait aussitôt après que c'était dommage que les jeunes s'en aillent après un évènement de ce type sans « faire du lien », puisque le lien était « important », soulignait-elle (elle faisait référence à une bénévole d'Anciela venue pour prendre des photos de l'atelier, et qui était repartie frugalement une fois le repas débuté). Une autre femme, Radhia, avait une attitude toute particulière, nerveuse, très passionnée, je n'ai jamais vu l'énergie transparaissant de sa personnalité chez d'autres personnes. Elle me confiait sur un ton très direct, sans apparemment prêter attention aux réactions des autres, qu'il y aurait eu un grand travail à faire avec les gens sur les composteurs, les gens locaux n'y étant pas intéressés, d'après elle ; à Vaulx-en-Velin « le souci », continuait-elle, résidait aussi dans les conflits « des ethnies », entre « les étrangers, les italiens, les maghrébins » (des mots de Radhia), et que c'était pour cela que le composteur ne constituait pas la première préoccupation pour eux.

Le 10 avril un autre repas partagé, à midi, précéda un atelier sur le gaspillage alimentaire. Des blagues et caresses familières scandaient les échanges oraux et de nourriture (un peu de mon riz et chicorée, du riz à la sauce curry, du thé aromatique, de la salade composée et pimentée) ; des échanges jamais construits, jamais trop 'intellectuels'. On avait même souri en voyant arriver le bénévole Éric en retard, sans rien lui reprocher ; on l'avait alors entendu répliquer avec humour « Je fais tout avec mes temps eh ! », d'où Olympe s'exclamer tout de suite après, en souriant légèrement : « Ah, mais pour l'instant ce n'est qu'Éric qui fait la vaisselle ! ». D'autres habitantes présentes se limitaient à manger lentement leur salade mixte, tout en participant de par leurs expressions, qui transmettaient le bonheur d'un moment accueillant. Une atmosphère similaire se reproduisit le jour suivant, mais cette fois-ci il n'y avait pas d'habitantes. La coordinatrice salariée, Éric, moi et d'autres bénévoles s'étant engagées récemment à la «Maison pour agir», nous avions arrangé expéditivement la pièce à côté de la cuisine avec nos assiettes et notre nourriture que l'on avait emmenée, comme d'habitude, de chez nous : de la viande avec un contour de sauce aux haricots rouges de chez moi, du couscous de chez Joselita, des sandwichs de Bouchra et de la salariée Victoire. Là encore, les discours

flottaient, sans un ordre prédéterminé, d'un thème à l'autre : des curiosités sur la réadaptation du manger mexicain, comme les *tortillas*, évoquées par la mexicaine Joselita, à la difficile transition de Bouchra pour devenir végane, en passant par les mots réconfortants par lesquels Victoire voulait nous rassurer sur la semaine de travail qui nous attendait.

Le 6 décembre 2017 la table de la pièce 1 était occupée par une dizaine d'habitantes, qui s'intéressaient à en savoir plus sur la nourriture que j'avais emmenée. Olympe m'offrit d'ailleurs à son tour sa nourriture, du riz avec de la salade mixte épicée, me disant toute pétillante que j'aurais dû me présenter auparavant pour pouvoir profiter pleinement de la palette de saveurs sur place. On discutait de 'tout et n'importe quoi' : il y avait des critiques adressées à l'association « Cannelle et Piment »[67] qui, s'étant dotée d'un conseil d'administration, était devenue, selon Olympe, plus lente dans sa manière d'agir. Il y avait des félicitations de la part de ma voisine Maryline sur la sauce de légumes épicés que j'avais préparée, elle qui, m'offrant un sourire large, me disait que faire à manger c'était « une manne », qu'elle voulait que son fils fasse la même chose, plus souvent. Éric, d'un air allègre, parlait à la salariée d'Anciela Claire de son envie d'aller voir des concerts le soir à Lyon, tandis qu'elle lui faisait part de ses préoccupations sur la nécessité d'interpeller la mairie vaudoise pour répondre à des appels à projets et gagner sa vie, précisait-elle. Claire, ensuite, continuait à tergiverser sur un ton plus familier, s'adressant à moi et à quelques dames à côté d'elle : elle confiait qu'elle appréciait la cuisine méditerranéenne, en expliquant que celle-ci est plus riche que celle de l'est – elle évoquait alors sa mère qui avait vécu au Maroc. Entre un passage et l'autre de gens (le repas allait se conclure), elle tenait en outre à rendre les présents informés, sur un ton devenu plus flamboyant, d'un problème législatif qui toucherait les femmes enceintes ne pouvant pas réserver une place en crèche pour leurs futurs bébés, une fois celles-ci ayant passé leur 8ème mois de grossesse.

Le 23 octobre 2018, il y eut le premier repas partagé depuis septembre de cette année, toujours pour alimenter « le lien » et parler des initiatives sociales en cours de façonnement à Vaulx-en-Velin. Le public à table n'était pas nombreux : Victoire, mois, deux filles (les deux nouvelles volontaires en service civique), les riveraines Loubna et Aliba, celle-ci étant co-fondatrice de l'association naissante « Les voisins solidaires »[68] ; même un lyonnais qui s'appelle Louis a

[67] « Cannelle et Piment » se définit une entreprise solidaire associative implantée à Vaulx-en-Velin, avec le but de se doter d'une organisation socialement, économiquement et culturellement responsable, avec un faible impact sur l'environnement.
Pour plus d'informations, voir le site référent : www.cannelle-et-piment.fr

[68] Un collectif dont l'idée est de recréer du lien local, en collaborant avec les centres sociaux pour organiser des voyages culturels de par des moyens d'autofinancement, pour les personnes à mobilité réduite et les mamans qui ne travaillent pas – m'informait Aliba de tout cela, en souriant largement.

fait coucou au cours du repas, sur son fauteuil roulant. Le premier temps du repas partagé a vu une succession d'échanges plutôt informels, en forme d'un tour de table à partir de la présentation individuelle des associations respectives auxquelles les convives appartenaient. Comme Loubna, qui disait très doucement, avec des mots simples, que 'son' association allait valoriser les femmes et leurs actions (la cuisine, la couture). Comme Louis qui ajournait les autres sur « Booste ton autonomie »[69], que ses membres avaient un siège désormais, que l'on était en quête de personnes à mobilité réduite pour voir ce qu'il aurait été possible de faire ensemble. Moi aussi, j'étais censé me présenter ; ainsi, j'ai parlé d'une association dans laquelle j'étais bénévole depuis quelques temps, et je profitais de cela pour me recaler dans les fils de la discussion sans les rompre, sans donner l'air d'être hors de propos au cas où je n'aie pas de renseignements sur des initiatives à communiquer. Et ensuite, c'était l'heure de se partager la bouffe que chacun avait emmené : de la salade avec du maïs et des tomates, des gâteaux et du pain à la semoule faits à partir de farine algérienne, des brownies, la recette végane du chili sin carne aux légumes d'une des deux volontaires en service civique, mes haricots verts imbus dans de la sauce tomate. Là où aux actes polis et lents de consommation se juxtaposaient des commentaires éclatant ici ou là : « très bon ! », fis-je en félicitant la fille pour le chili, en allant ensuite constater le gout brioché du pain à la semoule ; le pain que Victoire nous invitait doucement, nous les autres convives, à ramener chez nous au moment de partir. Mais les paroles pouvaient aussi déboucher en récits, au tissu fragmenté, et mixte : comme Louis qui parlait de son fils qui était allé travailler en Thaïlande, ou Victoire qui s'exclamait que ce jour il faisait « carrément trop chaud », ou moi qui poursuivais en parlant de l'océan qui monte quelques centimètres tous les ans, ou Aliba qui tenait à renseigner sur ce que le commerce équitable n'intègre pas nécessairement de produits locaux, ou une des filles volontaires qui faisait part de son projet de planter des arbres fruitiers dans le parc de Miribel Jonage. En somme, quelque part on continuait à marcher sur les empreintes de l'ancien esprit convivial de l'époque passée.

4.3 L'insolite et le familier

Dans les repas partagés il y avait des traces d'exotisme culinaire. Il était symbolisé par l' « inattendu », l' « inhabituel » culinaire de recettes écologiques véganes, comme les salades

[69] Cette association vise à améliorer la vie et l'autonomie des personnes en situation d'handicap. Www.net1901.org-association-Bouste-ton-autonomie.

composites à partir d'ingrédients biologiques des magasins « La Vie Claire »[70], les tartines avec du pesto aux fanes de carottes ; bref, tout ce qui était maintes fois perçu par ces femmes comme différent de ce que plusieurs d'entre elles disaient manger habituellement. Or, à mon sentiment, l'exotisme y était aussi (ce qui semble toucher au paradoxe) dans la liberté d'assemblage, à table, d'aliments plus ordinaires, tels des sandwichs ou des gâteaux de grande surface (ceux de marque *Granola* par exemple) avec des aliments plus « écologiques ». Une liberté de pouvoir amalgamer les uns aux autres sans créer des contradictions d'éthique, mais en faisant signifier les uns en rapport aux autres. Le double mouvement constitutif de l'exotisme culinaire est significatif ici, à la fois de « la conformité à ses normes et la déviance par rapport à celles-ci, permettant de pleinement savourer la transgression des normes le temps d'un repas », nous explique encore F. Régnier (2006, p. 10). Par cela on peut en tirer une interprétation pour ce cas de terrain : l'idée étant que les recettes « écologiques » étaient vouées à se retrouver au-devant de la scène avec de la nourriture de consommation courante, pour retrouver par conséquence une légitimité dans leur différence et leur séduction. De cela jaillissait le caractère « insolite » de ces repas collectifs : de deux types de nourritures apparemment antithétiques, de « rapprochements inattendus, de l'assemblage de termes qui *a priori* s'excluent », dirait Laplantine (F. Laplantine, 2001, p. 593). Or il faut souligner aussi que l'insolite, et l'exotisme, étaient incorporés dans une aura familière favorisant le contact social, d'où en résultaient des comportements, eux aussi à la fois familiers et, parfois, insolites. De la même manière que les aliments écologiques se devaient de s'associer à ceux plus courants pour se revendiquer comme insolites, l'insolite de l'Autre et des approches qu'il mobilisait (comme dans les discours) était censé se 'rapprocher' d' un environnement, au contraire, familier pour tout le monde, symbolisé par la convivialité, pour pouvoir légitimer son propre caractère affectif distinctif : pensons en particulier aux polémiques flamboyantes de Radhia sur les dysfonctionnements sociaux de la ville, qui contrastaient avec la douceur substantielle de l'ambiance, ou même à l'idée 'drôle' de Pierrot d'« Eisenia » à propos de mettre un ver de terre dans le verre de Bouchra. Et en fait, je comprenais que, comme au niveau de la nourriture, même les comportements insolites étaient également un peu familiers du moment où ils nécessitaient du social pour se rendre intelligibles, sans pourtant se résoudre à la familiarité tout à fait commune d'une expression telle celle d'Olympe, « Oh, mais que c'est bon ce jus de pomme ! ».

[70] C'est une chaîne française de magasins qui proposent à la vente des produits conçus selon une éthique se prétendant respectueuse de l'environnement et pour la préservation des ressources naturelles (www.lavieclaire.com).

Bref, ces paysages globalement décontractés stimulaient l'appétit pour l'insolite de l'Autre, au niveau de sa nourriture, et même des représentations culturelles inhabituelles (par exemple des 'caractéristiques' de la nourriture italienne et mexicaine) associées à la nourriture. Dans diverses instances, au cours de ces moments, il s'agissait de s'approcher de l'Autre, et de le rapprocher de soi, par l'échange de nourriture. Cette 'tension' était favorisée par des distances généralement proches entre participants ; elles oscillaient entre distances personnelles et distances sociales (E.T. Hall, 2014, pp. 150-155)[71], voire intimes aussi, au cas où les convives choisissent d'être voisins de table, donc encore plus proches mutuellement.

4.4 Éric, moi, les autres, et l'altérité absolue

A cet égard il est curieux de noter la perception que les riveraines convives avaient de mon collègue Éric et de moi. Il se pouvait même qu'Éric, quand il n'arrivait pas sur la scène en retard, préfère s'éclipser tout seul dans une pièce séparée du lieu du repas, silencieux, souvent en écoutant sa musique, ou en entretenant de longues conversations téléphoniques avec ses « potes » ; il signalait ne vouloir ni manger, ni le faire avec les autres, en suggérant symboliquement, par-là, ne pas vouloir renouveler un sentiment d'appartenance au groupe[72]. La réaction des convives était alors assez révélatrice de leur capacité de reconnaître l'altérité d'Éric et de la respecter : certaines essayaient de l'appeler en levant leur volume vocal ou en allant légèrement près d'où il se trouvait, mais sans intrusion, sans raccourcir trop les distances ; d'autres femmes ne réagissaient apparemment pas, en tout cas elles ne critiquaient jamais la décision d'Éric. On lui permettait de venir s'il en avait eu l'envie, on maintenait le cadre poreux, pour qu'il n'en soit pas trop loin. L'exotisme mettait alors en valeur la différence d'Éric par rapport aux autres. Peut-être que ces femmes possédaient elles-aussi une partie d'Éric en elles-mêmes, pour pouvoir la reconnaître sans abolir ni la distance ni la proximité de leur être à son altérité. On peut dire ainsi que ces femmes éprouvaient une « altérité absolue » en tant que « ouverture, découverte » (A. Nouss, 2011, p. 79). Altérité qui, pas par hasard, est associée à la notion d'exotisme chez Segalen : « […] Il y a une étrangeté radicale, fondamentale, qu'il ne faut surtout pas chercher à abolir dans une sorte de fusion ou de confusion générale et pittoresque, mais dont il faut maintenir la règle » (J. Derrida, 1993, 1997, cit. A. Nouss, *id.*, p.

[71] Signalons que, dans ce cas aussi, la convivialité des échanges était un facteur qui faisait en sorte de 'réduire' des distances s'étendant physiquement jusqu'à 5-6 mètres (ceci en écho à la question de la mobilité affective des distances soulignée par Hall, cf. note 48 p. 61).

[72] En effet « l'alimentation et la cuisine sont un élément tout à fait capital du sentiment collectif d'appartenance », rappelle le sociologue Cl. Fischler (Cl. Fischler, 1990, cit. F. Régnier, 2004, p. 4).

79). Quant à moi, je représentais apparemment une altérité plus 'proche' que celle d'Éric, du moment que je cherchais à faire corps avec le groupe, au sens physique aussi bien que *via* l'échange de la nourriture. Les recettes d'empreinte italienne et méditerranéenne que je préparais chez moi et que je proposais aux convives étaient perçues comme une altérité à valence positive, provoquant de la curiosité pour ces plats bien saucés et huilés. Ceux-ci n'étaient pourtant pas consommés entièrement, il n'y avait pas d'accaparement vorace ; une manière symbolique de signifier que ces dames ne songeaient pas à m'assimiler à elles, à me conquérir, mais à renouveler une relation avec moi et avec ma différence, qui était donc, elle aussi, perçue comme altérité « absolue ». La présence d'une petite portion de mon manger dans les assiettes des autres convives, à côté de leur nourriture (ainsi que, vice-versa, d'un peu de leur manger dans mon assiette), c'était le signe d'une tension entre identité et différence, entre un besoin de rapprochement de mes sauces à leur riz ou couscous composés, et de leur riz ou couscous à mes sauces. Cet échange, pour que nous tous puissions savourer la différence séduisante de l'Autre, ce qui rendait justement exotique ma nourriture aux yeux de mes interlocutrices, et leur nourriture à mes yeux. La jouissance au gout favorisait alors les paroles, les passages entre intériorité et extériorité, en témoignant de ce que « le gout du manger est la mesure du gout de vivre » (D. Le Breton, 2013, p. 177).

Du coup, pour ce qui concernait les cas d'Éric et moi, les altérités absolues que nous portions étaient de l'ordre de nos identités en tant que résultat de l'acte de perception que les riveraines avaient de nous. Or, pour ma part aussi, il y avait l'altérité absolue en tant que ciment de mes rapports quasi-quotidiens avec elles : cette approche de l'altérité qui a d'ailleurs bien contribué, au fil du temps, à me désincarner d'une posture maladroite en rapport aux autres acteurs du terrain, qu'il fallait que je repense même dans le cadre des repas partagés. C'est-à-dire, manger, partager, sourire, écouter. En effet, dans la phase d'immersion au sein de la «Maison pour agir», mes efforts centrés sur une observation plutôt distanciée tendaient à 'contaminer' ces moments-là aussi. Or mes efforts naïfs de saisir une totalité idéale de faits observés voyaient ironiquement tels 'faits' me glisser des mains, en m'appelant à une participation justement plus intime. Il ne fallait surtout pas que je pense la réalité en la saisissant selon le temps de l''horloge' traçant les tranches horaires des repas, en risquant de reproduire la philosophie du *chronos* que les convives visaient, au contraire, à exorciser. Il ne fallait surtout pas risquer de développer une conception d'altérité « relative » en tant que « clôture, conquête », en fonction d'un moi intègre, stable, égoïste (A. Nouss, 2001, pp. 78-79).

4.5 Un art de coexistence

Pour résumer les apports tracés jusqu'à là, lors des repas partagés on pouvait y lire généralement un exotisme en tant que manipulation des normes allant dans le sens à la fois de l'apport de touches pimentées dans la vie ordinaire, et de la limitation de l'étrangeté grâce au confort de cette même dimension ordinaire familière. Cette affaire ne concernait pas que la valorisation de recettes 'alternatives' à côté de l'emploi nécessaire de nourriture ordinaire, mais aussi la valorisation de l'altérité des personnes dans un fond d'appariement de consciences, tous ces aspects par le biais à la fois de la gastronomie et du langage expressif : d'un côté la nourriture, ce mode de relation concret avec les personnes et le monde (M. de Certeau, L. Giard, P. Mayol, 1994, p. 259) ; ce biais pour donner un peu de soi et prendre un peu de l'Autre, sans s'annuler dans l'Autre ni annuler l'Autre en soi. Là où le sens le plus royalement convoqué, la gustation, favorisait l'incorporation d'une partie du monde extérieur (D. Le Breton, 2013, p. 177), de l'altérité (Cl. Fischler, 1990, cit. F. Régnier, 2004, p.4). D'un autre coté il y avait le bavardage, de la curiosité pour les faits d'autrui (M. de Certeau, L. Giard, P. Mayol, 1994, p. 31), aussi bien que de la discrétion. Les rapports sociaux cherchaient à balancer ces deux attitudes de façon poreuse, sans privilégier nettement l'une aux dépens de l'autre, en s'adaptant d'ailleurs, selon les individus : si auprès de moi, qui étais discret tout en montrant ma capacité à m'ouvrir aux échanges à table, les dames pouvaient aisément me poser des questions sur ma vie ou mes origines, auprès d'Éric, lui qui désirait demeurer dans son coin, elles ne montraient pas une grande curiosité, en préférant garder leurs réserves pour respecter son espace ; dans d'autres cas, leur discrétion dénotait de l'accueil de par une écoute et tolérance patientes, notamment par rapport aux conduites particulièrement 'relâchées' de certains (la négligence d'Éric pour la ponctualité, la virulence du comportement de Radhia). Par ailleurs Éric aussi, pour sa part, réussissait à sortir de son abri et à renouer avec plus de proximité avec les autres : il apparaissait alors non pas déprimé (ce qu'il exprimait souvent pendant la dernière période de son volontariat) mais d' un air nonchalant et aimable au cours de quelques repas, en se recalant dans cette atmosphère conviviale ; bien que cela advienne de manière aléatoire.

En bref, toutes ces attitudes, c'étaient des attachements collectifs, précisément des manières de se tenir que de Certeau, Giard et Mayol identifient comme propres de la vie de quartier ; tels « engagements sociaux », comme un « art de coexister avec des partenaires liés par la proximité et la répétition », et pour abolir l'étrangeté de la vie du quartier (M. de Certeau, L. Giard, P.

Mayol, 1994, p. 17).

4.6 Pas toujours de goût

Cependant, s'arrêter en disant qu'il n'y avait que le plaisir et la bonne humeur, ce serait réductif. Il faut se référer dans ce cas aux deux repas partagés de la période suivant mon année contractuelle, auxquels j'ai été officiellement invité : le 23 octobre 2018 et le 11 décembre 2019 (cette date tombant pratiquement à la fin de mon séjour de terrain à la «Maison pour agir»). En effet l'air avait quand même quelque chose de lourd, de méfiant, un peu sur le qui-vive. Dans l'ensemble c'était plus le repas du 23 octobre qui en était révélateur : si le manger était échangé, il y avait aussi des retentissements, le maintien de ses propres frontières. A cet égard, le 23 octobre, la nourriture de la coordinatrice Victoire et (au moins) d'une des deux volontaires en service civique avait été peu convoitée par les autres convives ; peut-être leurs airs un peu froids, ombrageux, ne stimulaient pas l'envie, de la part des autres invités, d'allonger les mains pour gouter leurs denrées. Or ma nourriture aussi n'avait pas été très désirée, si bien que je me suis retrouvé, à un moment donné, à gouter tout seul mon pain de mie. Je sentais qu'il devait y avoir un lien entre ces replis sur soi et les instances finales des repas, au gré d'un climat de dissipation et de vacuité de fond, différemment de ce qui s'était passé en 2017/2018 : en effet, chacun partait en se limitant à saluer hâtivement les autres, sans savoir quand l'on se reverrait, ce qui paraissait bien exprimer un état de fait à l'enseigne de la superficialité du lien, voire de la méfiance. De plus, on voyait une autre corrélation : de nouveau entre le manger et les attitudes sociales. Je comprenais que ces pesanteurs et en même temps dissipations symboliques représentaient l'échec relatif de l'exotisme de rapprocher à l'Autre (conjointement le manger de l'Autre et l'Autre en tant que personne), car somme toute cette dissipation était un indice du poids majeur de la distance par rapport à la proximité[73]. En fait, si par l'ingestion l'altérité est incorporée, cela signifie que le refus d'ingérer le manger d'autrui peut signer le rejet de l'altérité. Dans ce sens il y avait alors, non plus qu'un air de fête, mais des « réactions de défense » proches de la notion de « dégout ». C'est-à-dire, « une menace réelle ou symbolique pour le sentiment d'identité », « un sentiment moral provoquant une répulsion envers un individu, un groupe ou une situation » (D. Le Breton, 2006, p. 389). Un dégout qui, de toute façon, de plus que se trouver toujours assis à côté du goût (pusiqu'ils demeuraient quand-même

[73] Échec relatif et non pas absolu, puisque des traces de convivialité (de chaleur humaine, de 'spontanéité' interactive) demeuraient, malgré tout.

des marques de 'goûts', de plaisirs partagés), pouvait se nuancer suivant les réactions des acteurs. Il n'empêche que des choses étaient tangibles. Comme mes haricots saucés le 23 octobre, dont les perplexités initiales suscitées chez Aliba et Loubna avaient une raison précise : elles croyaient qu'il y avait de la viande. D'où le sens de leur rejet pouvant se lire dans la symbolique qu'elles y associaient, comme d'un aliment presque non comestible, en tout cas non proprement écologique. En effet, « nous consommons moins un mets que les valeurs qui lui sont associées », pointe Le Breton (D. Le Breton, *id.*, p. 390). D'où la gêne générale envers mon plat, dont la perception de l'aliment carné pouvait renvoyer au besoin contemporain de « refoulement de l'animalité » souligné par maints acteurs[74], était probablement due à la crainte partagée de se bestialiser *via* l'ingestion d'une nourriture perçue de provenance animale (D. Le Breton, *id.*, p. 415). Peut-être moi-même, au moins pour Victoire, qui non seulement n'avait pas favorisé, mais demeurait toujours suspicieuse envers moi, j'étais vu comme quelque chose de potentiellement, subtilement 'bestial'. Une condition qui n'entravait pas, toutefois, des attitudes solidaires des deux « daronnes » à mon égard, alors que la fille volontaire en service civique, bien qu'elle ait accepté une portion de mon plat, avait maintenu, à l'inverse, son air anesthésié de tous contacts plus intimes pour toute la durée du repas (ce qu'elle allait confirmer, plus globalement, toutes les fois que, elle et moi, on se recroisait à la «Maison pour agir»). Mais le 'dégout' suivait même d'autres fils interactifs, non seulement par rapport à ma figure ; ainsi, si l'homme est symboliquement ce qu'il mange, en se modifiant dans sa substance même par l'acte (D. Le Breton, *id.*, p. 415), en négligeant les aliments de Victoire ou de sa collègue volontaire, Aliba et Loubna ne souhaitaient pas se faire contaminer par les identités de leurs voisines ; de la même manière que, par leur détachement, celles-ci ne souhaitaient pas facilement 'se donner à manger'.

Le 11 décembre de l'année suivante, le gout de manger et de vivre était bien supérieur au dégout ; or, de la part de Victoire, de nouveau de la méfiance envers moi, même plus intense que d'habitude. Elle m'en donnait une preuve : elle n'a pas voulu gouter les torsades aux tomates et aux olives que j'avais emmenées, tandis que les autres n'avaient pas hésité à en profiter. C'est dans ces instances que je comprenais la valeur d'un autre sens, la vue, dans l'expression du dégout, ou pour le moins d'une hostilité indubitable : les regards ou coups d'œil vigilants, fugaces mais constants, signifiaient sûrement quelque chose à cet égard. Ils songeaient à prendre le pouvoir sur moi, j'avais l'impression qu'ils devenaient presque une caméra de vidéosurveillance humaine. C'était un interstice où un sens dominait aux dépens des

[74] Elias, 1973, Thomas, 1985, Mennell, 1987, cit. Le Breton, 2006, p. 415.

autres, indiquant une qualité relationnelle beaucoup moins riche que dans les relations basées sur la mixture des cinq sens[75]. En effet, à la fois Victoire et moi devenions tendus et sur le qui-vive. Dans tous les cas il s'avérait, en allant plus loin, que tels 'dégouts' étaient le symptôme d'un malaise plus général. Ils marquaient plus globalement une nouvelle étape dans l'histoire de la «Maison pour agir», après l'année effervescente (de septembre 2017 à juin 2018) qui, pour de nombreuses personnes, s'était révélée être un temps de découverte d'idées et pratiques originales. En revanche, la nouvelle 'époque' mettait en lumière, de manière plus évidente, des dynamiques d'appauvrissement de la socialité et d'individualisme. Même les regards et postures de Victoire envers moi (ainsi qu'envers Olfa et Éric) signifiaient la construction d'un rapport allant dans ce sens. Ces deux pistes fournissent une bonne part de la matière d'analyse faisant le corps de la 2ème partie de la thèse. Je vais, donc, les mettre de côté pour l'instant.

2. Repas partagés et ateliers officiels : pour une analyse comparée entre les deux 'parents'

4.7 Divers points communs

J'ai ainsi introduit la question de l'exotisme culinaire, de l'insolite, pour faire noter, *via* le focus sur les processus d'interaction, la parentalité des dynamiques des repas partagés avec justement celle des dimensions d'atelier dans plusieurs volets, en référence à l'année de ma permanence en tant que volontaire. Ce qui contribuait à ce que les deux cadres se 'contaminent' et s'alimentent réciproquement :

- en commençant par le même public et les mêmes lieux de leur déroulement, lieux étant dans tous les deux cas mobiles puisqu'ils pouvaient différer suivant les situations (soit la pièce 1 ou la pièce 3 de la «Maison pour agir») ;

[75] A ce sujet, revoir le chapitre 2, en particulier l'item 2.8 (pp. 54-55).

- la quête commune d'une solidarité bienveillante hors des catégories statutaires, d'où la quête du *kairos* en tant que temporalité collective ;
- la pluralité d'attachements : à la fois pour les échanges verbaux et pour d'autres stimulations sensorielles, qu'elles soient tactiles à travers le toucher d'outils culinaires ou de nourriture, ou gustatives[76] ;
- les liens de proximité et distance, où la proximité prévalait sur la distance ;
- les récits mêlant plusieurs « moi » (M. Godelier, 2016) et espaces de vie.

Quelques exemples de transitions fugitives aux repas partagés, en lien avec ce dernier point (les « moi » en soi) : aux « moi » « social » et « intime » du bénévole Éric, reflétant son envie d'aller voir des concerts, faisait suite le surgissement des « moi » « intime » et « social » de la salariée Claire, qui laissaient entrevoir ses préoccupations dans l'espoir d'obtenir des appels à projets pour pouvoir « gagner sa vie ». Au « moi » « intime » de l'habitante Olympe, nous faisant part de son plaisir de gouter un « bon » jus de pomme, auquel peu après s'entrelaçait son « moi » « social » revendiquant le besoin de s'engager socialement, pour « faire du lien », s'enchainaient les « moi » « intime » et « cognitif » conjoints de l'habitante Radhia : ceux-ci exprimaient sa turbulence dans la nécessité de constater les soucis inter-ethniques à Vaulx-en-Velin, et le manque d'intérêt pour les démarches de compostage qui en était, selon elle, la conséquence. Notons, du côté des récits et des ressentis exprimés, la combinaison, similairement que lors des ateliers officiels, d'un double caractère de bonheur et de frustration, de plaisir et de contestation. Aux impressions de délice au goût ou de bien-être pour le vécu partagé, s'alternaient les critiques de Claire à propos du décret sur les crèches, ou celles impulsées par Olympe sur la bureaucratisation de l'association « Cannelle et Piment »[77]. Ces ressentis s'apparentaient au sens de tactique défini en amont, ou, pour le dire autrement, ils constituaient celles que J. Kristeva appelle des « pratiques signifiantes » : des « mises en procès du sujet parlant qui prend en écharpe les institutions sociales et coïncide ainsi avec les moments de rupture, de rénovation, de révolution d'un sujet » ; autrement dit, des dialectiques de mise en œuvre de l'imprévisible, de renversement de valeurs (J. Kristeva, 1969, cit. M. de Certeau, L. Giard, P. Mayol, 1994, pp. 50-51). Or ces pratiques signifiantes coexistaient dans le tissu social, elles en étaient partie composante, elles ne pouvaient pas, ainsi que ses fauteurs, s'en

[76] Si bien que même durant les ateliers il arrivait que chaque participant, en guise de gourmet improvisé, aille gouter un peu de la nourriture expérimentée.
[77] Pour le descriptif de l'association, revoir la note 67, p. 84.

dissocier, c'est-à-dire se défouler à l'extrême de la passion, au risque de mettre en péril, comme le dit de Certeau (1994), la tolérance que leur donnait la convenance sociale : c'est-à-dire, cette sorte de 'pacte' tacite à propos de modes de se tenir entre membres de la «Maison pour agir», qui reposaient sur son *cosmos* de valeurs de bienveillance et de respect.

4.8 Un espace de résistance

Toutefois, pour revenir à la comparaison entre les espace-temps des ateliers et ceux des repas partagés (les deux toujours considérés dans leur insertion dans la macro-temporalité de l'année 2017/2018), disons que ceux-ci se remarquaient des premiers de par une différence apparemment subtile, mais qui ne peut pas être évacuée : il y avait plus de *kairos*, plus de distances « personnelles » et « intimes » entre participants. Ceci, à mon avis, peut s'expliquer si l'on pense tel cadre comme espace de résistance reproduit au fil du temps, de situation en situation, contre les contraintes temporelles s'imposant de la mobilité financière et macro-économique du marché[78] : soit de tel univers composé de la toile d'institutions et pouvoirs publiques où s'appuyaient les démarches cycliques d'atelier à la «Maison pour agir»[79]. Les repas partagés étaient un espace de résistance contre le *chronos* imposant : c'est-à-dire, contre le temps absorbé par les individus et absorbant l'espace en ce que celui-ci peut être traversé de tous côtés (C. Kobelinsky, 2010, p. 154), contre les distances « publiques » (E.T. Hall, 2014), contre les hiérarchies statutaires. Encore, un espace de résistance contre l'immobilisme social, puisque l'apparente fixité du cadre et des personnes, assises dans une pièce, sous-tendait en réalité une diversité d'attachements, de « lignes de vie » (J-M. Besse, 2013 ; B. Botea et S. Rojon, 2015) : par celles-ci on continuait à marcher *via* des récits ou des impressions verbalisées, ou à faire acheminer les assiettes, tout en étant assis confortablement à table. C'était le cadre des repas partagés (et non celui des ateliers) qui faisait d'ailleurs en sorte d'alimenter également le lien entre les adhérents et la coordinatrice, de réduire à l'occasion la distance statutaire entre elles.

Notons sur cette question de mobilité, comme on a pu voir déjà ailleurs, la dialectique spatiale-temporelle démystifiant le dualisme dont le sens commun se sert pour poser sur des plans séparés l'espace (« fixe ») et le temps (« mobile ») (B. Guy, 2015, pp. 51-52). En effet, l'espace était « nomade » (B. Botea et S. Rojon, 2015 ; B. Guy, 2015) et non statique. Il n'était pas

[78] En m'inspirant au langage de G. Balandier (2015), ou de M. Kilani (1996).
[79] Pour retrouver les informations spécifiques sur ce point, revoir les items 1.1, 1.2, pp. 20-24.

immobile face à une mobilité des déplacements humains en son sein (B. Guy, *id.,* p. 51), mais était sujet à un devenir, favorisé entre autres par sa caractéristique « semi-fixe ». Or il ne devenait pas qu'espace d'ateliers, de repas ou de conversations sournoises autour d'un café. Il se transformait symboliquement, en devenant espace de résistance. Quant au temps vécu, il n'était pas juste mobile, en mouvement perpétuellement instable, comme lors des cheminements affairés des apprenties cuisinières : sa qualité *kairos,* se voyant de partout, faisait en sorte de l'étaler de plus sur une aura stable ; de ce fait, typiquement 'à table', ce temps nageait sur des vagues placides, sans se déformer en des changements brusques et frénétiques, mais en se sédimentant lentement dans les lignes, les courbes, les interstices du milieu.

4.9 Le piment de la démarche événementielle

Le cadre des repas partagés était le piment non complètement prévisible de la démarche évènementielle, laissant momentanément de côté les conventions formelles ; c'était le micro-événement donnant sa contribution au devenir de la vie courante (A. Lévy, 2012, p. 54 ; A. Nouss, 2001, pp. 447-448). Il faisait en sorte que, même dans les « form'actions » des mois de mars et avril 2018, les distances entre la salariée et les autres adhérents ne soient jamais trop grandes. En cela reposait, entre autres, l'horizon de sens nouveau engendré par cette expérience des repas. Cela était dû, comme le dit J. Simonin, à ce « présent-passé » ou« présent-futur » (J. Simonin, 1999, p. 4) que constituaient les divers repas partagés en rapport au « maintenant » de l'événement des ateliers – selon que les repas adviennent avant ou après les ateliers. Ce qui permettait un travail de mémoire collective des postures et codes d'interaction qui se re-légitimait dans un temps social, imprégné de valeurs de *kairos,* débordant le cadre strict des ateliers et allant jalonner même les tissus de la vie ordinaire. Dans ce sens aussi on peut se rendre compte de la part de l'agir des sujets concernés, donc de leur capacité politique, dans le fait de faire redevenir périodiquement ces micro-événements, le long de l'année. En effet, précise Quéré, une personne ne subit pas simplement l'évènement : elle compose avec lui, elle lui répond aussi (L. Quéré, 2006, p. 201). Pour cela, si on parle en termes de changement, le changement que le 'double événement' des repas partagés et ateliers a engendré, dans la 'longue' période couvrant l'année 2017/2018, n'était pas quelque chose de radical, causé par des ruptures nettes du cours des choses. Il n'y a jamais eu à la «Maison pour agir» d'éclatements révélateurs ou initiateurs de processus tout à fait *ex novo*. Il s'agissait de micro-événements se tissant entre eux, dans une trame conjuguant les registres opposés de continuités et discontinuités, dans un flou difficilement explicable si l'on fait recours à une analyse linéaire.

C'est-à-dire qu'il y avait des temporalités tantôt courtes, tantôt étendues, en d'autres mots le *chronos* des nécessités pratiques prenant vie dans le *kairos* spirituel du milieu, sans prévaloir sur ce dernier. Dans cette mouvance il y avait aussi, d'ailleurs, l'imprévisible des idées pro-écologiques qui coulaient lors des débats une après l'autre, ramenées, au besoin, au prévisible d'un enchainement logique d'interventions, mais sans jamais que ce dernier étouffe le caractère libre de leurs manifestations.

C'est par ce biais que l'on peut affirmer que ni moi, ni Éric, ni Victoire, n'avons changé radicalement de conduite, même au gré des situations vécues et révélatrices de valeurs 'nouvelles', tels les repas partagés. Nous avons réadapté nos conduites, en veillant à tenir en compte les codes de convenance réajustés au gré des interactions, tout en maintenant des attitudes plus propres à nos manières de faire habituelles, dénotant aussi nos 'intérêts' respectifs. Éric, même s'il manifestait, en diverses instances, plus de détachements que d'attachements pour les actions, ne s'est jamais complétement détaché. Il a réalimenté constamment, envers les adhérents, un comportement de respect, il se rendait disponible pour les tâches d'aide par rapport aux besoins collectifs, une disponibilité même plus marquée lors du cycle des ateliers anti-gaspillage, par rapport à ses engagements passés ; or, cela sans dédaigner son inclination habituelle à s'éclipser de la scène dès lorsqu'il ressentait que l'on n'avait plus besoin de lui[80]. Victoire a développé davantage de calme dans la gestion des petits dysfonctionnements du système ou dans l'acceptation de leur imprévisibilité (les enfants à gérer, les sollicitations variées des habitantes, les départs ou arrivées désynchronisés du temps des actions), ainsi que davantage de souplesse dans la durée de ses 'monologues' institutionnels devant le public ; ceci, sans pour autant refuser son statut professionnel au sein du groupe et les tâches logistiques qui y étaient inclues. Pour ma part, j'ai suivi un parcours similaire : sans dénier la pratique de l'observation pour la recherche, j'ai considérablement nuancé les postures que j'avais au début de mon séjour, en me rendant plus impliqué dans la participation, en évitant des questions inappropriées envers mes interlocutrices. Tous les trois, nous avons donc réadapté nos conduites dans une logique métisse, en entretenant la mémoire de nos 'traces' de comportement et en les faisant fructifier dans l'avenir, en allant et venant entre du nouveau et de l'ancien, sans opérer des substitutions nettes entre une attitude et l'autre, mais en les faisant dialoguer dans l'alternance. Comme le métissage « conjugue ce dont on vient et ce vers quoi

[80] Notons, par ailleurs, l'« ambiguïté » des sentiments d'Éric par rapport à la coordinatrice : par moments il disait que c' était « une bonne personne », ensuite qu'elle nous laissait, lui et moi, sans nous confier des taches valorisantes, ensuite il réaffirmait qu'il avait du respect pour elle…A quoi faut-il ramener cette oscillation d'opinions ? J'avoue que je n'ai toujours pas réussi à comprendre complètement ses réels ressentis.

l'on va » (F. Laplantine, 2001, p. 53), nous conjuguions à notre manière, à travers nos manières de faire respectives, ce dont on venait et ce vers quoi on allait : c'est-à-dire nos habitudes, nos 'enjeux' individuels, ensemble avec des attitudes d'ouverture à l'Autre dans la coopération et la sociabilité. Des attitudes que l'on avait intégrées chemin faisant, avec le reste du groupe. Sur la base de ces données aussi, on peut comprendre pourquoi les repas partagés favorisaient le déploiement d'une altérité majeure.

4.10 Un avenir en devenir

Bien entendu, on sait maintenant que les ressemblances entre les deux cadres s'estompaient si l'on prend en compte le devenir historique, soit la variable des repas partagés du 23 octobre 2018 et du 11 décembre 2019, confrontée notamment à la variable des actions ayant eu lieu dans l'année 2017/2018. Puisqu'on a entrevu, à partir de la gustation (cf. item 4.6, pp. 90-92), qu'une rupture s'est engendrée entre le passé et la nouvelle époque, où au cours des repas collectifs plus récents apparaissaient à la limite plus de distances que de proximités, plus de *chronos* que de *kairos*. Toutefois, il est aussi intéressant de remarquer ce contraste même entre ces deux repas et les ateliers thématiques avenant au cours de la même vague temporelle concomitante (par exemple, l'atelier de partage de cosmétiques du 8 février 2019 et les ateliers de recyclage de Nafal, de mars à mai 2019) : puisque l'on continuait à noter aux ateliers des sillages dans les empreintes anciennes, celles de solidarité et de partage, de manière beaucoup plus évidente qu'aux repas partagés avenant dans la même année. Alors, un phénomène nouveau semblait se produire dans cette période : c'étaient les ateliers à conserver des signes de métissage, de faim sensorielle, d'exotisme, sensiblement plus que les repas collectifs. C'était comme si les choses s'étaient renversées. Cependant, un trouble quant à la plausibilité analytique dans ce sens vient de ce qu'il était possible que, à mon insu, d'autres ateliers et repas aient quand-même lieu entre les adhérents ; il se pouvait que Victoire décide de ne pas toujours m'inviter pour ne pas percevoir ma présence comme plus intrusive que ce qu'elle était déjà perçue. Et en effet, de temps en temps je prenais connaissance, via Olympe ou Sarah, de leurs rendez-vous avec leurs amies à la «Maison pour agir» lors de « réunions d'information », précisaient-elles sans aller plus loin. 'Quelle surprise', pensais-je à chaque fois ; en effet, je finissais toujours par me demander pourquoi, moi qui étais quand-même adhérent, j'étais partiellement exclu du collectif. Pour cela je ne pourrais pas attester du degré réel de fréquence des retrouvailles notamment pendant toute l'année 2019, et donc de la pleine crédibilité des

dynamiques que je viens d'avancer. 'Peut-être', voire 'vraisemblablement', 'à 70%', c'est tout ce que je pourrais en dire. Je n'aurais jamais su certaines choses pour de vrai.

Chapitre 5

Une transition vers d'autres horizons

J'ai tenté, au cours de cette 1ère partie de thèse, de valoriser au mieux les apports complexes du phénomène du métissage. Les idées que j'en ai tirées sont loin de dresser des conclusions abouties ; c'est pourquoi elles méritent de faire l'objet d'un traitement ponctuel au cours de la prochaine partie de ma thèse. Ce sont des points délicats, ceux que j'ai évoqués sur l'« ambiguïté » ou l' « l'altérité ». S'ils ont pu dégager du sens des pratiques que l'on a vues, ce sens était sujet à des mises en doute aussi ; je l'ai souligné, par exemple, en interrogeant la question de « l'hétérogène » ou celle relative au « dégout ». Par le fait qu'elles sont par définition instables, les idées que j'ai dégagées, ainsi que les notions qui les régissent, ont besoin de se confronter à d'autres espace-temps de développement du terrain, en dehors de l'environnement 'micro' de la «Maison pour agir» et de la temporalité de la première phase de l'enquête ethnographique. A commencer par le devoir de prendre en compte la notion opposée d'anti-métissage. A cet égard, le tout dernier paragraphe de cette première partie lui offre une dédicace, à titre de transition anticipant des horizons du possible de la suite de la restitution de la recherche.

5.1 L'anti-métissage

Revenons à la sensation de redondance qu'il me paraissait quelque part ressentir pour les démarches de la «Maison pour agir» (cf. p. 78). Pourquoi avais-je, malgré tout, la sensation que cela tourne en rond ? Que 'ça ne colle pas' ? Comment expliquer cette impression de stagnation ? Celle-ci, décrivait-elle une sorte d'ambiguïté étant donné que je la ressentais de temps en temps ? Et encore, et le plus important pour l'ethnographie, s'agissait-il juste de mon état d'esprit ou cela relevait d'une sensation partagée, bien qu'inavouée, de la part de mes interlocuteurs ?

L'anti-métissage est énoncé comme « la pensée dominante » présupposant « une nature humaine essentialisée ou le plus souvent une culture particulière déjà constituée, un monde dans lequel les places et les fonctions, l'ordre et les valeurs sont donnés de toute éternité et existeront pour toujours » (F. Laplantine, 2001, p. 131). C'est « l'exacerbation de frontières », « l'obsession de la filiation pure et de la reproduction de l'identique », « la répudiation anxieuse de l'aspect inquiétant de la réalité et de l'aspect contradictoire de l'existence » (F. Laplantine, *id.,* p. 132). Cette 'reproduction du même' que j'éprouvais sur le terrain, faudrait-il la ramener à l'anti-métissage ? Mais de l'anti-métissage, de la séparation par rapport à quoi, à qui ? A toute une frange de la population vaudoise qui ne se faisait pas voir à la «Maison pour agir», qui ne s'y sentait évidemment pas concernée, tels les hommes et le monde de la jeunesse locale ? Un anti-métissage peut-être révélateur de l'échec du pouvoir politique dans sa mission de garantir les liens symboliques avec les divers tissus sociaux (G. Balandier, 2015, pp. 7-8) ? Ou peut-être révélateur de celle que M. Augé nomme « crise de la modernité », c'est-à-dire le langage de l'identité qui l'emporte sur celui de l'altérité ? (M. Augé, 2010, p. 87) ?

5.2 Des anomalies, des discordes

A ce point il faut faire une distinction entre les acteurs de terrain, c'est-à-dire reconsidérer les conduites de la coordinatrice Victoire, et prendre en compte un autre paramètre : les enfants. Et précisément les enfants du quartier environnant, qui parfois pénétraient dans la «Maison pour agir» en petites masses sans prévision, pour occuper les pièces, demander à manger ou à boire quelque chose, ou à faire des dessins. Le récit d'un épisode générateur de discordes est ici assez saillant. Le 5 juin 2018, la placidité d'un après-midi à la «Maison pour agir» a été rompue d'un coup par trois gamines qui, en profitant de la porte ouverte à l'arrière de la structure, ont accédé au lieu. Une des trois s'est faite la porte-voix du trinôme : elle réclamait son droit à venir, que les enfants du quartier cherchaient un lieu où pouvoir « faire des choses ensemble », vu que selon ceux-ci il n'y avait pas de centres sociaux dans les alentours où pouvoir se rendre. Après leur avoir expliqué une des 'règles' de la vie du lieu que Victoire m'avait illustrée, à savoir que les enfants ne pouvaient pas venir à la «Maison pour agir» sans l'accompagnement de leurs parents ou sans être inscrits comme adhérents, j'ai été vaincu par leurs suppliques, « on est sages », promettaient-elles. Elles me disaient que leurs parents avaient des problèmes, ils ne pouvaient pas venir les accompagner. Je les ai faites accommoder dans la pièce 2, je leur ai

offert des feuilles de papier, des crayons de couleur, des « kaplas »[81]. Elles étaient toutes satisfaites et ravissantes. Après leur avoir quand même recommandé de faire attention à ne pas déranger la salariée, qui était en train de passer un entretien dans la pièce 1, j'ai été subitement abordé par celle-ci, je me sentais pris en flagrant moi aussi, comme un enfant qui avait commis quelques bêtises. Elle a éloigné les gamines sur un ton sec et d'une manière brusque, leur répétant qu'il ne fallait pas venir sans l'accompagnement des parents, mais les trois ne semblaient pas vouloir partir ; elles faisaient résistance, en allant et revenant près de Victoire, sans fuir, sans peur. Avant de disparaitre, une d'entre elles avait prié Victoire d'appeler un de leurs parents pour lui demander la permission qu'elles puissent venir ici. « Tzzzzzzzzzz, je vais les appeler quand vous serez sorties », leur a dit Victoire sur un ton même plus âpre ; le même qu'elle a employé, quelques minutes après, pour revendiquer à un parent, par téléphone, que « la «Maison pour agir» n'était pas pour les enfants » (c'est une citation directe de sa part). Ensuite, elle me réexpliquait, d'un air fatigué et contracté, (et ici encore je cite, au présent), que « encore avec 2-3 enfants ça va, mais il faut savoir que le lendemain et le jour après demain il peut y avoir 10-20 enfants et que ça devient ingérable, et que avec les enfants il faut être clair, faut dire les choses une fois pour toutes, sinon c'est aussi une question de justice, certains oui, d'autres non…». Avant de revenir à son entretien sans me saluer, elle me reprochait qu'il aurait mieux valu l'appeler avant d'agir de cette façon-là. Cette scène faisait écho à d'autres petites 'anomalies' de la vie quotidienne : comme quand un garçon, aux prises avec la réparation d'un vélo dans la cour jardinée adjacente à la «Maison pour agir», était entré pour demander à Victoire du scotch, et celle-ci, brusquement et froidement, lui en avait donné en pointant « Je ne sais pas si j'en ai », avant de revenir à ses occupations informatiques.

5.3 Des hôtes encombrants et pas faciles

En bref, que faudrait-il lire dans ces bribes de relations ? Il est vrai d'un côté que la conduite de la coordinatrice de la «Maison pour agir» peut s'expliquer par sa préoccupation d'avoir dû assumer sa partie de responsabilité au cas où les enfants aient eu un accident, sans la supervision de leurs parents. Or il était clair aussi que ces enfants représentaient des Autres pour la salariée : l'Autre qui dérangeait, « un hôte encombrant et pas facile »[82]. Comme les enfants aux ateliers, ils introduisaient un brouillage, qui « insère de la confusion au sein même de nos sens les plus

[81] Kapla est un jeu de construction composé de planchettes en pin des Landes de mêmes dimensions, conçu pour les enfants et les adultes. Www.kapla.com/vitrine
[82] Ainsi que le dirait Nouss (A. Nouss, 2001, p. 78).

habituels, les plus ordinaires » (F. Laplantine, 2001, p. 213). Moi aussi j'y rentrais, en bouleversant les repères que ma tutrice s'était fixée. Faudrait-il lire dans sa volonté de couper les rapports, de réprimer les négociations, un échec dans la pensée de l'altérité, soit la logique d'une altérité « relative » ? C'est-à-dire, l'altérité relative marquant les limites autrui des siennes, la reproduction d'un rapport par quoi le « je » de Victoire, en maintenant une frontière symbolique nette avec le « tu » des enfants et de moi, entretenait une domination sur eux et sur moi ? Et dès lors, faudrait-il élever la 'vérité' circonstancielle de cet anti-métissage à une considération générale sur le terrain, en invalidant par-là tous les points propres au métissage que j'ai cherché à dégager dans le texte ? C'est une question qui reste ouverte. Faudrait-il lire dans ce « marginal », dans cet « infiniment petit » du milieu, la chance pour l'anthropologue de « percer le mystère de la totalité » (A. Moussaoui, 2012, p.33) ? Ou vaudrait-il mieux faire appel à tous les éléments recueillis des flux analysés, pour ne pas offrir un panorama réducteur du réel ? C'étaient des questions qui restaient encore largement ouvertes, à l'époque de ce chaud jour de juin. Mais le lecteur pourra découvrir des réponses plus assurées durant la prochaine partie du texte.

Partie II. Des trames de l'« enquête mobilisatrice » aux trames relationnelles entre acteurs de la «Maison pour agir». Vers une régression du lien social

L'objectif de cette 2ème partie vise à éclairer les perceptions et les attachements pour les valeurs et pratiques sur l'écologie et la solidarité prenant essor de la part d'acteurs principalement autres que les riveraines vaudoises habituées de la «Maison pour agir» : d'un côté, de la part de certains habitants du quartier du Mas du Taureau ; d'un autre, de par mes deux collègues volontaires en service civique, lors des situations où nous nous trouvions engagés ensemble pour des missions de sensibilisation publique (des balades urbaines à Vaulx-en-Velin pour la distribution publique de « flyers » associatifs ; des permanences au marché local avec des « stands » informatifs de la «Maison pour agir»). Les analyses insistent sur le croisement des visions des deux catégories d'acteurs en suivant le croisement de leurs voies pendant les missions ; ceci, quitte à mieux saisir en retour les visions des autres acteurs (les salariées, les riveraines habituées). La place et l'influence de l'enquête ethnographique chez tous mes interlocuteurs de terrain, confrontée également à l'enquête parallèle de sensibilisation à l'« écologie et la solidarité », est également interrogée. C'est en lien avec ce point que sont exploités les apports précieux d'un nouveau corpus de données : celui des entretiens qualitatifs de recherche. Une autre nouveauté de cette partie de restitution est constituée par de nouvelles théories sur l'écologie et la solidarité testées au carrefour avec le matériel du terrain physique. Une nouvelle démarche méthodologique et épistémologique va aussi apparaitre pour

accompagner pas à pas les dynamiques de marche (un des phénomènes intéressant cette partie de restitution) : c'est-à-dire, justement, une anthropologie de la marche, avec ses références bibliographiques spécialisées.

Ensuite, interviennent des réflexions plus générales, qui vont replacer le sens des démarches locales traitées (qui sont déjà entre elles mises à comparaison) dans le contexte social qui les enveloppe, imbriqué avec des questions de rénovation et de développement urbain impliquant le panorama des grands ensembles. C'est par l'intérêt pour ces enjeux que j'ai pu me projeter aussi dans l'année et demie suivant mon volontariat contractuel, sans perdre de vue le devenir du réseau associatif. C'est ce qui m'a permis de saisir des mouvements de plus large envergure que les actions ou rencontres singulières, baignant dans un fond de pénurie symbolique et d'anti-métissage, sans pourtant que les voies métisses de solidarités et écologies réinventées, transformées, disparaissent tout à fait.

Enfin, une conclusion générale reprend les points saillants abordés pendant la 1ère et la 2ème partie de la thèse.

Chapitre 6

L' 'épine dorsale' de l'enquête : objets, méthodes et leurs passerelles

1. Un écho aux objets d'étude : altérité, écologie, solidarité

6.1 Énigmes sur l'altérité

Comme anticipé dans l'introduction générale[83], une problématique transversale à tous coins de mon terrain est celle de l'altérité. Au cours de la 1ère partie de thèse on avait retrouvé, dans plusieurs instances, des relations marquées par une altérité de type « absolu ». Or j'avais conclu en laissant entrevoir des bribes de relations, entre la salariée Victoire et des jeunes ou enfants de quartier, suggérant des dynamiques d'exclusion. Je voyais cela comme quelque chose de révélateur, qui pouvait être comparé à d'autres dynamiques qui me semblaient similaires. C'était un expédient par lequel, me sentant particulièrement ému par les faits, j'ai décidé d'approfondir une autre dimension du terrain : celle dépassant les quatre murs de la «Maison pour agir» et allant enquêter, dans l'espace public de la cité environnante, sur le lien mutuel (ou le manque, voire l'échec du lien) entre les habitants de quartier (autres que les femmes habituées de la «Maison pour agir») et les engagés associatifs. Je percevais, depuis un certain temps, qu'il y avait des troubles dans les liens entre certains membres associatifs et les gens du quartier de proximité. Les faits ont en effet révélé, essentiellement, que des pans entiers de population locale ne se sont, parait-il, jamais intéressés à participer aux actions de la «Maison pour agir»,

[83] Revoir l'introduction générale, pp. 8-10.

ni à venir se renseigner sur les enjeux de l'association, ou à répondre activement à la campagne de sensibilisation à l'écologie lancée par l'association depuis sa naissance (janvier 2017). De plus, il apparaissait souvent que, plus l'équipe de la «Maison pour agir» tentait d'instaurer des contacts avec les locaux pour les sensibiliser, plus ceux-ci renouaient avec leur indifférence, leur fausse curiosité, qui se traduisaient dans des détachements évidents. Ceci a fini par emmener les membres associatifs, spécialement les salariées, à 'lâcher prise' au bout d'un moment, à réduire progressivement la politisation de leur sensibilisation concernant certains formats de sensibilisation, en se détachant du réseau social vaudois à large échelle.

De plus, sur un autre versant (comme l'on verra), dans la mesure où nous, les trois volontaires en service civique (moi, Éric, Olfa), avions contesté diverses fois l'ordre associatif, et avions fini, individuellement ou en groupe, par produire des dysfonctionnements dans la tentative de réaliser les missions où nous étions censés nous engager, je me sentais doublement poussé à diriger l'investigation vers cette autre 'zone d'ombre' aussi. D'autant plus que moi aussi, j'étais directement touché par les faits : que ce soit la cause ou la conséquence de ces dysfonctionnements, je faisais l'objet par moments, comme mes deux collègues, d'une certaine indifférence (voire de la méfiance) et d'une exclusion de la part notamment des salariées Claire et Victoire. Ces comportements se sont progressivement cristallisés en elles (bien qu'il n'y ait pas eu que de la pure méfiance) le long de l'année de notre séjour contractuel. Peut-être qu'il y avait un lien entre les deux 'zones d'ombre' ? Peut-être que, à la fois dans l'un et dans l'autre cas (les habitants de quartier et nous les volontaires), il s'agissait d'altérités qui dérangeaient, qui troublaient ? Deux altérités se trouvant sur deux plans sociaux différents et parallèles, et au besoin, 'doublement' menaçants et difficilement saisissables pour les salariées, soucieuses maintes fois de ne penser qu'à accomplir les opérations bureaucratiques de leur travail ?

C'étaient certaines parmi les énigmes qui m'intriguaient. Puisqu'elles auraient certainement pu interroger les problématiques de l'altérité, de l'écologie et de la solidarité sur de nouveaux fronts. Or les nouveaux fronts proviennent aussi des ontologies de solidarité et d'écologie elles-mêmes, dont j'ai découvert de nouvelles significations au fur et mesure de mon enquête, et dont je vais approfondir les étymologies dans les prochains paragraphes.

6.2 L'écologie : une dialectique inscrite dans l'Histoire

Venons maintenant à définir justement l'écologie, à la fois système de représentations en société et un des piliers portants de ma recherche. Avant de parvenir aux questions qui m'intéressent, un bref détour historique s'avère nécessaire pour resituer ce domaine dans sa

profondeur culturelle.

Pour certains auteurs, l'écologie est d'abord une discipline scientifique et une pensée ayant ses origines dans les sciences naturelles et biologiques du XIXème siècle. C'est un concept qu'aurait inventé un scientifique allemand, E. Haeckel, s'inspirant de la théorie darwinienne de l'évolution (A. Debourdeau, 2016 ; G. Guille-Escuret, 2014). L'idée d'évolution comme « lutte pour l'existence », comme « sélection naturelle » de certaines espèces au détriment d'autres, était fondatrice de cette écologie comme science appliquée aux conditions d'existence au sens large, pour en comprendre les mécanismes (A. Debourdeau, 2016, p. 34)[84]. Par-là se comprennent les racines du mot, d'*oikos* (« maison ») et *logos* (« la théorie »), où « maison » dénote l'ensemble des organismes vivants et leurs milieux environnants (A. Debourdeau, *id.,* p. 36). A partir de la deuxième moitié du XXème siècle, cette écologie a investi la sphère publique et politique, se légitimant comme « ciment d'un rapport au monde à part entière » (A. Debourdeau, *id.,* p. 34) : ceci a fini par donner lieu à des scissions et des controverses entre plusieurs ramifications scientifiques et idéologiques (*id.,* pp. 43-44). C'est en particulier l'Église, elle qui pose typiquement sur l'esprit la clé pour la transcendance, la vérité de l'être, qui a reproché à Haeckel de prôner une vérité des rapports et des problèmes humains à rechercher dans les lois naturelles (*id.,* pp. 46-47). A l'opposition entre homme et nature, pilier fondateur de la religion chrétienne, fait contrecoup l'idée d'une évolution progressive, d'une descendance : l'homme dérive des animaux, des mammifères[85].

Or il est curieux de noter une conception inverse d'écologie. Nombres d'anthropologues et philosophes insistent à la définir comme un héritage spirituel et culturel de la théologie judéo-chrétienne ancienne, de matrice occidentale. Cette même théologie qui se révoltait contre Haeckel plusieurs siècles après. Selon cette spiritualité l'homme et la nature auraient été créés séparés et l'homme, à l'image de Dieu, se serait senti légitimé à exploiter la nature pour emmener la planète à une condition adamique de perfection humaine, en rejoignant par-là la condition pure de Dieu (L. White, D. Bourg, *in* D. Bourg et P. Roch, 2010). De cela provient notre foi dans le progrès, à travers la domination matérielle et technologique de la nature pour transformer la condition humaine. Dieu a donc donné à l'homme la clé mystique pour

[84] La définition attestée que donne Haeckel est la suivante : « Nous entendons par écologie la science des relations des organismes avec le monde environnant, auquel nous pouvons rattacher toutes les conditions d'existence au sens large. Ces dernières sont de nature organique ou inorganique et jouent toutes […] un rôle prépondérant dans la conformation des organismes car elles les contraignent à s'adapter à elles » (E. Haeckel, 1966, cit. A. Debourdeau, 2016, p.35).

[85] « La grande question de l'origine du genre humain, la question des questions, a reçu maintenant sa réponse scientifique : l'homme descend d'une lignée de mammifères pithécoides », annonçait Haeckel dans son œuvre *Le Monisme, lien entre la religion et la science : profession de foi d'un naturaliste* (1897).

transformer la nature, à la fois celle en dehors de lui et celle immanente à lui, pour la rendre une « technique divine ». Cette séparation originaire a légitimé, au cours des temporalités de l'histoire occidentale, la domination naturelle (D. Bourg, *in* D. Bourg et P. Roch, 2010, pp. 29-34). De cela a surgi cette volonté de toute-puissance de l'homme occidental au-delà de ses limites « naturels », que l'on appelle « transhumanisme », qui aurait justifié les visées expansionnistes et impérialistes sous l'égide du christianisme (M. M. Egger, A. Papaux, *in* D. Bourg et P. Roch, 2010).

Mais, en même temps, il y avait aussi des résistances à cette idéologie, ce qui emmenait à l'accouchement d'une 'autre' écologie : déjà le rebelle Saint-François d'Assis substituait à l'idée de séparation homme-nature le crédo dans l'égalité de toutes créatures et dans la paix terrestre (L. White, *in* D. Bourg et P. Roch, 2010, pp. 22-24). Dans la tradition théologique orthodoxe il n'y avait pas de dualisme, Dieu et la Nature étant présents l'un dans l'autre. Ici notons que le « Logos », composante de l'ontologie d'écologie, était Principe organisateur du monde, prenant chair en Jésus-Christ et se transmettant en toutes entités vivantes, reliées entre elles dans la solidarité et l'interdépendance. L'énergie divine était cosmique, puisqu'elle passait de tout en tout dans une sorte de parenté symbolique[86]. Ce sont les conditions faisant que chaque entité puisse avoir son épanouissement vital en puisant de cette énergie cosmique. P. Gisel souligne que même dans le christianisme en époque médiévale la religion prônait d'un côté pour des vertus d'équilibre, de sagesse, face à un monde conçu comme un Cosmos, où le « macrocosme » (l'univers) se reflétait dans le « microcosme » (l'humanité) (P. Gisel, *in* D. Bourg, P. Roch, 2010, pp. 96-97).

Ce sont toutes ces tendances et contre-tendances, les deuxièmes rebelles à la foi chrétienne dans la transcendance humaine, qui ont apporté à l'écologie ce qu'elle a hérité jusqu'à nos jours. Les mouvements et projets écologiques sont censés aujourd'hui se poser en opposition au projet capitaliste de domination du monde, qui semble être remis en discussion par les écologistes et intellectuels contemporains : à une époque vue comme porteuse de dégradations environnementales sans précédent, le transhumanisme aspire à se convertir dans d'autres attitudes envers l'environnement, plus tournées vers son respect et sa conservation. Il y a en effet une conscience accrue chez nos contemporains sur les dégâts causés par des siècles d'exploitation, ayant pour corollaire la perception d'un environnement naturel « qui cesse de nous environner pour nous submerger, à l'exemple du réchauffement climatique » (A. Papaux, *id.,* p. 118). L'écologie, de nos jours, se représente donc comme « l'art d'habiter la maison

[86] P. Florenski, *Les sources humaines de l'idéalisme,* cit. M. M. Egger, *in* D. Bourg et P. Roch, 2010, p. 85.

Terre », avec une dimension sacrée, celle de « garder », de « sauver », donc « ce que Dieu sauve ou veut sauver » (A. Gesché, 1994, cit. M. M. Egger, *in* D. Bourg, P. Roch, 2010, p. 88). Et, ensemble à cette idée de préservation, se rajoute celle de transmission intergénérationnelle de cet héritage ainsi que d'épanouissement de tous organismes vivants grâce à celui-ci (M. M. Egger, *id.*, pp. 88-89). Ainsi, parait-il que l'histoire se répète, porteuse de deux tendances, de deux regards opposés et parallèles définissant la modernité : la toute-puissance sur la nature rimant avec une intense volonté de protection.

6.3 L'écologie, entre durabilité et dominations

C'est à partir des années '60 en particulier, au fur et mesure que grandissait la conscience des crises environnementales, que l'écologie s'est affirmée comme « l'étude de la totalité de l'homme et de l'environnement », l'homme étant perçu comme « partie intégrante de son milieu naturel » (E. P. Odum, 1975, cit. A. Debourdeau, 2016, p. 55). La philosophie insistait sur la pensée du monde dans cette perspective « écocentrée », pendant que l'écologie scientifique commençait à s'élever à instance gouvernementale. Cette sensibilité pour la dégradation environnementale a débouché sur plusieurs conventions internationales sur la biodiversité[87] et a été appropriée par diverses disciplines du social (économie, géographie, sociologie, anthropologie). Les intentions étant de mettre en cause la logique globale du développement (J-Y. Martin *et al.*, 2002 ; E. Planche, 2018). Cette volonté, matrice d'abord des pays occidentaux, visait à se traduire dans des politiques pointant l'appropriation, la gestion et la transmission des ressources environnementales dans une optique de durabilité inscrite dans des temporalités longues. Dans les années '80 l'écologie était intimement associée à cette question de durabilité, au but que « les générations actuelles puissent satisfaire à leurs besoins sans compromettre pour autant la capacité des générations futures à répondre aux leurs » (J-L. Dubois, F-R. Mathieu, *in* J-Y. Martin, 2002, p. 73). Cette durabilité allait s'articuler sur les dimensions économique, sociale et écologique combinées (J-L. Dubois, F-R. Mathieu, *id.*, pp. 76-77). Toutefois, plusieurs problématiques de domination persistaient et persistent encore, que l'on pourrait résumer en deux filons reliés : d'un côté, la politisation marchande des ressources durables s'imposant des pays riches aux réalités pauvres et accentuant les inégalités sociales, économiques, écologiques, entre les deux (V. Deldrève, J. Candau, 2015 ; J-Y. Martin *et al.*,

[87] Pour en citer quelques-unes : Convention sur la biodiversité (1992), Convention sur le changement climatique (1994), Convention sur la lutte contre la désertification (1994) (cf. J-Y. Martin, *in* J-Y. Martin, 2002, p. 41).

2002). D'un autre côté, l'hégémonie des savoirs écologiques portés par les sciences naturelles, et propulsés par les politiques dominantes de développement (institutions gouvernementales et éducatives, organisations internationales) au détriment des approches des domaines du social et des savoirs marginaux (J. Barrau, 1990 ; G. Guille-Escuret, 2014 ; J-Y. Martin *et al.*, 2002 ; S. Poirot-Delpech, L. Raineau, *in* S. Poirot-Delpech, L. Raineau, 2012)[88]. Et ces contraintes sont ces mêmes 'plaies durables' qui s'accumulent à l'ombre des 'progrès durables' du XXème et du XXIème siècle et qui dérangent politiquement : la pauvreté ou les diverses inégalités, dont justement celles entre savoirs globaux et locaux. Il n'y aurait pas de quoi s'étonner alors si l'anthropologie française a eu du mal, semble-t-il, à assumer des thèmes de recherche sur les faits écologiques dans les années '60 et '70 (J. Barrau, 1990, p. 25) : en effet, son accent épistémologique pouvant mettre dangereusement en discussion le dualisme homme-nature au fondement de l'histoire culturelle européenne. Mais, contre ces tendances, des réponses intellectuelles alternatives. Comme celles de l'anthropologue B. Hours affirmant l'envers du décor de la durabilité : il s'interroge si cette institutionnalisation ne sous-tend une exploitation capitaliste globalisée guidée par l'idéologie de progrès des Lumières, visant à exercer sa propre emprise technoscientifique sur les sociétés plus 'arriérées' (B. Hours, *in* J-Y. Martin, 2002, pp. 293-296). Ou la thèse d'un E. Morin prônant pour une « écologisation des sciences sociales » : le bricolage entre plusieurs disciplines supporté par l'étude de réalités sociales et naturelles conjointes (J. Foyer, 2011, pp. 183-187). Ou le point de vue de l'ethnologue E. Planche, pour laquelle les mouvements alternatifs contemporains sur l'écologie s'opposent à une mentalité globale de type rationaliste, en préférant à une pensée positiviste et quantitative des solutions centrées sur les liens transversaux liant l'habitant à son territoire, et sur la sphère sensible de la vie (E. Planche, 2018, p. 22). Ou encore, la perspective des sociologues S. Poirot-Delpech et L. Raineau, qui ne partent pas de la vision du local comme cadre de formulation de solutions écologiques préconçues, mais comme lieu de conjonction entre savoirs et actions, entre « locaux » et « experts », sans la prédominance d'une position sur l'autre (S. Poirot-Delpech, L. Raineau, *in* S. Poirot-Delpech, L. Raineau, 2012, pp. 15-17).

Comme je l'annonçais dans les pages introductives[89], c'était, quelque part, pour surfer sur ces vagues 'contestataires' que moi-même j'ai décidé d'aborder l'écologie comme objet d'enquête.

[88] C'est-à-dire ceux dits « populaires », « vernaculaires », et à la fois ceux défendus par des disciplines (comme la sociologie et l'anthropologie), axées plutôt sur l'étude des contraintes socio-culturelles soulevées par les démarches écologiques.

[89] Cf. p. 5.

6.4 La solidarité à l'épreuve de la réalité

Maintenant je vais mieux situer le concept de « solidarité » dans quelques-uns de ses traits saillants. En m'apercevant depuis le début de mon accès à Anciela que « écologie » et « solidarité » étaient des termes toujours associés à l'optique de ses membres, puisque les activités ou projets impulsés ou soutenus par l'association se réclamaient rigoureusement « pour l'écologie et la solidarité », c'est pourquoi à fortiori ce concept ne peut pas être négligé. On verra en effet que, de manière généralement transversale pour les acteurs que je citerai, les idées d'« écologie » et « solidarité » mobilisées par le réseau associatif étaient interprétées par mes interlocuteurs comme étant intimement corrélées pour justifier leurs propos ou comportements. Ainsi, je vais commencer par relater les sens sociologiques du mot « solidarité » étant les plus proches au système normatif d'Anciela. J'ai puisé justement dans quelques théories sociologiques en me souvenant que, comme m'avaient informé des salariées et le président de l'association, l'extraction académique de ses professionnels semble être en rapport avec les sciences humaines et sociales : notamment la sociologie, les sciences politique et la psychologie sociale. D'où, comme une des salariées elle-même me l'avait confié lors de notre entretien de recherche[90], on peut supposer une certaine influence de ces apports dans la construction idéologique de l'association Anciela.

En principe, le mot « solidarité » apparaissait chez Armand Colin en 1896 (M-C. Blais, 2014). Alors que le Code civil de 1804 présentait la solidarité comme un « engagement par lequel les personnes s'obligent les unes pour les autres et chacune pour tous »[91], c'est l'intellectuel L. Bourgeois qui, plusieurs décennies après, s'occupait de recaler ce « principe républicain incontesté » dans la vie et le droit publics (M-C. Blais, 2014, pp. 14-19). On transférait donc une solidarité pensée comme « naturelle » à une solidarité « sociale », dont la loi instituée prônait la dépendance réciproque des êtres vivants et entre eux et leur milieu, en accompagnant parallèlement la théorie darwinienne de l'évolution qui allait dans le sens de la coopération. Cette solidarité devait figurer comme lien entre individus émancipés des attaches corporatifs ou confessionnels de l'Ancien régime, et se réclamant désormais d'une nature laïque, sécularisme. C'était l'institution associative naissante qui se devait alors d'être reproductrice de

[90] Je parle de l'entretien d'enquête avec la salariée Claire, de la min. 5 :44 à la min. 9 :13 (cf. annexes, pp. 447-448).

[91] D'où le lien avec l'étymologie du terme, du latin *in solidum* : « l'un pour le tout » (I. Théry, *in* S. Paugam, 2011, p. 153).

telle éthique de solidarité sociale (*id.,* pp. 19-21). Dans celle-ci, tel que Bourgois le pensait, les évolutions biologique et sociale devaient être un tout, fondé sur la complémentarité logique des actions individuelles et de celles collectives. C'est pourquoi il posait que les individus sont imbriqués dès leur naissance dans un faisceau d'obligations réciproques. Ces obligations, postulant l'« égalité universelle de valeur » appelée à devenir le fondement du droit et de la politique étatique, dans leur devoir d'exercer ce « contrat général » et d'en appliquer les sanctions au cas où tel droit public était enfreint (*id.,* pp. 23-25). C'est-à-dire que, puisqu'il ne peut y avoir de liberté en dehors de l'ensemble social, il faut agir de manière à renforcer l'accord réciproque liant tous êtres vivants, sous peine de sanctions. Cette morale est à la base de la démocratie telle qu'elle a été héritée jusqu' à nos jours.

Pour I. Théry (2011), la solidarité recoupe aujourd'hui plusieurs catégories : l'aide volontaire, la solidarité sociale et nationale, la solidarité familiale. J'ai choisi de me focaliser sur les deux premières, parce qu'elles me paraissaient les plus pertinentes pour resituer la solidarité dans le milieu de la «Maison pour agir».

L'aide volontaire, ou solidarité civile, est désignée comme « un sentiment spontané de projection de soi-même dans autrui », « dessinant une communauté de sort et de vécu, parfois dans le succès mais le plus souvent dans le besoin ou la difficulté » (I. Théry, *in* s. Paugam, 2011, p. 152). Ici des gens, indépendants entre eux, sentent le besoin de se lier volontairement à une condition commune qui les pousse à s'entraider, où « l'on partage certains traits, une histoire, des valeurs communes » (I. Théry, *id.*).

La solidarité sociale et nationale désigne la volonté des individus de s'unir les uns aux autres au nom d'intérêts communs spécifiques. C'est d'abord un concept juridique du droit social, afin de « donner une assise juridique à des groupements intermédiaires entre l'individu et l'État qui s'étaient développés sur la base des grandes libertés collectives, liberté syndicale (1884), liberté d'association (1901) » (I. Théry, *id.,* p. 153). Si la solidarité sociale a permis dans un premier temps d'arracher la plupart de la population à l'insécurité économique, cela n'a pas empêché la propagation de la crise actuelle, marquée par la réapparition de la pauvreté, la dissolution du lien social et les conséquentes ségrégations scolaires et urbaines, ainsi que les inégalités de genre et intergénérationnelles (M-C. Blais, 2014 ; S. Paugam, 2011 ; I. Théry, *in* S. Paugam, 2011). Ce qui serait causé notamment, pose Paugam, par le critère de solidarité sociale pensé comme une responsabilité avant tout collective, sur une laïcité niant des inégalités de base et conduisant les plus malchanceux à se sentir exclus et responsables de leur sort (S. Paugam, 2011, pp. 951-953). C'est face à ces aléas que s'impose dans nos temps modernes la nécessité de « repenser la solidarité », préoccupation partagée par divers intellectuels et responsables de

la vie publique : une réflexion concernant « l'écart entre les principes moraux de solidarité auxquels les individus sont attachés et les conditions réelles d'application de ces principes », ce qui appelle à une révision de l'ensemble des rapports sociaux – de classe, de genre, de nationalités, de territoires, de générations – en intégrant la marginalité (S. Paugam, 2011, pp. 24-25). Ceci se traduit, concrètement, dans la réactivation d'un nouveau type de solidarité : la solidarité de proximité, proche du sens de l'aide volontaire, soit « une aide ou une entraide mutuelle fondées sur les principes de don et de générosité », intéressant des franges réduites de population (I. Théry, *id.,* p. 154-155). On sollicite aussi, de la part de l'État comme garant premier, l'élaboration de politiques publiques visant à conjuguer la responsabilité individuelle et sociale, c'est-à-dire le fait de prendre en compte la conception individuelle de la « vie bonne » et offrir à tout un chacun les moyens d'y parvenir. Concrètement : l'accès aux services et droits publics, la possibilité du progrès social an adhérant aux institutions et en se détachant des protections primaires représentées par la vie familiale (S. Paugam, 2011, pp. 954-955). Par ces remises en question, les tentatives sont donc orientées à favoriser en plus large mesure l'épanouissement individuel tout en lien avec l'alimentation du sentiment d'union collective. La solidarité dans ce cadre, que Paugam résume sous l'expression de « solidarité participative », se fonde ainsi sur un lien étroit entre l'État social représenté par ses diverses instances (les collectivités territoriales, les organismes de sécurité sociale, les associations, les institutions sociales ou médico-sociales) et des individus à titre de sujets de droits et citoyens responsables de leur destin, « quelles que puissent être leur situation objective et leurs difficultés réelles » (S. Paugam, 2011, p. XVI).

6.5 L'écologie et la solidarité : leurs analogies

Au terme de ce chapitre illustratif, voyons que deux analogies apparaissent déjà à ce niveau théorique entre les champs de l'écologie et de la solidarité, ce qui contribue à leur rapprochement sémantique. La première nous est donnée par deux modèles contradictoires d'envisager socialement l'application des deux courants de pensée ; modèles dont l'histoire humaine, dans sa stratification par phases successives, rend compte au sens de leur articulation, de leur juxtaposition. Comme l'écologie embrasse à la fois les valeurs de la toute-puissance et de la préservation, la solidarité aussi inclut une dialectique constante et transformatrice entre deux forces constrastantes : d'une part celle laïque, universaliste, prélude à la solidarité nationale vouée à assimiler les inégalités de base de la population ; d'une autre part, la force contestant ce modèle par l'adoption de mesures se voulant plus particularistes.

La deuxième analogie réside dans la compénétration stricte des deux concepts : comme l'écologie n'est pas conçue comme détachée du social humain depuis Haeckel, et ceci jusqu'aux principes de la durabilité contemporaine, ainsi la solidarité n'est pas non plus exempte de préoccupations écologiques, au sens d'un lien étroit entre les individus et leur milieu. Observons, de plus, que cette philosophie semble être apparemment très connexe avec l'évolution darwinienne posant une continuité entre la nature et la culture, et disjointe de la théologie chrétienne posant au contraire un dualisme originaire entre homme et nature. Mais peut-être que la réalité demeure plus complexe ? Il nous reste à savoir la place que l'organisme de la «Maison pour agir», ainsi que son cadre territorial de proximité, prenaient dans tout cet horizon.

2. Un écho aux axes méthodologiques : le métissage, la marche

Pendant le temps de mon service civique, à part le travail par rapport aux ateliers participatifs, il y avait même le calendrier des missions de sensibilisation publique, sur lesquelles tous les trois volontaires (Olfa, Éric et moi) pouvions être engagés, tout comme seulement Eric et moi. Ces missions visaient à informer à la fois de la présence de la «Maison pour agir» sur l'habitat urbain, de ses actions, et de la possibilité de s'y rendre pour découvrir d'autres associations locales travaillant sur l'« écologie » et la « solidarité », ou pour développer son propre projet en lien avec ces enjeux. Elles rentraient dans le cadre de deux cycles d'ateliers thématiques majeurs, fonctionnant sur des appels à projet validés par les partenaires institutionnels d'Anciela et de la «Maison pour agir» : un « cycle parentalité-santé » en 2017, un cycle « Zéro Déchet » en 2018[92]. Ces expéditions prenaient la forme de permanences hebdomadaires au marché local du Mas du Taureau et de balades de quartier ponctuelles à la rencontre des gens locaux. Avant d'en décrire de manière détaillée des cas de figure, je vais me livrer à des réflexions sur la méthodologie d'approche de telles actions pour les bénéfices de la recherche. En effet, le choix de m'attarder sur ce point répond à un besoin d'éclaircir au mieux la méthodologie de recherche, étant d'ailleurs complexe sur ce terrain, de laquelle ont pu jaillir les données saillantes de la recherche elle-même.

[92] Pour retrouver les sources des informations, voir le site officiel de la Maison pour agir www.facebook.com/Maisonpouragir.

6.6 De l'héroïsme dominateur à une éthique de l'empathie

On retrouve, dans ce contexte de mobilisation publique, les mêmes soucis par rapport à l'observation participante que j'avais relatés en parlant des ateliers participatifs (cf. pp. 26-27). Pour rappel, le problème de l'observation participante classique est que les ethnographes devraient être « alternativement émotionnellement engagés, en tant que participants, et froidement observateurs, dépassionnés, des vies des autres. Cette étrange démarche n'est pas seulement émotionnellement déstabilisante, mais également suspecte sur le plan moral, du fait que les ethnographes établissent volontairement des relations humaines intimes, avant de les dépersonnaliser » (B. Tedlock, 1992, cit. B. Soulé, 2007, p. 131). Comment aurais-je pu, dans le même temps, 'observer' Éric et Olfa pendant la marche ou nos interactions au marché et interagir 'normalement' avec eux pour ne pas troubler notre rapport d'amitié et de collaboration ? Comment aurais-je réussi, de plus, à 'concilier' cette double posture avec celle 'professionnelle' dans laquelle on s'engageait ? Le problème se complexifiait davantage : comment aurais-je pu prétendre concilier jusqu'à quatre dimensions de la démarche, à savoir un savoir-faire professionnel en rapport à mes collègues, aux habitants de quartier, encastré à une observation se prétendant 'empathique' et 'dépassionnée', en rapport à la fois à Éric, Olfa, et aux vaudois ? Il est évident que le choix de combiner toutes ces dimensions sur le modèle de l'observation participante n'aurait pas pu être une bonne piste méthodologique et épistémologique. Ce faisant je n'aurais débouché que dans l'illusion d'un 'héroïsme' révélateur de la prise de pouvoir du chercheur par rapport à ses interlocuteurs. Ce danger était d'autant plus grave qu'il aurait dépassé la dimension particulière d'un projet de recherche pour aller réconforter un lourd inconscient collectif. J'aurais en effet risqué, par là, de redonner poids à une longue tradition par laquelle se voyait légitimé le projet anthropologique de connaissance de l'Autre, débuté à l'heure des expansions coloniales, visant sa domination matérielle et idéologique[93].

Il me fallait donc adopter toujours une posture où la méthodologie rejoigne directement l'éthique, une posture d'abord spirituelle, d'« accueil », de « dialogue » (F. Laplantine, 2001, p. 47). Pour développer ce point, je propose quelques exemples de réflexions par rapport à la place de l'enquête, de la manière dont elle aurait dû être (et a finalement été) menée, dans les mouvances des actions collectives, telles les balades de quartier.

[93] M. Augé, 2010 ; P. Descola, 2008 ; M. Kilani, 1996.

Je parle du fait de privilégier l'écoute d'Éric et Olfa pendant nos conversations en marche. De découvrir des choses de l'Autre en se dépossédant de soi. De suivre les fils des relations qui s'engagent grâce aux échanges réciproques. C'est pouvoir saisir le social en train de se faire dans cette distance-proximité. Ensuite, pouvoir profiter de la gamme multiple de compétences, de ruses dont l'homme dispose même dans les coins de vie les plus ordinaires, pour flotter d'un regard à l'autre, d'un récit à l'autre. On peut parler, on peut marcher en silence, on peut parler en marchant, on peut parler en donnant des « flyers », les habitants peuvent à leur fois nous parler en acceptant ou nous redonnant ces « flyers ». Ces enchainements impliquaient pour le chercheur d'apprendre à se débrouiller entre diverses tâches dans l'action sans perdre l'ambiance conviviale et solidaire d'une balade entre amis et compagnons de route. C'est-à-dire, coordonner la proximité physique en marche ou côte-à-côte près du stand de marché, avec une proximité de langage ou affective, les alterner ou les combiner ensemble selon les stimulations du moment, en évitant de même une proximité exagérée. Encore, chercher un équilibre pratique et éthique entre les pas 'collaboratifs' faisant converger nous les trois volontaires dans des gestes en miroir pour accomplir les missions, et les pas nécessitant plus de repli sur soi, plus d'anonymat. Et, en même temps, s'interroger sur ce que la nature de ces pas et de ces mots pourrait dire quant à une pluralité d'attachements possibles. Ce qui serait valable aussi pour les trajectoires apparemment réduites à un point, comme devant un stand de marché, mais pouvant reprendre cours à tous moments à travers les conversations.

Tout cela, pour repenser dans ce sens la dimension d'imprégnation pour le chercheur, au lieu de la nier. Autrement dit, non pas s'imprégner des faits dans une fusion avec 'tout', à tous moments et dans le même temps – ce qui signifierait renouer avec des tentations scientifiques totalisantes. Mais convertir plutôt, diluer l'imprégnation en alternant plusieurs postures, en recalant celles-ci dans l'imprévisibilité et la prévisibilité des flux du terrain partagé. Des flux pouvant venir de toutes sources : des bruits ambiants (le marasme de groupes d'enfants sortant allègrement d'une école de quartier, le vrombissement de motos filant à toute vitesse sur les routes, les cris mitraillants des vendeurs au marché) ; des sollicitations plus directes par la parole (des mots adressés par les volontaires aux vaudois ou en provenance de ceux-ci, ou alors des confessions de nous les trois volontaires en marche). En bref, il s'agissait d'accueillir cette porosité de flux et les confronter entre eux pour parvenir aussi, dans la mesure du possible, à des significations transcendant leurs premières apparences.

En même temps, dans la même veine, je parle également de libérer l'« écologie » et la « solidarité » de leur confinement ontologique et idéologique, pour les penser comme connexes à nous-mêmes et à nos actions, au sens de ce qui advient au contact avec le monde, en train

d'être vécu pas après pas. Cela signifiant, de ma part, m'ouvrir aux diverses stimulations des paysages traversés grâce à la marche, peut-être en faire part à mes compagnons, et m'enrichir en retour grâce à leurs échos. C'est comprendre alors que l'écologie est aussi le fruit des rapports concrets, ordinaires entre les individus impliqués avec leurs milieux. C'est donc prêter attention à une écologie 'fragmentée', au niveau des attachements individuels ou sociaux, ce qui pourrait emmener de surcroit à en reconnaitre d'éventuels rejets ou manières alternatives de concevoir l'écologie. Je parle ici, par exemple, des représentations communes d'Éric et Olfa sur le monde vécu, touchant à leur horizon de vie scolaire, à un sens fort de camaraderie, à un besoin de dépaysement nourri par de l'humour et de petites moqueries. Mais je parle aussi des attitudes plus propres à chacun : par exemple, de l'insouciance de l'un qui contrastait avec la préoccupation plus aiguisée de l'autre à l'égard des missions, ou de l'alternance de ces deux ancrages que j'avais moi-même. Il faut aussi noter (un sujet que je vais approfondir en aval du texte) un détachement verbal de la part de divers habitants vaudois, doublé et confirmé par l'indifférence ou le rejet devinables dans leur regard ; ceci pour l'écologie, ou mieux, pour « l'écologie et la solidarité » dans les sens véhiculés par la démarche de la «Maison pour agir».

6.7 L'ethnographie « métisse » au bénéfice du volontariat et de la recherche

Évidemment, le projet d'une ethnographie « métisse » se poursuivait, fidèle à la problématique investiguant sur les processus métis de la réalité étudiée. Et notamment, comme j'ai suffisamment soutenu en amont du texte[94], tel projet aurait d'abord mis constamment en question la condition pour pouvoir appréhender le métissage, c'est-à-dire une pensée métisse, incluant l'éthique (F. Laplantine, A. Nouss, 2012, p. 14). Autrement dit, une pensée récusant la plénitude sémantique des dichotomies (soit, entre autres, le sensible et intelligible, le sérieux et le ludique, l'attachement et le détachement, l'enquêteur et les enquêtés).

Étais-je aussi différent de mes compagnons du fait que j'étais universitaire, que j'étais plus âgé qu'eux, que je ne parlais pas naturellement leur jargon arabe ? Étais-je aussi différent d'un riverain du fait que je n'étais pas riverain vaudois, et que j'étais, de plus, chercheur ? Prétendais-je, pour cela, affirmer une séparation par rapport à eux ? Ne pouvais-je moi aussi devenir momentanément habitant vaudois en me liant emphatiquement aux vaudois 'autochtones', et aller explorer par-là de nouveaux horizons d'existence ? Ne devrait-on pas poser que les

[94] Revoir l'introduction générale.

différences de base peuvent s'estomper dans et par le faire du commun ? Ne devrait-on voir, dans ce sens, la solidarité à partir d'une approche constructiviste recalée déjà au niveau des micro-relations entre moi et mes collègues volontaires, avant de l'interroger en plus large échelle ? Ne devrais-je pas supposer, de plus, que Olfa et Éric puissent être eux-mêmes anthropologues, à leur manière ? C'est-à-dire capables de s'approprier mes questionnements, de me les renvoyer selon leurs sensibilités, et les transformer à travers nos contacts et échanges ? D'où la valeur d'investiguer sur l'apparente banalité des marges sociales (telles des missions 'périphériques' en territoire de banlieue urbaine), où cette « tension métisse » peut le plus souvent surgir (F. Laplantine, A. Nouss, *id.,* p.17). C'est-à-dire, pour une ethnographie de l'ordinaire aussi, dans la « prose du monde » constituant la sphère ordinaire de vie, d'où aucun discours scientifique ne peut s'extraire et croire légitimer son autorité savante (M. Merleau-Ponty, 1969, cit. E. Chauvier, 2011, p. 15). C'est justement de tels présupposés que j'ai pu dégager des questionnements et ressources touchant aux modes concrets d'articulation des enjeux du volontariat (celui-ci rattaché au cadre de l'« enquête mobilisatrice » associative) et de la recherche ethnographique sans les séparer de front, au nom d'une éthique s'exigeant comme à la fois scientifique et 'professionnelle' : autrement dit, le fait d'approcher Éric et Olfa, ainsi que les habitants de quartier, en favorisant le métissage par un métissage de postures (esprit d'initiative dans l'action, convivialité, discrétion), dans un contexte de nature 'double' (l' « enquête mobilisatrice » et l'enquête ethnographique), sans perdre de vue les objectifs matériels des missions.

6.8 Pour une ethnographie de la marche, en marche

L'ontologie de marche, « sensation continue du soi et du monde » (D. Le Breton, 2012), « lieu où se défaire des schémas conventionnels d'appropriation du monde pour être à l'affut de l'inattendu, où déconstruire ses certitudes plutôt que s'ancrer en elles » (D. Le Breton, 2012, p. 18), reflète bien le but de ma démarche. Pouvoir évoquer des faits sociaux en rapport à la marche est comme étendre un tapis rouge pour faire fructifier le métissage. En effet, comme le métissage, le phénomène de la marche aussi est connexe à une variété de rythmes d'action, pouvant articuler des directions 'visées' autant que des digressions, de la coprésence autant que de l'anonymat (T. Fort-Jacques, *in* T. Paquot, M. Lussault et C. Younès, 2007 ; R. Thomas, 2007). Tout comme le métissage se joue dans la superposition et l'adaptation de différentes temporalités (F. Laplantine, 2001, p. 51), de différentes dispositions des individus (A. Nouss, *id.,* p. 86), la marche aussi est construction du monde, fruit de la combinaison des compétences

du marcheur (perceptives, pratiques, comportementales) avec les ressources environnementales (R. Thomas, 2005, p. 166). L'idée d'un entrelacement de plusieurs Soi dans l'alternance est commune aux deux concepts et approches. La subversion en est un autre trait commun. Le métissage arrache à la répétition du même (F. Laplantine, A. Nouss, 2001, pp. 8-10) ; ce qui signifie, à l'échelle de notre modernité, une résistance contre « l'oppression de l'Un et l'uniformisation croissante ainsi que contre l'exacerbation des particularismes » (*id.*, p. 20). Du côté de la marche, la lenteur ouvre la voie à l'exploration, la découverte. On peut s'approprier du monde selon nos rythmes naturels, on peut récupérer notre créativité loin de tous utilitarismes (D. Le Breton, 2012). « Le sujet n'est plus engoncé dans son état civil, sa condition sociale, ses préjugés », dit Le Breton (D. Le Breton, 2012, p. 26). Face à une homogénéité fonctionnaliste de l'urbain, la marche, dans ce sens, permet même de transcender l'ancrage physique pour relier d'autres chemins, ceux des récits, des souvenirs, et par ce bagage hétérogène, refaire micro-politiquement la ville (M. de Certeau, 1990, pp. 156-158 ; D. Le Breton, 2012). Une mentalité adoptée par les situationnistes, des scientifiques de l'urbain prônant une appréhension de la ville de par des approches créatives. Ceux-ci dérivent des guides classiques qui imposent des parcours et des savoirs figés, déjà constitués, prêts à l'usage (Y. Bonard, V. Capt, 2009). Ils évoquent des balades favorisant une appropriation à la fois subjective et intersubjective, rationnelle et poétique, du monde.

Pour ces raisons on peut parler de marche en tant que pratique métisse, tel un bagage de connaissances apprises en chemin, se re-projetant dans le temps et les lieux à chaque occasion de marche, d'une façon qui sera probablement similaire, mais pas exactement égale, à la fois précédente. Et alors la marche, soulevée d'une attache physique au lieu, peut continuer, comme elle le faisait dans les faits qui m'ont impliqué directement, lors d'une pause dans un coin urbain de Vaulx-en-Velin, lors de moments d'échange de flyers devant un stand de marché ; même dans la transition, pour nous les volontaires, entre la fin d'une balade et le début d'une nouvelle action à la «Maison pour agir». D'où j'en tirais l'idée de « cheminement avec » comme moyen de connaissance, non seulement comme connaissance en soi. Autrement dit, comme dans le langage des situationnistes, un cheminement fondé sur la recréation d'un « espace perceptif commun » : là où le « je » autoréférentiel du discours du guide classique va disparaître pour pouvoir renouer avec le « je » des allocutaires de marche, pour que le guide puisse se retrouver en eux, dans leurs sensibilités et savoirs, et en retour ressaisir les mutations de son « je » en rapport aux « tu » qu'il aura intériorisés (Y. Bonard, V. Capt, 2009). En d'autres mots, les situationnistes veulent dire que n'importe qui peut devenir guide ou allocutaire selon les situations. Voilà que, dans mon terrain, j'ai tenté de tirer profit de cette philosophie pour

envisager les balades comme une interpénétration constante des 'je-tu' relatifs aux rapports entre nous les volontaires, et en rapport avec l'univers local de cité, au gré de la série des situations de mobilisation. Celles-ci, comme l'on verra, ont fait jouer les rôles d'allocutaire et de guide entre Éric, Olfa et moi, de manière mouvante.

Voyons ainsi, même si pour l'instant juste d'un regard abstrait, comme la marche, dans une triple clé méthodologique, éthique, interprétative, rejoint le métissage dans le fait de faire jouer ensemble les catégories métaphysiques que les deux champs ont en commun : continuité-discontinuité, tours-détours, Je-Tu, individu-monde, proximité-distance.

6.9 Objets et méthodes d'enquête en marche collective

Suite aux réflexions des paragraphes précédents, le lecteur pourrait déjà s'apercevoir qu'il figure que, grâce à l'application d'une pensée de type 'métis', même mes objets d'enquête et les approches d'analyse ne se trouvent pas être nettement séparés entre eux : par exemple la question des attachements, suggérant le devenir et la mobilité, est affine aux champs de la marche et du métissage. On a vu que l'altérité est inséparable de l'architecture intellectuelle du métissage, ainsi que d'une éthique de la marche, par la marche, en marche. Et l'écologie et la solidarité, si coupées de la sphère abstraite du développement où elles sont tiraillées entre des enjeux politiques puissants[95], si recalées dans des sémantiques ordinaires (l'homme renoue avec l'environnement, l'environnement fleurit des perceptions de l'homme ; la solidarité peut être en germe dans de petits gestes, de petites dispositions à l'entraide à partir des choses banales, du quotidien), elles aussi peuvent s'ajuster à la dimension de la marche, ainsi qu' à celle d'une réalité métisse. Finalement, la perspective d'établir des analogies même entre les objets et les méthodes d'enquête s'est avérée être bien féconde pour mon terrain, comme je vais le mettre en évidence dans les prochains chapitres.

[95] Cf. pp. 109-110.

Chapitre 7

Le sens institutionnel de la démarche mobilisatrice, tiraillée entre le 'local' et le 'global'

Si l'on veut parler des balades de sensibilisation, il faut commencer par revenir à leur horizon de départ. C'est par les façons de les imaginer, à la «Maison pour agir», que se sont en effet posées des prémices pouvant à la fois annoncer et interroger leur possible développement, et faire comprendre quelque chose de plus 'universel' qui les incluait. Comme l'on va voir, ce rapport 'universel/singulier' concerne surtout une logique institutionnelle, celle des normes portées par l'association Anciela.

7.1 Les missions publiques : une avant-première

Mes deux collègues et moi étions engagés ensemble lors des deux-trois premiers tours de sensibilisation en septembre 2017. C'était peu de temps après le commencement de notre volontariat en service civique (j'aborderai de manière plus approfondie le cadre du service civique dans les prochaines pages). Tout commençait à se mettre en place pour nous. Il y avait de la curiosité et en même temps de la tension dans l'air, à cause d'une incertitude partagée de ne pas encore bien savoir comment planifier nos engagements respectifs – les missions mobilisatrices constituaient un volet de nos engagements. Une certaine adrénaline était de même ressentie de la part de Victoire, mais en moindre mesure, car ce n'était pas à elle de s'occuper directement de ces missions. C'était à elle de nous donner quelques consignes

sommaires sur comment orienter nos tours : le nombre de « flyers » à livrer[96], les zones de quartier à viser, ou des immeubles à parcourir étage après étage pour aller toquer chez les personnes dans leurs logements, quelques formules dont se souvenir pour présenter le projet associatif[97]. Elle jouait en somme un rôle plus indirect, plus séparé de l'action en tant que telle. Les premières 'balades', aussi bien que celles advenues en cours d'année, ont toujours eu en germe deux casquettes : elles nécessitaient d'un encadrement minimum, en tant qu'action publique du programme associatif, mais pouvaient bénéficier d'une certaine marge de manœuvre, parce qu'expérimentales aussi. En vrai c'était le deuxième volet, celui de la liberté d'expérimentation, qui a toujours prévalu, que ce soit dans leur phase de programmation ou dans les temporalités de leur réalisation. De ces points, on peut deviner déjà dès le début le type de démarche expérimentale de la «Maison pour agir», dans laquelle l'enjeu primaire pour nous les volontaires, encore en septembre, était de négocier en souplesse nos rôles, individuels et collectifs, après une première phase d'immersion.

7.2 Des balades expérimentales

« Expérimentation », c'est ainsi un premier mot clé. Cela surgissait en premier lieu des mots des professionnelles associatives eux-mêmes. Constamment, les salariées d'Anciela qui nous ont accueillis nous réaffirmaient tel enjeu de laisser les personnes du public, ainsi que les volontaires en service civique, organiser leurs projets en expérimentant, en arrangeant par eux-mêmes les choses. Ce sur quoi paraissait se structurer l'idéologie d'accompagnement à la création des projets reliant les diverses démarches d'Anciela, y compris la «Maison pour agir». La salariée Claire m'expliquait lors de notre entretien qualitatif, en relation à l'exemple de l'alimentation, que l'idée étant de faire découvrir aux intéressés les enjeux d'un atelier sur les gaufres, et de leur permettre d'expérimenter des choses ensemble dans différentes manières d'agir sur les questions du gaspillage alimentaire ; par exemple, s'engager comme bénévoles, concevoir des actions collectives de quartier[98]. Les balades de sensibilisation faisaient elles aussi partie de cette optique expérimentale. Pour cela on ne peut s'abstraire du milieu 'interne', du cœur de la structure associative, pour leur analyse (comme je réfléchissais dans les pages

[96] Ces « flyers » pouvaient contenir des indications à la fois sur le site de la « Maison pour agir » et sur son 'étiquette' professionnelle, et également sur les cycles d'ateliers thématiques qui s'y déroulaient.
[97] J'ai toujours en tête une des formules les plus récurrentes : « Vous pouvez dire qu'à la « Maison pour agir » on fait des ateliers sur l'écologie et la solidarité, que les personnes intéressées peuvent y participer, apprendre à les faire eux-mêmes ou découvrir d'autres associations engagées sur ces enjeux-là », nous conseillait Victoire.
[98] Ce sont des éléments que l'on peut repérer en feuilletant les pages de retranscription de l'entretien de recherche avec Claire, à la minute 46 :00 (cf. annexes, pp. 457-458).

précédentes), puisque les balades, avant de devenir véritables marches, surgissaient ici. C'est ce contexte, et précisément celui des locaux de la «Maison pour agir», qui fait rendre compte immédiatement d'une analogie : celle entre la « micro-politique » en tant que composante de la marche collective, activité où s'arrangent les désirs individuels et les soucis pour la collectivité[99], et la « micro-politique » imbriquée dans la préparation des balades mobilisatrices locales. Puisque cette approche conjuguait, aux besoins de l'organisation associative, des concessions pour nous les volontaires, celles-ci dans le sens d'une liberté relative de mouvement et de gestion. Par exemple, on pouvait décider, même à la dernière minute, quels trajets faire ou combien de tracts emmener avec nous. La configuration de ces balades relevait de la micro-politique en ce que des échanges et micro-liens 'ordinaires', souvent improvisés, se tissaient « comme une possibilité de vie en commun » (B. Botea, S. Rojon, 2015, p. 18). A cet égard, les idées exprimées par certains auteurs sur la marche valent même dans le cadre des espace-temps antérieurs aux balades mobilisatrices de la «Maison pour agir». Si J.R.E. Lee et R. Watson posent que l'allure est « un format socio-organisationnel » où l'on veut « posséder sa propre trajectoire, ce qui comporte néanmoins des règles d'allure standard » conformes au regard des autres (J.R.E. Lee, R. Watson, 1992, p. 107), dans notre cas de 'pré-balade' ce format était déjà en place : c'était comme si ce qui le scellait était l'accord entre une marge de choix à laquelle nous les volontaires pouvions aspirer, et un besoin de nous conformer à des attentes censées être communes (celles définissant la mission : aller envers les gens et les « sensibiliser »). Si pour S. Lavadinho et Y. Winkin, dans la marche « on évolue tantôt en solo tantôt avec les autres marcheurs », en « protégeant sa propre coque tout en envoyant et recevant des signaux des autres pour s'ajuster à l'environnement » (S. Lavadinho, Y. Winkin, 2005), dans notre cas l'analogie était dans la logique suivante : Éric, Olfa et moi donnions à la coordinatrice des signaux visibles se ressemblant mutuellement, dénotant notre volonté d'engagement, pour nous ajuster à un environnement commun qui présupposait des valeurs d'engagement pour la démarche « écologique et solidaire » ; mais, entre-temps, on s'attendait de pouvoir s'y prendre librement en marche, comme Victoire nous concédait. Ces signaux d'entendement étaient les pas réactifs par lesquels on 'répondait à l'appel' de la mission et on s'apprêtait à aller se balader. Ainsi, on était déjà en marche au sein de la «Maison pour agir», où on manifestait des attachements qui auraient évolué dans les cheminements 'en dehors'. La marche existait donc, de quelque sorte, 'avant elle-même', désenclavée d'un fixisme attaché à un format spatio-temporel cadré, ou à des conventions rigides : car elle était déjà en train de se

[99] Cf. théories à pp. 118-119.

jouer dans les relations. En fait, l'on ne se rattachait pas à un 'guide' urbain préconstitué, l'on n'avait pas besoin d'une carte qui nous oriente dans des parcours[100]. En bref, les prémices étaient bonnes pour que l'on dérive en ville, comme à la manière des situationnistes, en faisant nôtres les coins de Vaulx-en-Velin que l'on aurait traversés. C'étaient nos attachements à ce stade-là à préfigurer un certain devenir de la marche, même s'ils étaient loin de pouvoir révéler tous attachements surgis en marche indépendamment des conditions de départ. Néanmoins, ces dynamiques se jouaient dans le cadre expérimental de la «Maison pour agir», qui impliquait ses individus en tant que collectivité projetée vers des solutions techniques et sociales valorisant l'expérience (M. Szuba, L. Dobigny, L. Semal, cit. S. Poirot-Delpech, L. Raineau, 2012, p. 27).

7.3 De l'« empowerment »…

Des considérations précédentes l'on en tire une certaine idée du politique, qui songeait à se montrer comme le signe d'un pouvoir de faire advenir les choses pour le bien commun, ce que le sociologue Enriquez, en reprenant la formule de Freud (1920), rattacherait au pouvoir comme « pulsion de vie » (E. Enriquez, 2007, p. 24). Ici la transgression, caractéristique qui définit le « pouvoir de vie », se revendiquait comment étant partagée parmi nous tous et adressée symboliquement contre l'emblème de la politique fonctionnaliste de l'appareil bureaucratique, séparée de l'action. Ceci du fait que l'encadrement de ces missions, qui renvoyait aux normes générales relatives à notre statut de volontaires en service civique, se voulait implicitement de ne pas comporter des sanctions. Des sanctions sont en fait des répressions qui « expriment directement la puissance de certains sur d'autres », qui amènent « les individus à agir selon les désirs du chef d'autant plus que le chef pourra donner des récompenses importantes ou des punitions dures » (E. Enriquez, 2007, p. 34).

C'est parce que notre contrat d'engagement était supposé se fonder, au-delà de notre rémunération (qui venait, par ailleurs, pour la plupart de l'État, non d'Anciela), sur une disposition sincèrement ressentie pour l'aide autrui, pour l'apport d'« un plus » à l'organisation d'accueil[101], que nous les volontaires pouvions nous légitimer comme exemptes de ce type de sanctions. Olfa, Éric et moi n'étions pas embauchés comme salariés dans l'organisation. On bénéficiait du statut de service civique, légalement « un dispositif d'incitation à l'engagement

[100] Les guides d'itinéraire, spécifient Bonard et Capt, sont des textes programmateurs prétendant dire « ce qu'il faut faire et comment », ils créent de ce fait une asymétrie entre les prétendus détenteurs de connaissances urbaines et les marcheurs (Y. Bonard, V. Capt, 2009, pp. 9, 10/13).

[101] Ce par quoi Victoire, ainsi que d'autres salariées d'Anciela, expliquaient celles que devraient être les motivations d'un volontariat.

volontaire à destination des 16-25 ans »[102]. C'est autant un engagement au service de la cohésion nationale (Art. L. 120-1., cit. V. Becquet, 2016, p. 95) qu'une ressource offrant aux jeunes l'opportunité de réfléchir sur leur avenir citoyen et professionnel (V. Becquet, *id.*). Le choix de s'y engager viserait donc à articuler un double engagement, pour autrui et pour soi-même (V. Becquet, *id.,* p. 97). C'est-à-dire que la position de nous les trois volontaires impliquait de la liberté que les salariées d'Anciela, répondant à des impératifs professionnels liés à leurs statuts marchands au sein du collectif (accompagnement dans la création de projets, coordination des démarches), n'avaient pas. Cette liberté était théoriquement dans le fait que l'on pouvait décider par quels biais orienter notre engagement, en supposant que celui-ci soit mis au service de buts à la fois personnels et altruistes, personnels parce qu'altruistes, altruistes parce que personnels. Ici notre rétribution monétaire, en petite partie mutualisée par les allocations issues des fonds financiers d'Anciela, était censée jouer sur le présupposé de l'incitation éthique à agir, en particulier en raison de cette mutualisation qui allait ajouter une touche de responsabilisation envers nos contributions aux démarches – ce qui nous différenciait de l'être de simples bénévoles ne touchant aucune rétribution monétaire. Mais, du fait même de cette mutualisation débalancée entre les fonds associatifs et étatiques, il était normal de disposer d'une autonomie conforme à ce statut professionnel, qui voyait tous les trois comme des 'quasi-bénévoles' à tous les effets, non pas comme des salariés. C'est cette position de départ qui explique notre autonomie dans l'expérimentation. En particulier, du côté d'Anciela, une des valeurs défendues et rejoignant même notre condition de volontaires, c'était ce que j'ai souvent entendu dire de par ses membres (bénévoles et salariées) comme « le pouvoir d'agir ». Pour eux, c'est la capacité intrinsèque à chaque personne de pouvoir agir et impacter la société « en trouvant sa place dans le monde et se sentant utile pour construire une société meilleure » (www.anciela.info). Le but de ce « pouvoir d'agir » étant de faire découvrir des actions, ou accompagner les personnes à développer des projets, en lien avec « l'écologie » et la « solidarité », pour que à leur tour celles-ci puissent « susciter et accompagner des initiatives d'autres citoyens »[103]. Ce « pouvoir d'agir » s'apparente, dans un horizon social vaste, à la

[102] Loi n° 2010-241 du 10 mars 2010, Décret n° 2010-485 du 12 mai 2012 relatifs au service civique (cit. V. Becquet, 2016, p. 95). Techniquement le service civique a une durée de six à douze mois. En contrepartie d'une indemnité mensuelle, de droits sociaux, de formations civiques et citoyennes et d'un appui à la réflexion sur les projets d'avenir des jeunes volontaires, le service civique permet à ceux-ci d'effectuer des missions au sein d'associations, de collectivités territoriales et d'établissements publics agréés par l'agence du Service civique (V. Becquet, 2016, pp. 96-97 ; www.service-civique.gouv.fr).

[103] « […] L'objectif c'est que les gens viennent à la Maison pour agir, créent du lien, éventuellement, fin, pas éventuellement mais, qui découvrent aussi les enjeux du gaspillage alimentaire, mais pour qu'ils lancent derrière des initiatives collectives (…) pour avoir envie d'agir là-dessus », me précisait la salariée Claire lors de notre entretien de recherche (à la min. 21 :55 de l'entretien de recherche, cf. annexes, pp. 450-451).

notion d'*empowerment* en lien avec des solutions adoptées par des associations de développement durable pour réduire les inégalités sociales et économiques : c'est l'idée de favoriser l'augmentation de la puissance de la personne, mettre en valeur son potentiel pour qu'elle aille développer des capacités lui permettant de s'approprier les biens et services sociaux (J-L. Dubois, F-R. Mathieu, *in* J-Y. Martin, 2002 ; E. Planche, 2018). L'idée étant que, plus l'on développe des capacités multiples (économiques, humaines, sociales), plus l'on peut sortir ou s'éviter une situation vulnérable, et construire un réseau de relations favorable à l'incrémentation de bénéfices en société (J-L. Dubois, F-R. Mathieu, *in* J-Y. Martin, 2002, pp. 87-88), ainsi que gagner en autonomie et en liberté de pensée à travers la créativité (E. Planche, 2018, p. 260, p. 268).

7.4 …à la solidarité « participative » et « nationale »

Notons qu'on retrouve dans ce cadre la question théorique de la solidarité dans son dispositif moderne de « solidarité participative » énoncée par Paugam (2011), encastré dans le fond de la solidarité sociale et nationale, où l'État joue un rôle considérable[104]. Puisque le service civique se configure comme un engagement de passage, une étape de préparation pour l'avenir professionnel (C. Bosselut, 2009, cit. V. Becquet, 2016, p. 97), et formellement un dispositif géré par l'Agence du Service civique, qui est un Groupement d'Intérêt Public sous tutelle du Ministère de l'Éducation nationale (www.service-civique.gouv.fr) et bien sûr partenaire d'Anciela, on peut s'apercevoir de la prégnance des valeurs de la solidarité participative au sein de l'apparat normatif d'Anciela. D'autant plus qu'elle est association loi 1901 ; ce qui la rattache par définition à instance parmi d'autres personnifiant l'État social, donc un organisme affilié à l'État et aux valeurs supportant l'union nationale qui en découlent, transplantées dans la sphère et l'éthique participative (S. Paugam, 2011, pp. XIII, XVI). Ce sont en particulier les logiques expérimentales et d'*empowerment,* que l'on rencontrait au gré du quotidien sur le terrain, qui prétendent rendre compte de cette idéologie, où l'épanouissement personnel est conjoint à celui collectif, et non plus, comme il en était pour la solidarité nationale dans ses premiers vœux, strictement fonctionnel aux 'intérêts' collectifs (S. Paugam, 2011, pp. 951-953). Ainsi, sous cet angle, la bienveillance, la liberté relative et la coparticipation sur notre terrain renvoyaient à ce grand univers de solidarité participative déléguée par l'État aux associations sous forme de services et de rôles sociaux (dont la figure de « bénévole » ou de

[104] Cf. item 6.4, pp. 111-113.

« militant associatif »). Ceux-ci représentaient un parmi les contrats sociaux et solidaires se scellant de plus en plus « dans l'interaction entre individus et agents des institutions sociales » (S. Paugam, *id.,* p. XVI).

7.5 L'enquête mobilisatrice, une combinaison d'ingrédients : expérimentation, « empowerment », durabilité

Suite aux dernières observations on comprend que la politique sociale de l'*empowerment* et de la solidarité participative visait à irriguer même les démarches de la «Maison pour agir», dont les balades mobilisatrices. C'était grâce à ces deux hémisphères, privilégiant la dimension individuelle aussi, qu'était exaltée l'expérimentation par laquelle Olfa, Éric ou moi aurions pu « découvrir plusieurs aspects d'une organisation » et nous rendre capable d'« agir et être utiles », selon les mots de nos tutrices encadrantes (Claire et Victoire). C'était de cela que dérivaient les teintes d'informalité, de pragmatisme agile et improvisé, qui caractérisaient l'ordinaire des interstices avant ou après les balades ou les permanences au marché. C'était de cela qu'a découlé, bien que non comme condition *sine qua non*, le choix définitif d'Olfa, un mois après le début de son volontariat, de se concentrer régulièrement sur des actions qui lui convenaient, davantage que sur les permanences au marché ou les tours de quartier. Dans cette perspective, l'« écologie et la solidarité » en tant que vecteurs de la sensibilisation, ainsi que les balades elles-mêmes, étaient censées être la traduction symbolique, avec des visées pragmatiques, d'une société civile se mobilisant pour améliorer le développement social. Cette idéologie est fondée apparemment sur une résistance à l'égard du développement en tant que croissance macro-économique capitaliste[105]. Ce développement, dont les effets collatéraux causés par les intérêts économiques sur le social sont mis en lumière par plusieurs auteurs que j'ai déjà cités (cf. items 6.2, 6.3, pp. 106-110). Le dispositif de balades mobilisatrices disait que la logique voulait être l'inverse : c'est-à-dire que la durabilité, dans la politique de la «Maison pour agir», était pensée au gré du social qui prime sur l'économique, et ceci déjà à partir de la phase de planification des missions. Pour Victoire il ne semblait importer guère de 'résultats' immédiats de la démarche. Pour elle, sa réussite était apparemment inscrite dans une temporalité durable et longue, rompant avec des idéologies instrumentales et d'exploitation exigeant des temporalités courtes ; une temporalité, justement en raison de cette rupture, ayant

[105] « Ce qu'on essaie de promouvoir est plutôt l'union des deux (l'écologie et la solidarité) (…), sortir des, des logiques de domination et d'exploitation capitaliste (…) », la salariée Claire le pointait elle aussi (voir à la min. 23 :52 de notre entretien de recherche, cf. annexes, p. 451).

une valeur « écologique ». Ce qui était important, nous soulignait-elle, était moins une adhésion immédiate et massifiée de la part des riverains au message écologique et solidaire qu'une sensibilisation progressive, faisant en sorte de « semer des graines » pour qu'ils fructifient au fil du temps. Telle était la façon de dire de Victoire pour sous-entendre les mérites de ces 'semences' (qualificatif que l'on peut donc attribuer aux missions urbaines) dans la prise de conscience graduelle des enjeux environnementaux chez les locaux, qui auraient pu plus facilement agir, ainsi, pour une société « meilleure ». Dans ce cadre, alors, l'expérimentation prenait du sens. On aurait pu rencontrer deux, dix, trente personnes, même si par vagues irrégulières, l'important était de persévérer, voilà le sens. Même les tentatives ratées seraient rentrées dans le processus expérimental. Et le micro-politique, l'*empowerment,* la durabilité dans une temporalité large, l''improvisation-expérimentation' et la solidarité se revendiquaient comme ingrédients entremêlés. Les balades (comme les permanences au marché) devaient fonctionner comme une des recettes du projet associatif, en combinant ensemble ces ingrédients. La perspective était ici d'un pouvoir de faire, de créer, pour entretenir la vie de groupe tendue à des fins collectives, contre le pouvoir par accumulation (E. Enriquez, 2007). Peut-être que les membres d'Anciela se sont inspirés aux théories des psychosociologues comme Parsons, en lui reprenant l'idée du type de pouvoir partagé, limité au groupe se gérant par lui-même, fondé sur les contributions actives de chacun pour son bénéfice (E. Enriquez, 2007, pp. 50-54). Les sanctions en tant que réactions répressives n'avaient donc pas lieu d'être, car ce qui était à rechercher était cette éthique du bien commun à travers le maillage d'intérêts individuels et collectifs : Victoire comptait sur nous les volontaires pour relayer les informations autour du quartier, elle qui était en charge principalement de tâches de gestion logistique de la programmation événementielle. Olfa, Éric et moi comptions tacitement sur Victoire pour bénéficier du droit de gérer les missions avec autonomie, plus que pour satisfaire d'autres désirs, personnels et interpersonnels, dont je parlerai. Tout cela devait théoriquement trouver raison dans une sensibilité écologique commune. C'est le focus sur le volet ordinaire de ces premières dynamiques de marche qui importe pour comprendre l'écologie encastrée dans le local : celle-ci, non seulement comme un corpus de représentations communicationnelles à transmettre, renvoyant au cosmos d'initiatives écologiques promues par l'équipe d'Anciela, mais aussi comme un jeu de tentatives d'« appariement de consciences » (E. Chauvier, 2011, p. 89), ou, en termes d'attachements, d'« affordances » (E. Gibson, 1966, 1979) : c'est-à-dire, des possibilités d'action s'ouvrant à nous tous dans l'environnement presque domestique de la «Maison pour agir», que celui-ci rendait possibles, *via* la transmission de qualités conviviales et domestiques que ses adhérents songeaient à reproduire par le biais de dispositions de

coopération mutuelles[106].

7.6 Le message écologique et solidaire favorise-t-il le métissage ?

On comprend aussi, enfin, que si les valeurs d'écologie et de solidarité se pensaient ensemble, encore faut-il souligner leur distinction 'hiérarchique' (pour les militants d'Anciela en général) : bien qu'ils ne l'aient jamais exprimé par de tels mots, c'était en effet la solidarité à figurer comme le moteur propulseur de l'écologie et de la sensibilisation écologique et solidaire, ce qui faisait que, en sens large, la solidarité englobait et favorisait l'écologie. Le prouve le fait que le travail associatif (donnée étant ressortie à partir de plusieurs échanges avec des membres bénévoles ou salariés d'Anciela) visait à accompagner des personnes pour qu'elles imaginent des initiatives notamment collectives. « Tout seul on avance, mais ensemble on va plus loin », pour résumer le slogan. Or, ce point appelle à des approfondissements dont les 'fouilles' vont conduire le lecteur, au cours du texte, à des découvertes capitales quant au devoir de remise en cause du concept de solidarité, spécialement si l'on 'croise' celui-ci avec les apports de A. Gotman sur la question de l'accueil (A. Gotman, 2011).

On vient d'avoir un aperçu de ce qu'un tel contexte 'local' nous a renvoyé au 'global'[107] de certaines représentations, d'ordre principalement *émic*[108]. Mais pour que l'on puisse parler de métissage, il faut encore suivre le devenir des actions, le devenir de ses acteurs, en s'attardant non seulement sur leurs représentations, mais aussi sur tous les autres contacts qu'ils auront tissés chemin faisant. Quitte à se réinterroger en retour sur comment le sens de ces missions, pour nous tous, se sera transformé entre temps. A ce propos j'aurais encore quelques questions avant de terminer ce chapitre : si le métissage est un devenir qui n'engage pas de transformation dans une logique déterministe, dans une direction visée (A. Nouss, 2001, pp. 344-345), le message écologique et solidaire d'Anciela, appelant à un devenir temporel orienté vers une prise de conscience orientée vers une « société plus écologique et solidaire », peut-il relever d'une logique métisse ? Est-ce que le fait de « semer pour faire fructifier », en reprenant les mots de Victoire, suppose une écologie devant devenir dans des termes universalistes, résorbant

[106] Les affordances sont des possibilités d'action s'ouvrant dans un environnement donné ; elles sont aussi objectives que subjectives, autant en fonction de l'environnement extérieur que du comportement humain (E. Gibson, 1966, 1979, cit. T. Leonova, 2004, p. 256).

[107] « Toute unité sociale fait partie d'un système plus large qui la dépasse et qui l'intègre en son sein », rappelle Kilani (M. Kilani, 1996, p. 49).

[108] Pour rappel, le point de vue *émic* sur le milieu est celui « centré sur le recueil de significations culturelles autochtones, liées au point de vue des acteurs » (J-P. Olivier de Sardan, 1998, p. 152, cit. A. Moussaoui, 2012, p. 35).

progressivement les singularités locales, ou à l'inverse favorisant les devenirs des apports singuliers, tels des citoyens vaudois, dans leur hétérogénéité ? S'agit-il d'une perspective de devenir ouverte aux altérités ou s'imposant sur celles-ci ?

Ce sont les chapitres suivants qui vont en être révélateurs.

Chapitre 8

Les balades ‘entre nous’ : Éric, Olfa, moi

Dès ce chapitre je vais commencer à traiter, dans leur véritable avènement, le sujet des balades de sensibilisation qui se sont déroulées principalement en septembre-octobre 2017 et en février 2018. Quelques-unes ont eu lieu aussi en avril 2018.
Quelques mots clé de l’anthologie du métissage (F. Laplantine, A. Nouss, 2001) résument les dynamiques au cœur de telles balades : « amitié », « oscillation », « humour ». Après en avoir enregistré des traces vivantes dans le texte, je vais m’attarder aussi dans des réflexions concernant la place des deux parcours d’enquête (l’enquête ethnographique et celle de sensibilisation) dans l’expérience des balades.

1. Amitié, oscillation, humour

8.1 L’amitié qui marche

Les pas d’Olfa, Éric et moi étaient constamment marqués par une volonté réciproque de rencontre de nous-mêmes, avant même de rencontrer d’autres personnes. A peine sortis de la «Maison pour agir», cette quête de lien était chaque fois vibrante. A vrai dire, mes compagnons la stimulaient, eux qui se trouvaient en quelque sorte ‘prédisposés’ à avoir des intérêts communs ; tous les deux étaient de fait lycéens proches du baccalauréat, et ayant des racines (inter)culturelles communes : tous les deux ont au moins un de leurs parents originaire du Maghreb[109]. Ils s’échangeaient spontanément des mots et interjections en arabe plus qu’en

[109] Le père d’Olfa est tunisien, les parents d’Éric sont des algériens immigrés en France.

français ; et bien que ce soit principalement Éric à en intercaler dans son parler, Olfa avait toujours l'air de le comprendre. A cela s'ajoutait le fait que, différemment de moi, ils connaissaient Vaulx-en-Velin du fait d'y avoir traversé le territoire plusieurs fois, bien que seulement Éric y habite (Olfa habitait peu plus loin, au sein de l'agglomération de Décines-Charpieu). Mais ce n'étaient pas que ces conditions de base qui déterminaient leur affinité : pour la plupart c'était leur proximité à partir de la collaboration professionnelle qui a favorisé un lien d'amitié, qui s'est bâtie progressivement. A laquelle je prenais part, en m'appariant à eux malgré une certaine distance géographique, d'âge et 'sociale' de base : à l'époque j'habitais dans le 9ème arrondissement de Lyon, j'avais 25 ans et j'étais étudiant doctorant ; de plus, je ne mâchais pas l'arabe. Mais cela ne voulait que peu ou rien dire.

On marchait légèrement en longeant les trottoirs des rues ou les espaces verts du quartier, mais sans ressentir du poids gravé sur nous : si nous avions des responsabilités, encore celles-ci n'imposaient pas de résultats quantitatifs ou dans le court terme. En dérivait un sentiment de liberté compatible avec notre lien, que nous nous renvoyions à travers une agilité candide, les sourires malins de nos regards, se croisant juste le temps de permettre à notre complicité de se retrouver et s'alimenter. On n'avait pas besoin de se chercher tout le temps, dans les gestes ou les regards, on se sentait déjà soudés du fait que l'on se côtoyait. Et on se sentait en affinité depuis le début, avant que le temps travaille sur cette affinité lui permettant d'aller plus loin. Celle-ci se devinait aussi dans les soucis que l'on se renvoyait, passant par intermittence de l'un à l'autre, ou d'un sujet de dialogue à l'autre : la préoccupation d'Éric à propos de « se prendre des sous » pour trouver un appartement et devenir indépendant de sa famille, ma propre préoccupation pour ne pas savoir par quels coins de la ville il valait mieux passer ; ou encore, celle d'Olfa pour ne pas savoir comment communiquer aux riverains à cause de sa prétendue 'timidité' : ainsi elle s'exclamait un jour, sur un ton théâtral, « je n'ai jamais fait ça, je suis timide ! ». Mais il y avait aussi la liberté de parler quand on le désirait, de ce qu'on désirait, quitte après à se recouper des espaces de silence. C'est tout d'abord cette impression de dialogue flottant et pas du tout 'tiré par les cheveux', entre nous les trois et non pas avec les autres habitants, qui revient dans mes souvenirs. L'amitié en termes métis, n'est-ce pas « une relation de compréhension faite de proximité et distance, d'implication forte mais aussi de discrétion » (F. Laplantine, 2001, p. 47). Un faire corps commun, redoublé par des formes de langage plaisantin, informel, contribuait à nous rapprocher. Entre un discours et l'autre, des interjections familières étirant la durée de la dernière syllabe (« ouiiii », « siiii », aaaaaaah ») filaient de l'un à l'autre de manière imprévisible, lors de chaque sortie. Il y avait une compréhension mutuelle même lorsque Éric décidait soudainement de se concéder une pause pour se « rouler un joint »,

comme il disait. En fin de compte, on se sentait tous dans le même bateau, on ressentait n'avoir de comptes à rendre à personne. Une pause, la liberté totale, momentanément, même de la fatigue de marcher. De plus, en raison de cette ambiance confiante, je me sentais libre de leur demander la signification de mots m'étant inconnus. Comme *« shab »,* Éric et Olfa me le traduisaient presque à l'unisson : « pote, ami ». Ou « pétou », qui est le « joint ». La circularité du lien faisait qu'au fil du temps je m'approprie ces mêmes mots et je les exprime sans rétention, dans des occasions insolites au cours de nos déambulations, en sachant par-là que j'aurais provoqué des rires libérateurs. Ainsi, le 17 octobre, Olfa et Éric m'ont confié que je faisais désormais « partie de l'équipe », puisque j'avais prononcé le mot « daronne ». La magie de la marche était dans l'alimentation de cette amitié, cette « fraternité inventée », comme le dit Laplantine, « de ceux qui ne sont pas nécessairement nés dans la même culture, la même langue, ni ne partagent les mêmes habitudes » (F. Laplantine, 2001, p.47). Par ailleurs, c'était en quelque sorte la continuation de tel lien d'amitié qui, si le lecteur s'en souvient, existait déjà depuis les premiers temps du séjour du volontariat dans le cadre des actions internes à la «Maison pour agir» (cf. item 1.11, pp. 41-42).

8.2 Osciller sans « creuser »

C'est la découverte de notre amitié qui m'a fait réaliser l'impossibilité de me cristalliser dans des vœux d'enquêtes surplombant tels mouvements. Qu'est-ce que j'allais 'chercher', autrement que ces mêmes oscillations dans le chemin auxquelles moi-même je participais ? En effet, dans nos marches il y avait beaucoup d'oscillations. On pouvait marcher rapidement, mais on finissait au bout du compte par osciller entre une allée et l'autre, en refaisant même deux fois le même tour d'immeubles dans la zone des Noirettes, à l'occurrence. Ceci, justement parce qu'il y avait des graduations du rythme de marche aussi, même des interruptions soudaines : comme le 21 septembre, le 2 octobre ou le 15 février, quand Éric s'arrêtait par moments pour se reposer et fumer sur quelques-uns de ces bancs en pierre ponctuant les espaces routiers ou jardinés du Mas du Taureau ou des ilots limitrophes. Mais il y avait aussi de l'oscillation parce que nous ne visions pas de directions précises, pas de lieux ou d'immeubles programmés où rencontrer les personnes, on se laissait emporter par les flux du chemin. Nos balades se jouaient, même si à la lumière du jour, au gré du phénomène du « clair-obscur », qui est « oscillation à travers une pluralité de modulations de la sensibilité, de médiations de l'intelligence » (F. Laplantine, 2001, p. 270). En vaguant, en dérivant selon la formule des situationnistes, on ne parvenait point à délivrer systématiquement nos « flyers » ou à accumuler des informations de

la part du public. Le lien, finalement, était entre nous, il ne se tissait pas avec les habitants locaux, auxquels on ne parlait que rarement. On finissait par revenir toujours à nous-mêmes, à nourrir notre lien, c'était celle-là, si l'on veut, la 'direction' que l'on visait. Ce qui est important à dire est cette allure par tâtonnements, par voies imparfaites, contre des visées prétendant dévoiler des choses qui rappellent la pensée des Lumières, garantie de « l'ordre de la conquête puis de l'acquisition et de la maitrise définitive de sens » (F. Laplantine, *id.,* p. 267). En effet, parmi les suggestions que notre tutrice nous avait données, il y avait celle de découvrir en quoi « l'écologie et la solidarité » faisaient sens pour les gens, donc « creuser » dans leur tête, pour reprendre l'expression précise de Victoire. Et qu'est-ce qui s'est passé ? Même si je discuterai plus amplement ce point dans les prochaines pages, il est important de dire dès à présent que dans l'action elle-même mes compagnons de marche et moi (ainsi que seulement Éric et moi lorsque Olfa était absente), préférions rester dans l'ombre de ce type de connaissance éclaircissante, en dérivant en bonne partie des attentes présupposées de notre mission. Un jour du mois de septembre, après juste 30 minutes de marche, Éric n'était déjà plus convaincu de cette sortie ; alors qu'il me voyait, au contraire de lui, bien motivé, il me confiait en ricanant : « Allez Alessandro, tranquille ah, ça ne vaut pas le coup, il est déjà 12h ! ». Suite à son départ j'ai quand-même poursuivi tout seul, or non pas sans hésitation, une hésitation que mon compagnon venait de m'instiller de par ses paroles. Le 20 février, un autre tour révélateur. Mon 'pote' et moi, il fallait que l'on se rende au marché de Vaulx-en-Velin village pour y rencontrer des personnes, mais l'on a fini par dévier le trajet et finir à la campagne, sous l'impulsion d'Éric. Il insistait sur le fait que notre tutrice nous envoyait sur le marché alors que lui, il réclamait savoir très bien que cela aurait été inutile, qu'il faisait froid et que, de plus, Victoire ne connaissait pas ce marché, elle ignorait que les gens ne se sentaient pas impliqués dans l'écologie. Certes, ces révélations n'émergeaient pas tout le temps de cette façon. Mais une même dynamique de fond pouvait se deviner de balade en balade, même sans besoin de mots pour l'identifier : celle produisant des zones d'ombre perturbant une volonté de transparence, de visibilité trempant, à la base, ces balades sensibilisatrices. Cette dynamique venait des approches de nous les volontaires, mais était issue aussi des points de vue de la majorité des habitants. J'y reviendrai en plusieurs instances, mais ce point mérite d'être posé déjà bel et bien ici, parce qu'il s'agit de quelque chose d'essentiel de mon terrain : la sensibilisation relevant du programme associatif était destinée à entrer en collision avec la réalité sociale locale. Ce qui semblait se traduire d'abord par ces oscillations par lesquelles nous les volontaires nous posions contre la directivité d'un message visant l'accomplissement d'un but clair : « creuser » dans les gens pour sensibiliser à « l'écologie et la solidarité ». C'est ce premier point qui contrastait

avec les prémices initiales, suggérant apparemment une entente tacite entre nous les volontaires et notre coordinatrice, pour ce qui concernait la validation des objectifs des missions. Ce contraste, soulignant une transgression des attentes que nos collègues salariées reposaient sur nous, était assez évident, non tant du fait qu'il y avait un échec dans le but de faire passer le message de la «Maison pour agir» malgré nos efforts, quant au fait que cet échec, c'est nous-mêmes, nous les trois, qui le provoquions volontairement.

8.3 Qui est le guide ?

Nos oscillations, introduisant une instabilité faite de courbes, détours, étaient dans notre marche, et dans notre amitié en marche. Ici le principe d'ambiguïté métisse, « se réservant la liberté de devenir ceci ou cela, noir ou blanc, jour ou nuit, en diachronie, grâce à l'alternance » (A. Nouss, 2001, p.97) se voyait dans la figure du guide d'itinéraire. Toute autre était l'incarnation du guide entre nous, par rapport au guide d'itinéraire classique, celui se plaisant à détenir les savoirs préfabriqués sur la ville et se légitimant, pour cela, à la tête du groupe de marcheurs (Y. Bonard, V. Capt, 2009). Parmi nous, le guide principal était Éric, celui qui était né à Vaulx-en-Velin, qui avait l'air d'en connaitre l'habitat dans chaque coin que l'on traversait. « Les Grolières, c'est par-là, là là », me faisait-il sur son ton habituel, simple et avec une veine d'humour, en indiquant de façon un peu grossière tel quartier vaudois, en levant légèrement sa tête. Le 15 février, en voyant de loin le pôle associatif de l'Espace Frachon où l'on aurait dû poser des « flyers » de la «Maison pour agir», il s'exclamait : « C'est juste là là. Oh, moi j'ai une mémoire visuelle, je me rappelle tout ! ». C'était ainsi normal pour lui de se faire le chef de file : « Allez on trace », c'est une expression qu'il employait habituellement dès qu'il fallait reprendre à cheminer. Mais il n'était jamais trop distant de Olfa et moi, ou de moi lors qu'on était juste lui et moi. Et par moments c'était Olfa ou moi qui étions en tête par rapport à lui, surtout dès qu'il s'apprêtait à rouler son joint, ou quand Olfa nous rappela que l'on devait passer, un jour de février, par l'Espace Carco et la mairie pour afficher des petites-annonces de la «Maison pour agir». Ou encore, quand la voix d'Olfa, d'habitude plus pétillante et forte que celles de Eric et moi, se juxtaposa à celle d'Éric alors qu'elle nous convainquait, toujours le 15 février, qu'il ne fallait pas passer par les commerces, sous consigne de notre tutrice : « noon, les commerces elle a dit non », rappelait-elle. C'étaient celles-ci les conditions pour un « espace perceptif commun » : c'est-à-dire où le 'guide' renouait avec les sensibilités des 'allocutaires' (Y. Bonard, V. Capt, 2009, p. 7), où il s'intégrait dans un espace-temps d'humour et de complicité dans lequel nous trois, nous réfletions l'un dans l'autre. Ainsi, demeuré

momentanément derrière moi et Olfa (nous étions en train de plaisanter), Éric a exclamé une fois sur un ton moqueur, mais appelant à la rigolade collective : « je vous suis et vous faites les cons ! ». Même pas de besoin d'une carte pour nous orienter : que l'on se rappelle, l'inutilité de disposer de la carte était un attachement qui 'nous tenait', auquel on s'attachait déjà avant de sortir en marche. Il s'était ensuite développé dans les balades, il nous tenait et nous tenions à lui. Même lors de deux-trois moments où on a failli se perdre, nous n'étions pas pressés quant au souci de consulter une carte pour 'redécouvrir' le bon chemin ; en effet, l'on parvenait quand même à reprendre la route, suite aux indications d'un piéton ou à une illumination soudaine d'Éric. Ces espace-temps de pauses aussi, comme lorsque l'on avait rencontré par hasard un groupe de filles, de vieilles amies d'Éric et on s'était arrêtés pour parler allègrement avec elles, faisaient partie de l'imprévisibilité métisse introduisant de la discontinuité sur le chemin. Des nœuds vivants urbains se formaient ainsi dans le tissu des lignes de nos balades. Des lignes, non seulement tracées par nos pieds mais s'accompagnant aussi de celles dessinées par nos discours. Les quelques souvenirs de vie évoqués coulaient de manière inattendue dans le clair-obscur de nos parcours, ils contribuaient à attiser notre espace perceptif : « Ah j'ai trop squatté ici…» ; « C'est là que j'ai fumé mon premier joint, genre ! » ; « Le mec qui a poignardé sa petite amie, il était dans un lycée juste là. Lala. Là. Les Canuts ». Même s'ils provenaient d'Éric, ces récits, encore ils trouvaient écho dans la vivacité par laquelle Olfa ou moi lui démontrions notre curiosité : 'Ah oui ?', répliquais-je ; « Ah ouiiiii ! », éclatait l'autre. Ensuite, c'était à Olfa de nous faire part de sa manière d'avoir intériorisé les enjeux d'Anciela. Elle s'exprimait librement : « au début vraiment c'était la galère, quand ma mère me disait 'bah explique ton asso'…Je ne sais pas moi. A la fin je lui expliquais comme ça, en mode, c'est une association qui accompagne les initiatives. Bah c'est ça ! ». Ou, encore par rapport à Anciela, elle faisait valoir son point de vue : « Mais Anciela, ils ont monté au moins 30 associations ! ...Ils ont fait une école…Ils ont fait le guide[110]… », revendiquait-elle. Mais, plus encore que de longs récits, ce sont des bribes de locutions qu'il convient de relater : tous ces « woo », « ouais », « tze », « pff » « non, *shab…*», *« Inshallah », « Starfallah »,* tantôt criaillés, tantôt languissants, ils constituaient l'ordinaire de notre « plan référentiel » en marche (Y. Bonard, V. Capt, 2009, p. 7). Celui-ci, composé de cette pluralité de modulations langagières, était sur un tout autre plan que celui des toponymes, des instructions régissant du haut des normes institutionnelles les guides à l'action, et imposant une hiérarchie (Y. Bonard, V. Capt, *id.,* pp. 8-9). Notre « plan référentiel » transformait la machinerie fonctionnelle de l'ordre maitrisant toutes déviances (M.

[110] Ici, elle faisait référence au « Guide Agir à Lyon et alentours » de l'association Anciela.

Foucault, 1975, cit. M. de Certeau, 1990, p. 146), ceci pouvant être symbolisé entre autres par un guide de trajet hypothétique, en mémoire partagée qui se nourrissait de l'épaisseur de nos gestes et paroles pédestres et socialisés. Le « je » appelait à un autre « je » dans la relation : par exemple, celui d'Éric 'disparaissait' momentanément pour laisser la place à d'autres références (les « je » de Olfa et moi), et ainsi de suite. Trois retours décrivant, le 15 février, nos appropriations de la ville traversée, en succession : « C'est bon, on a 40 minutes pour arriver à la mairie » (Olfa) ; « Ah, mais la mairie on aurait dû faire avant…» (Éric) ; 'Mais la mairie, c'est où on était passés, on n'est pas entrés' (moi). Ou le 17 octobre : « Noon ça ne veut pas la peine de passer par-là, n'y va pas », me conseillait Éric, en faisant allusion à des allées en bas d'immeubles entre les secteurs des Noirettes et des Grolières, où les gens n'auraient pas été amis, croyait-il. Or il n'était pas imposant, il me laisser aller finalement en m'attendant patiemment, le temps que je me rende compte qu'il avait raison, que je n'aurais rencontré personne là-bas, en effet. Le 20 février, je renouais avec le « je » d'Éric, qui me faisait confiance en m'avouant que notre tutrice Victoire ne connaissait même pas les marchés de la ville. 'Ah oui', ainsi je lui répondais en voulant lui dire que je l'écoutais, que je le comprenais, parce que, d'ailleurs, je n'étais pas loin de penser la même chose. C'était tout cela, le fait de traverser et faire la ville dans une pluralité (inter)subjective, en phase avec nous-mêmes et le monde environnant.

8.4 « Ton zob »

Et d'autre part, l'humour, certes, ce « retournement toujours possible entre du sérieux en grotesque » (F. Laplantine, 2001, p. 551). Je me souviens encore de la fausse imperturbabilité d'Éric dès lors qu'il tournait le monde entier en dérision, il me semble encore de revivre ces moments et de rire avec lui en temps réel. « Ton zob », l'on se disait, on se renvoyait ce « zob » qui serait le pénis en forme familière (m'apprenait Éric), en faisant nous-même de l'autodérision. L'influence venait surtout de lui, avec son humour à mi-chemin entre le sérieux et le relâché, or moi et Olfa renouions aussi, et dans ces échos nous nous rapprochions tous davantage. Nos 'humours' singuliers s'articulaient dans le temps de la marche : ils se redécouvraient personnels dans notre jeu de comédiens, sans maintenir une barrière de l'Autre, mais sans se fondre non plus dans l'Autre, plutôt se tissant avec l'Autre. C'était Éric souvent, ou moi sous son influence, qui provoquait la contraction des muscles du visage chez Olfa, prête à éclater de rire. Suite à quoi le petit rire malin du garçon, « hihihi », répondait ponctuellement. Mais le ton trempé d'humour se lisait chez la fille même indépendamment de nos provocations,

par exemple quand elle démarrait un discours déjà envahi de sa touche d'humour, dans l'attente que cela nous fasse exploser de rire. « Non non, parce qu'il a tout donné lui, bien sûr », nous faisait-elle part un jour du fait que son 'pote', probablement avec le désir d'en finir avec ces tours de quartier, avait déjà livré tous ses flyers. *« Inshallah…»*, disait-il en caricaturant son ton, pendant que je rigolais aux éclats. Ou il se pouvait qu'Olfa commence à parler en évoquant des « potes » qui se moquaient d'elle, puis qu'elle éclate de rire d'un coup, toute seule, ou presque. Elle était en réalité bien supportée par nos commentaires taquins : « *Star...* », de la part d'Éric, un « wooo » désacralisant de ma part. Il s'agissait de trois « je » sortant de leur coque subjective pour accueillir le « tu » de l'autre dans l'élan humoriste. Par conséquent, il arrivait que chacun de nous se fasse indirectement l'objet de nos propres dérisions, en somme, on faisait de l'autodérision aussi. Donc, le nôtre, c'était de l'humour et non pas de l'ironie, laquelle, souligne Laplantine, « ne vise pas à atténuer la distance entre soi-même et l'autre, mais à l'accroitre, à la pousser à l'extrême » (F. Laplantine, *id.,* p. 551). Ce n'était pas l'ironie qui « conduit à une crispation du particulier qui, craignant d'être attaqué, se rétracte et est prêt à la vengeance » (*id.,* p. 552). C'était de l'humour accueillant, où on s'incluait dans des représentations caricaturales sans chercher à les expliquer. Il n'était même pas intrusif, il apparaissait et disparaissait par moments ou par d'autres, et il ne songeait pas à envahir la sphère intime de la personne, puisque cet humour était ouvert à l'altérité. « En maintenant à la fois la distance et la proximité, en en déplaçant les frontières ou en les rendant flottantes » (A. Nouss, 2001, p. 80), il était compatible avec l'altérité absolue. Et c'était, bien sûr, par-là aussi que je me rendais compte que les balades de sensibilisation allaient se transformer en balades 'entre nous' : elles se sont révélées efficaces pour souder le lien entre nous, non point pour l'instaurer avec les habitants de quartier.

8.5 Ordre, désordre, et le devenir

Nous déployions un répertoire de savoir-faire combinés dans une texture métisse (M. de Certeau, 1990, p. 124), faite autant de ruses langagières et corporelles, que d'ajustements attentionnés en route, d'improvisations au fil de l'orientation urbaine, de sagacités dans le fait de savoir aborder au bon moment les « bonnes personnes » (comme disait Éric) pour leur parler. Le métissage ici était, pour moi, dans ce que ces pratiques n'étaient ni tout à fait 'raisonnables' ni tout à fait 'irraisonnables', ni attendues ni complètement inattendues (du fait d'une certaine répétitivité de sortie en sortie), ni acclamant l'ordre ni tout à fait transgressives non plus. Surtout, les deux catégories du couple 'ordre/désordre' se jouaient de sorte que par moments

s'entrevoyait l'une, par moments l'autre. Par rapport au désordre, nos oscillations, marquées par une aura d'émancipation dansante par rapport à des repères trop cadrés, représentaient déjà à ce stade une résistance contre telle « oppression de l'Un et l'uniformisation » aux antipodes du métissage (F. Laplantine, A. Nouss, 2001). Entre nous, pas de hiérarchies, pas de pyramide. Dans une dimension ordinaire il s'agissait de notre propre « monde vécu » (E. Chauvier, 2011, p. 25). Il s'agissait de tactiques par lesquelles nous manipulions à notre guise les trajets, en subvertissant symboliquement un ordre institutionnel d'action et de langage imposé : on parle, justement, de « micro-dispositifs étrangers à la pensée des Lumières » (M. de Certeau, 1990, p. 99). Nos pas pouvaient rythmer en harmonie avec nos paroles quand l'on transgressait, alors l'ensemble de ces gestes participait d'une transgression qui finissait par être communément ressentie. Loin du contrôle, introuvables dans les dédales des ruelles et des jardins publics, ils pouvaient circuler, faire trace ici ou là, de manière informe, disséminée. Voilà Éric qui, de temps en temps, en avait marre et décidait de raccourcir les balades, de subvertir les priorités : il sortait le prétexte de devoir aller voir ses « fréros » ailleurs, quitte à profiter pour se débarrasser de la pile de ses « flyers », en les cédant à une personne de passage. « A la zob ah ! »[111], cette locution paraissait elle seule résumer sa philosophie de vie dès lors qu'il commençait à se « casser les couilles ». Voilà Olfa, parfois sur un air interrogatif par rapport à telle conduite d'Éric, mais finissant elle aussi par en redoubler l'intentionnalité ; ceci à travers ses rires, ses ricanements en miroir : « Pffff, t'es fffou », réagissait-elle face à son copain, prête de nouveau à éclater de rire. Ensuite, c'était l'envolée, quelques pas encore ensemble et ensuite chacun sur sa propre route. Le groupe alors se dispersait, c'était le signe qu'il n'y avait peut-être vraiment « plus rien à faire ». Et moi, je me surprenais moi aussi à avoir le rire facile, à participer à cela, à attiser ce foyer crépitant d'étincelles ordinaires. Même quand, pendant les deux-trois sorties en février, il y avait dans l'air quelques critiques par rapport aux stratégies de notre tutrice. En effet, si selon Éric elle nous laissait « seuls dans le froid en ville », encore selon Olfa elle aurait dû mieux nous accompagner dans nos démarches. « Elle doit nous dire comment faire ah, doit être là », répliquait la lycéenne qui se sentait, à un moment donné, bien agitée par rapport à l'avenir de notre volontariat.

Le désordre ne signifiait pourtant pas l'anarchie totale. Il est vrai que, même pendant nos 'subversions', l'on arrivait quand même à faire ce qu'on nous avait demandé : on faisait escale dans les lieux associatifs où il fallait passer pour afficher (l'Espace Carco, la mairie,

[111] Une expression de forme familière, m'expliquait mon ami, qui signifie « un peu comme ça », c'est-à-dire de manière approximative.

l'association EPI[112]), on s'approchait de quelques piétons dès lors qu'Éric jugeait que c'étaient « les bons ». On était même agiles dans la marche, il n'est pas vrai que l'on 'lâchait' seulement. Ainsi, nos mouvements d'élaboraient dans une vibration (F. Laplantine, A. Nouss, 2001, pp. 266-277), entre l'ordre et le désordre.

De plus, ce n'est pas que l'on 'oscillait' sans que quelque chose de plus continu se devine dans la surface : cette chose était le devenir. Notre obéissance, notre réactivité se manifestant apparemment 'compacte' au sein de la «Maison pour agir», elle se transformait, elle devenait autre chose déjà pendant les premières balades. Et ceci, sans que ce soit prévu par défaut, surtout pas par notre tutrice, mais pas par moi non plus. Le va-et-vient de notre proactivité, c'était la découverte en devenir dans le chemin, ce « lieu où se défaire des schémas conventionnels d'appropriation du monde pour être à l'affut de l'inattendu » (D. le Breton, 2012, p. 18). Nos comportements suggéraient un devenir métis, soit un processus sans engager une direction unique, déterministe (A. Nouss, 2001, pp. 344-345). C'est-à-dire, non pas de succès ou d'accomplissement sensationnels, mais pas de défaillance complète non plus : on arrivait quand-même à capter l'attention de quelques riverains, à enregistrer les contacts de quelques personnes se disant intéressées pour visiter la «Maison pour agir». Même si, même ces petites 'victoires' étaient sous le signe de l'incertitude. En effet, l'incertitude quant à la réussite de la sensibilisation venait pour une grande partie des personnes locales que l'on estimait les plus conformes à notre quête, qui se montraient en vrai, pour la plupart, fuyantes et indifférentes. Ou alors certains, d'un coup, s'arrêtaient juste pour quelques minutes, le temps de se faire une idée de l'écologie. Ensuite, ils repartaient en souriant ouvertement, un « flyer » dans la main, en nous remerciant ou alors (plus rarement) en nous concédant que probablement ils seraient passés « là-bas » (laissant entendre, peut-être, la «Maison pour agir»). Le devenir métis par rapport à ces 'missions de sensibilisation', donc, et je vais souligner ce point, n'avait pas à voir avec les habitants mais avec nous les volontaires. Ce que l'approche avec les habitants a fini par relever était, au contraire, à l'enseigne de l'homogénéité, de la répétition du même (F. Laplantine, A. Nouss, 2001). Je vais mieux développer cette différence dans les prochains chapitres.

[112] L'EPI (Espace Projets Inter-associatifs) est une association vaudoise s'affirmant comme « lieu permettant de développer les échanges, la connaissance et les brassages entre toutes les cultures composant la société française, par la promotion de la réflexion et de la pratique autour de la citoyenneté et de l'interculturalité » (www.espace-projets-interassociatifs.fr).

2. Le double cadre d'enquête : une transformation, grâce au métissage

8.6 'Tout' maitriser, c'est un danger

Notre amitié en vrai n'était pas préexistante, elle a dû se travailler aussi, en passant par de petits conflits. Ceux-ci étaient en partie causés par moi, par mes manières de faire initiales imbriquées dans ma posture de chercheur et de volontaire militant à la fois – c'est par-là que je vais parvenir à restituer la place de l'ethnographie dans les relations avec mes collègues volontaires. Au début de la mission je me sentais optimiste et bien volontaire, un peu agité aussi, je désirais mettre à l'épreuve mon « pouvoir d'agir » en allant rencontrer beaucoup de gens pour faire 'passer le message' d'Anciela. Il faut dire d'ailleurs que les premières sorties étaient trempées de cet esprit d'agitation et d'incertitude pour le nouveau de la part de tous, surtout d'Olfa et moi. Mais alors qu'elle allait vite tourner en humour son stress initial, mon désenchantement quant au succès fulgurant de la démarche a été plus tardif. C'est parce que je me sentais encore combattu, lacéré entre quatre postures idéales avec lesquelles composer : un savoir-faire professionnel en rapport à mes collègues, aux riverains, encastré dans une observation alternativement 'empathique' et 'distanciée', en rapport à la fois avec mes compagnons de mission et les habitants de quartier. A y repenser à l'heure actuelle, à m'y revoir dans le regard de mes compagnons de marche, je devais sembler même un peu pathétique, lors de ces premières tentatives de 'tout' maîtriser. Ce qui débouchait parfois, au contraire, dans des gestes maladroits : par exemple, le fait de courir pour attraper un portail encore ouvert d'un immeuble locatif, de parcourir les escaliers en montant jusqu'à 7-8 étages, pour aller 'rechercher' des résidents auxquels livrer ces flyers qui n'avaient pas énormément de sens pour eux. Ou lorsque je m'approchais, en souriant, d'un piéton avec un flyer, et je restais déçu par son évitement inattendu, alors qu'Éric avait cherché à me prévenir que cela aurait été inutile. « Alessandro, il faut que je te dise une chose, les gens ici à Vaulx, ils n'ont rien à faire de nous, de ça, ils ont d'autres problèmes genre ! ». En vrai, je me créais des problèmes non seulement inutiles, mais qui auraient pu impacter d'une façon peu convenable ma relation avec mes camarades. Je suppose que, de par leurs petits rires lors de

ces moments-là, ils songeaient, à leur manière, à m'inciter à prendre apte de l''héroïsme' illusoire d'un chercheur un peu naïf (qu'il s'agisse de la 'recherche' au sens de la sensibilisation ou de ma 'recherche' universitaire, peu importait[113]). Dans le désir d'assimiler les failles potentielles de la mission en moi-même, d'en rechercher la plénitude du sens en moi-même, de 'réussir', je ne risquais que de réactiver un dualisme fondamental niant toute quête de métissage : la séparation entre « enquêteur » et « enquêtés » (M. Augé, 2010). De plus, je ne serais arrivé qu'à privilégier peut-être la seule posture 'professionnelle' avec les habitants de quartier, au détriment des autres axes. C'étaient même mes deux camarades lycéens qui me soulevaient de ce 'symptôme' de crispation identitaire, de cette « attache » (B. Botea, S. Rojon, 2015) : c'était spécialement l'humour d'Éric qui jouait en cela, à l'égard de moi encore plus qu'à l'égard d'Olfa. En disant l'absurdité des choses dans laquelle l'on se trouvait nous tous, il se méfiait des efforts de rechercher une quelconque résolution ou explication rationnelle à la problématique du contact avec les habitants, et dans ce mouvement il songeait à raccourcir la distance avec moi. Alors que dans ces instances je risquais de rompre l'espace perceptif commun, en revanche, en 'ré-accueillant' les impulsions d'Éric je me rendais compte qu'il fallait continuer à s'y prendre ensemble, que cette partie de mon terrain était là, au cœur des rapports avec mes 'potes', non dans ceux a-relationnels, quasiment inexistants avec les riverains. Je retissais alors l'espace avec eux, et ainsi je m'évitais le risque de tomber dans une attitude caractérisée par l'altérité relative, cette « clôture, conquête », où un sujet, « fort de son identité et de son savoir, s'approche de l'autre comme de quelque chose qui lui manque, s'en empare et le rapporte à sa sphère » (A. Nouss, 2001, p.79). Une altérité relative que j'aurais risquée d'adopter, dans ce cas, dans son double volet d'« effacement, d'aliénation » et de « substantialisation des différences », d' « assimilation » (*id.,* p. 89) : le premier avec les uns (Olfa et Éric), puisque je me serais posé en rupture avec eux ; le deuxième avec les autres (les riverains), puisque j'aurais pu finir par les assimiler à des cibles d'enquête, à mes cibles d'enquête.

[113] A cette époque j'avais juste avancé à mes camarades mon désir de doubler mon volontariat avec une recherche 'sur le social', 'sur le comportement des gens', en arrangeant par ces mots le cadre de l'anthropologie pour éviter un langage trop élaboré. Par ailleurs, on n'en avait pas réellement discuté, ce qui peut s'expliquer par la raison suivante : une possible indifférence initiale à recaler dans le contexte du moment, marqué par une adrénaline, une tension partagée pour les enjeux du volontariat, tels à faire éloigner momentanément l'intérêt ou la préoccupation pour d'autres approches, comme celle de l'ethnographie.

8.7 Les enquêtes ethnographique et mobilisatrice : vers une juxtaposition, via l'altérité et le conflit

Ceci dit, ce n'était que dans mon ouverture à l'altérité intérieure, conjointement la mienne et celle(s) de mes compagnons de marche, c'est-à-dire celle de 'nous' en tant que groupe soudé dans la marche commune, que j'aurais pu réellement saisir cette altérité 'extérieure' que portaient ces riverains qui me troublaient au début de l'expérience de mobilisation, de par leurs réactions souvent méfiantes. Et mon altérité, l'Autre déjà en moi, c'étaient ce clair-obscur où la flânerie, l'humour, les inachèvements, l'agilité d'une jeunesse fraîche, un franc-parler, se combinaient soit 'ensemble' (humour et flânerie, agilité et franc-parler), soit dans des modulations diachroniques ; autrement dit, ces comportements étaient les modes d'appropriation des enquêtes mobilisatrice et ethnographique[114], qui me paraissaient déroutants au départ. Une partie de ce microcosme étant l'altérité d'Olfa aussi (je parle ici surtout de la lenteur de marche, ou de l'humour d'Éric), qu'elle avait accueillie de façon même plus fluide que moi, puisque probablement elle l'avait elle aussi déjà en elle, potentiellement, et juste dans l'attente que ce côté d'elle-même trouve son expression privilégiée. Tout comme le garçon avait potentiellement en lui les taquineries de la fille, qu'il acceptait sans se retrancher en lui, mais en restituant à Olfa ses propres impressions contenant une 'dérision' similaire : « Regarde, la conne là » ; de par ces mots il emphatisait lui aussi son ton, comme dans un jeu de récitation, sans être offensant. Ou alors, on peut même parler des attitudes un peu insistantes de la part d'Olfa, souciée par le devenir de nos actions, qu'Éric avait déjà en lui : il montrait qu'il les comprenait, les 'tolérait' et les transformait *via* son mode nonchalant et tranquillisant. Mais les deux lycéens se révélaient ouverts à comprendre, ni exclure ni assimiler, même l'altérité que je représentais à leurs yeux, c'est-à-dire mon ensemble de « je » : mon « je » intime (mon enracinement loin de l'habitat vaudois, ma double identité italienne et française, l'accent particulier marquant cette identité, ma méconnaissance initiale de certains termes de la culture langagière d'Éric) ; mon « je » social (ainsi, mon attitude volontaire envers le public, porteuse de dispositions plutôt énergiques et optimistes, se servant d'un langage parfois trop explicatif, « compliqué », comme mes camarades se plaisaient à décrire). Autrement dit, dans tel « je » social rentraient, bien évidemment, mes propres dispositions pour les deux enquêtes, celle

[114] Une appropriation se faisant probablement en moindre mesure par rapport à la deuxième (l'ethnographie), puisque celle-ci se jouait, de fait, dans des logiques moins 'visibles' que la démarche de sensibilisation publique.

mobilisatrice et celle ethnographique. Donc on s'aperçoit que, dans ce cadre, à la fois l'une et l'autre, selon nos dispositions respectives, ont fini par s'encastrer progressivement dans le tissu de nos pratiques 'métisses' en marche, grâce au moteur de l'altérité absolue, donc du métissage lui-même. Deux facteurs le prouvent : d'abord le fait que les deux enquêtes pouvaient ressurgir sur le chemin (bien qu'assez rarement) et faire l'objet de brefs échanges conviviaux entre nous, quitte à laisser la place à d'autres sujets de dialogue. Ainsi, Éric commentait un jour devant moi et Olfa : « Alessandro est chaud, il est en thèse ! ». Un autre jour, après m'avoir demandé comment mon doctorat avançait, il en profitait pour nous parler d'un travail scolaire qu'il avait rédigé sur le thème de la radicalisation religieuse, et de ses ambitions d'accéder à un institut de sciences politiques. Olfa, alors, reprenait le discours en commentant que, elle, ne savait pas ce qu'elle ferait dans l'avenir ; de plus, elle nous faisait part du fait qu'elle n'aurait point imaginé à 20 ans de se retrouver « ici », à « faire un service civique ». Et alors, les fils du dialogue pouvaient continuer à s'entrelacer dans des thèmes divers et variés. L'autre facteur expliquant la transformation des deux enquêtes était la transformation graduelle du regard que mes compagnons portaient sur mes manières de faire l'ethnographie et de sensibiliser, vers une perception d'altérité poreuse à partir du conflit. Celui-ci était encastré dans les interstices de notre amitié, il songeait à la redéfinir, à la faire devenir autre chose, au lieu de finir par la défaire dans un morcellement identitaire : celui qui m'aurait vu moi d'un côté, dans une solitaire exploration d'enquête, et mes compagnons de marche de l'autre. Ainsi, le devenir de notre expérience s'élaborait aussi à travers l'arrangement de nos petits conflits occasionnels, notamment entre Éric et moi, vu que c'étaient nous les deux, par ailleurs, à partir en mission le plus souvent. De ma part, j'ai appris à intérioriser les remarques d'Éric à propos de ma manière inadaptée, selon lui, de me mettre en contact avec les gens. Il me pointait : « il faut que tu parles plus simple genre, si non les gens ne t'écoutent pas, ils n'ont pas de temps à perdre, même si ce que tu dis peut être intéressant et tout ». Même si contrarié, j'étais à l'écoute, j'apprenais alors à me mettre de côté en lui cédant le rôle de guide, en le laissant parler à ma place. Et ce geste de ma part, il indiquait déjà un renouvellement de l'enquête qu'Éric venait de contester ; une contestation qu'il adressait probablement aux deux enquêtes en même temps. Quant à Olfa, au tout début bien effervescente et tendue, elle avait tendance à poser des questions insistantes sur les types de personnes à aborder et sur les choses à dire. Elle nous gênait un peu dans ces instances-là. Mais elle allait très vite, une fois dépassés les stades initiaux de la mission, nuancer ces attitudes en défoulant sa tension par un lâcher prise et une proximité confiante avec nous. Quant à Éric, il allait 'apprendre' lui aussi, bien que perplexe, à ne pas jeter l'éponge trop tôt, parfois : il acceptait de prolonger des tours avec moi quand je lui faisais remarquer que l'on

aurait pu aller plus loin, au moins essayer de 'se libérer' des dernières affiches en les collant sur les parois internes des immeubles, ou en les donnant à des résidents. Même si contrarié, il était à l'écoute et acceptait finalement de me 'contenter'. Ces dynamiques de conjonction-disjonction entre mon ami et moi procédaient par des oscillations non prévisibles : des remarques et des arrangements pouvaient surgir à tous moments, sans apparaitre en succession immédiate ni d'un coup disparaitre sur-le-champ, sans non plus exploser dans des manifestations violentes et destructrices. Peut-être que le métissage en ce sens était surtout entre Eric et moi, dans cette circulation, sans que l'on arrive à une réconciliation complète, mais en laissant au contraire se profiler un autre devenir dans l'horizon. Un devenir plus impattante que celui des micro-pratiques rebelles aux Lumières, mais qui d'ailleurs a été la conséquence presque inexorable de celles-ci : ce 'macro-devenir', comme une ligne ouverte en spirale, se devinait dans notre dérivation complice, de plus en plus ressentie par tous les deux, à l'égard des buts officiels de la démarche de mobilisation – et non pas de la démarche ethnographique, qui aurait poursuivi dans tous les cas, en 'survivant' à l'autre.

8.8 Solidaires, hors d'un contrat formel

Notons aussi, d'un point de vue éminemment théorique, que sur ce terrain la solidarité ne serait pas à repérer dans les concepts de solidarité nationale ou participative, bien qu'en y découlant quand-même[115]. D'après moi, on pourrait plutôt parler de « solidarité de proximité », soit « une aide ou une entraide mutuelle fondées sur les principes de don et de générosité » intéressant des franges réduites de population (I. Théry, 2011, p. 154-155). Encore qu'il faut relever le phénomène du métissage pour rendre compte des évolutions des dons et contre-dons entre Olfa, Éric et moi : ils étaient faits de « coups de main », d'« entraide volontaire », si l'on reprend les termes d' I. Théry (*id,*. p. 155), sous forme d'humour, de familiarité, de support moral. De la matière se distanciant symboliquement de la catégorie globale de solidarité définie par un contrat abstrait érigé à une loi nationale. Théry elle-même pointe que cette solidarité « de proximité », en vrai, « ne relève pas de la solidarité associative ou mutualiste ni de la solidarité sociale nationale, qui par définition ne dépendent pas du bon vouloir personnel du donateur, ni des bonnes relations avec lui que doit entretenir le donataire » (I. Théry, *id.*). En bref, il faut

[115] Il ne faut oublier de resituer les dynamiques pédestres dans le scénario plus global qui les enveloppait : soit celui de solidarité nationale et participative au fondement d'une démarche contractuelle (les volontariats en service civique comme celui de nous, les trois jeunes), celle-ci au fondement des possibilités d'action et de socialisation de la part des volontaires engagés (cf. item 7.4, pp. 126-127).

plutôt prendre en compte la concrétisation de la solidarité sur le terrain empirique, à l'évidence la nôtre, à partir des marges en société au gré de leur sens sociologique : dans notre cas, à la fois des marges 'urbaines' (les territoires de cité de banlieue, porteurs de traces de l'urbain et du social délaissés de l'ère post-industrielle[116]) et sociales (c'est-à-dire nos missions, prenant les distances, *via* nos pratiques, du cœur institutionnel de la politique associative, représenté par le réseau normatif et technique de la «Maison pour agir»). On se rend compte, donc, que notre solidarité se bâtissait « dans » une marginalité vécue de l'intérieur ; celle qui, dans la dimension de l''avec', de notre savoir vivre-ensemble, allait devenir un nouveau centre, le centre de notre amitié. Donc, s'il s'agissait certes d'une solidarité « de proximité », il me semble que la définition la plus efficace, la plus solidement conforme au terrain vécu, ce soit celle d'une 'solidarité métisse', témoignant de subtiles transformations, en écho à ce qui a été dit au cours des items précédents.

Et à partir d'ici, la considération conjointe du rapport triangulaire entre nous les volontaires, les habitants locaux et les deux salariées d'Anciela, Claire et Victoire, chefs de file de la démarche de la «Maison pour agir», est fondamentale pour continuer à resituer la transgression symbolique envers le cadre associatif, vers laquelle confluaient les lignes de vie de Olfa, Éric et moi. C'est pour le fait d'avoir tâtonné et compris nos altérités respectives que nous les volontaires avons pu nous rendre compte, à travers un regard entre nous spéculaire, non seulement de l'altérité de la plupart des habitants par rapport aux stratégies de sensibilisation, mais aussi, par les chemins des marches, des perceptions d'altérité conçues de la part des salariées d'Anciela en rapport au processus de sensibilisation et à ses destinataires. A cet égard, une des dernières balades de la démarche, celle du 20 février 2018, va être particulièrement significative à analyser : elle a en effet impliqué toutes ces catégories d'acteurs directement dans l'espace public et a été davantage révélatrice de leurs logiques. On va voir comment celles-ci, à partir de l'événement de cette balade, révélateur de choses inédites, vont mieux pouvoir être mises en lumière par le biais d'une comparaison entre les diverses catégories d'acteurs ; une comparaison qui se développera, et qui ré-émergera ici et là, tout au long de cette 2ème partie de thèse.

[116] Voir sur ce point les auteurs suivants : J. Donzelot, 2013 ; B. Morovich, 2017 ; S. Rouay-Lambert, 2016.

Chapitre 9

Balades démystifiantes, balades peu concluantes

Dans ce chapitre les balades sensibilisatrices sont examinées suivant les rapports triangulaires entre les volontaires, les professionnelles et les riverains, au but de déduire d'autres vérités traçant les traits d'une écologie et d'une solidarité sous le sceau d'une rupture anti-métisse.

1. « L'écologie et la solidarité » trainent la patte

9.1 Une construction de la relation à l'Autre

Le 20 février, c'était la seule occasion où la salariée Victoire avait participé au tractage avec nous les volontaires, dans la place du marché à Vaulx-Village, pour sensibiliser le public à un événement explicatif autour de la création d'un composteur, prévu dans la démarche associative « Zéro-Déchet ». Mais il fallait qu'Éric et moi et partions tous seuls, elle nous aurait rejoints après-coup. Il faisait froid, mon compagnon était désillusionné. Il ne voyait pas comment on aurait pu faire quelque chose au marché là-bas, encore qu'il fallût réussir à y arriver, à pieds. « Ça ne sert à rien…En plus il n'y a que des vieux, et ils n'ont rien à foutre », pointait-il cyniquement. Des mots qui m'étaient familiers. En dérivant placidement le long des ruelles de la zone de Vaulx-village, au lieu de chercher à 'aborder' des piétons (on se sentait bien), les révélations continuaient, sarcastiques : « les gens doivent penser à sortir de la merde d'abord… ce sont ceux aisés qui pensent qu'ils peuvent être mieux et vont agir pour l'écologie, nous on est dessous », défendait-il. Ensuite, on a croisé notre tutrice, elle aussi en direction de la place du marché. Il est clair qu'Éric et moi aurions pu nous y rendre auparavant, au lieu de contourner le lieu du marché, mais la balade s'était passée autrement. C'est ce qu'on a fait en sorte de

cacher à Victoire, en lui disant vaguement que l'on avait repéré quelques personnes. Et, dans cette place où les commerçants commençaient à démanteler leurs stands (la journée du marché allait se conclure), notre tutrice approchait rapidement les derniers acheteurs, se déplaçant d'un coin à l'autre, en prenant soin d'avoir une posture impeccable, en fournissant des informations précises et claires, sur son ton gentil, très cadré et rationnel. Il fallait qu'Éric et moi présentions « d'abord le cadre d'Anciela et de la «Maison pour agir» » (me recommandait-elle brusquement), pour que les gens puissent mieux savoir situer l'association, ensuite qu'on les informe, à travers des phrases simples, sur la date de l'évènement du composteur, ensuite que l'on explique le concept de composteur au cas où nos destinataires soient encore stimulés à interagir. Enfin, pour donner une démonstration de sa maitrise, Victoire a accepté qu'une femme témoin de Jéhovah nous aborde pour jouer au jeu, et a profité en retour pour lui filer, rapide comme un félin, le flyer et les informations relatives à l'événement du composteur, de manière réactive. Voilà, on avait vu comment il fallait faire, pourrait-on dire. Mon 'pote' et moi avons compris que communiquer aux personnes, dans la perspective du champ d'action de la «Maison pour agir», relevait d'un apprentissage quant au choix de mots employés, d'une vraie construction de la relation à l'Autre. Et il ne s'agissait pas que d'une construction, mais d'une imposition relationnelle aussi. Un autre exemple : lorsque j'allais approcher une dame en train de traverser la place (je voulais être accommodant), au moment où elle se bloquait, indécise si discuter avec moi ou repartir, Victoire intervenait sans hésitations, en se juxtaposant à moi et en reprenant les fils de la conversation : « En fait, nous on accompagne toutes personnes qui développent des initiatives, par exemple quelqu'un qui veut faire un composteur de quartier, on va l'accompagner pour le mettre en place, ça peut être n'importe où », commençait-elle selon sa formule habituelle, bien étudiée, pour briser la glace. Suite à cela, après quelques minutes, la dame s'éloignait en nous confiant qu'elle était pressée pour son rendez-vous et sans nous laisser son contact, au contraire de ce que la salariée espérait. La dame avait-elle rompu la relation en étant réellement pressée, ou la question du rendez-vous fonctionnait aussi comme une excuse ? Comme il se passait pratiquement toujours pendant ces types d'échanges proactifs, il n'y avait pas de vrais dialogues, pas de vrais entrelacements de récits, mais juste un autre discours voué aux seules finalités de la sensibilisation. Et il se traduisait dans une sorte de monologue formel à sens unique.

9.2 « Ca n'avance pas, on n'évolue pas… »

Ensuite, il y avait les mots virulents d'un commerçant, qui confirmaient le point de vue d'Éric, ainsi que d'autres habitants, à propos de ce que beaucoup de gens et de jeunes avaient d'autres soucis que l'écologie, comme le fait de vouloir « sortir de Vaulx », trouver un travail et sortir de la précarité ou des trafics de drogues où ils baignent au quotidien. Ce commerçant nous invitait, d'ailleurs, à venir à 1h du matin pour parcourir les routes de « Vaulx » et voir réellement le niveau de « dégradation » et de corruption sociale ambiante : « Noooon, les vaudois ne sont pas concernés par l'écologie ici à Vaulx-en-Velin », disait-il avec force, « Vous voulez avoir une idée réelle ? Venez à 1h du matin ici, seul, avec un pote, vous verrez ce qui se passe…Il y a 80% de la population qui ne travaille pas ! » ; « A 11h du matin tous les parkings sont pleins, les voitures sont pleines, il ne faut pas rêver ! ». Il revendiquait le besoin que les politiques distribuent du boulot, car, réitérait-il, « tous les jeunes de, de moins de 25 ans, ils ne sont pas motivés pour bosser ». « Ils veulent aller travailler, ils ne rêvent, ils ne rêvent que de ça, de sortir de Vaulx », c'étaient toujours ses mots intenses. Bref, la réalité transparaissant de ce témoignage était celle de la précarité socio-économique de nombre de vaudois chômeurs qui les pousse à entamer des projets d'auto-entrepreneuriat d'intérêt général, plutôt que des actions spécifiquement écologiques et solidaires. Ce que m'a confié aussi Ursula, chargée de mission au service de la mairie de Vaulx-en-Velin, lors de notre entretien en février 2018[117]. Le message était clair : si l'écologie n'intéresse pas, c'est parce que beaucoup de vaudois se pensent « à un niveau en dessous » ; ils estiment que l'écologie ne les fait pas survivre[118]. « Non, Vaulx-en-Velin vous vous promenez dans n'importe quel quartier, développement durable, pff. Non, ce n'est pas encore ça quoi » (Ursula, à la min. 3 :36 d'entretien d'enquête, deuxième extrait – cf. annexes, p. 287). Et, à peine une minute après : « les gens, ils ont besoin de vivre et de manger quoi. (…) Ils ont besoin d'avoir un salaire. On a quand-même beaucoup, beaucoup de gens qui ont peu de qualifications, on est sur un territoire très pauvre avec très peu de qualifications, je parle dans la majorité, je, je…Voilà » (Ursula, à la min. 4 :53 d'entretien d'enquête, 2ème extrait

[117] Il me semble judicieux ici de mettre les paroles du commerçant du marché local en perspective comparée avec d'autres impressions affines, pour donner un avant-gout du phénomène de la pauvreté locale en plus large échelle. Il est assez étonnant de s'apercevoir chaque fois de la fermeté des opinions de mes interlocuteurs, et de la vigueur par quoi ils les défendaient. Ces impressions provenaient, entre autres, d'habitantes locales avec lesquelles j'ai passé des entretiens qualitatifs au cours de la première partie de l'année 2018.

[118] Cette donnée se retrouve dans diverses parties de l'entretien d'enquête avec Ursula : concernant le premier extrait retranscrit, à la minute 9 :01, à partir de la minute 9 :52, ou encore à partir de la minute 4 :53 du deuxième extrait (cf. annexes, pp. 281-282, p. 288).

– cf. p. 288). Elle me confirmait que les jeunes également peuvent se sentir concernés par ces problèmes de manque de travail (Ursula, à la min. 6 :46 d'entretien d'enquête, deuxième extrait – cf. p. 289). Même un des professeurs du lycée d'Olfa, que l'on avait rencontré par hasard à un arrêt de bus lors de notre tour de quartier le 15 février, il répliquait sans ambiguïté : « les gens, ici, n'ont rien à foutre », « ils se plaignent de leurs conditions de vie en accolant les responsabilités à l'État », « c'est dur qu'ils se mettent ensemble pour faire bouger le quartier ». Voici les mots passionnés de Béatrice, habitante vaudoise, en ouverture de notre entretien : « Ça n'avance pas, ça n'avance pas, on n'évolue pas (…). Il a fallu que je me batte pour mettre le tri sélectif en place parce qu'ils ne veulent pas recycler, les gens. Ils ne veulent pas recycler, ça leur prend la tête, ils n'ont pas le temps, il y a toujours une excuse au recyclage » (Béatrice, à la min. 0 :04 d'entretien d'enquête – cf. p. 349). Un autre exemple de sa part : « On a essayé de mettre des jardins partagés en place…On n'a jamais pu. On n'a jamais pu, les gens ne veulent pas, ils ne veulent pas se mouiller » (Béatrice, à la min. 2 :03 – cf. p. 349). Voici maintenant le point de vue de deux habitantes du Mas du taureau connaissant le réseau de la «Maison pour agir» : selon Anissa il y avait des gens, ceux de son propre entourage, qui n'étaient pas intéressés par « ça, par tout ce qui est de…écologie et tout…» (elle faisait aussi allusion à la «Maison pour agir» et à ses ateliers)[119]. Mais elle affirmait également, dans des termes plus généraux : « quand on voit juste, les gens comment ils jettent leur poubelle, et bah des fois c'est…Ppphh, ils font n'importe quoi » (Anissa, à la min. 18 :10 d'entretien d'enquête – cf. p. 321). « Ils s'en foutent quoi », ajoutait-elle (à la min. 19 :13 – cf. p. 322). Et, quant au propos ferme de Médaline, habitante des Noirettes : « Le quartier, il est réellement sale, tu as des gens qui nettoient, qui nettoient autour, qui nettoient les poubelles, qui nettoient les allées, mais aussitôt que c'est fait, je veux dire mais, il faut voir quoi, les, les, les gens, ils font n'importe quoi » (Médaline, à la min. 10 :40 d'entretien d'enquête – cf. annexes, p. 402). Ensuite, pour donner une image de la pollution locale de l'air, elle précisait : « T'as énormément de voitures, ne serait-ce que sur le quartier, de Vaulx-en-Velin, quand tu vois qu'une, qu'une famille, hmmmm chacun a sa voiture ; tu vois, ils sont des familles peut-être de 6,7,8, chacun a sa bagnole, donc, tu vois, tu imagines déjà un peu, toutes ces voitures, qui circulent, au même moment, voilà » (Médaline, à la min. 13 :15 – cf. p. 403). Même Olympe, habituée de la «Maison pour agir», était souvent sceptique quant à l'accrochement des habitants à l'écologie ainsi qu'au réseau de la «Maison pour agir». Elle confiait à nous les volontaires avec franchise, au quotidien à la «Maison pour agir» ou lors de sa présence épisodique aux permanences au

[119] Anissa, de la min. 17 :37 à la min. 17 :46 d'entretien d'enquête – cf. p. 321.

marché du Mas du Taureau, que c' était déjà « bien » si l'on réussissait à faire du tractage, mais que « les gens » n'auraient pas donné facilement leurs contacts.

9.3 Désintérêt, méfiance, 'lueurs'

Pour revenir au scénario des balades, voilà comment se manifestait le sentiment d'altérité que plusieurs riverains, et parmi ceux-ci plusieurs « daronnes », nous renvoyaient, à nous les volontaires en marche par rapport à la question de l'écologie et de la sensibilisation : « non », « je ne comprends pas », « je n'habite pas ici », « ici l'écologie, ça ne marche pas ». Des formules répétitives, tranchantes, s'accompagnant assez systématiquement de mouvements d'évitement de par le corps et la tête, de regards fuyants et lugubres. On voulait signifier ainsi son propre détachement face à nos 'bons propos' proactifs. Parfois j'improvisais des balades solitaires, comme durant le mois d'avril de l'année 2018, plus pour le but de poursuivre l'exploration de cette piste de terrain que parce que j'y croyais vraiment, à l'utilité de la démarche. C'est à ce stade que l'on assistait à une autre étape du devenir des balades pour ce qui concernait ma posture : ce devenir révélait une scission entre mes deux casquettes de volontaire et de chercheur, en ce que désormais la deuxième prenait le pas sur la première. J'étais resté tout seul à cette période-là, puisque Éric allait trouver des prétextes pour ne pas m'accompagner : il s'endormait dans un des canapés de la «Maison pour agir», en profitant de l'absence de la coordinatrice, ou il ne se faisait pas voir dans les parages, ou il me disait clairement que mon idée ne servait à rien. Et de plus, qu'il fallait que je fasse attention, qu'à tous moments en ville il aurait pu m'arriver quelque chose de désagréable, de la part de ces « gens à Vaulx qui ne te considèrent pas comme les leurs… », me prévenait-il. Sans compter qu'entre temps Olfa avait abandonné son engagement en service civique. Bref, je me suis retrouvé quelquefois à marcher tout seul mais sans que j'obtienne des retours réellement différents de la part du public par rapport aux moments où j'étais avec mes collègues volontaires. Je tentais même d'aller à la rencontre de groupes de jeunes garçons 'trainant' dans les espaces du quartier, or il n'y avait pas de vraie chance que cela fonctionne : ils faisaient un signe négatif de la tête dès qu'ils voyaient mes tracts, ou alors ils me disaient, sur un ton expéditif et même un peu moqueur, « désolé, pas intéressé… », en m'indiquant d'aller demander à des dames dans les parages. Sinon, tombait un silence interrogatif, chargé de tension, qui finissait vite par me dissuader de toutes autres tentatives avec eux. Je ressentais chaque fois le danger de possibles railleries qui pouvaient déboucher en agressivité. Ces

railleries n'étaient pas rares de la part de jeunes filles non plus : celles-ci, que je rencontrais le long de chemins ou alors qu'elles étaient assises sur des bancs du quartier, pouvaient me remercier des flyers, ou convenir en souriant que « c'est bien contre le gaspillage alimentaire ! », quitte après à me laisser repartir en ricanant, sans vouloir approfondir les discussions. Certes, je ne dirais pas le vrai si je ne relatais que des allures d'évitement, d'indifférence teintes de temps en temps d'agressivité. Il y avait des nuances de la part de certaines dames, qui pouvaient sourire même largement devant mes efforts, encore trempés d'un peu de maladresse, quant à les contacter discrètement et tenter de transmettre le message écologique le plus succinctement possible. Ainsi le 21 février ou le 5 avril, ou encore le 16 avril : « Non », « non merci… », « Je suis désolé », « Non, ça m'intéresse l'écologie, mais là je n'ai pas le temps… », « Les jeunes ne seront pas intéressés… », « On verra ». Or, même si la forme du 'contre-message' advenait sur des tons plus doux, le contenu paraissait rester le même. Les réponses étaient vagues, les adhésions pour ce qui faisait l'écologie ou pour le projet associatif, jamais certaines. Il est vrai aussi qu'il faut relater une adhésion plus forte, apparemment, de la part des femmes que des hommes, lesquels donnaient des impressions même plus méfiantes et énigmatiques que les femmes, ou ils conseillaient, sur des tons taquins ou pressés, d'essayer d'interpeller les dames de quartier, ou d'aller distribuer les affiches à la sortie des écoles de quartier. Tout comme il faut évoquer des impressions, rares, d'intérêt véritable de la part des « daronnes » qui voulaient en savoir plus, qui ne connaissaient pas la «Maison pour agir», mais qui allaient « passer voir », promettaient-elles sur des tons chaleureux et en montrant un comportement attachant. Ou de la part de deux femmes que j'ai rencontrées plusieurs fois assises sur le même banc près de la place du Mas du Taureau : si elles semblaient, à première vue, intriguées par le gaspillage alimentaire (elles m'ont demandé les horaires et le lieu des ateliers de la «Maison pour agir»), en fin de compte elles aussi détournaient leur regard du mien, car elles ne songeaient pas à approfondir le dialogue, et allaient me révéler finalement que pour elles, l'écologie, « les gens prennent le pain et le jettent », que « c'est pas facile l'écologie quand on est habitués à dépenser », convenaient-elles. Ensuite, un silence habituel, comme si l'on n'avait plus rien à se dire ; un silence qui m'invitait à couper la relation.

9.4 La plénitude du vide

Ainsi, contrairement à mon rapport avec Olfa et Éric, celui que l'on avait avec les habitants de quartier était principalement de l'ordre de l'homogène, de la répétition du même. Il n'y avait pas de courants dialogiques ou mimiques ouvrant à des devenirs inconnus, que ce soit au

bénéfice de nous les volontaires ou des riverains, des devenirs qui auraient pu nous faire connaître d'autres facettes de l'autre. Tout était destiné à s'arrêter, que ce soit après quelques minutes ou après une poignée de secondes du premier contact, sans que l'on puisse aller plus loin. Tous les mots revenaient au point initial, un vide de chaleur humaine (à part peut-être les rares fois où l'humanité partagée se retrouvait dans des sourires généreux en miroir), duquel il fallait repartir pour chercher de nouveau, et de nouveau, mais sans trouver cet appui, cet espoir que des gens puissent adhérer sincèrement à notre mobilisation. On n'arrivait pas à s'entrelacer avec eux, ni à faire qu'eux s'entrelacent avec nous. Il n'y avait pas d'indétermination, d'incertitude métisse faisant jouer le plein et le vide, ouvrant à un devenir dans la tension entre le respect des intégrités et le débordement vers l'autre. Il y avait, en fin de compte, juste la plénitude du vide. Déjà dans la politique de proactivité propulsée par les membres d'Anciela et de la «Maison pour agir», dans le geste lui-même de s'approcher des autres, la plupart de ces 'autres' devaient y voir une attitude pleine et maitresse, apte à leur suggérer une intentionnalité imposante, oppressante. Et ils répondaient par réflexe, par une méfiance qui paraissait la réponse à l'attitude proactive. Une méfiance cachée peut-être, parfois, par des sourires courtois, toujours est-il qu'il y avait de la méfiance. Il n'y avait pas vraiment les conditions pour qu'un sens métis à partir du message écologique puisse circuler. Nous étions les uns et les autres, mais pas les uns pour les autres. Parce que c'était comme si dans notre idée de véhiculer le message sensibilisateur il y avait, pour nos destinataires, une agentivité, reliée à l'optique des salariées de la «Maison pour agir», qui signifiait une imposition. C'était à partir des formules de communication homogènes véhiculées par le réseau d'Anciela, compactes dans leur redondance, et dans l'acte redondant de les perpétrer, que surgissaient ces sentiments chez les riverains. Ils les voyaient comme un « syntagme redondant », un « tout homogène » (A. Nouss, 2001, p. 520). Je parle de cette formule « La «Maison pour agir», c'est une association pour l'écologie et la solidarité, vous pouvez y venir pour participer à des ateliers, découvrir d'autres associations, monter votre propre projet... », ou des flyers eux-mêmes : contrairement aux bonnes intentions des professionnelles associatives de faire en sorte que ces papiers soient symboliques, qu'ils puissent évoquer une multiplicité d'idées chez les riverains, en vrai pour ceux-ci ils n'étaient pas symboliques, ils n'étaient pas regardés, cela ne leur disait pas grand-chose. Selon la manière dont nos interlocuteurs réagissaient, l'on se rendait compte au fur et mesure (Éric, Olfa et moi), de la barrière sociale que cette pratique allait engendrer. C'étaient eux qui nous renvoyaient, de manière critique, une image douloureuse d'assimilation dans une sorte de totalité, qu'ils rattachaient à la volonté résolue de faire adhérer à l'écologie. C'est pour cela que l'on n'arrivait point à nous lier avec les habitants : ils se sentaient niés dans leur altérité.

Et, à travers leurs détachements, ils voulaient nous appeler à reconnaitre leur point de vue, leur indifférence pour ces questions d'écologie, quitte à ce que nous l'acceptions définitivement et nous nous détachions à notre tour de cette vaine recherche. Ou existait-il peut-être une autre piste pour « accepter cette altérité, se déborder vers elle, et non la rabattre sur sa propre identité[120]» ? Certes, cela ne pouvait pas passer par l'aveu d'un quelconque projet de recherche : il avait suffi une fois pour que m'en saute aux yeux le danger. Telle cette rencontre avec des « daronnes » le 16 avril, assises tranquillement sur les bancs d'une cour en bas d'immeuble, avant que je n'apparaisse pour leur communiquer les actions à la «Maison pour agir», ensuite ma 'recherche sociale en lien avec ces questions-là'. Un silence total et effrayant comme écho. De plus, elles continuaient à hocher la tête, en me niant symboliquement toute possible interrelation. Pourquoi ne me répondait-on pas ? Peut-être qu'elles n'avaient pas compris ce que je disais ? Peut-être que cela leur faisait peur ? Peut-être qu'elles voyaient tout cela comme l'imposition d'un langage étranger à elles ? Peut-être qu'elles se sentaient l'objet d'une dépersonnalisation, d'une instrumentalisation ? Il y a réellement des fois où peut-être une réponse claire ne pourrait jamais parvenir. Peut-être que celle que je cherchais dans ce contexte-là, elle s'articulait au croisement de toutes ces dernières questions.

9.5 « L'écologie », « la solidarité », dans une feuille de papier

Ainsi les balades, telles des missions sensibilisatrices, se révélaient être dans leur concept, et ceci à travers le regard des habitants, un échec, sur un fond d'anti-métissage (F. Laplantine, 2001, pp.131-135). Le dispositif, ainsi que les valeurs d'« écologie et solidarité » elles-mêmes, constituaient l'anti-métissage exacerbant les frontières, prétendant identifier l'autre sur le fond du même, de cette mêmeté de l'écologie et du cadre de la «Maison pour agir», qui ne voulaient que peu ou rien dire pour les personnes au-delà du cercle restreint des habituées de l'association. Si le devenir métis s'écarte autant de la totalisation que de la séparation totale, alors la sensibilisation écologique d'Anciela, dans le registre *étic*[121], était anti-métisse, aussi bien dans ses vœux de départ que dans ses résultats : en recherchant une assimilation unifiée par la prise de l'espace public[122] (prise camouflée par les propos éthiques supportés par le réseau d'Anciela,

[120] En citant encore A. Nouss (2001, p. 393).
[121] Pour rappel, le point de vue *étic* sur le milieu repose sur « des observations externes indépendantes des significations portées par les acteurs et relève d'une observation quasi ethnologique des comportements humains » (J-P. Olivier de Sardan, 2008, p. 108).
[122] J'ai choisi d'utiliser par prudence, pour le moins dans cette partie de texte, le terme 'prise' en substitution à celui de 'conquête', le premier me paraissant être moins violent et moins renvoyant directement à une connotation coloniale ou néocoloniale.

à savoir l'importance pour les personnes de « se sentir accueillies » et « valorisées », ainsi que la valeur accordée au dialogue), elle allait provoquer une séparation inéluctable. Paradoxalement, inversement entre nous les trois volontaires, même la solidarité demeurait, dans ce recoin du terrain, juste une feuille de papier. Si non, elle n'existait pas. Une preuve était que, à la «Maison pour agir», l'on n'y a revu aucune des personnes rencontrées pendant les balades. Même pas celles qui nous disaient ces refrains, « On verra…», « De toute manière on y passera…». Il était d'ailleurs remarquable de noter une ironie mordante de leur part, un ricaner qui pouvait accompagner leurs fausses promesses, comme pour vouloir nous amadouer. Au contraire de l'humour entre nous les volontaires, de la part des riverains découlait de l'ironie méchante ; celle qui, pour rappel, « ne vise pas à atténuer la distance entre soi-même et l'autre, mais à l'accroitre, à la pousser à l'extrême » (F. Laplantine, *id.,* p. 551). Par l'ironie ces personnes se défendaient de celle qu'elles percevaient comme une menace, représentée à la fois par nous les volontaires et le fardeau dont nous nous faisions charge, et également, indirectement, par l'image qu'elles devaient se faire de la politique associative. Le prouve le fait que, malgré une certaine diversité apparente de réactions selon le type du public (jeunes, femmes, hommes), le dialogue métis, tel un accueil à intermittence de Soi et de l'Autre, n'y était pas. Et de l'autre côté, une autre crispation identitaire, emblème d'une conception ethnocentrique, du refus du réel, du confort d'une position statique : celle de l'équipe de la «Maison pour agir», dont surtout les salariées Claire et Victoire et quelques riveraines habituées. Celles-ci continuaient pour longtemps à être convaincues (notamment les salariées) de l'espoir que « cela aurait fait pousser des graines, tôt ou tard », que « cela aurait mis une puce à l'oreille » des gens – de par telle formule, « mettre une puce à l'oreille », elles sous-entendaient le fait de rendre les personnes conscientes de leurs propres responsabilités envers l'environnement. Si les salariées avaient été plusieurs fois sur le terrain avec nous les volontaires, elles auraient peut-être 'compris' cette réalité avant que Victoire n'en saisisse quelque chose le 20 février au marché de Vaulx-Village, suite en particulier à la conversation polémique avec le commerçant dont j'ai cité auparavant les paroles ; une conversation à laquelle elle avait assisté d'un air tendu, sans clignoter et sans dialoguer[123].

[123] C'était probablement suite (et à cause) de cette journée que Victoire a lancé juste deux-trois tours de mobilisation ultérieurs, jusqu'à la fin de l'année. Peut-être qu'elle commençait à se faire une idée quant au fonctionnement réel des dynamiques sociales dans l'espace public.

9.6 Deux altérités « relatives » se regardent de travers

Je me suis aperçu, au fur et à mesure de mes tâtonnements dans ce cadre du terrain, que les riverains pour les professionnelles associatives, et celles-ci, de plus que nous les volontaires, pour les riverains, représentions des Autres tels que des « hôtes encombrants et pas faciles » (A. Nouss, 2001, p. 78). En particulier, la position des professionnelles associatives, bien que peut-être motivée par de bonnes intentions au préalable, semblait marquer une incapacité, ou un refus, de se situer du côté de l'altérité des riverains, quitte à ramener celle-ci à l'identité du corps associatif et de ses valeurs de militantisme environnemental et de durabilité. L'autre qui donnait à voir son désintérêt pour le projet écologique pouvait bien déranger ses membres militants, qui y consacraient une bonne dose de leurs engagements de vie et professionnels. Donc, cette altérité était évitée, même quand nous les volontaires, notamment Éric, faisions part à plusieurs reprises à nos collègues que les gens ne semblaient pas s'accrocher. Alors, cet 'autre' (le riverain) se rebellait à l''être' qui cherchait, pour cet 'autre', à s'imposer subtilement sur lui, à marquer son emprise territoriale de par ses actions. L''autre', le riverain, se retranchait dans sa coque identitaire et allait lui aussi, dans la plupart des cas, éprouver un sentiment d'étrangeté totale pour ce qui constituait, dans son imaginaire, l'univers écologique et solidaire en tant qu'empreinte du militantisme associatif. Le prouve le fait que les riverains ne paraissaient pas enflammés par ces initiatives, ils ne posaient presque pas de questions. Je vois dans cette collision relationnelle la fabrication et l'entretien de deux « altérités relatives » (F. Laplantine, A. Nouss, 2001). Celle du regard de l'équipe professionnelle d'Anciela, s'approchant de l'autre comme de quelque chose qui lui manquait, voulant s'en emparer et le rapporter à sa sphère (A. Nouss, *id.,* p. 79) ; de l'autre côté, celle des regards des habitants de quartier, « en fonction et en regard d'un moi constitué, intègre » (*id.,* p. 78). Or, il faut aussi nuancer ce propos, si l'on relate les cas où des dames s'ouvraient plus chaleureusement aux sollicitations, en s'attardant à parler, sans pression, disponibles à 'en savoir plus'. Comme cette femme, portant une tenue vestimentaire de couleurs vives, surprise de savoir que la structure en face de chez elle (la «Maison pour agir») était un siège associatif. « On n'a jamais su ce que c'est », a-t-elle répliqué agréablement étonnée, en nous laissant finalement, le 21 février, son contact d'un air bienveillant. On peut aussi parler de cette dame que j'avais 'abordée' le lendemain près du marché de la Thibaude, vers le centre-ville : elle m'exprimait son retour agréable et doux pour ceux que j'avais présentés comme des 'ateliers pour l'écologie et les enfants, et pour faire du lien social' : « Ah c'est très bien oui », « Aah, dans le quartier d'accord, même pour les enfants

c'est intéressant », m'a répondu-t-elle. Je découvrais que ces femmes (encore plus rarement les hommes) mettaient en scène une altérité plus poreuse, comme si elles reconnaissaient cet 'autre' de l'écologie et ses militants comme « un hôte pas en dehors de soi, mais déjà en soi » (A. Nouss, *id.,* p. 78) ; c'était une condition pour pouvoir se tendre vers cet hôte pour mieux le retrouver en soi. Mais peut-être pas assez pour que même ces personnes parviennent à se projeter plus loin, en allant franchir la frontière entre leurs sols et celui de la «Maison pour agir». « On s'est entendus, au revoir Monsieur », c'étaient leurs formules régulières de clôture du dispositif communicationnel. Et, peut-être, leurs manières diplomatiques pour nous dire qu'on ne les aurait pas revues.

Le « je » des militants professionnels n'était pas métis dans son confort identitaire. Les salariées niaient l'Autre d'abord en elles-mêmes, elles se posaient plutôt 'sur' l'Autre plutôt que 'pour' l'Autre. Ce « je » supposait un « je » pareil chez les Autres (les riverains), sans s'interroger sur la complexité de leurs plusieurs « je », dont leurs propres ancrages à d'autres horizons d'existence. Cette domination transparaissait lors d'autres situations de planification de la mobilisation entre nous les volontaires, les salariées et d'autres bénévoles présentes, comme lors d'une réunion en fin du mois de février 2018, qui aurait anticipé une « enquête » *via* le « porte-à-porte » dans les immeubles du quartier du Mas du Taureau[124]. Ici, les salariées Claire et Victoire expliquaient que la rencontre se devait d'être un prétexte pour mobiliser les gens, non pas pour des fins purement « sociologiques ». Il aurait fallu adopter un mode de contact qui favorise un retour positif des résidents, à partir de ce qui les aurait motivés à s'engager dans la voie écologique ; on n'aurait certainement pas dû agir comme ces bénévoles l'année précédente qui ne suscitaient ponctuellement qu'un rejet de l'écologie. « A la limite on s'en fout de ce que les gens ne veulent pas faire, mais on insiste sur ce sur quoi on devrait se mobiliser pour arriver à un quartier idéal », pointait Claire. Il s'agissait pour Victoire de ne pas se pencher sur les problèmes des personnes, sinon celles-ci auraient commencé à « se lâcher » : « Mieux mettre les personnes en situation où elles sont actrices », estimait-elle. Ceci suivant la stratégie, pour les bénévoles, de fonctionner en binôme, « où pendant que l'un lance la conversation, l'autre écoute et prend des notes » (avançait encore Victoire), sans perdre de vue le lien avec les personnes, mais en allant « le tisser et retisser puis continuer comme ça », complétait Claire. On voit l'ambiguïté du concept de « lien » pour les salariées : si l'idée de tissage et retissage semble s'apparenter à du métissage, encore ce « lien » devait être canalisé dans l'optique convenable à elles, donc dans une direction prédéterminée, donc potentiellement délétère pour

[124] Enquête qui ne s'est déroulée, finalement, qu'en deux seules interventions publiques.

tout devenir métis qui se décentre et découvre son hétérogénéité chemin faisant. Ce point rappelle bien la stratégie de proactivité lors de la balade au marché de Vaulx-village le 20 février, où on vit clairement la traduction dans l'action de ces logiques de construction assimilatrice du rapport à l'Autre. Certes, on pourrait reporter les quelques suggestions des filles bénévoles présentes (quand elles ne demeuraient pas silencieuses) : comme par exemple, insister avec les résidents vaudois locaux sur des domaines particuliers comme le traitement des déchets (Paloma), ou rester au contraire sur une perspective plus générale, pour ne pas risquer de bloquer « l'envie d'agir » (Catherine). Or, c'était la salariée Victoire qui avait fini par 'synthétiser' toutes ces idées dans la stratégie du binôme qu'elle estimait comme la plus efficace, en allant 'absorber' en elle les autres apports, même ceux des bénévoles présentes à la réunion.

9.7 Regards d'une autre texture

Pour revenir à l'« altérité relative » manifestée par les riverains, il faut encore faire une petite distinction : puisque, chez certaines riveraines elle faisait plutôt office d'une autre altérité, par laquelle cette poignée de dames invitait les militants, à partir de nous les volontaires, à adopter tel modèle d'altérité (celui défendu par ces dames locales) dans l'action publique. Je parle d'une altérité « absolue ». Observons : deux « daronnes » que j'ai rencontrées en septembre 2017 me suggéraient de proposer à la coordinatrice salariée de mettre en place des ateliers de danse et de sport, plus que sur l'écologie, puisque plusieurs riveraines auraient eu besoin de ces activités. Une résidente d'immeuble dans le secteur des Noirettes, lors du « porte-à-porte » du 3 octobre, avançait sur un ton très polémique qu'il fallait « être forts », « aller et mobiliser directement les gens » et « pas comme ça », « avec du porte-à-porte », comme nous les volontaires étions en train de faire, hésitants et timides selon elle ; il aurait fallu, en revanche, agir avec de la vigueur, et se focalisant sur les soucis réels des personnes : l'isolement, la précarité. Le 16 avril, face à mon renseignement à propos de l'intérêt de passer à la «Maison pour agir» pour comprendre le processus du compostage et la démarche de création d'un composteur, des mamans, assises sur des bancs publics et entourées par leurs enfants, revendiquaient sur un ton sec qu'elles n'avaient pas de jardins et qu'il fallait déjà que chacun puisse disposer de sa propre parcelle. J'ai même à l'esprit les suggestions de Médaline, d'ailleurs habituée de l'association, qui réclamait elle aussi, sur une voix tumultueuse, qu'il fallait venir avec les enfants à la «Maison pour agir» « pour autre chose, pas uniquement lors des ateliers goûter ou de cuisine », mais pour discuter « d'écologie, de citoyenneté », car « l'éducation, elle se fait avec les parents mais aussi en

dehors », soutenait-elle (Médaline, de la min. 31 :31 à la min. 32 :29 d'entretien – cf. annexes, pp. 412-413). J'ai cité ces données pour donner à voir que ces personnes, en véhiculant leurs propres valeurs, allaient suggérer aux instances associatives de prendre en compte ces valeurs, de s'ouvrir à l'horizon des possibles, de penser le lien social autrement. On présentait un face-à-face indépassable, visant à bouleverser la sphère propre à l'organisme d'Anciela. On voulait affirmer que pour faire avancer les choses il fallait se confronter à cette altérité, allant du sport, ou de la danse, à la précarité. Du fait que l'altérité absolue « ne signifie pas l'irrelation, la transcendance inatteignable » (A. Nouss, *id.,* p.79), grâce à ces derniers témoignages on peut davantage se faire une idée de la pensée majoritaire chez les autres habitants locaux : c'est-à-dire leur altérité relative qui, face à l'ambivalence de l'indifférenciation/exclusion qu'ils percevaient venir quelque part (peut-être de cette «Maison pour agir» dont ils avaient peu entendu parler), visait à produire, de par un effet égal et inverse, une contre-exclusion, issue de leurs réactions. Indifférenciation/exclusion + exclusion = anti-métissage. Et l''évolution' de cet effet a fini par faire agir le staff de l'association dans la manière voulue, en large échelle, par les riverains : les balades de mobilisation, ainsi que les permanences au marché, ont progressivement, inexorablement, capoté. Et elles ont été momentanément 'bannies' du projet militant.

2. Des attachements/détachements main dans la main, vers une rupture

9.8 Une ramification de lignes de vie, à travers la dérive

Comme on a déjà vu, le seul 'réel' devenir était dans les relations entre nous, les trois volontaires. Dans ce biais la marche était donc, comme le dit Le Breton, « un monde de réciprocité » favorisant une « ouverture de son intériorité » (pensons aux souvenirs, récits, et sensations évoqués) pour regagner en « amitié, parole, solidarité » (D. Le Breton, 2012, p. 17). C'était cela, le parfum de la liberté. Cet air de liberté se dégageant autour de nous, entre nous, provenait justement de ce que Éric, Olfa et moi transformions l'utilité de la balade en marche 'inutile'. Et alors, un devenir s'ouvrait devant nous à partir de la construction de l'arsenal de nos pratiques métisses en marche : un devenir ouvert en spirale, ou pour mieux dire vers une ramifications de spirales, de lignes de vie connexes avec les sphères de vie d'Olfa, Éric et moi,

de nos liens personnels avec le monde. Dans ce sens le devenir ne s'annonçait pas unique pour nous, mais apte à reconduire aux mouvements de vie sur lesquels se fondaient nos attachements. Rappelons, le devenir ne se résume pas à un lien, mais au tissu d'expériences produisant le continuum de l'individu-dans-le-monde (T. Ingold, 2011, cit. B. Botea, S. Rojon, 2015, p. 2015). Il ouvre au décentrement par rapport à des points fixes par lesquels devrait nécessairement passer celui qui devient (A. Nouss, 2001, pp. 344-351), et ne sous-tend pas l'absorbement des dynamiques humaines dans une temporalité chronologique et abstraite (M. Leclerc-Olive, 2015). La dérive par la marche était révélatrice de l'hétérogénéité de chacun de nous, qui était marquée, par exemple, par des temporalités différentes de décrochement des missions mobilisatrices : 'on a perdu' Olfa d'abord, puis Éric, quasiment après-coup. Quant à moi, je poursuivais mes 'expéditions solitaires' beaucoup plus par curiosité que par dévouement à la cause d'Anciela, quitte à 'décrocher' à mon tour une fois avoir définitivement compris que j''observais' toujours la même chose. Et c'est, justement, dans ces points de disjonctions de la trame de nos vécus communs en balade qu'il est possible de mieux retracer les horizons de vie auxquels tenaient mes 'collègues volontaires', en élucidant mieux, à leur tour, à la fois leurs divers attachements et leurs détachements pour l'« enquête mobilisatrice » de la «Maison pour agir»[125].

9.9 Olfa

Ainsi, le forfait d'Olfa est à reconduire à l'espace-temps plus large de son désengagement général du contrat en service civique, en fin du mois de février 2018, qu'elle motivait par plusieurs 'alibis' : le besoin de se concentrer à temps plein pour son baccalauréat, de s'occuper de plus de sa famille, mais aussi le sentiment de « ne se sentir plus utile », et que pour son volontariat « il n'y avait plus grand-chose à faire ». Son détachement présupposait alors un attachement majeur à son champ de vie scolaire ; mais, notons que ce grand détachement, sa grande décision, allait devenir détachement non pas de manière soudaine mais puisque, de quelque sorte, elle était 'préparée' par son expérience passée, composée de plusieurs attachements/détachements par intermittence étant déjà advenus dans son passé : rappelons que, déjà peu de temps après le début du volontariat, elle avait l'intention de se couper des

[125] Car, pour rappel, les attachements sont des « liens multiples tissés autour, avec, et par le sujet à l'occasion de telle activité où il se construit de façon intime », et pour cela pouvant alternativement « se faire et se défaire » (B. Guy, 2015, pp. 47-48). Ils s'expriment ou sont supportés par plusieurs espace-temps (B. Guy, *id.,* p. 47).

espace-temps pour se dédier à ses devoirs ou à sa vie en famille, celle-ci étant peu stable, nous avait-elle confié. Par ailleurs, son voyage de deux-trois semaines à l'étranger, avec sa classe d'école en février, était un autre signe indiquant la valeur de son attachement à la dimension scolaire. Mais cela, sans qu'elle ait pourtant sacrifié des occasions pour venir se balader avec Éric et moi. Ce qui était motivé, entre autres, par le propos soulevé par Éric, et encouragé par notre tutrice, de pouvoir compter sur elle pour ne pas risquer d'inquiéter les résidents lors des « porte-à-porte », au cas où figureraient seulement deux garçons en guise de militants. Notons alors, chez elle, ces deux parcours parallèles (son chemin familier et scolaire rythmant avec celui de son engagement en balade) se développant par des trames de temporalités tantôt disjointes, tantôt conjointes. On peut dire qu'elles se 'croisaient' dans les 'nœuds 'des petits récits de vie entre nous les volontaires pendant les marches, lorsqu'elle nous confiait ses préférences pour certaines matières d'école ou ses craintes pour la difficulté de préparer les matières plus compliquées et en même temps de poursuivre son volontariat. Ainsi, ces deux temporalités 'transitaient' l'une sur l'autre lors des 'échappades' ou des réapparitions occasionnelles d'Olfa pendant les balades, en s'alternant généralement le long de ses six mois effectifs de volontariat. Or, au bout d'un moment, quelque chose a changé, dans cette période de transition qu'était le mois de février : un des deux chemins s'est interrompu, la rivière de son volontariat a été engloutie dans celle de sa vie familiale et de lycéenne.

9.10 Éric

Le forfait d'Éric a pris une trajectoire quelque peu différente : il a été progressif sans jamais être définitif, dans la mesure où il a voulu continuer son engagement en service civique, en réveillant même sa passion, de nouveau, pour sa contribution à l'organisation pratique du cycle d'ateliers sur le gaspillage alimentaire. Mais il était similaire à celui de son amie, dans la mesure où lui aussi a fini par décrocher véritablement des espace-temps des balades ou des permanences au marché. Néanmoins, observons que sa rupture aussi ne s'est pas produite 'au hasard', puisqu'elle était anticipée par ses conduites 'transgressives' passées, depuis le presque tout début de son volontariat (ses pauses répétées pendant le 'travail' de mobilisation, ses échappades des balades). Ceci pouvant faire 'deviner' qu'il cheminait, tôt ou tard, vers un point de rupture. La dialectique de ses 'attachements/détachements' s'articulait avec d'autres attachements 'intérieurs', qui se juxtaposaient (comme ceux d'Olfa) à ceux de la marche et de la campagne sensibilisatrice, *via* leur mise en récit ou leur performance directe encastrée dans les actions communes : son désir de « faire ce service civique juste pour faire quelque chose »,

pour ne pas se sentir inutile, un *« schlag »*[126], la volonté de prendre du temps pour penser à sa vie, de prendre du plaisir en se reposant[127] ou en se roulant des « joints », de cumuler des « sous » pour devenir indépendant de ses parents ; mais, aussi, la volonté de se mettre à l'épreuve en donnant un exemple à ses connaissances de Vaulx-en-Velin, en travaillant sur son lieu de vie ; « je taf chez moi mec, c'est super et puis les gens sont fiers de voir un des leurs agir…», me pointait-il, par exemple, pendant la sortie du 21 septembre. Ces micro-attachements se combinaient en se tissant dans un va-et-vient, un apparaitre/disparaitre, le long de la temporalité systémique de son volontariat. Ils reliaient cette temporalité à des temps passés de sa vie de lycéen (ses vécus avec la drogue, avec ses « fréros » avec lesquels il « partait à la gratte ») et futurs (sa perspective de s'acheter une maison loin de Vaulx-en-Velin et de sa famille). Or, au bout d'un moment, parmi tout cela il allait 'sélectionner' les engagements qui lui convenaient le plus : en premier lieu celui pour la lâcheté, pour le détachement, notamment à l'égard des missions à accomplir lors des balades. Pour lui aussi, les attachements de son Moi intime, les moments pour prendre plaisir à fumer avec moi, ou à partir avec moi vers la campagne, avaient pris le dessus sur la mobilisation.

9.11 Convergences

Au-delà des attachements pour la sphère personnelle, chacun, à sa manière, allait rendre manifeste une sorte d'attachement/détachement dénotant des sentiments de conflit, de pesanteur à l'égard de la démarche de mobilisation[128]. Même de ma part, dans le simple fait d'être à l'écoute et de soutenir Olfa lors de ses aveux quant à ses doutes sur l'évolution de son service civique, ou d'accompagner Éric dans nos déambulations improvisées, je participais à cet 'attachement/détachement', je le ressentais moi aussi comme quelque chose me touchant intimement. On peut même dire que, plus nous les volontaires nous détachions de la mobilisation, plus nous nous attachions à renforcer notre amitié. Des révélations importantes, bien que non pédantes ou intrusives, ont eu lieu justement à cette période-là, en fin du mois de février 2018 : « J'ai l'impression qu'on vient à la «Maison pour agir» juste pour se parler de nos vies », confessait Olfa. « On n'a rien à faire », concordaient Éric et Olfa. « J'ai toujours

[126] Il m'expliquait que ce terme faisait référence, d'après lui, aux internés par les nazis, que ceux-ci jugeaient inutiles pour la société.
[127] Comme je l'ai souvent vu faire, non point seulement en balade, mais aussi au calme dans les locaux de la Maison pour agir.
[128] Rappelons le propos esquissé par M. Istasse, à savoir que les attachements peuvent dégager, entre autres, « les conflits des individus relatifs à une chose » (M. Istasse, 2015, p. 85).

pensé, depuis la première fois genre, que Élise était la plus stricte d'Anciela, et puis elle m'envoyait toujours faire son café, alors que c'était elle qui avait cassé le fil de l'imprimante », m'expliquait Éric, en parlant de la salariée Élise. « Victoire nous envoie tous seuls au froid », se plaignait toujours mon copain. « Elle nous l'a mise dans le cul », celle-ci était une formule qu'Éric et moi nous renvoyions en miroir, pendant notre balade champêtre, le 20 février. « Vous allez me manquer », confia Olfa, le premier jour de mars où elle nous vit pour la dernière fois, peu de temps avant son départ définitif. D'ailleurs, nous tous ressentions que l'on avait nos raisons de critiquer, au fil de nos pas à travers la cité, le choix de notre tutrice d'avoir préféré illustrer toute seule le travail pour la fabrication des « Bag'agir »[129], auquel nous aussi avions contribué ; ceci sans qu'elle nous ait donné la parole, sans qu'elle nous ait rendus représentants de ce projet collectif. Notons, alors, que notre désengagement moral commun était lui aussi anticipé par la série de dysfonctionnements pratiques qui paraissaient s'accumuler au cours de cette période de février 2018 (les déambulations errantes, les évasions des objectifs des balades), ceux qui allaient renforcer une rupture éprouvée par nous tous (officialisée, dans le cas d'Olfa qui avait décidé de démissionner tout court).

3. Une aliénation durable

9.12 Une rigidité

Les dynamiques à peine décrites sont davantage saisissables si rapportées aux deux fronts des espace-temps de vie des habitants et du corps professionnel associatif. Olfa, Éric et moi (en particulier Éric et moi) agissions de manière concomitante et entremêlée, mais non pas à travers les mêmes agentivités, par rapport à ces deux 'catégories' d'acteurs. Envers les habitants, notre progressif désengagement était révélateur d'un rapport momentanément anti-métis : on allait rompre avec toutes tentatives de faire du lien, puisqu'on n'arrivait pas, nous non plus, à se lier à eux 'autrement' que par ce que les riverains percevaient comme des intrusions. Mais il faut encore resituer cette agentivité dans l'agentivité anti-métisse plus en amont, qui songeait à se

[129] En quelques mots, il s'agissait de « valises », telles qu'on les appelait pour désigner des sacs pour la collecte cumulative de matériel écologique ou éco-soutenable de matrice plurielle (livres, magazines, DVD, jeux de société, outils ménagers), pour que ce matériel s'inscrive dans un circuit d'échanges circulaires et non monétaires. Ce circuit aurait vu, comme acteurs (échangeurs et récipiendaires), tous citoyens lyonnais ou vaudois intéressés à l'emploi temporaire de ce matériel, et à la prise de connaissance de ce type de service pro-écologique proposé par l'association Anciela.

répercuter sur la nôtre 'du haut' de la «Maison pour agir». C'était cette agentivité-là qui était censée (on l'avait compris) nous diriger, d'une manière qui ne se distanciait pas tellement de tel marionnettiste gérant des coulisses scéniques les allures de ses marionnettes ; ceci bien que, dans notre cas, on nous accordait une apparente liberté d'action. Ce qui, pourtant, pouvait être révélateur d'une stratégie quelque peu manipulatrice pour nous amener à agir en retour selon les attentes de nos collègues salariées, à l'image de fervents partisans de la « transition écologique et solidaire ». Le suggère la preuve que, de retour à la «Maison pour agir», alors que l'on était censés relater à notre coordinatrice les résultats réels des missions, le plus souvent on ne le faisait pas, puisque l'on percevait qu'une barrière invisible, dans la communication, s'interposait entre elle et nous. En effet nous ressentions, tel qu'Éric me l'avait confié en route vers le marché de Vaulx-village, une rigidité dans le propos de notre coordinatrice, peu encline à contempler l'exigence d'un changement dans l'approche interactionnelle. Face à la dame qui avait proposé d'introduire des ateliers de sport et danse, Victoire allait défendre l'« étiquette écologie-solidarité », me recommandant l'importance de faire comprendre aux personnes que la «Maison pour agir» était ouverte à toutes suggestions de projets, pourvu qu'ils rentrent dans le domaine « écologique et solidaire » : c'est-à-dire, où le lien social rime avec des « idées écologiques » figurant dans l'optique d'Anciela (ateliers de couture à partir de chutes de tissus, contre le gaspillage alimentaire, sur la conception de cosmétiques écologiques). Face aux mots foudroyants par rapport à la pauvreté et l'isolement, de la part d'une résidente d'immeuble dont on avait toqué à la porte de son appartement, Victoire revendiquait en souriant que l'on aurait rencontré beaucoup de gens « comme ça » à Vaulx-en-Velin, qu'il fallait les laisser parler et considérer surtout ceux qui avaient envie de s'investir pour les actions d'Anciela, puisque l'on ne pouvait pas « résoudre les problèmes de tout le monde », concluait-elle. Et quelques mois après, alors que je lui référais les points de vue des piétons que j'avais 'abordés' sur le chemin pendant mes tours solitaires (leur apparente indifférence, ou même l'habitude de certains de faire de l'écologie tous seuls ou en famille, sans éprouver la nécessité de la faire au sein d'une association), elle me répondait, sur un ton contrarié, « Ah c'est sûr ». Or, les discours sur ce point sensible n'allaient jamais plus loin ; ils débouchaient sur un silence rituel, comme si l'on ne voulait point développer une discussion risquant de traverser un terrain miné. Un terrain dont les mines pouvaient être, pour le corps professionnel associatif, à la fois les habitants locaux, possibles porteurs d'une altérité 'déstabilisante', à la fois la prise de conscience lucide que les habitués engagés à la «Maison pour agir» (les femmes dont j'avais parlé dans la 1ère partie de la thèse) paraissaient être, comme remarquait ponctuellement Olympe, « toujours les mêmes,

ah ! »[130].

9.13 Manipulation et consentement

Comme on voyait ce comportement, de la part de notre coordinatrice, se reproduire au fil du temps, au bout d'un moment on a fini par renoncer (en particulier Éric) à tous espoirs de faire comprendre à Victoire nos points de vue, ce repli de notre côté étant aussi motivé par notre crainte d'être sanctionnés : par exemple, la peur d'être jugés ouvertement comme incompétents ou inefficaces et d'être exclus de toutes ces missions (sans doute plus intéressantes que les tâches ménagères à la «Maison pour agir», qu'il fallait de toute façon effectuer habituellement) qui requéraient des savoir-faire minutieux et formatifs à l'encontre du public : qu'il s'agisse d'expliquer des concepts par rapport aux initiatives contenues dans le « Guide agir à Lyon et ses alentours », ou d'accueillir les personnes aux ateliers, de les introduire de manière attrayante dans l'univers associatif, à l'occurrence en gérant aussi leur adhésion dans le fichier des contacts de l'association. Alors, la tension entre nous les trois (Éric, Victoire et moi) générait et faisait perpétrer dans le temps un repli mutuel (à la fois de la part de nous les volontaires et de la part de Victoire[131]), emblématique de l'échec communicationnel réciproque, mais également de la réelle forme de pouvoir qui se révélait. C'est-à-dire, non plus de la micro-politique, mais un pouvoir « de mort », se développant, comme l'affirme le psychologue Enriquez, dans « la compulsion à la répétition, les tendances répressives, le désir de stabilité » (E. Enriquez, 2007, p. 24). C'était justement dans le fait que même Éric et moi nous y appuyions pour maintenir ce pouvoir (donc par consentement), que ce pouvoir allait se légitimer : ce consentement était en effet issu du silence lourd et stérile qui régnait parmi nous les trois, que nous tous alimentions, qui générait la peur, de par nous les volontaires, d'être sanctionnés. Ce silence coupait les liens sociaux et empêchait une véritable confrontation, telle à pouvoir pénétrer au cœur des obstacles que la réalité posait devant nous. Il était signe à la fois de la manipulation de la part de Victoire et du consentement de la part d'Éric et moi, les deux agentivités se renforçant mutuellement. En effet, pour qu'il y ait pouvoir, il faut qu'il y ait consentement, « par l'intériorisation des normes et provoqué par la peur de la répression du sujet » (E. Enriquez, 2007, pp. 30-31). De plus, il faut recourir à des sanctions, ce qui implique

[130] La salariée Victoire elle-même l'avais 'avoué', à la fin d'un atelier sur le gaspillage alimentaire en avril 2018.
[131] A laquelle il faut aussi associer la salariée Claire, lorsqu'elle était sur place à côté de sa collègue pour codiriger des entretiens personnalisés ou co-organiser des « form'actions » (bien que sa présence soit moindre par rapport à Victoire).

que « les individus soient amenés à agir selon les désirs du chef d'autant plus que le chef pourra donner des récompenses importantes ou des punitions dures » (E. Enriquez, 2007, p. 34). Dans notre cas, la perspective de *l'étic* allait dévoiler que c'était une 'confiance' éphémère qui reposait sur nous les volontaires ; celle qui, se nourrissant de sourires et gentillesses, nourrissait ce pouvoir typique du monde des organisations collectives modernes, sous forme d'« exploitation douce » de la bureaucratie, où « la personne en tant que telle n'existe plus », où « la contrainte est devenue persuasion avec des techniques manipulatrices » (E. Enriquez, *id.,* p. 29, pp. 35-36). Et, si les sanctions elles-mêmes ne se voyaient pas au quotidien de façon éclatante, la plus subtile, mais en même temps marquante, n'a néanmoins pas tardé à parvenir : comme je m'attacherai à décrire dans les prochaines pages, Éric et moi nous étions aperçus, un jour du mois de mars 2018, que notre tutrice était en train de planifier un nouveau tour de sensibilisation en s'appuyant sur d'autres bénévoles : les filles ayant participé à des réunions avec les salariées, comme celle que j'ai mentionnée précédemment (cf. pp. 157-158). Pourquoi Victoire avait convoqué ces bénévoles, sans nous le dire, alors que cette mission incombait normalement à nous les volontaires ? Croyait-elle qu'au bout d'un moment ni Éric ni moi ne faisions réellement office d'ambassadeurs du message d'Anciela, du fait qu'elle avait repéré sur le terrain, lors de la balade du 20 février, nos approches 'proactives' avec le public qu'elle voyait comme hésitantes et maladroites – ceci pouvant expliquer sa tendance à prendre la parole sur nous ? Il s'agissait probablement de la façon de Victoire de nous 'sanctionner', en évitant de faire face à une discussion potentiellement conflictuelle avec nous, pour se préserver et préserver son besoin de maitrise de la situation. Le conflit, donc, se lisait ici comme à la lumière d'un sens anti-métis d'exclusion, non comme une possibilité transformatrice de la synergie du lien social.

9.14 Une 'conversion' de la collision des regards

Toutes ces dynamiques peignaient un portrait local renvoyant à une sphère globale marquée, comme selon Balandier, par l'impuissance du politique, réduit à un « fade gestionnaire », conduisant à « l'abandon des choses », témoignant de la difficulté des instances politiques à répondre à des situations de crise (G. Balandier, 2015, p. 8, p. 11). Il est frappant et douloureux de constater la valeur des théories de Balandier appliquées à notre contexte ; à savoir l'idée que, dans ce sens, la «Maison pour agir» était un des fruits de notre « modernité conquérante qui s'accomplit en accélérant l'appauvrissement symbolique », où entre autres « la traduction sécuritaire l'emporte » (G. Balandier, *id.,* p. 20). C'était ici, dans le croisement entre toutes ces

relations atrophiées, que sautait à la vue le phénomène de rupture écologique entre un accent sur l'axe du développement global et l'occultation des problématiques sociales sous-jacentes, ce par quoi se renforce le fossé entre les deux dimensions (G. Guille-Escuret, 2014, p. 16 ; G. Lecointre, *in* G. Guille-Escuret, 2014, pp. 8-9 ; J-Y. Martin *et al.*, 2002). Là où le développement, sous couvert de stratégies politiques de « bonne gouvernance » au gré des libertés individuelles accordées et de la conscience écologique comme un bien commun, devenait, dans le contexte de notre terrain aussi, une responsabilité largement fictive, une forme d'exploitation douce. Ce qui ouvre à la thèse de développement durable soutenue par B. Hours : celui-ci se présente, pour lui, comme « une aliénation durable qui autorise un système de gestion aux références globalisées et rend acceptable les formes contemporaines de domination économique, morale, politique » (B. Hours, *in* J-Y. Martin, 2002, p. 295). C'est dans cette idéologie, comme je vais décrire aussi plus loin, que trouvaient confort, d'après moi, les mondes écologiques et solidaires réduits à l'étiquette « écologique et solidaire » de l'association Anciela, qui se dévoilait, finalement, comme élitiste et universaliste, dans son volet de sensibilisation. Il suffit de se rendre compte que les participants des ateliers de la «Maison pour agir» semblaient réellement demeurer, au fil des mois, limités au cercle de ces 20-30 habituées étant pour la plupart des femmes venant des quartiers des alentours. Cette homogénéité semblait confirmer à elle seule la clarté du message de détachement qu'exprimaient de nombreux autres riverains : « ça ne nous intéresse pas ». C'est à ce point que l'on peut commencer à mieux comprendre la logique reliant les 'zones d'ombre' du terrain (cf. item 6.1, pp. 105-106), en se recalant dans les canaux humains pétris de méfiance, de stagnation, de vide de sens, qui irriguaient pour une bonne partie le territoire urbain au croisement entre l'espace des locaux de la Maison associative et l'espace des rues et des esplanades du quartier limitrophe. C'était dans ces interstices régnant dans les coins apparemment placides au sein de la «Maison pour agir», à l'abri du désordre du monde de dehors, que se mesurait en vrai la tension entre ses occupants quotidiens ; une tension non défoulée, mais persistante, dont le silence contaminant les murs des pièces de la structure en reflétait le poids. C'était l''envers du décor' de la situation de l'époque du début d'année entre les salariées et nous les volontaires : après quelques mois de coexistence, à cause entre autres des résultats des missions associatives, on voyait de plus la tension et les frontières que la convergence et la libération dans les rapports ; de plus la crispation de deux « attaches » mutuelles, que des attachements re-bousculant les frontières[132].

[132] Même l'amitié entre moi et Éric, durant cette phase de terrain, si elle était métisse, pourtant elle ne se métissait pas dans les liens avec nos collègues salariées. Elle tendait à se jouer toujours entre nous deux sur ce terrain ; je reviendrai plus loin sur ce sujet.

Au lieu de marcher ensemble, nos chemins paraissaient se disjoindre. La «Maison pour agir» était en train de devenir une 'Prison de l'action'. Cette tension était davantage accrue par l'agentivité issue des riverains, laquelle marquait généralement un rejet, que nous les volontaires nous prenions en compte à travers notre expérience, ce qui pouvait troubler les certitudes des salariées. Une situation qui pouvait expliquer d'autant plus leur tendance à mettre de la distance avec nous ; ce par quoi on comprend plus largement que la collision des regards, des altérités relatives entre les riverains et les professionnelles associatives, se 'convertissait' en retour, et parallèlement, dans une collision relationnelle entre celles-ci et nous les volontaires dans une dimension de vie plus quotidienne : c'est-à-dire la vie quasi-quotidienne à la «Maison pour agir». De celle-ci re-découlait, par ailleurs, l'agentivité d'Éric et moi se projetant dans la sphère des relations dans l'espace public, dont il faut néanmoins préciser qu'elle n'était pas tout à fait la même selon qu'il s'agisse de moi ou de mon compagnon. En effet, ce qui me distinguait de lui était que pour ma part, j'essayais de temps en temps d'explorer d'autres biais pour me tendre vers l'altérité absolue, dans mon ardeur de savourer une étrangeté radicale, que peut-être les habitants locaux protégeaient derrière leur coque. Alors que Éric coupait court, « cela ne servait à rien ». De toute manière, pour nous les volontaires, c'était l'ensemble des transgressions nourrissant l'« espace perceptif » de notre amitié, dont les ruptures relationnelles avec les riverains en étaient une composante, qui marquait une résistance vive à l'égard du cadre de la «Maison pour agir» et de la sphère d'attachements politiques de ses autres membres. Envers nos collègues salariées de la «Maison pour agir» nous voulions (Éric et moi) symboliquement remettre en question leur conception de durabilité progressiste et de « proactivité » réductrice, ainsi que dénoncer (tous les trois) une certaine exclusion à notre égard. Même si, théoriquement, un des objectifs d'un volontariat en service civique, tel étant le cas dans le cadre de l'association Anciela en lien avec sa conception d'*empowerment*, devrait être de parvenir à une autonomie d'organisation. Et il faut dire que l'on avait marqué un but à l'égard de l'intentionnalité des professionnelles d'Anciela de se soucier d'incrémenter la solidarité et le « pouvoir d'agir » : on avait réussi à tisser du lien entre nous, les volontaires.

En fin de compte, c'est comme si nous voulions suggérer à nos tutrices de prendre en compte les altérités que nous portions : la nôtre, celle construite par notre complicité mais à la fois celle propre à chacun de nous, ensemble avec celles qui étaient propres aux habitants de quartier en sens large. C'est en cela que Éric et moi nous chargions de l'agentivité du public, soit des manifestations à la fois de leur altérité « relative » que de celle « absolue » exprimée par quelques dames. Nous nous faisions les porte-voix de ces retours, mais l'écho de notre coordinatrice Victoire semblait songer à garder son opacité au fil du temps. A la lumière de

toutes ces dynamiques, même nous les volontaires étions devenus pour Victoire, à partir de l''involution' de notre attachement à la démarche mobilisatrice, des « hôtes encombrants et pas faciles ». Et ce sentiment allait se répercuter en retour sur la qualité de nos rapports réciproques. C'est justement ce dernier point (la répercussion des rapports au-delà des espace-temps propres aux balades) qui mérite d'être approfondi et je vais, pour ce faire, mieux explorer les fils relationnels au sein de la «Maison pour agir» au cours du prochain chapitre.

Chapitre 10

De la «Maison pour agir»...à une Prison de l'action

1. Vers le revers de la médaille

10.1 Une révolte domestique

Repartons de cet élément de l'analyse : ce qui s'est créé entre Olfa, Éric et moi, notre complicité, allait trouver sa raison d'être même dans la vie quasi au quotidien dans la «Maison pour agir». Cela pour les deux raisons déjà évoquées : les désirs de critiquer le regard du corps professionnel envers la sphère de vie des habitants ainsi que l'exclusion dont nous les volontaires estimions faire l'objet. Tel sentiment était renforcé en particulier par l'impression frustrante d'être réduits à accomplir des tâches répétitives et dévalorisantes en foyer[133], alors que l'on voyait notre coordinatrice persévérer dans son travail majeur en tant que chef de file de la programmation. C'est pour cela que notre 'conscience' ne s'est pas traduite exactement de la même manière que pendant les missions publiques, tout en conservant un caractère oscillant entre le subversif et le constructif. Au sein de la «Maison pour agir» elle a vu une certaine transformation en raison aussi de ce sentiment nouveau, un sens d'humiliation et de déperdition du fait d'un manque substantiel de choses à faire, par rapport aux balades qui, en revanche, nous avaient 'fait du bien' aussi. Ce qui pouvait se lire dans les paroles d'Olfa : « j'ai l'impression qu'on vient à la «Maison pour agir» passer le temps à se raconter nos vies », « Je me sens inutile ». Toutes nos raisons débouchaient ainsi sur des conduites de détachement tout

[133] Faire le ménage et la vaisselle, couper du papier pour plastifier des revues d'Anciela ou de la «Maison pour agir», ou, tout simplement, attendre et ne rien faire.

d'abord personnelles, plus que collectives, quitte à trouver confort entre temps dans des motivations, sur le fond, communes, que l'on avait validées dans un pacte tacite entre nous – celles mêmes qui allaient légitimer, en retour, nos enjeux personnels. Ainsi, Éric et Olfa pouvaient arriver en retard et chercher des échappades pour repartir de la «Maison pour agir» plus tôt que ce qui était prévu[134], chacun agissant de telle manière du fait d'attachements renvoyant à sa propre vie avant tout. Mais, dans le même temps, ces gestes signifiaient une révolte, que chacun performait à sa manière, contre un sentiment commun d''exclusion-dévalorisation'. Olfa partait en voyage scolaire sans prévenir notre coordinatrice, Éric lançait des provocations régulières : soit il pointait clairement aux salariées Claire et Victoire, sur des tons railleurs et directs, qu'il se « taillait » au lieu de plastifier des Guides d'Anciela ou de s'engager à participer aux événements de la démarche « Envie d'agir », soit il s'appropriait une des pièces de la structure pour écouter de la musique, avancer avec la préparation de son baccalauréat, dormir, ou rouler régulièrement des joints (qu'ensuite il fumait placidement dans la cour extérieure)[135]. Par ailleurs, ces lignes de vie de mes deux collègues se croisaient dès lors qu'ils arrivaient en retard ou quand ils se sont tous les deux absentés de la réunion, le 27 février, pour la discussion sur la suite de l'enquête mobilisatrice. Pour ma part, j'allais inscrire mon émancipation en affirmant mon droit de poursuivre mon investigation en suivant la piste des rencontres avec les riverains dans l'espace urbain, au lieu de pouvoir 'aider' à la «Maison pour agir» par le fait de m'occuper ponctuellement des taches de ménage et de nettoyage.

10.2 Reproches, piqûres de rappel

De manière conjointe avec ces dynamiques, les salariées en tête de la démarche de la «Maison pour agir» allaient reproduire leur prise de distance avec nous par deux attitudes entremêlées : le fait, justement, de considérer comme justifiée l'attribution, à nous les trois, de telles tâches routinières, et le fait de se tenir à l'écart de nos sphères de vie, tout en nous adressant un type particulier de reproches. C'est-à-dire, des reproches presque 'bénins', comme des piqures de rappel, comme si elles voulaient nous faire la morale. Un jour Victoire m'a

[134] Notre volontariat en service civique prévoyait un montant formel de temps s'élevant à 28 heures hebdomadaires. Toutefois, on pouvait arranger celui-ci, à partir de notre négociation avec la coordinatrice en début d'année, de manière à le rendre flexible suivant la charge de travail pendant l'année : à une semaine bien chargée, comportant un surplus d'heures, aurait pu compenser, de ce fait, une semaine bien moins intense par la suite.

[135] Il est significatif qu'Éric, par son comportement, allait à la fois dénoncer et profiter du système : il savait, conformément à ce qu'il faisait en balade, continuer à prendre du plaisir tout en exprimant sa transgression, puisqu'il se sentait légitimé à la revendiquer. De ce fait, il allait exorciser le 'rien faire' en valeur positive, en arrivant à se ressourcer personnellement.

confié, d'un air étrangement confidentiel : « Je te laisse prendre en charge Olfa et Éric, tu sais, ils sont jeunes, ils doivent mûrir eux aussi » ; ce qui pouvait, entre autres, me laisser entendre que moi aussi, il fallait que je 'mûrisse'. Dans d'autres occasions Victoire se limitait à 'remettre un pouce à l'oreille' d'Éric, en soulignant, sans jamais abandonner son sang-froid, qu'on ne pouvait pas continuellement lui rappeler de venir aux réunions d'équipe, de répondre aux e-mails collectifs, puisque cela devenait, à la longue, fatiguant. A la limite, elles se lavaient les mains de ces 'petits' dysfonctionnements, en laissant couler les choses ainsi, en silence, et reprenaient impassibles leur travail. Me concernant, elles pouvaient me réserver un 'traitement' un peu spécial, puisque je figurais à la fois comme volontaire et comme chercheur ; c'est pour cela que j'étais perçu, par moments, comme susceptible de troubler le cadre collectif plus que mes deux collègues volontaires. Or ce sujet, celui du rôle que venaient jouer les pions de la recherche et de mon « je » chercheur dans tel contexte, mérite d'être traité dans un paragraphe supplémentaire d'approfondissement. J'y reviendrai.

10.3 Quand le pouvoir sépare

Pour l'instant, revenons à l'analyse des altérités 'dérangeantes' qu'avaient constitué Olfa et Éric aux yeux de nos collègues salariées. Le comportement de celles-ci était révélateur de deux représentations dont les symboliques étaient intimement rapportées : la première est la perception d'une altérité relative par rapport aux deux volontaires, caractérisée par l'échec dans la compréhension de l'ambiguïté de leur propre altérité. Faute à l'incapacité (ou le rejet) d'accueillir les troubles jetés par les volontaires dans l'ordinaire des actions, elles les repoussaient, en allant trouver abri dans leurs propres fixations identitaires. Il serait trompeur de penser que le choix progressif, de la part des salariées, d'adopter la solution de 'regarder ailleurs' soit un signe d'altérité absolue, de reconnaissance d'une étrangeté radicale irréductible à un mouvement de fusion (J. Derrida, 1993, 1997, cit. A. Nouss, 2001, p.79). Car, s'il y a exclusion, ce n'est que l'égal et inverse de la fusion, la relation métisse n'y est pas. Encore que, si leur choix pourrait à une première vue laisser penser le contraire, celui-ci était le fruit d'un calcul rationnel, comme il était dans leur *modus operandi* habituel. Le calcul rationnel était la deuxième représentation liée à la construction de l'altérité relative de la part des salariées. Au fond, même Éric qui se refusait de 'collaborer', ne représentait pas un vrai danger pour le cours des programmes de la démarche de la «Maison pour agir», car il n'interférait pas réellement avec le champ d'actions des salariées. Les choses pouvaient continuer à fonctionner comme ça, par le fait de 'regarder ailleurs', justement en raison de cette mise à distance dont Éric se

sentait l'objet, et qu'il renouvelait lui-même en trouvant son coin de repos et repli personnel, sans 'déranger' plus que, au besoin, l'image 'amorphe' qu'il montrait. Le calcul était là. Il ressurgissait un jour par les mots eux-mêmes d'une des salariées : « Attends, je vais réfléchir... », réfléchissait-elle en réponse à sa collègue Claire qui constatait, sur un ton rigide, que d'autres associations seraient plus strictes, que cela méritait que Anciela ne lui verse plus les 100 euros mensuels contractuels – elle faisait référence à Éric, lequel ne pouvait pas écouter ces confessions à ce moment-là. J'associe cette acception de calcul au pouvoir stratégique défini par M. de Certeau : tel fruit de calculs émis, pour rappel, « par un sujet de vouloir et de pouvoir isolable d'un environnement, ce qui suppose la construction de relations à partir d'un lieu devenu propre » (M. de Certeau, 1990, p. XLVI). C'est par le fait lui-même qu'Éric était maintenu séparé des coulisses de l'action, que le calcul s'alimentait dans son essence fondamentale, de séparer un lieu propre de l'alentour que l'on songe à contrôler (M. de Certeau, *id.,* p. 59, pp. 62-63). En bref, l'image d'altérité que le garçon mettait en scène était perçue surement comme fastidieuse, même si à travers sa conduite il n'était pas perçu comme capable de mettre réellement en péril le système.

De toute façon, d'un regard transversal aux cinq acteurs en jeu dans les scènes ici décrites[136], on s'aperçoit qu'il n'y avait pas l'espace (et *à fortiori* le temps, que les salariées devaient capitaliser par leur travail) pour engager une confrontation véritable se laissant envahir par les courants de l'altérité, pour perdre momentanément le Soi et le pétrir avec le Soi de l'Autre, pour s'y perdre et se retrouver transformé, pour encastrer le conflit dans le tissu vivant de la confrontation entre pairs, chacun porteur de son Autre lui permettant le contact avec l'Autre de l'autre, et avec le Soi dans l'autre. Il n'y avait pas les conditions pour se tendre vers une transformation métisse. La «Maison pour agir» se révélait être alors, pour nous les volontaires, non plus une 'maison' pour agir, pour créer, pour discuter, pour connaitre, mais une maison de l'attente ; ou une prison de l'action, comme je la qualifiais déjà dans le chapitre précédent[137]. L'espace d'un subtil confinement, non point seulement dans un lieu, mais représenté aussi par le manque d'activités ou par des activités de bas étage que Éric et moi (mais également Olfa, à un moment donné), percevions comme infantilisantes, minait notre sentiment d'autonomie et révélait la tournure paradoxale que venait assumer, aussi, le concept d' *empowerment* dans ces instances-là.

Ces considérations emmènent à une lecture fondamentalement dualiste de ces rapports sociaux :

[136] Éric, Olfa, Victoire, Claire et moi.
[137] Cf. p. 168.

un dualisme entre le « je » des uns et le « je » des autres, entre le carré et le flou, le pur et l'impur, la lumière et l'ombre, l'identité et l'altérité, où les salariées revendiquaient de se reconnaitre dans la première catégorie. Cela ne pouvait que symboliser la projection assimilatrice, loin de l'accueil métis et de l'altérité (F. Laplantine, 2001, pp. 45-46), par laquelle elles ramenaient nous autres à elles-mêmes, à leurs propres conceptions. J'estime, d'ailleurs, que dans le cadre de leurs conceptions peuvent être transposables certains principes sociologiques du fait de l'hospitalité (A. Gotman, *in* S. Paugam, 2011 ; C. Kobelinsky, 2010). Le prochain paragraphe est justement consacré à des réflexions sur cette question.

2. Volontaires, salariées, habituées : quelle(s) hospitalité(s) ?

10.4 L'hospitalité : les définitions

L'hospitalité (ou son synonyme, l'accueil) se configure comme « un principe, un horizon, mais aussi une pratique encadrée, objet de prescriptions et de limites bien précis à l'intérieur desquelles vont coexister l'arrivant et l'accueillant », non sans souveraineté du soi sur « chez soi » (C. Kobelinsky, 2010, p. 23). Si les philosophes font de l'hospitalité un « devoir-être », à l'image de l'éthique inconditionnelle faisant que « l'hospitalité est infinie où elle n'est pas » (J. Derrida, 1997, cit. A. Gotman, *in* S. Paugam, 2011, pp. 600-601), l'aborder d'un point de vue sociologique comporte de la replacer dans les modes de conjugaison aux prises avec « l'être-dans-le-social » ; concrètement, dans « les conditions de la division du travail social », d'où il convient de « considérer la négativité dans laquelle se manifeste le rapport à l'autre comme une forme de rapport socialement construit » (A. Gotman, *in* S. Paugam, 2011, p. 601). A soutien de sa thèse, Gotman constate que les diverses formes d'hospitalité sont désormais entrées dans le droit international et social et dans la sphère marchande, ce qui implique que plus l'hospitalité est institutionnalisée, moins elle est reconnaissable (A. Gotman, *id.,* pp. 602-603). Dans tous les cas, ce qui est en jeu serait « l'éloignement des étrangers », légitimé par la crainte qu'« aborder autrui, c'est se faire déborder par lui et en devenir otage » (A. Gotman, *id.,* p. 600). Un fait qui peut être repéré dans la forme de solidarité « privée », à l'œuvre dans les situations contemporaines d'« hébergement » de publics différents, dont les mécanismes

peuvent mettre en cause les prérequis solidaires de l'organisation domestique (A. Gotman, *id.*, pp. 605-607). En effet, est mise ici à l'épreuve la notion d'égalité de statut, « dans la mesure où les relations accueillant/accueilli sont asymétriques – l'un est chez lui, l'autre pas ; asymétrie au profit du maître de la maison qui, à ce titre, a tout loisir de restreindre l'ouverture du chez soi à des hôtes qualifiés (prestigieux ou au contraire dans le besoin) et qui, une fois ceux-ci admis, gardent le contrôle du système domestique » (A. Gotman, *id.*, p. 607). Ainsi, poursuit Gotman, « en est-il de la clôture et de la sélection des étrangers qualifiés en fonction de leur proximité avec l'entité d'accueil » (*id.*, p. 609)[138]. Ce qui signifie qu'« en présence d'hôtes proches, la souveraineté de l'accueillant s'abaisse et les prérogatives de l'accueilli se renforcent ; et quand ils sont distants, la souveraineté de l'accueillant se renforce et les prérogatives de l'accueilli diminuent » (*id.*, p. 614).

10.5 Le fossé de l'hospitalité

Sur la base des données dégagées dans les paragraphes précédents, on aurait raison d'avancer que l'idéologie d'accueil, de solidarité reposant sur les liens forts, étant défendue par les membres associatifs d'Anciela, elle révélait sur le terrain de la «Maison pour agir» une rupture entre la construction d'une solidarité/hospitalité contractuelle, définissant les positions réciproques de ses occupants, et la construction de frontières à l'enseigne de l'inhospitalité dans le monde vécu (A. Montandon, 2004, J. Derrida, 1997, cit. C. Kobelinsky, 2010, p. 25)[139]. Un volet 'exclusif' dans le sens d'appartenance souveraine d'hospitalité à la catégorie d'acteurs le mobilisant, entre autres, comme politique. Ce qui expliquerait la mise en accent du fossé statutaire entre nous les volontaires et les salariées, symbolisé par une répartition dichotomique du travail au quotidien dans le projet associatif. En effet, souligne Kobelinsky, « il ne peut y avoir d'hospitalité sans une part d'inégalité de place et de statut entre les deux types d'hôtes » (C. Kobelinsky, *id.,* p. 25). Par ailleurs, j'estime que l'on retrouve, à la «Maison pour agir», une affinité relative au type d'hospitalité « privée » énoncée dans l'item précédent. Même si les personnes qui s'y trouvaient n'étaient pas hébergées au sens de « loger chez autrui sans avoir de domicile propre » (A. Gotman, *in* S. Paugam, 2011, p. 605), y venaient quand-même des publics différents ; dans notre cas, des 'étrangers' à ce réseau professionnel d'Anciela qui, pour

[138] Et où l'étranger « n'est pas tant (ou pas seulement) l'immigré, étranger au pays ou tenu pour tel, que l'étranger au système » (*id.*, p. 611).
[139] Une rupture dont le sens peut être étendu aussi aux dynamiques advenant dans l'espace public, telle la scène de construction sociale que l'on a vue en parlant à propos de la balade du 20 février au marché de Vaulx-village (cf. pp. 147-148).

rappel, avait été à l'origine de la possibilité de création légale de l'organisme de la «Maison pour agir» : des 'étrangers' tels que figurions Éric, Olfa, et moi, trois « jeunes en apprentissage »[140], sans compter les visiteurs locaux ou les personnes non encore adhérentes au réseau domestique. La notion d'hospitalité privée serait dès lors confortée aussi par cette idée d'organisation domestique, relative à la «Maison pour agir», que j'avais développée lors de la première partie de la thèse, à l'aide de plusieurs notions : celles-ci insistant tant au niveau structural-architectural (E. T. Hall, 2014) qu'au niveau qualitatif, par rapport aux projections, de la part des usagers, de sentiments et pratiques de 'chez soi', ainsi que de convivialité, de familiarité, de confort et de protection rappelant le cadre domestique (J-M. Besse, 2013 ; M. Breviglieri, 2010)[141]. Une hospitalité dont les mécanismes, on l'a vu dans le sous-chapitre précédent, mettaient en cause, envers nous les trois volontaires, les prérequis solidaires de l'organisation domestique. Dans ce cadre, l'inégalité de place dérivait de l'asymétrie de statut entre nous les volontaires et les salariées, au profit du contrôle de l'organisation domestique de la «Maison pour agir» de la part du « maître de la maison ». Une place que l'on peut attribuer, ici, aux deux salariées dont l'une chargée de la supervision (Claire), l'autre de la gestion logistique quotidienne de ce milieu 'semi-maisonier' (Victoire). Ceci, puisque nous les volontaires en service civique qui étions 'hébergés' au quotidien finissions par faire l'objet d'une territorialisation à la marge du noyau névralgique du milieu, c'est-à-dire les processus de coordination et de restitution périodique de la démarche associative[142]. Ce qui était alimenté de surcroît par une limitation évidente des liens sociaux, réduits à de simples formules, devenues plus formelles qu'intimes, aux buts essentiellement « pratico-pratiques ». Tout cela limitait notre intégration dans le dispositif de solidarité contractuelle locale, ce qui se rattache à ce que, tel que Gotman le dit, « le contrôle de l'organisation domestique se traduit aussi bien par la territorialisation de l'hôte que par la limitation de son intégration au système domestique » (A. Gotman, *id.,* p. 608). Mais tout n'est pas dit : parce qu'il faudra encore explorer la qualité des rapports 'domestiques' entre l'autre catégorie de résidents (les dames habituées) et nous les volontaires au gré du processus d'intégration, pour mieux se focaliser, entre autres, sur les

[140] A. Gotman, *id.*, p.606.
[141] Revoir par ex. l'item 2.9, pp. 56-58.
Cette notion de « domestique » inclut aussi la caractéristique de la porosité de l'environnement domestique, étant parmi les traits dont la Maison pour agir était porteuse : la 'maison' était en effet constamment parcourue, notamment pendant certaines situations de rencontre (les ateliers participatifs), par des courants puisant, à des moments alternés où s'entremêlant, des mouvements de formalité et d'informalité, de distance et d'intimité, de stabilité et de mobilité.
[142] Dans cette sphère étaient inclus autant les travaux de gestion et de bilans numériques des activités que la participation et/ou l'organisation ponctuelles de réunions avec d'autres partenaires territoriaux vaudois : conseils de quartier, associations, acteurs municipaux.

failles de l'intégration formelle. Un point que je vais réserver aux derniers items de ce chapitre.

10.6 Une solidarité dominatrice

C'est dans cet angle que l'on peut mieux comprendre, non pas tellement la question de l'écologie, mais celle de la solidarité participative, et de sa parenté symbolique avec ces notions d'hospitalité, sur son versant de « norme à respecter dans la vie quotidienne », de « contrôle étroit des comportements individuels » inculqué par l'État dans les tissus de la société civile (S. Paugam, 2011, p. XVI). Il s'agissait d'une injonction se jouant, à la «Maison pour agir», dans le cadre de ses interactions quotidiennes dont on vient d'avoir un aperçu. Or, elle n'était plus de l'ordre de l''avec', comme les premiers contacts, dès septembre 2017, laissaient présumer, mais désormais de l'ordre du 'sur', donc de la domination. C'est pour cela, pour le fait d'avoir donné une impression de ne plus respecter des 'normes' de vivre-ensemble, que nous les volontaires nous découvrions être traités comme des étrangers. On se sentait, et on était, étrangers à nos collègues tout en partageant le milieu et le quotidien de travail avec elles. Notons une fois de plus, par-là, comment l'on se distanciait d'un vécu social à l'épreuve du métissage : du fait d'une dichotomie révélatrice entre une solidarité/hospitalité systémique et une autre solidarité/hospitalité ordinaire, que l'on peut renvoyer au phénomène global d'« écart entre les principes moraux de solidarité auxquels les individus sont attachés et les conditions réelles d'application de ces principes » (S. Paugam, *id.,* pp. 24-25), il n'y avait pas de métissage à partir de l'hospitalité. Il n'y avait pas de métissage puisque celui-ci exige un abandon des pensées classificatoires posant un écart entre les contraires (F. Laplantine, A. Nouss, 2001, p. 14).

10.7 Effritements

Pour reprendre le sujet de l'enquête mobilisatrice, désormais en voie d'effritement, elle devenait plus clairement un signe de distinction statutaire et d'inégalité, dans la mesure où la mission en « porte-à-porte » qui aurait clos le cycle de missions de sensibilisation pour l'année 2017/2018 a participé de ce choix d'accueil ambivalent dénotant, au sein de l'inclusion contractualisée, de l'exclusion dans les faits. En effet, rappelons-le, notre tutrice a préféré, au mois de mars, s'adresser à une autre bénévole d'Anciela pour cette mission, lui confiant des consignes de formules 'techniques' pour aborder le public en vue de la nouvelle série d'ateliers

et « form'actions » sur le gaspillage alimentaire – Victoire avait agi pareillement à peine quelques jours avant, en recommandant à la couturière bénévole qui organisait une fois par semaine son propre atelier de couture (Anissa) de ne pas hésiter à relayer l'information de cet atelier parmi ses proches. Éric et moi nous demandions pourquoi Victoire ne nous avait pas appelés (notamment pour le « porte-à-porte »), d'autant plus si l'on considère que nous étions dans l'attente d'avoir de nouvelles missions, et que nous nous trouvions là pour acquérir de nouvelles compétences. Cette question émergeait du regard complice et malin, s'accompagnant de rires modérés, que mon collègue et moi nous sommes renvoyés à cette occasion-là, de la pièce au fond de la 'maison' où l'on savait que l'on n'aurait pas pu être vus – pendant que Victoire tenait des entretiens confidentiels dans la pièce 2. Un flashback à d'autres situations où l'on avait réagi ainsi, comme pendant les balades. Nous nous rendions compte alors, peut-être plus que jamais, de la texture rationnelle, calculatrice de cette pratique, et de la négation des altérités qui s'engendrait. Dans ces mondes *« alter »* étaient reléguées même nos approches communicationnelles dans le contact social, qui ne devaient point être perçues comme fonctionnelles, efficaces, claires ; de ce fait, elles n'étaient pas perçues comme répondant aux 'attentes normatives' de nos collègues salariées. En effet, à la fois Éric et moi pouvions manger nos mots, même lorsque notre tutrice nous demandait, à quelques occasions, d'expliquer les biais pour transmettre le message d'Anciela, la manière dont nous en avions intériorisé les valeurs. Notre discontinuité, notre « clair-obscur » dans l'expression orale, qui marquait à la fois ce qui nous reliait en amitié et nos propres différences identitaires, était un autre signe perturbant, brouillant le sens de l'ordre codifié par les membres professionnels au niveau du langage, entre autres. L'étirement des voyelles en fin des mots ou dans les conjonctions de la part d'Éric, mon rythme de parole « saccadé », comme le définissait Victoire, c'est-à-dire coupant souvent les fils logiques de la syntaxe par le biais de la juxtaposition de mots et idées les uns sur les autres, c'étaient encore des modes de connaissance se frayant un chemin entre la lumière et l'obscurité, le 'propre' et l''impropre' ; ils soulignaient l'instabilité oscillante du « clair-obscur » (F. Laplantine, 2001, pp. 266-277). Mais ces modes 'métis' d'appréhension du monde n'étaient évidemment (plus) accueillis par notre collègue, qui ne devait y voir que le côté dysfonctionnant, c'est-à-dire la composante ontologique 'obscure' des antonymes. Autrement dit, ce qu'il lui convenait de voir pour se revendiquer d'appartenir du côté 'fonctionnant', 'positif' des antonymes, qu'elle songeait à maintenir résolument disjoint du 'notre'. Notons un autre épisode significatif, à cet égard, intervenant dans quelques instances dans les flux de l'ordinaire partagé : l'apparition de Victoire et Claire, surprises du choix insolite d'Éric et moi de demeurer dans les locaux associatifs pour travailler ou parler la lumière

éteinte, à la suite de quoi elles avaient immédiatement rallumé la lumière. Il est possible de lire ce fait comme une autre manifestation symbolique de la pensée du jour, « la pensée de la domination optique, où tout doit être soumis à la lumière, qui seule est susceptible de faire apparaitre ce que l'on voit dans la clarté et la distinction de formes nettes et régulières » (F. Laplantine, 2001, p. 267). Ainsi, à partir de cette réception, se déduisait son mouvement, son désir de tester des approches plus 'techniques' avec d'autres bénévoles : je me souviens d' avoir entendu que tel attribut « technique » lui avait été même renvoyé par une autre bénévole, sur un ton paraissant par ailleurs comme légèrement contrarié, sonnant comme un subtil reproche, après que cette même bénévole ait écouté la coordinatrice lui illustrer pendant plusieurs minutes la séquence de recettes communicationnelles à poser chez les riverains.

10.8 L'involution métisse se poursuit

Mais, à la fois Éric et moi, n'étions pas que 'victimes' d'un cadre que nous percevions comme nous reléguant au rôle de subalternes : on jouait, chacun à sa manière, ainsi que tous les deux *via* nos interactions, sur cette 'étiquette' d''indésirables' que l'on ressentait, on s'y conformait pour la contourner dans le même temps, en y coagulant un sens qui allait renouer avec le bien-être de nos dimensions de vie. En effet, explique aussi Kobelinsky, à trop réduire les individus à la marge au rôle de victimes, le risque est de faire de l'universalisme dé-historicisant sans reconnaître leur capacité d'être acteurs politiques (C. Kobelinsky, 2010, p. 101). Cette capacité, c'était cette atmosphère de l'attente qu'Éric, en particulier, réussissait à tourner en valeurs positives, de recomposition de Soi, spécialement durant les 'temps d'arrêt' prolongés comme les mois de mars et mai 2018. Et moi, de la même manière, j'accueillais son agentivité, ouverte pour le bien de notre amitié aussi, en redécouvrant de l'apaisement dans le fait de rire avec lui et de regarder des sketchs musicaux. Je profitais de cette attente qui se créait dans des pièces où régnait parfois une ambiance fort stagnante, opaque, en m'engageant dans la retranscription occasionnelle de mes notes de terrain. De tout cela il faut en tout cas tirer l'importance d'observer que c'est dans la coprésence d'Éric et moi au quotidien, dans nos interactions à partir de l'attente, que continuait à se jouer notre devenir métis (A. Nouss, 2001, pp. 344-351). Celui-ci se jouait dans des lignes autres que celles en marche ; il ne pouvait pas se deviner à l'avance, mais conservait le caractère similaire d'ouverture à l'horizon des possibles de la connaissance de l'Autre, dans une alternance entre entente et tension émotionnelle au fil du temps. Pour sa part, Éric parvenait quand même à 's'appliquer', à faire tôt ou tard les petites consignes que sa tutrice lui assignait, souvent après que je lui ai fait remarquer, sans vouloir apparâitre

apparaître pédant, que ça lui prendrait peu de minutes, qu'il n'y penserait plus après-coup, que l'on aurait pu ensuite fumer d'autres « clopes » ou partir plus tôt de la «Maison pour agir». Ceci, même s'il fallait parfois se disputer pour s'entendre. Pour ma part, moi qui cherchais aussi à adopter des conduites de convenance professionnelle pour obtenir la reconnaissance de la part de nos collègues[143], je ne pouvais ne pas m'ouvrir à écouter les histoires de mon ami. Je ne pouvais tâcher de rester indifférent à sa souffrance lui venant des rapports avec ses camarades d'école, ses parents, ses enseignants de lycée. Par sa proximité par moments insistante, qui me troublait aussi, qui pouvait même me pousser à des réactions rudes, c'était comme s'il voulait m'inviter à descendre du piédestal d'une conduite ambitieuse et individualiste, pour me faire ré-apparier à sa condition. On peut aussi faire le lien, ici, avec la situation analogue, en lien avec l'enjeu de l'enquête ethnographique, lors des premières expériences de balade[144]. Je redécouvrais alors le plaisir de cette décompression spatio-temporelle de l'attente, de cette oasis hors des rythmes durs imposés par la société de marché néo-libéral (C. Kobelinsky, 2010). Je laissais de côté certaines valeurs pour m'immerger dans d'autres, et, de manière surprenante, je me sentais mieux. Comment pouvais-je maintenir une 'cuirasse' face à mon camarade, même si je le percevais (aussi) différent de moi, même si j'avais sincèrement peur qu'il me détourne trop, parfois, par son attitude attachante, de mes 'responsabilités' de volontaire aidant ? Comment pouvais-je me maintenir 'détaché' et risquer de nouveau de perdre, à l'instar des espace-temps des balades, mon 'Moi-anthropologue' au profit d'un 'Moi-militant' ? C'est ainsi qu'advenait notre devenir, comme une « involution », au sens du respect de nos sphères de vie dans leur différenciation, plutôt qu'une évolution au sens de gradation, de progression, vers la fusion finale (A. Nouss, 2001, p. 348).

10.9 'Ne rien faire', une possible révolution

C'était justement cet ajustement, pas toujours 'facile', entre les distances, les temps et manières de vivre et de faire d'Éric et moi, cette solidarité constamment recrée, même dans les petits riens et faveurs quotidiens, qui a contribué à une socialisation autre de la dissociation dont plusieurs membres d'Anciela nous faisaient part, en nous faisant nous sentir comme des

[143] Je pouvais par exemple m'occuper avec enthousiasme d'activités d'inventaire ou de rangement du matériel de la Maison pour agir (outils ludiques pour enfants, mobilier) ; ou encore, travailler sur l'ordinateur pour rédiger des articles qui seraient apparus dans la page Facebook du site de la Maison pour agir, à titre de mise à jour de la démarche locale. Tels articles venaient, néanmoins, ponctuellement corrigés et refaçonnés par Victoire, quitte à ce qu'elle les publie dans la version remaniée par elle.
[144] Revoir le chapitre 8, items 8.6 et 8.7, pp. 141-145.

outsiders. Cette relation de confiance se nourrissait de reconnaissances non pas pour les autres acteurs d'Anciela mais envers nous-mêmes. Cette reconnaissance était une « pratique signifiante » : pour rappel, une dialectique de rupture des codes sociaux courants, de renversement de valeurs de l'ordre social dominant (J. Kristeva, 1969, 1975, cit. M. de Certeau, 1994, pp.50-51). Notre devenir advenait ainsi *via* nos tactiques au sens de M. de Certeau (1990) : nos discours au calme, nos ricanements, nos 'pauses clope', nos départs anticipés (tout comme, de temps en temps, les arrivées en retard) étaient pratiques rusées, quasi silencieuses et invisibles (M. de Certeau, L. Giard, 1990, p. XXXVII). C'est-à-dire, en reprenant les mots de de Certeau, des « pratiques tactiques répétitives mais jamais identiques, s'ajustant, entre coprésence et anonymat, à une diversité de buts » (M. de Certeau, 1990, pp. 63-64-65) : se recouper des temps pour se recomposer, à la fois ensemble et individuellement ; alimenter notre lien ; se rebeller à des tâches serviles 'humiliantes' ; faire entendre, 'silencieusement', notre critique envers tel 'système d'accueil'. Ces « pratiques signifiantes » sont à mettre en lien avec la question de l'hospitalité. Par de tels gestes, nous ouvrions une brèche dans la hiérarchie du système domestique, au sens où nous imposions à nos collègues de prendre en charge nos différences, et de les respecter[145]. Nous allions remettre en cause les principes souverains et anti-métis d'hospitalité à travers la force de notre solidarité métisse, d'une façon similaire à comment nous le faisions pendant les balades. Nous manifestions en cela le limite de l'exercice de la souveraineté identitaire de l'ordre local, puisque personne n'aurait pu nous obliger par la force à nous y soumettre. Nous montrions cette limite de l'hospitalité souveraine, qui, comme le dirait Gotman, « impose *à minima* de laisser à l'hôte la liberté de partir et, idéalement, de le tenir pour libre de n'être pas des siens » (A. Gotman, 2011, *in* S. Paugam, 2011, p. 608). D'autre part, je dirais surtout de la part d'Éric, il le sentait comme légitime, ce 'ne rien faire' ; tant que, à un moment donné, l'on ne le jugeait adapté (et moi aussi, je rentrais partiellement dans ce jugement) qu'à s'occuper grosso modo des tâches invisibles au quotidien, autant mieux à ce point-là, à être lui, ne vraiment rien faire.

[145] En effet, déclare toujours Gotman, « l'hospitalité ouvre une brèche dans le système hiérarchique du système domestique, dans la mesure où elle impose au maître de maison de prendre en charge les différences – l'altérité de l'hôte -, et non de les plier à une identité de vues auxquelles seuls les membres permanents de la maison sont tenus d'adhérer » (A. Gotman, *in* S. Paugam, 2011, p. 608).

10.10 « Comme ça, vous repenserez à vos mères qui vous plastifiaient les livres ! »

Un petit paragraphe mérite d'être consacré à la place des habitantes habituées du milieu au carrefour des mouvements à peine examinées. Nous voici voir ré-émerger ces actrices que l'on a longuement connues durant la lecture de la 1ère partie de la thèse. Là où j'avais, entre autres, tenté de souligner la différence entre les attitudes de femmes moins 'habituées' et une poignée de riveraines, pour la plupart des femmes âgées (mais aussi des dames de couleur plus jeunes), plus attachées au quotidien à la «Maison pour agir»[146]. C'est de celles-ci dont je vais parler maintenant. En effet, leur présence assumait un caractère presque quotidien même au-delà des événements des ateliers participatifs, ce qui répondait à de diverses raisons : donner un coup de main pour l'aménagement des pièces ; participer à des réunions avec l'équipe professionnelle ; ou, tout simplement, elles pouvaient se retrouver entre elles pour entretenir leur lien social, en se recoupant des moments pour discuter, debout ou assises confortablement sur le canapé du hall. Donc, le fait qu'elles nous côtoyaient systématiquement m'a permis de saisir la qualité de leurs regards envers nous les trois volontaires, et d'en relever un trait principal persistant : un regard exprimant une altérité absolue. Quelques exemples tirés de mes notes de terrain vont suffire pour en rendre compte. Ainsi Michelle, femme très extravertie, se livrait le 18 janvier au récit de ses expériences avec des migrants qu'elle avait hébergés chez elle dans le passé : elle tenait à nous faire part, à moi et Fatema, elle aussi présente à ce moment-là, d'une femme syrienne repartie récemment de chez Michelle du fait qu'elle n'aimait pas le quartier, alors qu'elle et Michelle s'entendaient assez bien. Juste le temps de quelques minutes d'échanges plaisants, avant que chacun revienne tacitement à ses propres occupations, sans devoir contraindre l'autre à rester : ainsi, pendant que Michelle allait installer des rideaux longeant les fenêtres de la salle du fond, j'avais commencé à ranger des objets trainant ici et là, dans l'attente des prochaines consignes de la part de Victoire. A peine quelques jours plus tard, Anissa s'était offerte d'aider Olfa et moi lors d'une séance de plastification de revues et de plusieurs dizaines de « Guides » d'Anciela. Elle attisait les rires collectifs et jouait son rôle, aussi bien que Olfa et moi, pour rendre plus légère la lourdeur et la répétitivité de cette tâche. « Comme ça, vous repenserez à vos mères qui vous plastifiaient les livres ! », plaisantait-elle. L'humour était palpable. Je me sentais même libre de montrer mes limites, ainsi je me découvrais maladroit

[146] Cf. item 2.2, pp. 44-46.

dans les gestes de pli et de coupage. Or, je me sentais libre car mes compagnonnes ne se moquaient de moi de manière dérisoire, mais en faisant de l'humour ; en même temps, elles me montraient patiemment le geste, en me faisant progresser. « Pense si au travail on te disait de faire ça tout le temps ! », grâce à ces mots d'Anissa je me sentais bien 'boosté' à persévérer. Il y avait bien évidemment de l'humour dans ses traits métis, encore une fois, un signe du métissage en cours. De l'humour et non pas de l'ironie, qui « conduit à une crispation du particulier qui, craignant d'être attaqué, se rétracte et est prêt à la vengeance » (F. Laplantine, 2001, p. 552). Similairement aux liens entre Olfa, Éric et moi pendant les balades[147], il s'agissait d'un humour accueillant, « maintenant à la fois la distance et la proximité, en en déplaçant les frontières ou en les rendant flottantes » (*id.,* p. 80). Un humour où tout le monde s'incluait dans des représentations à mi-chemin entre le comique et le tragique, sans que l'on cherche à les maitriser (trop) rationnellement. Ces représentations étaient essentiellement deux : d'un côté, la technique de plastification elle-même, dont tout le monde ou presque cherchait à en conjurer la méticulosité en confiant ses propres embrouilles aux autres. Ainsi Virginie, bénévole d'Anciela qui nous supportait à ce moment-là, a avoué en riant, après la première heure de travail, qu'elle aussi, comme moi, allait commencer à couper du papier dans de grandes dimensions pour se simplifier l'affaire. Et pendant que je constatais, un peu embarrassé, que j'étais dangereusement en train de coller partout, sur les livres, de longues lignes de scotch, Anissa s'exclamait, en rigolant, qu'elle aussi mettait du scotch partout dans le passé ! De plus, bien que mes camarades me disent que mon travail n'était « pas terrible », elles continuaient à prendre les choses à la légère entre un rire et l'autre. Même quand les conversations abordaient le thème épineux du travail précaire, le ton n'était jamais trop sérieux ; même lorsque Anissa me pointait, en éclatant de rire, une fois avoir su que je faisais de l'anthropologie, « Toi t'as choisi le mieux ! ». Par ailleurs, ces habitantes nous montraient de la confiance même quand, dans quelques occasions, nous les volontaires en service civique avions manqué des rendez-vous préétablis en groupe précédemment. En effet, dans ce cadre, une fois passé l'agacement initial, c'était comme si nos rapports redevenaient 'les mêmes'. Des rapports à l'enseigne de l'amitié, de la confiance, de la collaboration, toutes des valeurs forgeant notre solidarité circulaire.

[147] Cf. items 8.3 et 8.4, pp. 135-138.

10.11 La porosité entre les volontaires et les habituées

Différemment des salariées, qui, comme l'on a vu, véhiculaient plutôt une altérité relative, ces femmes montraient une reconnaissance et un respect de notre altérité. Elles maintenaient la sphère spatiale de leur occupation poreuse, pour qu'elle ne soit ni trop loin ni trop près de la nôtre. C'est-à-dire que l'on pouvait s'approcher d'elles librement pour participer à leurs échanges, ainsi que repartir quand on le souhaitait pour aller se réoccuper de nos propres 'missions'. De la même manière, elles pouvaient nous solliciter de façon bienveillante, chaleureuse pour que l'on fasse du lien avec elles, mais sans jamais résulter comme excessivement attachantes. C'était la porosité de nos liens mutuels qui en faisait une force affective et durable dans le temps[148]. On peut donc conclure que l'« altérité absolue » cimentait nos rapports mutuels et notre hospitalité qui était bilatérale. Celle-ci étant liée au fait qu'à la fois nous les volontaires et les habituées nous posions comme individus formés par nous-mêmes plus l'Autre qui était en nous (c'est-à-dire où l'Autre était « nous les jeunes »[149] pour les riveraines, ainsi que celles-ci, ces « daronnes » pour nous). Ceci était la raison faisant que nos subjectivités respectives étaient ouvertes à l'Autre (F. Laplantine, A. Nouss, 2001, p. 23).

10.12 …Pour tirer un bilan ?

En clôture de ce chapitre, on peut enfin commencer à remarquer un effet majeur que l'enquête immergée au cœur du quotidien a eu sur le tissu social : c'est-à-dire, une conscientisation progressive de la réalité qui a refaçonné les attitudes d'Éric, Olfa et moi, en nous montrant des visions du réel autres que celle immédiate qui pouvait se voir au commencement de notre volontariat. L'importance de cette donne se mesure sur deux constatations : d'abord, elle fournit une preuve de la validité scientifique et humaniste de l'approche ethnographique de recherche. Du point de vue scientifique en ce qu'elle a permis de pousser le regard plus loin d'une première apparence 'positive' du terrain. J'ai pu ainsi, par exemple, mettre en évidence des rapports hiérarchiques au sein de l'organisation, tout en soulignant en quoi ils étaient contestés et inversés, et en quoi, et en relation à quels acteurs, ils étaient absents. Du point de vue humaniste,

[148] Le lecteur a pu déjà nager sur certains de ces courants en se recalant dans la bulle des repas partagés, en découvrant comment l'exotisme culinaire parvenait à fomenter des sensations d'altérité absolue (cf. chapitre 4, pp. 81-98).
[149] Quelques-unes d'entre elles, notamment Olympe, se plaisaient à nous appeler en employant cette expression.

puisque telle approche ethnographique a rejeté le piédestal d'une recherche distanciée en allant embrasser une méthodologie éthique. D'où, par ailleurs, on apprend qu'il n'y a pas que l'anthropologue qui peut être anthropologue : tout un chacun peut parvenir à des conclusions sur ce qu'il observe ou il vit, à partir de sa propre sensibilité. On l'a vu, par exemple, à propos des façons de mes compagnons volontaires de percevoir l''inutilité' des missions publiques, ou à propos des retours désenchantés de la part de mes autres interlocuteurs/trices sur les malheurs des vaudois (des intuitions qui s'apparentaient de mes propres intuitions, aussi). Que des conclusions comme celles-ci se distancient ou se rapprochent de l'optique de l'anthropologue, dans tous les cas il n'y a pas que l'anthropologue qui peut bénéficier de ce privilège. Il me semble fondamental de le soutenir. Réclamer une question de 'privilèges', ce serait ré-légitimer une barrière inéluctable entre « l'enquêteur » et l'« enquêté ». Alors qu'une ethnographie de l'ordinaire, telle qui a été faite même au cours de cette partie de restitution d'enquête, pas à pas, peut, en effet, se révéler une clé pour « jouer à être ordinaire pour s'ajuster aux attentes de ses interlocuteurs » (E. Sacks, 1992, E. Chauvier, 2011, cit. Chauvier, 2011, pp. 120-121). Autrement dit, fouiller dans les doutes, émotions, perceptions du chercheur à partir des élans qui le projettent vers ses interlocuteurs, ainsi que, vice-versa, fouiller dans les doutes, émotions, perceptions des interlocuteurs à partir des élans qui les projettent vers le chercheur, les vérités au cœur des interstices du monde qui nous entoure.

Le chapitre qui va suivre va commencer par dégager des réflexions capitales par rapport aux perceptions de mon intentionnalité de chercheur à travers l'optique des professionnelles associatives. Par ce biais j'ai pu, en fait, mieux 'creuser' la piste de la confrontation, tournant autour du levier représenté par l'enquête ethnographique, entre le regard des professionnelles et celui que les habitants de quartier, dont les femmes habituées de la «Maison pour agir», y portaient. Dans tous les cas je me suis toujours soucié de m'interroger sur la question : 'en quoi telles dynamiques faisaient (ou pas) du métissage ?'

Chapitre 11

Un portrait cubiste du visage de l'ethnographie

1. Le front des salariées : entre fixité et mutation

11.1 Le péril de 'mal' « creuser »

L'affaire de l'encastrement de l'ethnographie dans les nœuds de la toile sociale ne peut être évacuée, au but de mieux saisir, sous un autre angle, la nature et la transformation des rapports avec les acteurs de l'échiquier de l'enquête sensibilisatrice ; ceci à partir de la révélation de mon projet de recherche un jour de décembre 2017. En effet, le chercheur peut constituer souvent, pour le groupe de ses interlocuteurs, soit une contrainte soit un enjeu négligeable par rapport à ses propres enjeux (H. Becker, 1970, cit. J-P. Olivier de Sardan, 2008, p. 92). Quoi qu'il en soit, une posture de recul lui est indispensable pour se resituer dans le système de représentations étudiées, en ce qu'il est « un des acteurs du champ social qu'il étudie » (G. Althabe, 1997, cit. J-P. Olivier de Sardan, 2008, p. 93).

Le problème classique pour l'anthropologue de garder une certaine distance vis-à-vis de l'autre tout en cherchant à l''annuler sans la nier' (M. Augé, 2010 ; M. Kilani, 2010 ; J-P. Olivier de Sardan, 2008), il m'a été posé indirectement par Victoire. Elle et sa collègue Claire m'ont recommandé en serrant leurs dents, lors de notre discussion pour l'encadrement de la recherche à peine deux mois après le début de ma double démarche, dans un local du siège central d'Anciela, d'être attentionné avec les personnes motivées pour s'engager dans la voie « écologique et solidaire ». De mon côté je tentais de faire valoir, 'avec mes meilleures intentions', une proposition de recherche-action en anthropologie comme support aux enjeux de l'association (pouvoir révéler les dynamiques et raisons des engagements publics), tout en avançant ma volonté de faire de l'ethnographie et d'entretenir des conversations approfondies avec le public de la «Maison pour agir». Mon explicitation ne suffisait pas, apparemment, à

'tranquilliser' mes interlocutrices. D'après leurs mots, le fait d'approcher les personnes de par celles qu'elles considéraient comme de pures « questions de recherche »[150] aurait pu compromettre leur volonté d'engagement et déstabiliser les programmes associatifs d'accompagnement et sensibilisation. Peut-être que, même si mes deux interlocutrices ont préféré éviter d'entamer une discussion véritable sur l'anthropologie, soupçonnaient-elles, au fond, que cette discipline s'attache à recueillir, entre autres, « les données relatives aux conditions inconscientes de la vie sociale » (A. Moussaoui, 2012, p. 33) ? A entendre leurs propos, j'aurais dû orienter ma problématique à fin d'accompagner la stimulation proactive à l'engagement écologique et solidaire. C'est-à-dire, aller « creuser » dans la tête des personnes là où il fallait, pour faire ressortir leurs envies en puissance, au lieu de « creuser », disaient-elles, pour mes propres envies. Leurs tons étaient secs, leurs expressions renfrognées. En même temps c'était comme si Claire m'invitait à me détacher du contact avec le public, me pointant l'importance de laisser les personnes s'organiser en autonomie, sans forcément vouloir aider à tous prix, quitte à risquer de « mettre les habitants en danger » et de briser les initiatives de volontariat, les miennes et celles du public. En bref, j'aurais dû réfléchir afin de trouver une méthodologie sans que celle-ci aille impacter les relations avec les personnes qui étaient accompagnées. Cela soulève plusieurs questionnements.

11.2 A partir de « l'allochronisme »

Le premier point est relié à un enjeu de pouvoir impliquant ma posture de chercheur par rapport aux salariées et aux réservoirs de données dont elles se sentaient l'objet *via* mon regard. J'estime que ces réactions dénotaient le phénomène qui peut se traduire par ce que J. Fabien (1983) et M. Augé (2010) appellent « allochronisme » (M. Augé, 2010, p.71) : le sentiment éprouvé par les salariées d'une inégalité qui venait à s'instaurer entre ma position et la leur dès lors que je songeais, ainsi qu'elles le percevaient, à m'intéresser au cadre d'Anciela d'une autre manière que la leur : c'est-à-dire en réclamant ses membres, à commencer par mes deux collègues associatives, comme une source d'informations, pour parvenir à savoir, comme le dit Fabien,

[150] Ma tutrice de volontariat me faisait part de cela sans pourtant préciser ceux qu'elle considérait comme des éléments d'entretien allant à la dérive d'approches 'pour l'écologie'. Je pense qu'elle devait sous-entendre des contenus de questions se référant au « comment », au « pourquoi » des engagements du public de la Maison pour agir. Alors que l'on attendait de nous les volontaires de privilégier d'abord des formes de contact simples, cordiales, discrètes, répondant aux attentes normatives du contexte associatif ; celui qui, comme vu dans la 1ère partie de thèse, valorisait des comportements « pratico-pratiques », voués à montrer un accueil impeccable. Pour le dire en d'autres mots, il était inutile (voire dangereux) de s'aventurer dans des discours en quête d'éléments qui auraient empiété sur les sphères intimes des personnes.

le fonctionnement même de leurs pensées, plus que simplement le contenu de leurs pensées (J. Fabien, 1983, cit. M. Augé, 2010, p. 70). En d'autres mots, bien qu'elles n'aient jamais sorti la notion technique d'« observation participante », elles visaient à me faire comprendre le danger d'une observation participante distante (des enjeux politiques des membres associatifs), maladroite et quelque peu prétentieuse[151]. Or, il faut dire aussi que, dans cette agentivité, elles-mêmes fabriquaient une certaine distance spéculaire vis-à-vis de moi, comme un signe de contre-pouvoir à ce qu'elles estimaient comme une prise de pouvoir : leurs expressions contractées venaient supporter leur 'rigidité' dans l'appropriation de notre entretien et dans la défense de leurs points de vue sur 'le mien' (« t'es surtout un volontaire à Anciela », « c'est une recherche qui va servir essentiellement pour toi », revendiquaient-elles sur des tons 'catégoriques', sans me permettre d'expliciter aisément en quoi, d'après moi, nous aurions pu trouver un accord). Ceci dénotait une hostilité palpable dans les contacts.

Notons encore la question de l'accueil ambivalent, comportant des conditions sociales préalables (A. Gotman, *in* S. Paugam, 2011 ; C. Kobelinsky, 2010), ressurgir dans la remarque suivante de la part de Victoire : c'était « bizarre », pour elle, mon choix de m'axer sur le cadre de la «Maison pour agir» plutôt que dans d'autres démarches d'Anciela ; elle le voyait comme une analyse intrusive des actions. Elle manifestait ouvertement sa méfiance envers la perspective d'être « analysée », en prétendant, au contraire, vouloir se sentir sûre que les projets à la «Maison pour agir» aillent dans la bonne direction de la sensibilisation. Une manière implicite de me dire que je risquais de ne plus être le bienvenu. Notons, de plus, la dissonance de la qualité de nos interactions entre ce contexte-ci et les interstices précédant les balades (cf. item 7.2, pp. 122-124) : les conditions recommandées par mes collègues, pouvaient-elles encore renouveler une optique micro-politique où les échanges se tissent « comme une possibilité de vie en commun » ? (B. Botea, S. Rojon, 2015, p. 18). Autrement dit, en reprenant la notion de marche, s'agissait-il encore de pouvoir marcher ensemble en arrangeant sa propre trajectoire à « des règles d'allure standard » conformes au regard des autres (J.R.E. Lee, R. Watson, 1992, p. 107), en évoluant « tantôt en solo tantôt avec les autres marcheurs » (S. Lavadinho, Y. Winkin, 2005) ? Ou la conclusion à l'air résignée d'une des salariées, me conférant apparemment le droit de « tracer mon chemin » avec la recherche, sous-entendait-elle en vrai sa crainte quant aux résultats que j'aurais pu obtenir de par une approche ethnographique de recherche, d'où son attente quant à une investigation inscrite et assimilée aux enjeux

[151] Une d'entre elles m'a elle-même dit, en observant ma manière de faire les choses, qu'il lui semblait que je confondais mes buts de recherche et les actions de volontariat (en raison du type de questions que je posais au public de la Maison pour agir).

d'accompagnement et de sensibilisation ? C'est-à-dire que l'on assistait, de nouveau, au fruit d'un calcul stratégique ?

11.3 Dans l'entretien : plus du « dialogue » que de l' « entretien »

En m'accordant de faire de la recherche, mes collègues au fond me la 'niaient' symboliquement, car j'aurais dû agir en évitant à priori des relations possiblement troublantes avec les destinataires de l'« enquête mobilisatrice ». Autrement dit, j'aurais dû, non pas seulement cacher ces conflits, mais agir de manière à empêcher leur émergence, donc renier toute tension métisse dérivant de la rencontre polyphonique et discordante avec le destinataire, en niant la reconnaissance de la différence de sens qui m'aurait séparé de l'Autre pour qu'après je puisse mieux la 'réduire' ; ce qui ouvrirait la route à une interconnaissance d'altérités. En cela, je croix que reposait leur logique liant les potentiels « dangers » de la recherche ethnographique sur les deux fronts des membres associatifs et des riverains : une peur de la prise de pouvoir du chercheur, ensemble probablement à une autre peur, celle à l'égard des dysfonctionnements qu'aurait pu entrainer une approche ouverte au phénomène du métissage. Tel concept se résumant, dans leurs mentalités, à la question du conflit qu'elles concevaient comme *à priori* bouleversant et dysfonctionnant, sans qu'elles en évaluent la composante transformatrice et constructive rentrant dans le concept véritable de métissage. On peut dire que nos échanges eux-mêmes relevaient de dynamiques plus anti-métisses que métisses ; c'est-à-dire (en considérant un autre binôme ontologique), plus propres au « dialogue » qu'à « l'entretien » (A. Nouss, 2001, pp. 382-394). En effet, si l'entretien ouvre à la pensée métisse en exposant au vacillement du sens, à son vagabondage sans prétendre à la plénitude d'une synthèse (A. Nouss, *id.,* pp. 385-386), le dialogue renferme « le capital sémantique » de concepts, « en n'usant que d'intérêts polémiques ou idéologiques », empreints de « dogmatisme », de « rigidité » (*id.,* pp. 383-384).

Il est vrai qu'il y avait du vacillement, de l'interrogation, de l'incertitude, mais il me semblait que c'était surtout de mon côté. Moi qui me sentais embarrassé et cherchait à trouver une médiation entre ma vision et celles de mes interlocutrices, en absorbant tous les courants émotionnels en cours et finissant par renouveler ma manière de parler oscillatoire, vague, balbutiante. Et il est aussi certain que des sentiments d'inquiétude étaient ressentis par mes interlocutrices aussi. Ce qui nous mettait sur des plans différents était, en revanche, la circularité de nos représentations respectives : alors que les miennes cherchaient à s'ouvrir à la manière d'une spirale, celles des salariées semblaient tourner autour de leur sphère protectrice, de leur

fixation dogmatique[152], par quoi elles réaffirmaient leur souci de rechercher la maitrise du sens de telle démarche, en échappant peut-être à l'angoisse de se déborder de l'autre côté, d'un côté qui leur était dérangeant et inconvenant. S'il n'y avait pas de métissage ici, au moins il y avait une quête, un besoin de métissage, mais de caractère univoque. En ceci, la concession de la part d'une des salariées de me laisser « tracer ma route » ne pourrait être confondue avec la dynamique métisse « où l'entretien ne fondrait pas les locuteurs en une parole unitaire et unificatrice mais conserverait leurs intégrités respectives tout en indiquant à chacun la voie possible d'un débordement vers l'autre » (A. Nouss, *id.,* p. 388). Puisque je croix que cela relevait plus d'une astuce rationnelle de sa part de me 'contenter' pour m'emmener en retour, en fin de compte, sur la route symbolique tracée par les membres d'Anciela. Ce qui témoignait d'un mouvement ne visant qu'à protéger et re-légitimer ses propres frontières. C'était le développement, au fil du temps, de ce courant parallèle des relations sociales, aux prises avec mon intentionnalité de chercheur, à m'avoir fait confirmer cette interprétation. C'était là où mon « je » chercheur m'aurait au fur et mesure vu attribuer un Autre, pas toujours facile à 'déchiffrer', de la part de mes collègues professionnelles. Et c'est cela, l'enseignement majeur que l'on peut tirer de l'analyse de cet 'entretien' : tel événement a révélé que la recherche ethnographique, et celui qui en était le porteur, représentaient un Autre fondamental pour mes interlocutrices. Toutefois, au fur et à mesure que le temps avançait, il n'y avait pas que du repli sur soi, mais on pouvait aussi s'apercevoir de petits changements, de lentes modulations de la façon d'être des salariées. C'est ce que l'on va voir au cours des lignes suivantes.

11.4 Quelque chose a changé

Au fil des mois qui ont suivi cet événement de 'rupture' j'ai noté, en effet, quelques choses muter dans les comportements de mes collègues salariées et se reproduire au gré du temps et des circonstances de rencontre. Elles n'étaient plus aussi chaleureuses et généreuses qu'au début de notre alliance professionnelle, toutefois elles ne s'exhibaient pas non plus dans une casquette absolument réticente à tous contacts : on se saluait gentiment, on gardait mutuellement un air de cordialité, on n'allait pas ré-soulever des conflits relatifs à la recherche ou à quoi que ce soit d'autre. Les échanges allant au-delà de questions de service ou purement fonctionnelles au bénévolat, bien qu'assez rares, pouvaient de même arriver : telle occasion que j'ai eue de parler pour quelques minutes, avec Victoire, de la provenance italienne de mon

[152] Leurs concepts de « sensibilisation », de « creuser », en sont un cas assez emblématique.

saucisson, que je grignotais en cuisine avec elle. Tels les moments conviviaux de partage de nourritures transfrontalières pendant les repas partagés, dont les recettes de légumes mixtes ou les tablettes de chocolat de marque italienne que je ne manquais d'offrir aux autres convives, dont mes collègues salariées. Tel le moment casuel où moi et Claire nous étions croisés dans le bus menant au Mas du Taureau et avions profité pour parler un peu de notre vie : comme par rapport à mon expérience professionnelle passée en foyer avec des migrants demandeurs d'asile, ou à l'éventail de missions de travail de Claire. Tels les épisodes d'échanges collaboratifs entre moi, Claire et Victoire, en vue de l'avancement de mon idée personnelle de mener des balades urbaines avec des riverains vaudois, à la découverte d'espaces institutionnels et associatifs valorisant les apports écologiques. En bref, les interstices conviviaux, caractérisés par le partage de café, de thé ou de jus de pommes ou d'abricots glanées, le tout assaisonné par des attitudes courtoises et discrètes, continuaient à avoir lieu, de temps en temps. Malgré les 'failles' dans les rapports respectifs, observées à la suite des actions de mobilisation, une certaine ambiance d'informalité survivait, et ceci entre tous les volontaires en service civique et le corps salarial. C'est dans cet esprit-là, conjuguant les valeurs d'*empowerment* et d''informalité', allant conforter la notion clé d'« expérimental » chère aux membres associatifs[153], que même Éric, Olfa et moi pouvions disposer de marges substantiels d' autonomie dans le fleurissement d'initiatives sociales personnelles. Telle était mon envie de me lancer dans un projet de balades urbaines – qu'il aurait fallu que j'abandonne par la suite, faute de manque de temps, spécialement lors de la phase d'engagement pour la préparation des ateliers sur le gaspillage alimentaire, en avril 2018. Par ailleurs, cette ambiance informelle, pour ce qui me concernait, était favorisée aussi par mon attitude engagée à faveur des petites tâches routinières à la «Maison pour agir» (cf. note 143, p. 180).

11.5 « Non-voyance » ou « sur-voyance » ?

Il me paraissait que mon implication, de plus que me 'booster' dans mon « pouvoir d'agir », pouvait fonctionner comme un prétexte 'candide' pour 'jouer le jeu' sur le terrain : je faisais ainsi de manière à ajuster ma proximité et distance selon les logiques appuyées par les salariées, en intériorisant leurs valeurs à l'enseigne d'une 'réserve bienveillante' (ni trop près, ni trop loin du public), une façon à représenter une enveloppe constante dans les locaux de la «Maison pour agir». Ceci n'empêchait pas pour autant la disparition d'une méfiance subtile que les salariées

[153] Cf. items 7.2 et 7.3 (pp. 122-126).

alimentaient au cours des mois passés ensemble. Cette méfiance était suggérée par leurs regards qui, camouflés souvent sous une première apparence souriante, devenaient rapidement fuyants, stériles, dénotant une froideur telle celle pour « établir avec les autres une distance fonctionnelle pour se préserver, où la dissociation devient une manière de socialiser », comme le dirait Simmel (G. Simmel, 2013). Il s'agissait de ce même regard qui m'a été adressé dès le moment précis de la révélation de mon projet de recherche. Si les attachements des individus aux choses s'agencent par le bais des cinq sens aussi (M. Istasse, 2015), dans notre cas le sens de la vue, plutôt puissant dans les fils de nos relations, au point de l'emporter sur l'expressivité des autres sens, exprimait un attachement impliquant un détachement visuel substantiel, lequel était doublé par un détachement affectif, porteur de la même charge d'intensité. Le message était assez clair : c'est comme si elles voulaient me dire 'sois attentif à comment tu agis, quitte à que la confiance avec nous se rompe'. Elles marquaient le caractère éphémère et conflictuel de nos liens mutuels *via* leurs approches avec moi, fuyantes même au sens d'une distance corporelle ; ce qui contrastait avec le phénomène du regard mutuel et non unilatéral, celui qui peut offrir une connaissance profonde de l'Autre, « le phénomène d'interdépendance le plus immédiat, le plus pur dans l'absolu », en citant encore Simmel (G. Simmel, 2013, p. 29). Elles légitimaient cette méfiance de par ma décision de perpétrer mon projet de recherche concomitant au volontariat ; ce qui pouvait risquer de rompre l'équilibre assez instable de nos rapports ainsi que (surtout) de ceux avec les habitants locaux, puisqu'elles continuaient à le percevoir comme un projet, quelque part, 'troublant'. Ce sentiment peut s'expliquer partiellement par le fait, entre autres, qu'au cours des premiers temps de mon séjour sur le terrain j'avais aussi la tendance à immortaliser, par le biais de mon téléphone portable, certaines scènes et coins du milieu en présence d'autres personnes. Le rapport périlleux qui aurait pu se créer dans ses instances-là aurait pu finir par être du type « voyant/sur-voyant », à laquelle dichotomie est associée celle « filmant/filmé » (C. Lallier, 2008) : c'est-à-dire, une forme de regard instrumentalisant creusant un fossé entre le « voyant » (le chercheur dans la peau de filmant) et le « sur-voyant » (l'interlocuteur dans la peau du filmé), où le corps de l'Autre est pensé comme un « objet/machine ». Une pensée, celle-ci, étant au fondement de l'ancien dualisme platonicien séparant l'âme et le corps (C. Lallier, 2008). Même si je songeais juste à suivre les préceptes du manuel de celle que j'estimais être une bonne ethnographie, s'enrichissant de sources de données multi-registre (comme le matériel photographique), j'étais perçu par les salariées comme un chercheur risquant d'instrumentaliser l'Autre. Encore ces coups d'œil fuyants, rapides mais très parlant que je ressentais sur moi dans les seuls actes d'entamer des conversations approfondies avec des dames à la «Maison pour agir», ou d'extraire mon

téléphone portable et de le soulever, quelques fois, dans la tentative discrète de chercher l'encadrement pour une photo. En vrai, leur coin de l'œil était emblématique, non de leur « non-voyance », mais de leur « sur-voyance », soit leur hyperacuité visuelle voulant me souligner que « le filmant ne peut physiquement agir sans la sollicitude de ceux qu'il représente » (C. Lallier, 2008, p. 4). Si la relation « filmant/filmé » est une relation sociale proprement dite, puisque les filmés s'attendent que l'on leur manifeste de l'intérêt en tant qu'interlocuteurs, de sorte d'établir une relation symbolique commune (C. Lallier, 2008, pp. 3-5, pp. 9-10), mes quelques efforts de ne pas interpeller mes interlocuteurs de manière réellement déclarée, en voulant jouer sur la discrétion pour éviter toutes perturbations ambiantes (et bien que je démontre néanmoins de la prudence dans le choix d'immortaliser des photos ciblant exclusivement des portraits sociaux dans leur ensemble – objets, personnes en mouvement dans leur plan entier –), cela provoquait, chez les salariées, un malaise susceptible de me mettre davantage à distance.

11.6 Une « double facette » ambiguë

C'est pour cela que je tentais de contrecarrer ce 'malaise' en inscrivant ma 'double' identité de volontaire/chercheur dans le cadre local, de sorte à faire jongler alternativement les deux postures, à ce que la visibilité (ou même la sur-visibilité) de l'une (mon implication énergique dans la réussite des tâches de volontariat) n'entraine pas l'étouffement de l'autre (la participation observante). Ma situation était toujours perçue comme ambiguë en raison de ce chevauchement identitaire, de cette « double facette », comme me le pointait Victoire. Or, une telle ambiguïté se révélait être la seule voie pour évoluer dans le terrain en conservant et faisant fructifier ces deux « facettes » dans leurs apports sociaux respectifs. La transformation de ma condition sur le terrain, par quoi j'acceptais d'entrer en métissage quitte à finir en face-à-face avec des troubles et du brouillard dans les actes et la cognition dont ce choix intuitif m'a mis à l'épreuve (déjà tel état de tension quant à savoir mobiliser plutôt l'une ou plutôt l'autre de ces postures suivant les situations, sans plonger dans un 'dédoublement schizophrénique' dangereux), rendait compte de cette conversion, d'un état « ambivalent » à un état « ambigu », selon le vocabulaire de Laplantine et Nouss. C'est dire, au lieu de l'ambivalence qui présuppose un ordre globalisant contenant et harmonisant mes deux « facettes » d'engagé, l'ambiguïté se réservant la liberté de prendre la peau de l'une ou de l'autre en « diachronie », dans « l'alternance » (A. Nouss, *id.,* p. 97) ; autrement dit, dans une adaptation incessante sans

succomber à la course du temps. En jouant ainsi, je réalisais que je pouvais contrecarrer efficacement ce que les salariées croyaient avoir compris : le risque de cette totalisation du Soi et dans le Soi caractéristique d'un chercheur au visage 'héroïque'. C'est ainsi, par exemple, que je parvenais à réadapter ma collecte du matériel photographique dans des espace-temps socialement 'stagnants', où rien de particulier ne se passait, de manière à ne pas perturber l'ordre ambiant. Mais cela ne suffisait point à éliminer ce malentendu entretenu par mes collègues : elles voyaient cette 'ambiguïté' comme non pas un maillage fructueux, mais comme un désordre jetant de l'ombre dans 'leur' lumière, de la boue dans 'leur' eau cristalline, de l'imprévu dans 'leur' sens de maitrise. Le résultat était toujours le maintien d'yeux méfiants, quasi à évoquer ce « dégout » (D. Le Breton, 2006) qui aurait accompagné la durée de mon 'séjour', bien qu'éphémère, durant les années 2018 et 2019 ; un thème que j'avais annoncé en introduisant les cas des repas partagés d'octobre 2018 et de décembre 2019[154]. Or, quoi qu'il en soit, nos rapports étaient diplomatiques, car l'on savait tous que telle était la meilleure solution pour pouvoir coexister non pas qu'entre nous-mêmes, mais avec les autres habitués aussi. Ne plus revenir explicitement sur la question de la recherche, en comptant sur la confiance en miroir que l'on avait dû sceller par forfait, constituait le meilleur arrangement pour se préserver, préserver l'ordre ambiant, et entre temps pouvoir composer avec nos engagements respectifs.

11.7 La polyphonie de l'ethnographie : de l'entretien 'réparateur' du 27 avril…

Ce qui n'empêchait, néanmoins, que le sujet de l'enquête ethnographique regagne la surface à des moments déterminés. S'il paraissait enfoui lors des temps effervescents des actions collectives, il est réapparu dans deux occasions assez éloquentes par rapport à la mentalité des salariées et de moi-même face à ce propos. Comme deux secousses dans la stabilité de la routine. La première était un bref entretien entre moi et ma tutrice de volontariat, en fin avril 2018, à la suite d'une intervention de ma part lors d'échanges interactifs avec des dames à la «Maison pour agir», qu'elle avait jugée comme inappropriée. Pendant un des moments typiques de relâchement convivial entre la fin d'un repas de midi et le début d'un atelier, j'avais soulevé la question du religieux imbriqué avec la médecine, pour encourager un débat par rapport à la religion, à propos du sujet du Ramadan qu'avait introduit une dame qui se disait ayant des origines algériennes. Elle parlait du fait qu'en Algérie les médecins prescrivent aux malades de

[154] Cf. item 4.6, pp. 90-92.

manger pour guérir, alors que pour elle c'était le jeûne du Ramadan lui-même à être bon pour la santé, puisque cela va régler l'organisme, soutenait-elle. La discussion me stimulait à l'alimenter : ainsi, je me suis hasardé à parler du rapport aux traditions qui s'estompe de nos jours, suite au phénomène d'individualisme que cette dame elle-même avait souligné à sa façon, en ce que, selon elle, chacun peut décider dans quelle période « faire le Ramadan ». Quoi qu'il en soit, je n'imaginais pas que cet épisode ait turbé Victoire, au point qu'elle veuille en discuter en privé le lendemain. Sur son ton réservé habituel, elle me prévenait qu'il aurait fallu un grand « feu rouge » de vigilance sur des sujets « délicats » comme la religion, puisque cela aurait pu provoquer une brisure du « tissu relationnel ». Il est sûr que la première interprétation de la part de la salariée de cet épisode a été sous l'emblème de son souci sécuritaire pour conserver l'ordre local, car elle posait qu'il pouvait y avoir le risque que les gens « ne viennent plus ». Si on peut voir ici un écho de l'attachement réclamé par les salariées dans diverses instances du passé (comme lors de l'entretien de décembre 2017), à l'égard de valeurs de conservation, de repli sur soi renvoyant à cette « politique de contrôle et sécuritaire » suggérée par Balandier (2015), encore il faut relativiser la donne ici : en effet, en même temps la coordinatrice me disait que je n'aurais pas « mis longtemps à me corriger » ; elle me concédait qu'il était « normal de vouloir en savoir plus quand on fait de la recherche ». Sa voix était plus douce et accommodante que lors de l'entretien de décembre ; de plus, elle avait voulu s'attarder, à cette occasion-là en avril, en échangeant avec moi sur le sujet de la religion évoqué le jour précédent. Ce qui témoignait de son accueil plus perméable de cette altérité de la recherche, son aura refluant ensuite sur moi et me ré-impactant de nouveau dans mes intentions futures : à l'instar de l'enseignement que j'avais tiré de mes fautes du passé, j'aurais veillé à me réinterroger encore sur ma place de chercheur, en accompagnant le devenir de mon projet en métamorphosant, une fois de plus, mon approche[155]. On voit, donc, que le sujet du Ramadan s'est constitué, dans cette optique d'analyse, comme un 'prétexte' pour comprendre une fois de plus la mutation des regards respectifs par rapport à l'enquête ethnographique. Ceci jetait une lumière nouvelle, d'autre part, sur ce qui est advenu dans l'arc temporel entre l'évènement de l'entretien de décembre et celui de ce jour-là, le 27 avril 2018. En effet on se rend compte que, de la part de Victoire, le regard face à ma casquette de chercheur avait changé, par voies et teintes graduelles : au fur et mesure qu'elle remarquait mon dévouement pour soutenir les causes de l'association, elle me laissait libre d'agir en m'accordant une confiance certainement majeure que dans le passé (bien que l'on ne soit jamais devenus amis). L'ajustement de son regard était dans ce sens révélateur de

[155] Dorénavant, j'aurais par exemple appris à écouter, tout simplement, les mots des autres personnes autour de moi, comme m'avait exhorté Victoire.

l'ajustement concomitant du mien, dans un parcours évoluant à spirale, vers une porosité plus accrue. Celle-ci se manifestait, tel était le cadre de notre court entretien 'réparateur' du 27 avril, dans l'accueil et l'expression de curieuses combinaisons de sentiments contrastants, dont quelques-uns nous étaient communs : un mix de crainte, d'intérêt, de critique et d'acceptation que ma tutrice me transmettait par rapport à mon image au sein du milieu ; quant à moi, un mix de discrétion, de crainte, d'acceptation mais aussi de force réactive et de mise en valeur dans l'effort d'expliquer à mon interlocutrice les intentions purement bienveillantes qui m'avaient poussé à mon geste 'maladroit'. C'était ce mélange d'impressions qui permettait une interaction 'polyphonique' entre nous, au sens d'un partage où coulaient des courants pluriels et ambigus. Déjà cela pouvait être la trace d'un possible métissage, intéressant à la fois le scénario micro-local de notre entretien et les flux plus généraux du rapport à l'enquête. Un métissage qui n'était pas de l'ordre de la distance radicale mais pas non plus de l'ordre de la proximité chaleureuse et soudée ; non pas de la haine, mais pas de l'amour non plus (F. Laplantine, A. Nouss, 2001).

11.8 …à l'entretien 'final' en mai

On peut retracer cette transformation en allant évoquer une autre occasion de rencontre, peu de temps après le 27 avril : l'entretien entre Victoire et moi en mai 2018, en phase de clôture du service civique, une sorte de discussion pour tirer les conclusions de mon année de volontariat. Bien que ma collègue soit satisfaite de ma conduite dévouée aux tâches de réalisation des ateliers écologiques, elle se sentait toujours perturbée quant à ma volonté de persévérer avec « ma » recherche. Pourquoi s'obstiner sur cette voie alors que « Anciela n'était pas ça », m'a confié-t-elle en hochant doucement sa tête, d'un air quelque peu résigné ? Pourquoi ce besoin de « creuser » dans les personnes ? Se demandait-elle, alors que – soulignons-le de nouveau –, cette éthique de « creuser » était bel et bien présente dans la politique des acteurs d'Anciela aussi. Ce sur quoi elle m'a remis la puce à l'oreille ce jour-là : « creuser pour capter les motivations au cœur des personnes pour l'écologie ». Observons pourtant une nette nuance entre cet entretien et l'entretien ancien en décembre 2017. La méfiance de la salariée était plus adoucie ce jour de mai, et c'était le changement graduel de ma place dans le collectif, ma 'conversion éthique métisse', qui faisait rendre compte de cela. Ce qui se condensait curieusement dans une double face qu'elle me montrait : à la fois, justement, de la confiance et de la méfiance qui encore survivait, du confort et du doute en même temps (qui se révélaient plus précisément dans le devenir de notre conversation, destinée à durer plus longtemps que ce que l'on pensait au départ). Elle était visiblement rassurée, entre autres, par mon soin d'éclairer,

de nouveau, quelques-uns de mes buts d'investigation (soit, en effet, les processus d'engagement pour l'écologie de par les citoyens locaux, rejoignant les préoccupations militantes d'Anciela), or sans que je parvienne à évacuer complètement sa suspicion quant à l''ambiguïté' de ma double démarche. C'était encore un signe possible du métissage en cours dans son esprit : cette ambiguïté l'envahissait, mon interlocutrice accueillait ces deux sentiments contrastants tels un courant froid et un courant chaud, quitte à les ré-exprimer sur un ton mélangeant du contrôle, de la réserve et de l'ouverture. C'était la preuve que quelque chose avait changée, qu'il y avait la quête majeure d'une disponibilité mutuelle ; à l'instar, voire plus encore, de la conversation advenue deux semaines auparavant. Cette ouverture des possibles était symbolisée par deux phénomènes : d'un côté l'extension temporelle de l'entretien, qui dépassait, sans que l'on s'en aperçoive, les limites de l'heure posée par la salariée[156], donc en s'étendant dans un élan vital pour aller plus au cœur des choses. D'un autre côté, un accueil plus solidaire, que ce temps en devenir lui-même favorisait : cet accueil venant, de ma part, d'un accrochement véritable pour une recherche en premier lieu éthique, et ouverte à une vision multidisciplinaire ; mais un accueil venant aussi, de la part de la salariée, de sa validation de telle épistémologie, accompagnée par ses remarques pour l'orientation de « ma » recherche. C'est ainsi qu'elle allait me transmettre les contacts de quelques habituées de la «Maison pour agir» et d'une doctorante préparant une thèse en philosophie sur l'association Anciela, de sorte à ce que je puisse poursuivre mes entretiens. C'est ainsi qu'elle me conseillait de n'hésiter à passer un entretien avec la salariée Claire, ayant des responsabilités majeures sur la «Maison pour agir». C'est ainsi qu'effectivement ont pu avoir lieu les deux entretiens avec la vaudoise Médaline et Claire, et que « ma » recherche a pu embrasser des horizons plus transfrontaliers. C'est ainsi, *infine*, que l'on peut deviner le métissage du fait que l'ambiguïté elle-même était transfrontalière : ce n'était plus un comportement propre à moi, mais qui caractérisait désormais, bien que de manière subtile et quasi imperceptible, également celui de ma tutrice de volontariat face à moi.

[156] « Il est déjà 13h ! », s'exclamait mon interlocutrice d'un coup, en regardant distraitement l'heure pendant que l'on était immergés à parler. Et suite à quoi, l'on a quand-même continué à converser pour au moins une quinzaine de minutes, sans qu'un état de pression véritable intervienne dans les rythmes du discours.

11.9 Objectif/subjectif, écologie/solidarité

On peut dire que telles négociations constituaient une trace d'une sorte d'ajustement écologique[157]. Là où on voyait, dans le cadre associatif, une adaptation des deux démarches parallèles de recherche dans une pluralité de gestes et parcours, se saisissant des « offres » que l'environnement physique et social de la «Maison pour agir» rendait possibles. Cette écologie devenait une série d'affordances, qui étaient des faits de l'environnement objectif (les situations spatio-temporelles de contact, les locaux et couloirs de la «Maison pour agir») autant que ceux des comportements humains (les échanges va-et-vient, les 'entretiens', ainsi que les traits des expressions tels les sourires courtois, entre les salariées[158] et moi), allant conforter la notion d'« affordances » « n'admettant la dichotomie subjectivo-objective » (T. Leonova, 2004, p. 256). Au fur et à mesure qu'elle se recréait, d'une part de par l'articulation entre des subjectivités distinctes, et d'autre part en composant sans cesse avec l'environnement de la «Maison pour agir», cette écologie se distanciait d'une vision écologique gommant les « responsabilités humaines » de son propre milieu (G. Lecointre, *in* G. Guille-Escuret, 2014 ; E. Morin, 2010). Ceci, puisque 'mon' enquête parvenait à graviter autour d'un faisceau de responsabilités sociales qu'elle-même avait en partie fabriquées, et qu'elle réussissait à respecter. Alors, l'enquête s'écologisait. A l'instar de l'écologie comme « art d'habiter la maison Terre » (A. Gesché, 1994, cit. M-M. Egger, *in* D. Bourg, P. Roch, 2010, p. 88), je vois, dans l'écologie que je suis en train de décrire, un 'art d'habiter la «Maison pour agir»' à la conjonction d'un ensemble de savoirs-être, de savoir-faire, voire de 'savoir-creuser', au besoin. Et c'est à ce point qu'à mon avis prenait consistance un autre sens de développement durable, non pas rentrant dans le focus que lui donne B. Hours[159], mais plus se penchant vers la « cultivation de la différence », de l'« interdépendance » (E. Morin, 2010 ; P. Roch, *in* D. Bourg, P. Roch, 2010, pp. 258-259, et pp. 262-263). C'était au fil des liens plus qualitatifs entre moi et Victoire que semblait reprendre forme le cadre expérimental aussi, vu à propos des arrangements organisationnels pour les missions sensibilisatrices.

En bref, de ces lignes on en tire de subtiles transformations dans les interactions. Elles ont

[157] Cette idée est à prendre en compte si l'on se rattache à l'écologie du côté des attachements et de la perception sociale engageant un rapport actif entre l'homme et son environnement de vie (B. Botea, S. Rojon, 2015 ; B. Guy, 2015 ; T. Leonova, 2004).

[158] Mais aussi, *in extenso*, une 'écologie comportementale' valable en relation aux liens 'moi-les habituées' ainsi que, bien sûr, à ceux 'moi-Olfa-Éric'.

[159] Soit le développement durable comme : « un artefact idéologique qui tient de lieu de politique dans un univers technocratique de gestion à plat, de gouvernance sans acteurs » (B. Hours, *in* J-Yves Martin, 2002, p. 295).

emmené à une sorte de conversion, à la fois sémantique et empirique, de l'écologie et de la solidarité ensemble : en effet, l'on pouvait assister à une solidarité/hospitalité, non plus seulement relevant d'une hiérarchie rigide entre l'accueillant et l'accueilli (A. Gotman, *in* S. Paugam, 2011, pp. 599-617), mais aussi, suivant les acceptions que donne par ex. l'ethnologue E. Planche (2018), plus 'écologique' ; c'est-à-dire, diluée dans les liens sociaux et leur processus, au profit d'une majeure 'interdépendance' – ou sans doute, pour le moins, d' une majeure quête d'interdépendance.

2. La 'double' enquête vue par les piétons de quartier

11.10 Du 'nonsense'

Signalons que l'aspect d'étrangeté que venait assumer mon statut de chercheur était perçu comme tel par mes autres 'interlocuteurs'[160] de terrain aussi, dans les mailles de la mobilisation publique : les piétons vaudois que l'on avait croisés sur le chemin. Pour la plupart d'entre eux, des tentatives relationnelles tournant autour d'une optique illusoire de recherche participative n'étaient décidément pas à contempler. Pour les quelques riverains, dans l'espace public, avec lesquels j'avais pu échanger quelques mots, en effet, ce domaine était reconduit à un 'nonsense', à l'instar souvent, comme on a vu, de l'appel à « l'écologie et la solidarité ». Ils paraissaient ne pas comprendre dès lors que je m'hasardais à leur faire part de mes projets de recherche : ils plissaient le front et les sourcils, cette mimique pouvait s'accompagner de l'expression franche « pas compris », et par-là ils signalaient vouloir mettre fin à tous essais d'aller plus loin. C'était à ce point, de plus, que je me rendais compte de la variable langagière jouant dans l'échec communicationnel : c'est-à-dire que plusieurs personnes n'avaient pas l'air de comprendre puisque, entre autres, elles ne connaissaient pas le français. Ne comprenaient-elles point, ou comprenaient-elles les choses, tout en voulant nier d'en discuter ? Soit on parle donc, par rapport à leur perception de l'ethnographie, de quelque chose de l'ordre de l'indicible, de l'indiscutable, de l'anti-symbolique, soit d'une agentivité intrusive en ce qu'ils allaient l'associer automatiquement à l'agentivité relative à la sensibilisation, comme de quelque chose surplombant sur eux. Pour cela, ils semblaient mettre automatiquement 'mon' enquête et

[160] Les appeler 'interlocuteurs' pourrait paraitre bel et bien un grand mot, si l'on considère que le plus souvent je n'arrivais même pas à échanger deux-trois paroles avec eux.

l'enquête mobilisatrice sur le même plan, caractérisé par un vide de sens substantiel. Dit en termes scientifiques, il faut rattacher leurs perceptions au ressenti des deux recherches comme étant relatif à une instance « positiviste » (M. Leclerc-Olive, 2015, p. 25 ; C. Lévi-Strauss, J. Pouillon, 1987), se réduisant à les traiter comme des 'cibles', des 'objets'. Il est vrai, dans cette vision, que l'enquête 'double' représentait un problème issu de la rupture entre l'attachement du chercheur et le détachement de ses interlocuteurs, du fait d'un engagement différent avec l'environnement local.

11.11 Les racines des « plaies »

Cette rupture s'explique si rapportée à la rupture spatio-temporelle par quoi ces riverains semblaient concevoir la démarche mobilisatrice entière (y compris la place que des apports de recherche qualitative comme la mienne pouvaient y prendre) comme une démarche tournée vers l'avenir et, peut-être, vers le changement urbain et social consubstantiel à cet avenir. Alors que, eux, ils paraissaient insister à l'inverse sur leur ancrage au passé local, porteur de « stigmates » urbaines et sociales traçant sociologiquement l'histoire des grands ensembles, telle la commune de Vaulx-en-Velin et son quartier le Mas du Taureau (J. Donzelot, 2013 ; F. Dubet, D. Lapeyronnie, 1992 ; B. Morovich, 2017)[161]. Ces « plaies » recouvrent toujours la réalité de ces franges urbaines ; elles sont dues, selon les sociologues, aux conflits pluri-décennaux entre, d'une part, les politiques publiques urbaines qui impulsent, par l'intermédiaire des associations aussi, des idéologies rigides de rénovation (architecturale, sociale et culturelle), et, d'une autre part, les résistances de la part des habitants, dont une bonne portion n'accepterait pas de voir radicalement bouleversées ses propres conditions de vie futures (J. Donzelot, 2013 ; B. Morovich, 2017). Le lecteur retrouvera ce phénomène plus tard au cours du texte. Revenons pour l'instant au fait de cet écart entre le passé et l'avenir selon la vision des riverains. C'est une idée que nous confirme la réflexion de R. Koselleck sur l'écart grandissant entre « champ d'expérience » (le passé) et horizon d'attente (le futur) dans la modernité (R. Koselleck, 1987, cit. M. Leclerc-Olive, 2003, pp. 97-98-99). Autrement dit, le fait que, dans nos « Temps modernes », les concepts-projets pour imaginer l'action historique, tel le développement durable ou le républicanisme, sont des attentes qui « renvoient à une part de moins en moins grande d'objets d'expérience », qui s'éloignent des expériences advenues dans le passé (R.

[161] Voir aussi le document suivant, tiré des archives municipales de la marie de Vaulx-en-Velin : « Politique de la ville dans le Grand Lyon : l'exemple de Vaulx-en-Velin – contribution à une histoire du Grand-Lyon » (C. Panassier, 2009).

Koselleck, 1987, 1997, cit. M. Leclerc-Olive, 2003, pp. 98-99). C'est ce phénomène qui se retrouvait dans les routes de la mobilisation. C'était probablement la même pensée qui se retrouvait, bien qu'elle ne soit jamais exprimée de par les mots de Koselleck, dans la mentalité de l'habitant 'moyen'. Si, comme le dit Koselleck, « tout homme, toute communauté humaine dispose d'un espace d'expérience vécue, à partir duquel on agit, dans lequel ce qui s'est passé est présent ou remémoré, et des horizons d'attente, en fonctions desquels on agit » (R. Koselleck, 1987, cit. M. Leclerc-Olive, *id.,* p. 97), ce que l'on peut s'hasarder à dire est que les riverains éprouvaient généralement un horizon d'attente peu en affinité avec celui appuyé par les acteurs associatifs en face d'eux ; ce dernier renvoyant, alors, aux horizons d'attente plus globaux désignés par les politiques de durabilité, et dans lequel rentrait, suivant la vision qu'en avaient des riverains, l'horizon 'vague' de 'mon' enquête.

11.12 De l'écologie comme échec à l'écologie par le bas

Et, en termes d'écologie, c'est déjà à ce niveau du contact social éphémère, problème soulevé aussi par 'mon' enquête, que l'on peut déduire la tension entre des écologies différentes, si on pose l'écologie dans une définition s'émancipant de la sphère des préceptes idéologiques. Soit, comme une relation intime du sujet avec son environnement, où les deux entités ne sont pas disjointes, tel « processus sensible et intime par lequel on se fait exister au monde » (B. Botea, S. Rojon, 2015, p.6). De fait, de telles 'réactions' de quartier, de la part des piétons de passage, pouvaient conduire au besoin de renouer avec un passé vécu en lien avec l'environnement urbain de proximité. Tel semblait être le cas des habitants, comme ceux que Éric et moi avions rencontrés aux marchés, qui se remémoraient et se plaignaient de l'abandon 'durable' de la part des institutions et de la politique. On peut évoquer aussi le cas des franges des jeunes 'trainant' dans l'espace publique, dont la donne traduit une logique d'appropriation territoriale apte à compenser le manque de travail, selon J. Coutras (2003) ; ce sur quoi j'ai entendu divers citoyens locaux attribuer des stigmates persistant dans la mémoire collective vaudoise, celles qui remonteraient aux temps des violences urbaines des années '80 et '90[162]. Peut-être que leur rapport à l' « écologie » se mesurait aussi en puisant dans ce champ d'expérience fait

[162] Les ségrégations et exploitations socio-économiques dont ces « jeunes de banlieues » se sentent les victimes seraient justement les traces de ce passé, non encore digéré, des événements traumatiques concernant les affrontements entre les jeunes et les forces de l'ordre qui avaient ponctué le territoire des banlieues françaises au cours les décennies '80 et '90. Pour un approfondissement, j'indique, à titre d'exemple, des auteurs de la sociologie et de l'anthropologie urbaine qui ont travaillé ce sujet, comme J. Coutras (2003), J. Donzelot (2013), F. Dubet et D. Lapeyronnie (1992), B. Morovich (2017).

d'événements douloureux de rejet, à reconduire à des faits impersonnels « marquants, dont le tranchant n'a pas pu être réduit par une mise en récit 'légitimée' », pouvant « se transmettre d'une génération à l'autre, par une infinité de micro-pratiques, voire de silences, au-delà de toute volonté délibérée » (N. Zajde, 1995, cit. M. Leclerc-Olive, 2003, p. 102). C'est-à-dire, des événements-blessures, confiés en héritage, au passé non révolu (M. Leclerc-Olive, 2003, p. 102), qui traduiraient, selon la sociologie urbaine, l'échec des principes d'intégration républicaine en France (F. Dubet, D. Lapeyronnie, 1992, pp. 102-109). Ces mêmes principes se trouvent à être parentés de ceux faisant la une de l'actualité publique (la « bonne gouvernance », le « développement durable »), instrumentalisés politiquement pour réparer les dégâts sociaux accumulés (J. Donzelot, 2013 ; J-Y. Martin, 2002 ; B. Morovich, 2017). Des principes qui, malgré tout, ne paraissaient même pas réussir à évoquer de brefs retours de la plupart des vaudois connus dans le dédale de rues du quartier.

En tout cas, l'analyse de l'écologie dans une perspective interactionniste et du choix (affordance) aide à mieux saisir que l'on se trouvait face à des choix différents qu'un même environnement 'objectif' (l'espace public de la cité) rendait possible, y compris le choix d'adhérer à l'enquête ethnographique ou pas. Je veux dire par-là que, si mes interlocuteurs 'aléatoires' voyaient la triade écologie-solidarité-enquête ethnographique comme venant 'du haut' d'institutions envers lesquels ils projetaient leur méfiance, en même temps ils ne se trouvaient pas démunis, ils ne se faisaient pas absorber ou écraser par ces courants, qu'ils savaient détourner par 'le bas' des interstices de leurs évitements. Ce qui était déjà un indice de leur 'écologie par le bas' et du poids qu'elle revêtait pour eux.

3. A coups d'entretiens qualitatifs

11.13 Deux possibles profits

Il faut relativiser la donne à peine illustrée dès lors que l'on s'attarde sur les impressions éprouvées par les habitantes qui m'ont accordé des entretiens qualitatifs d'enquête. Celles-ci souhaitaient, en fait, fouiller de plus les fils relationnels. En effet, comme le rappelle Olivier de Sardan, l'« informateur » peut tirer profit de l'enquête sous forme d'entretiens qualitatifs, en ce qu'il peut parler librement de son vécu et à la fois se faire le porte-voix des « compétences », des savoirs de son groupe d'appartenance (J-P. Olivier de Sardan, 2008, pp. 55-56). Il peut, ainsi, à la fois se voir légitimé son point de vue particulier sur les événements et gagner en

prestige et visibilité dans les sorts politiques de l'enquête (J-P. Olivier de Sardan, 2008, p. 62). Cet enjeu de valorisation personnelle peut se deviner dans de nombreux extraits disséminés le long des enregistrements d'entretiens : par ex., chez la couturière Anissa, qui me racontait avec beaucoup d'énergie à propos de sa formation dans « les matériaux souples, dans la couture », ensuite en tant que secrétaire d'administration, ensuite dans la branche de la couture industrielle, quitte au désir dans l'avenir de s'impliquer dans « tout ce qui est sec, bio, zéro-déchets », spécifiait-elle (Anissa, de la min. 0 :17 à la min. 4 :06 de l'entretien, cf. pp. 311-313). Elle-même me confiait, quelques minutes après, être sensibilisée à des produits écologiques d'utilisation courante, mais aussi « allergique à pas mal de trucs », comme « des produits pour les mains » (Anissa, de la min. 7 :27 à la min. 7 :53 de l'entretien, cf. p. 315). L'envie de se dévoiler se retrouvait même chez la vaudoise Béatrice, qui n'hésitait à se lancer avec fougue (sans même que j'ai eu besoin de lui poser des questions) dans des récits turbulents sur ses expériences passées comme « toiletteur pour chien » dans une société de nettoyage industriel, ensuite sur son déplacement suivant dans une boite de nettoyage vaudoise sensible au « tri sélectif » ; par la suite, encore, sur ses tentatives quasi infructueuses de « mettre en place et expliquer le fonctionnement des poubelles vertes » aux gens locaux, bien que, elle, y soit sensibilisée du fait que ses parents triaient et qu'elle ait « continué et embringué » ses enfants et petits-enfants dans cette voie (Béatrice, de la min. 16 :31 à la min. 19 :18 de l'entretien, cf. pp. 357-358). Malgré tout, elle se sentait « optimiste » par rapport aux gens qui triaient déjà (Béatrice, depuis la min. 23 :05 de l'entretien, cf. p. 359), ou par rapport à son amie « horticultrice » à laquelle Béatrice emmenait régulièrement des sacs de composte à partir de fruits, pour que cela « parte dans son composteur » (*id.,* à la min. 23 :22 de l'entretien). Telle attitude, ouverte dans l'extériorisation du Soi, était également celle d'une autre habituée des associations locales, Médaline, qui se livrait au compte détaillé des étapes de son parcours « très multiple » : de son diplôme de comptable à l'occupation comme secrétaire commerciale et administrative, du travail dans « l'aide au domicile » au titre d' « auxiliaire dans la vie sociale », de ses activités d'animatrice de centre social à ses enseignements actuels de danse « du côté d'Écully, du côté de Mermoz » (Médaline, à la min. 0 :33 de l'entretien, cf. p. 398). Plus loin, dans d'autres extraits d'entretien, elle parlait même de son enfance « dans le quartier de Vaulx-en-Velin », qu'elle l'a vu changer (à la min. 4 :28 de l'entretien, cf. p. 400), qu'elle regrettait le choix de vente, dans les grandes surfaces, d'« oranges déjà épluchées » et « impactées » chimiquement, ainsi que de fruits emballés avec du plastique « toxique » (de la min. 6 :00 à la min. 7 :12 de l'entretien, cf. pp. 400-401). Elle fournissait, alors, une description précise de son comportement écologique lui devenant de plus en plus naturel : elle ne mettait pas la peau d'un

fruit dans la poubelle, mais dans son panier, dans son sceau, quitte ensuite à aller en jeter le contenu au compost (de la min. 9 :43 à la min. 10 :02 de l'entretien, cf. p. 402).

En même temps, il faut supposer que le profit que pouvaient tirer mes interlocutrices des entretiens ait aussi une valeur plus collective. J'avance que mes interlocutrices aspiraient à impacter le domaine public de par deux directions, *via* le vecteur de l'intermédiation : d'un côté, en se faisant elles-mêmes porte-parole des exigences écologiques locales à quoi elles tenaient, auprès d'autres citoyens, à commencer par l'entourage de leurs proches ; d'un autre côté, elles comptaient sur moi pour que je me fasse à mon tour un porte-parole de leurs récits dans la sphère publique. La révélation de leurs déceptions à l'égard des failles sociales sur l'écologie sous-tendait en effet leur attente de prise en charge de ma part, à mon échelle, de ces problématiques. Selon Anissa, après avoir rencontré beaucoup de monde dans le cadre de mon enquête, j'aurais été « bien placé pour faire bouger les choses, au moins savoir ce qui se passe » (Anissa, à la min. 1 :11 :01 de l'entretien, cf. p. 347). A savoir, d'après ses mots, « ce qui ne va pas avec les gens », j'aurais pu « mieux leur parler », « trouver d'autres initiatives », « peut-être leur parler autrement ou faire d'autres actions », insistait-elle (de la min. 1 :11 :28 à la min. 1 :11 :39, cf. p. 348). Du côté de Béatrice, j'aurais pu présenter mon enquête en allant parler aux gardiens d'immeuble en bas de chez elle, pour savoir comment eux ils percevaient les choses, pour « faire avancer les choses » (Béatrice, de la min. 4 :38 à la min. 4 :56 du 2ème extrait d'entretien, p. 376). Et même sans me le dire directement, il était intuitif de comprendre que Béatrice tenait à cœur que je relaye ses informations auprès de mon association référente (Anciela), pour que je fasse « avancer les choses » en particulier sur le « tri sélectif », son champ principal d'engagement professionnel. Et encore, quant à Médaline, il lui semblait important que je trie les informations de notre entretien, me convenait-elle au terme de notre rencontre, pour que je puisse diffuser en large échelle les données relatives aux « problématiques de Vaulx-en-Velin ».

11.14 L'écologie : contenus et forme

Observons que, dans ce contexte, l''écologie' se manifestait à partir de deux manières imbriquées, favorisées par cette approche d'enquête par entretiens, et étant appelées à être fructifiées, à constituer l'objet d'une transmission future, grâce à l'enquête elle-même. D'un côté, au niveau du contenu, se profilaient des valeurs et pratiques ressurgissant des attachements des interlocutrices. Ces valeurs et pratiques se présentaient souvent comme communes à toutes ces femmes, et entre temps issues de leurs propre monde vécu : ainsi, des attachements en

commun étaient le « tri », le compostage, la fabrication ou l'utilisation de produits ménagers sans produits toxiques. Ou encore, plus en particulier pour Anissa, la « fabrication par soi-même de lingettes de maquillant » (Anissa, à la min. 4 :06 de l'entretien, cf. p. 313), ou de « sacs à vrac, des trucs qui se resservent au lieu de jeter » (*id.*, de la min. 7 :27 à la min. 8 :58, cf. pp. 315-316). Ou le fait, en particulier pour Médaline, « simplement d'aérer la maison » (Médaline, à la min. 14 :23 d'entretien, cf. p. 404).

D'un autre côté, plus relatif à la forme des échanges, c'était leur nature contextuelle elle-même qui devenait 'écologique'. C'est-à-dire au sens d'un « temps partagé » relatant l'ordinaire co-éprouvé, dans lequel moi et mes interlocutrices nous recalions, en insérant l'enquête dans le monde interactif entre nous-mêmes et l'environnement de récits et affects prenant corps dans l'« ici et maintenant » (E. Chauvier, 2011 ; N. Depraz, D. Cefai, 2001, cit. E. Chauvier, 201, p. 111). Plus qu'en toute autre circonstance, la « prose du monde » ici (tel était aussi le cas, dans des formes différentes, du vécu avec mes compagnons volontaires au gré des missions de sensibilisation), constituant l'ordinaire des représentations que je partageais avec ces femmes, symbolisait une dimension écologique intersubjective. Elle défiait une réalité anti-métisse, celle séparant l'« enquêteur » et l' « enquêté », le discours « scientifique » et le discours « profane » (E. Chauvier, 2011 ; M. de Certeau, 1990 ; F. Laplantine, A. Nouss, 2001). En témoignait la variabilité de la trame rythmique, chromatique des lignes discursives, sans respecter un ordre de questions ressemblé dans des blocs, bien que sans dédaigner une certaine continuité. C'est-à-dire que, bien que les fils des dialogues ouvrent ponctuellement à des devenirs imprévisibles, alimentés par la générosité et l'intensité expressive de ces dames, on ne perdait point le 'fil rouge' du propos de départ de l'entretien de discuter d''écologie' au croisement des échelles locales et globales. C'était cette familiarité à recréer une écologie partagée, bénéfique pour les deux parties en présence selon ses intérêts réciproques de base[163], ainsi que selon celui commun de vouloir entretenir le lien social. Telle était notre négociation, une sorte de « validité écologique » telle que l'appelle Cicourel (A. Cicourel, 1982, cit. J-P. Olivier de Sardan, 2008, p. 59). C'est pour cela qu'on peut qualifier de tels entretiens, en tant que cadre reformulant les conditions du vivre-ensemble dans un tressage d'affects et de représentations, comme un dispositif micro-politique, où à la fois mes interlocutrices et moi pouvions nous constituer en acteurs politiques, qui reconstruisaient ensemble des récits du monde.

[163] Autant moi, concernant le choix des entretiens, je partais avec l'envie d'explorer des retours approfondis, autant les femmes qui m'offraient leur disponibilité, elles pouvaient donner libre cours et mettre en relief leurs pensées.

11.15 La sensibilisation s'inverse

Notons une certaine analogie avec les entretiens se dégageant entre la salariée Victoire et moi pendant la période de conclusion de mon volontariat[164] : ceci au sens d'une capacité de faire advenir nos rapports (entre Victoire et moi) un peu autrement que selon les présupposés de départ, en les inscrivant dans la trame de mots et affects marchant, même si physiquement nous n'étions pas en marche. Le sens écologique se dégageant des entretiens plus 'encadrés' reposait dans une quête similaire de conjonction des rapports humains, où la direction de la sensibilisation se renversait : non plus de moi aux interviewées, mais d'elles à moi. Ce renversement soulignait leur besoin et leur désir que je descende de mon statut de 'chercheur scientifique' et que je m'imprègne de leur monde vécu. Je me voyais 'sensibilisé' autrement, de manière réellement plus 'sensible' que par rapport à la mobilisation publique : c'est-à-dire, sensible aux dysfonctionnements soulevés par mes interlocutrices, qui semblaient révéler de vraies connaissances, ressenties à fleur de peau, sur ce qu'elles avaient expérimenté ou appris. Et c'est ce que ces personnes voulaient montrer, toutes leurs connaissances à pouvoir me transmettre, en bricolant d'une idée à l'autre, sur des tons souvent polémiques : les vêtements de moins en moins fabriqués en France (Anissa), les gens faisant « n'importe quoi » même dans des poubelles et des allées de quartier nettoyées, en les salissant (Médaline), ou la chose que Béatrice était certaine de savoir, que la sensibilisation des gens au tri ne fonctionnait pas. Ou encore, les quelques vaudois qui trient par rapport au 95% étant « au ras des pâquerettes » et ne pouvant pas, pour cela, faire passer l'écologie en priorité (Béatrice, à la min. 27 :40 de l'entretien, cf. p. 361). Seulement pour citer quelques-unes de ces connaissances. On assistait ainsi au déploiement d'un vrai arsenal de savoirs 'ordinaires', qui crépitaient comme des traces d'« insurrection locale » qu'une forme scientifique experte irait typiquement étouffer de par l'étalage d'une prétendue autorité (E. Chauvier, 2011, pp. 96-97). En ceci, leur transmission était le signal d'un pont pour que les catégories d'« expert » et « profane » se brouillent dans nos propres (dis)positions, allant se 'contaminer' mutuellement : alors c'étaient ces femmes qui se révélaient « savantes » face à un 'scientifique' qui n'avait qu'à s'étonner devant toutes les micro-pratiques par quoi elles disaient se débrouiller, pour échapper à un quotidien trop polluant, ou pour conserver l'espoir envers un avenir écologique meilleur. Quitte à ce que, moi, je reprenne en retour le fil de l'entretien en enrichissant à ma fois ces femmes *via* mes opinions

[164] Cf. items 11.7, 11.8, pp. 194-197.

sur les sujets évoqués : par ex., en convenant moi aussi sur l'écueil représenté par le désintérêt du vaudois 'moyen' pour l'écologie, ou en informant sur les projets en cours à Anciela ou sur ma personnelle vision de l'écologie.

11.16 Tous 'anthropologues'

Nous tous devenions alors des savants porteurs de visions à la fois locales et globales, dans la coopération (S. Poirot-Delpech, L. Raineau, 2012 ; E. Planche, 2018). Il ne s'agissait pas forcément de quelque chose que l'on travaillait concrètement, puisque le fruit de nos interactions restait sur le plan des idées. Mais, en tout cas, des idées qui étaient le fruit de notre consensus, censées être faites fructifier dans l'avenir, sur la base d'attentes communes. Par exemple, j'étais d'accord avec Béatrice par rapport au souci que pose le fait de regrouper rapidement beaucoup de monde pour l'engagement écologique (exemple tiré à partir de la min. 14 :39 de l'entretien avec Béatrice – cf. p. 356). Ce point délicat en a soulevé un autre : le fait que les gens ne s'engageraient pas car, d'une part, les patrons des sociétés de nettoyage ne formeraient pas suffisamment leurs dépendants « au tri » (Béatrice, à la min. 18 :01 de l'entretien d'enquête – cf. p. 357), ensuite le fait que « le client ne veut pas entendre parler du tri parce que les sociétés font payer le tri » (précisait-elle à la min. 18 :35). Apparemment, la vaudoise se joignait à mon sentiment que ces politiques ne tiennent pas compte des conditions économiques instables de la population : « c'est ça » (convenait Béatrice, à la min. 19 :22, cf. p. 358), et, quant aux démarches de la «Maison pour agir», « même si c'est subventionné, il faut partir à la base quoi », pointait-elle (à la min. 20 :48, p. 358). Pouvait-il y avoir, ici, un message implicite, envers la «Maison pour agir» aussi, invitant à tenter de stimuler le public autrement que de par des actions inscrites dans des circuits financiers ? Il était fort probable. Dans tous les cas, le fait d'avoir évoqué la «Maison pour agir» dans ces termes présupposait pour Béatrice ma connexion à son point de vue, pour que l'enjeu soulevé puisse espérer se concrétiser. Un autre exemple de 'connexion' : déjà l'exhortation d'Anissa d'aller « regarder le laureth sulfate », un produit allergénique dont elle m'informait au début de notre entretien (« il faut que tu regardes ! », prétendait-elle à la min. 8 :12, cf. p. 315), suite à ma curiosité initiale de connaitre ses habitudes 'écologiques', était l'indice d'une sensibilisation qui n'était plus à sens unique mais supposant deux pistes vers une direction commune. C'est-à-dire : on va laisser de côté tels produits chimiques pour « faire attention à la planète » (pour reprendre encore les mots de la couturière, à la min. 5 :48, cf. p. 314). En bref, capturé par l'élan émotionnel d'Anissa, je me découvrais moi-même plus sensible à cela. Et, plus loin dans les récits, cette

'quête' d'initiation mutuelle ré-émergeait depuis la minute 17 :37 (cf. p. 321), alors que cette dame, en s'appuyant aussi sur mon propre vécu, me confiait le désintérêt des personnes pour « l'écologie et tout », en particulier pour le tri du fait des poubelles de tri dysfonctionnant (Anissa, dès la min. 24 :29 de l'entretien, cf. p. 324) ; ce qui, selon elle, entraverait davantage le choix de faire le tri de par un public local pour lequel le tri ne serait pas automatique (Anissa, à la min. 25 :48). Pourrait-on voir dans ces paroles un message appelant à une prise en compte collective, à commencer par moi et Anissa nous-mêmes, de la problématique des poubelles de tri ? Celle-ci censée être prise en compte aussi par des organismes concernés par ces services, tels les « locaux poubelles » gérés par des gardiens d'immeuble dont Anissa paraissait faire allusion à un moment donné (à la min. 25 :37 de l'entretien) ?

Des lignes convergeant vers des solutions 'concertées' se retrouvent aussi avec Médaline. Pensons à la préoccupation publique, sujet que j'avais soulevé à partir de la minute 20 :43 de notre entretien, à cause des 'faits divers' à Vaulx-en-Velin, que Médaline ramenait aux affaires de « drogue et compagnie » (Médaline, à la min. 21 :01 de l'entretien, cf. p. 407). Ceux-ci faisant que « les gens se tirent dessus les uns les autres » (expliquait-elle à peine une dizaine de secondes plus tard), que « l'on est au milieu de cette de cette violence, de ce danger » (*id.,* à la min. 22 :05, cf. p. 408). Certes, ce point pouvait bien se relier à ceux nourrissant notre imagination en vue de pouvoir changer les choses. Comme la question, par quoi Médaline prenait à parti directement la «Maison pour agir», à propos du 'devoir' d'éduquer les enfants en dehors de la maison aussi, au besoin à la «Maison pour agir», *via* l'apprentissage de l'écologie par le biais des parents (elle en parlait dès la min. 31 :31 de l'entretien, cf. p. 412). Ou comme la question plus 'macrosociale', et pleinement partagée entre moi et mon interlocutrice, des pans d'habitants posant leurs soucis de survivance au premier plan sur l'écologie, dans la mesure où, en se débattant dans « différentes problématiques » dans un « quotidien pas heureux », ils auraient « d'autres chats à fouetter », selon la riveraine (de la min. 1 :02 :19 à la min. 1 :02 :59 de l'entretien, cf. pp. 425-426).

L'inventaire de ces éléments constituait un corpus de visions puisant de « lieux chargés d'histoire et sens », en faisant remonter l'expérience commune (S. Poirot-Delpech, L. Raineau, *in* S. Poirot-Delpech, L. Raineau, 2012, p. 13, p.16, p. 24). C'est ici que se reformait une trame expérimentale (M. Szuba, L. Dobigny, L. Semal, cit. S. Poirot-Delpech, L. Raineau, 2012, p. 27). Ainsi, l'expérimentation dans la coparticipation, dans la discussion de propositions tâtonnées à partir de nos sphères sensibles, sur un autre plan par rapport aux instances décisionnelles technocratiques et de la pensée positiviste (M. Martinez-Iglesias, *in* S. Poirot-Delpech, L. Raineau, 2012, p. 93 ; E. Planche, 2018, p. 22).

D'où une certaine idée du politique, qui songeait à se montrer comme le signe d'un pouvoir de faire advenir les choses pour le bien commun, le pouvoir comme « pulsion de vie » (E. Enriquez, 2007, p. 24). C'est là que l'on repère un sens important que l'enquête revêtait dans ces scènes sociales : le pouvoir de faire advenir des choses, même si juste *via* les ruisseaux des paroles de chacun qui confluaient dans les rivières souvent impétueuses des dialogues. D'où, par ailleurs, l'effondrement du piédestal de l'anthropologue par rapport aux Autres ; puisque nous étions, à notre façon (et même si seulement moi je l'étais par statut professionnel), tous anthropologues qui pensions non pas « sur », mais « avec » nous-mêmes, hors d'un esprit compétitif (E. Planche, 2018, p. 43).

11.17 Conjonctions, disjonctions

Au niveau de la 'forme' de ces entretiens, il n'y avait pas que des échanges d'opinions mais des rires, des silences aussi, ainsi que des impressions intenses, sur des rythmes de discussions pressants (spécialement avec Béatrice et Médaline). Par cela, nos dispositions étaient faites d'une sincérité puisant dans ce qui nous tenait le plus à cœur, à exprimer dans l'immédiateté virulente du moment présent. Etait ainsi 'sacrifiée' la linéarité parfaite de l'agencement syntactique, et à profit encore une fois de tours et détours, de médiations entre une idée et l'autre, souvent tournant autour de la même 'planète' principale : le tri sélectif pour Béatrice, la pollution et la toxicité ambiantes pour Médaline. Un espace où, par moments alternés, ressurgissait l''ego' de mes interlocutrices, par d'autres le 'mien', sans que cela suive une grille programmée, bien qu'il n'y ait de réciprocité parfaite : en effet, surtout Médaline et Béatrice tendaient à prévaloir dans la prise de parole et dans la durée de leurs discours. C'est ce caractère-là, d'écart dans les rapports, déjouant l'illusion d'une « réconciliation » absolue (F. Laplantine, 2001, p. 377), mais où il pouvait aussi figurer quelque chose de 'troublant' ressenti par les deux parties en présence, qui créait une certaine tension métisse. Autant moi, je ressentais parfois de la tension en ce que j'étais fréquemment coupé verbalement par les interventions vibrantes de mes interlocutrices, autant je croix qu'elles pouvaient se sentir initialement interrogées par certaines de mes questions touchant peut-être à des sujets délicats[165], ou par le simple fait de les avoir contactées dans la perspective de celle qu'elles considéraient peut-être comme juste 'ma' recherche, au moins au départ. D'où, par ailleurs, on pourrait penser que puisse provenir,

[165] Il s'agissait surtout de questions relatives à la dimension familiale et intime des interviewées ; des questions que toutes les trois allaient détourner en ré-transférant les discours sur des thématiques moins personnelles.

en partie, l'origine de leurs attitudes énergiques en me laissant peu d'espace, dans la première partie des entretiens, à des récits ou à plus de questions de ma part : je crois qu'elles ne voulaient point se sentir contraintes à s'adapter à une grille de questions construites, à laquelle devoir faire écho *via* des « savoirs délivrés » ou des réactions embarrassées. Elles ne voulaient pas avoir l'impression de devoir se soumettre à une planification imposée par le chercheur. Au contraire, elles songeaient à exprimer leur liberté de réarranger le déroulement de la conversation en l'encastrant dans des enchainements verbaux informes et rusés. Dans leurs élans, elles pensaient renverser celui qu'elles voyaient peut-être comme le pouvoir, l'autorité de la science (E. Chauvier, 2011, pp. 151-152), symbolisée par la forme scientifique de cette enquête dont je me faisais porteur. En résultait un processus tendu vers une connaissance en devenir, plutôt qu'emprisonné dans un savoir monolithique et faisant l'objet d'une instrumentalisation dé-personnifiée (A. Nouss, 2001, p. 299). Pour cela, il n'y avait pas de fusion mais pas de disjonction pure non plus, plutôt une circulation entre la disjonction et la conjonction. On pouvait parler de soi-même, ensuite de ses propres actions sur l'écologie, en faisant aussi le lien entre le local et l'échelle globale, ensuite revenir à soi-même, ensuite me poser des questions, ensuite parler du rapport des hommes et des femmes à l'écologie, ensuite faire le lien avec son propre vécu au besoin. En parlant du cas de Béatrice, elle parlait sans attendre mes questions, en allant droit au point par rapport à la stagnation du tri sélectif, en associant les dysfonctionnements des habitants à ses efforts personnels pour installer les poubelles vertes dans les endroits où il y aurait eu plus de chances que les déchets soient recyclés (Béatrice, à la min. 0 :04 de l'entretien, p. 349). Elle poursuivait en reliant ce problème à une sphère universelle (« on va à la mer, on nage dedans. On mange, c'est pourri », tranchait-elle à la min. 2 :03, p. 349), puis accueillait ma question par rapport aux modes de fonctionnement de ces 'choses' dans le passé (à la min. 5 :07, p. 351). A suivre, un moment où elle m'écoutait en train de lui faire part d'une habitante m'ayant parlé de « couches lavables » à partir de draps réutilisés. « Oui oui, tout à fait. Moi j'en ai utilisé ah », me répondait-elle à la minute 6 :27 (p. 352), en reconnectant cette pratique, quelques secondes plus tard, à une tendance socialement plus globale, concernant les usages des individus véganes. « Ne serait-ce que les véganes, qui reviennent à ce style de vie », ajoutait-elle (à la min. 6 :39). Et ainsi de suite, les fils continuaient à se tisser.

En évoquant le cas d'Anissa, bien qu'en commençant à parler d'elle-même, elle évoluait d'un coup sur une dimension globale, en reliant son expérience dans la couture industrielle à l'importation de vêtements à la chaine en France (à la min. 2 :05 de l'entretien, p. 312). Elle poursuivait avec le récit de son initiative de créer une association, en me lançant des signaux

entre temps : ces « tu vois », « t'as vu », intercalés entre un mot et l'autre, et entre un petit rire et l'autre, comme à vouloir me rendre davantage participe de son vécu. Par la suite, quelques instants d'hésitation, avant que je reprenne les rênes de la conversation pour l'emmener plus loin, vers des conceptions plus générales sur l''écologie'. C'est parce que Anissa a introduit le sujet d'un des ateliers qu'elle avait menés en septembre 2017, à propos de la fabrication de produits ménagers (à la min. 8 :58, p. 316), que j'ai fait en sorte d'accompagner la continuité des récits en lui demandant ce qu'elle pensait de la façon dont les participants avaient vécu cet atelier-là (à la min. 10 :01, p. 316). Entre un échange et l'autre, le rythme, auparavant vivant, commençant à retentir, on a fini par déboucher sur le noyau du problème local : le désintérêt de plusieurs habitants pour l'écologie, ce sur quoi nos visions respectives allaient trouver du 'confort' mutuel dans ces confessions plus intimes. Les gens, pour Anissa, « ils s'en foutent quoi », exclamait-elle (à la min. 19 :13, p. 322) ; comme ceux qui, lors des tours urbains, n'étaient 'même pas intéressés à en parler', réitérais-je quelques secondes plus tard en lien avec ma propre expérience (à la min. 19 :39, p. 322). Ensuite, de nouveau un jeu remaniant des questions et des récits de vie, nourri par ma curiosité de connaître davantage les dynamiques du passé en lien avec l'écologie sur le territoire vaudois, ou d'en savoir plus sur la vie personnelle de mon interlocutrice, en rapport à son entourage ; point qu'elle a su dévier vers la thématique inattendue des « Bag'agir » sur la consommation électrique (à la min. 28 :05, p. 325), ce qui a fini par canaliser la discussion sur tel nouveau sujet[166].

11.18 La mise en marche du temps

Ces extraits jettent déjà une lumière sur l'enquête dans ce volet en tant que processus en devenir (A. Nouss, 2001, pp. 344-351) : en effet, il n'y avait pas une seule direction, celle de la séquence de points que l'on aurait pu aborder dans les échanges, mais plusieurs ramifications, dans la mesure où des comptes, des souvenirs, des sensations évoqués pouvaient impulser de nouvelles questions ou des révélations plus riches (ou moins riches, selon les cas[167]), que ce à quoi je m'attendais au départ. Du 'centre' d'une des questions au fondement de mes investigations, 'ce que l'écologie signifie pour vous', on se décentrait en allant faire vibrer plusieurs cordes, en mettant en mouvement les deux « je » affectifs et sociaux en coprésence dans l'interlocution, mais aussi les diverses dimensions du temps entre elles. Si bien que le passé était repêché (le

[166] Cf. note sur les « Bag'agir », note 129 p. 163.
[167] Les réponses étant finalement moins riches étaient issues des questions de caractère personnel par exemple, ou de celles soulignant les rapports genrés avec l'écologie, dans le cas de la couturière.

nôtre personnel ou le nôtre connexe au territoire local), et confronté avec ce présent d' « aujourd'hui », le tout pour tenter de dégager des voies idéales pour imaginer comment pourrait être un monde meilleur. Or, il était même suffisant de s'arrêter sur un présent perçu comme menaçant pour parvenir à esquisser des remèdes pour le futur. Telle superposition temporelle, *via* le voyage des paroles, était une dimension assez prégnante dans tous les entretiens dont j'ai reporté les extraits vus précédemment.

Déjà Médaline, en ouverture d'entretien, montrait toute cette tension temporelle en exprimant sa déception quant à la majeure toxicité actuelle par rapport à son passé, suivie tout de suite par son souci qu'« il faut réapprendre, réapprendre, comment dire, réapprendre à se nourrir, à occuper son espace, à le respecter, et ça c'est l'affaire de tous », accentuait-elle (à la min. 4 :28 de l'entretien, p. 400). L'avenir était son inclination la plus forte. Il ressurgissait en plusieurs instances dès lors qu'elle s'entêtait sur la pollution de la « nourriture », des « produits de soin », des « produits ménagers » modernes, le levier par quoi elle se ré-projetait automatiquement vers son horizon d'attente : « il faut vraiment un changement de comportement, pour qu'au niveau d'écologie les choses avancent » (résumait-elle à la min. 9 :04, p. 401). La même histoire que par rapport à la pollution de l'air à cause des nombreuses voitures « dans le quartier de Vaulx-en-Velin » : « utilisez les transports en commun, qui sont censés, devenir de plus en plus, électriques », s'exclamait-elle de vive voix, s'adressant à un public fictif (à la min. 14 :01, p. 404). Dans un autre exemple, elle récupérait ses expériences passées dans le cadre des ateliers de la «Maison pour agir», pour avancer l'idée qu'il faudrait que les parents impliquent les enfants même en amont de ces projets, qu'ils leur expliquent toute la démarche nécessaire pour leur réalisation (de la min. 32 :45 à la min. 34 :30, pp. 413-414).

Chez Anissa, son écho de la mémoire de ses parents, qui lui ont toujours apprit « à jeter dans les poubelles », entrait en résonance directe avec son idéal que « tout le monde fasse un tout petit peu déjà » pour la sauvegarde de la terre (à la min. 20 :55 de l'entretien, p. 323), et que, poursuivait-elle à la minute 21 :32, ce soient aussi les parents à devoir sensibiliser les enfants aux déchets. Tout ce qui paraissait tirer sa valeur du passé local en lien avec l'époque de la jeunesse de la dame vaudoise ; lorsque (racontait-elle à la minute 21 :55) les enfants étaient un peu sensibilisés, du fait qu'un gardien leur demandait de temps en temps de « ramasser tous les papiers », en échange d'une glace, et que l'environnement était propre. Un autre cas de tiraillement entre passé et futur, advenant ici dans la juxtaposition de nos deux « je », était dès que j'ai informé mon amie que le directeur d'une crèche du quartier du Mas du Taureau (elle s'appelle « Au clair du Mas »), avec lequel j'ai pu échanger à la suite d'une des balades, m'avait référé qu'à la fois lui et les mères de famille fréquentant sa crèche ne connaissaient pas la

«Maison pour agir». Le commentaire d'Anissa, dans la prise en compte de cet élément du passé, se projetait vers le futur pour en inscrire le sens dans le futur : « Je pense qu'il faudra plusieurs années pour que les gens vraiment connaissent…Voilà, le bouche-à-oreille, ce sera plus ça qui va…Ou une personne va dire 'Viens il y a un atelier, on y va ensemble' (répliquait Anissa à la min. 35 :58, p. 329).

Quant à Béatrice, elle se saisissait de son passé vécu pour justifier en quelque sorte le présent : elle évoquait telle journée de tri sélectif, organisée plusieurs années auparavant avec un Centre social vaudois, ou tel défilé avec plein de matériaux de tri en mode de déguisement, événements auxquels aucun adulte n'avait participé (Béatrice, depuis la min. 10 :24 à la min. 11 :18 de l'entretien, p. 354). Ces échecs répétés l'amenaient à renouveler son sentiment de déception dans le présent, or ils s'articulaient aussi dans la tentative d'ouvrir un horizon d'attente, bien que vague : « je ne sais pas comment on pourrait faire pour les faire bouger. C'est surtout ça. Le problème il est là », revendiquait-elle (à la min. 11 :47). Quitte à donner une touche plus amère à son pessimisme : « Cela ne prendra pas, non, pas ici…», avouait-elle quelques minutes plus tard. Encore, du fait de la contrainte d'un manque de formation adéquate au tri qu'elle avait remarqué au gré de ses expériences passées, elle soulignait la nécessité que les patrons des sociétés de nettoyage forment leurs agents au tri et aillent leur dire de le faire « dans toutes les usines, tous les endroits où on est censés trier », précisait-elle (à la min. 20 :48, p. 358). Seulement dans ces conditions, un avenir plus prometteur aurait pu être assuré, prônait-elle. En cours d'entretien, elle ré-légitimait d'ailleurs, en plusieurs instances, son accrochement à l'égard de la perspective funeste par rapport au tri : « comment voulez-vous qu'on y arrive ! C'est impossible à faire ! », elle criait presque, à la minute 40 :22 (cf. p. 367).

11.19 Transbordements dans l' 'entre nous'

En bref, l'enquête par entretiens était en devenir et faisait articuler les dimensions d''écologie' et de 'solidarité' en les inscrivant dans ce devenir. Ici aussi, les deux catégories, écologie et solidarité, ne peuvent être pensées comme disjointes. Cette double articulation apparaissait à la fois des représentations revendiquées par mes interlocutrices elles-mêmes et aussi, et notamment, dans la structure du développement relationnel des espace-temps des entretiens. La solidarité n'était donc pas que celle que réclamait Médaline au sens de « faire les choses ensemble au même moment », « avancer à un rythme commun » pour vivre « en paix », « dans un environnement sécurisé, propre » (Médaline, dès la min. 16 :26 de l'entretien, p. 405). Ou celle transparaissant des mots de la couturière, un quelque lien nécessaire dans la mesure où,

soutenait-elle, « on est plus forts à plusieurs », « à plusieurs il y a plus d'idées » pour faire avancer les choses (Anissa, de la min. 38 :17 à la min. 38 :33, p. 330). Il faut relater, aussi bien, tous ces petits rires en miroir entre moi et mes interlocutrices, un signe de complicité ; et aussi, de solidarité dans le respect mutuel, comme un code tacite, scandé entre autres par des moments d'interstices silencieux et nécessaires. Un phénomène qui, à maints égards, retraçait l'amitié entre Olfa, Éric et moi, et qui se différenciait du rapport général entre nous les volontaires et les salariées : c'est-à-dire qu'il s'agissait d'un mouvement d'accueil en dehors de nos « je », de ce qui venait de l' « autre ». Des courants se projetant de manière plus profonde et imprévisible dans les tréfonds de nos âmes, d'autant plus que l'on ne savait pas tout à fait où nos échanges nous auraient emmené. Au-delà de tous foisonnements verbaux à quoi les dispositifs d'entretiens ont donné lieu, c'était cela, un sens à la fois enveloppant et se développant de par ce dispositif : la solidarité non plus comme catégorie normative préexistante, mais en premier lieu comme une forme d'amitié ouvrant au métissage. Ce qui se devinait également dans les séquences finales des entretiens, à commencer par le cas d'Anissa : le fait qu'elle disait qu'elle était pressée de partir ne l'a pas empêchée, à ma surprise, de poursuivre la conversation pendant presque dix minutes supplémentaires, en renouant avec moi et le processus engagé ensemble, dans sa « validité écologique » ; elle allait, alors, me poser des questions par rapport à ma recherche. C'est comme si elle voulait aussi me communiquer sa légitimité à en vouloir savoir plus sur le « pourquoi » je faisais « ça », sur le « pourquoi » je lui avais posé autant de questions. De plus que me dire son intérêt, son approbation pour cette méthode de travail, le fait en particulier de son utilité sociale d'où Anissa elle-même pouvait tirer des bénéfices pour ses propres actions : « ah c'est bien », « c'est intéressant », « au moins c'est original », « quand c'est bien fait », « ça bougera parce que quand tu sais ce qui ne va pas avec les gens, bah tu peux mieux leur parler, tu peux leur dire voilà…Tu peux trouver d'autres idées, d'autres initiatives », me convenait-elle d'un regard émerveillé, les yeux brillants (à la min. 1 :11 :28 de l'entretien, p. 348). Elle avait l'impression que cette stratégie d'action puisse résoudre le blocage entravant la sensibilisation de pans entiers de population, et qu'en retour plus de personnes auraient pu fréquenter son atelier de couture à la «Maison pour agir» et « faire bouger les choses ». De la part de Médaline, nos transbordements dans le devenir avaient besoin de s'étaler sur une durée longue, quitte à totaliser plus que 100 minutes d'entretien pour pouvoir se dire ce que l'on avait à se dire : des récits tantôt intersubjectifs tantôt plus subjectifs, sans que l'on éprouve cette durée comme une exagération, ou un gaspillage de temps. Son intérêt ne venait pas que de son fort élan émotionnel à me raconter des choses, à y revenir dessus le long de paraboles émergeant ici ou là, mais aussi de son désir à ce que je puisse faire prospérer tout

cela dans l'avenir. C'est ce qu'elle m'a fait comprendre quelques mois plus tard, lorsque l'on s'est recroisés au hasard dans le Mas du Taureau. Elle n'a pas hésité à réclamer une version de la retranscription de notre entretien et m'a invité à en regrouper les données par thématiques ; ceci, au cas où j'aie voulu organiser une interview future en mobilisant telles données, pour faire connaitre « tous les problèmes sur Vaulx-en-Velin », ainsi qu'elle me le pointait sur un ton très sérieux et fier. Quant au cas de Béatrice, quelque chose d'insolite s'est passé vers les séquences finales de nos interactions, à partir environ de la cinquantième minute de notre entretien : Orfeo, le chat de Béatrice, a décidé de monter sur mes jambes, et cet épisode a alimenté notre foyer d'éclats de rire. Ils étaient vraiment ininterrompus chez la dame, pétillants et sans rétention. Et, dans les intervalles entre un rire et l'autre, elle tentait de me confier que son chat ne se comportait pas « comme ça » avec tout le monde. « Hhhhhhhhmahahaha, je suis désolé hahahaaha, Orfeo, Orfeo, ah ! » ; « Voilà, il a trouvé un nouveau copain », rigolait-elle aux larmes. Il est singulier de réaliser que c'était Orfeo, dans la mesure où Béatrice prétendait connaitre les comportements habituels de son chat, à conforter l'image que sa maitresse avait de moi, en lui donnant des 'preuves' de ma bienveillance : « D'habitude quelqu'un qu'il ne connait pas, il ne va pas comme ça eh. Vous devez être quelqu'un de gentil. Moi je me fie à mes animaux en principe », m'avouait-elle soudainement à la minute 50 :55 (cf. p. 371). C'était dans ces circonstances que les discours sur l'écologie et la solidarité en association ont laissé aussi la place à des blagues sur Orfeo, ou à quelques mots sur les chats en général, ou à de bribes de récits intimes (mes deux-trois mots pour informer sur ce que je garde deux chats, 'une femelle et un mâle' chez moi en Italie ; ou l'écho de Béatrice, de l'autre côté, sur le fait qu'un animal ne se trompe pas quant à reconnaitre si les personnes sont « bonnes » ou pas). Ces manifestations s'enrichissaient aussi de formules de gentillesse, tel le soin de Béatrice de me demander si je voulais un autre verre d'eau ou de me suggérer de « pousser » son chat, au cas où celui-ci m'ait « embêté ». Le tout continuait à couler jusqu' à ce que je croyais être la fin de l'interview, alors que, en voyant que mon interlocutrice semblait vouloir continuer à parler, je me suis senti légitimé à lui demander de poursuivre l'enregistrement de nos discussions. C'est ainsi qu'elle a donné libre cours, à partir de la minute 0 :00 du deuxième extrait d'entretien (cf. p. 374), à sa colère même plus vibrante que d'habitude, en relatant des questions sociales dépassant la sphère de l'écologie et du tri : « la religion », « la façon de vivre », le « Ramadan » ; en bref, les modes de vivre qu'auraient « les musulmans », différents de ceux de la société à laquelle la vaudoise revendiquait d'appartenir. En cela aussi, dans la liberté de s'exprimer selon ses propres ressentis et dans l'éthique de l'écoute autrui, on entrevoyait se composer une solidarité 'entre nous', et invisible en dehors de notre 'entre-soi'.

11.20 Une différence cruciale

Maintenant, le lecteur peut s'apercevoir de la différence assez marquante entre l''écologie' et la 'solidarité' du point de vue des professionnelles d'Anciela, et celles du côté de ce qui en est ressorti dans la situation des entretiens. Pour les premiers acteurs l'écologie et la solidarité rentraient dans des codes d'hospitalité/inhospitalité qu'ils avaient établi, quitte à ce qu'ils les défendent comme étant 'leur' écologie, 'leur' solidarité. Le sens reliant ces deux valeurs dans l'étiquette à la fois « écologique et solidaire » est à rechercher dans un registre plus privé que public, autrement dit, d'un entre-soi clos où tels valeurs s'intégraient. C'est-à-dire que celles-ci étaient pensées comme entremêlées (tel que la salariée Claire me l'expliquait, selon ses propres termes, pendant notre entretien d'enquête[168]), fonctionnelles pour certaines mesures d'« accompagnement », de « sensibilisation », mais ayant du mal, semble-t-il, à contempler des perspectives de vision et d'action dépassant leur cosmos normatif. La recherche ethnographique constituait un cas emblématique, parmi d'autres, de ces optiques 'indigestes'. Puisqu'elle était perçue comme troublant le monde unitaire, autonome où reposaient des conceptions sur l'écologie et la solidarité qui se fondaient sur une armature sécuritaire caractérisée par des attributions renvoyant à la sphère du visible, de la rationalité, de la maitrise.

En revanche, l'écologie et la solidarité prenant corps dans les entretiens d'enquête, si elles aussi formaient les périmètres d'un entre-soi, elles ne se voyaient point dans des notions prêtes à être délivrées ou songeant à rester inflexibles. Du territoire de l'entre-soi, elles pouvaient se détacher pour aller contempler des horizons bien plus vastes. Puisque ces champs étaient ouvertes à un développement discursif prenant en compte aussi les facteurs du débat, de la perplexité, de l'hésitation en tant que partagés entre nous tous : on a vu chez ces trois femmes que l'écologie était à la fois présente et absente dans leurs récits ; on a vu les dialectiques oscillatoires en passant de la 'lumière' de l'optimisme à l''ombre' du pessimisme[169], d'un thème de nature personnelle locale à des tranches de monde plus globales, de la réactivation du passé à la tension

[168]A soutien de cela, citons un passage d'entretien où Claire reportait son explication quant à la « complémentarité » forte entre l'écologie et la solidarité, à savoir un moteur permettant une triple réconciliation : une réconciliation des hommes avec la nature, basée sur la préservation et le respect de celle-ci ; une réconciliation des hommes entre eux, basée sur la convivialité, la vulnérabilité, hors des logiques d'exploitation ; une réconciliation de chaque personne avec elle-même, pour que chacun puisse s'épanouir personnellement et pour la société (Claire, à la min. 23 :52 de l'entretien d'enquête, p. 451).

[169] Rappelons, à ce titre, la confiance que Béatrice et Médaline reposaient respectivement sur les personnes qui trient et sur les associations vaudoises promouvant des initiatives sur le vivre ensemble. Ce qui marchait main dans la main avec leurs déceptions à l'égard de tout ce qui rendrait le quartier « sale » et « pollué » chez l'une (Médaline), à l'égard de l'absence de tri chez l'autre (Béatrice).

énergique par quoi on se projetait vers le futur.

Autrement dit, leurs représentations renouaient avec cette 'écologie' et cette 'solidarité' faisant la trame, la forme de nos interactions : les échanges d'émotions, de silences, du respect de nos intimités, bref, de nos attachements mutuels révélateurs aussi d'émotions et conflits relatifs à 'ce qui nous tenait'. Ici, où la solidarité est à rechercher dans une forme d'hospitalité presque du type de celle saluée par les philosophes, où, pour reprendre la citation de Gotman en référence à Levinas, « le sujet est comme un hôte accédant à sa propre conscience morale à travers l'exigence qui lui est faite d'accéder à l'interpellation de l'arrivant » (A. Gotman, *in* S. Paugam, 2011, p. 600). Ici où, à l'inverse que dans les logiques assignant les places relatives aux membres d'Anciela à la «Maison pour agir» (spécialement celles des volontaires en service civique et des salariées), l'hospitalité était dense et florissante, puisqu'elle n'était pas l'objet d'une institutionnalisation rigide. Ici, où l'écologie se voyait dans sa 'validité' tacite entre enquêteur et enquêtées, favorisée par les qualités de sécurité et de chaleur de l'environnement domestique : soit les locaux de la «Maison pour agir», ou la maison de Béatrice, où se sont déroulés les entretiens. Ici, où l'écologie et la solidarité étaient encore une fois affines, mais d'une façon substantiellement différente par rapport à la « complémentarité » que voyaient les professionnelles associatives : c'est-à-dire, le fait qu'entre moi et ces femmes vaudoises que j'ai connues durant mon parcours, ces deux rapports au monde allaient renforcer un lien social se conservant dans le temps[170]. Celui-ci contrastait avec tel autre lien social associatif, où se consommait le vivre-ensemble entre nous, les volontaires et les salariées, dont la nature « fragile et éphémère » reflétait une tendance de fragilité globale de nombres d'associations modernes quant à leur vie sociale effective (M. Hély, 2005, S. Paugam, 2011, p. 973). A l'inverse, les pièces de la «Maison pour agir», les mêmes lieux révélateurs de la déperdition du lien social, devenaient lors des instances des entretiens (à l'instar des espace-temps des ateliers thématiques ou des repas partagés) un environnement que l'on rendait familier. Il était apte à favoriser, justement, le tressage métis d'une écologie et solidarité (inter)-actives, faites de matière galactique (mots, interjections, mimiques, etc.) qui circulait, errait, venait et revenait, et sans jamais se consommer, à la fin, dans le 'tout éclairé', le 'tout résolu'.

[170] Notons une familiarité avec la qualité des relations plus générales avec les autres habituées de la Maison pour agir. Voir le chapitre 10, items 10.10 et 10.11, pp. 182-184.

11.21 Les entretiens, des 'fenêtres d'altérité'

Pour toutes ces raisons on peut poser que, bien que se passant face à face, les dialogues entre moi et Béatrice, Anissa et Médaline ne restaient pas confinés dans une sphère duale ; en revanche, ils étaient plus « entretiens » que « dialogues », ouvrant au multiple, « dans l'entrée en contact avec l'autre, avec un autre qui est plus qu'un », comme enseigne Nouss (A. Nouss, 2001, p. 384)[171]. Les entretiens avec Anissa, Médaline et Béatrice favorisaient le maillage identitaire transfrontalier non seulement entre 'nous', entre nos récits, où on pouvait souvent se retrouver ; mais, aussi, entre les territoires langagiers, affectifs, qui pouvaient à la fois se dégager en miroir et trouver du réconfort dans un sens d'appartenance plus personnelle, à souligner des traits distinctifs de l'une ou de l'autre personne, à préserver comme son propre trésor. Je parle du rire tendre d'Anissa, de la fougue de Béatrice et Médaline aux colorations de ton nuancées suivant la texture vocale de l'une et de l'autre ; de plus que, sur un autre plan, des 'casquettes' écologiques délinéant les engagements propres à chacune des trois femmes. Nos entretiens étaient tels qu'ils inséraient le savoir dans un vagabondage où, comme le dirait Nouss, « plusieurs soi s'entretiennent entre eux » (A. Nouss, 2001, p. 386). Ceci, justement en raison d'une relative indétermination 'structurelle' faisant la raison d'être de ces 'fenêtres d'altérité absolue' qu'étaient les entretiens.

[171] Ce n'est pas parce que l'on parle à plusieurs que l'on peut être directement autorisés à penser en termes d'entretien, dans une logique de métissage : on a vu en effet que, même si nous étions trois lors de la rencontre pour l'encadrement de la recherche ethnographique dans le réseau d'Anciela (moi, Victoire et Claire), les logiques de nos échanges relevaient bien plus du « dialogue » que de l'« entretien métis ».

Chapitre 12

Du stand au marché… aux chantiers de rénovation

1. Au(x) marché(s) : une proactivité défaillante

Je vais maintenant mieux explorer le deuxième volet social de la mobilisation : le contexte des permanences au marché du Mas du Taureau. C'est, en effet, à partir de cela qu'à travers le labyrinthe analytique peuvent être mis en corrélation les deux types de missions (balades et permanences), croisées avec le contexte plus large de la rénovation et du développement de l'urbain.

12.1 Le jumelage

En octobre et novembre 2017, Éric et moi nous rendions tous les mercredis dans la place du quartier du Mas du Taureau pour y installer le 'stand' de la «Maison pour agir» : il s'agissait d'une petite table, de flyers sur la programmation en cours à la «Maison pour agir» et de quelques fiches d'enregistrement de contacts que l'on y disposait dessus. La mission s'apparentait de celle des tours mobilisateurs, dans la mesure où elle rentrait dans les logiques de l'« enquête mobilisatrice » publique : elle consistait dans le fait d'aller rencontrer les habitants se rendant au marché et de les stimuler, selon les consignes des salariées Victoire, Claire et Marguerite, à « découvrir Anciela », en leur présentant l'association dans des formules concises et claires. Le *modus operandi* de la proactivité était toujours important pour les professionnelles d'Anciela, car – elles nous l'avaient dit elles-mêmes – sans cela, les choses

n'auraient pas marché, les personnes ne seraient pas venues s'informer spontanément sur les enjeux de l'association. L'objectif était donc, encore une fois, de « mettre la puce à l'oreille » des riverains, et par conséquence de les pousser à « agir ensemble » sur l'écologie et la solidarité en passant, possiblement, par la «Maison pour agir». Le jumelage entre ce volet de la mobilisation et celui des balades se comprenait non seulement dans le fait que tous les deux visaient un ancrage territorial local, mais que les lignes des parcours des deux missions se sont croisées : c'était pendant les balades du 20, 21 et 22 février, où il fallait que Éric et moi traversions les divers marchés de Vaulx-en-Velin (non plus seulement celui du Mas du Taureau mais ceux du quartier de la Thibaude et de Vaulx-village aussi), toujours avec une posture proactive. Même lors des permanences au marché du Mas du Taureau la composante 'mobile' de la mobilisation était bien valorisée par les salariées d'Anciela : Éric et moi, l'on pouvait, « si et quand on voulait », nous conseillait Marguerite, se partager et faire des tours entre les bancs du marché pour aller parler aux gens. Les balades, en somme, pouvaient se poursuivre même pendant des « permanences ». Par ailleurs, même les lignes interprétatives des deux facettes de la démarche se ressemblaient beaucoup : j'ai fini par parvenir aux mêmes conclusions.

12.2 « Cela ne sert à rien mec »

Le premier trait similaire entre les deux situations résidait dans mon vécu personnel. Mes bons espoirs initiaux de réussir cette mission se dessoudaient à chaque 'sortie marché' dans une désillusion profonde : combien de fois, au début, mes gestes, mes mots proactifs, enthousiastes, se sont reflétés dans des expressions fuyantes, absentes, méprisantes, de la part d'habitants qui devaient penser à faire leurs courses. Un extrait de mes notes de terrain de la journée du 4 octobre peut rendre compte de telles dynamiques qui allaient devenir habituelles, qui prenaient une habitude hebdomadaire :

> 'Quand on cherche à croiser leurs regards ils sont fuyants ou alors ils regardent en bas, ailleurs, en dépassant vite notre espace d'action. A un moment donné je décide de faire un tour, je laisse Éric au stand. « Si j'ai envie je vous parle, là je reprends à parler avec mon frère », me dit une dame en arabe, puis elle m'a 'écouté' un peu…peut-être !, avant de se tourner de nouveau à parler en arabe avec un homme. « Ah vous nous avait vues seules, et vous vous êtes approché…», ainsi la raillerie d' une dame supportée par sa voisine, elles se montrent décidées elles aussi, l'écologie, l'association, cela ne leur intéresse pas. Elles pensaient que je veuille faire quoi ? Les draguer ? Je me sens souvent jugé, pour cela je risque de me perdre dans des discours compliqués, mais il y en a qui m'écoutent jusqu'à la fin, beaucoup me disent qu'ils ne sont pas de Vaulx-en-Velin. Peut-être une excuse, en tout cas les gens, hommes ou femmes, ne s'attachent pas, au pire on me

remercie d'avoir expliqué. Beaucoup d'entre eux coupent court mon monologue de par des « non » secs. Il y en a un qui s'approche à moi, il m'aborde sur un ton fougueux me parlant des projets qu'il accompagne, de jeunes à la rue qui vont pouvoir nettoyer le quartier et sortir de l'isolement et de la misère. « Ah je suis un requin ah mon ami ? J'ai construit ça tout seul », il pense que son projet puisse bien se coller avec celui d'Anciela mais il ne veut pas me laisser son contact, il spécifie alors qu'il faut être diplomatiques avec les jeunes, sinon on est « foutus », et si malgré tout ils veulent rester dans leur situation, « bah tant pis pour eux », m'avoue-t-il. Je ne sais pas quoi dire, je l'écoute, il ne me lâche plus, finalement il m'invite à en référer à mes collègues d'association. Je poursuis mon tour parmi tous ces flux de personnes, je me sens perdu, je sens que cela ne colle pas, les gens passent ou s'attardent à parler avec leurs courses entre les mains, mais ils sont juste entre eux, les hommes entre eux, les femmes entre elles, je me sens exclu. Une femme m'explique qu'il lui manque le temps pour venir « là-bas » (la «Maison pour agir») car il faut faire « ça et ça, travailler, récupérer les enfants ». Elle est gentille en tout cas, même sa voisine a l'air de comprendre la difficulté de la démarche, elle était dans la politique locale et a toujours vu que les gens ne sont pas motivés par ces questions d'écologie. Mais elles me promettent qu'elles m'aideront à faire « passer la parole…». Je reviens au stand, Marguerite, qui a accompagné Éric et moi pour poser le stand, elle me dit qu'on va essayer toutes les approches au discours « pour voir comment ça peut marcher » avec les habitants. Je lui dis alors, un peu timide, d'une voix tremblante, qu'un homme m'a confié, d'un air souriant et compatissant, que ce marché n'est pas le meilleur endroit pour « faire ça » (sensibiliser), que déjà beaucoup de gens ne sont pas d'ici, qu'il vaut mieux aller leur parler dans d'autres moments. Mais Marguerite réplique, calme, sans se démonter, qu'il faudrait essayer au marché car il y a plus de monde, ensuite elle part pour aller au travail, elle nous sourit nous souhaitant « bon courage ». Juste après quelques minutes Éric m'incite à partir ; on n'aura plus rien à faire ici, me pointe-t-il, et il sait que bientôt le marché finira'.

Ils n'avaient pas de temps à perdre avec nous, c'est ce que Éric me confiait tout le temps. Lui aussi voyait les choses de cette manière, sauf que lui, ne prenait même pas la peine d'essayer, comme il avait compris dès la première fois que le tractage au marché aurait été un échec. « Cela ne sert à rien mec », c'était sa pensée fixe. Il était soulagé quand il y a eu un mercredi de pause du marché, comme le 18 octobre, alors qu'il fallait commencer à se consacrer à l'organisation du cycle d'ateliers « parentalité-santé » de la fin du mois d'octobre. Il était plus soulagé encore dès lors qu'on a su que les missions au marché allaient se conclure en novembre. Le 8 novembre, le dernier jour de notre mobilisation, il me confessait d'un air contestataire : « ici, t'imagines, les gens ont froid, une daronne pense à acheter de quoi manger à ses enfants, ils doivent nous voir et se faire une idée, et après c'est bizarre que tout le monde bouge et que nous on reste bloqués ». Le 22 février, en coulant dans les flux de personnes au marché dans la zone de la Thibaude, il insistait sur l'inutilité de la pratique, « ce sera la même chose qu'aux autres marchés », répliquait-il, il voulait me laisser regarder par moi-même. Je me rappelle que pendant ces expéditions en février il préférait aller s'acheter un bonnet ou des biscuits au Leader

Price plutôt que communiquer au public. Il transformait de nouveau les balades visant le vecteur de la sensibilisation dans des pas de marche à l'allure discontinue, faite des tours et détours segmentés, aboutissant à plusieurs destinations improvisées (prolonger les tours en évitant les marchés, aller au supermarché ou s'acheter un bonnet, se prendre du temps pour faire des vidéos sur son portable à envoyer ensuite à ses « potes »), plutôt qu'à une unique direction, rectiligne et prévue. On était d'accord sur ce que ce n'était pas le bon contexte pour 'attirer' les gens.

12.3 Déambulations « délinquantes »

Les rapports entre moi et mon collègue volontaire ont suivi un processus similaire que pendant les balades : plus notre force amicale se soudait, plus on dérivait de nos rôles dans la mobilisation. Dans ce cadre aussi, au tout début, ce rapport voyait une sorte de décalage dans la mesure où il fallait qu'Éric insiste en plusieurs instances sur ce que cette activité ne servait à rien, pour que je me décharge de l'intentionnalité de notre coordinatrice et pour que j'aille renouer avec les récits ordinaires partagés avec mon camarade. Or, différemment que lors des balades, au marché ce n'étaient pas les micro-tours solitaires entre un banc et l'autre à avoir attisé notre « espace perceptif commun », mais nos conversations, permettant de faire 'passer le temps', pendant que l'on se trouvait debout près de notre stand. Et la marche pouvait se poursuivre ainsi, le long des récits. On ressentait alors le courant passer dans la découverte de notre passion commune pour le théâtre, ensuite dans la complicité maline, à travers laquelle mon écoute curieuse de ses « embrouilles » de jeunesse poussait Éric à se confier davantage. Il me racontait aussi qu'il cherchait à bien parler le français avec les « from » (ceux qu'ils désignaient comme 'les français'), car il voulait changer l'image méprisante qu'il estimait que ceux-ci lui aient toujours collée, il voulait donner la preuve à tout le monde qu'il allait prendre sa vie en main. Même par nos échanges, sans besoin de marcher, Éric et moi allions nous émanciper de l'ordre de la mobilisation planifiée en y injectant un sens nouveau, en nous mobilisant, pour ainsi dire, pour être l'un à l'écoute de l'autre, l'un pour l'autre. Comme le dirait De Certeau (1990), dans un espace conçu de par des logiques fonctionnalistes, que l'on percevait comme très stable et monotone, nous insinuions de la mobilité, des contenus hétérogènes liant souvenirs et impressions sur le coup, liant le passé et le présent. Nous nous saisissions des marges de liberté que nous recréions juste en parlant entre nous, et en cela nous renouions paradoxalement (en cela, et non pas en cherchant à tous prix un contact social), avec ces autres acteurs : les clients du marché, qui en profitaient pour discuter tranquillement entre eux. En cela, en déambulant, en puisant des puits de nos vies intérieures, de par nos récits, nous

traversions les frontières de nos identités respectives mais aussi de celles des autres personnes présentes, en nous recalant dans l'ordinaire de leurs espace-temps de vie aussi. Il était étonnant de devoir avouer que c'était par ce biais, par le maintien d'une distance, que l'on pouvait peut-être commencer par renouer de plus avec les habitants, plutôt qu'en cherchant une proactivité à tous prix. Par ailleurs, en manipulant le centre carré de la sensibilisation, je participais moi aussi de la « narrativité délinquante »[172] d'Éric, qui démystifiait le bien de la démarche en se rattachant aux représentations de sa vie, en liant récits et gestes : son besoin d'être au calme qu'il exprimait en se roulant un joint, même si en même temps il prenait aussi le temps de parler, comme d'habitude, avec sa veine d'humour, se moquant du monde. Des mouvances qui me devenaient familières ; quitte à ce que moi aussi je contribue à les alimenter, avec de petits rires confortant l'esprit de mon ami, ou en accueillant la partie du joint qu'il m'offrait. Ou tout simplement, en partageant des instants de silence. Ici aussi, notre 'pouvoir d'agir' était dans notre autonomie, non pas dans le cadre de la «Maison pour agir», mais en dehors de celui-ci. En ajustant nos regards respectifs entre participation et inattention, entre majeure ou moindre visibilité (L. Quéré, D. Brezger, 1992), entre conjonction et disjonction (F. Laplantine, A. Nouss, 2001), nous développions les gestes micro-politiques en germe dans les locaux de la «Maison pour agir» : je parle de ceux relatifs aux espace-temps précédant les 'sorties balades' ou les 'sorties marché', qu'on faisait évoluer dans le répertoire de nos pratiques métisses en marche. C'étaient des transgressions balisant un parcours qui passait réciproquement des permanences au marché aux tours de sensibilisation, mais qui formait à un moment donné une rivière le long de ces derniers (puisqu'entre temps les 'sorties marché' s'étaient éteintes) ; ensuite, les tours itinérants disparaissant eux-aussi, ce parcours allait envahir les espace-temps de vie de nous les volontaires jusque dans les interstices au sein de la «Maison pour agir» (revoir, par ex., les items 10. 8, 10.9, pp. 179-181).

12.4 « Non merci, au revoir »

Les prévisions d'Éric trouvaient écho dans la majorité des réponses des clients du marché : « Non, pas intéressé…», « Non…», « Je ne suis pas de Vaulx…», « Non désolé, je ne parle pas le français…», c'étaient les phrases les plus récurrentes. Elles surgissaient de manière directe, qu'il s'agisse d'hommes ou femmes. Elles s'accompagnaient de gestes de la main comme à

[172] « Les récits restent au plus intime des ruses, témoins d'une narrativité délinquante, porteurs de forces insidieuses, mouvantes. Le récit est délinquant » (M. de Certeau, 1990, p. 190).

vouloir créer une barrière entre eux et nous, ou s'accompagnaient alors de sourires de saveur méprisante, ou d'allures d'évitement. A la limite, quand je me cheminais, certains ou certaines (le plus souvent des femmes) faisaient l'effort de m'écouter jusqu'à la fin, en me remerciant, en prenant distraitement des flyers, mais sans donner l'air d'être touchés par ce que je m'efforçais de leur dire. Et ils disparaissaient dans la masse fourmillante de consommateurs, entre un banc de marché et l'autre. Parmi les personnes dont j'ai pu m'apercevoir le mieux, beaucoup d'hommes, à la taille trapue ou mince, avaient les cheveux crispés, noirs, ou gris, de peau olivâtre ou noire, ils portaient souvent la barbe. Peut-être ils étaient de souches maghrébines. Nombreux parmi ceux-ci me paraissaient être des personnes âgées. Leurs tuniques ou bonnets en forme de cône tronqué, me rappelant des fez, pouvaient exhiber une vraie palette de couleurs, chaudes ou froides. Mais circulaient aussi des adultes d'âge moyen ou plus jeunes encore, souvent tous seuls ; il était quasiment impossible de voir des familles entières circuler. Parmi tels hommes, il était plus rare d'en voir porter des fez. Il pouvait aussi y avoir des hommes de peau olivâtre, portant de longues tuniques noires et des bonnets également noirs. Il était bien plus rare encore de croiser de jeunes garçons. Les femmes, souvent de taille robuste, beaucoup d'entre elles de peau olivâtre ou noire, elles pouvaient porter de longues tuniques et le voile, de couleurs vives. Parmi elles, beaucoup de « daronnes » d'âge moyen ou plus jeunes, pouvant facilement côtoyer et converser avec des dames d'un âge semblant plus avancé. De leurs visages émergeaient des expressions détendues, l'air serein, mais aussi, à l'inverse, plus contractées, chez d'autres. Il pouvait arriver que les expressions gaies elles-mêmes deviennent plus sombres dès lors que Éric et moi essayions de nous approcher à ces personnes pour leur parler. Plus rarement, apparaissaient de petits groupes de jeunes filles, habillées en mode *casual*, pouvant occuper le même coin de la place pendant des minutes entières. C'est cette attitude que j'ai le plus remarquée : si une partie 'informe' de personnes vaguait solitaire à travers les kiosques, on pouvait, de même, repérer des groupes d'hommes et de femmes discuter en français ou arabe, parfois en mélangeant les deux langues, leurs sacs de courses de fruits, de légumes ou de galettes posés à côté d'eux. Par contre, généralement hommes et femmes ne s'assemblaient pas dans les groupes. Ils formaient des binômes ou des trinômes séparés, même s'ils se trouvaient dans le même parvis de la place. Ce qui m'a toujours un peu choqué était que les gens continuaient à parler passionnément, même en sachant bien que je les attendais avec une poignée de flyers. Ils finissaient par partir sans me considérer, ou bien ils me répondaient avec de secs « Non merci, au revoir ». Parmi ceux-ci, ils ne manquaient quelques hommes, bien moins fréquents que ceux pouvant être de souche maghrébine, de taille mince et plutôt petite, aux yeux en amande, qui allaient résolument refuser mes propositions, eux aussi. Pour d'autres

hommes les activités des ateliers sur l'écologie étaient censées intéresser de plus aux femmes, en étant pour elles une occupation, prétendaient-ils ; mais quant à eux, ils disaient en avoir « ras le bol », après toutes les déceptions qu'ils réclamaient avoir subies à cause du gouvernement.

12.5 Chacun dans son sens…ou presque

Le lecteur pourrait même croire que, de par le choix d'annexer la description ethnographique à peine vue, je veuille m'attarder sur la question genrée que semblent susciter ces données du terrain. Or le domaine du sexe et du genre n'est pas le but de ma thèse. Par ailleurs, ce qui m'importe, dans ce paragraphe, est d'abord de souligner davantage la compacité homogène se fabriquant dans cette affaire de la sensibilisation : c'est-à-dire dans le trou aux limites duquel il y avait la masse de 'clients' du marché, et nous les volontaires de l'autre côté, à attendre derrière notre stand. Les gens semblaient impassibles devant cette table rouge, ces flyers et affiches de la «Maison pour agir». Et Éric et moi, nous devions paraitre aussi 'insensibles' aux yeux des 'habitants' que ceux-ci pour nous. Les seuls 'échanges' avec nos interlocuteurs allant un peu plus loin dans cette situation, c'étaient les quelques mots que l'on a partagés avec un commerçant, parmi nos commerçants 'voisins' de stand. Cet homme, duquel transparaissait toujours une ironie tranchante dans sa voix, dans son sourire grotesque et ses révélations abruptes (il me rappelait les façons de faire d'autres habitants), nous disait qu'un homme qu'il connaissait n'avait plus de papier chez lui, il lui avait fallu en prendre aux toilettes. Il continuait, en nous mobilisant la scène de personnes dans les grandes surfaces qui « lâchaient des pets », « crachaient par terre », « pissaient ». On ne savait pas trop quoi dire, à part convenir avec cet homme que l'on n'aurait pas pu obtenir grandes choses des gens quant à nos missions. Le résultat : il n'y avait pas de courants transformateurs dans les liens. Il y avait juste des flux finissant par aller chacun dans son sens, vers des objectifs demeurant dans ses propres frontières : celui des masses de personnes allant faire leurs courses ou entretenir du lien entre eux, et celui de Éric et moi allant chercher à provoquer du lien. Le seul 'flux' ouvert au métissage était celui entre moi et le lycéen. Je me suis rendu compte, non seulement que l'écologie en soi ne devait point faire sens pour la majorité de ces personnes, mais que c'était l'écologie véhiculée par l'association Anciela à être, pour telles personnes, 'insensée'. De même, elle semblait déranger dans plusieurs cas. Parce que, dans l'esprit de ces personnes, c'était une écologie imposée. Et leur absence physique dans le cadre de la «Maison pour agir» signifiait clairement la manifestation d'une coupure de la perspective du lien social associée à

l'écologie. Mais pourquoi, justement, ces représentations ? C'était à partir de ce stade du terrain qu'il m'intéressait de creuser davantage cette question, en allant puiser dans les racines de l'histoire récente de la ville de Vaulx-en-Velin pour peut-être y trouver plus de réponses (faute au manque de données approfondies sur ce point de la part des riverains). L'idée étant, par-là, de me saisir de cet angle d'approche pour me désincarner de l'ancrage au territoire micro-local, quitte à pouvoir mieux le replacer dans un horizon spatial et temporel plus large.

2. Un peu d'histoire…sur les grands ensembles

12.6 Du 1899 aux années '70

Vaulx-en-Velin était encore un petit village agricole à la fin du XIXème siècle, avant que commence une époque de fort développement industriel. Ceci à partir de la construction du canal de Jonage en 1899 qui allait séparer la ville entre un pôle Sud et un pôle Nord, s'organisant sur les deux côtés du fleuve Rhône[173]. Le pôle Sud a été marqué, jusqu'à la fin des années '70, par le fort développement de l'usine textile de la TASE (Textile Artificiel du Sud-Est). Le pôle Nord, berceau du village historique, a connu son époque heureuse plus tardivement, lors de la construction, dans les années '70, de la ZUP (Zone à urbaniser en priorité), bordée de ses 8300 logements et de trois zones industrielles et d'activités, avant sa rapide désintégration dix ans plus tard (C. Panassier, doc. « Politique de la ville dans le Grand Lyon : l'exemple de Vaulx-en-Velin – contribution à une histoire du Grand Lyon », 2009, p. 4 ; doc. « Vaulx-en-Velin n'est plus une banlieue ! » (Documentation Lyon et Rhône Alpes, 2008, pp. 5-6-7). Cette ZUP est une mosaïque de quartiers : à part le Mas du Taureau, on compte les Noirettes, les Grolières, le Pré de l'Herpe, le Pot Carron, le Grand Vire, le Vernay, les Verchères, Écoin Sous la Combe, Sauveteurs-Cervelières et la Thibaude (C. Panassier, doc. « Politique de la ville dans le Grand Lyon : l'exemple de Vaulx-en-Velin – contribution à une histoire du Grand Lyon », 2009, p. 8 ; doc. « Vaulx-en-Velin n'est plus une banlieue ! » (Documentation Lyon et Rhône Alpes, 2008, p. 7). Sa création s'expliquait de par le souci de loger la population grandissante. C'est ainsi que la commune de Vaulx-en-Velin, comme celle de Vénissieux, se préparait à

[173] Telles données, ainsi que plusieurs parmi celles qui vont suivre, sont tirées des documents d'archive suivants, qui m'ont été transmis par les services de la municipalité de Vaulx-en-Velin : « Politique de la ville dans le Grand Lyon : l'exemple de Vaulx-en-Velin – contribution à une histoire du Grand Lyon » (C. Panassier, 2009) ; « Vaulx-en-Velin n'est plus une banlieue ! » (Documentation Lyon et Rhône Alpes, 2008). J'ai enrichi ces données des apports de plusieurs articles et ouvrages scientifiques que je vais mobiliser au cours de ce chapitre de texte.

« concentrer les plus forts taux de populations étrangères », incluant ainsi les Domiens et les « Français nés en Algérie » issus de l'immigration du Maghreb (M. Zancarini-Fournel, 2004, p. 122). C'est ainsi qu'avaient vu le jour, à l'époque des Trente Glorieuses, les « grands ensembles », alors que l'État songeait à relancer l'économie par la politique sociale, de par l'offre de complexes de logements hygiéniques dans un milieu péri-urbain proche des nouveaux emplois (J. Donzelot, 2013, pp. 7-8). Telle politique était donc conçue comme un outil d'aménagement « destiné à repartir harmonieusement activités économiques et main d'œuvre sur l'ensemble du territoire français » (M. Rousseau, 2017, p. 24). Dans tel contexte l'agglomération lyonnaise, écrit M. Zancarini-Fournel, a vu la naissance de centres-relais dans l'Est-lyonnais, à Vaulx-en-Velin, Vénissieux et Rillieux, dont le développement a emmené à la création de zones de grands ensembles incluant des HLM et hébergeant les populations ouvrières (M. Zancarini-Fournel, 2004, p. 121). Or, la situation de prospérité qui en a été engendrée allait changer au cours des années '70, avec la multiplication de lotissements privés favorisant les aspirations des classes moyennes à l'accès à la propriété individuelle. Tel 'transfert' d'urbanisation a contribué à accélérer le déclin de la zone des grands ensembles, dont la désaffiliation a entrainé leur dégradation (M. Rousseau, 2017, pp. 24-25), causant la montée des violences urbaines, prélude aux fameuses « émeutes »[174] (D. Chabanet, X. Weppe, 2017 ; J. Coutras, 2003 ; C. Panassier, *id* ; M. Zancarini-Fournel, 2004). A cet égard il faut rappeler que la puissance émotionnelle de celles-ci puisait du malaise dérivant des représentations négatives provoquées tout d'abord par le regard stigmatisant des couches moyennes en rapport aux populations multiethniques, avec lesquelles ils cohabitaient et desquelles ils souhaitaient désormais se détacher (M. Rousseau, 2017, p. 25). Ce regard avait alimenté de plus en plus la cristallisation de l'opinion publique sur une image dévalorisante des grands ensembles, ainsi que la survivance de logiques socio-économiques ségrégatives dans ces territoires jusqu'à aujourd'hui (M. Rousseau, *id.*).

[174] Il s'agit de rébellions dues tout d'abord à un sentiment d'incompréhension répandu chez les « jeunes de banlieue », qui sont poussés à « affronter la police et œuvrent à la destruction de leur propre environnement, sans que l'intentionnalité de ces actes ne soit clairement explicitée » (D. Chabanet, X. Weppe, 2017, p. 632). Ces épisodes de violence ont été fortement soutenus par la deuxième génération des immigrés, pour protester contre la précarité de leurs conditions scolaires et socio-économiques (C. Panassier, *id.,* p. 10).

12.7 Des années '80 aux années 2000

Cette stigmatisation a stimulé, dès les années '80, l'affirmation d'une volonté de reformation urbaine et politique de la part de la municipalité, des politiques publiques ainsi que de l'État, pour changer l'image stigmatisant l'agglomération vaudoise (C. Panassier, *id.*, pp. 8-11). Cela se traduisait par des plans de la Politique de la Ville[175], prévoyant, dans l'intention de rouvrir la cité à la ville, des mesures favorisant l'insertion professionnelle, l'éducation, la prévention locale de la délinquance, l'aménagement urbain des quartiers d'habitat social (D. Chabanet, X. Weppe, *id.,* pp. 634-635 ; M. Zancarini-Fournel, 2004). Vaulx-en-Velin rentrait comme « banlieue » parmi d'autres dans de telles mesures de rénovation, favorisant la connexion avec la ville proche de Lyon (J. Donzelot, 2013, pp. 59-61). En dépit de ces efforts de réhabilitation, qui avaient fait élever le Mas du Taureau à « un modèle de rénovation » d'après l'opinion publique, les émeutes réapparaissaient en octobre 1990 (D. Chabanet, X. Weppe, *id,* p. 633 ; M. Zancarini-Fournel, 2004). La séparation fonctionnelle des zones urbaines n'était plus vue comme un atout mais comme une condamne à la stagnation (J. Donzelot, 2013*,* pp. 15-18), et la question de la rénovation des grands ensembles redevenait prioritaire. De nouvelles interventions ont alors évolué, dès les années '90, par une politisation des principes en vogue d'un « développement durable » appliqué à l'urbain, promouvant la densification des tissus urbains, accompagnée d'une majeure quête de mixité sociale (M. Rousseau, 2017*,* pp. 25-26). En effet, l'idée de « mixité sociale » était, encore depuis les années '70, au cours du processus du changement social des quartiers populaires, à travers une transformation des structures spatiales (J. Donzelot, 2012 ; B. Morovich, 2017, pp. 75-76). Ainsi le PNRU (Programme national pour la rénovation urbaine) se lançait dès 2003 dans des vastes opérations de réaménagement s'appuyant sur l'idée, partagée selon divers chercheurs, que « les problèmes sociaux trouvent leur origine dans le bâti et les erreurs de conception de l'architecture urbaine » (G. Baudin, P. Genestier, 2006, cit. D. Chabet, X. Weppe, *id.,* p. 635 ; J. Coutras, 2003, p. 77 ; J. Donzelot, 2013, p. 15).

[175] Pour Politique de la Ville on entend « un ensemble de dispositifs déployés spécifiquement dans des quartiers socialement défavorisés », débuté en 1981, alors que le gouvernement de gauche décidait de prendre des mesures pour résoudre le malaise des banlieues (D. Chabet, X. Weppe, *id.,* p. 634).

12.8 Résistances, précarités, opportunités

Cependant, la tentative de faire ré-circuler les flux de la ville dans le territoire des grands ensembles s'est heurtée, déjà à partir des années '80 et jusqu'à nos jours, à des résistances de la part de ses habitants : les complications venaient à la fois de la réaction de repli de ceux-ci dans les us et les espaces de leur quartier, de la rigidité des mouvements sociaux accompagnant les transformations urbaines, et de la volonté, impulsée par les municipalités et l'État, d'instrumentaliser la vie associative pour la paix sociale (J. Donzelot, *id.,* pp. 10-11). Les sociologues et anthropologues parlent en général de liens serrés entre « exclusion sociale », « ségrégation spatiale », « insécurité » et « zones dangereuses » à partir des années '80 (J. Coutras, 2003, p. 47), ou de « stigmatisations sociales » renforcées par les processus de rénovation urbaine (B. Morovich, 2017, pp. 24-25). Même l'élue de Lyon C. Panassier, à peine en 2009, avouait dans son dossier de presse que, malgré les évolutions supposées dans la vie vaudoise, la précarité économique d'un grand nombre d'habitants subsistait, en plus de celle des liens sociaux entre résidents d'immeuble[176]. Les mécontentements de la part de plusieurs habitants de la deuxième et troisième génération s'adressent contre les échecs présupposés de la politique de la ville en particulier en ce qui concerne l'aménagement, puisque des taux élevés de pauvreté et de difficultés socio-professionnelles persistent (C. Panassier, *id.,* pp. 33-34-35) ; à ce sujet, il ressortirait que « la situation demeure préoccupante, en particulier dans le quartier du Mas du Taureau », conclue Panassier (*id.*, p. 35).

Ceci, bien que des auteurs amorcent ce constat : pour D. Desponds, en partant de la référence à l'habitat de la Croix-Petit à Cergy, la rénovation urbaine est perçue par une partie des habitants comme une opportunité, pour d'autres comme un déracinement (D. Desponds, *in* B. Turpin, 2012, p. 18). Selon Rousseau, la « densification » est aussi perçue comme « ressource » dans les communes de banlieue (comme l'est lyonnais) qui verraient, dans les projets conjoints de développement économiques et de croissance démographique, des leviers pour absorber les crises laissées par la désindustrialisation (M. Rousseau, *id.,* pp. 27-28, p. 42). Or, même la vision de cet auteur se nuance dès lors qu'il évoque que le renouveau urbain découlant de ces flux se démarque fortement de la conformation des grands ensembles des années '60, en allant apporter « une urbanisation menée par des groupes immobiliers privés qui reproduisent une

[176] A ces plaies s'ajoutent les précarités de la « mixité sociale » et de l'engagement scolaire (C. Panassier, 2009, pp. 26-27-31-32).

forme urbaine dense, mais esthétique, apte à attirer les classes moyennes » (*id.,* pp. 43-44)[177].

12.9 Les failles de la rénovation urbaine

Sous une lumière plus vaste, les courants de repli social et identitaire persistants sont toujours motivés par la faible porosité des politiques publiques, dont l'idéologie de rénovation, de par son impact sur les associations, contribuerait pour Morovich à renforcer les stigmatisations sociales (B. Morovich, 2017). L'anthropologue s'appuie sur les travaux de C. Pétonnet (2012) sur les grands ensembles, chercheuse qui atteste que ces lieux sont perçus de la part de ceux qui y vivent comme « globalement deshumanisants », où les personnes relogées « seraient face à une dépossession profonde de leurs modes d'habiter » (B. Morovich, 2017, p.68). Ici les dynamiques ségrégatives conduisent, entre autres, à la construction des résidents plus défavorisés, ainsi que des immigrés, comme « acteurs idéologiques » négatifs. Il s'agit d'un stigmate remontant aux années '70 et alimenté par les médias avec avidité autour de groupes de jeunes « délinquants » résumant, de quelque sorte, tels représentations de dégradation (B. Morovich, *id.,* p.69). Morovich insiste sur ce que dans ce contexte les acteurs associatifs, intermédiaires des politiques de rénovation (au carrefour entre la municipalité, l'État et des groupements territoriaux divers), construisent l'image du quartier de cité selon leurs propres enjeux et ceux de leurs partenaires politiques[178]. Ceci concourt à provoquer des « mixités sociales » caractérisées par des « distances sociales et des ruptures de solidarités de classe » entre individus d'extractions différentes, renforçant les mécanismes de stigmatisation et de domination (B. Morovich, *id.*, p. 171). Les réactions de rejet de la société emmènent alors les plus défavorisés à l'affirmation d'identités collectives ethnoculturelles, basées aussi sur le voisinage (B. Morovich, 2017, pp. 69-70), l'interconnaissance et le respect d'hiérarchies sociales et sexuelle rigides (D. Chabanet, X. Weppe, 2017 ; J. Coutras, 2003). Dynamiques qui peuvent s'expliquer globalement de par un sentiment de déception à l'égard des services publiques (tels ceux associatifs), de la municipalité et de l'État qui sont aujourd'hui perçus par la population locale, face à l'écroulement des anciennes solidarités communautaires de quartier, comme plus des « prestataires de service » que « l'expression d'un mouvement et d'une

[177] Ce qui parviendrait à placer les habitants défavorisés sous une surveillance politique s'associant à un regard méfiant, pour empêcher le ressurgir des conflits issus des formes d'habitat de la première vague de suburbanisation des années '60 (M. Rousseau, *id.,* p. 48).

[178] Ils se servent, par ailleurs, de langages et actes techniques, se revendiquant comme bienfaiteurs du lien social, mais qui finissent par emmener à « la légitimation d'anciennes hiérarchies ou la création de nouvelles », entre ceux qui détiennent le savoir et des compétences et ceux (c'est-à-dire les « habitants ») perçus comme en en étant dépourvus (B. Morovich, 2017, p. 111).

communauté » garant d'un nouveau « pouvoir local » (F. Dubet, D. Lapeyronnie, 1992, pp. 75-76). Ainsi, selon ces auteurs, le réseau économique et social des banlieues (maison de jeunes, centres sociaux, associations de quartier, mairies) apparait comme un système de « services plus ou moins dus, accomplis par des professionnels et des techniciens », loin du militantisme visant à assurer « l'intégration d'un groupe », son « émancipation » et sa « participation critique ». Ceci, puisque les travailleurs sociaux figureraient surtout comme « des professionnels qui s'efforcent de produire les meilleurs services possibles et de répondre aux situations d'urgence » (F. Dubet, D. Lapeyronnie, 1992, pp. 76-77).

12.10 Pour resituer la problématique d'enquête

Suite à l'élargissement de mon corpus théorique, il faut se réinterroger brièvement sur la place des pratiques écologiques dans le cadre de la «Maison pour agir» au carrefour de toutes ces tendances, en y resituant la problématique d'enquête. Des analyses dans le cas des quartiers de cité de Grenoble ont par exemple mis en exergue le rejet de ses habitants pour les projets de développement durable soutenus par les politiques de réinsertion éducative (J. Donzelot, 2013, pp. 40-44). Or, qu'en était-il des initiatives intéressant le territoire du Mas du Taureau en lien avec le réseau d'Anciela ? En quoi, éventuellement, l'« écologie et la solidarité » étaient-elles en lien avec les enjeux de la rénovation urbaine ? Devrait-on chercher dans ce lien hypothétique la source des rejets de la part des riverains, la source de leurs sentiments suggérant des stigmatisations ? Et ces rejets, seraient-ils à mettre en relation, de manière plus générale, avec l'impression d'un échec du lien symbolique issu du réseau institutionnel de banlieue, y compris des associations ? Était-ce par-là que, peut-être, les riverains 'vaudois' allaient revendiquer un ancrage à un passé douloureux (dont possiblement les « émeutes »), là où déjà les premières tentatives de réhabilitation échouaient à résoudre les problématiques sociales ? En quoi, éventuellement, pouvait-on entrevoir à partir de ces flux, en référence à mon terrain ethnographique, des traces de métissage social ?

3. Teintes évolutionnistes

12.11 Plusieurs résonances

Il est vrai que le cadre de la rénovation urbaine, porteur de malentendus et également de conflits, a des résonances avec celui de l'« enquête mobilisatrice » de l'association Anciela au Mas du Taureau, comme lors des épisodes de permanences au marché. Plusieurs résonances. A part les personnes affirmant leur perplexité sur les résultats concrets des politiques au fil des années, déjà mon collègue Éric me confiait à sa manière ce gap : le fait qu'à la «Maison pour agir» il fallait, d'après lui, viser des « choses » que les gens faisaient déjà, « dans leurs mœurs, pas inculquer des choses qui leur sont étrangères comme ce qui est écologie et tout », objectait-il. Ce serait inutile de faire un copier-coller des propos que j'ai relatés plus haut dans le texte sur ce sujet[179]. On peut en ajouter d'autres : par ex., le propos de Mr. Ali, *imam* d'une mosquée dans le Mas du Taureau, avec lequel j'ai pu engager une conversation informelle dans la place du marché elle-même, en février 2019[180]. De par des attitudes bien attachantes et confiantes, se tenant tout près de moi comme si on était de vieux amis, il me disait directement, sans jamais évoquer le terme « écologie », qu'on est en général confrontés à un problème de communication de la part des institutions par rapport à des gens qui sont « désespérés » et « isolés » : il tenait à me préciser que de telles personnes ne comprendraient « pas avec la parole mais avec l'acte », qu'elles auraient besoin de vraies relations, « qu'on les écoute comme ils sont », non pas d'approches distanciées comme la « bouche à oreille » ou « la question des bouteilles en plastique » (Mr. Ali). Tout en me rappelant qu'il fallait encourager le travail des associations, il évoquait le besoin de travailler sur une approche à la communication « sans jugement » ; « vous voyez, moi et vous on parle, on peut partir comme ça, si tout le monde se parlait… », supposait-il. Un autre exemple : les mots d'Apot, mon vieil ami et peintre embauché par le

[179] Par ex., voir l'item 9.2 (pp. 149-151).

[180] J'avais connu Mr. Ali à l'aube de l'année 2019, alors que je songeais à élargir le réseau de mes interlocuteurs locaux, en allant voir du côté d'autres pôles de rencontre dans les espaces de quartier. C'est ainsi que j'avais découvert l'existence d'un bâtiment abritant une mosquée dans la vaste étendue jardinée s'ouvrant derrière la place du Mas du Taureau. C'est dans ce lieu que j'avais connu Mr. Ali, qui était disponible pour discuter de problématiques sociales en sens large. Je me souvenais en effet du cadre de Grenoble où il parait que les représentants d'islam figurent comme des acteurs clé pour faire entendre des discours moraux sur les relations sociales de proximité, pour pallier le déclin de la vie sociale populaire (J. Donzelot, 2013, p. 41). C'est en lien avec ce point que j'aurais aimé ouvrir un débat avec Mr. Ali.

bailleur de la «Maison pour agir» pour y réaliser une fresque murale à l'époque de la création de la structure. Il semblait paradoxal, dans son cas, qu'en l'espace de peu de temps, pendant notre entretien de recherche en avril 2018, il allait renverser son avis. Après avoir soutenu que l'association Anciela était « purement d'actualité », que cela intéressait « énormément de gens » (Apot, à la min. 25 :00 de l'entretien d'enquête – cf. p. 386), deux minutes plus tard il affirmait : « il y a une élite qui joue et les autres, ils sont derrière, soit ils observent soit ils ne se sentent pas forcément concernés » (Apot, à la min. 26 :59 – p.386). Il ne voyait pas beaucoup de jeunes, ou d'hommes, ou de « vieilles personnes » réellement motivés par le projet, continuait-il (à la min. 27 :25). Il pointait de ce fait qu'il fallait qu'à la «Maison pour agir» on « diversifie les projets », en se basant sur « les centres d'intérêts de chaque catégorie d'acteurs », « de chaque génération ». Autrement dit, des « activités qui ne parlent pas toutes de sensibilisation », puisque « chacun sait que c'est bien d'être écolo, de bien manger, toujours est-il qu'il faut avoir les moyens », persévérait-il (à la min. 34 :11 – p. 389). Quant à Médaline, la même dame, habituée de la «Maison pour agir», qui soutenait de manière véhémente l'existence de « gens » ayant « la volonté de faire les choses », de « vouloir vivre ensemble » (Médaline, de la min. 18 :53 à la min. 20 :15 de l'entretien – pp. 406-407), affirmait en même temps, avec la même force, la « suspicion » des « uns avec les autres », du fait que les gens « ne sont pas de la même culture » (Médaline, à la min. 18 :36 – p. 406). De plus, argumentait-elle, « le plus difficile en soi, ce n'est pas de monter l'association, l'association c'est très facile à monter, ce n'est pas très compliqué ; le plus compliqué, c'est d'arriver à fédérer les gens. A les convaincre que ce que l'on, ce que l'on va faire va servir » (à la min. 19 :24 – p. 407). Ensuite, elle avouait être au courant *via* les médias des « gens qui se tirent dessus », du « business, du trafic de drogue et compagnie » dans le quartier, et que tout cela, pour citer encore ses paroles, « cela va très très loin maintenant, parce que l'individu, il ne se soucie pas d'eux ; comment tu veux qu'il se soucie des autres » (de la min. 20 :43 à la min. 21 :15 – pp. 407-408). A noter une subtile ambiguïté, entre ses points de vue contrastants sur l'implication ressentie par certains pour l'environnement, et sur le rejet par d'autres : entre ceux « qui vivent dans les dortoirs, dans les quartiers populaires qui s'en soucient » et ceux qui, face à la menace que représenteraient des produits de consommation toxiques, « sont là, ils encaissent, 'ah oui vous avez raison c'est vrai' ; mais après, quand ils vont faire les courses, bah ils remplissent leurs paniers de toutes ces cochonneries », s'étonnait encore mon interlocutrice (à la min. 38 :03 de l'entretien – p. 415). Elle qualifiait d'ailleurs, peu de temps après, les associations pro-écologie qu'elle avait connues pendant sa jeunesse comme « des bourgeois », « des gens qui vivaient bien », « qui avaient les moyens aussi de vivre sainement » (de la min. 41 :02 à la min. 41 :40 – pp.

416-417) ; ceci, en ajoutant, à l'instar d'Apot, que « les produits bio, ce n'est pas donné quoi », que « tout le monde ne peut pas acheter les produits bio tous les jours » (à la min. 41 :40). La coexistence alternée entre ses deux propos 'désenchantés' et 'enchantés', mais dont les premiers se révélaient être plus élaborés dans le discours, s'articulait même dans un autre passage : dès lors qu'elle ramenait l'écologie à une question d'inégalités économiques aussi, marquant un fossé entre les « riches » et les « pauvres ». Elle déplorait les situations des seconds, pour lesquels l'accès à l'écologie serait bien plus compliqué ; quitte à se sentir néanmoins soulagée pour les efforts de la part de « plus en plus d'associations » se développant « à ce niveau-là », sur l'écologie (à la min. 43 :37 – p. 418).

12.12 Pour les uns…et pour les autres

En résumé, toutes les données de caractère empirique et historique que j'ai reportées dans les items précédents ont pu mieux élargir l'aperçu de mes interrogations sur les détachements manifestes des habitants locaux, dont les clients de marché, pour le 'message écologique' associatif. Bien entendu, je ne prétendrai pas à des conclusions définitives au risque d'essentialiser l'analyse : il ne faut jamais oublier que dans toutes scènes sociales publiques on a aussi rencontré des individus montrant des attitudes plus disponibles à l'écoute. Et d'ailleurs, il se pourrait réellement que des personnes, parmi celles croisées, soient simplement pressées momentanément pour leurs courses ou pour aller récupérer leurs enfants à l'école (ce qui ne préjugerait en rien, pourrait-on dire, un rejet à priori de l'implication dans les mailles écologiques en association), ou que leur justification de ne pas s'engager provienne de la simple contrainte pratique de « ne pas être de Vaulx-en-Velin ». Mais les faits semblaient parler clairement : la quasi-totalité de ces personnes, sauf les 20 habituées des ateliers thématiques et une poignée d'autres personnes venant pour des entretiens individuels, ne passait jamais à la «Maison pour agir».

Au niveau interprétatif du côté de la mentalité des riverains, je ne suis pas loin de faire le lien avec les théories de Donzelot, à propos de la question des « flux primant sur les lieux » : c'est-à-dire l'idée que ce qui importe, dans notre époque, aux politiques de rénovation, soit de valoriser les réseaux de circulation urbaine reliant les cités aux villes voisines, plutôt que la qualité de la vie des lieux eux-mêmes (J. Donzelot, 2013, pp. 144-145). Il me semble hautement probable, si l'on enlève les cas de ceux pour lesquels le message véhiculé se réduise à un non-sens à cause de leur probable méconnaissance du français, qu'à leur manière les 'vaudois' dénonçaient l'« écologie et la solidarité » qu'ils voyaient comme une politique d'imposition

depuis l'extérieur. En même temps, ils voulaient dire qu'une appropriation présupposée de ces flux au sens inverse, c'est-à-dire depuis le 'dedans', de par eux-mêmes, les 'vaudois', était destinée à entrer en collision avec leurs propres résistances. C'était sous cette lumière qu'ils devaient probablement voir l'écologie et la solidarité en association comme une composante de ces politiques, perpétrant des logiques de domination sur eux, plutôt que de concertation avec eux. Le malentendu résultant de la confrontation de conceptions différentes à l'égard de la démarche d'Anciela reposait probablement sur le fait que celui que les militants associatifs revendiquaient comme un appel à une solidarité participative et de proximité n'était, pour les autres acteurs, rien d'autre qu'un outil qui impulsait un lien social éphémère s'imposant et accentuant l'écart entre les militants et les destinataires du militantisme. Ce qu'il faut associer à l'idée des mixités sociales éphémères qui s'interposent entre individus d'extraction différente, représentant autant une forme de solidarité élitiste et reproductrice de conflits d'appartenance et de classe (B. Morovich, 2017, p.171), qu'un dispositif de correction des dysfonctionnements sociaux et spatiaux (J. Donzelot, 2012 ; B. Morovich, 2017, pp. 75-76)[181]. En d'autres termes, ce que pour les professionnelles d'Anciela se configurait comme un dispositif de sociabilité, pour les autres c'était un courant repoussant. Il est significatif, ici, comment effectivement cet écart entre les fauteurs de la sensibilisation et ceux qui s'en percevaient comme les 'cibles' était symbolisé déjà par des contrastes au niveau du langage : ce qui pour les uns était d'abord une condensation de formules discursives appelant à une maitrise intellectuelle et langagière de ses contenus, se résumait pour les autres à quelques mots tranchants soulignant leur rejet ou incompréhension. Un écueil 'routier' qui renvoyait à la 'grande' barrière où les acteurs associatifs en général, en employant un langage technique et fonctionnaliste, finissent par emmener à « la légitimation d'anciennes hiérarchies ou la création de nouvelles », entre ceux qui détiennent le savoir et des compétences et ceux (c'est-à-dire les « habitants ») perçus comme en en étant dépourvus et devant être initiés (B. Morovich, 2017, p. 111)[182]. Un trouble communicationnel comparable, à y penser, à celui entre Victoire et nous les volontaires (Éric et moi), mais également à celui entre moi et les deux salariées durant notre entretien d'encadrement, bien que ces deux cas ne soient pas le produit direct des idéologies de rénovation. Toutefois, ces épisodes aussi montrent comment nos incompatibilités quant à la clarté de l'expression (ainsi qu'à la façon de performer la sensibilisation, ou de penser la recherche dans mon cas) étaient révélatrices d'une hiérarchie de pouvoir et d'une « mixité sociale » inconsistante, anti-métisse (Cf. items 10.7 (pp. 177-179), 11.3 (pp. 189-190)).

[181] Cf. items 12.7 (p. 228), 12.9 (pp. 230-231).
[182] Cf. item 12.9 et note 178 (pp. 230-231).

12.13 Un projet de développement

Dans tous les cas, pour revenir aux riverains vaudois, c'est à la lumière du contexte environnemental maintenant éclairé que l'on peut aller plus loin dans les raisonnements. Peut-être il y en avait qui, en réalité, allaient associer à la sensibilisation de la «Maison pour agir» les échecs des organismes socioculturels d'inspiration de gauche voués, dès les années '80, à aider les personnes précaires en y reformant les moyens étatiques et en réintroduisant des emplois. Ces mêmes organismes, selon Donzelot, dont la gestion devenait de plus en plus bureaucratique, et telle de contraindre les locaux à se conformer aux décisions du haut, au fur et mesure que s'étendait la texture démographique des quartiers (J. Donzelot, 2013, pp. 167-169). Ou alors, il se pouvait que les habitants renvoient le cadre d'Anciela à tel système de « services plus ou moins dus, accomplis par des professionnels et des techniciens », loin du militantisme visant à assurer « l'intégration d'un groupe », son « émancipation » et sa « participation critique », dont parlent Dubet et Lapeyronnie (1992). Dans ce sens, l'« enquête mobilisatrice » d'Anciela pouvait parler, à ces personnes. Rappelons la définition de « développement » donnée par Olivier de Sardan : « ensemble de processus sociaux induits par des opérations volontaristes de transformation d'un milieu social, entreprises par le biais d'institutions ou d'acteurs extérieurs à ce milieu mais cherchant à mobiliser ce milieu, et reposant sur une tentative de greffe de ressources et/ou de techniques et/ou de savoirs » (J-P. Olivier de Sardan, 1995, p. 7, cit. B. Morovich, 2017, p.74). Ici où tout projet de développement « s'assortit de tentatives de transfert et de création de structures et de modes d'organisation (…) qui s'inspirent d'un idéal social à construire » (J-P. Olivier de Sardan, 1995, p. 59, cit. B. Morovich, 2017, p.75). On peut alors se rendre compte, à partir du croisement des flux de visions respectives sur le terrain ensemble aux apports de la sociologie et de l'anthropologie urbaine, que la démarche sensibilisatrice de la «Maison pour agir» – et la «Maison pour agir» elle-même – se configuraient comme un projet de développement, présentant des connotations politiques spéciales. Celles-ci se comprennent à fond, justement dès le moment où on va regarder ce que les faits sociaux ont provoqué, comment ils ont concrètement contribué à développer le projet. Rappelons alors l'effet que cela a eu chez les habitants : il s'en est dégagé un sens de rupture et en même temps d'imposition. On peut reconduire leurs perceptions au fait de la reproduction d'une dichotomie au fondement de laquelle se situe une attitude de « développement » faisant présupposer un « sous-développement » (B. Hours, 2002 ; E. Morin, 2010 ; B. Morovich, 2017). C'est-à-dire, un développement « durable » masquant des

intérêts de gestion humaine et technique, lié à l'idéologie conquérante du progrès du siècle des Lumières (B. Hours, *in* J-Y. Martin, 2002). Une idéologie selon laquelle même la solidarité propulsée par l'équipe associative était vécue comme imposée. Pour cela j'avance que, selon d'abord l'image que les gens locaux me renvoyaient, il s'agissait d'un projet supposant une rupture de base entre lumière et obscurité, pureté et impureté, développés et sous-développés ; là où les habitants se sentaient placés du côté de la deuxième composante des antonymes, celle qui serait attendue se résorber, selon le positivisme de telle démarche de développement, dans l'unité de la première composante, la composante 'positive'. C'est-à-dire, dans une écologie et solidarité 'développés', 'éclairées', 'rénovées'. Et cette conception égale et inverse (l'idée 'positive') figurait, par contre, dans la mentalité des acteurs professionnels d'Anciela : elle était symbolisée par la logique de « creuser » dans les gens pour deviner leurs envies d'agir en puissance, et faire en sorte de les attirer dans le réseau associatif. En même temps il y avait la prétention de leur inculquer des messages à la visée progressiste.

12.14 Au service de la planète

C'est par-là que l'on peut affirmer que cette démarche était un projet de développement se réclamant d'orientation « alternative », « participative » en tant que « durable », tout en présentant des traits des entreprises, plus typiquement normatives et techniques, de rénovation urbaine : ces traits en commun, entre les concepts de rénovation urbaine et de développement, sont les visées de mixité sociale et le modèle évolutionniste. En effet, Morovich remarque que à la fois les projets de développement et les processus de changement urbain reposent sur « un modèle évolutionniste qui se veut pour le bien des autres, des groupes sociaux dont les manières d'habiter sont considérées comme défaillantes ou déviantes » (B. Morovich, 2017, pp. 74-75). Et il s'agissait bien, alors, de valeurs évolutionnistes, celles se liant intimement aux croyances écologiques et solidaires d'Anciela : celles-ci allaient soutenir un mouvement évolutionniste postulant une évolution progressive, inscrite dans le temps progressif de la durabilité économique et environnementale, allant vers le « bien », le « mieux » de la transition écologique et solidaire[183], mais montrant d'ignorer, à large échelle, les contextes humains et culturels particuliers. Ceux qui, comme remarquent les auteurs cités dans le sous-chapitre précédent en rapport avec l'histoire des grands ensembles (dont les remarques entrent en résonance avec plusieurs points de vue de mes interlocuteurs de terrain), semblent révéler

[183] B. Hours, 2002 ; B. Morovich, 2017.

généralement, comme le dirait Hours, des « contradictions locales présumées éphémères, non durables, bien qu'elles empoisonnent la vie des citoyens » (B. Hours, 2002, p. 295). Dans le cas de mon terrain, on n'aurait qu'à ré-lister les problèmes de chômage, de délinquance, de pauvreté, d'isolement, de « communication » (d'après Mr. Ali), d'« élitisme » (d'après Apot), d' « économie », de « trafics de drogue » ou de « violence » (d'après Médaline)[184]. A propos de ces problèmes, le lecteur s'en rappellera, Victoire avait souligné qu'il aurait fallu accueillir toutes idées en lien avec « l'écologie et la solidarité » mais pas en dehors, du fait que l'on n'aurait pas pu s'occuper des problèmes de tout le monde (cf. p. 164). C'est par-là aussi que l'on peut saisir un sens caché derrière l'infrastructure éthique de l'association Anciela : leurs valeurs d'accueil, de faire ensemble, de réconciliation entre les hommes et avec l'environnement, de pouvoir d'agir, rentraient aussi dans ce système politique légitimant l'emprise progressiste sous couvert de l'alibi de la durabilité et de la « perfusion humanitaire » (B. Hours, 2002, p. 293). On peut commencer à comprendre, par-là, que derrière les présupposés guidant les actions du corps professionnel d'Anciela et de la «Maison pour agir» il y avait le grand acteur idéologique par excellence : la « planète », au nom de la quelle « des normes et des conseils sont distribués aux citoyens comme des références majeures pour penser le monde comme unique, interdépendant, sorte de bien commun à gérer de façon responsable » (B. Hours, *id.,* p. 294). Ces « normes » et « conseils », c'étaient bel et bien l'écologie et la solidarité du réseau d'Anciela : en tant que normes puisque appelant à des modes de vie, à un ordre à respecter en société, et en tant que conseils puisqu'elles suggéraient, avec bienveillance et une apparente candeur voilant les buts moralistes, des conduites collectives à assumer pour changer les choses. On était là, en suivant encore Morovich (*id.,* p. 188), pleinement dans des logiques de rénovation en tant que présupposé de supériorité matérielle et intellectuelle, signe miroir de l'incapacité attribuée au contexte vaudois d'évoluer de manière autonome. Ceci, quitte à légitimer le recours à des acteurs extérieurs sous la forme d'émissaires de l'État, dans le domaine du social, ainsi que l'étaient les militants de l'équipe de la «Maison pour agir» (nous les volontaires y compris), en particulier pour chercher à faire valider des normes environnementales aux références supposées être légitimes pour tout le monde. C'est dans cette optique que sautait aux yeux avec force la substance stagnante et homogène de la « durabilité », à travers la légitimité des actions publiques répétées dans le temps, mais sans, en vrai, apporter de réels changements. Une donne qui, comme je vais raconter dans le prochain chapitre, a fini par perdurer en bonne partie le long de l'année et demie suivant mon engagement de volontariat.

[184] Cf. item 12.11 (pp. 232-234).

En tout cas, parait-il, les citoyens locaux auraient voulu démontrer que ces normes ne leur appartenaient point. C'est la raison pour laquelle, en confirmant leur déni au fil du temps, ils allaient intérioriser les présupposés dominants leur conférant des qualificatifs sous-développés, pour mieux s'en tenir à leur position et résister aux tentatives assimilatrices. C'était leur contre-pouvoir, leur grande tactique par excellence. C'est sur ce point, à mon avis, qu'il faut retracer le sens de tous leurs gestes d'indifférence, d'exclusion que l'on voyait aussi au marché local, mais aussi de mépris (typiquement exprimés par des grimaces ou des ricanements[185]), ou encore de lien et de convivialité restant dans leur entre-soi. Un effet de ce phénomène était la reproduction régulière d'un fossé voyant les habitants séparés du corps associatif, celui-ci s'efforçant toujours de se projeter dans l'avenir. On rejoint, là-dessus, les raisonnements avancés dans les pages précédentes : comme en relation aux interprétations du « développement durable » incarnant une rupture temporelle avec le passé, ou à celles du conflit entre de différentes 'écologies' ; des points traités dans le sous-chapitre « La 'double' enquête vue par les piétons de quartier » (pp. 199-202).

[185] On peut y ajouter, de même, le commentaire du commerçant près du stand de la Maison pour agir au marché du Mas du Taureau, qui tenait à faire part, à moi et Éric, de ses récits concernant des personnes dans les grandes surfaces qui « crachaient par terre », « pétaient » ou « pissaient ».

Chapitre 13

Vers la fin d'un parcours… avec un final insolite

A la lumière des considérations proposées jusqu'à ici je vais m'hasarder, dans les prochaines pages, à dresser le portrait d'une écologie, celle portée par l'équipe professionnelle de la «Maison pour agir», dont les logiques trouvaient leurs racines dans les deux modèles introduits en début de la 2ème partie de la thèse : celui puisant dans le courant du darwinisme (J. Barrau, 1990 ; A. Debourdeau, 2016 ; G. Guille-Escuret, 2014) et celui de matrice judéo-chrétienne (D. Bourg, H. Eaton, M. M. Egger, L. White, *in* D. Bourg, P. Roch, 2010)[186]. On va voir comment j'ai pu parvenir à ce constat. Or, dans ce même but, ce chapitre va également aborder de manière plus incisive le devenir du terrain (soit, de manière conjointe, les voies de la sensibilisation environnementale et de l'ethnographie), encastré dans la phase délicate qui a suivi ma sortie du quotidien dans l'association. A suivre, un sous-chapitre où vont converger les dernières idées essentielles, une charnière en vue de la conclusion définitive de la thèse.

[186] Cf. pp. 106-108.

1. Entre l'écologie « darwiniste » et l'écologie « chrétienne » : l'alimentation d'une utopie ?

13.1 L'utopie : définitions

Avant de développer les réflexions intéressant ce chapitre conclusif, un paragraphe présentant une dernière notion s'avère efficace pour restituer de manière complète les potentiels de l'ethnographie. Je parle de la notion d'« utopie », florissant dans le contexte des mesures de « solidarité participative » (S. Paugam, 2011).

L'utopie se caractérise comme un moteur indissociable de la pensée du bien commun, pour penser d'autres possibles pour le bien de tous (S. Rouay-Lambert, 2016). C'était d'abord, à l'époque de l'ouvrage *Utopia* de T. More, « un écrit politique partant de la critique distanciée d'un ordre existant et d'une volonté de réforme », avant de devenir projet politique entre le XIXème et le XXème siècle, poussé par le crédo général dans le progrès. C'était à ce stade-là que l'élan pour la création d'autres vivre-ensemble allait se confronter à l'échec de réalisation de tels projets à partir de territoires « en marge du réel » (S. Rouay-Lambert, 2016, p. 53). D'où le rapprochement de synonymes comme « rêve », « chimère », au fait de l'utopie. Tel phénomène est destiné à se reconfigurer aujourd'hui, face aux « mutations géopolitiques, la globalisation des conflits et des échanges, l'augmentation démographique et l'urbanisation planétaire, le numérique et le virtuel », autour de deux axes de mobilisation : l'exclusion et la pauvreté en lien avec le territoire (S. Rouay-Lambert, *id.*). En cela, l'utopie redevient modèle pour répondre au désordre urbain laissé par la société industrielle (les soi-disant « friches »), qu'il s'agit de rationaliser et transformer en nouvel ordre : ainsi, l'urbanisme et les politiques de rénovation s'appuient sur cet idéal pour créer de nouveaux quartiers d'affaires ou résidentiels, en s'efforçant de se projeter dans l'avenir en accompagnant les héritages de la vie passée des habitants (S. Rouay-Lambert, *id.*, pp. 56-57). Le bémol que pourtant soulève ce phénomène repose dans le risque que la projection de tels idéaux puisse s'enfermer dans une vision absolue et excluant, en rupture nette entre un présent jugé 'à refaire' et les représentations et modes de vie auxquels s'accrochent les habitants de la portion urbaine à rénover.

13.2 Une vision panoramique préalable

Il est vrai que les ateliers à la «Maison pour agir», je veux dire par exemple ceux sur l'alimentation, la parentalité (en entendant par-là les rapports entre parents et enfants avec l'écologie) paraissaient répondre aux attentes et besoins d'un public local en lien avec les modes de vie de leur environnement : le fait de permettre à des dames de quartier qui ne travaillent pas, ou travaillant de manière inconstante, de sortir de leurs routines familiales, de se retrouver entre elles et de se ressourcer individuellement et collectivement. C'était par ce biais que le staff de la «Maison pour agir» (notamment les salariées d'Anciela, appuyées au besoin par des partenaires « spécialistes » dans des domaines éco-soutenables[187]) allait remarquer les volontés réelles des habitués pour pouvoir les traduire en « services », sous forme d'ateliers périodiques ou d'accompagnements de projets personnels. Les ateliers de parentalité en octobre 2017 voyaient ainsi le jour pour satisfaire les envies de ces dames d'intégrer leurs enfants dans des jeux de société sur l'écologie. Dans un même processus, le cycle d'ateliers sur le gaspillage alimentaire, en avril 2018, démarrait pour concrétiser les envies de certaines habituées retraitées de se retrouver entre elles, en redonnant vie à des recettes alimentaires basées sur des ingrédients censés être biologiques. Même dans les année suivantes, en 2018 et 2019, j'étais au courant (directement *via* les voix des femmes impliquées, ainsi que pour le fait de les avoir croisées de temps en temps dans l'association, lors de leurs rencontres) des retrouvailles hebdomadaires entre des habituées (dont Denise, Michelle, Sarah) pour tricoter ensemble, en toute tranquillité. Et la solidarité de proximité résistait. Il s'avère donc, de ce côté, que les professionnelles de la «Maison pour agir» n'étaient pas à l'obscur de la réalité locale. Même si un regard plus décortiqué m'a permis de démystifier les bienfaits des politiques du développement durable, où l'« écologie » et la « solidarité » s'intégraient main dans la main en tant que normes de développement, rappelons que les enjeux du développement durable pour les professionnelles associatives intervenaient pour justifier une idéologie progressiste au sens d'un désir d'amélioration des relations entre sujets et entre sujets et leur environnement. C'était dans une cohérence avec telles valeurs que les ateliers thématiques à la «Maison pour agir» maintenaient leur raison d'être dans le temps et se reproduisaient en reproduisant telles valeurs : on pouvait ainsi s'apercevoir d'une certaine mixité (bien plus sociale et ethnique que sexuelle),

[187] Ainsi, pour rappel, Anissa dans la couture, Fatema dans la naturopathie, Jennifer dans le bien-être alimentaire (pour 'retrouver' ces « spécialistes », revoir par ex. l'item 2.3, pp. 46-50).

tout en étant limitée généralement au même cercle de participantes. On pouvait noter, de plus, la satisfaction partagée se peindre dans les expressions de ces dames lorsqu'elles exhibaient leur arsenal culinaire ou accomplissaient la préparation d'une recette. Les professionnelles associatives devaient donc disposer d'une vision panoramique préalable sur la situation de Vaulx-en-Velin et de ses failles sociales, avant d'y implanter la «Maison pour agir». Ce qui semble être confirmé par la salariée Claire, qui me pointait que ce lieu avait été ouvert « après une enquête en porte-à-porte », et seulement une fois avoir rencontrés des habitants agissant déjà où ayant envie d'agir (Claire, à la min. 39 :58 de l'entretien d'enquête – p. 456). Elle poursuivait en précisant que dans le secteur des Noirettes la répartition de la propriété immobilière entre trois bailleurs empêchait la formation d'un lien social stable, d'où le besoin de « recréation d'une dynamique collective sur le quartier, une identité collective » ; d'où « l'identité écologie et solidarité » plaisant au futur bailleur de la «Maison pour agir», qui aurait permis la cession de ces locaux à l'équipe de l'association (Claire, de la min. 35 :43 à la min. 39 :14 de l'entretien – pp. 454-456). En cela, les salariées étaient sûrement appuyées par leurs partenaires locaux : le bailleur « Est-Métropole Habitat » et la municipalité vaudoise, qui devaient y voir une ressource pour l'amélioration du cadre de vie du quartier, connexe à l'idée de promotion de la densification urbaine « durable » (M. Rousseau, 2017), sous plusieurs fronts : le lien entre locataires, la résolution du chômage. Ainsi Madame Ursula, chargée de mission du pôle de l'économie sociale et solidaire (ESS) à la mairie de Vaulx-en-Velin, m'informait, lors de notre entretien d'enquête, que dans son secteur professionnel (elle faisait référence à Anciela, entre autres), le but est de « favoriser l'émergence d'activités socialement innovantes avec des salariées » (Ursula, à la min. 0 :45 de l'entretien d'enquête, premier extrait – p. 277). Elle me précisait, plus tard, que Anciela pouvait revêtir le rôle de porte d'entrée pour aider ces habitants locaux, aspirent à créer leur propre activité pour sortir du chômage, à « amorcer » leurs projets, au cas où ceux-ci coïncident avec les thématiques écologiques et solidaires (Ursula, de la min. 13 :14 à la min. 13 :42, premier extrait – p. 284).

13.3 L'inspiration darwiniste

Alors, l'idée qui transparaissait de cette situation, idée qui d'un point de vue ethnographique allait assumer une connotation de l'ordre aussi bien de l' *émic* que de l' *étic*, était de tendre à l'harmonisation des dimensions sociale et environnementale concernant le cadre du développement durable défini par les politiques publiques (J-L. Dubois, F-R. Mathieu, *in* J-Y. Martin, 2002, pp. 76-77). C'est déjà à ce sujet que l'on retrouve l'inspiration darwiniste

faisant compénétrer les concepts d'écologie et solidarité. En effet, on pourrait dire que ce qui se prétendait être le fondement éthique à la base de l'organisation de la «Maison pour agir» reposait sur une approche, héritée d'E. Haeckel, insistant sur les liens entre les individus et leur environnement, pour comprendre comment agir politiquement dans la prise en compte de toutes entités composant le monde (A. Debourdeau, 2016, pp. 34-35). La solidarité au fondement de l'éthique d'*empowerment* se voulait en effet de favoriser l'épanouissement individuel encastré dans l'union collective à travers les recréations écologiques. Et cet idéal réussissait à devenir réalité, vu le sens d'épanouissement de Soi que ressentaient les adhérentes. La politique du « pouvoir d'agir » arrivait, de ce fait, à prendre corps à partir de milieux soi-disant « marginaux » et stigmatisés comme les grands ensembles (S. Rouay-Lambert, 2016, p. 62), tel le quartier du Mas du Taureau, pour favoriser l'amélioration générale de la qualité de vie (S. Paugam, 2011, pp. 971-972)[188].

13.4 L'implosion du lien

Or, en enlevant ces scènes, il n'y avait pas apparemment grand-chose quant à la vie sociale. C'est à ce stade de la restitution de recherche qu'il est important de resituer même les avancements de la démarche associative, ensemble avec ceux des rapports entre moi et les salariées (les deux voies trouvant toujours du sens mutuellement, comme je ferai noter), après mon départ officiel de la «Maison pour agir» (à partir de septembre 2018), jusqu'à ma sortie définitive (en décembre 2019). En effet, la continuation de mon terrain, même s'il titubait plus que dans le passé, a eu le mérite de me fournir du matériel clé pour renforcer mes observations sur l'écologie, la solidarité et le métissage locaux.

Repartons par la piste de la progression temporelle des rapports entre moi, Claire et Victoire, qu'il convient de récupérer depuis l'étape, dans le texte, où je l'avais momentanément quittée (revoir l'item 11.8, pp. 196-197). Depuis l'entretien entre moi et Victoire en phase de clôture du service civique on avait négocié les termes du prolongement de mon séjour en faisant en sorte d'arranger ma double casquette de bénévole-chercheur. En gros, j'aurais pu continuer à venir, pourvu que je me rende disponible pour « aider » dans des taches « pratico-pratiques »

[188] Il s'agissait, pour rappel, des premières réalisations de l'idéal d'écologie et de solidarité associées, soit un moteur permettant une triple réconciliation - me confiait Claire - : une réconciliation des hommes avec la nature, basée sur la préservation et le respect de celle-ci ; une réconciliation des hommes entre eux, basée sur la convivialité, la vulnérabilité, hors des logiques d'exploitation ; une réconciliation de chaque personne avec elle-même, pour que chacun puisse s'épanouir personnellement et pour la société (Claire, à la min. 23 :52 de l'entretien d'enquête – p. 451).

en fonction de l'organisation des journées collectives ; mais surtout, il fallait que je fasse toujours preuve de discrétion envers les autres hôtes. La priorité aurait dû rester le bénévolat, non la recherche. Rien de nouveau à l'horizon, depuis ce que j'avais appris durant mon année de volontariat. Il se trouve néanmoins que ma présence continuait à gêner ; notamment Victoire, laquelle, au fur et à mesure que le temps passait, m'envoyait de moins en moins d'e-mails pour me tenir au courant du calendrier des actions. Il faut ré-souligner une dynamique paradoxale : une inclusion 'formelle', et dans la forme, rimait avec une exclusion dans le fond, dans les faits réels. Puisque, au cours des années 2018 et 2019, on me concédait de participer à quelques rencontres (et encore, même pas toujours) et, entre temps, on se gardait bien d'entrer en contact avec moi, d'échanger avec moi. On s'aperçoit que telle inhospitalité domestique était, elle aussi, une forme de mémoire réactualisée au fil du temps, depuis le passé, de par ses postures caractéristiques (évitements, surveillance, peut-être de l'agressivité 'latente' aussi), comme l'étaient les autres formes de mémoire interstitielle[189]. Le milieu de la «Maison pour agir» continuait à porter cet héritage aussi. Ceci avec une différence par rapport au passé (l'année 2017/2018) : cette 'solidarité polluée' était progressivement devenue plus accentuée, plus radicale. En effet, depuis Victoire, elle s'était répandue plus largement chez les autres membres professionnelles d'Anciela, l'association 'mère' : désormais, grosso modo à partir de l'année 2019, chaque fois que je les croisais, parfois au hasard – par exemple lors de quelques événements publics où des délégués bénévoles et salariées d'Anciela figuraient avec leur stand –, les salariées (mais aussi quelques bénévoles) me considéraient à peine, me regardaient à peine. J'étais en train d'être définitivement exclu de l'équipe. J'étais perçu même, probablement, comme un 'ennemi'. Sûrement, d'après les salariées, je figurais comme une présence importune, à l'occurrence de plus en plus abusive.

Ainsi, l'altérité troublante qui m'avait été 'assignée' de leur part résistait, même si (ce qui constitue un autre paradoxe dans cette histoire) elles me voyaient de plus en plus rarement ; ce qui témoignait d'autant plus de leur ancrage ne visant qu'à protéger et ré-légitimer leurs propres frontières relationnelles. Une « attache » tournant autour de leur fixation dogmatique, anti-métisse, qui confirmait le capital empreint d'idéologie de leurs croyances[190] .

[189] Des analyses sur le rôle de la mémoire sensorielle et corporelle, qu'elles soient connexes aux figures des volontaires en service civique ou à celles des dames habituées, avaient été proposées au cours de la 1ère partie de thèse. Voir les items 1.10 (pp. 39-41 et note 33), 2.8 et 2.9 (pp. 54-58).

[190] Le lecteur va pouvoir repérer ce point, étudié dans les items 11.1, 11.2, 11.3 (pp. 186-190).

13.5 Y a-t-il jamais eu de métissage ?

Telle « attache », c'était ce par quoi elles réaffirmaient leur souci de rechercher la maîtrise du sens de telle démarche, en échappant peut-être à l'angoisse de se déborder de l'autre côté, d'un côté qui leur était dérangeant et inconvenant : appuyer ou coopérer avec moi dans l'enquête ethnographique, en ouvrant l'approche sensibilisatrice à une pluralité de voies possibles de quête de sens. Cela leur paraissait comme inutile, voire louche, peut-être même 'insensé' : le suggérait aussi le fait que chaque fois que je tentais de leur proposer de partager les avancements de 'ma' recherche ou de mélanger nos points de vue, vu que, comme je leur remarquais ponctuellement, l'on travaillait sur les mêmes questions de base (les engagements sur l' « écologie » et la « solidarité »), il n'y avait pas d'échos substantiels de leur part. Au besoin des réponses formelles par e-mail (de plus, je ne recevais que rarement des appels, surtout pas d'appels pour que mes 'collègues' s'intéressent sincèrement à moi, pour que l'on puisse s'échanger les récits de nos vies, éventuellement) ; comme quoi, ce qui était transparent était pour le moins la raison de l'inutilité de 'ma' recherche à cause du 'manque' du temps de la part de l'équipe professionnelle d'Anciela pour s'y impliquer, semblait-il. Mais y avait-il que cela ? Ainsi, le texte de réponse de Victoire à la 'rentrée', en septembre 2018 : « Comme nous l'avions évoqué l'an passé, nous ne réalisons de recherche que dans des perspectives d'actions futures, et nous impliquons l'ensemble de personnes concernées à Anciela par la recherche concernée. Mais pour l'instant, nous n'avons pas le temps et les moyens de nous lancer dans une telle démarche en lien avec la «Maison pour agir». Et donc, te demander de produire un texte alors que nous n'aurions pas suffisamment de temps pour échanger sur les directions éventuelles et pour faire des allers-retours avec toi au fur et à mesure de l'avancée de tes réflexions serait vraiment dommage. Aussi, nous te conseillons de réaliser seulement ce qui avant tout fait sens pour toi pour tes recherches personnelles ». Bref, il faut encore noter le contraste entre les tons polis de telle sphère formelle et ceux beaucoup plus âpres, ombrageux et craintifs qui émergeaient, parallèlement, face-à-face. De nouveau, une dynamique révélatrice du caractère « privé » et « domestique », et au fond éphémère et rigide, de leur solidarité envers moi. D'où, également, la persistance d'un œil abstrait, beaucoup plus abstrait, impersonnel, que les yeux de plusieurs femmes de mon terrain : ceux qui étaient des yeux, parfois, si expressifs et baignés des quatre éléments de la Terre, dont ils allaient transporter à la surface des morceaux de leurs karmas et les étaler sur leurs pas, sur leurs mains, sur leurs corps. A ceux-ci, il faut opposer les yeux surveillants, menacés, froids, des salariées.

De toute façon, la rigidité de mon rapport avec les professionnelles d'Anciela (à l'évidence Claire et Victoire, les deux plus proches du circuit gravitationnel de ma voie) s'était tellement accentuée, au fur et à mesure que s'approchaient les seuils finaux de mon terrain d'enquête, qu'elle s'est éclatée. Mais sans exploser de manière spectaculaire. Elle a pris le chemin égal et inverse, elle a implosé. A la fin, il ne restait que le silence entre nous (Claire et Victoire d'un côté, moi de l'autre), et les gabarits informes des mirages de béatitude du désert. Nos pas ont débouché sur la blancheur tridimensionnelle du vide cosmique, où les seuls sons audibles étaient, à l'occurrence, les clochettes sonnant la fin des bonnes intentions. Alors, différemment que durant les premiers mois de l'année 2018, où s'entrevoyaient des lueurs de renaissance[191], au fur et à mesure que les mois passaient, s'imposait de plus en plus une décadence vers l'effritement des rapports respectifs. Claire et Victoire maintenaient toujours une barrière affective, et cette rupture était la reproduction de l'ancienne rupture entre la construction d'une solidarité/hospitalité contractuelle et, envers moi seulement (puisque Olfa et Éric étaient désormais 'hors de la scène'), la construction de frontières à l'enseigne de l'inhospitalité dans le monde vécu (A. Montandon, 2004, J. Derrida, 1997, cit. C. Kobelinsky, 2010, p. 25)[192]. Par conséquent, il n'y avait plus d'instabilité entre le lien et la brèche, la vie et la mort, mais juste cette dernière, finalement. A ce stade, il devenait de fait logique de se demander s'il n'y avait jamais eu du métissage entre nous. Si le métissage est « une succession de rapports historiques liés à des mouvements rythmiques qui ne cessent de se transformer » (F. Laplantine, A. Nouss, 2001, p. 13), et en voyant qu'au final entre moi et les salariées il n'y avait plus du tout de transformation, alors il faudrait constater que même les signes d' « ambiguïté »[193] entre moi et Victoire étaient juste une illusion de changement, un « idéal de métissage » (F. Laplantine, A. Nouss, *id.*, p. 17). Puisque ce serait une contradiction, « un métissage qui à un moment cesserait de se métisser » (*id.*, p. 17).

Le lecteur vient de s'arrêter à la fin d'une impasse interactive. Or, il reste encore une voie à parcourir. Dans le prochain paragraphe il sera mené le long du chemin parallèle de la progression de la démarche associative, où il s'avérait là aussi, somme toute, qu'il y avait plus de décadence que de rénovation : j'entend la dégradation des idéals de 'changement écologique et solidaire' global dans le territoire du Mas du Taureau.

[191] Cf. items 11.4 (pp. 190-191), 11.6 (pp. 193-194), 11.7 et 11.8 (pp. 194-197).
[192] Je parle de l'ancienne rupture, apparue pendant mon volontariat, que j'ai discutée dans les chapitres 10 et 11.
[193] Cf. items 11.7 et 11.8 (pp. 194-197).

13.6 Un épuisement lent

Au fur et è mesure que le temps coulait, j'étais de plus en plus proche à l'une des vérités du terrain : une régression graduelle de la socialité locale, un épuisement lent de la «Maison pour agir». Non seulement parce qu'étaient plus fréquentes, dans le site de l'association, les publications de petites annonces concernant des contenus informatifs sur telle ou telle journée institutionnelle ou associative hors de la «Maison pour agir», plutôt que celles sur le calendrier d'actions en son sein. Non seulement parce que, quand je pouvais encore y mettre pieds, j'y retrouvais ponctuellement un climat de fond stagnant, pesant ; là où même la volontaire en service civique qui occupait temporairement le bureau de la coordinatrice, d'un air ennuyé, avait une fois renseigné une visiteuse occasionnelle (et moi aussi, de nouveau de passage sur place un jour de printemps en 2019) sur ce qu'il n'y avait « pas grand-chose », « ici ». Tel dépérissement social semblait aussi prouvé par le fait que certaines habituées elles-mêmes me confiaient que, à part les ateliers de couture et de tricot ponctuels (et les plus sporadiques ateliers « recycles créatifs » de Nafal)[194], il n'y avait « plus grand-chose », ou qu'il y avait les mêmes personnes qui circulaient. L'animatrice Nafal elle-même, lorsqu'elle m'a contacté par téléphone en décembre 2019 pour prendre de mes nouvelles, m'avouait que finalement il n'y avait pas beaucoup de gens intéressés par son projet d'ateliers[195].

Une autre donnée vers cette direction provient des deux événements inter-associatifs plus récents (en septembre et octobre 2019), où apparaissait également le stand informatif de la «Maison pour agir» (soit le « Forum des associations de Vaulx-en-Velin » et le « Festival Envie d'agir »[196]) : très peu d'habitants avaient démontré de la curiosité pour la «Maison pour agir». Sauf, bien sûr, les femmes habituelles, ou les représentants du bailleur social reliés par intérêt économique à l'association, qui finissaient par bavarder avec les représentantes de la «Maison pour agir» dans ces instances-là (avec Victoire, ou de jeunes bénévoles occasionnellement

[194] Cf. pp. 48-49 du texte.

[195] Théoriquement, les ateliers « recycles créatifs » avaient redémarré en octobre 2019, mais encore plus 'derrière les réflecteurs' que l'année auparavant : je ne recevais plus les e-mails collectifs que Nafal envoyait habituellement à tous les bénévoles dans le passé. Ce n'était grâce à son appel que j'avais su que le projet avait timidement recommencé, mais probablement, à en juger par son commentaire, sans beaucoup de « gens intéressés ».

[196] Le premier, il s'agissait d'une journée annuelle de rencontre entre toutes les associations agissant dans les quartiers vaudois, dont des représentants emmenaient leurs stands afin de présenter leurs activités et engagements bénévoles au grand public. Le deuxième était un événement public organisé par l'association Anciela dans le quartier des Noirettes (Vaulx-en-Velin). L'enjeu était la découverte, de la part des riverains, d'initiatives de quartier, qu'elles soient « écologiques et solidaires », de « dégustation et fabrication », ou simplement « inspirantes à mettre en place dans tous les quartiers ».

réunies), peut-être (aussi) pour 'passer le temps' – comme le public d'adhérents potentiels faisait défaut. Mais, bien sûr, je n'aurais jamais pu savoir tout à fait ce qui émergeait de ces conversations, puisqu'une barrière invisible s'interposait entre moi et ces acteurs : ils faisaient semblant d'éviter de rencontrer mon regard, plusieurs d'entre eux ne me donnaient même pas le bonjour. En somme, ils préféraient à ce que je ne participe pas, en fait. Je sentais que ma présence aurait été très fastidieuse dans ces instances-là – même si, désormais, elle l'était devenue constamment, pour certains. Cependant, durant l'une de ces manifestations, j'ai pu accidentellement rencontrer et échanger avec Inas, gardienne d'immeuble dans les ilots des Noirettes et employée du bailleur « Est-Métropole Habitat ». Elle m'avait parlé de telle journée « à Anciela »[197] où des gaufres avaient été préparés, des « boîtes à pain »[198] décorées, que cela pouvait enfin être une bonne initiative pour que les vaudois limitent le gaspillage de leur pain et la pollution du sol. Par ailleurs, paraissait-il, cette initiative avait été propulsée non pas par l'équipe de la «Maison pour agir», mais d'abord par d'autres collectifs (par ex. Emerjean[199]) ; et, quant aux membres de la «Maison pour agir», ils se seraient ajoutés successivement, pour accompagner la démarche. Toutefois, tout en avouant que des gens commençaient à collecter et composter leur pain, elle insistait que plein d'autres continuaient à jeter souvent « des baguettes entières », soit en les posant « en bas d'immeuble », soit en les jetant « par la fenêtre » « pour les corbeaux, les rats, les chats » ; l'idée de la collecte du pain demeurait, donc, encore « un test ». Et par rapport à « Anciela », mon interlocutrice ajoutait que l'atelier avait été « sympa », mais que l'on n'avait « pas eu autant de personnes que ça ».

Cet élément, lui seul, pourrait ne pas apparaître trop signifiant au fond, s'il n'avait curieusement trouvé des résonances avec les mots d'une bénévole de la «Maison pour agir» (devenue entre-temps salariée d'« Est-Métropole Habitat » elle aussi). Celle-ci, durant un repas collectif au cours d'un événement-formation d'Anciela à la Maison de l'Environnement[200], me pointait que les vaudois étaient méfiants, notamment les jeunes, qu'ils n'avaient pas forcément l'envie de participer à des actions pour l'écologie ou pour faire du lien. Et entre temps, quelque chose d'assez surprenant s'était passé : Victoire, qui partageait la table avec les autres membres de la «Maison pour agir», elle qui (comme d'habitude) se limitait à me regarder de travers, s'était assise à côté de moi justement pendant que ma 'collègue' me parlait et que je lui acquiesçais,

[197] Elle nommait couramment l'association Anciela pour faire référence à la Maison pour agir.
[198] Ce sont, m'expliquait Inas, des boîtes en bois, déposées dans des points de collecte autour d'un quartier, avec les fonctions de composter des restes de pain non consommé (voir la photo 12 dans les annexes, p. 471).
[199] Une entreprise du quartier Saint-Jean de Villeurbanne (www.emerjean.fr).
[200] Souvent des événements concernant Anciela se déroulaient dans ce lieu, qui regroupe jusqu'à 41 associations « de protection de l'environnement, du cadre de vie et du développement durable, ainsi que la Métropole de Lyon » (www.maison-environnement.fr).

en lui répliquant avec assurance que la problématique du désintérêt social, 'c'était bien parlant pour moi'. Et alors, mon ex-tutrice m'avait bien épaté dès lors que, en me tournant vers elle, je l'ai vue aussitôt assise d'un autre côté de la table, mais il n'y avait pas seulement cela : je notais que mon sac-à-dos, juste auparavant adossé à ma chaise, était désormais posé contre une paroi de la salle, une dizaine de mètres plus loin ; Victoire me l'avait déplacé exprès, sans m'en demander l'autorisation. Cela m'avait tout l'air d'une (petite) 'méchanceté'…

13.7 Entre les deux affaiblissements du lien social : quelle connexion ?

…Qui faisait écho à un climat de bruits de fond plus retentissant. En effet, l'anecdote de la 'méchanceté' à peine reportée constituait juste un des signes sous-tendant l'attitude d'exclusion de la salariée Victoire à mon égard. Ce geste, ne signifiait-il pas, entre autres, sa « stratégie »[201] de coupure du lien et de mon statut symbolique (et pour elle ambigu) de bénévole/chercheur pour que je n'observe pas des choses qu'elle souhaitait que je n'observe point et, notamment, pour que je ne les écrive pas dans ma thèse ? C'est-à-dire, la problématique de la crise politique du projet proactif de l'association ? C'était justement sa suspicion pérenne envers ma casquette d'ethnographe, et davantage visible dans les périodes de 'crise' (était-ce juste un hasard ?), à suggérer sa crainte que je puisse mettre en péril la démarche et troubler une de ses responsables majeures : Victoire, précisément. Une autre 'preuve' à faveur de cette idée venait bel et bien de son regard méfiant, dont il faut en rechercher l'origine dans le lointain entretien pour l'encadrement de ma recherche en décembre 2017. Là où Claire et Victoire m'avaient clairement communiqué que mes intentions auraient pu déstabiliser les programmes d'accompagnement et sensibilisation ; et où Victoire, en particulier, voyait mon choix comme une analyse intrusive des actions, envers sa personne aussi, et prétendait, au contraire, vouloir se sentir sûre que les projets à la «Maison pour agir» fonctionnent bien et qu'ils répondent aux attentes des partenaires. Il serait donc judicieux d'avancer la déduction suivante : s'il y avait des périodes où les choses fonctionnaient 'mal', des choses que moi, en tant qu'ethnographe sur le terrain, je pouvais relever et avoir la possibilité de communiquer publiquement, l'éventualité de restitution de ces 'failles' n'aurait pas trop plu à mes collègues (notamment, comme l'on sait, les professionnelles). Donc, le fait qu'elles me tiennent à l'écart pouvait automatiquement confirmer la réalité de cette affaire de crise. Et, du coup, la connexion entre l' affaiblissement de la sociabilité dans le réseau associatif et la chute de celle entre moi et les

[201] M. de Certeau, 1990.

salariées. En raison de tous les éléments issus de plusieurs fronts du terrain à faveur de cette interprétation, que je viens de soulever le long de ces dernières pages, cela constituait une forte possibilité que la 'vérité' se situe dans telle remarque. J'entends une forte possibilité et non pas une certitude assurée : il faut aussi se rappeler que c'était justement moi, qui à un moment donné était plus exclu qu'inclu dans la «Maison pour agir», à ne pas pouvoir savoir avec certitude combien j'étais laissé sur le secret des développements du projet associatif. D'où une énigme du terrain, qui m'empêchait très matériellement de collecter plus de données dans une temporalité justement durable, afin de pouvoir satisfaire pleinement mes questionnements.

13.8 Le « chronos » qui gagne

En me rattachant à la double nature de la sociabilité locale, soit les failles du lien encore supportées par de tièdes traces d'accueil (que j'avais saisies lors des repas partagés du 23 octobre 2018 et du 11 décembre 2019[202]), j'avais montré que l'échec symbolique se manifestait dans cette proportion-là aussi : c'est-à-dire, une idée de séparation, d'anesthésie de la sensorialité et, parallèlement, de la connaissance de l'Autre. Dans ce sens, qu'est qui pouvait faire trace durable par rapport à des scènes où la trame des liens se défaisait agilement, juste une fois le manger terminé, alors que peu de temps était passé, que le *kairos* n'avait pas commencé à impacter véritablement l'ambiance, et alors que tous les convives ne savaient même pas si et quand ils se seraient revus ? Les choses semblaient vagues ; l'avenir, incertain. Sur un autre plan, il semblait y avoir aussi un problème majeur de fixisme, d'atomisation temporelle des séances interactives, que par rapport à l'année 2017/2018 : les ateliers étaient beaucoup plus distanciés entre eux dans la ligne du temps de la «Maison pour agir», on en organisait beaucoup moins[203]. Il semble paradoxal de s'apercevoir, donc, que le corollaire de la démarche progressiste (celle officialisée) devenait dans les faits, au contraire, une involution 'durable'. Et que les scènes de glissement du lien social vues aux termes des deux repas partagés plus récents (ainsi que, dans le cadre des ateliers de Nafal, la disparition concomitante, à partir du deuxième atelier, des filles bénévoles ayant participé la première fois, et le regret conséquent de l'animatrice) étaient les morceaux émergeants des racines dont les bouts s'enfonçaient dans un sol plus profond : celui de la dématérialisation du monde et de la corporéité, en large échelle. De ce fait, sauf aux ateliers de Nafal où le *kairos* parvenait dans tous les cas à s'installer, le

[202] Cf. items 4.6 (pp. 90-92), 4.10 (pp. 97-98).
[203] Exception faite, relativement, pour les ateliers « recycles créatifs » : en effet, bien que peu nombreux, ceux-ci advenaient avec une fréquence étant déjà plus régulière par rapport aux autres événements.

ressurgir du *chronos,* le 'temps de l'horloge', allait entraver le plein épanouissement du *kairos,* ce qui était la tendance inverse observée en 2017/2018[204]. Dans la nouvelle époque, ce n'était plus ainsi. Par exemple, les repas partagés d'octobre 2018 et de décembre 2019, de ce point de vue, n'arrivaient plus à insuffler des touches, des essences, des gouts d'exotisme de la même qualité que celle des repas partagés du passé ; ils se réduisaient à des sortes de retrouvailles où la balance penchait sur des tons plus formalisés que réellement conviviaux entre tous convives. Ici, à part la sensation exotique, un autre élément lié au métissage manquait complètement du scénario : l'humour. C'étaient telle atténuation de la distance entre soi-même et l'autre, et le côté burlesque, à être les pièces manquantes de la composition des deux repas partagés. Et les fragments interactifs entre moi et Loubna, ou entre moi et Nafal, qui bien laissaient entrevoir de l'altérité « absolue », ne suffisaient pas à allumer le moteur de l'exotisme donnant du carburant à tout le groupe.

13.9 Une corporéité « bourgeoise »

Dit autrement, l'on n'avait plus affaire à une corporéité « populaire » mais à celle opposée, pour ainsi dire : une corporéité « moderne », « bourgeoise », propre de l'individualisme occidental et de la coupure de l'individu du tissu social (D. Le Breton, 2013, p. 11, pp. 23-24, p. 90). D'ailleurs, s'il est vrai que la vie collective à la «Maison pour agir» était bien plus raréfiée que dans l'année correspondant à mon séjour en tant que volontaire contractuel (où l'aspect individualiste dans les relations était néanmoins déjà présent), cela signifiait que les valeurs individualistes l'avaient emporté sur celles holistes. Et que, par conséquence, l'« efficacité symbolique » (G. Balandier, 2015, p. 20) s'était décomposée. On se trouvait face à un climat périlleux d'abandon à l'inertie des choses, de la culture du rationnel, du temps compté (E. Planche, 2018, p. 139), de l'effritement du lien social (F. Laplantine, A. Nouss, 2001, p. 25). Ce qui ne permettait pas d'envisager un réel avenir 'durable' de par la rencontre de l'Autre, ce qui donnait finalement plus de crédit à l'« autonomie » qu'à l' « hétéronomie » des sujets (F. Laplantine, A. Nouss, *id.*, pp. 22-23). L'intersubjectivité métisse ne paraissait plus y être attisée, chacun était ré-projeté dans ses airs, ses voies. Moi aussi je me sentais 'affranchi', notamment au terme du repas de décembre 2019, où, de par le comportement glacial de Victoire, je comprenais être tacitement affranchi de ma charge de 'bénévole' et court-circuité du cadre associatif. De fait, c'était la salariée, qui ne m'avait même pas donné le bonjour, à m'avoir

[204] Revoir sur ce point la 1ère partie de thèse, en particulier le chapitre 4 (pp. 81-98).

implicitement suggéré que j'arrête définitivement de fréquenter l'association. A cause de cela (et non pas, soulignons-le, à cause de l'agentivité des riveraines, qui continuaient en revanche à se montrer, à mon égard, plus chaleureuses par rapport à la salariée), ma sortie de la «Maison pour agir», à l'inverse de la situation de mon premier accès au milieu, a été contractée, douloureuse. Je ressentais plein de chaos autour de moi. Sûrement, pour ce qui me concernait, la «Maison pour agir» avait assumé plus les caractères de non-lieu que de lieu. Toutefois, n'oublions que les ateliers (celui « partage de recettes cosmétiques naturels » et ceux « recycles créatifs ») continuaient à offrir des arômes et touches d'écologie et de solidarité vivantes, renouvelées. Alors, je vais tenter de dresser, lors d'un dernier sous-chapitre avant la conclusion de la thèse, un dernier bilan sur telle 'ambiguïté' représentée par la coprésence entre des tendances sociales contrastées : du matériel du paragraphe que j'ai intitulé 'Encore du lierre sur les murs'.

13.10 Le transhumanisme, carrefour entre deux vagues écologiques

Grâce aussi aux données relatives à l'histoire de la «Maison pour agir» le long des années 2018 et 2019, on peut parvenir aux dernières déductions de large envergure. Les 'résultats' de l'« enquête mobilisatrice » montraient que la mentalité progressiste du réseau de la «Maison pour agir» cachait l'idéologie évolutionniste sous-jacente sous-tendant une diversité culturelle inscrite dans un axe unique d'évolution (M. Augé, 2010) ; celle-ci étant dans l' attente de se fondre dans la 'culture' annoncée par la « transition écologique et solidaire », appuyée par le moteur du développement durable (B. Hours, 2002 ; B. Morovich, 2017). Mais, comme l'on a vu à l'aide du concept de métissage, telle mentalité procédait à partir d'une rupture entre les Lumières des instances associatives, et l''obscurantisme' de l'environnement local appelé à devenir « plus écologique et solidaire ». Ce qui retrace cette séparation originaire de l'homme et de la nature, où l'homme, à l'image de Dieu, se serait senti légitimé à exploiter la nature pour emmener la planète à une condition adamique de perfection humaine, en rejoignant par-là la condition pure de Dieu (L. White, *in* D. Bourg et P. Roch, 2010, pp. 21-22 ; D. Bourg, *in* D. Bourg et P. Roch, *id.*, p. 27, pp. 28-30, p. 33). J'avance l'idée que tel 'évolutionnisme durable' constituait la dialectique, le processus lui-même d'accomplissement transhumaniste de ce 'retour à Dieu' et à sa pureté. C'est dans ce transhumanisme, tel qu'il s'était déjà passé au cours de l'histoire humaine, que les deux vagues de l'écologie, celle darwiniste et celle judéo-chrétienne, historiquement évoluant en dialectique, se rejoignaient. Attardons-nous sur le nom de l'association 'mère' lui-même et sur son étymologie : « Anciela ». Les encadrants de nous

les volontaires, comme la salariée Claire, nous l'avaient révélée : Anciela renvoie au nom latin « *Anchila* », qui signifie « l'asservante » (Claire, à la min. 30 : 28 de l'entretien d'enquête – p. 453), c'est-à-dire « au service des personnes pour un monde plus écologique », comme il était soutenu. Littéralement, ce mot signifie « conserver », « garder », mais aussi « guider », voire « surveiller » (www.dicolatin.com). Par ailleurs, le responsable principal de l'association « Secours Catholique », résidant dans le même immeuble de la «Maison pour agir», m'avait confié que le mot Anciela signifie « servante de Dieu ». Il me semble clair que la signification de « servante » soit la première à devoir retenir pour interpréter les conduites des professionnelles associatives. « Être au service de » impliquait pour elles des engagements intenses, prenant envergure tout d'abord par leur travail de gestion et de programmation, dédié à leur cause au nom de laquelle elles sacrifiaient beaucoup de temps ; ceci au détriment, bien souvent, du véritable lien social. Et celui-ci, envers notamment Olfa, Éric et moi, ainsi que par rapport aux habitants de quartier à mobiliser. Je parle, ici, notamment de Victoire et Claire, qui ne consacraient point de temps pour s'intéresser réellement à alimenter le lien avec nous les volontaires (de plus, elles ne prenaient presque jamais part activement aux tours ou aux permanences de sensibilisation avec nous). Ce sont ces attitudes qui étaient fortement symboliques de leur foi chrétienne dans le progrès, de leur transhumanisme, à travers leur coupure par rapport à l'environnement local et leur emprise matérielle et technique sur celui-ci, pour transformer la condition humaine (M. M. Egger, *in* D. Bourg et P. Roch, 2010, p. 79 ; A. Papaux, *id.*, pp. 114-115). Dans ce volet, on débouche donc sur d'autres choses que l'intentionnalité prétendue de se faire des paladins du bien-être social en conjuguant l'homme à l'environnement ; il y avait, en revanche, plus d'espace libre pour 'monter' un idéal de conquête. Celui-ci commençait par le dépassement de soi et la coupure conséquente des horizons autres que ceux de la technique, du numérique, du calcul, de la stratégie. Alors, l'« écologie » et la « solidarité », dans ce volet, se réduisaient à être le travail chiffré non pas 'avec' les autres, mais 'sur' les autres ; la forme d'accomplissement individuel des salariées ne pouvait plus se refléter dans l'appartenance collective au tissu vaste d'habitants locaux, ceux étant autres que les vaudoises habituées ou la catégorie des professionnels et des dizaines de bénévoles déjà adhérents, adultes ou jeunes adultes, gravitant pour la plupart autour du réseau d'Anciela opérationnel sur Lyon – plus que sur l'agglomération vaudoise[205]. La stagnation interrelationnelle prolongée au fil des années confirmait cette donne. On peut remarquer comment, dans la reproduction de ce dualisme originaire « homme/nature » (L. White, *in* D.

[205] Exception faite pour une situation à part dans la trame locale : celle des premiers repas partagés, où un lien dense et réellement vécu se tissait entre tous les convives.

Bourg, P. Roch, 2010, pp. 19-20), le poids du christianisme était relevant dans l'écologie et la solidarité portées par les salariées. Et comment l'on se situe ici du côté de l'anti-métissage : ce qui relevait de la solidarité et de l'écologie était, comme dirait Bourg, « conçu au travers du prisme de la technique »[206] (concrètement, des bilans chiffrés périodiques sur les actions effectuées, à publier ou à renvoyer aux partenaires institutionnels, pour assurer la poursuite de la démarche), où la raison moderne se voyait dans la sphère technique dominante et réduite « à l'instrumental », « l'analytique » (P. Gisel, *in* D. Bourg, P. Roch, *id.,* p. 91). C'est-à-dire qu'elle était coupée de l'interdépendance avec le monde environnant, reproduisant un dualisme cartésien entre la « chose étendue » (le monde) et la « chose pensante » (l'homme voué à être « connaisseur et possesseur des choses »)[207]. Certes, il est sûr qu'il n'y avait pas que cette dynamique-là : le lecteur avait entrevu, plus en amont dans le texte, des bribes de sociabilité qui se recréaient ici ou là dans la vie quotidienne (cf. l'item 11.4, pp. 190-191). D'ailleurs, il était bien plus possible que les salariées, spécialement Victoire étant présente quasiment tous les jours à la «Maison pour agir», s'attardent à tisser du lien avec des riveraines habituées du quartier, plutôt qu'avec Éric, Olfa et moi : un lien constitué de quelques échanges sur tout et n'importe quoi et en particulier sur des réflexions concernant les stratégies de relayer les informations pour pousser plus d'habitants à « passer par la «Maison pour agir» ». De la même manière, il était bien possible que de telles interactions continuent, dans un quotidien duquel je ne faisais plus partie, une fois avoir achevé mon service civique. Toujours est-il que, à entendre les confessions de quelques dames que je croisais au fil du temps, il semblait que dans l'association il n'y ait plus la même quantité d'actions que dans le passé, que c'était « difficile » parce que le public ne se renouvelait pas. C'était parce que la part du transhumanisme aussi continuer à jouer considérablement son jeu politique. On peut repérer la conception évolutionniste, intimement reliée au transhumanisme, dans les 'mots-clés' des discours des professionnelles d'Anciela, qu'il s'agisse du cadre de la mobilisation publique, ou lors des présentations des ateliers à la «Maison pour agir». Les mêmes mots, la même rengaine : les gens ne peuvent pas changer tout de suite, il faut du temps, et même si certains se sentent choqués du fait de la perspective de changer leurs habitudes de consommation, c'est un bon signe ; cela veut dire que « cela leur met une graine dans la tête » - répétaient avec régularité les salariées Claire, Victoire et Marguerite. Par contre, « inutile d'insister avec ceux qui restent indifférents, car ceux-ci ne changeront jamais » -, complétait Victoire.

[206] D. Bourg, *in* D. Bourg, P. Roch, 2010, p. 33.
[207] P. Gisel, *in* D. Bourg, P. Roch, *id.,* p. 101.

13.11 Le « quartier idéal » : comment l'imaginer ?

Une donnée soulignant ce mouvement évolutionniste à partir d'une vision dualiste figurait être la conception, s'imprégnant de valeurs pour l'avenir, du quartier local, pensé à la lumière d'un « quartier idéal ». Souvenons-nous de ce fil rouge concernant les actions à la «Maison pour agir» : « A la limite on s'en foute de ce que les gens ne veulent pas faire », « mais on insiste sur quoi on devrait se mobiliser pour arriver à un quartier idéal », réclamait Claire lors de notre réunion de réflexion pour le futur de la mobilisation publique, en fin du mois de février 2018. C'est-à-dire, justement, transformer le quartier en un quartier utopique, idéal, ponctué d'initiatives « écologiques et solidaires ». Cette notion de « quartier idéal » semblait trouver son totem dans une bâche d'Anciela qui représente des symboles fictifs d'un quartier écologique 'idéal', rassemblés dans quelques mètres de topographie (jardins partagés, commerces solidaires, locaux de réparation de vélos, stands de « Disco Soupes »[208]). Je la voyais installée, dans quelques occasions, à la «Maison pour agir», ainsi que lors des évènements de la démarche « Envie d'agir »[209], pour informer le public de « ce qui existe et de ce qui devrait être fait pour transformer son propre quartier » (tels étaient les mots illustratifs figurant sur la bâche). L'image 13 (cf. annexes, p. 472) montre une de mes photos représentant cette bâche. Observons que telle valeur chargée de sens qu'était la réalité « idéale » transparait aussi de par la fresque murale illustrant la place du Mas du Taureau. Celle-ci avait été peinte sur la paroi de la salle du fond de la «Maison pour agir» par Apot, peintre embauché par le bailleur de la «Maison pour agir» à l'époque des travaux d'aménagement intérieur de ses locaux, en 2017 (et mon ami, avec qui j'ai mené un de mes entretiens qualitatifs). Les images 14, 15, 16 (cf. annexes, pp. 472-473) illustrent mes photos immortalisant cette fresque. Déjà les images 14 et 15 donnent à voir au lecteur la représentation de la place du Mas du Taureau et de la situation du marché du quartier selon la perspective « idéale » des acteurs associatifs. C'est ainsi que le peintre Apot me décrivait les intentionnalités de cette œuvre : il s'agissait de créer « une perspective vaste en abordant les thématiques chères à Anciela » et pour « resituer le quartier, les lieux de la fresque et les actions d'Anciela » (Apot, à la min. 2 :26 de l'entretien – p. 377). Autrement dit, illustrer

[208] Ainsi sont présentées les « Disco Soupes » dans leur site Internet dédié : « Les Disco Soupes sont des sessions collectives et ouvertes de cuisine de fruits et légumes rebuts ou invendus dans une ambiance musicale et festive. Elles permettent l'éducation à une cuisine saine et goûtue, la (ré)découverte du plaisir de cuisiner ensemble, la création de zones de convivialité non-marchandes éphémères dans l'espace public, et, bien sûr, la sensibilisation du plus grand nombre au gaspillage alimentaire. » Www.discosoupe.org

[209] Revoir l'organigramme d'Anciela dans l'item 'L'association Anciela', pp. 20-22.

« les thématiques de sensibilisation sur le mieux-être au quotidien », « l'alimentation, le jardinage, le bricolage, le soutien scolaire, le soutien morale », des choses ensemble entre les gens, dont « le marché de Vaulx » (Apot, de la min. 2 :46 à la min. 3 :26 – p. 377). Ainsi, il s'agissait de donner à voir la convivialité de moments de vivre ensemble en mettant en exergue « le côté cosmopolite du quartier » (*id.*, min. 3 :26 et 3 :48 – p. 377), une « envie d'agir globale » (min. 4 :15 et 4 :59 – p. 377). Notons sur l'image 14, sur le côté droit, que les bancs du marché ne se composent que de fruits et légumes et peut-être de fleurs, alors qu'en réalité il y a aussi des bancs pour acheter le pain, les galettes, la viande, le kebab. Or, ce qui peut sauter vite à la vue est surtout le sens que prennent les bancs du marché, encastrés dans la constellation de symboles, censés être à la fois « écologiques et solidaires », illustrés dans la figure : des scènes de bricolage avec des vélos ou du matériel de construction, des scènes de sociabilité entre enfants ou entre adultes (tel le couple main dans la main dans la photo 16) ou entre enfants et adultes (le binôme constitué d'une dame assise à côté d'un enfant dans la photo 15 ; ou, dans la photo 16, le trinôme où un homme, tenant celle qui semble être une perceuse, a l'air de montrer à deux enfants, en souriant, des techniques d'assemblage de bois pour la fabrication d'une chaise), ou encore entre jeunes (tels des jeunes en train de jouer au football, que l'on peut remarquer en arrière-plan dans la photo 15). Notons ensuite les deux vecteurs, les deux phares politiques de la sensibilisation et du vivre ensemble : ils sont symbolisés respectivement par celui qui semble être un poteau signé « Est-Métropole Habitat », sur lequel s'élève une plateforme horizontale, que l'on peut entrevoir dans la photo 14 ; d'un autre côté, un panneau signé « Anciela », posé près de deux jeunes filles, au premier plan de la photo 15, qui exposent la version du « Guide agir à Lyon et alentours » de l'année 2015.

13.12 La fresque murale : la projection d'une idéologie

L'idée sous-jacente et révélatrice qui transparaît de ce portrait, à mon sens, est le fait que toutes les scènes matérielles et sociales peintes constituent le prolongement nécessaire, attendu, rationalisé, anti-métis, des intentionnalités des deux acteurs politiques partenaires (l'association et son bailleur). Autrement dit, c'est comme si le contenu de la fresque ne soit que la projection des enjeux politiques de développement urbain appuyés par les deux catégories d'acteurs, et négociés sur la base de leurs propres intérêts : le lien social pour les uns, le lien social + l'écologie pour les autres. Il s'agit d'enjeux allant déformer le réel sensible. Pour le dire de manière profane, c'est comme si tels acteurs songeaient à 'y voir ce qu'ils voulaient voir'. Je parle d'une représentation sous-jacente, puisqu'il pourrait apparaître que ce qui aspire à se

repérer soit la dynamique exactement contraire : soit les actions du vivre ensemble émanant en premier lieu des 'habitants' eux-mêmes, appuyées ensuite par leurs représentants politiques. Ceux-ci devant figurer non pas comme désincarnés de la pépinière vivante mais encastrés dans celle-là, en en faisant partie, en faisant partie du peuple. Mais le lecteur a découvert une donnée qui prouve l'inverse et qui remet en cause les apparences : le portrait réaliste du territoire de la place du Mas du Taureau. Là où, si l'on s'y rendait quotidiennement, on y verrait certes des foyers de convivialité : des groupes de jeunes adultes ou de personnes âgées, assis près de quelques bistrots, se partageant des cafés, des plaisanteries, des cigarettes, des éruptions de colère ; ou des groupes de clients entre les bancs du marché et sexuellement séparés, qui discuteraient chaleureusement[210]. Mais là où, comme d'après ce que j'ai vu durant les dizaines de fois où je m'arrêtais pour contempler l'esplanade, figureraient aussi, régulièrement, des traces que J. Coutras appellerait de « ségrégation », de « conflits urbains » des banlieues (J. Coutras, 2003), à l'image des confessions nerveuses du commerçant que Éric et moi avions connu au marché de Vaulx-Village. Des adultes ou jeunes roulant sur leurs motos vrombissantes ou 'trainant' dans l'espace public ou dans des voitures pour des heures, ou s'imposant dans des coins de la place, près des commerces, de par une présence physique stable, insistante, puissante, soutenue par les flux d'une musique rap ayant la même texture puissante et insistante. Ce sont des comportements « typiques » des soi-disant « jeunes de cité », marqués, d'après la sociologue, par des expressions corporelles prépondérantes, qui renvoient à des sentiments de refus de se soumettre à leur relégation dans le monde banlieusard (J. Coutras, 2003, p. 22). Ces comportements sont, pour l'autrice, signe de leur anéantissement social et économique. Ensemble avec les attitudes définissant les crispations des espaces sexués des territoires de cité, ils sous-tendent des traces de conflits entre nations, régimes politiques ou groupes religieux ou socio-économiques (J. Coutras, 2003, p. 17) ; des traces évocatrices des stigmates des émeutes urbaines aussi (D. Chabet, X. Weppe, 2017 ; J. Coutras, 2003 ; M. Zancarini-Fournel, 2004). Si la donne des « jeunes de cité » n'a pas constitué un véritable objet de cette thèse, je viens d'en citer des exemples[211] pour soutenir mon propos quant à l'occultation harmonieuse et béate de la réalité de la part du réseau d'Anciela, à partir des éléments artistiques de la fresque d'Apot. Notons que, si dans la figure de la fresque (photos 15 et 16) apparaît un (seul) 'jeune en moto', encore celui-ci devait répondre à la cohérence systémique de la mosaïque du lien social idéal, pour « faire un clin d'œil à la jeunesse », en allant récupérer les mots malins du peintre (Apot, à la min. 3 :26 de l'entretien – p. 377). Autrement dit, et ceci

[210] Pour retrouver cet élément ethnographique, revoir l'item 12.4, pp. 223-225.
[211] Sur ce sujet revoir aussi, dans le chapitre 12 (sous-chapitre 2), la note 174, p. 227.

selon mes mots, pour que la jeunesse perçue très probablement comme 'dysfonctionnante' soit absorbée dans le jardin d'Éden d'un univers utopique, quitte à devenir en retour « plus écologique et solidaire ». De plus, il faut noter que même les scènes (advenant réellement) de socialité entre jeunes ou hommes qui s'échangent de la matière à fumer, elles n'ont pas été représentées. Peut-être puisque la fumée, les « joints », ceux que même mon ami Éric consommait et me passait, ne pouvaient figurer comme des valeurs à contempler ni par le 'répertoire écologique' d'Anciela, ni par les valeurs du « lien social » véhiculées par le bailleur et l'association. C'est par-là aussi que l'altérité venait anéantie. Peut-être qu'une autre écologie pouvait se profiler dans les méandres des pensées, des émotions et des engagements composant l'altérité absolue de ces gens qui se montraient, aux yeux des membres associatifs (moi y compris), comme évasifs, insaisissables.

13.13 Une utopie doublement anti-métisse

On peut en déduire que, dans la fresque, le temps et l'espace étaient un « tout un homogène » (F. Laplantine, A. Nouss, 2001, p. 520), compacte et opaque, à la valeur absolue. Le temps était intemporel et l'espace déterritorialisé, emblèmes d'un cosmos figé, occultant les flux du réel. C'était l'expression d'un néo-positivisme simplificateur arrachant le monde des conflits existants et traitant les individus comme des images utopiques, le rempart d'un évolutionnisme universaliste de matrice typiquement occidentale, tendu vers le progrès. Il faut aussi dire que, sûrement par rapport à l'année 2017/2018, peut-être par rapport à l'année et demie suivant la fin de mon volontariat, cet espace-temps matérialisé dans la fresque n'était même pas désenclavé de son trône à travers le tissage des impressions et souvenirs des habitants venant le contempler, car de grandes franges d'habitants n'apparaissaient jamais.

J'y vois, de manière assurée pour ce qui concerne son agentivité croisée avec la variable temporelle de l'année de mon séjour contractuel, l'expression d'un pouvoir stratégique au sens de M. de Certeau (1990) : pour rappel, le fruit de calculs émis « par un sujet de vouloir et de pouvoir isolable d'un environnement, ce qui suppose la construction de relations à partir d'un lieu devenu propre » (M. de Certeau, 1990, p. XLVI)[212]. Une construction postulant un lieu de pouvoir et de vouloir propre, s'apparentant de la modernité scientifique ou politique (M. de Certeau, 1990, p.59). On parle de l'expression d'un pouvoir politique moderne se basant sur

[212] L'idée de « calcul » m'a été suggérée par mon interlocuteur Apot lui-même, dès lors qu'il me confiait que son œuvre a été le fruit d'un travail de modifications, de corrections, jusqu'à ce que la maquette soit « validée par les personnes mais surtout par l'association » (Apot, de la min. 5 :40 à la min. 7 :13 de l'entretien – p. 378).

des relations in-humanisées (G. Balandier, 2015), que Balandier rattache à la tradition sécuritaire techno-économique provoquant un appauvrissement symbolique (G. Balandier, 2015, pp. 19-20). C'était le fantasme, escamoté en 'œuvre d'art', du monde moderne dématérialisé, où « l'homme y perd une part de corporéité en accédant à un moins de réalité » (G. Balandier, *id.,* p. 8). Ici, ce qui primait n'était pas un idéal métis, ce n'était pas l'altérité mais l'identité, une logique où l'on absorbe l'Autre puisqu'on ne l'a pas en soi-même, par peur d'en reconnaitre l'altérité dérangeante. Dans un certain sens c'était la fresque elle-même, en condensant tout ce qui était peint dans une harmonie fictive, qui révélait paradoxalement le souci sécuritaire et l'existence réelle de problèmes sociaux irrésolus : ceux figurant comme les malaises urbains, sociaux et économiques qui appartiennent à un morceau de l'histoire de Vaulx-en-Velin[213]. Telles zones d'ombre à devoir rejeter de la lumière surplombante d'un morceau de ville déformé (tel qu'il a été fait dans la fresque), même dans la configuration de ses immeubles locatifs ou du périmètre de sa place, de manière à pouvoir maîtriser et montrer de partout. Et puisque l'on parle de maîtrise, il s'agissait aussi, possiblement, de la volonté de maîtrise d'une autre écologie, d'un autre rapport au monde : une écologie 'populaire' se revendiquant peut-être, au contraire, détournée d'une 'étiquette' étant le reflet d'un pouvoir a-symbolique. Une écologie pouvant même assumer un autre nom, sous-tendre un autre vocabulaire et un autre registre d'actions, en lien avec des modes de vie portés peut-être par la population majoritaire qui ne voulait pas se « sensibiliser » : c'est-à-dire les amples faisceaux des divers groupes ethniques ou inter-ethniques composant le cosmopolitisme de Vaulx-en-Velin[214] . L'exaltation de la vie béate qui peut apparaître à une première vue dans le système de représentation évoqué par la fresque masquait ainsi un « pouvoir de mort » en tant qu'homogénéité, de désir de stabilité (E. Enriquez, 2007, p. 24). Et (toujours en référence prioritairement à la phase temporelle de l'année 2017/2018), puisqu'il s'agissait d'un symbolisme posant une fracture de base (disjonction), vouée à une fusion (indifférenciation) dans l'« écologie et la solidarité », on peut bien parler d'un anti-métissage 'en exaltation' : un 'double' anti-métissage.

La fresque constituait, dès lors, un symbole évident de l'utopie, concept fort connexe avec les logiques de rénovation et de développement : elle était utopie en tant que modèle absolutiste pour corriger le désordre urbain et le transformer dans un nouvel ordre, se posant en rupture

[213] Balandier lui-même le dit : dans les démocraties contemporaines des impasses sécuritaires se forment à partir des problèmes sociaux irrésolus et additionnés (G. Balandier, 2015, p. 44).

[214] La texture pluriethnique actuelle de Vaulx-en-Velin est attestée par la présence de communautés, entre autres, d'immigrants italiens, espagnols, asiatiques, africains, de plus que de ménages issus de diverses zones rurales de France (C. Panassier, 2009, p. 32).

d'avec les modes de vie présents des habitants (S. Rouay-Lambert, 2016). Elle était utopie car y était cristallisé un « bonheur réglé et contrôlé, fondé sur le travail du groupe solidaire excluant l'histoire et les conflits » (E. Enriquez, 2007, p. 128), en se donnant comme effet « de faire bouger et donner un horizon social aux individus » (E. Enriquez, *id.*). Elle était clairement utopie en tant que « production individuée devenant l'objet d'une évaluation et/ou adhésion » (J-M. Stébé, 2011, cit. H. Marchal et J-J. Stébé, *in* B. Turpin, 2012, p. 69), en tant que « expérimentation anonyme d'un modèle social » (J-J. Wunenburger, 1979, cit. H. Marchal et J-J. Stébé, *in* B. Turpin, 2012, p. 69). Car, si elle songeait à être le futur de la ville du 'demain', ce n'était pas le portrait retraçant le 'présent' sociologique de l'époque dont a cherché à rendre compte ce texte de thèse. La fresque résumait ainsi l'aboutissement voulu du processus de développement urbain, là où tout aurait dû être, un jour. Mais en attendant, à l'époque de ces années de terrain de recherche, on n'y était pas vraiment.

2. Encore du lierre sur les murs

13.14 La/les mémoire/s de la 'Maison'

De toute manière, je défends l'idée que ces tendances vers l'homogénéité n'étaient pas telles à étouffer les fourmillements, apercevables 'derrière les réflecteurs' du soleil fulgurant, de solidarité et écologie réinventées. Ces nébuleuses d'hétérogène, on continuait à les voir lors des ateliers, en 2018 et 2019. Même si le projet associatif allait devenir de plus en plus un ordre institutionnalisé, il continuait quand-même à être 'joué' par des arts de dire et de faire, qui réinventaient le lien et refaisaient le lieu, qui appartenaient à la porosité du monde « ordinaire », « populaire » (M. de Certeau, 1990 ; D. Le Breton, 2013). La «Maison pour agir» continuait à être cadre reproducteur, sur la route de son histoire, des deux noyaux majeurs de ses mouvements sociaux : la corporéité « populaire » et celle « bourgeoise », l'holisme et l'individualisme, la culture « ordinaire »[215] 'parasite' à l'intérieur de l'institutionnel. Ceci, du fait qu'il y avait encore des résistances contre le sacrifice définitif du lien ; il y avait encore des ancrages, du lierre grimpant sur les murs de la «Maison pour agir». D'où, dans tous les cas, l'importance de m'être attardé sur le concept du corps dans mes analyses. Parce que le(s) corps,

[215] M. de Certeau, L. Giard, 1994, p. 360.

comme les corps des « daronnes » locales, c'étai(en)t un vecteur important d'appropriation du monde, et il(s) l'étai(en)t car le corps convoque une mémoire[216]. N'oublions pas qu'une mémoire de gestes soigneux de bricolage sensoriel avec de la matière écologique (soit, les composantes liquides ou crémeuses des cosmétiques, ou celles compactes, élastiques ou granuleuses des bricoles), s'appariant à une mémoire de dispositions bienveillantes et chaleureuses, survivait depuis l'époque des premiers cycles d'ateliers thématiques. Et l'on peut alors la qualifier comme une mémoire localisée de la solidarité et de l'écologie (locales). Elle survivait car réactualisée par les individus à travers leurs postures et histoires individuelles et partagées, non pas en tant que pure sédimentation passive. Il était notamment vrai pour les femmes les plus habituées, comme Fatema, Michelle, Sarah, Denise, ou même Radhia et Nafal ; toutes des femmes qui, pour un motif ou pour l'autre, trouvaient leurs raisons pour ne jamais abandonner sur-le-champ la «Maison pour agir». Pour cette raison, personnellement, je pouvais moi aussi me rappeler du passé vécu dans le lieu (et me sentir extraordinairement bien dans l'acte) ; comme quand, le 8 février 2019, j'en faisais part à mon amie Bouchra, qui était une des bénévoles aléatoires, en lui confiant des récits sur ma vie, ou sur la méthode de ma recherche, ou sur la sensation agréable de se retrouver de nouveau 'ici', à la 'Maison', après la période où l'on s'était connus (juste une année auparavant). Parallèlement, même les autres participantes faisaient rejaillir leurs histoires. Pour cela, tout comme les autres dames adhérentes selon leurs sensibilités, moi aussi j'arrivais à me ressourcer pendant les actions comme dans le passé ; un signe que la part de la « créativité », de l'« ouverture au monde »[217] favorisée par ces mémoires, cela survivait. Je voyais, pour ce qu'il m'était concédé de voir, d'anciennes habitudes se ré-projeter au fur et à mesure, sans jamais être identiques à comment elles s'étaient manifestées les premières fois : ainsi, par ailleurs, des ateliers exhibant des cosmétiques 'innovants', ou des bricoles pittoresques, ne s'étaiaient pas vus auparavant, durant l'année 2017/2018.

13.15 …Vers une nouvelle renaissance ?

En bref, j'estime que, quand je parlais d'une mort lente de la vie du lieu, j'avais raison, or cela n'empêchait pas que la diversité des mouvances ordinaires oppose une résistance à cette pulsion

[216] Rappelons qu'il est comme une mémoire active et un support privilégié pour l'apprentissage (P. Duret, P. Roussel, 2005, pp. 8-9), apte à imaginer et agir sur l'histoire (J. L. Comaroff & J. Comaroff, 1992, cit. B. Farnell, 1999, p. 353 ; D. Le Breton, 2014, pp. 25-26).
[217] D. Le Breton, 2014, p. 26.

mortifère, une résistance étant 'dure à mourir' définitivement : c'était un ensemble de pulsions de vie qui, malgré leur discontinuité, malgré leur fragmentation dans plusieurs regroupements vivant avec leurs temps, agissaient le plus possible pour combattre la mort véritable de l''équipe de la «Maison pour agir», la fin de (son) histoire. Autrement dit - et c'est dans ce constat que réside un des enseignements globaux les plus révélateurs de cette ethnographie -, il se trouvait qu'homogénéité et hétérogénéité, anti-métissage et métissage, coexistaient dans le cadre de la «Maison pour agir» ; et encore, non proprement l'un avec l'autre, plutôt l'un dans l'autre : l'interstice hétérogène dans le système homogène, le métissage dans le fond d'anti-métissage. L'écologie et la solidarité, c'étaient des valeurs, des mémoires, des attachements ou détachements pluriels, appartenant à ces deux registres opposés suivant les acteurs. Était-ce peut-être cela, la résistance à la mort, la raison faisant qu'une nouvelle vague d'ateliers soit prévue à la «Maison pour agir» à partir de mars 2020[218]? Pouvait-il s'agir d'une nouvelle renaissance ? D'un 'lueur' de métissage impulsant de la transformation dans un paysage marécageux ? Probablement je ne le saurai jamais pour de vrai. En fait, c'était justement dans cette période-là que commençait, pour le destin de l'enquête ethnographique, une nouvelle époque : la longue phase des restitutions finales. Ainsi, je disparaissais silencieusement du terrain, sans que, d'autre part, quelqu'un ait tenté de me retenir. Et en cela, j'étais notamment aidé par un autre facteur, un prétexte issu de loin, l'événement des événements qui arrivait de la Chine et de l'Italie, qui aurait secoué des millions de vies : l'essor du Coronavirus (COVID-19). Et le rideau de la scène de l'enquête ethnographique, il était baissé.

[218] On peut le voir si on consulte la page Facebook du site de la Maison pour agir.

Conclusion générale

En guise de conclusion de cette thèse, je vais résumer les principaux apports scientifiques que mes analyses de terrain, à partir de la problématique, m'ont permis de formuler au fur et mesure. Voici les points saillants émergés au cours de cette restitution :

- En premier lieu, les choix épistémologiques/méthodologiques pour le traitement des données. On a vu que la 2ème partie de thèse a offert des réflexions plus matures et élaborées sur ce point, si bien que je suis parvenu à opérer une distinction entre les champs et les méthodes d'enquête. D'un côté, j'ai dégagé trois champs thématiques majeurs me paraissant les plus propices et cohérents avec le morceau de monde étudié : l'altérité, l'écologie, la solidarité, champs enrichis par des considérations sur la sphère des attachements. D'un autre côté, j'ai distingué quelques axes méthodologiques pour les analyses. Ils ont tous en commun une quête éthique aussi, à partir de la démystification d'une approche défaillante par rapport à l'observation participante : les axes du métissage, de la marche, ainsi que, comme présenté dans l'introduction de thèse, de l'ordinaire connexe au politique. Or, on s'est rendu compte, au fur et mesure, que, à la fois, les champs pouvaient bien constituer, les méthodes, ainsi que les méthodes pouvaient constituer elles-mêmes des champs et des éléments, empiriques et théoriques, au cœur des dynamiques observées. Par exemple, l'écologie se révélait être, entre autres, « validité écologique », une forme de négociation évoquant le possible et le nécessaire de la recherche. Quant à la solidarité, elle se révélait être, dans le même élan, même une approche destinée à une recréation continue du vivre ensemble, participant pleinement de la « validité écologique ». Autre exemple, la marche pouvait sous-tendre non pas qu'un outil méthodologique (dans certains cas il s'avérait impossible d'y prétendre) mais aussi un objet d'enquête, fait de différentes marches, dotées de leurs rythmes, de leurs formes au gré des situations (oscillatoires ou rectilignes, individuelles ou collectives). En cela, le métissage, pouvant intervenir à la fois comme condition et processus du réel (ainsi que comme condition et processus d'enquête), pouvant concerner à la fois le regard du chercheur et des Autres (ou pas), était un phénomène transversal aux divers champs

et méthodes. Il pouvait ainsi se développer au mieux et donner lieu, et en même temps éclairer, des casquettes du terrain aux nuances parfois subtiles, pluri-chromatiques. Dans ce focus, même les autres approches d'investigation pouvaient trouver davantage leur sens et se voir fructifiées au mieux, en étant compatibles avec le parcours tracé par le métissage : un parcours semant une tension récurrente entre doutes et certitudes, 'aventures' et 'mésaventures', fixité et mobilité, « une invitation à une vision plurielle du monde appelant à la variation des perspectives » (F. Laplantine, A. Nouss, 2001).

- L'écologie et la solidarité étaient deux piliers portants du terrain depuis ses germes : puisqu'ils se présentaient à la fois comme 'déjà là', en étant la base idéologique de l'association Anciela, mais aussi puisqu'ils ont fait office de matière à construire et à travailler par et pour la recherche. Il s'agissait, donc, de domaines porteurs de concepts ou d'impressions relatifs à tous les cadres relevant de l'*émic* (le cadre institutionnel associatif, le cadre de la restitution 'profane' par les riverains dans les espaces de quartier, le cadre des entretiens qualitatifs), aussi bien que de catégories plus objectives mobilisées par le travail de recherche. Par ce biais, il faut rattacher l'écologie et la solidarité à des définitions relatives aux systèmes de pensée des divers acteurs sans ramener ceux-ci sur un même plan globalisant. De plus, on a vu que, bien qu'en repérant des représentations spécifiques à chaque groupe d'acteurs de la mosaïque sociale locale (les 'piétons' de passage, les riveraines habituées, les volontaires en service civique, les salariées), ils ne manquaient pas d''exceptions' ; d'où la nécessité de bâtir des ponts, au carrefour des groupes et leurs mentalités, pour développer au mieux l'analyse comparative. Par exemple, si pour la plupart les 'habitants de quartier' manifestaient nettement le fait de ne pas vouloir se 'sensibiliser', pour tels autres (quelques femmes), le regard était plus nuancé, plus poreux. D'une manière analogue, si les salariées associatives songeaient à garder intact le territoire normatif constituant leur sensibilisation, un regard attentif a permis de suivre aussi l'évolution parallèle (bien qu'éphémère, au final) des perceptions de Victoire à l'égard d'une écologie et d'une solidarité plus contemplatrices, apparemment, du cheminement métis.

- On a observé que l'écologie et la solidarité étaient des thématiques aux visées politiques figurant dans deux fronts d'enquête : d'un côté l'enquête ethnographique, d'un autre l'« enquête mobilisatrice ». Ces deux fronts s'articulaient dans des dialectiques complexes, dont les sens sont à rechercher du côté des uns et des autres acteurs, tous impliqués, à leur manière, dans un processus de façonnement urbain de proximité. Dans de nombreuses instances les logiques des deux enquêtes démontraient des dissensions, des incompatibilités dans le fond

quant aux intentions politiques et éthiques. Il faut resituer ce décalage dans les rapports entre le volontaire/chercheur et les salariées d'Anciela à la «Maison pour agir». Ce décalage, perçu mutuellement dès le départ, a finis par se déployer dans les espace-temps des interactions, entre l'espace 'public' de quartier et celui des locaux de la «Maison pour agir», qui en ont clairement montré la nature : si pour les uns (les agents professionnels de la sensibilisation) l'idéal d'« accueillir » n'était pas disjoint de celui de « creuser » (qui s'est donné à voir comme s'approprier l'Autre pour le ramener à soi-même), sur mon front, le concept de « creuser » devait être abandonné au profit de l'idéal d' « accueil métis », ou pour le moins repensé et recalé dans un horizon faisant éclater les dualismes. C'est dans ce sens que les deux épistémologies se sont révélées aux antipodes. Notons, de plus, que ce décalage n'était pas vu ainsi, surtout à l'origine, par mes deux collègues salariées, qui craignaient au contraire que mon approche personnelle traduise une prise de position sur le terrain. Ici, l'écologie et la solidarité traduisaient surtout une arène de représentations entrant en collision, les unes se caractérisant par des valeurs limitées dans l'entre-soi, les autres idéalement transfrontalières. Cette collision allait fabriquer un malentendu entre moi et mes collègues salariées, destiné à se radicaliser notamment pendant la 2ème année et demie de mon expérience d'enquête. C'est par-là qu'il a été intéressant de se rendre compte que les plis de métissage entre nous étaient juste des simulacres, qu'en réalité il n'y avait jamais eu de métissage.

- Sur un autre front, celui des rues et des places de quartier, cette collision relationnelle laissait place à d'autres choses. Elle était exorcisée dans un phénomène de conversion concernant les volontaires en service civique, par lequel ils s'évadaient de l'« enquête mobilisatrice » droite par le métissage oscillatoire. Ils faisaient devenir telle enquête une série de cheminements à la découverte d'eux-mêmes, et y faisaient aussi rentrer, discrètement, l'approche ethnographique. L'écologie et la solidarité se confondaient dans un répertoire de pratiques métisses faisant la force de leur amitié. Le labyrinthe de leurs parcours était en phase avec le labyrinthe des ruelles et des immeubles de cité. Ces pratiques n'étaient plus des préceptes normatifs 'du haut', venant des institutions et des lois, mais devenaient des valeurs de l'entre-soi : l'entraide, les désaccords, l'humour. En revanche, telle 'écologie et solidarité' était en rupture avec l'écologie et la solidarité issues de l'autre 'entre-soi' (dans les rapports entre les volontaires et les professionnelles d'Anciela), puisque l'on ne se situait point dans les mêmes registres : cette rupture donnait lieu à celle que j'ai appelée une 'conversion de la collision des regards'. C'était un 'trouble' dans la communication caractérisé par le poids conflictuel des relatifs champs d'expérience qui, ne pouvant réellement s'entrelacer, allaient évoluer séparément, tout en se

confrontant selon des 'liens' souterrains marqués par les jeux entre pouvoir manipulateur et résistance, entre stratégies et tactiques. Ici, ce qui était marquant était la solidarité en termes de conflit, et encore, non pas en tant que conflit métis mais, de la part des salariées, en tant qu'exclusion catégorique, soulignant un fossé important entre les principes contractuels d'hospitalité et leur application dans le monde vécu. La solidarité était déformée, elle devenait une forme de contrôle et d'appauvrissement du lien symbolique.

Par ailleurs, je parlais de 'conversion de la collision' pour suggérer que celle-ci venait pour une bonne partie des regards des habitants, qui allaient transmettre aux volontaires en service civique leur agentivité 'négative' par rapport à la mobilisation publique : pour la plupart d'entre eux, l'écologie et la solidarité étaient appréhendées en premier en lieu à la lumière de leur méfiance et de leur rejet. Comme cela a été vu, ces attitudes peuvent s'expliquer par la probabilité que ces habitants y voyaient une nouvelle tentative de la part des organismes socioculturels gauchistes ou des politiques publiques participatives de corriger les plaies sociales des grands ensembles, à l'instar de celles défaillantes du passé. Dans ce cas, l'enquête ethnographique et celle mobilisatrice participaient de ces attributions, et étaient ramenées à un unique horizon vague teint de tragédie : celui de la conquête. Cette collision, entre la quête du lien d'un côté et sa coupure de l'autre, emmenait à la reproduction de deux regards marquant un écart évident entre la position des 'militants' et celle de ceux se réclamant, implicitement, comme les 'cibles' de la mobilisation. C'était la confrontation de deux altérités relatives, dont les dynamiques marquées par l'échec des liens symboliques allaient poursuivre leur cours en impactant la ligne du temps de la «Maison pour agir» au fil des années ; ce qui provoquait la régression 'durable' de la politique de sa démarche, caractérisée par une dématérialisation du monde et de la corporéité. Un état analogue à la crise de la sociabilité entre le chercheur et le corps des professionnelles associatives, lesquelles marquaient des conduites individualistes et d'exclusion de plus en plus accentuées à son égard.

- Cependant, le regard était plus nuancé, plus porteur d'altérité absolue, de la part de certaines femmes qui voyaient dans le projet associatif des opportunités de ressourcement individuel et collectif, ou de critiques constructives : ceci, au sens de revisiter les approches de l'écologie et la solidarité pour y inclure plus d'initiatives, plus d'hétérogénéité, ou pour prendre en compte des problématiques sociales touchant de près la population locale.

  C'est en lien avec telle perspective (l'altérité absolue) qu'il faut bâtir un pont rejoignant les trames entre l''enquêteur' et les habitantes 'enquêtées' lors des entretiens qualitatifs. Ici, l'écologie et la solidarité se configuraient, de la part de tous les acteurs impliqués dans les

échanges, comme des valeurs et pratiques relatant des expériences des interviewés et de l'interviewer. Elles devenaient alors les conditions d'un espace perceptif commun, du pouvoir de faire advenir des choses, c'est-à-dire de la matière expérimentale pour ré-imaginer le monde à partir de la remise en cause de postures dualistes. La sensibilisation oscillait de l'un à l'autre des deux fronts de la table des débats. On pouvait alors parler de connaissances métisses, en devenir entre conjonction et disjonction. S'observait le tressage métis d'une écologie et d'une solidarité chargées d'un vivre-ensemble riche et florissant puisque transfrontalier, qui contrastait avec l'exiguïté, le repli du lien observé ailleurs. Ceci était en bonne partie le fruit de l'enquête par entretiens elle-même, en tant que processus tendu vers l'interconnaissance. Des ponts peuvent alors relier telles situations à celles d'amitié, d'expérimentation, d''insurrection' éprouvées par les volontaires en service civique ; mais aussi, bien évidemment – comme longuement analysé dans la 1ère partie de thèse – à celles d'interactions entre habituées (et entre elles et le chercheur) dans le cadre des ateliers thématiques sur l'écologie et des repas partagés durant la 1ère année de terrain. Ici, le sens écologique et solidaire qui en résultait était essentiellement dans l'appropriation individuelle et collective, produit de la perception et de l'action, des ressources locales (espaces, outils, valeurs), ce qui relatait ponctuellement une hétérogénéité assez importante de manifestations expressives. Le métissage jaillissait justement à partir de l'expérimentation pluri sensorielle (la « synesthésie »), conjointe à une mixité réelle de savoirs, récits, mises en scène de Soi. Ceci concourait à la recréation d'une aura exotique, d'où allaient s'élaborer les devenirs de deux autres chemins. D'un côté se dessinait le devenir entre les habituées et Victoire, conflictuel lui aussi, devenant plus poreux grâce à l'influence du premier cycle de repas partagés, mais qui semblait révéler de nouveau des crispations lors des deux derniers repas, à l'instar du passé. Une piste qui, en tout cas, avait demeuré, à un moment donné, cachée du regard du chercheur, et poursuivant son cours sur une voie qui lui demeurait, en bonne partie, énigmatique. D'un autre côté, je parle du chemin de la stratification mémorielle des gestes et attitudes socialisées, qui peignaient le cosmos d'une « convenance » locale qui survivait sur la longue durée, en contrastant l'épuisement global du lien social.

- A l'aide de sources multiples, j'ai restitué les traits de la démarche développementaliste sous-tendue par le projet associatif, supposant une rupture de base entre « développement » et« sous-développement ». Il s'agissait d'un projet de développement qui se réclamait d'orientation « participative » en tant que « durable », tout en présentant les traits des entreprises de rénovation urbaine : les visées de mixité sociale et le modèle évolutionniste, dirigés idéalement vers le « bien », le « mieux », où prenaient sens l'écologie et la solidarité. Celles-ci, sous

couvert de la « perfusion humanitaire », révélaient alors une idéologie transhumaniste aspirant à la conquête et à la pureté divine. Ce transhumanisme se composait des traditions écologiques darwiniste et judéo-chrétienne (la deuxième se dégageant du registre *étic* d'investigation, la première à la fois de l' *émic* et de l'*étic*), qui l'alimentaient dans le temps. Les deux concepts-projets d'écologie et solidarité s'élevaient au rang de dispositifs normatifs répondant à l'acteur majeur et puissant de la « planète » ; celui qui, incarné en tant que croyance universaliste dans le corps militant le plus institutionnel de l'association Anciela (les professionnelles), prônait des préceptes à suivre en société et par rapport à l'environnement, en se légitimant *à priori* comme répondant au bien de tous.

Telle « durabilité », sur le champ de la mobilisation publique, était pour une large partie vouée à l'homogénéité anti-métisse de ses optiques et actions. Un horizon de changement utopique était ainsi 'empêché' par les riverains qui, à l'aide de leurs tactiques résistantes, allaient revendiquer l'appartenance à celle pouvant être leur 'écologie', et dont seulement une partie minimale, en termes empiriques, était rendue accessible à l'observation ethnographique. On en a déduit que la démarche écologique et solidaire associative assumait les connotations d'utopie anti-métisse, fondée sur une fracture de base (disjonction), vouée à une fusion (indifférenciation). Or, pour conclure définitivement, il a fallu constater, en se focalisant entre les murs de la «Maison pour agir», la reproduction des deux tendances opposées : le métissage et l'anti-métissage, en tant que fonds mémoriels dont le premier 'prenait corps' dans le deuxième ; c'est pour cette raison que pouvait être empêchée la véritable fin de l'histoire humaine du milieu.

Bibliographie

ALTHABE Gérard, MARCADET Christian, DE LA PRADELLE Michèle, SELIM Monique, *Urbanisation et enjeux quotidiens. Terrains ethnologiques dans la France actuelle,* Le Harmattan, 1993, 200p

AUGE Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains,* Champs essais, Éditions Flammarion, 2010, 195p

BALANDIER George, *Recherche du politique perdu,* Essais, Fayard, 2015, 128p

BARRAU Jacques, « Élusive écologie », *Journal des anthropologues,* 1990, pp. 25-29

BECQUET Valérie, « Le service civique : un choix d'engagement inscrit dans les parcours juvéniles », *Informations sociales,* 2016, pp. 95-104

BERNOUX Philippe, « De la sociologie des organisations à la sociologie des associations », *La gouvernance des associations. Économie, sociologie, gestion,* 2008, pp. 53-72

BESSE Jean-Marc, *Habiter,* Sens Propre, Flammarion, 2003, 250p

BLAIS Marie-Claude, « Aux origines de la solidarité publique, l'œuvre de Léon Bourgeois », *Revue française des affaires sociales*, 2014, pp. 12-31

BONARD Yves, CAPT Vincent, « Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes ? », *Articulo-Journal of Urban Research,* 2009, pp. 1-14

BOTEA Bianca, ROJON Sarah, « Préambule », *Parcours anthropologiques,* 2015, pp. 1-9

BOTEA Bianca, ROJON Sarah, « Introduction », *Parcours anthropologiques,* 2015, pp. 10-22

BOURG Dominique, ROCH Philippe, *Crise écologique, crise des valeurs ? Défi pour l'anthropologie et la spiritualité,* Essais biblique, Labor et Fides, 2010, 333p

BOURG Dominique, « Technologie, environnement et spiritualité », dans *Crise écologique, crise des valeurs ? Défi pour l'anthropologie et la spiritualité,* Essais biblique, Labor et Fides, 2010, pp. 25-38

BREVIGLIERI Marc, « De la cohésion de vie du migrant : déplacement migratoire et orientation existentialiste », *Revue européenne des migrations internationales,* 2010, pp. 57-76

CHABANET Didier, WEPPE Xavier, « Pourquoi les émeutiers s'en prennent-ils aux services publics ? », *Revue française d'administration publique,* 2017, pp. 631-644

CHAUVIER Éric, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard,* Griffe Essais, Anacharsis, 2017, 208p

COUTRAS Jacqueline, *Les peurs urbaines et l'autre sexe,* Logiques sociales, Le Harmattan, 2003, 242p

DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien, 1 : arts de faire*, Folio Essais, Gallimard, 1990, 416p

DE CERTEAU Michel, GIARD Luce, MAYOL Pierre, *L'invention du quotidien, 2 : habiter, cuisiner,* Folio Essais, Gallimard, 1994, 448p

DEBARY Octave, *De la poubelle au musée, une anthropologie des restes,* Poche, Créaphis, 2019, 174p

DEBOURDEAU Ariane, « Aux origines de la pensée écologique : Ernst Haeckel, du naturalisme à la philosophie de l'*Oikos* », *Revue française d'histoire des idées politiques,* 2016, pp. 33-62

DELDREVE Valérie, CANDAU Jacqueline, « Inégalités intra et intergénérationnelles à l'aune des préoccupations environnementales », *Revue française des affaires sociales,* 2015, pp. 79-98

DESCOLA Philippe, *Diversité des natures, diversité des cultures,* Les petites conférences, Bayard Culture, 2010, 84p

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture,* Folio Essais, Folio, 2015, 800p

DESDOUITS Anne-Marie, ROBERGE Martine, « L'Ethnologie du proche », *Ethnologies,* 2004, pp. 5-19

DESPONDS Didier, « Rénovation urbaine : mots d'aménageurs et paroles d'habitants », dans *Discours et sémiotisation de l'espace : les représentations de la banlieue et de sa jeunesse,* Espaces discursifs, Le Harmattan, 2012, pp. 17-35

DONZELOT Jacques, *La France des cités : le chantier de la citoyenneté urbaine,* Documents, Fayard, 2013, 200p

DUBET François, LAPEYRONNIE Didier, *Les quartiers d'exil,* L'épreuve des faits, Seuil, 1992, 246p

DUBOIS Jean-Luc, MAHIEU François-Régis, « La dimension sociale du développement durable : réduction de la pauvreté ou durabilité sociale ? », dans *Développement durable ? : Doctrines, pratiques, évaluations,* IRD, 2002, pp. 73-94

DURET Pascal, ROUSSEL Peggy, *Le corps et ses sociologies,* 128, Armand Colin, 2005, 128p

EATON Heather, « Quel rôle pour les religions dans une ère écologique ? », dans *Crise écologique, crise des valeurs ? Défi pour l'anthropologie et la spiritualité,* Essais biblique, Labor et Fides, 2010, pp. 127-142

EGGER Michel Maxime, « La création, lieu des énergies divines », dans *Crise écologique, crise des valeurs ? Défi pour l'anthropologie et la spiritualité,* Essais biblique, Labor et Fides, 2010, pp. 77-90

ENRIQUEZ Eugène, *Clinique du pouvoir – Les figures du maître,* Sociologie clinique, Erès, 2007, 238p

FARNELL Brenda, « Moving bodies, acting selves », *Annual Review of Anthropology,* 1999, pp. 341-373

FORT-JACQUES Théo, « Habiter, c'est mettre l'espace en commun », dans *Habiter, le propre de l'humain,* Armillaire, La Découverte, 2007, pp. 251-266

FOYER Jean, « Libérer et écologiser les sciences sociales », *Hermès*, *La Revue*, 2011, pp. 182-187

GALIBERT Charles, « Prolégomènes à une anthropologie de l'observateur et de l'acteur », *Revue internationale des sciences sociales,* 2004, pp. 507-518

GISEL Pierre, « Retour sur l'anthropocentrisme occidental. Son histoire différenciée, ses forces, ses risques », dans *Crise écologique, crise des valeurs ? Défi pour l'anthropologie et la spiritualité,* Essais biblique, Labor et Fides, 2010, pp. 91-103

GLOY Karen, « Les types fondamentaux des accès culturels à la nature », dans *Crise écologique, crise des valeurs ? Défi pour l'anthropologie et la spiritualité,* Essais biblique, Labor et Fides, 2010, pp. 235-246

GODELIER Maurice, LUSSAULT Michel, *La pratique de l'anthropologie : du décentrement à l'engagement,* Grands débats : mode d'emploi, Presses Universitaires de Lyon, 2016, 102p

GOTMAN Anne, « Sous la solidarité et le droit : l'hospitalité », dans *Repenser la solidarité,* Quadrige, Puf, 2011, pp. 599-617

GUILLE-ESCURET Georges, « Introduction – L'écologie, 'science de paille' ? », dans *L'écologie kidnappée,* Hors collection, Puf, 2014, pp. 13-31

GUY Bernard, « Ruptures urbaines : une pragmatique spatio-temporelle, *Parcours anthropologiques,* 2015, pp. 46-63

HALL Edward Twitchell, *La dimension cachée,* Points Essais, Points, 2014, 256p

HOURS Bernard, « Le développement durable, instrument d'intégration globale », dans *Développement durable ? : Doctrines, pratiques, évaluations,* IRD, 2002, pp. 287-297

ISTASSE Manon, « Expériences sensorielles et présence du passé dans les attachements à l'environnement urbain. Les résidents étrangers dans la médina de Fès », *Parcours anthropologiques,* 2015, pp. 84-100

KILANI Mondher, *Introduction à l'anthropologie,* Sciences humaines, Payot Lausanne, 1996, 368p

KOBELINSKY Carolina, *L'accueil des demandeurs d'asile. Une ethnographie de l'attente,* Essai, Éditions du Cygne, 2010, 270p

LALLIER Christian, « Le corps, la caméra et la présentation de soi », *Journal des anthropologues*, 2008, pp. 345-366

LAPLANTINE François, NOUSS Alexis, *Métissages,* Pauvert, 2001, 640p

LE BRETON David, *Marcher-Éloge des chemins et de la lenteur,* Suites, Métailié, 2012, 176p

LE BRETON David, *La saveur du monde. Une anthropologie des sens,* Traversées, Métailié, 2006, 456p

LE BRETON David, *Anthropologie du corps et de la modernité,* Quadrige, Presses Universitaires de France, 2013, 336p

LECLERC-OLIVE Michèle, « Entre mémoire et expérience, le passé qui insiste », *Revue Projet*, 2003, pp. 96-104

LECLERC-OLIVE Michèle, « Au-delà des épistémologies sédentaires. Les changements urbains au miroir de l'exil », *Parcours anthropologiques,* 2015, pp. 24-45

LECOINTRE Guillaume, « Préface », dans *L'écologie kidnappée,* Hors collection, Puf, 2014, pp. 1-12

LEE R.E. John, WATSON Rodney, BERNARD Valérie Lina, « Regards et habitudes des passants : les arrangements de visibilité de la locomotion », *Les annales de la recherche urbaine,* 1992, pp. 101-109

LEONOVA Tamara, « L'approche écologique de la cognition sociale et son impact sur la conception des traits de personnalité », *L'année psychologique,* 2004, pp. 249-294

LEVI-STRAUSS Claude, POUILLON Jean, *Race et histoire,* Folio Essais, Gallimard, 1987, 127p

LEVY André, « L'énigme de l'événement », *Connexions,* 2012, pp. 53-64

MARCHAL Hervé, STEBE Jean-Marc, « Quand cités HLM paupérisées et jeunes sont enfermés dans le même mythe », dans *Discours et sémiotisation de l'espace : les représentations de la banlieue et de sa jeunesse,* Espaces discursifs, Le Harmattan, 2012, pp. 61-76

MARTIN Jean-Yves, *Développement durable ? : Doctrines, pratiques, évaluations,* IRD, 2002, 344p

MARTIN Jean-Yves, « Introduction. Time and space of societies », dans *Développement durable ? : Doctrines, pratiques, évaluations,* IRD, 2002, pp. 13-22

MARTINEZ-IGLESIAS Mercedes, « L'information scientifique et technique, les mobilisations citoyennes et les effets de soutenabilité dans les conflits socio-écologiques », dans *Pour une socio-anthropologie de l'environnement – Tome 1 : Par-delà le local et le global,* Logiques Sociales, Le Harmattan, 2012, pp. 81-95

MORIN Edgar, *La Voie,* Essais, Fayard, 2011, 320p

MOROVICH Barbara, *Miroirs anthropologiques et changement urbain : qui participe à la transformation des quartiers populaires ?* Anthropologie critique, Le Harmattan, 2017, 296p

MOUSSAOUI Abderrahmane, « Observer en anthropologie : immersion et distance », *Contraste*, 2012, pp. 29-46

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, *La rigueur du qualitatif : les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique,* Anthropologie prospective, Éditions Academia, 2008, 365p

PAPAUX Alain, « Nature d'hier et d'aujourd'hui : de l'illimité à l'indisponible. Ou ne plus parier le genre humain », dans *Crise écologique, crise des valeurs ? Défi pour l'anthropologie et la spiritualité,* Essais biblique, Labor et Fides, 2010, pp. 113-126

PAUGAM Serge, *Repenser la solidarité,* Quadrige, Puf, 2011, 1008

PAUGAM Serge, « Préface à l'édition 'Quadrige'. Renforcer la conscience de la solidarité », dans *Repenser la solidarité,* Quadrige, Puf, 2011, pp. XI-XXI

PAUGAM Serge, « Conclusion. Vers un nouveau contrat social ? », dans *Repenser la solidarité,* Quadrige, Puf, 2011, pp. 949-980

PLANCHE Édith, *Éduquer à l'environnement par l'approche sensible : art, ethnologie et écologie,* Comprendre la société, Chronique Sociale, 2018, 491p

POIROT-DELPECH Sophie, RAINEAU Laurence, *Pour une socio-anthropologie de l'environnement – Tome 1 : Par-delà le local et le global,* Logiques Sociales, Le Harmattan, 2012, 240p

POIROT-DELPECH Sophie, RAINEAU Laurence, « Introduction : par-delà le local et le global », dans *Pour une socio-anthropologie de l'environnement – Tome 1 : Par-delà le local et le global,* Logiques Sociales, Le Harmattan, 2012, pp. 11-30

QUERE Louis, BREZGER Dietrich, « L'étrangeté mutuelle des passants : les modes de coexistence du public urbain », *Les Annales de la recherche urbaine*, 1992, pp. 89-100

QUERE Louis, « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », *Réseaux,* 2006, pp. 183-218

REGNIER Faustine, *L'exotisme culinaire. Essai sur les saveurs de l'Autre,* Le Lien social, Presses Universitaires de France, 2004, 270p

REGNIER Faustine, « Manger hors norme, respecter les normes », *Journal des anthropologues,* 2006, pp. 1-12

ROUAY-LAMBERT Sophie, « Bien commun et marginalité sociale : les utopies urbaines et sociales en question », *Transversalités,* 2016, pp. 51-68

ROUCH Philippe, « La nature, source d'inspiration spirituelle », dans *Crise écologique, crise des valeurs ? Défi pour l'anthropologie et la spiritualité,* Essais biblique, Labor et Fides, 2010, pp. 255-263

ROUSSEAU Max, « La densité fait-elle la mixité ? Politiques de densification et inégalités territoriales dans l'agglomération de Lyon », *Sociétés contemporaines*, 2017, pp. 23-50

SIMMEL George, *Les grandes villes et la vie de l'esprit. Suivi de « Sociologie des Sens »,* Petite Bibl. Payot, Payot, 2013, 107p

SIMONIN Jacky, « Pour une anthropologie empirique de l'événement », *Études de communication,* 1999, pp. 93-114

SOULE Bastien, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justificatifs de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives,* 2007, pp. 127-140

THERY Irène, « Transformations de la ville et 'solidarités familiales' : questions sur un concept », dans *Repenser la solidarité,* Quadrige, Puf, 2011, pp. 147-168

THOMAS Rachel, « La marche en ville. Une histoire de sens », *L'Espace géographique*, 2007, pp. 15-26

TURPIN Béatrice, *Discours et sémiotisation de l'espace : les représentations de la banlieue et de sa jeunesse,* Espaces discursifs, Le Harmattan, 2012, 204p

WHITE Lynn, « Les racines historiques de notre crise écologique », dans *Crise écologique, crise des valeurs ? Défi pour l'anthropologie et la spiritualité,* Essais biblique, Labor et Fides, 2010, pp. 13-24

WINKIN Yves, LAVADINHO Sonia, « Quand les piétons saisissent la ville. Éléments pour une anthropologie de la marche appliquée à l'aménagement urbain », *Le Harmattan,* 2004, pp. 33-41

ZANCARINI-FOURNEL Michelle, « Généalogie des rebellions urbaines en temps de crise (1971-1981) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire,* 2004, pp. 119-127

Bibliographie complémentaire

PANASSIER Catherine, « Politique de la ville dans le Grand Lyon : l'exemple de Vaulx-en-Velin – contribution à une histoire du Grand Lyon », 2009, pp. 1-37

Article « Vaulx-en-Velin n'est plus une banlieue ! », *in* Points d'actu !, 2008, pp. 1-11

Annexes

Transcriptions des entretiens d'enquête

Entretien avec Ursula (16/02/2018)

[Premier extrait. 0 :00 – 14 :32]

MOI (0 :00) : en fait je voulais me…Hh…M'orienter dans des…Des questions d'engagement dans l'écologie et la solidarité et le développement en sensé large pour l'instant et…Par rapport aux missions dans lesquelles je me retrouve actuellement moi aussi…Du coup en fait, si on part avec la première question hh…Si vous pouvez présenter en fait les missions dans vous êtes en charge dans le cadre de la mairie de Vaulx-en-Velin, voilà, de votre statut…Général…

(Le ton de mon discours à l'air incertain, il dénote la crainte de ma part due à un sens de jugement que j'éprouve de la part de l'interlocutrice. J'éprouve un sens d'inconfort au début de cet entretien).

URSULA (0 :45) : Mh-mh. Alors je suis chargée de mission, économie sociale et solidaire et création d'activité, donc d'une part sur l'économie sociale et solidaire ça veut dire favoriser l'émergence le développement d'activités socialement innovantes, avec un prisme d'activités économiques, c'est-à-dire avec des salariés

(Elle parle, me semble-t-il, sur un ton 'contenu' et linéaire, comme si elle se souciait de bien maitriser ses mots, dans un rythme de discours plutôt lent)

MOI (1 :13) : Mh-mh.

URSULA (1 :14) : Hh...Et dans un second temps dans la création d'activités mon rôle a plutôt consisté à établir un état de lieu des acteurs de l'accompagnement à la création d'activités…Réorganiser cet accompagnement sur le territoire de la ville et coordonner un réseau d'acteurs, globalement.

MOI (1 :40) : Mh-mh. Ehm...Vous travaillez aussi…Avec des réseaux de…Volontaires, de bénévoles ?

URSULA (1 :55) : Non.

MOI (1 :56) : Non ?

URSULA (1: 57) : Non.

MOI (1 :57) : Mh-mh.

URSULA (1 :58) : Non non on est un service, on est, je suis intégré au service économique de la ville de Vaulx-en-Velin et, non on n'est pas du tout, en lien avec...

MOI (2 :05) : Ok.

URSULA (2 :06) : Voilà, il se peut qu'on accueille des stagiaires mais c'est…

MOI (2 :09) : Mh-mh. Mh-mh.

URSULA (2 :09) : ...C'est assez rare. Donc non.

MOI (2 :11) : D'accord. Eh…Bah, je peux démarrer aussi avec la question, juste un peu de *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* questions…Et hahhh…Je vous demanderai alors quel est en fait…Comment vous êtes en relation avec Anciela et…Le cadre de la «Maison pour agir» à Vaulx-en-Velin, quel rapport de nature professionnelle vous avez…

URSULA (2 :34) : Bah déjà c'est une structure de l'ESS, ils sont installés sur le territoire de Vaulx-en-Velin, donc moi en général j'ai pour principe d'aller voir les structures qui sont sur le territoire, surtout quand elles arrivent, quand elles sont nouvellement arrivées, pour voir comment elles comptent travailler sur le territoire et peut être voir qu'est-ce qu'on peut faire ensemble.

MOI (2 : 48 ET 2 :53) : Mh-mh.

URSULA (2 :55) : Et est-ce qu'elles ont besoin d'aide, de soutien…Voilà, donc déjà une première, en général je fais une première rencontre un peu informelle pour me présenter et qu'eux ils se présentent. Hem, ensuite s'il y'a des choses à faire ensemble on les envisage, sinon j'essaie d'établir des partenariats ; voilà donc la «Maison pour agir» a collaboré avec nous sur un projet de création d'une accorderie à Vaulx-en-Velin...

MOI (3 :23) : Mh-mh.

URSULA (3 :24) : Voilà. Notamment avec des habitants du quartier des Noirettes implantés à la «Maison pour agir»...

MOI (3 :24) : Mh-mh.

URSULA (3 :33) : Et puis au bout d'un moment pour aider le groupe à s'autonomiser. Hhh, et, hh...Ben à gérer son projet tout seul quoi voilà.

MOI (3 :44) : Mh-mh.

URSULA (3 :45) : C'est un projet qui n'a pas abouti, pour plusieurs raisons, d'une part parce que on a essayé de...Ehm, comment dire...On est parti d'un projet très très lourd et on a essayé de le faire adopter par des habitants et il aurait fallu faire l'inverse, c'est-à-dire permettre aux habitants d'avoir des pratiques d'échange et après, si ça les intéressait monter une structure…

MOI (4 :09) : D'accord.

URSULA (4 :10) : Exceptera exceptera. Mais voilà c'était un premier partenariat avec Anciela et puis...

MOI (4 :16) : Mh-mh.

URSULA (4 :17) : Et puis on a mis en place un événement qui s'appelle le Café CREA qui est un événement autour de la création d'activité et on voulait avoir un, et donc il y avait plusieurs ateliers, on voulait avoir un atelier autour de l'économie sociale et solidaire…

MOI (4 :31) : Mh-mh.

URSULA (4 :32) : et on avait invité Anciela à participer à ce qu'ils ont fait quoi.

MOI (4 :35) : D'accord oui.

URSULA (4 :35) : Voilà.

MOI (4 :37) : Et la...En fait c'est quoi une accorderie ?

URSULA (4 :39) : Une accorderie c'est un système d'échanges, de services...

MOI (4 :43) : Mh-mh.

URSULA (4 :44) : Ehm...Qui est labellisé puisqu'il y a un réseau d'accorderies, ça vient du Québec, hem donc c'est un, il faut qu'il y' a un lieu, donc il faut trouver un local et il faut qu'il y'a un salarié.

MOI (4 :57) : Mh.

URSULA (4 :57) : Ce qui est très très lourd pour des habitants de se projeter quand c'est, on n'a même pas commencé à faire des échanges, c'est très très lourd de se projeter sur il faudra payer un local et payer un salarié.

MOI (5 :08) : Mh-mh.

URSULA (5 :08) : Voilà.

MOI (5 :09) : D'accord oui. Donc en fait le projet, en fait est parti sans interpeller les volontés, les opinions des habitants.

URSULA (5 :18) : Non, le projet est parti au départ, on avait, on avait présenté différents types de projets aux habitants, des projets dont ils pourraient se saisir.

MOI (5 :26) : Mh-mh.

URSULA (5 :27) : Et donc il y avait l'accorderie de Lyon du 8ème qui était venue et il y'a pas mal d'habitants et de centres sociaux qui étaient intéressés par ce type de projet.

MOI (5 :34) : Mh-mh.

URSULA (5 :35) : Donc on a réuni ces gens-là, d'abord les, les structures pour savoir si elles joueraient le jeu, c'est-à-dire si elles réorienteraient des habitants vers ce type de projet...

MOI (5 :45) : Mh-mh.

URSULA (5 :46) : Et si elles accepteraient de les accompagner, hh la ville voulait pas faire son projet toute seule dans son coin, et après on a réuni des habitants, on a fait une réunion publique et il y a des habitants qui se sont trouvés intéressés pour mettre en place ce projet.

MOI (6 :00) : Mh-mh.

URSULA (6 :01) : Mais je pense qu'ils n'ont pas mesuré à quel point c'était lourd...Ehm…Voilà. Et puis il y a eu aussi des problèmes de leadership, c'est-à-dire qu'on a fait une réunion publique qui ressemblait des habitants du Sud, du Nord exceptera, ehm...Et tous ces gens-là ils ont au départ décidé de travailler ensemble mais il y en a certains qui ont pris un peu la leadership et les autres n'ont pas accepté et...Voilà.

MOI (6 :27) : D'accord ouais.

URSULA (6 :28) : Ça a avorté quoi.

MOI (6 :29) : Ouais donc il y avait des niveaux d'intérêt différents…

URSULA (6 :31) : Oui.

MOI (6 :32) : …Selon les franges de la population locale…

URSULA (6 :32 ET 6 :33) : …Oui.

MOI (6 :33) : D'accord…Mh. Et…Mh-mh. Par rapport au café CREA ça a mieux marché ?

URSULA (6 :45) : Haha, Oui. Alors aaa ça a mieux marché parce que là c'était un événement où on avait réuni tous les partenaires de l'accompagnement à la création d'activité donc il y avait une bonne vingtaine de partenaires, mhmm...C'est un événement qui s'adressait aux porteurs de projets, donc les gens pouvaient s'inscrire dans des ateliers pour avoir de l'information, voilà, s'orienter, savoir partir être accompagnés, rencontrer d'autres porteurs de projet pour échanger avec eux...

MOI (7 :14) : Mh-mh.

URSULA (7 :16) : Voilà donc là ça a plutôt bien marché, là où on a eu des difficultés, c'est un événement qu'on a mis en place en très peu de temps, il y avait une commande politique donc l'événement était mis en place entre septembre et mi-novembre, ce qui est très très court pour réunir vingt structures...

MOI (7 :30) : Mh-mh.

URSULA (7 :32) : Leur faire co-animer des ateliers, enfin bon c'était très très lourd.

MOI (7 :36) : Mh-mh.

URSULA (7 :37) : Voilà le bémol est un peu là-dessus. On va reconduire cet événement, cette fois on va s'y préparer bien plus en amont, ce qui facilitera les choses quoi. Voilà.

MOI (7 :47) : Mh-mh, d'accord. D'accord. Donc, mais je n'ai pas compris tout à fait le concept du Café CREA, en fait il s'agit de faire des ateliers...

[Le rythme de mon discours est en train d'accélérer. Mon interlocutrice garde une sonorité de voix constante, sans variations remarquables.]

URSULA (7 : 55) : Oui. Pour...

MOI (7 :56) : participatifs, de co-animer pour…

URSULA (7 :58) : Voilà pour proposer aux gens qui veulent créer leur entreprise d'avoir des informations plutôt que de venir à des stands hham, où chacun fait la queue devant les stands pour demander voilà, moi sur mon projet je veux faire ça exceptera. Là c'est une, une, une espèce de table ronde...

MOI (8 :17) : Mh-mh.

URSULA (8 :18) : sur différentes thématiques, donc il y avait une thématique économie sociale et solidaire, il y avait une thématique artisanale, une thématique réseaux, comment faire du réseau…

MOI (8 :28) : Mh-mh.

URSULA (8 :29) : Une thématique un peu sur tout ce qui est développement numérique, ces outils-là, comment je peux les utiliser, à quoi ils servent…Voilà donc les gens s'inscrivaient dans des ateliers qui les intéressaient…

MOI (8 :40) : Mh-mh.

URSULA (8 :40) : Et, et…Non seulement pouvaient avoir accès à l'information et en plus ils pouvaient échanger avec d'autres porteurs de projets ce qui leur permet aussi de faire du réseau...

MOI (8 :52) : Mh-mh.

URSULA (8 :53) : …Déjà dès le départ de leur projet quoi.

MOI (8 :54) : Mh-mh. Et les porteurs de projets c'est des porteurs de projets dans le cadre d'Anciela ou...

URSULA (8 :59) : Ah non non c'est tous types de création d'activités.

MOI (9 :00) : Mh-mh.

URSULA (9 :01) : Il y avait Anciela, a co-animé un atelier mais il y avait des projets artisanaux, il y avait des projets d'entreprise, tous types.

MOI (9 :12) : D'accord oui.

URSULA (9 :12) : Pas que, non non non non c'était pas un café Créa pour Anciela.

MOI (9 :15) : Mh-mh.

URSULA (9 :15) : Ch-ch *(on dirait qu'elle aille souligner son propos en faisant claquer sa langue).*
Non c'est un événement initié par la ville en partenariat avec toutes les structures d'accompagnement voilà

MOI (9 :22) : Mh-mh. D'accord. Et, parce qu'en fait quand vous dites, hem, quand, quand vous dites *(il y a un bruit qui intervient, comme si mon interlocutrice tripotais sur son portable ou sur le clavier de son ordinateur)* que par exemple ces lieux pour monter, pour favoriser en fait la *(? je ne comprends pas le mot suivant)* entreprise, ne se veut pas un lieu comme, comme en fait un lieu de rencontre autour du stand pour que les gens...

URSULA (9 :43) : Non. Non.

MOI (9 :44) : ...Parce qu'en fait Anciela fait ça aussi. Fait, enfin, organise des stands, souvent, pour que les gens puissent avoir l'information, pour pouvoir...

URSULA (9 :52) : Oui, ça arrive. Mais en fait on a déjà sur la ville des structures qui font comme ça chacune, des animations dans leur coin, ça peut être des stands, ça peut être des rencontres où ils réunissent par exemple dix personnes, ils leur expliquent voilà, vous avez un projet ben voilà il faut faire comme ci comme ça, on peut vous aider, on peut vous conseiller et voilà ça existe déjà.

MOI (10 :11) : Mh-mh.

URSULA (10 :12) : Là l'idée c'était de ressembler tous les partenaires au même endroit pour que les gens par exemple moi je veux créer mon entreprise, j'en suis, je ne sais pas, j'ai une idée mais je ne sais pas encore exactement comment je vais la mener...

MOI (10 :24) : Mh-mh.

URSULA (10 :25) : Quel statut je vais adopter, voilà. Là il y a tout le monde au même endroit sur une journée et je peux tous les rencontrer.

MOI (10 :34) : Mh-mh.

URSULA (10 :34) : Donc non seulement je peux participer à des tables rondes, c'est-à-dire échanger et avoirs des informations, mais je peux aussi les rencontrer en dehors.

MOI (10 :41) : D'accord.

URSULA (10 :42) : On avait mis en place de petits espaces où les gens pouvaient se rencontrer sans faire vraiment des stands mais des petites tables où les gens voilà pouvaient se rencontrer, prendre rendez-vous, se donner des coordonnées, exceptera quoi.

MOI (10 :52) : Mh-mh, d'accord, mh. Et donc en fait vous voyez en fait, seulement le fait de prendre de l'information comme un peu, pas suffisant, hmmm, par rapport à la capacité d'écrire quelques choses, d'agir...

URSULA (11 :10) : Non, ce n'est pas suffisant, non. Non non ce n'est pas suffisant ah ben moi je peux prendre de l'information, il y en a partout de l'information.

MOI (11 :16) : Mh-mh.

URSULA (11 :17) : …Si on ne sait pas quelle information prendre…

MOI (11 :18) : Bah...

URSULA (11:20) : Par exemple au même temps le box *(?je ne suis pas sûr du mot suivant)* café Créa on a distribué *(pff, bref soupire)* on a réalisé, c'est pour ça que j'avais fait un diagnostic, ils distribuaient une plaquette…*(Il y a un bruit de manipulation de papier, je me rappelle qu'en ce moment elle était en train d'extraire des plaquettes d'une confection en papier posée sur son bureau)* l'on reprend justement toutes ces informations pour que les gens, parce qu'ils existent plein d'endroits où aller se renseigner. Mais lequel sera bon pour moi par rapport à mon projet. C'est ça la question...

MOI (11 :41) : Mh-mh.

URSULA (11 :42) : …Quand je veux créer une activité. Donc, du coup, *(il y a un bruit de déchirement, elle était en train de déchirer le papier d'une plaquette de la confection qu'elle avait récupérée)*, on s'est dit, voilà on va mettre en place, on va créer quelques choses, un outil où, voilà, moi j'en suis *(en ce moment sa voix est plus forte, je me rappelle qu'elle était tendue vers moi pour me montrer la plaquette, en partie déchirée)*, par exemple à l'étape 1, il faut que je clarifie mon idée, qui je peux aller voir, ben je peux aller voir tout cela.

MOI (11 :59) : Mh-mh.

URSULA (12 :00) : Hhh…J'ai déjà bien clarifié mon idée, je sais exactement ce que je vais faire, par exemple je veux monter une ressourcerie pour recycler, récupérer des vêtements, des objets et les revendre exceptera…

MOI (12 :14) : Mh-mh.

URSULA (12 :15) :…Bon il faut que je structure mon projet et hop, c'est plutôt cela voilà. Et exceptera quoi.

MOI (12 :20) : D'accord. Un accompagnement...

URSULA (12 :20) : Par exemple j'ai déjà mon entreprise mais j'ai besoin de développer mon business, donc ça veut dire qu'il faut, et bah peut être que je trouve un local plus grand mais aussi que je trouve d'autres entreprises pour faire du réseau, avec qui, comment, voilà c'est, voilà.

MOI (12 :37) : Mmmh.

URSULA (12 :37) : Donc selon les étapes où on en est on a après toutes les structures qui sont bien nombreuses, donc *(il y a encore un bruit de manipulation de papier, je me rappelle qu'elle était en train de feuilleter les pages d'une plaquette ; peut-être s'agissait-il toujours de celle qu'elle avait déchirée)* elles sont tellement nombreuses que justement…

MOI (12 :44) : Ah et Anciela du coup fait, oui…

URSULA (12 :46) : Oui. Et Anciela est dedans.

MOI (12 : 46) : fait partie. Est un partenaire...

URSULA (12 : 48) : Voilà. D'accord, d'accord.

MOI (12 :51) : Et, et, ehm, le public en fait…Vaudois...Ehm…A recours plutôt à…A des…A des associations, parmi celles-ci plutôt que d'autres ou…Ou c'est…C'est *(? je ne comprends pas la suite. Il y a de nouveau de l'hésitation dans la formulation de ma question ; un écho à la situation de début d'entretien, où je ne me sentais pas très à l'aise)*

URSULA (13 :01) : Alors on a déjà un panel qui est très très riche sur le territoire, là il y avait plus de vingt structures…
(L'interlocutrice a recommencé à manipuler des pages de la plaquette)

MOI (13 :04) : Mh. Oui.

URSULA (13 :07) : Donc c'est, c'est énorme.

MOI (13 :10) : Ouais, mais je veux dire en fait le public fait plutôt recours à cette, à cette initiative-là plutôt qu'à une autre ou…C'est

URSULA (13 :14) : Ehm, beaucoup beaucoup, on a beaucoup de projets qui en sont, en fait à Vaulx-en-Velin beaucoup de gens veulent créer leur activité parce qu'ils sont au chômage ou RSA *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)*, qu'ils ne trouvent pas d'emploi, donc ils disent « Je vais créer mon emploi ».

MOI (13 :25 ET 13 :28 ET 13 :30) : Mh-mh-mh.

URSULA (13 :30) : Donc souvent la porte d'entrée, ce qu'on appelle l'amorçage pour amorcer le projet c'est Positive Planète,

MOI (13 :37) : Mh-mh.

URSULA (13 :38) :..Ca peut être Anciela selon le type de projet.

MOI (13 :41) : Mh-mh-mh.

URSULA (13 :42) : Si c'est des projets justement écologiques et solidaires…

MOI (13 :45) : Oui…

URSULA (13 :46) : Mais c'est principalement Positive Planète qui après réoriente selon les cas…

MOI (13 :50) : pas comprit

URSULA (13 :51) : Voilà, on a aussi des coopératives d'activités et d'emploi qui sont des structures qui font du portage salarial.

MOI (13 :58) : Mh-mh.

URSULA (13 :58) : C'est à dire qu'au lieu de prendre le risque de créer mon entreprise je vais dans une

coopérative et je suis salariée de la coopérative et c'est elle qui porte mon activité.

MOI (14 :08) : Ah d'accord.

URSULA (14 :08) : C'est elle qui porte le statut juridique et moi, je suis salarié.

MOI (14 :13) : Mmhh…

URSULA (14 :13) : Donc ça me permet de tester mon activité, voir si ça marche ou pas…Voilà.

MOI (14 :16) : Mh-mh. Avec un accompagnement financier...

URSULA (14 :20) : Et si ça marche je peux devenir coopérateur, m'associer avec eux, si ça ne marche pas ben je laisse tomber.

MOI (14 :25) : Mh-mh.

URSULA (14 :26) : En prenant moins de risque qu'en ayant immatriculé une entreprise, quoi.

MOI (14 :29) : Mh-mh. D'accord, je vais juste contrôler si ça a enregistré, cette…première partie…

URSULA (14 :32) : Oui.

[Pendant ce premier extrait de retranscription d'entretien, après les premières minutes de conversation le ton de mon interlocutrice m'a semblé un peu plus intense et impliqué dans l'échange. Pendant les minutes finales elle pouvait même me couper la parole avant que j'aie terminé la formulation de quelques 'longues' questions].

[Je réattaque l'entretien en faisant commencer un nouvel enregistrement, après m'être assuré, dans l'ambiance silencieuse que je partageais avec Ursula, de la bonne réalisation de cette première trace audio]

[Deuxième extrait. 0 :04 – 15 :09]

MOI (0:04) : Merci, Ehm...Après, l'ordre des questions voyez n'est pas, n'est pas strictement celui-ci parce qu'après la conversation s'étend hem....*(des instants de silence)* Et enf, oui…Hm hm hm…Ah oui par exemple si on parle maintenant du, de l'initiative du composteur voilà, dans le développement durable, qui a été inauguré récemment par un collectif d'habitantes le Vaulx 'le Long terre, à Chemin de la Ferme...Vous êtes au courant, hem de cette initiative parmi celles dans le développement durable à niveau local ou pas?

URSULA (0 :55) : Oui. Oui oui oui oui je suis au courant, d'une part parce que bah Anciela m'informe et puis je travaille aussi en lien avec justement ma collègue du service développement durable, enfin les villes durables...

MOI (1 :07) : Mh-mh-mh.

URSULA (1 :08) : Donc voilà, j'essaie de me tenir au courant, je n'étais pas à l'inauguration parce que je n'étais pas là…Eehm mais je trouve que c'est une très bonne initiative d'ailleurs qui va être renouvelée puisqu'il y a des réunions pour proposer aux habitants bientôt là de...De créer leur, leur composteur dans leur quartier.

MOI (1 :27) : Mh-mh-mh, les modes d'emploi.

URSULA (1 :29) : Donc voilà, non je trouve que c'est, c'est très bien, c'est très bien dans la mesure où ehm…Ce sont des initiatives que les habitants mettent en place.

MOI (1 :40) : Mmmhh…

URSULA (1 :40) : Justement, et cette démarche-là est toujours plus intéressante que quand elle vient du haut et qu'on essaie de, voilà, de dire aux gens 'Bah voilà ça c'est bien, vous devriez faire ça'.

MOI (1 :52) : Mh-mh-mh.

URSULA (1 :53) : …Mh, non ça ne marche pas, on l'a testé nous avec l'accorderie, c'est, c'est, ce n'est pas une bonne…

MOI (1 : 56) : pas compris

URSULA (1 :58) : Ce n'est pas une bonne chose mais là aussi il y avait une commande politique…

MOI (2 :01) : Mmh...

URSULA (2 :01) : …D'initier ce projet, voilà. Moi je trouve que c'est plus intéressant que de faire dans l'autre sens, c'est-à-dire le travail qu'a fait Anciela, d'aller interroger les habitants...

MOI (2 :12) : Mh-mh.

URSULA (2 :13) :…De leur demander sur quoi ils ont envie d'agir, sur quoi ils s'engageraient…Et puis après bah voilà de les soutenir dans, dans, dans, dans ce qu'ils veulent faire…mais pas de leur imposer, c'est plutôt une bonne chose.

MOI (2 :24) : Et donc ils étaient passés par vous…Ou par…Des collègues…

URSULA (2 :26) : Non, ils n'étaient pas passés par moi, non. Non.

MOI (2 :30) : Mh. Mh.

URSULA (2 :31) : Non parce que moi pour rappel je travaille au service économique…

MOI (2 :36) : Mh-mh.

URSULA (2 :37) : …Ce qu'il signifie que je m'occupe principalement des associations ou des scoops, des entre, enfin voilà des, des, mais pour ce qui concerne les associations celles qui ont des salariés.

MOI (2 :49) : Mh-mh.

URSULA (2 :52) : Et qui ont un projet économique. Voilà. Ou des porteurs de projets qui veulent créer

leur activité avec une association.

MOI (2 : 57) : Mh-mh.

URSULA (2 :58) : Mais derrière il y a toujours cette idée là d'un projet économique.

MOI (3 :03) : Mh-mh.

URSULA (3 :04) : Donc non les, les…Je m'intéresse bien sûr aux composteurs, je trouve ça sympa. *(Shh, un léger soupire)* Mais voilà, ça ne rentre pas dans mes missions.

MOI (3 :11) : Mh-mh. D'accord, et…Et en fait par exemple autour de cette initiative du composteur vous pensez du coup au fait que les habitants s'impliquent bien, qu'ils ont une représentation positive ou engagée du compostage ?

URSULA (3 :33) : Globalement à Vaulx-en-Velin ?

MOI (3 :35) : Oui. On parle…

URSULA (3 :36) : Ah non. Non pas du tout non. Non, je pense qu'il y'a un énorme travail à faire de sensibilisation, d'information, de rencontre, d'initiatives…Non non à Vaulx-en-Velin vous vous promenez dans n'importe quel quartier, développement durable, pftt. Non, ce n'est pas encore ça quoi. Non.

MOI (3 :45) : Mh-mh.

MOI (3 :54) : Mh. D'accord. Mh. Et l'initiative en fait dans le…D'entreprenariat dans le cadre du café Créa, ça concerne aussi le développement durable ou…

URSULA (4 :08) : Certaines initiatives…

MOI (4 :10) : Certaines commencent *(? Je ne comprends pas le mot suivant)*

URSULA (4 : 10) : Oui, oui ils peuvent le, oui oui, ils peuvent le concerner oui.

MOI (4 :14) : Et les habitants vous croyez les habitants sont plutôt, plus impliqués dans ces, dans ces démarches-là plutôt que dans des…Ehmmm…Dans des démarches de type, de type économie…Économie solidaire comme, ou écologie, combles composteurs ? Vous croyez en fait, vous voyez les habitants locaux qui s'intéressent plutôt à des démarches d'entreprenariat, plutôt que, plutôt que…

[L'interlocutrice soupire et souffle comme si elle était un peu irritée]

…Valorisation de l'écologie…

URSULA (4 :46) : Oui, oui, les, les gens ils ont besoin de, de, de vivre et de manger quoi.
On va commencer par le début.
(Son ton, en ce moment, parait brusque, presque contrarié)

MOI (4 :52) : Mhh.

URSULA (4 :53) : Donc ils ont besoin d'avoir un salaire. Shh *(elle fait un léger soupire)* on a quand même beaucoup, beaucoup de gens qui ont peu de qualifications, on est sur un territoire très pauvre avec très peu de qualifications, je parle dans la majorité ah, je, je…Voilà

(En ce moment son ton semble se 'calmer')

MOI (5 :06) : Mh-mh.

URSULA (5 : 10) : Donc la principale question pour les gens c'est en quoi je peux créer mon emploi.

MOI (5 :17) : Mh...

URSULA (5 :18) : Donc ça va être souvent pour les hommes souvent dans le, le BTP, ah je suis plâtrier peintre, maçon, voilà des, des...

MOI (5 :27) : Mh, mh.

URSULA (5 :28) : Voilà on a beaucoup beaucoup d'entrepreneurs dans le BTP.

MOI (5 :30) : Mhh…

URSULA (5 :32) : Voilà, si non dans les services à la personne, dans voilà dans des, des métiers hem, je vais dire qui demandent peu de qualifications. Et, hmmm...Ca n'empêche pas les gens de s'intéresser à l'écologie mais je croix qu'il ont d'abord besoin…

MOI (5 :48) : Mhh.

URSULA (5 :48) : De résoudre des problèmes plus importants pour eux quoi et plus vitaux.

MOI (5 :54) : Mhh, vous parlez de la population en général ou de franges spécifiques de population, par ex. les jeunes par rapport aux plus a…Aux adultes ou, ou même

URSULA (6 :03) : Non non, là je, je généralise, je parle plutôt de la population qui est, qui...Veut, veut créer son activité. Voilà.

MOI (6 :14) : Mhh.

URSULA (6 :14) : Hhm…Ceux qui ont un projet pour entreprendre, un projet d'entreprenariat, shh *(elle fait un léger soupire)*, je parle plutôt de ceux-là.

MOI (6 :20) : D'accord.

URSULA (6 :22) : C'est-à-dire qu'ils veulent créer leur emploi pour sortir du RSA, du chômage…

MOI (6 : 27) : Mh-mh. Parce que pendant notre échange lors de l'évènement de la projection du film Demain…

URSULA (6 :33) : Oui.

MOI (6 :34) : On parlait aussi de la problématique des jeunes qui me semble qui touche en fait à ça.

C'est-à-dire que les jeunes aussi peuvent se sentir concernés par ces problèmes de manque de travail du coup en fait ils auraient aussi ces priorités-là…

URSULA (6 :46) : Bien sûr oui oui les gens sont concernés.

MOI (6 :50) : Mhh…

URSULA (6 :50) : Mhh…Je, je n'ai pas d'éléments pour vous dire si par exemple il y a beaucoup de gens qui veulent créer leur emploi. Je, je je ne sais pas.

MOI (6 :55 ET 6 :57) : Mh.

URSULA (6 :58) : Je ne sais pas. Je, je, je n'ai pas d'éléments de ce type-là. Shh *(elle fait un léger soupire)*

MOI (7 :00) : Bon mais après ce n'est pas ça. Ce n'est pas de ça…

URSULA (7 :03) : Et dans quelle catégorie de, de, d'activité quoi, ça je ne sais pas. Mh.

MOI (7 :08) : Mh, oui. Mh, parce que...Je ne sais pas en fait s'il y'a des initiatives comme les fours à pain dans le…dans la place du Mas qui était, qui était créée récemment ehh…Et aussi le…Me semble *(je ne suis pas sûr des mots suivants)*, si ça en fait ça peut toucher aussi des thématiques de création du lien social aussi envers les jeunes…Ehh…Mh.

URSULA (7 :29) : Oui. Oui, oui oui. Bah par exemple au café Créa qu'on avait organisé au mois de novembre...

MOI (7 : 35) : Mhh…

URSULA (7 :35) Dont je vous parlais tout à l'heure…

MOI (7 :36) : Mhh...

URSULA (7 :36) : Il y a eu une des, des structures d'accompagnement qui s'appellent l'ADI, c'est de l'aide au microcrédit, qui avait monté un, un atelier avec des jeunes dont des jeunes du lycée des Canuts et des jeunes de la mission locale…

MOI (7 :55) : Mh-mh.

URSULA (7 :56) : Voilà pour les sensibiliser justement à l'entreprenariat, pff *(elle soupire légèrement)* et, et on a eu…Je ne sais pas si *(?)* 18 jeunes qui étaient présents...Hham…Dans l'aller-retour j'avais fait de petits questionnaires un peu d'évaluation, on a dû avoir allez une dizaine de retours de questionnaires et il y en avait 4,5 qui envisageaient de créer leur activité.

MOI (8 :18) : Mh-mh.

URSULA (8 :18) : Alors ça va de…Je vais ouvrir un bureau de tabac à…Je veux animer des événements, enfin voilà…

MOI (8 :26) : Ouais.

URSULA (8 :26) : Ce n'est pas forcément dans l'écologie…

MOI (8 :28) : Oui oui. Ce n'est pas forcément à la «Maison pour agir». Hm.

URSULA (8 :32) : Non.

MOI (8 :33) : En fait on voit à la «Maison pour agir»...

URSULA (8 :33) : Mais…Ce sont des petits exemples ah, c'est vraiment, voilà…

MOI (8 :36) : Mhhh.

URSULA (8 :37) : C'est, c'est, c'est vraiment, voilà, 18 personnes basé*(?)*, c'est toute petit.

MOI (8 :39) : Ouais. Mh…

URSULA (8 :41) : Mais bon.

MOI (8 :42) : Parce qu'on voit par exemple le…A la «Maison pour agir» des…Plu, plutôt on va dire, enfin cibler des participants du coup, des, des femmes en fait, des…Ehmmm…

URSULA (8 :55) : Ce qu'on a vu hier.

MOI (8 :55) : Ouais.

URSULA (8 :55) : Il y avait dix femmes, certaines assez jeunes, mais enfin qui sont déjà mères de famille donc...Qui...

MOI (9 :03) : Pourquoi en fait vous pensez qu'il y'a, qu'il y'a une majorité de femmes ?

URSULA (9 :08) : Ban je pense que déjà hem, je pense que les, les, sur des quartiers comme ça, mhmm, un ça fait un, un...Les familles ils sont sensibles, ehm…A mon avis il n'y a pas de liens entre…Pauvreté et sensibilité à bien manger, bien vivre exceptera, on le voit avec les distributions de l'association Vrac…

MOI (9 :33) : Mh-mh.

URSULA (9 :33) : il y a eu une aux Noirettes aussi...Permettre aux gens qui n'ont pas beaucoup de ressources d'accéder à une nourriture saine exceptera, on voit bien que ça marche, que les gens, les gens ils sont intéressés…

MOI (9 :44) : Mh-mh.

URSULA (9 :45) : Donc je pense que, voilà, ehm...C'est peut-être une idée reçue mais il me semble qu'une mère de famille, bah elle veut que ce soit bien pour ses enfants, que ce soit sain, a peut-être qu'elles sont plus sensibilisées qu'avant d'avoir des enfants parce que, quand on est jeune on s'en fiche un peu.

MOI (10 :04) : Mh-mh. Mh-mh.

URSULA (10 :06) : Voilà. Mais c'est un sentiment ha, ce n'est pas une…

URSULA (10 :06) : Voilà. Mais c'est un sentiment ha, ce n'est pas une…

MOI (10 :09) : Mh-mh.

URSULA (10 :09) : ...Une insertion quoi, je veux dire, je n'en sais rien.

MOI (10 :12) : Mh-mh.

URSULA (10 :12) : Mais effectivement ce sont...Beaucoup beaucoup de femmes qu'on voit s'investir ...Sur des projets dans les quartiers quoi.

MOI (10 :19) : Mh-mh.

URSULA (10 :20) : …On voit peu les hommes.

MOI (10 :22) : D'accord. Oh je me suis demandé en fait, en tant que chercheur, pourquoi ehm…Oui, parce qu'en fait, peut-être les hommes hemmm…Du coup pref…Parce que…En fait quand on était au marché pour compte d'Anciela pour chercher à sensibiliser les gens, il y a une représentation qui est sortie, en fait le fait que les, les femmes s'intéressent plus qu'aux hommes en fait, l'écologie…

URSULA (10 :51) : Oui.

MOI (10 :51) : Ehmm, que...Que pour les hommes ce n'est pas vraiment leur truc. *(?)*, Je peux…Vous avez, vous avez entendu vous aussi de ces…Ces conceptions, ces histoires…Ou…

URSULA (11 :04) : Ehmm non je ne les ai pas entendues, mais on se rend compte que…Sur des projets ehm…On a en général une majorité de femmes qui, qui s'impliquent.

MOI (11 :06) : Mhhh…

URSULA (11 :06) : Quel que soit, ce n'est pas spécifiquement par rapport à l'écologie…

MOI (11 :08) : Ouais.

URSULA (11 :20) : Ehmm…Mais, sfff voilà. C'est souvent des femmes quoi.

MOI (11 :24) : Mh-mh.

URSULA (11 :25) : Mh. Et…Voilà on est en fait sur les…

MOI (11 :29) : Alors, c'est peut-être dommage. Je, je, je vous interromps juste parce que je viens de penser à quelques choses, c'est-à-dire qu'on a par exemple sur le quartier du Mas du Taureau là au chemin du Grand Bois à Bricologis…

MOI (11 :39) : Mh-mh.

URSULA (11 :40) : Ehmm…ça fait un moment que je ne suis pas allé les voir mais je pense que là il peut y avoir une entrée pour un public masculin pour être sensibilisé à, ehm…Une petite part du développement durable qui est celle du réemploi, de la rénovation, des choses comme ça quoi.

MOI (11 :59) : Oui. Oui on parlait de l'architecture, de la rénovation architecturale dans les espaces

ouverts aussi.

URSULA (12 :05) : Oui, pourquoi pas. Hm…

MOI (12 :07) : On parlait de...Ouais effectivement de faire interagir la…Population…Ehmm…

URSULA (12 :12) : Mais je pense qu'il y aurait des choses à faire différentes, c'est-à-dire aussi peut-être, quand on avait diffusé le film Demain, j'avais fait venir les…Comment ils s'appellent ceux qui font des plantations là, dans les…Mince.

MOI (12 :28) : Les jardiniers ?

URSULA (12 :28) : Oui…Ehm...

MOI (12 :29) : Les jardins partagés ?

URSULA (12 :30) : Non. Ce n'est pas des jardins partagés justement, c'est des habitants qui ne créent pas d'associations, rien du tout. Et qui se saisissent d'un espace libre pour faire des plantations, planter des fruits, des légumes...

MOI (12 :40) : Mhhh.

URSULA (12 :41) : Et après, sensibiliser d'autres habitants par l'effet boule de neige…

MOI (12 :44) : Mh-mh.

URSULA (12 :48) : Et peut-être que sur des initiatives comme ça ils pourraient aussi avoir des hommes. Qui seraient sensibilisés par le travail de la terre, par des choses comme ça quoi.

MOI (12 :53) : Mhh...D'accord.

URSULA (12 :53) : Les Incroyables Comestibles
(Elle fait une exclamation, comme si elle se soit rappelée soudainement l'information qu'elle cherchait à partir de la minute 12 :12).

MOI (12 :54) : Ah oui. Mh.

URSULA (12 :55) : Oui. C'est ça. Là c'est…Voilà quelques choses qui n'est pas structuré, il n'y a pas d'associations, il n'y a rien, c'est juste deux trois habitants qui se disent, « bah tiens…Ah bah là on pourrait essayer de faire un bac, ou peut-être voilà planter quelques…légumes et ce serait bien dans notre quartier, on irait s'en occuper et, voilà ».

MOI (13 :15) : Mh-mh. Ah du coup c'est, vous parliez des Incroyables Comestible comme une initiative non structurée…

URSULA (13 :19) : Oui. Et qui pourrait peut-être intéresser des hommes. Aussi.

MOI (13 :24) : D'accord.

URSULA (13 :24) : Voilà. Parce qu'effectivement l'écologie peut être que...Les, les hommes voient ça d'un peu loin. Ehm...On parle beaucoup de, de santé, d'alimentation, et voilà.

MOI (13 :35) : Oui.

URSULA (13 :35) : Peut-être aussi d'autres manières de l'aborder.

MOI (13 :39) : D'accord.

URSULA (13 :40) : Je ne sais pas eh…

MOI (13 :41) : Et…Mmh…Et du coup en fait vous connaissez d'autres initiatives telles Incroyables Comestibles qui ne sont pas, enfin, on va dire qui n'ont pas un cadre…Ehm…Structuré ou…Ou, ou en fait qui sont encore en cours de structuration ? Ehm…Vous en connaissez d'autres de collectivités comme ça dans le territoire ? Peut-être la Fabriqueterie du Mas ou…

URSULA (14 :04) : Oui. La Fabriqueterie oui. Mh.

MOI (14 :06) : …Ou Éclats de Noirettes. Éclats de Noirettes…

URSULA (14 :06) : Mh. Mh.

URSULA (14 :10) : Oui mais Éclats de Noirettes ça a eu lieu qu'une fois.

MOI (14 :11) : D'accord.

URSULA (14 :12) : Est-ce que…ça va fin je veux dire, c'est un évènement.

MOI (14 :15) : Mh-mh.

URSULA (14 : 16) : La Fabriqueterie…voilà c'est un…ça, ça, ça dure.

MOI (14 :19) : Et vous, vous savez comment ils sont…en rapport avec Anciela, enfin dans le cadre de la «Maison pour agir»...

URSULA (14 :25) : Ah non je ne sais pas trop non.

MOI (14 :27) : Ah d'accord.

URSULA (14 :27) : Non, non, non…

MOI (14 :28) : Oui...Ehm…

URSULA (14 :32) : Faudra aller les voir.

MOI (14 :33) : Oui.

URSULA (14 :34) : Eheh *(elle éclate de rire discrètement)*

MOI (14 :35) : Mais surement. Shhh *(je ris légèrement moi aussi)*, oui j'y vais eh.

URSULA (14 :36) : Je ne sais pas.

MOI (14 :37) : C'est une étape. Et…Bon après, par rapport aux outils de mobilisation en fait qu'Anciela

mène à partir de la Maison pur agir, il y a en fait une démarche porte-à-porte pour informer les habitants des ateliers qui se passent...A La «Maison pour agir» et du...Du programme mhmm…Et de la programmation en cours…Du coup en fait...Pendant ce porte-à-porte mhmm…En fait les, les bénévoles…

(Le portable de l'interlocutrice sonne).

URSULA (15 :09) : Excusez-moi, je vais répondre *(Elle parle très doucement en ce moment, et sort de la pièce. Moi, j'arrête ce deuxième enregistrement, en profitant de cette pause pour vérifier si tout a bien été enregistré.)*

[Après avoir attendu que Ursula ait terminé son appel et se soit rassise sur la chaise de son bureau, je déclenche un nouvel enregistrement]

[Troisième extrait. 0 :00 – 29 :30]

MOI (0 :00) : Voilà, en fait là ehm…Je, je vous résume un peu les outils de mobilisation…Que

URSULA (0 :07) : Oui vous me parliez de la méthode du porte-à-porte...

MOI (0 :10) : C'est ça, en fait,

URSULA (0 :11) : …Voilà, exceptera.

MOI (0 :13) : Il s'agit, il s'agit de poser des que, par exemple le porte-à-porte il s'agit de poser des questions luttât *(?)* ciblées par rapport en fait aux expériences passées, des habitants, par rapport à l'écologie, l'engagement...

URSULA (0 :21) : Mmmhh...Oui.

MOI (0 :23) : …Pour un, pour un monde plus écologique et solidaire…Ce qu'ils voudraient faire *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)*, mmmh…Voilà, si, s'ils auraient envie de s'engager, dans quelle fréquence, dans quels termes. En fait, en étant, en étant des, des…Des conversations sur la forme de questionnaires assez rapides, vous en pensez quoi de cette méthode, que ça puisse marcher…

URSULA (0 :46) : Ah je trouve ça très bien.

MOI (0 :47) : Ouais, où ? *(? Je ne suis pas sûr de la suite)*

URSULA (0 :48) : Le quartier des Noirettes, ce qu'il faut savoir c'est que c'est un quartier où il n'y a plus d'associations depuis assez longtemps…

MOI (0 :55) : Mh-mh.

URSULA (0 :56) : Donc même, sur l'ensemble du Mas du Taureau d'ailleurs on peut dire qu'aujourd'hui avant il y avait un centre social, il n'y en a plus ; bon il n'y a pas beaucoup d'animations, donc le fait que

Anciela arrive sur ce quartier avec pour mission d'aller interroger les habitants et qu'elle le fasse, c'est-à-dire d'aller au-devant des habitants, moi je trouve ça très très bien. Ce n'est pas une association qui est arrivé comme ça en disant 'Bah regardez nous on va vous montrer ce qu'on sait faire', non ils sont allés voir les gens…

MOI (1 :22) : Mmhh…

URSULA (1 :24) : D'une part ça leur a permis de s'intégrer. Parce que ce n'est quand même pas simple.

MOI (1 :27) : Mmmhh…

URSULA (1 :28) : D'arriver dans un quartier comme ça il faut que les gens vous connaissent, qui vous reconnaissent, et, je croix que c'est la première fois qu'on demande aux gens ce qu'ils ont envie de faire.

MOI (1 :37) : Mmmh…

URSULA (1 :38) : Alors c'est par le prisme de l'écologie exceptera mais c'est très bien, les gens ils sont ravis quoi ; fin je trouve qu'il y'a plutôt un bon accueil pour cette association dans ce quartier-là. Que c'est une bonne chose.

MOI (1 :49) : Mh-mh ; mais et du coup, je repars en peu arrière, quel était l'intérêt en fait de la part d'Anciela de venir s'installer à….A Vaulx-en-Velin ? En fait elle avait repéré des problèmes…

URSULA (2 :00) : L'in, alors il y a, il y a une double, une double entrée, c'est-à-dire que…Ehm, il y avait d'une part la volonté d'Anciela, ça ça aurait pu être ailleurs qu'à Vaulx-en-Velin, donc il y a aussi…

MOI (2 :09) : Mhhh.

URSULA (2 :11) : …Une opportunité. Il y avait d'une part la volonté d'Anciela de toucher un autre public que le public qu'elle touchait à Lyon. *(?)* Plutôt un public, je vais dire, *(?)* assez aisé, ou alors des étudiants, donc des gens déjà avec un niveau de sensibilisation assez élevé ; donc devenir vraiment un quartier populaire *(? je ne suis pas sûr de la phrase précédente, « devenir vraiment un quartier populaire »)*

MOI (2 :33) : Mh-mh.

URSULA (2 :33) : Voilà. Et il y a eu l'opportunité avec le bailleur EMH, Est Métropole Habitat, qui a une politique mhmm d'occupation de ces pieds d'immeuble, hmmm…D'installation de structures de l'économie sociale et solidaire.

MOI (2 :51) : Mhhh…

URSULA (2 :52) : Des structures qui puissent répondre aux besoins des habitants donc de ses locataires. Voilà

MOI (2 :57) : Mmh…C'est pour ça qu'est née la «Maison pour agir» du coup.

URSULA (3 :00) : Exactement

MOI (3 :01) : Mhh.

URSULA (3 :01) : Et du coup la rencontre des deux a bien fonctionné ce qui est très intéressant, hh et

voilà. Donc…

MOI (3 :06) : Mmh…

URSULA (3 :07) : …EMH a favorisé puisque le local lui appartient, a favorisé l'installation d'Anciela.

MOI (3 :12) : Mh-mh.

URSULA (3 :14) : Anciela a aussi eu la volonté de venir dans un quartier populaire, ça s'est fait aussi...

MOI (3 :17) : Mhhh…Et les habitants étaient, tous les habitants du quartier du Mas par exemple étaient au courant...

URSULA (3 :22) : Non, non, non ils étaient au courant quand Anciela est venue, c'est-à-dire qu'avant d'installer, avant d'installer la «Maison pour agir» d'aménager le local ils ont mené un diagnostic donc ils sont déjà allés à la rencontre des habitants.

MOI (3 :34) : Ouais, ah d'accord.

URSULA (3 :35) : …Voilà.

MOI (3 :36) : Donc ça ne s'est pas fait...

URSULA (3 :37) : C'était une demande d'EMH d'aller rencontrer les locataires, de faire ce diagnostic et après ils se sont installés.

MOI (3 :46) : Mmh.

URSULA (3 :46) : Du coup la démarche s'est faite, oui, ils ne sont pas arrivés puis ils sont allés voir les gens quoi...

MOI (3 :50) : D'accord.

URSULA (3 :50) : Ça fait *(? je ne suis pas sûr du mot suivant)* ils ne se sont pas installés.

MOI (3 :51) : Et toute la population a été interpellée, c'est-à-dire, c'était une démarche représentative de toute la population ou pas...

URSULA (3 :56) : Ehh du quartier.

MOI (3 :57) : du quartier ?

URSULA (3 :58) : Du quartier. Eh non c'est trop compliqué...

MOI (4 :00) : Oui, oui.

URSULA (4 :02) : Mais non, du quartier.

MOI (4 :03) : Mhh. Et même des...Ehm…

URSULA (4 :06) : Ils ont fait un diagnostic d'ailleurs que vous, ils pourront vous donner de leur premier…

MOI (4 :12) : Mh-mh…État…Un état de lieu, un état de…comment s'appelle…

URSULA (4 :16) : Oui c'est ça oui.

MOI (4 :17) : …Un état de territoire…Je ne sais pas le terme technique...

URSULA (4 :18) : Oui, oui, oui. Oui mais ils avaient fait ça, quoi, ils...

MOI (4 :22) : Et ils l'avaient fait en mode sondage, toutes les franges de la population, même…Même les classes on va dire un peu plus…Moins, dans les conditions les plus difficiles ? Vous ne savez pas ?

URSULA (4 : 32) : *(elle fait claquer sa langue)*, Pff.

MOI (4 :35) : Non

(Je ricane légèrement).

URSULA (4 :17) : Non. Non non, je ne sais pas, ils ont rencontré apparemment *(? je ne comprends pas bien la suite)* …

MOI (4 :40) : Parce qu'en fait si on voit…Parce qu'en fait si on voit des, des, du public en fait, même dans l'espace du quartier qui manque en fait dans la, dans la fréquentation d'Anciela dans la «Maison pour agir», peut-être il y a, pas tout le monde était…Ehm…Avaient, en fait avaient ce besoin de…De, d'une économie différente en fait. Fin ça c'est, ça, c'est relié à ce dont vous parliez au tout début du coup, du fait d'autres priorités de la part de certains citoyens en fait.

URSULA (5 :14) : Oui.

MOI (5 :15) : Et…

URSULA (5 :16) : Mais ça n'empêche que ce n'est pas parce qu'ils ont d'autres priorités qu'il ne faut pas les sensibiliser et leur dire que ça existe, de leur montrer qu'il est possible…

MOI (5 :21) : Mhh…D'accord.

URSULA (5 :23) : De réduire ses déchets, de faire du compost, et je ne sais pas de manger mieux, de…

MOI (5 :23) : D'accord.

URSULA (5 :28) : …Économiser l'énergie quoi.

MOI (5 :30) : Mh-mh.

URSULA (5 :31) : C'est même plus important quand on est pauvres, pour économiser l'énergie, que…Quand on est riche

MOI (5 :36) : Ouais…

URSULA (5 :36) : Donc mhmm…L'un n'empêche pas l'autre.

MOI (5 :39) : Mh-mh.

URSULA (5 :40) : Ce que, ce que je voulais dire tout à l'heure c'est que on voit moins, il me semble, d'après les porteurs de projets ou que je peux recevoir et que je peux orienter vers d'autres structures…

MOI (5 :48) : Mhhh…

URSULA (5 :50) : On voit moins de projets d'activité autour de l'écologie…Que, purement pour répondre à un besoin d'avoir un emploi et…Un salaire quoi.

MOI (6 :00) : D'accord. Ouais. Parce qu'en fait…Oui je…

URSULA (6 :03) : Ça ne veut pas dire que les gens n'y sont pas sensibles si on les…Voilà. Si on leur montre quelques exemples...

MOI (6 :09) : Mmh. Ouais.

URSULA (6 :10) : Au contraire.

MOI (6 :11) : Ce serait ça du coup la difficulté du développement durable de…D'inscrire en fait la…La volonté des gens…La sensibilisation de l'écologie dans une optique durable qui soit…

URSULA (6 :20) : Oui.

MOI (6 :21) : …Qui soit constante…Au fil des années. Qui est la plus difficile à faire.

URSULA (6 :22) : Mh, mh. Mh. Mais je croix que, il me semble ah que Anciela commence par le début, c'est-à-dire voilà, montrer qu'il peut se faire des choses…

MOI (6 :35) : Mmh…

URSULA (6 :36) : …Que les gens peuvent faire eux-mêmes des choses, voilà c'est déjà…ça fera boule de neige, ça prendra du temps bien évidemment mais il faut commencer quoi. Et eux ils commencent…

MOI (6 :46) : D'accord.

URSULA (6 :46) : Et il n'y en a pas beaucoup sur le territoire…

MOI (6 :47) : Et du coup Est Métropole Habitat avait repéré le potentiel on va dire…de ce lieu…

URSULA (6 :51) : Hhhhh *(elle fait un court soupire)*, Oui.

MOI (6 :52) : De, de...De le faire avancer dans ce thème…

URSULA (6 :54) : Mmh.

MOI (6 :54) : …Même s'il reste des…Des choses à faire, il, il, il reste encore du travail à faire…*(?)*

URSULA (6 :58) : Bien sûr...Bien sûr, l'intérêt pour un bailleur c'est par exemple que hem hem bah dans le quartier il y est un peu d'animation, parce qu'il n'y a pas de service public, il n'y a pas d'autres associations…

MOI (7 :11) : Mh-mh.

URSULA (7 :12) : Donc voilà. Hm…Et puis que ces locataires soient sensibilisés sur des thématiques, l'économie et l'énergie, n'importe quel bailleur est concerné quoi.

MOI (7 :24) : Mh-mh.

URSULA (7 :25) : Par exemple…

MOI (7 :26) : Mh-mh…Ehm d'accord, Mah, *(je tente d'éclaircir ma voix)* …

URSULA (7 :32) : …La gestion des déchets aussi parce qu'à Vaulx-en-Velin c'est un gros problème le tri des déchets.

MOI (7 :35) : Ah oui ?

URSULA (7 :36) : Il y a un très très gros problème.

MOI (7 :37) : Ah oui ?

URSULA (7 :38) : Ha. Le tri se fait très mal, les gens ne trient pas, donc voilà. Pareil.

MOI (7 :43) : Il y des structures associées au tri des, des déchetteries ?

URSULA (7 :49) : Bah il y a la métropole puis, est-ce que les gens vont à la déchetterie je ne sais pas.

MOI (7 :52) : Ouais.

URSULA (7 :54) :…Parce qu'il y a une ressourcerie dans la déchetterie de Vaulx-en-Velin maintenant.

MOI (7 :57) : d'accord. Ouais. Parce qu'en fait il y'a, je parlais à un habitant hier et il m'a dit comment faire, faire un peu l'état des lieux de son point de vue, en fait il voyait qu'il a vu des habitants jeter, jeter des déchets même moins organiques, dès lors qu'ils sortent des moyens de transport et bus, voilà comme soi c'était une habitude acquise depuis, depuis du temps et que...

URSULA (8 :21) : Mh.

MOI (8 :22) : On n'est pas, on n'est pas sensible à ça enfin. On n'est pas…

URSULA (8 :22) : Un temps la ville avait fait un petit dépliant mhmm. Comment c'était écrit…Quoi, ma fenêtre, nan *(?)*, parce que les gens ont pris l'habitude, certains avaient pris l'habitude de jeter même leurs déchets par la fenêtre quoi.

MOI (8.38) : Mmmhh…

URSULA (8 :39) : …Enfin la poubelle…Comme ça quoi.

MOI (8 :39) : Oui.

URSULA (8 :41) : Donc effectivement non non il y a un gros gros travail à faire à Vaulx-en-Velin…

MOI (8 :45) : Oui. Et du coup comment en effet ça s'inscrit dans la problématique évidemment du, du développement durable, les…Les traitements de déchets, eh, autrement, comment vous pensez en fait qu'Anciela, dans le cadre local en fait, la «Maison pour agir» puisse en fait faire avancer les choses mieux on va dire, fin, entre guillemets, que ce qui existe maintenant…Vous pensez en fait que ces projets-là c'est utile en fait, la porte-à-porte, le l'installation au marché, d'un stand, juste d'un stand pour informer les gens…Eh…Ou l'affichage en bas d'immeubles des événements écologiques puisse être suffisant ou il faudrait…

URSULA (9 :23) : Non. Non, c'est suffisant, c'est intéressant à l'échelle d'un quartier, ce n'est pas suffisant à l'échelle de la ville…

MOI (9 :29) : Mmh.

URSULA (9 :29) : En même temps la gestion des déchets exceptera c'est la métropole, à eux aussi de prendre la responsabilité et de revenir dans le quartier faire des actions de sensibilisation.

MOI (9 :39) : Mmmhh.

URSULA (9 :40) : Ce serait bien. Un petit peu qu'ils fassent leur job, aussi. Parce que les associations elles ne peuvent pas tout quoi.

MOI (9 :45) : Mmh. D'accord.

URSULA (9 :45) : Donc, mais effectivement mais en même temps j'ai trouvé que l'arrivée d'Anciela avait aussi…Ehmm…Bougé, si on peut dire un peu, d'autres associations qui s'étaient un peu endormies sur leur laurier.

MOI (10 :00) : Oui.

URSULA (10 :01) : Et mmh…Voilà, donc ça crée un peu d'émulations, c'est intéressant. Hmmm sssss ssss aujourd'hui la ville a aussi un service 'environnement et ville durable' ; donc elle a la volonté d'agir dans ce sens, voilà.

MOI (10 :18) : D'accord. Et c'est…

URSULA (10 :20) : Et oui Anciela toute seule dans son coin non, ça ne suffit pas à l'échelle de la ville quoi.

MOI (10 :23) : Mmh. Et ces associations réussissent à impliquer aussi des gens bah…Par exemple des jeunes, des adolescents, ehm…

URSULA (10 :35) : Certaines oui il, y a eu une action avec Dynacité qui était un bailleur là…A les Coins *(? je ne comprends pas bien ce mot, « Coins »…)*

MOI (10 :41) : Mh-mh.

URSULA (10 :41) : Avec *(? je ne comprends pas bien le mot qui suit)* Thibaude. Ehmm…Voilà il y en a d'autres par de Centres sociaux aussi…

MOI (10 :50) : Mh-mh.

URSULA (10 :50) : Un peu. Il y en a eu sur les jardins partagés ou il y a des échanges avec des classes, des choses comme ça. Eh, oui ça commence, ce n'est pas, ce n'est pas énorme mais je pense que ça

commence.

MOI (11 :04) : et vous voyez en fait la problématique de la différence culturelle parce que comme on *(? je ne comprends pas bien les mots suivants)*, comme contrainte dans l'engagement dans ce sens ?

URSULA (11 :10) : C'est quoi la différence culturelle ?

MOI (11 :11) : C'est la, en fait les...Les fait bah comme Vaulx-en-Velin, il y'a...Il y a des, il y a des populations…Des, des migrants en fait du...Du Maghreb en fait avec les générations qui se sont suivies et qui peuvent en fait, et qui peuvent être…Porteurs d'un type de culture, d'un type de langage qui peut mmmcm…Comment dire qui peut en fait être lieu, peut-être *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* de conflits dans le, avec la, mhmm. Avec les autres habitants français qui, qui habitent ici ?

URSULA (11 :53) : Non., non, je croix pas que les français, les français qui sont d'origines *(? je ne pas sûr du mot suivant)* soient plus sensibles à l'écologie que les autres, au contraire moi je trouve qu'on a beaucoup de, parmi les migrants, et pour le coup je ne parle pas des populations d'origines immigrées qui sont aujourd'hui françaises…

MOI (12 :12) : Mh-mh.

URSULA (12 :12) : Eh, bien distinguer.

MOI (12 :13) : Oui.

URSULA (12 :14) : Hhhhh *(elle soupire)* …Mais, mais parmi les nouveaux arrivants on a beaucoup de gens et parmi les anciens d'ailleurs qui venaient de coins de campagne qui cultivaient leur terre, qui ne mettaient pas d'engrais, qui mangeaient sain, qui savaient ce que ça veut dire avoir une vache, avoir une chèvre, avoir un…Voilà. Donc pour moi ils ne sont pas moins sensibles que les autres…

MOI (12 :35) : Mh-mh.

URSULA (12 :35) : Non, je ne croix pas. Je croix qu'ils ont surement d'autres problématiques, il y a surement des questions d'éducation, mais à revoir, mais pour l'ensemble de la population…

MOI (12 :45) : Mmh...

URSULA (12 :45) : Ehh des fins d'éducation, de sensibilisation peut-être…

MOI (12 :49) : Oui.

URSULA (12 :49) : Ehm mais non non, je pense pas du tout que, enfin, au contraire, mais non non, surtout pas non.

MOI (12 :55) : Oui…D'accord.

URSULA (12 :56) : Non non, ils ne sont pas moins bons élèves que les autres, quoi. Ce n'est pas vrai.

MOI (12 :59) : *(j'éclate légèrement de rire pour un instant)* : Ah bon…Et par rapport aux français qui sont intégrés ici depuis longtemps mais qui ont des origines étrangères...

URSULA (13 :07) : Oui…

MOI (13 :08) : …Eux c'est différent ou...

URSULA (13 :09) : Noon...

MOI (13 :09) : Non ?

URSULA (13 :10) : Non, on le voit bien dans les gens qui viennent à Anciela, il y a tous types de personnes...

MOI (13 :15) : Oui.

URSULA (13 :16) : …D'origine immigrée, peut-être primo-arrivants pour certains, d'autres français d'origine depuis plusieurs générations voire depuis toutes les générations de leur lignée.

MOI (13 :27) : Mh-mh.

URSULA (13 :28) : Non non je croix pas non.

MOI (13 :29) : Mh-mh.

URSULA (13 :30) : Non non je vois quand je vais à Vrac par exemple, bah il y a beaucoup de, de, de dames d'origine musulmane là pour le coup, on peut les identifier elles sont voilées.

MOI (13 :41) : Mh.

URSULA (13 :42) : Elles sont sensibles là à des produits de qualité pas très chers, on a tous les mêmes problématiques quoi.

MOI (13 :43) : Oui. Mh. Et…Ehmm…*(10 secondes de silence)*, bah un autre exemple en fait la projection, la projection du film Demain est un peu décevante parce que du coup, en fait, même de votre côté vous avez cherché à, stimuler un public on va dire large…

URSULA (14 :23) : Mmh…

MOI (14 :24) : …Mais les gens n'avaient pas, n'avaient pas répondu...

URSULA (14 :26) : Non, non. L'idée c'était effectivement de toucher des gens mhmm, hhhhh *(elle soupire)*, de manière assez large, c'est la première fois que ça se faisait dans une ville de banlieue ah puisque ça s'est fait à Lyon déjà et…Mais dans des quartiers où les gens sont déjà sensibilisés.

MOI (14 :45) : Mh-mh.

URSULA (14 :46) : Largement quoi, eh, voilà, mmh…En même temps pour, pour les habitants de quartiers populaires, ahhh ça peut paraitre comme un peu, des histoires de riches quoi. Parce que…

MOI (15 :02) : Mmh…

URSULA (15 :03) : L'écologie…Aujourd'hui encore à mon avis…Est quand même portée parce qu'ils voient ici...

MOI (15 :16) : Mh-mh.

URSULA (15 :17) : …Fin depuis ici, comme des personnes bah co, co, plutôt aisées, humm assez aisées…Voilà.

MOI (15 :27) : Humm, qui ont les moyens ?

URSULA (15 :28) : Qui, qui ont des idées un peu oh liberaluc *(? Je ne comprends pas bien ce mot, 'liberaluc…)* qui ne mangent pas de viande, ou si donc…Et…

MOI (15 :34) : Ils vous ont…Ils vous ont parlé de ça ? Vos person*(? Je ne comprends pas bien le mot qui va suivre)*

URSULA (15 :34) : Et, et…Voilà. Donc bon. Ce qui n'empêche que, moi je pense que les gens à Vaulx-en-Velin ils ne sont pas plus insensibles à l'écologie que les autres quoi.

MOI (15 :46) : Mh-mh.

URSULA (15 :46) : Euh…C'est peut-être la manière qu'on a fin, que moi j'ai eu, pour le coup là je c'est quelques choses que je ne sais pas forcément faire…Peut-être ce n'était pas la bonne date, pas le bon soir, pas le bon moment, je, je ss, je ne sais pas.

MOI (15 :57) : Mhhh…

URSULA (15 :59) : Mais pour les mobiliser, voilà autour d'événements comme ça quoi.

MOI (16 :04) : Mh-mh.

URSULA (16 :06) : …Mais, effectivement oui oui c'est un échec, c'est-à-dire que...

MOI (16 :08) : Faudrait ra...

URSULA (16 :10) : On a fait venir des structures pour présenter ce qu'elles pouvaient faire, et puis…Donner aux gens envie de, de, de se saisir d'initiatives, et il n'y avait personne quoi, donc oui c'est un échec.

MOI (16 :21) : Mh-mh. D'accord. Mh. Il y avait...

URSULA (16 :25) : Enfin on essayera de trouver…autres choses l'année prochaine mais…je sas pas.

MOI (16:28) : Il y avait un habit, cet habitant avec lequel j'ai parlé hier en fait qui me disait que les vaudois ont cette position victimisante en fait, qu'ils se croient en fait, hem victimes, et qui responsabilisent l'État ou les, les grandes politiques en fait de leur situation, le fait qu'il n'y a pas de sécurité, qu'il y a aussi un manque, manque de travail, manque d'opportunité, que les gens...Que les gens se contentent en fait de vivre dans la…Tranquillité mais après...C'est une notion ambiguë parce que humm, il n'y a pas trop de, peut-être trop de tranquillité…

URSULA (16 :47) : Mmh. Oui. Oui.

URSULA (16 :58) : Oui.

MOI (17 :01) : Envers certaines franges de population notamment et...mmh, voilà du coup il est arrivé à me révéler ça dès lors qu'on a commencé à parler du composteur, le fait que les gens justement ont d'autres priorités…

URSULA (17 :14) : Mh.

MOI (17 :15) : Vous êtes d'accord…Avec son point de vue ?

URSULA (17 :19) : Bah, est-ce que, est-ce que les vaudois se posent comme des victimes…

MOI (17 :23) : Parce que ça c'est…c'est ressorti aussi dans les idées...

URSULA (17 :25) : Mhh...

MOI (17 :26) : …Des gens au marché par exemple, quand en fait en tant que représentants d'Anciela on allait…On allait chercher à faire de la sensibilisation et...Mais du coup en fait dans les échanges ce qui est sauté en fait *(? Je ne comprends pas bien le mot suivant)* le...La frustr, en fait une frustration par rapport à…Par rapport à une manque d'in, d'intégration…Mmh…Dans l'économie d'abord et...

URSULA (17 :53) : Et oui. C'est la réalité en même temps.

MOI (17 :56) : Mh.

URSULA (17 :56) : C'est la réalité, je veux dire, ça fait des, on a, on a démoli des immeubles on en a reconstruit, les gens sont toujours dans la même situation, ça veut dire quoi pour eux.

MOI (18 :06) : Mh-mh.

URSULA (18:07) : On a déplacé des populations, hmmm, démoli des barres d'immeuble entières.
Les gens ils se demandent de, comment, on y a mis dix millions d'euros, à la France, l'État.

MOI (18 :18) : Mhh.

URSULA (18 :19) : les gens se demandent un peu, est-ce que construire des deux immeubles ça va changer leur vie. Non, ils le savent très bien. Humm, voilà.

MOI (18 :27) : Humm.

URSULA (18 :28) : Après c'est effectivement des gens parmi les plus pauvres qui ont souvent à faire hhhhh à l'administration, et pour lesquels, et pour lesquels souvent il n'y a pas ou peu de solutions quoi.

MOI (18 :43) : Mhh…

URSULA (18 :43) : Moi il n'y a pas longtemps j'ai rencontré un…un jeune homme qui…Qui n'a pas de logement. Il dort dans une cave. Bon il va à la mairie, il fait une demande de logement, la mairie lui dit « Mais oui mais nous on n'en a pas ».

MOI (18 :56) : Mmhh.

URSULA (18 :57) : Il va à la mission locale, parce qu'il a moins de 25 ans, il n'a pas le droit à la RSA. Il n'a rien, aucun revenu. Il va à la mission locale et la mission locale lui dit 'Ah bah écoute des gens comme toi il n'y en a plein, on ne peut pas grandes choses'. A un moment donné qu'est-ce qu'on fait.

MOI (19 :12) : Mh.

URSULA (19 :12) : Comment on fait, il ne trouve pas de logement, ehhhhh il a du mal à trouver un travail parce qu'il dort dans une cave donc pour se lever, pour être à l'heure, pour…Voilà. C'est compliqué.

MOI (19 :25) : Mmh.

URSULA (19 :26) : Eh, donc, je ne dis pas que tous sont, ce n'est pas forcément des victimes hhhhh mais il y a quand même un faisceau de situations qui font que les, les, les gens ils sont toujours confrontés à des problèmes quoi.

MOI (19 :39) : D'accord. Mh, et du coup ça en fait entrerait en contraste en fait le fait de, de bénéfice d'urgence avec la notion de développement durable ? Dans *(? je ne comprends pas bien la suite)* ...Mh.

URSULA (19 :49) : Peut-être. Oui. Mh

MOI (19 :51) : Mh. D'accord. Et mh…Ok. Hem je sais pas si il reste quelques choses *(je feuillette une page des papiers d'entretien que j'ai emmenés lors de cette rencontre avec Ursula)*, une, une dernière question sur les, sur le fait en fait la comparaison entre les démarches en fait locales d'Anciela et ce que vous connaissez par rapport à…Ehmmm...Aux prises de contact d'Anciela dans des cadres moins territoriales, par exemple, je sais pas si vous connaissez les permanences Envie d'agir pour orienter le public…Ehmmm, à Lyon. Et, ou alors les événements en partenariat avec d'autres collectivités, par exemple on a eu en décembre le Marché Karma, le Marché de Noel à la Maison pour tous, et du coup, différents, pareil, différentes associations que l'on puisse rencontrer pour…être en même temps en échange avec le public pour, pour...Aaaaouuhh à la fois vendre leur produit dans une économie hmmm solidaire…

URSULA (20 :54) : Mmh…

MOI (20 :55) : Et à la fois mhmm, transmettre leurs, leurs idéologies hmmm, pour un meilleur environnement, à la fois dans le gaspillage alimentaire, dans le traitement des déchets, dans d'autres choses. Vous connaissez tout ça ou…

URSULA (21 :10) : Non je ne connais pas tout non.

MOI (21 :11) : D'accord.

URSULA (21 :12) : Non non je connais un petit peu oui, ce que fait Anciela notamment, bah, avec les étudiants, la Pépinière, voilà, mais non, toutes les animations qu'ils organisent ailleurs non.

MOI (21 :22) : Ah d'acco…

URSULA (21 :22) : Je connais, fin, hm voilà, non. Non, je ne suis pas tout quoi.

MOI (21 :27) : Mh-mh. D'accord.

URSULA (21 :28) : Mh.

MOI (21 :29) : Et bon, pour conclure en fait, quelles, quelles sont vos attentes, espoirs sur l'opérât actuel et futur de la Maison, de la «Maison pour agir», dans ses compétences, dans les, dans les compétences, la spécificité d'Anciela pour le bien commun…De Vaulx-en-Velin ? En fait

URSULA (21 :45) : Et bah moi je trouve que c'est, alors mes attentes c'est qu'ils puissent continuer à faire leur travail parce que c'est quand même une association, donc…

MOI (21 :56) : Mmh.

URSULA (21 :58) …Pour le coup ils ne font pas de bénéfices même s'ils ont de salariés. Hhhh *(elle soupire)*, donc comme on le sait en France humm bah on dépend de subventions publiques, fin les associations dépendent de subventions publiques, voilà, donc…Je je souhaiterais qui, qu'ils continuent à bénéficier de ces subventions…Heee…Moi dans mon travail j'ai notamment à hem, traiter les dossiers de subventions des structures de l'USS, dont celle d'Anciela, que je soutiens à chaque fois.

MOI (22 :28) : Mm-mh.

URSULA (22 :29) : Après c'est des décisions politiques mais je trouve qu'ils font un très bon travail, hm…Voilà…

MOI (22 :33) : C'est quoi les…

URSULA (22 :35) : Oui, oui…

MOI (22 :35) : Pardon je vous ai coupés, c'est quoi l'USS, je n'ai pas…

URSULA (22 :37) : L'USS, économie sociale et solidaire.

MOI (22 :39) : Ah d'accord, c'est la…

URSULA (22 :39) : Oui.

MOI (22 :40) : Mh-mh. Mh.

URSULA (22 :40) : hhhhh *(elle soupire)*...Ouais on parle beaucoup comme ça en France, on a beaucoup de…Mais non, mais c'est, c'est, c'est pas grave.

MOI (22 :46) : Mh-mh.

URSULA (22 :47) : Humm voilà, si non hmmmm quelles attentes, bah éventuellement qui soit suffisamment reconnu pour essaimer sur d'autres quartiers. Ça peut être intéressant.

MOI (23 :00) : Oui.

URSULA (23 :00) : Ouais.

MOI (23 :01) : Mmh…A niveau de bénévolat, *(? je ne comprends pas bien le mot suivant)* le bénévolat ?

URSULA (23 :05) : Ouais, ouais, ouais, pouvoir, alors je ne sais pas, pas forcément avoir une «Maison pour agir» mais que ça donne des idées, voilà, qui puissent, qui puisse faire boule de neige sur d'autres quartiers. Ce serait…intéressant…

MOI (23 :18) : D'accord, parce que ça c'est comme, c'est une idée ressentie beaucoup par Anciela, les cause *(? je ne comprends pas bien les quelques mots qui vont suivre)*, des, des boules de neige, de bouche à oreille en fait, le fait de transmettre…

URSULA (23 :26) : Ouais, Oui.

MOI (23 :29) : …Et toucher de plus en plus d'habitants…Vous accueillez cette...Manière d'agir ?

URSULA (23 :33) : Oui. Oui…

MOI (23 :35) : Est-ce que vous pensez que ça puisse être efficace ?

URSULA (23 :36) : Bien sûr. Oui bien sûr, oui oui.

MOI (23 :38) : Humm.

URSULA (23 :39) : Oui effectivement je, je, je croix beaucoup à…Mh…A des actions effectivement territoriales ; chaque territoire a sa spécificité, on ne vit pas sur une ile bien sûr, il faut être en lien avec, on est en lien avec…

MOI (23 :52) : Oui. Oui.

URSULA (23 :54) : …Villeurbanne, avec Lyon, avec voilà. Peut-être même avec plus loin parce qu'on a beaucoup de population d'origine immigrée, effectivement. Donc voilà il y a tous, tous, tous ces échanges-là mais, mais je pense qu'il faut quand même qu'on s'intéresse, voilà à ce qui se passe, qu'on parle à notre voisin, qu'on parle dans notre quartier et, et, et voilà.

MOI (24 :16) : …Mh-mh.

URSULA (24 :17) : Et c'est, c'est très bien de, de faire ça. Ce serait bien que, voilà, que les quartiers aussi aient d'autres initiatives de ce type quoi.

MOI (24 :23) : Mhhh, et, et, et il n'y a pas de compétition à votre avis, la notion de compétition entre les initiatives qui existent déjà, on va dire au niveau par exemple du, du Mas du Taureau, vous pensez que les différents collectifs ne sont pas en compétition entre eux mais…

URSULA (24 : 39) : Quels collectifs ?

MOI (24 :20) : Par exemple, bah je pense à la Fabriqueterie ou…

URSULA (24 :42) : Non. Pas avec Anciela en tout cas.

MOI (24 :45) : Ouais.

URSULA (24 :45) : Non.

MOI (24 :46) : Mmh

URSULA (24 :46) : Non non.

MOI (24 :47) : D'accord.

URSULA (24 :47) : Non ce n'est pas le même projet. Non non je pense, non.

MOI (24 :49) : Oui.

URSULA (24 :50) : Non non.

MOI (24 :50) : Ah parce que c'est des projets de nature différente…

URSULA (24 :52) : Non non, là où, là où Anciela a, a…

MOI (24 :55) : Ou encore les Incroyables Comestibles aussi. Je pensais à ça...

URSULA (24 :57) : Hamm non. Non.

MOI (24 :59) : Ou le Village Mobile…Il y en a d'autres.

URSULA (24 :59) : Non plus, non non je pense la, la seule concurrence qu'il puisse y avoir sur le territoire de Vaulx-en-Velin, humm…C'est ce dont je parlais tout à l'heure, c'est avec…L'association qui est aux coins de *(? je ne comprends pas bien le mot suivant)* qui s'appelle l'EPI, l'Espace Projet Interassociatif…

MOI (25 :15) : L'EPI Oui. On est passés hier…

URSULA (25 :17) : Parce que l'objet de l'EPI, même si ce n'est pas sur l'écologie et la solidarité, c'était quand même, de soutenir des associations, d'initier des projets, exceptera.

MOI (25 :25) : Oui…

URSULA (25 :26) : Et ça fait fort longtemps qu'ils font beaucoup de subventions et qu'ils ne font pas leur job.

MOI (25 :30) : D'accord.

URSULA (25 :31) : Voilà, donc Anciela est venue bousculer un peu leurs habitudes.

MOI (25 :31) : Ah c'est, c'est ce que vous disiez tout à l'heure en fait, d'impulser...

URSULA (25 :38) : Oui.

MOI (25 :38) : …Des actions…

URSULA (25 :37) : Oui, oui. Et, je trouve que ça a été une bonne chose d'ailleurs ce que Anciela est venues bousculer leurs habitudes…Donc les pires *(? je ne suis pas sûr du mot suivant)* regardent ce que fait Anciela, essayent de se positionner un peu sur voilà, le, le même, un peu le même registre, dans un autre quartier. Ça les fait bouger, c'est très bien.

MOI (25 :56) : Mh-mh. Et qu'est-ce qui à Anciela ne marche pas encore en fait…Oh qu'est-ce qui vous croyez que…

URSULA (26 :02) : Qu'est-ce qui ne marche pas chez Anciela ?

MOI (26 :05) : A niveau de ses objectifs en fait, à niveau local, à niveau local de Vaulx-en-Velin...

URSULA (26 :09) : Ce qui, ce qui, ce qui ne marche pas, c'est alors je ne sais pas de, de, d'où ça vient, c'est la perception qu'en ont les élus.

MOI (26 :17) : Mmh…D'accord.

URSULA (26 :19) : Mmh, puisque…

MOI (26 : 21) : …Et pas la population locale ?

URSULA (26 :22) : La population locale, je pense qu'elle l'accueillera plutôt bien,

MOI (26 :26) : Mmh.

URSULA (26 :27) : …Non non je parle vraiment à niveau politique...

MOI (26 :28) : A niveau politique...

URSULA (26 :28) : Les élus de Vaulx-en-Velin. Hmmmm, on a l'impression que c'est les bobos de Lyon qui viennent montrer à Vaulx-en-Velin comment il faut faire l'écologie exceptera.

MOI (26 :39) : Ah, d'accord. Mmh.

URSULA (26 :40) : Et c'est assez mal perçu, c'est-à-dire que les élus de Vaulx-en-Velin disent 'Mais nous des associations qui font ça, on en a surement.

MOI (26 : 47) : Ouais.

URSULA (26 :48) : Mais non, on n'en a pas. Nan.

MOI (26 :50) : Mmh.

URSULA (26 :51) : Donc voilà mais ils, ils, ils leur reprochent un peu d'être venus là sans qu'eux soient vraiment au courant, puisque c'est un deal qui s'est fait entre Est-Métropole Habitat et Anciela, comme Bricologis, d'autres.

MOI (27 :04) : Mh-mh.

URSULA (27 :04) : Ehmm…Et, voilà, et de venir un peu, hmmm…Montrer en gros aux pauvres et vos immigrés comment il faut faire l'écologie, quoi.

MOI (27 :15) : mmhm…

URSULA (27 :16) : …C'est qui est, à mon avis, pas du tout le cas, mais…

MOI (27 :18) : Ah oui…Et du coup d'imposer leur…

URSULA (27 :20) : Mh, mh.

MOI (27 :22) : …D'imposer les…

URSULA (27 :22) : Et c'est une perception qu'on a du mal à faire chan, enfin moi j'essaie de faire changer

auprès de mon élu notamment mais, voilà.

MOI (27 : 29) : Qui met longtemps à…

URSULA (27 :31) : Mh-mh. A faire, à penser différemment...

MOI (27 :33) : Ouais exactement.

URSULA (27 :33) : A changer de chemin *(? Je ne suis pas très sûr de la suite de ses mots)*, oui exactement.

MOI (27 :34) : Des élus du coup…De Vaulx ?

URSULA (27 :37) : Oui de Vaulx-en-Velin, oui oui bien sur je parle des élus de Vaulx-en-Velin. Voilà.

MOI (27 : 40) : Mh-mh. D'accord. Ehmmm, ok, merci. Je pense qu'il n'y a pas d'autres choses *(je parle très doucement en ce moment)* mhmm...

URSULA (27 : 54) : Mais après s'il y a d'autres choses vous pouvez, je ne sais pas, me renvoyer un mail, ou…

MOI (27 :57) : Oui.

URSULA (27 :58) : …Voilà, plus tard…

MOI (27 :59) : Parce que, justement…

URSULA (28 :00) : Oui.

MOI (28 :01) : Encore, encore pour…Pour…Ehmm, insist, insister sur quelques choses par rapport à ça, parce qu'en fait les élus, ils, ils, ils pensent comme ça parce que, ça ne vient pas du coup de la part de la population d'abord qui ont, en fait…

URSULA (28 :16) : Oui. Non, mais ça ne vient pas d'eux ni de la population quoi, donc ils ont, ils n'ont pas, voilà. Hh *(elle fait un très léger soupire)*, il y a des gens qui viennent s'installer sur le territoire de Vaulx-en-Velin…

MOI (28 :24) : Mh.

URSULA (28 :25) : Qui font des choses…Et voilà eux on a l'impression que, je vous dis, c'est les bobos du 7ème qui viennent leur donner des leçons de comment il faut faire de l'écologie ou de je ne sais pas quoi. Voilà.

MOI (28 :38) : Mh-mh.

URSULA (28 :39) : …Donc c'est assez mal perçu quoi.

MOI (28 :40) : D'accord.

URSULA (28 :40) : ...L'idée maintenant pour moi, et c'est ce que j'ai proposé à mon élu quand je reviendrai, c'est d'aller, de l'emmener à Anciela et de lui dire 'Voilà !', regarde ce qu'ils font. Mmh...

MOI (28 :51) : C'est *(? je ne comprends pas bien le mot suivant)* même une habitante d'immeuble qui a…Qui a exprimé cette…Cette volonté en fait. Que ce soit le…Que les élus p, devraient en fait rester sur place pour voir en fait comment se passent les choses vraiment. A and, à la «Maison pour agir»,

URSULA (29 :06) : Mmhh, mh.

MOI (29 :08) : Eeeeeet

URSULA (29 :10) : Bien sûr qu'il faut qu'ils aillent voir, mais c'est ce que je leur dis aussi eh...

MOI (29 :13) : Mh.

URSULA (29 :14) : Donc voilà on va organiser ça parce que les idées comme ça préconçues, ce n'est jamais bon quoi. Puis après ça laisse place à des, des incompréhensions, à des…Alors qu'ils font, je pense qu'ils font un bon boulot donc il y a, il y'a...

MOI (29 :28) : D'accord. Merci beaucoup !

URSULA (29 :30) : Je vous en prie.

Entretien avec Anissa (16/02/2018)

MOI (0 :04) : Alors, merci déjà pour m'accorder ton temps, alors. Je partirai par la première question, si t, tu peux parler, de ta formation professionnelle, du travail que tu fais actuellement.

ANISSA (0 :17) : Bah, en fait ma formation c'est une…J'ai fait, en fait je suis passée par un, BEP dan en matériaux souples, dans la couture. J'ai fait une première *(? je ne suis pas sûr du mot qui va suivre)* après, pendant *(? je ne comprends pas la suite)* BAC. J'ai fait un BTS de textile. Mh-mh-mh *(elle rigole)*, rien à voir. Et, en fait, j'ai travaillé en fait dans un centre de formation d'apprentis, de tant que *(? je ne suis pas sûr du mot qui va suivre)* secrétaire d'administration. Il n'y a rien à voir, fffhhhhhh mh-mh-mh *(elle éclate de rire, puis attaque à rire plus fort)*, ehm…

MOI (0 :50) : Mh…Rien à voir avec quoi ?

ANISSA (0 :51) : Avec mes études.

MOI (0 :53) : Ah !

ANISSA (0 :52) : Fh-ffh *(elle éclate encore de rire, doucement)*, parce que…En fait après j'avais fait…J'avais fait une formation sur comment faire des sites web et...En fait j'ai fait plein de trucs. Ça me plaisait plus ce que je faisais, avant…La cout quoi. Je ne voulais pas, je ne voulais pas travailler dans la couture à ce moment-là. Et là, en ce moment bah, je ne travaille pas. Fhh *(elle commence à rire doucement)*, si non…

MOI (1 :13) : Mh-mh. Donc pour dédier…Pour dédier plus de ton temps à la couture ?

ANISSA (1 :21) : A la quoi ?

MOI (1 :21) : A la couture. Couture.

ANISSA (1 :22) : Ouais ouais, ffhhh *(elle éclate de rire, encore de manière douce)*

MOI (1 :23) : Ouais.

ANISSA (1 :27) : Hh, c'est long, pf je ne sais pas quoi dire.

MOI (1 :30) : Oui, et…Hmm…Et en fait, c'est quoi pour toi la couture ? Voilà,

ANISSA (1 :41) : La culture ?

MOI (1 :42) : la c, la couture. Pas la cultu…

ANISSA (1 :44) : Ah la couture ?

MOI (1.45) : Ouais. Pas la culture.
(Une seconde de rire partagé)

MOI (1 :47) : Si parfois je peux…Je peux faire de confusion, avec la prononciation. Voilà.

ANISSA (1 :48) : Ehmmm…Ehm,

MOI (1 :53) : Si tu devais, si tu devais décri, décrire ton activité, comment ?

ANISSA (1 :58) : ce que je voudrais faire ? Ou…

MOI (2 :00) : Non, ce que tu penses de, de la couture, de…Au, au niveau général en fait.

ANISSA (2 :05) : Bah en fait…Déjà moi c'était la couture industrielle. Donc tu vois c'est…Des choses…Si un jour *(?je ne comprends pas la suite des mots)* au BEP, parce qu'après j'ai fait un, un, un, un bac donc après j'avais un plus haut niveau, mais *(?je ne comprends pas la suite des mots)*, c'était, t'as vu…Mais en fait fabriquer disons des vêtements à la chaine, *(?)* en fait, et ça il y en a de moins en moins en France, t'as vu c'est tout importé en fait dans notre pays…Disons je sais pas moi…En Tunisie t'as vu, où des trucs de pays, en Chine, et en fait ils font toujours des vêtements donc en France il y a de moins en moins de…*(Elle parle souvent sur un rythme généralement rapide, je n'arrive pas toujours à comprendre ses mots...)*

MOI (2 :41) : …De vêtements fabriqués ici…

ANISSA (2 :42) : …Des vêtements fabriqués en France quoi.

MOI (2 :43) : Ah.

ANISSA (2 :45) : Eeeeeet…Bah…Après si j'aurais travaillé en fait, au, au Bac *(? je ne suis pas sûr du mot'Bac')* j'aurais plus été mmh…Comment dire...Un peu tu vois celle qui gère…Pas chef d'atelier mais un truc du genre tu vois, celle qui…Gère les gens justement, qui, qui font à la chaine tu vois, s'il y a des problèmes, des trucs comme ça. Et…En fait dans mon autre…Mon mon BTS en fait c'était la fabrication de tissus donc c'était la fabrication de tissus donc ça n'avait rien à voir, t'as vu c'était dans les grandes machines... Mh-mh-mh *(elle éclate de rire légèrement tout en continuant à parler)* je me suis retrouvé

dans une *(? je ne comprends pas le mot qui va suivre)* il y avait sept filles et que des garçons.
(Elle s'exprime sur un ton que l'on dirait décontracté, familier, comme si elle ressentait de pouvoir me faire confiance)

MOI (3 :20) : Ouais.

ANISSA (3 :21) : Parce qu'en fait il y avait de la mécanique, il y a plein de trucs. Et c'est intéressant en fait ; mais c'était trop…ça faisait trop tu vois…C'était trop industriel,

MOI (3 :29) : Trop industriel ?

ANISSA (3 :30) : Ouais, ouais. Et après ça me, ouais.

MOI (3 :35) : Et là comment…

ANISSA (3 :36) : et si non la couture en général, bah là je pense que…Ffh…Moi la, à ce mom là si je devais travailler quelques parts ce serait plus tu vois dans la, dans l'implication de…De...Tout ce qui est sec, bio, des trucs comme ça. Mh, ça ça serait intéressant en fait.

MOI (3 :52) : Mh-mh. C'est ce que tu fais actuellement ?

ANISSA (4 :06) : Ouais. Ouais, des trucs, tu vois tout ce qui est bio, tout ce qui est…Zéro déchets, mmh… En fait ouais parce que là, là je vois, bah j'ai vu la dernière fois…Victoire Et Élise, et elles voul, elles me demandaient justement parce que, tu sais je voulais créer une une association, se baser là-dessus, faire des ateliers aussi pour sensibiliser les gens, tu sais toi, tout ce qui est zéro déchet ; fabriquer soi-même, tu vois, tu vois, je sais pas, les…Des ling, tu sais des lingettes de maquillant pour les femmes au lieu d'aller chaque fois prendre des cotons, tu vois…Elles achètent, elles en fabriquent quelques-unes, ou elles les achètent. Et après elles en ont pour des années en fait, tu vois, ça se relave et tout. Ça c'est un exemple, il y en a plein en fait...

MOI (4 :39) : Des couches lavables ?

ANISSA (4 :41) : Oui aussi. Pour les enfants, des trucs comme ça, oui il y a plein de trucs en fait.
Mmh…Si non en ce moment la couture en France je ne sais pas ce que ça donne quoi, je…Pff.

MOI (4 :51) : Mmh…Et là, du coup pour faire la couture là à la «Maison pour agir» tu te sers de…De matériaux récupérés ?

ANISSA (4 :58) : Oui, ouais.

MOI (4 :59) : de tissus récupérés, que tu récupères d'où en fait ?

ANISSA (5 :01) : Bah là, moi pour l'instant je n'ai rien récupéré *(elle rit légèrement en même temps qu'elle parle)*, c'est tout…Bah c'est soit des gens qui donnent, des personnes qui donnent là. Tu sais, les personnes qui viennent ici justement, qui ramènent des tissus…Si non c'était mmh…Bah c'était une association qui avait, qui avait tout donnée, qui avait donné pas pas mal de tissus, là...Qui les avait récupérés de Frich'Market, tu sais, tu connais le Frich'Market,

MOI (5 :22) : Oui. Oui, oui.

ANISSA (5 :24) : Et là c'est vrai qu'on a un stock pour l'instant, et c'est des beaux, c'est des beaux tissus de qualité…*(?je ne comprends pas la suite des mots).* Mh.

MOI (5 :31) : Donc…Oui. C'est en fait…En lien avec ça en fait, une question générale, c'est…

ANISSA (5 :40) : Ah…

MOI (5 :41) : Oui ?

ANISSA (5 :42) : Ouais,

MOI (5 :42) : Tu voulais ajouter quelques ch ?

ANISSA (5 :42) : Ah non !

MOI (5 :44) : Mmh, c'est quoi pour toi l'écologie ?

ANISSA (5 :47) : L'écologie ?

MOI (5 :48) : Ouais.

ANISSA (5 :48) : Hhh-hh *(elle rit discrètement pour un instant)* en fait c'est…Pour moi l'écologie c'est, tout le monde devrait faire attention à, comment gèrent leurs déchets, leurs…Les produits qu'ils utilisent, et…En fait c'est…C'est faire attention à la planète. Hhfff-hhff (*un autre petit rire).*

MOI (6 :08) : Mh-mh. En lien avec les déchets ?

ANISSA (6:11) : Exactement ça peut être, au lieu d'aller…En ville avec sa voiture, prendre le bus parce que, des fois c'est plus pratique déjà. T *(? je ne comprends pas la suite),* se garer, et puis ça fait plein de…Circulation, plein de…Voilà, plein de pollution quoi. En fait ils y pensent, ils y pensent que quand tu vois c'est…Quand…Tu vois il y a des, comment s'appellent ? Ça on était quand c'est pollué, tu vois les voitures des fois elles sont…Il y a que des voitures de, je ne sais pas, *(? je ne comprends pas la suite des mots),* tu vois quand c'est vraiment pollué, mais devraient le faire, pourquoi…Ils devraient plus sensibiliser les gens justement à...T'as vu à Lyon en fait t'as pas de zone voiture si… Mh t'as toujours des bus, t'as…A part le soir des trucs comme ça mais la journée c'est vrai que…Il y, en fait il y a plein de niveaux dans l'écologie…Déjà sensibiliser les enfants, déjà pas ajouter des trucs par terre, voilà des…c'est…

MOI (7 :06) : Ouais.

ANISSA (7 :07) : …Toute une…C'est le re, en fait ça c'est le respect aussi…

MOI (7 :10) : Mh-mh. Et, et dans, dans quelle…Ou tu voulais dire, ajouter quelques choses ?

ANISSA (7 :15) : Non, non,
(Une seconde de rire partagé)

ANISSA (7 :17) : Bah je ne sais pas il y a plein de trucs sur l'écologie mais ouais *(elle parle sur un ton allègre, presque 'amusé')*

MOI (7 :19) : Ouais. Et…Et dans lesquels tu te sens particulièrement engagée ? ou tu t'engages, dans lesquels tu t'engages ?

ANISSA (7 :27) : Non en ce moment c'est le Zéro Déchets justement. C'est essayer de…Bah…Créer justement ce que je te disais, comme des sacs, des sacs à vrac, des trucs en fait qui qui se r, qui resservent en fait, au lieu de, jeter. Ouais donc…Ce serait plus ça mais pour l'instant *(? je ne comprends pas la suite des mots),* mais après je suis aussi sensibilisée à tu sais produits justement que j'utilise. Mais là déjà je suis allergique à pas mal de trucs donc…ça va être *(elle éclate doucement de rire)*

MOI (7 :52) : De quoi ?

ANISSA (7 :53) : Je suis allergique à pas mal de…Tu sais de produits pour les mains et tous les trucs comme ça…

MOI (7 :58) : Des produits chimiques ?

ANISSA (7 :59) : Ouais.

MOI (8 :00) : Ouais.

ANISSA (8 :00) : Ouais, quand c'est des…En fait quand il y a du laureth de sulfate, t'as vu ce que c'est, c'est un produit en fait…En fait c'est un produit qui est utilisé dans les savons, shampooings, la lessive…

MOI (8 :10) : Mmh, je ne connais pas…Je, je, je ne connais pas…

ANISSA (8 :12) : ...il faut que tu regardes, en fait c'est un produit c'est, en fait…Il est…Il a, c'est pour tout en fait, imagines que tu vas, c'est comme si tu te lavais la lessive, t'as vu comment c'est…Hhh-hh-hh *(elle rit doucement)*, c'est la même chose en fait dans la lessive, que dans les shampooings en fait, c'est pour ça qu'on a des allergies des fois. Et moi je suis plutôt *(? je ne suis pas sûr du mot suivant)*, je suis allergique à ça en fait.

MOI (8 :28) : Ouais.

ANISSA (8 :30) : Ça je suis sure. Fh *(très léger rire)*

MOI (8 :30) : Du coup tu te sers de produits ménagers…Eee, écologiques ?

ANISSA (8:35): Ouais, ouais, ou…Ouais,

MOI (8 :35) : …Pour ton, pour tes, tes usages…Quotidiens ?

ANISSA (8 :39) : Ouais, et j'en fabrique aussi…

MOI (8 :42) : Ouais ?

ANISSA (8 :42) : Ouais, j'en fabrique aussi de temps en temps…

MOI (8 :44) : Par exemple ?

ANISSA (8 :46) : Bah…

MOI (8 :46) : Des cosmétiques, des, des baumes, des, des savons, de…

ANISSA (8 :48) : Ouais, voilà je, ouais, ouais. Là en ce moment les cosmétiques pas trop parce que…En fait c'est par période, des fois j'aime bien et…

MOI (8 :49) : Ouais...

ANISSA (8 :58) : …Mais j'ai plein de matériel là-dessus. En fait là ce que je, je fais souvent c'est les produits t'as vu, ménagers, les *(? je ne comprends pas la suite des mots)*, pour…Tu sais, nettoyer…Ouais tu vois où les acheter, tu vois chez, chez Fabrik *(? je ne suis pas sûr de tel mot « Fabrik » …)*, c'est par rapport en plus à l'atelier qu'on n'avait fait, t'étais là toi pour l'atelier là, au tout début ?

MOI (9 :13) : Ouais. Oui.

ANISSA (9 :15) : Mais en fait je refais tout le temps cette recette elle n'est pas mal. Ce qu'on avait…

MOI (9 :18) : C'est-à-di, c'est-à-dire ?

ANISSA (9 :20) : Tu sais il y avait du savon noir…Mh…Il y avait quoi ? Savon noir,

MOI (9 :25) : Oui.

ANISSA (9 :25) : Eau. Eehm, celle de, comment s'appelle, de s, du s, du...Tu sais le sel, comment s'appelle

MOI (9 :36) : Je ne me rappelle pas.

ANISSA (9:36): Le bicarbonate.

MOI (9:37): Le bicarbonate.

ANISSA (9 :37) : Ouais, en fait ça va être deux ingrédients ; l'huile essentielle si tu veux en mettre, et ça te fait un produit, moi je mets des fois un peu de…Comment s'appelle…Du vinaigre, pour qu'il n'y a pas de trace.

MOI (9 :49) : Ouais...

ANISSA (9 :49) : Et franchement c'est super efficace pour tout.

MOI (9 :51) : Ouais. Et du coup les ingrédients tu disais tu les récupères…D'où ? Les ingrédients… *(? je ne comprends pas les quelques mots qui suivent)*
(Depuis quelques minutes la vitesse du dialogue d'Anissa, et celle de la conversation générale, ont augmenté)

ANISSA (9 :56) : Bah, j'avais acheté juste l'huile et le savon noir, sinon j'avais tout. J'avais tout ouais.

MOI (10 :01) : Ah ! D'accord...Mh. Et, mmh, et les présents en fait, les gens, les gens qui étaient à l'atelier après t'ont donné un bon retour en fait, sur l'atelier et…Ils…Hh, ils étaient contents, de cet atelier, mmh, ils t'ont donné leur retour en fait, ou... ?

ANISSA (10 :26) : Non, non.

MOI (10 :27) : Ouais ?

ANISSA (10 :27) : Non*, (je n'arrive pas bien à comprendre la suite)*

MOI (10 :29) : Oui. Hm, ces gens-là en fait, qui, tu les as, tu les as plus revus pour d'autres ateliers que t, que t'as fait après ?

ANISSA (10 :35) : Non, ouais non je ne les ai pas revus non.

MOI (10 :38) : Mh…Mh. Eet…Eet…Et du coup tu penses que s'est bien passé ? T'es…

ANISSA (10 :52) : Ouais elles étaient contentes, ouais si elles étaient contentes hé, elles avaient toutes leur façon *(? je ne comprends pas la suite des mots)* de le faire…

MOI (10 :56) : Ouais.

ANISSA (10 :56) : Ouais. Si je pense que…Ce, celles qui connaissaient, fin moi je connaissais quand même…Le sujet mais…Il y en a qui connaissaient pas du tout et c'était vraiment…Je pense qu'elles se sont penchées sur la question, se sont mises à faire des recherches…Parce que, elles étaient super intéressées.

MOI (11 :11) : Sur le, la fabrication de…

ANISSA (11 :14) : Ouais sur le, la fabrication de tout en génér, parce qu'on avait fait un baume à lèvres et…Un produit pour, un produit ménager et les deux leur avaient plu.

MOI (11 : 20) : Mh, je me rappelle. Et…Et comment en fait justement t'es, t'as pu faire l'atelier ? Ehmm…Tu as…T'étais accompagnée par, la «Maison pour agir», par Victoire, pour pouvoir…

ANISSA (11 :37) : C'est, en fait ce n'est pas moi qui l'ai fait, moi je n'ai pas fait cet atelier, j'ai fait un autre atelier.

MOI (11 :42) : Ouais.

ANISSA (11 :43) : J'avais fait un atelier couture moi. Plus tard, sur…

MOI (11 : 45) : Oui. Parce que là je ne me rappelle pas,

ANISSA (11 :47) : Ouais. Non ce n'était pas moi qui avais fait cet atelier. J'avais fait, moi l'atelier tu sais...J'avais fait un doudou en…En…Tissu bio. Ce n'était pas ce cycle, c'était un peu plus tard. Que j'avais, que j'avais fait…

MOI (11 :59) : Ouais. Mh-mh.

ANISSA (12 :04) : Et…

MOI (12 :05) : Vous l'avez fait dans la salle,

ANISSA (12 :05) : Ouais.

MOI (12 :06) : Ouais, du coup j'étais présent...

ANISSA (12 :07) : Mh.

MOI (12 :07) : Mh.

ANISSA (12 :09) : Moi j'avais fait cet atelier, c'est vrai que non plus j'ai pas eu de retour. Ils étaient, il y en a qui étaient intéressés pour faire de la couture, je les ai recontactés…

MOI (12 :15) : Ouais.

ANISSA (12 :16) : Mais…Ffh, elles ne répondent pas.

MOI (12 :18) : Ah oui ?

ANISSA (12 :19) : Oui. C'est dommage. Parce que…Elles étaient motivées mais…

MOI (12 :25) : parce qu'en fait elles t'ont do, elles t'ont donné leur raison, elles t'ont, elles t'ont…plus parlé de de pourquoi en fait elles voulaient…

ANISSA (12 :28) : Non. Non, non justement, non.

MOI (12 :32) : Oui. Et les personnes que tu continues à voir pour l'atelier couture, par co, elles viennent régulièrement, tous les jeudis ? A part aujourd'hui…

ANISSA (12 :38) : Ouais, de quoi, en fait, oui, hmmm *(elle rit doucement)*, en fait c'est surtout Marguerite qui revient régulièrement. Élise aussi ; hm il y en a deux. Il y en a une, bah la dernière fois il y avait une personne qui était intéressée mais elle n'est pas revenue…En fait…Mais comme elle était venue avec Élise et Élise n'est pas venue aujourd'hui…Peut-être que c'est dû à ça aussi. Qu'elle n'ait peut-être pas osé revenir toute seule…Et…Pour l'instant en fait faudrait que je voie avec Victoire si on ne peut pas faire…Plus communiquer sur ça

MOI (13 :08) : Oui.

ANISSA (13 :08) : qu'il y a des personnes qui ne sont pas…Qui ne sont pas au courant en fait.

MOI (13 :11) : D'accord. Les personnes…Du quartier ?

ANISSA (13 :14) : Ouais, du quartier ou…Voilà, partout quoi. Si elles veulent venir…

MOI (13 :21) : Oui. Et les présents…Ne, ne te disent jamais en fait qu'ils vont, sensibiliser d'autres gens ou…

ANISSA (13 :26) : bah Élise justement si, elle…Elle en parle autour d'elle.

MOI (13 :30) : Oui.

ANISSA (13 :31) : Moi j'essaie d'en parler autour d'elle, autour de moi, mais…Hhhmh *(Elle éclate doucement de rire)*

MOI (13 :33) : Vous, vous pensez que ça…Vous pensez que ça ne marche pas trop ? Hf *(je ris légèrement)*, la bouche à oreille ?

ANISSA (13 :38) : Ou, si pourtant ouais, mais je ne sais pas, peut-être que, je ne parle pas aux bonnes personnes, je ne sais pas.

MOI (13 :43) : Eeet, mais en fait, commeeeent, à niveau des démarches et pratiques, comment vous avez pu vous arranger avec Anciela, avec la «Maison pour agir» pour pouvoir mener cet atelier ?

ANISSA (13 :56) : Ahh…Ah d'accord, bah…Bah après un, un atelier que j'étais venue faire, je sais plus c'est sur quoi ? Mmh, vu qu'après à la fin Élise a demandé, c'est *(? je n'arrive pas bien à comprendre la suite)* les personnes qui avaient des compétences, et donc après ils ont demandé 'Est-ce que quelqu'un sait coudre, bah j'ai dit 'bah oui, c'est...Hff (*elle rit pour un instant*) censé être mon métier.

MOI (14 :18) : Ouais.

ANISSA (14 :20) : Et c'est de là en fait que…Bah après j'ai parlé avec Victoire, elle m'a montré des tissus…J'ai parlé en fait de faire…Pourquoi pas un atelier de doodoo, et c'est parti de là en fait.

MOI (14 :30) : D'accord. Du coup t'es passée par Élise d'abord. Qui…

ANISSA (14 :34) : Ouais, oui parce que c'était Élise qui animait en fait, ce n'était pas, je ne sais plus ce qu'était comme atelier…C'était une sorte de… *(elle bafouille quelques choses)*

MOI (14 :42) : L'atelier couture que t'avais fait en début d'année ?

ANISSA (14 :46) : Non, ce n'est pas l'atelier couture, c'était plus…Pour sensibiliser je pense aux…Je m'en souviens plus. C', c'était, un des derniers, tu sais, un des derniers rendez-vous tu sais, de l'hiver…

MOI (15 :01) : Oui.
(Depuis quelques minutes mon interlocutrice est en train de parler bien plus tranquillement qu'auparavant, et le rythme général de la conversation a baissé aussi)

ANISSA (15 :03) : Il y avait Élise, Fatema, tu sais, celle que…T'y étais,

MOI (15 :06) : Je ne sais pas si j'étais là, c'était en novembre ?

ANISSA (15 :08) : Ouais, ouais, peut-être, ouais c'était…Une bonne nou, ouais je sais plus. Peut-être avant je sais plus, ouais, ou septembre octobre peut-être, ouais.

MOI (15 :18) : Mh-mh. Et…Pours

ANISSA (15 :21) : Et en fait *(?)* c'est parti de là en fait. C'est parti, elle m'a dit « Ouais si ça t'intéresse », après en fait, par rapport aux autres ateliers, ils ont acheté des machines à coudre, donc c'est L. qui les a achetées...Eeeeeet, après on m'a dit 'bah si tu veux tu peux faire des ateliers' voilà, on a parlé après d'ateliers…Comme, comme Élise venait tous les jeudis, elle m'a proposé de la rencontrer et, donc je l'ai vue et…Et c'est parti de là en fait, après on a dit 'Pourquoi pas se voir tous les jeudis...Pour coudre et puis…Et,

MOI (15 :51) : D'accord. Et t'es déjà, tu connaissais depuis longtemps Anciela, fin la «Maison pour agir» ?

ANISSA (15 :59) : Non. Non bah je viens de la connaître quand ça, ça s'est fait.

MOI (16 :01) : Ah oui ?

ANISSA (16 :02) : Oui.

MOI (16 :03) : C'est-à-dire en début d'année en ?

ANISSA (16 :04) : Oui.

MOI (16 :04) : Ok.

ANISSA (16 :04) : Ouais…

MOI (16 :06) : Et…Oui parce que, là en fait on parle de la «Maison pour agir», mais l'association Anciela, tu, tu en avais déjà entendu parler, tu la connaissais déjà ?

ANISSA (16 :14): Non.

MOI (16:14): Non?

ANISSA (16:14): Non.

MOI (16 :15) : Mh. Et…Ouais, et du coup…T'as découvert le site de la «Maison pour agir» lui-même, mh, après quelques mois de sa création, c'est ça ?

ANISSA (16 :25) : Oui. Alors que j'habite là. Hhhmhmhmh *(elle éclate de rire)*

MOI (16 :27) : Ouais ! T'habites où, t'habites…

ANISSA (16 :30) : j'habite dans l'immeuble. *(Elle a l'air d'être 'amusée')*

MOI (16 :31) : ouais ?

ANISSA (16 :31) : Ouais, h-haha *(elle rigole encore)*, comme quoi, ouais.

MOI (16 :34) : Ouais…Et les gens que tu connais, tes proches, les autres habitants qui vivent ici, ne te parlent jamais de la «Maison pour agir» ?

ANISSA (16 :43) : Ils ne connaissaient pas non plus.

MOI (16 :43) : Ouais.

ANISSA (16 :43) : Ouais.

MOI (16 :44) : Mh.

ANISSA (16 :46) : C'est marrant quoi *(Elle parle sur un ton 'amusé', comme si elle était prête à rire de nouveau)*

MOI (16 :48) : C'est marrant, pourquoi ?

ANISSA (16 :49) : Oui, oui, non parce que…En habitant ici je ne connaissais pas quoi. Je pensais qu'il n'y avait que l'association Vrac, j'avais lu le panneau là t't'as vu, il y avait une sorte, il y avait une sorte d'affiche... Eeet en fait je cro, je croyais qu'il n'y avait que cette association et c'est, je ne savais pas qu'il y avait tout ça...

MOI (17 :06) : …Et comment vous avez pu, t'as pu le connaître du coup…

ANISSA (17 :09) : Bah c'est une amie qui m'a envoyé un message par rapport à l', aux ateliers cosmétiques, m'intéressait, et c'est de là en fait, que j'ai connu, que…

MOI (17 :16) : Mh-mh. Et maintenant, quand tu entends les gens…Parler, ils ne connaissent, toujours, toujours pas ? La «Maison pour agir»…?

ANISSA (17 :25) : Si maintenant chez moi ils connaissent quoi…Mais ils ont tout, l'entourage…Je n'aime pas, moi je ne vais pas trop parler encore à mon entourage…

MOI (17 :32) : Ouais. Ouais, pourquoi, parce que vous ne ressentez pas le besoin…

ANISSA (17 :37) : Ah non, parce que je ne sais pas…Parce que des fois il y a des personnes, ils ne sont pas intéressés par ça aussi.

MOI (17 :41) : Quoi ?

ANISSA (17 :42) : …Par tout ce qui est de…Tu sais, écologie et tout…

MOI (17 :45) : Qui…?

ANISSA (17 :46) : Il y en a, ils ne sont pas forcément intéressés ou ça les, ça les…On ne parle pas de ça,

MOI (17 :50) : Mh…ça les touche…

ANISSA (17 :51) : …On ne parle pas de ça, on ne parle pas de ça en ce mom, en ce moment-là et puis…C'était pour ça.

MOI (17 :58) : Mh, des personnes, des proches à vous, des, des gens…Que vous ne connaissez pas, hh pas trop,

ANISSA (18 :02) : Non, des gens, ouais, pff, des g, ouais, ph...
(? je ne comprends pas bien ses derniers mots, elle les murmure légèrement),

MOI (18 :04) : Mh...Eeet…Pourquoi à votre avis ?

ANISSA (18 :10) : Bah quand on voit des gens, des fois on dirait que, je ne sais pas…Quand on voit juste, les gens comment ils jettent leur poubelle, et bah des fois c'est…Pphhh, ils font n'importe quoi. Hhhfhfhf *(elle éclate doucement de rire)*, je ne sais pas, j'ai l'impression que…Sont, non mais, ça ne les touche pas en fait.

MOI (18 :26) : Des gens…Des gens en particulier, des, des catégories particulières d'habitantes, d'habitants, ou en général ? Ou pas

ANISSA (18 :34) : Hhhh, en général je pense. Mais sssh, je trouve que là déjà…En fait, au lieu d'al, d'aller à la déchetterie ils jettent tout, tu vois…En bas *(? ou 'dans' ?)* des immeubles.

MOI (18 :46) : Ouais.

ANISSA (18 :17) : Et on met des, des meubles, des trucs alors que ça ne s'achète pas là. S'ils vo, s'ils vont à la déchetterie voilà, ce serait voilà, ce serait un *(? je ne suis pas sûr qu'elle ait dit 'un')* sale moins quoi…

MOI (18 :57) : et si vous êtes sens, et si tu es sensible à…A, à la prévention sur les déchets, et…Mmh, donc tu, tu es sensible mais tu ne ressens pas…Au moins autour de toi il n'y a pas vraiment le besoin de communiquer ? Autour ?

ANISSA (19 :13) Si, si j'en parle…Je, des fois tu ne peux pas en parler à n'importe qui. Ces gens, les gens ils sentent, oui ils sont…Ils s'en foutent quoi. Je sais pas, ça t'arrive pas à toi des fois et…?

MOI (19 :25) : Bah ici, ehhhh…Oui, quand on a fait du porte-à-porte par exemple, ou du tractage au marché,

ANISSA (19 :30) : Ouais.

MOI (19 :34) : ...ça m'était arrivé oui.

ANISSA (19 :35) : Ouais…

MOI (19 :35) : Ouais.

ANISSA (19 :36) : …Il y a des gens que tu vois…ça ne les intéresse pas du tout.

MOI (19 :39) : Oui, et l, après, le fait que bahhh…Beaucoup d'entre eux…N'étaient même pas intéressées, à en parler.

ANISSA (19 :48) : Ouais, mh.

MOI (19 :50) : Ce n’est pas le cas de tout le monde…

ANISSA (19 :50) : Non ouais, mh.

MOI (19 :52) : Parce que par exemple on a, récemment on a rencontré…Au marché de Vaulx village, humm quand on était allés distribuer des tractes pour le mode emploi...

ANISSA (20 :02) : Ouais…

MOI (20 :03) : …Pour le composteur, un commerçant qui nous a parlé, bah, de…De la situation ici, du fait que ça, ce n’est pas l’intérêt prioritaire des habitants parce que, les nécessités sont autres en fait, pour les, pour les vaudois d'a, d'avoir un travail…

ANISSA (20 :17) : …ça n’empêche pas *(? je n’arrive pas bien à comprendre ses mots en ce moment)*

MOI (20 :19) : De, de sortir d'une condition critique, de vie…T'es, fin ; t'en penses quoi en fait...De…?

ANISSA (20 :27) : Ce n’est pas parce qu'on cherche un travail que, hh *(un petit rire)* voilà qu’on ne va pas être sensible à ça aussi,

MOI (20 :31) : Ouais.

ANISSA (20 :31) : C'est de, ouais c'est, pf.

MOI (20 :32) : Les commerçants disaient aussi que, de toute manière il faut, à un moment donné il faudra passer par-là, parce que c'est une étape…Importante en fait,

ANISSA (20 :41) : Bah oui.

MOI (20 :42) : …De changer de mode de vie mais que pour l'instant ils pensent que les, les habitants sont à un, un niveau au-dessous en fait, avec d'autres exigences que…Que…

ANISSA (20 :52) : Mh non, je ne pense pas non.

MOI (20 :53) : …Ces questions d'écologie.

ANISSA (20:55) : Ffh je pense pas, après c'est, fh…Je sais pas, hm c', c'est, c'est important, c'est…C'est pas par, l'écologie c'est voilà, c'est…La sauvegarde de la terre quoi, c'est pas…Si tout le monde faisait un tout petit peu déjà, mais franchement ce serait, fffhh…Déjà on apprend-y de pas jeter n'importe où le, leurs affaires tu sais, voilà, les rues c'est pas des poubelles, je sais pas moi, moi j'ai des parents, ils m'ont tout le temps apprit à jeter dans les poubelles, je sais pas c'est un truc…

MOI (21 :29) : Ah c'est un truc de *(? je ne comprends pas son dernier mot)*

ANISSA (21 :30) : Ah c'est un truc qu'après c'est à la base quoi.

MOI (21 :31) : Les traditions ?

ANISSA (21 :32) : Ouais non quoi c'est…Des valeurs je ne sais pas. Déjà, si sont sensibilisés, en fait je pense que les enfants ce serait, ouais c'est, mais le problème c'est aussi les parents qui devraient les…Les sensibiliser à ça.

MOI (21 : 45) : Mmh…Fh-fh *(je ris pour un court instant)*, et du coup déjà une...A l'époque où vous étiez petits, hmmm, ces actions pour l'écologie se faisaient ? Il y avait…?

ANISSA (21 : 55) : Ouais, oui ça se faisait parce qu'on avait…On avait un gardien ici…Qui demandait en fait aux enfants…De temps en temps il leur disait… « Ramassez tous les papiers », bah en fait *(?)* dehors bah tu vois. Etttt… « Je vous donne une glace ». T*, (? il y a deux mots qui ne me paraissent pas clairs)*, il y en avait qui le faisait quoi. Et c'est vrai que c'était propre. Et c'était super bien soigné, en fait il y avait un gardien, on n'avait rien de quoi faire. Il *(? je ne comprends pas les mots suivants)* mais tu sais, c'était propre, c'était…Il n'y en avait rien à voir avec ce que c'est maintenant. Et c'est, et ce n'est pas faire n'importe quoi, en fait voilà, même, alors ce n'est pas ss, tu sais, ce n'est pas son travail de faire ça. De ramasser des papiers par terre, mais en fait voilà il demandait aux enfants, les enfants c'était comme un jeu et après ils avaient une récompense. Donc déjà ils étaient un peu sensibilisés quoi. C'est vrai que ce n'était pas de jeter des pap des choses par terre, des…

MOI (22 :43) : Mh…alors qu'aujourd'hui…

ANISSA (22 :46) : Pff…Ouais je ne sais pas après comment ils sont maintenant mais…J'ai l'impression que même les adultes eh, je ne sais pas voilà, des fois ah...

MOI (22 :53) : Mh-mh…Et pourquoi vous pensez qu'il y a…Qu'il y a ce détachement… ?

ANISSA (22 :58) : Je ne sais pas. Franchement je ne sais pas.

MOI (23 :03) : Oui. Et…Et vous à votre niveau du *(?)*, toi à, à ton niveau, tu cherches à…A agir différemment en fait, à travers ce que tu fais, par exemple à la «Maison pour agir»…?

ANISSA (23 :19) : Ouais j'essaie. Hhh-hh *(elle éclate de rire de manière discrète)*,

MOI (23 :21) : Ouais.

ANISSA (23 :22) : …Après je pense que si tout le monde d'un, voilà j'y viens un tout petit peu voilà, fait ce qu'il peut, ce serait déjà…

MOI (23 :30) : Oui c'est ce qu'on…

ANISSA (23 :32) : Ça pourrait voilà, changer déjà…Et je pense que fh…Il faut donner un peu l'exemple aussi des fois par rapport à son entourage, à son…Aux personnes voilà avec qui, qu'on voit…

MOI (23 :47) : Mh, parce qu'en fait c'est ce qu'on pense à Anciela eeeet…L'idée quee, même si le changement des habitudes, se fait petit-à-petit, à partir juste de quelques personnes, hmm, petit-à-petit, hmm un réseau plus vaste peut se construire en fait,

ANISSA (24 :05) : Mh, ouais.

MOI (24 :06) : …Et porter à des changements plus vastes…T'es d'accord, t'en penses quoi…?

ANISSA (24 :09) : Ouah, je suis tout à fait d'accord.

MOI (24 :10) : Ouais...Ehm, et tu penses que, en raison de ce que tu vois, ça puisse de faire ? Ici à Vaulx-en-Velin par exemple ou…

ANISSA (24 :19) : Pourquoi pas, après…Hhhh *(elle rigole doucement)*, faut, faut garder l'espoir, hehe,

MOI (24 :24) : Ouais.

ANISSA (24 :24) : Non pourquoi pas, après les gens, ouais après c'est…

MOI (24 :26) : Parce que tout à l'heure vous étiez, tu étais un peu…

ANISSA (24 :29) : Ouais mais, ffh et ils ne sont pas tous comme ça ! Il y en a qui trient, il y en a qui voilà, après c'est…Après il y a tout pour trier, t'as le truc pour le papier, voilà t'as tout pour…T'as les poubelles spéciales pour voilà ils sont tous faits quoi, après je sais pas pourquoi les gens trient pas ou...Mais après c'est compliqué, comme ma sœur me disait la dernière fois, elle elle habite à…A Vaulx-à-la-Soie, elle disait que les poubelles de tri, elles étaient super mal faites, t'avais une toute petite ouverture…Ils ouvraient pas tout en fait, t'as vu, dans les poubelles de tri, ça fait qu'elle disait, chaque papier, chaque bidule il faudrait les mettre dans une sorte de feinte *(?je ne suis pas du tout sûr du mot « feinte »…)* comme ça ; donc elle disait c'était super pra, après elle disait 'bah après personne n'a le temps le matin de faire ça'; *(?)* au bouloooot…T'as pas le temps de trier deeeee…Tu restes au moins une demi-heure à tout mettre dans les…D'ouvrir les conteneurs, après des fois il y a des choses qui sont, qui sont pas très logiques quoi. Bon après dans son immeuble c'était comme ça.

MOI (25 :21) : Tu parles de quoi ?

ANISSA (25 :22) : Tu sais dans les poubelles de tri ; au lieu d'ouvrir carrément le…Le, tu sais le couvercle, ils avaient laissé une petite…

MOI (25 :29) : …Ce que tu viens de dire.

ANISSA (25 :30) : Ouais ouais, voilà c'est ça.

MOI (25 :31) : Et c'est, c'est qui qui construit ces poubelles ? Qui hmmmmm, la mairie, le…

ANISSA (25 :37) : Bah ouais ça doit toucher, je ne sais pas. Je ne sais pas e, après c'est, dans un local voilà c'est…ça doit être le gardien qui n'ouvre pas, je ne sais pas après, faudrait que

MOI (25 : 44) : Mmh…Mh, eeet,

ANISSA (25 :48) : Après je pense qu'il faut faciliter au maximum aux g, que les gens puissent voilà, trier, faire…Parce que déjà ce n'est pas automatique pour certains, donc après s'il y a des, on va dire de petites difficultés bah ça va aller les bloquer et ils vont tout mettre à *(? je ne comprends pas bien la suite)* comme ça *(? les derniers mots me semblent un peu confus)* …

MOI (26:02) : Mh-mh...Eeet, bo en fait, comme t'auras noté toi aussi, à la «Maison pour agir» il y a surtout des femmes en fait, qui viennent, et…Est-ce que, qu'est-ce que t'en penses en fait à niveau de la différence entre les sexes en fait, c'est…Ehm, on m'a aussi dit, c, certains habitants, que les hommes ne sont pas…Hmm intéressés de manière générale à l'écologie comme les femmes en fait, que c'est, c'est plutôt une occupation, fin,

ANISSA (26 :33) : Ah ça dépend.

MOI (26 :34) : …Un, un truc de femmes,

ANISSA (26 :34) : Ouais…

MOI (25 :36) : …Dit de manière un peu vulgaire. Eet, tu es, t'en penses quoi ?

ANISSA (26 :40) : Ouais, non je ne pense pas. Moi je sais que mon père il tri, il fait des voilà…Alors voilà…Non, pff c'eest...Je sais pas comment, en fait…Non je pense que, il y a des, non il y aura des hommes comme des femmes ouais, suffit d'être…Mais après si c'est des femmes c'est c'est peut-être pas plus mal quoi, c' peut-être pas plus mal, c'est son…Si tu vois elles sont, sensibles à l'écologie comme ça elles vont élever leurs enfants...Tu vois dans cette veine-là. Après je ne sais pas mais…Je pense que si ces femmes elles sont sensibles elles vont sensibiliser leur mari et voilà. Eh,

MOI (27 :23) : Ouais. Et c'est ce que tu, c'est ce qui arrive, hmm, dans ton cas ? Dans, avec ta famille, av, avec tes proches…Les garçons hommes, ou pas ?

ANISSA (27 :35) : Ouais si, mh.

MOI (27 :35) : Ouais. Mh...Et de quelle ma, eh oui, et eux ils s'engagent, s'ils sont sensibles en fait, hm ils s'engagent de quelle manière ? En faisant le tri eux aussi sur les déchets ou dans d'autres thématiques de l'écologie, je ne sais pas, hm, en en prêtant majeur attention à l'alimentation, à une consommation plus écoresponsable…

ANISSA (28 :03) : Ouais, bah pour l'instant pas trop mais…

MOI (28 :05) : D'accord.

ANISSA (28 :05) : Hhhhhhhnhh *(elle éclate doucement de rire)*, justement j'ai pris la…Tu sais la…Le Bag'agir sur…

MOI (28 :12) : Ouais !

ANISSA (28 :12) : …Sur, sur la consommation électro, électrique justement. Donc je vais voir…Hhhhh *(elle rit légèrement)*, pour l'instant je suis hors sujets mais haha *(elle rit encore discrètement)*,

MOI (28 :20) : Mh-mh. Et vous faites, vous en faites quoi avec le Bag 'agir, vous utilisez…Les produits… ?

ANISSA (28:24) : Pour l'instant j'ai pas trop, j'ai pas encore utilisé, j'ai pas encore le temps de m'y mettre mais oui je vais…Faut que, faudra que *(?je n'arrive pas à saisir les mots suivants)* je lise ce livre-là, t'as il y a un livre sur ça…Et je voulais voir justement tu sais pour, par rapport à...Comment le chauffer, s'il y a d'humidité, des trucs comme ça, t'as vu il y a une sorte de petit appareil qui est dedans. Et voir justement...

MOI (28 :44) : Tu parles de quel Bag'agir déjà ?

ANISSA (28 :46) : Sur la consommation, tout ce qui est consommation électrique, tout,

MOI (28 :49) : La, l'énergie oui.

ANISSA (28 :50) : Oui, l'énergie oui. Mh…

MOI (28 :52) : Et tu parles de quels outils… ?

ANISSA (28 :54) : Je ne sais plus c'est un truc rond comme ça.

MOI (28 :56) : Ouais…Ehm…

ANISSA (28 :58) : T'as, ça efface l'humidité…

MOI (29 :02) : ah oui !

ANISSA (29 :02) : Le chauffeur a dit que *(? je n'arrive pas à comprendre la suite de ses mots)*

MOI (29 :04) : Eehm un hygromètre ? Par hasard ? C'est pour mesurer,

ANISSA (29 :07) : je crois qu'il fait hygromètre aussi ouais, il fait ça et pour mesurer aussi la température, de la maison *(? je n'arrive pas bien à comprendre les mots suivants)*, il y a plusieurs trucs...Ouais donc c'est intéressant de savoir, justement…

MOI (29 :08) : Hm, d'accord. Tu utilises ça…

ANISSA (29 :22) : Si non si on fait quand même attention, à l'énergie tu vois ; on n'essaie pas de se brancher un truc même le micro-ondes on l'éteint, tiens en fait on a un truc t'as vu, t'appuies, à chaque fois quand tu…Si, on fait quand même attention parce que c'est vrai que laisser juste une télé allumée pour rien, ce n'est pas quoi ça ne sert à rien, et ça consomme, donc autant éteindre.

MOI (29 : 44) : Mmh. Et du coup, pourquoi t'as décidé de prendre un bag 'agir pour l'énergie plutôt que…

ANISSA (29 :50) : Parce que c'est un sujet que je ne connaissais pas super en fait. Ce n'est pas un sujet que je connais pf, que je connais bien.

MOI (29 :54) : Ouais. Oui, et t'en parles en fait à des personnes ou…De, de ces bag 'agir ou…

ANISSA (30 :02) : Pour l'instant pas, non, pour l'instant je, pas trop parce que je te dis, je n'ai pas eu encore le temps de vraiment tout…

MOI (30 :07) : Ah de, ok ; de tout, maitriser.

ANISSA (30 :07) : Ouais, ouais, je vais leur en parler. Même je vais leur faire passer le truc pour qu'ils voient chez eux si c'est vrai, si c'est bien chauffé, pas bien…

MOI (30 :14) : Ouais.

ANISSA (30 :16) : J'essaie de faire passer dans ma famille tu vois, parce que des gens que…Que j'ai confiance.

MOI (30 :21) : Mmh, parce que le truc se prête à être prêté en fait.

ANISSA (30 :23) : Ouais, mh. Mais pour l'instant je préfère voilà…Ce que je me disais déjà, s'il y a, tourne tu sais, dans ma famille déjà, si…S'il y a des…

MOI (30 :30) : Ouais.

ANISSA (30 :33) : Tu sais, ça les sensibilise, ce serait déjà bien quoi.

MOI (30 :34) : Ouais.

ANISSA (30 : 36) : Mh. Petit-à-petit, voilà, c'est, hm ! *(Elle rigole doucement)* …

MOI (30 :39) : Ouais, ça…Et tu en penses quoi, justement de cette idée de faire tourner en fait,

ANISSA (30 : 43) : Ouais, je sais,

MOI (30 :43) : …Les produits, les bag 'agir, plutôt qu'une prépa, p-préparation

ANISSA (30 :45) : Ah bah oui, moi je trouve que c'est, c'est une bonne idée. Parce que ouais les gens peut-être n'ont pas l'idée, ou savent pas. Ça, ça leur fait découvrir des choses.

MOI (30 :57) : Mh-mh. Eeet…Mhh… *(quelques instants de silence)* Est-ce que tu penses par exemple que l'idée du bag 'agir puisse parler…Plus ou moins aux habitants généralement que, des ateliers, vivants qui se font ici à la «Maison pour agir». Pour la sensibilisation à l'éco…

ANISSA (31 :25) : Je pense que les deux sont bien, les deux sont bien. Ouais, mais par contre il faut que la personne elle est un *(?)*quoi. Je pense qu'une personne qui fait un atelier, après tu lui prêtes un bag 'agir sur le même sujet, je pense que ça peut-être bien. Si elle ne connait rien tu vois au sujet. Et que, elle est venue parce que, elle veut connaître, elle veut apprendre ou elle est un petit peu intéressé, après tu lui donnes des ressources justement, du bag 'agir je sais pas moi si c'est, je sais pas moi sur le Zéro Déchet elle va croire *(ou « vouloir »?)* que… Elle va lire le livre bah voilà bah…Elle peut jo, aux, jouets avec ssses enfants tu vois ça peut être… Je pense que ça peut être bien. Parce que des fois tu vas écouter *(ou « aller à l'écoute » ?)* des personnes, si elles f…Si elles ne connaissent rien au sujet ou si ça ne les intéresse pas… Ca, ça ne changera rien à leur, tu vois ce que je veux dire…?

MOI (32 :15) : Oui oui, et vous parlez de quelles personnes ?

ANISSA (32 :18) : Non je ne sais pas, en général quoi, après c'est…Ouais si c'est des personnes qui ne s'intéressent pas à l'écologie ou à voilà…

MOI (32 :23) : Mh. Et, donc tu dis en fait que c'est, c'est préférable en fait que ces, que ces outils, circulent dans un réseau plutôt…Je ne vais pas dire fermé mais, un court réseau plutôt qu'un réseau à grande échelle ou…

ANISSA (32 :44) : Pas vraiment fermé parce qu'après la personne qui a, qui a son bag, elle peut le faire passer justement à des personnes, de son entourage et ça peut, voilà ça peut s'étendre en fait comme ça. Non ce n'est pas, ouais, pas fermé mais…Moi je dis ça ne servira à rien de donner des, de les faire passer à des gens qui, quoi bah après je ne sais pas si elles, si elles les demandent c'est qu'ils sont intéressés, si les personnes demandent c'est qu'ils sont intéressés…

MOI (33 :06) : Oui. Mmh, mh. Ehm…Eeet…Et vous pensez en fait que les gens, que les gens même, si on, si on reste sur le, si on considère le quartier des Noirettes, seraient ouvertes en fait à…A savoir en fait ce que…A s'intéresser, à partir d'eux-mêmes en fait, à cet outil là…Ou…Ou pas ? Fin…

ANISSA (33 :40) : Si je pense que ouais, c'est…Si c'est expliqué et que…Mais après je ne sais pas si les gens viendraient à des réunions pour que l'on leur explique ça. Mais je pense que, justement, après un atelier, prendre un peu de temps ou...Si elles viennent justement ici et qu'on leur en parle...Je pense qu'elles pourraient être intéressées. En plus il y a plein de sujets donc…Il y a bien un sujet qui va les intéresser. Mhmh *(elle éclate de rire légèrement)*. Il y en a qui sont intéressés par tout ce qui…Mh comment ça s'appelle, tu sais, tout ce qui…Par rapport à l'enfance ah t'as vu, un bag 'agir pour les enfants quoi. Pour sensibiliser les enfants…

MOI (34 :17) : Ouais, la parentalité.

ANISSA (34 :18) : Ouais donc, voilà, ça peut être…

MOI (34 :20) : Ah oui ! Ça, ça commence à, ouais.

ANISSA (34 :20) : Ça, ça peut être…Ouais donc…

MOI (34 :23) : Ça commence de là, et qu'est-ce qu'ils pensent, comment ils vont en fait ces bag 'agir, mmmh, comme une…Je ne sais pas une ressource, une...

ANISSA (34 :31) : Ouais ça peut l'être ouais, ça peut-être, ouais si si c'est des ressources, c'est…

MOI (34 :36) : Mh…Mh-mh. D'accord et c'est des gens, c'est des gens qui sont proches où…Eet, à vous, à toi ou…Qui sont des connaissants, des connaissants,

ANISSA (34 :48) : Oui, mais moi justement j'ai fait passer un bag 'agir à ma sœur, parce qu'elle travaille dans le...Bah en fait elle fait éducatrice de jeunes enfants, donc c'est pour ça en fait...J'en ai parlé à Victoire, elle m'a dit ok. Eeet, elle, elle a, elle pourra après en parler à sa crèche en fait. Donc pour sensibiliser…les nounous qui sont là-bas…Voilà…Les *(? je ne comprends pas le mot suivant)* tu vois…

MOI (35 :15) : Oui,

ANISSA (35 :15) : Tout ça serait, voilà, son niveau ça serait…

MOI (35 :17) : Parce que jus justement, j'étais à, j'étais à la crèche au Clair du Mas.

ANISSA (35 :20) : Ah ouais.

MOI (35 :21) : …Où j'ai fait un entretien avec le directeur…Et lui il m'a dit en fait que les dames qui viennent…Mmmmmh, ne connaissent, fin, ne connaissent pas forcément, la Maison alors ils pensent que c'est une maison de familles...

ANISSA (35 :33) : Aaaaaah, aaaaah…

MOI (35 :36) : Eeeet mmmmh, mais qu'elles lui, lui ont pas donné de retour par exemple lorsqu'on le donnait, onnnnnnn, on allait donner des tract, des tractages par exemple.

ANISSA (35 :45) : Ah ouais.

MOI (35 :46) : …Par rapport aux ateliers thématiques qui, qui se sont faits ici…Il y avait un peu de la méconnaissance ou…Ou je ne sais pas si on parlait *(? je ne pas sûr du mot qui va suivre)* d, des intérêts mais…Mais, mais bon voilà, lui il m'a dit ça. Voilà.

ANISSA (35 :58) : Mmh, je pense qu'il faudra plusieurs années pour que les gens vraiment connaissent...De bouche, tu voilà le bouche-à-oreille, ça fin ce sera plus ça qui va…Ou une personne va dire 'Viens il y a un atelier, on y va ensemble', voilà en fait ce sera plus ça que…

MOI (36 :14) : C'est ce qu'il m'a dit, lui aussi.

ANISSA (36 :16) : Ouais. Je pense que ce sera, ça ne se fera pas, voilà…La en fait elle est, elle est toute neuve cette maison, en fait elle a quoi, un an, ça fait un an que vous êtes là ?

MOI (36 :25) : Mmh,

ANISSA (36 :25) : Je pense que le temps que tout le monde connaisse, sache voilà ce qui se passe ici, et…ça prendrait peut-être un peu de temps. Après voilà c'est mon avis, je ne sais pas mais...

MOI (36 :37) : Eeeet, de ce que tu sais il y a d'autres institutions ou…Structures à Vaulx-en-Velin, qui s'occupent d'écologie, de solidarité…

ANISSA (36 :47) : Solidarité ils doivent en avoir je pense…Écologie je p, en fait je sais, moi il y a plein de trucs que j'apprends tous les jours eh.

MOI (36 :54) : Ouais.

ANISSA (36 :54) : Par rapport à des associations…Je sais qu'à Vaulx il se fait plein de choses et je sais qu'il y a beaucoup de solidarité, par rapport à ça, mais l'écologie justement, je trouve que…

MOI (37 :03) : Mmh, donc…Vous voyez la, vous voyez l'écologie et la solid, la solidarité sur des plans différents comme des choses, deux choses…

ANISSA (37 :12) : ça peut être deux choses différentes ça peut être…Moi, moi je parlais *(? je ne suis pas sûr de ce mot)* mais ça peut être regroupé mais…Toi tu les vois comment ?

MOI (37 :21) : Moi...Moi justement ça peut, ça, ça peut être un lien. Parce que du moment, du moment

qu'on pense à l'écologie on peut penser même en termes de groupes et on fait, on peut faire en même temps le lien social entre les groupes et du coup fa, favoriser la solidarité…A travers l'engagement écologique.

ANISSA (37 :40) : Ouais, mh,

MOI (37 :40) : Du coup…Voilà, c'est pour ça qu'à mon avis heeeee, les deux, les deux concepts sont, associés, en fait, même déjà dans le cadre de la «Maison pour agir» parce que, on le voit, on le voit de…Heeee de, de ce que pense Anciela, même L., le fait…Le fait de privilégier…Les groupes, à travers l'engagement en fait, plutôt que…A niveau individuel.

ANISSA (38 :17) : Ah ouais c'est sûr. Ouais non mais c'est sûr ça. Tout seul on peut, voilà, on ne peut pas faire grandes choses ha. C'est sûr qu'il faut être…

MOI (38 :24) : Oui.

ANISSA (38 :25) : Oui il faut être plusieurs.

MOI (38 :28) : Mh…Pourquoi ?

ANISSA (38 : 31) : Fffhhh *(elle rigole sur un ton qui parait 'amusé')*

MOI (38 :32) : Ffffh *(je fais un petit rire moi aussi, en écho au sien)*

ANISSA (38 :33) : …Ouais, on est plus forts à plusieurs, je ne sais pas, c'est…Même à plusieurs il y a plus d'idées il y a plus de...

MOI (38 :39) : Mmh. Et en fait récemment…Ehh il y a le composteur des Noirettes du coup qui a été, qui a été mis en place par le, le Vaulx' le Long terre...

ANISSA (38 :46) : Ouais. Mh…

MOI (38 :48) : …Eet, vous en savez quoi, tu en sais quoi, par rapport à ça…

ANISSA (38 :54) : Si bah je, je suis au courant…J'ai même…Oui, j'ai, depuis sa création quoi mais...

MOI (39 :02) : Ouais, tu as...Mh-mh.

ANISSA (39 :03) : Dis-moi.

MOI (39 :04) : Tu as contact avec les, les gens ?

ANISSA (39 :06) : Ouais, si si ouais.

MOI (39 :09) : Mh. Les, les habitantes qui ont fait ça…

ANISSA (39 :10) : Ouais, mh.

MOI (39 :11) : Vous faites des choses ensemble ou...Vous…*(?)*

ANISSA (39 :13) : On se voit des fois ouais mais…Des fois quand elles passent…Mhmh *(petit rire)*, ça fait longtemps.

MOI (39 :20) : Et…Eet, c’est, c’est une initiative qui marche à l'état actuel ou...Qui peut marcher dans le futur ?

ANISSA (39 :33) : Moi je pense que ça marche. Après...Après je ne sais pas si voilà, s'il n'y a que les immeubles à côté qui, qui déposent leur, leur…Après…Après ce qu'on m'avait dit, ce n’est pas composteurs pour…C'est, il n’est pas fait pour, pour…En fait, hhhhh *(un autre petit rire)*, c'est, c'est plus un composteur pour une cinquantaine de familles, ce n’est pas un composteur pour tout le quartier quoi. Donc c'est vrai que...Déjà si tous ceux qui sont à coté…Mettent leurs déchets. Non c'est un truc bien je trouve.

MOI (40 :11) : Mh. Tous ceux qui sont à coté, du coup les, les 50, les 50 familles ou plus, plus de monde ?

ANISSA (40 :18) : Je pense qu'il y a plus de monde qui doit qui doit y, qu’y aller…

MOI (40 :21) : Oui. Et tu penses que c'est bien du coup s'il y a plus de monde ou ça risque de, de...

ANISSA (40 :26) : C'est bien et ce n’est pas bien parce qu'après je ne sais pas ce que ça risque de faire quoi, mmmh *(elle rit, toujours discrètement, pour un instant)*, s'il y a trop, trop de, déchets. Qui sont posés comme ça.

MOI (40 :34) : Mmh. Ehm....Eeeet, bon tu sais on on a. On a vu même récemment des sacs en plastique eeeeeet…

ANISSA (40 :49) : Ah des sacs en plastique ?

MOI (40 :50) : Oui dedans oui.

ANISSA (40 :51) : Ah mince.

MOI (40 : 52) : On pffff, à plusieurs reprises, ehm...Pourquoi à ton avis…Les gens ont mis des sacs en plastique…Alors que c'est plutôt pour les déchets organiques ?

ANISSA (41 :04) : Mhfhmfhmfh *(elle éclate de rire immédiatement après mes mots, toujours doucement)*, ouais !

MOI (41 :05) : Eh *(je ris doucement moi aussi, pour un instant)*

ANISSA (41 :06) : Je pense que...Ouais. Bonne question parce que si on fait cette démarche déjà, Bah…Peut-être qu’elles ne sont pas assez…Sont pas au courant des, effectivement ce qu'ils doivent mettre ou pas. Mais les sacs en plastique tout le monde sait ce que ce…

MOI (41 :20) : Oui ! Mh,

ANISSA (41 :21) : Mais ce n’étaient pas des sacs biodégradables, c'étaient des sacs…Plastique plastique. Ouais.

MOI (41 :29) : Ouais.

ANISSA (41 :29) : Ouais c'est bizarre.

MOI (41 :31) : Et…Et les personnes que tu connais, tes proches ta famille font…Sont sensibles par exemple à aller composter, à faire attention à ça…Voilà ils,

ANISSA (41 : 44) : M ouais, mais ils n'habitent pas, ils n'habitent pas, ils n'habitent pas ici en fait.

MOI (41 :48) : Ah.

ANISSA (41 :49) : C'est, en fait mon frère et, et sa femme ils habitent en fait à, à L'Isle-d'Abeau, ils sont en maison, et en fait ils ont leur voisin qui a un composteur donc il garde, en fait…Ils gardent leurs déchets justement pour le compost.

MOI (42 :03) : Mh-mh.

ANISSA (42 :04) : Parce qu'ils sont à côté et puis, ouais.

MOI (42 :06) : Ah oui.

ANISSA (42 :07) : Ouais.

MOI (42 :09) : Mmh, ils font ça dans leur, dans leur coin.

ANISSA (42 :11) : Ouais, ouais, ils sont juste à côté en fait la maison est collée donc après…Ils récupèrent et après ils les remmènent chez le voisin et, lui il a un jardin et *(?)* voilà.

MOI (42 :22) : Mh...Et, et vous-même, toi-même tu le fais systématiquement, tu vas, tu vas systématiquement, composter ou…

ANISSA (42 :33) : Non. Hhhhhhhhmm *(elle rit de manière plutôt délicate)*, non je ne vais pas assez tu vois *(? je ne suis pas très sûr de « tu vois »)*

MOI (42 :36) : Ouais. Et…

ANISSA (42 :38) : Ce n'est pas un réflex ouais.

MOI (42 :40) : Ouais. Et…Pourquoi si je ne suis pas indiscret ? C'est, c'est des habitudes de vie…

ANISSA (42 :50) : Ouais, enfin c'est vrai, c'est, ce n'est pas évident encore à changer pour l'instant…C'est petit-à-petit je pense *(Elle semble s'exprimer sur un ton moins intense depuis quelques minutes)*

MOI (42 :57) : Mmh.

ANISSA (42 :59) : Et c'est bon en appartement ce n'est pas, ce n'est pas évident parce qu'après il faut les mettre quelques parts d'autres, tu vois en fait c'est…Comme ce n'est pas, en fait ce serait bien qu'il y en ait dans chaque quartier, de tu vois, de chaque, car il y a plusieurs de composteurs comme ça. Comme ça tu sais dans les poubelles tu mets directement, tac tac tac...

MOI (43 :17) : Ah, que ce soit plus accessible…

ANISSA (43 :18) : Oui. Mais après bon ce n'est pas non plus é, évident quoi voilà…

MOI (43 :22) : Mh.

ANISSA (43 :25) : Peut-être un jour, ça existera partout, on ne sait pas...Hmahahaaha *! (Elle rigole chaleureusement),*

MOI (43 :30) : Fffffhh *(je ris pour un instant moi aussi),*

ANISSA (43 :32) : Hahhh-hahhh *(elle rigole encore)*, mais après voilà faut que les gens, ouais, soient sensibilisés aussi *(son ton conserve encore la couleur de son rire)*

MOI (43 :37) : Mh. Et ça marcherait pour, par quoi ? Une bonne sensibilisation ?

ANISSA (43 :42) : Je ne sais pas, parce que tu sais qu'il y en a qui croient déjà que…ça ne sert à rien de…Moi j'ai déjà entendu des gens dire que ça ne sert à rien de…De trier, que les poubelles elles n'étaient pas toutes, quoi que…Des fois ça ne servait à rien quoi. C'était,

MOI (43 :56) : Pourquoi ?

ANISSA (43 :58) : Qu'qu' on m'avait dit que ce n'était pas…Qu'il y avait des poubelles justement de tri qui n'étaient pas prises en compte quoi, comment dire. Qu'elles n'étaient pas toutes…Je *(? les mots suivants m'échappent)*, il y avait, je ne sais pas si c'est une légende urbaine…Mmhmhmh *(elle rit légèrement),*

MOI (44 :16) : Une légende ?

ANISSA (44 :18) : Ouuuuais, ha-h ! *(Elle rit encore légèrement pour un court instant)*,

MOI (44 :19) : T'as entendu par qui en fait, qui t'as, qui t'as, qui t'as dit ça ?

ANISSA (44 :19) : Je l'avais entendu, *(?)* il y a plusieurs personnes qui m'avaient dit ça. Comme quoi, même si on met dans les poubelles de tri, ça n'allait pas être trié quoi. Pas toutes les poubelles elles étaient triées.

MOI (44 :29) : D'accord, les poubelles de tri, ?

ANISSA (44 :30) : Ouais,

MOI (44 :32) : Vous ne parlez pas des com, vous parlez des composteurs ?

ANISSA (44 :33) : Non non des comp, des poubelles de tri.

MOI (44 :35) : Poubelles de tri.

ANISSA (44 :36) : Ouais.

MOI (44 :38) : Ouais. Eeet, ah d'accord donc du coup les gens pensent que,

ANISSA (44 :42) : Ouais. Mh.

MOI (44 :43) : N'ont pas, n'ont pas confiance dans le fait que, les déchets puissent être recyclés.

ANISSA (44 :46) : Ouais. Alors que…Quand, quand je vois, j'étais passée en fait en Irlande…

MOI (44 :55) : Ouais.

ANISSA (44 :55) : Pendant, il y a, il y a un petit moment quoi. Eeet, donc c'étais *(? ou « on était » ?)* en maison, et en fait je, le tri, tu, tu sais ça va jusqu'à où ? Ça va jusqu'aux, tu vois les, les, les comment

s'appellent ? Les boites de conserve…Faut les laver, asp *(? je ne comprends pas bien ce mot)*, hé et les mettre dans un endroit, une poubelle spéciale. Donc eux ils sont super, ouais ils sont vachement carrés, j'ai l'impression que ça marche super bien. Fin je sais que la personne chez qui j'étais le faisait. Et franchement je me disais « mais carrément il faut les laver », ça me faisait bizarre quoi, et ça faisait des années eh que j'étais *(? le mot suivant m'échappe)* ça fait un moment oh la ça fait un moment. Ouais un moment. Et c'est-à-dire, l'eau qu'il triait...En fait quoi l'aluminium tu vois,

MOI (45 : 39) : Ouais.

ANISSA (45 :41) : Et les bouts et tout *(? un mot que je n'ai pas bien saisi semble s'introduire dans le dialogue)* elles étaient propres. Le papier a été enlevé, et voilà c'était prêt à…

MOI (45 :47) : Oui.

ANISSA (45 :48) : Comme quoi…Fhfhfh *(un petit rire),*

MOI (45 :50) : Comme, ici c…Ici ça se fait ou…?

ANISSA (45 :43) : Non, ici je n'ai jamais entendu parler je ne crois pas que...

MOI (45 :56) : Mmh…Mh. Vous ne connaissez pas des associations à Lyon qui…Qui favorisent en fait cette…Ce recyclage.

ANISSA (46 :07) : Non. Non.

MOI (46 :09) : Mh. Eeeeehm…Oui du coup les gens hm, les gens pensent que ça ne se fait pas et…Ils t'ont dit aussi ce qu'ils pensent des composteurs ? Que ça pu,

ANISSA (46 :29) : Non, *(? je ne comprends pas bien les mots suivants)* que c'est quoi, que c'est une bonne initiative…Ouais si.

MOI (46 :34) : Mh. Mh, mais après à niveau de sensibilisation hm tu sais qu'en fait même…A la Maison pour agir on fait du porte-à-porte, du tractage au marché, devant les écoles, et…Tu penses en fait que ça c'est…C, ça, ça c'est des mo, des moyens de sensibilisation…?

ANISSA (46 :53) : Ouais je pense que c'est bien. Mais après, voilà je ne sais pas si tout le monde est…Est prêt à entendre voilà, le message quoi. Des fois c'est, je te dis les gens, des fois ça ne les intéresse pas quoi, ça dépend sur qui tu tombes.

MOI (47 :06) : Mh-mh. C'est-à-dire ?

ANISSA (47 :10) : Bah…Aller tracter dans les écoles ça marcherait peut-être mieux, aller tu sais dans carrément…A la sortie des écoles, les trucs comme ça.

MOI (47 :19) : Ouais.

ANISSA (47 :20) : Mais des fois moi *(?)* en fait quand les gens n'ont pas le temps bah, ils ne veulent pas écouter ou…Je ne sais pas. Ça dépend. Ça dépend des gens oui.

MOI (47 :29) : Oui.

ANISSA (47 :33) : Toi t'es reçu comment si, quand tu fais ça ?

MOI (47 :35) : Quoi ?

ANISSA (47 :36) : T'es reçu comment quand tu fais ça ?

MOI (47 :38) : Moi j'avais fait ça…En début d'année…Et, quelques temps après, baaaah je peux te dire en fait, la plupart des gens…Ehm, la plupart des gens ouh, pouvaient dire clairement que ça ne leur intéressait pas ou que peut-être ils seraient, ils seraient venus, ils seraient passés voir…

ANISSA (47 :59) : Ah ouais.

MOI (47 :59) : …Ce que c'est à la Maison…Mais je ne sais pas combien de ces personnes après, effectivement après s'ils s'y sont rendus…

ANISSA (48:02) : Ah ouais. Mh.

MOI (48 :05) : Eeeeeeeet…Voilà en gen, bon en général on n'a jamais pu faire, on n'a jamais vraiment pu parler longtemps avec ces gens pour comprendre en fait leurs…Leurs conceptions, leurs, leurs motivations et…Ehm, voilà. Du coup, j'avais fait un peu le tour de, des immeubles du, du quartier, après ce n'est pas…Ce n'est pas forcément pour tous parce que…Eeet, quand, quand, même récemment pour le mode emploi j'ai rencontré, des gens dans un autre quartier, les Grolières, eux par exemple ils étaient déjà plus souriant…J'ai rencontré peu de personnes. Eeeeeet…Voilà ils m'ont, ils m'ont remercié, ils m'ont dit que peut-être ils seraient passés eux aussi, je ne sais pas si daa, en vrai ils, ils sont venus. Eeet, et des dames surtout qui ont dit que c'est bien de faire ça, que c'est, vraiment une initiative à prendre mais que…ça fait, ça ne fait pas d'écho, aux habitants en fait, que ça ne parle pas aux habitants, qu'ils aient *(?)* beaucoup de travail à faire...

ANISSA (49 :09) : Mmmmhh…

MOI (49 :09) : Voilà.

ANISSA (49 :10) : Ouais.

MOI (49 : 11) : Eeeett…Voilà, tu penses, tu en penses quoi en fait, tu, ça te, ça te parle en fait…Ehmm ?

ANISSA (49 :21) : Si moi ça me parle mais je pense en fait qu'il faut toucher, le maximum de personnes pour qu'ils y en aient que, au moins quelques-uns qui…Dans la masse qui viennent, humm *(elle rit légèrement)*,

MOI (49 :31) : Ouais.

ANISSA (49 :32) : Qui viennent, qui s'engagent.

MOI (49 :34) : Ouais.

ANISSA (49 :35) : C'est ça mais parce qu'en fait, ouais c'est comme tout en fait à chaque fois en fait faut, faut viser large pour que...

MOI (49 :42) : Ouais. Donc tu penses que, il y a une certaine époque, quand tu étais petite il y avait plus de gens impliqués. Que maintenant.

ANISSA (49 :50) : Ouais je pense, je trouve qu'il y a plus de respect par rapport à ça, ouais.

MOI (49 :53) : Plus de respect pourquoi ?

ANISSA (49:54) : Parce que il y avaient les parents derrière qui nous disaient 'Jette pas ci, jette pas ça'…Il y avait pas toutes, ouais, je dis, Il n'y avait rien à voir avec…Je sais pas t'avais, t'avais, voilà, les gardiens voilà qui étaient impliqués, qui étaient, c'était leur job tous les…Pour eux c'était leur job tu voilà que ce soit propre, que ce soit…Mais après voilà, après voilà ça…Je sais pas ça ch…

MOI (50 :22) : Et à l'époque il y avait une structure comme la «Maison pour agir» qui impulsait ça ou…

ANISSA (50 :28) : Non.

MOI (50 :29) : En fait ils, ils faisaient ça, par des habitudes, transmises ?

ANISSA (50 :31) : Ouais ouais ouais lui non c'était parce que...Il faut juste que ce soit propre. O il y avait une petite colline on n'avait pas droit de monter dessus. Ffff *(elle rigole allègrement)*,

MOI (50 :40) : Ouais.

ANISSA (50 :40) : Les enfants ils n'avaient pas le droit de monter dessus. Parce qu'on savait, le gardien en fait il était toujours par la fenêtre, c'est vraiment le gardien. Il y en a qui étaient dessus, ils se faisaient engueuler, c'était…Ouais c'était, voilà c'était une autre époque quoi. *(Elle parle plus rapidement, elle semble contente de raconter ce récit, son ton est vif, allègre)*

MOI (50 :52) : Ouais…

ANISSA (50 :53) : C'était une autre époque. Il y avait du bruit le soir, et bah…En fait t'avais, t'avais, t'avais…Les gens tu sais, voilà, quand, t'as vu l'été quand les gens, ils vont sortir, quand on était petit on sortait avec, té avec notre maman et tout…Et des fois t'as vu quand on est petits bah on joue t'as vu et ça fait du bruit. Et bah t'avais les voisins qui disaient « Aah…Arrêtez faites moins de bruit », et les mamans directes elles disaient « Allez stop allez on rentre… »

MOI (51 :19) : Ah oui !

ANISSA (51 :20) : Ouais t'as vu t'avais le respect, tandis que maintenant pff,

MOI (51 :22) : Entre, entre voisins, le…voisinage…

ANISSA (51 :24) : Ouais bah oui. Et puis il n'y avait pas de, maintenant tu vois les, les, font...Ils font n'importe quoi en fait t'as l'impression qu'ils n'ont pas de parents.

MOI (51 :31) : D'accord.

ANISSA (51 :32) : Hhhhhhfhhh *(elle rigole légèrement)*, ils allaient se faire n'importe quoi, de retour en plein nuit…*(On dirait qu'elle s'exprime encore sur un ton proche à la rigolade)*....Bah après c'est pas le c de voilà, c'est pas que des jeunes eh, t'as des…T'en as, c'est des pères de famille, ils font de, ils font la zizanie eh.

MOI (51 :45) : Ouais.

ANISSA (51 :46) : Ça ne veut rien dire après c'est voilà.

MOI (51 :49) : Ouais, mais du coup tu penses que, fin tu dis que dans le passé la sensibilisation se faisait plutôt à niveau familial que par des institutions…

ANISSA (51 :54) : Ouais, bah oui, bah oui mais je pense que ça…Si au niveau familial tous les parents voilà, disaient à leurs enfants, de pas faire des trucs, de trier, de faire voilà, toute de suite, tous petits, pour eux ce seraient des habitudes.

MOI (52 :08) : Ouais.

ANISSA (52 :08) : moi ça ne vient, ça ne va pas me *(?)* à l'aider, jeter un truc, par terre. Dans la rue. Je ne sais pas, je vais tenir mon truc je vais atteindre une autre poubelle. Fh, je ne sais pas parce que c'est comme ça,

MOI (52 :17) : Ouais.

ANISSA (52 :18) : T sais' c'est…Jeter les comme ça en fait. Mais après je ne dis pas qu'on était tous comme ça, moi je te parle de, voilà, mais il y avait moins de papier, moins de trucs j'avais l'impression qu'ils y avaient, ce n'était pas…A ce point.

MOI (52 :29) : Ouais. Du coup il n'y avait pas des émissaires en fait qui faisaient de porte-à-porte pour…

ANISSA (52 :34) : Non.

MOI (52 :36) : …La sensibilisation ou de…

ANISSA (52 :36) : Non, en fait il n'y avait pas de,

MOI (52 :38) : Les communications dans ce sens en fait.

ANISSA (52 :39) : Non.

MOI (52 :40) : Non. Oui. Ehm…Bon donc, donc toi en fait, à la lumière de ce, ce qu'on a dit, quels sont tes objectifs en fait pourquoi tu te sens au contraire d'autres gens et, mais en lien avec d'autres, tu te sens engagée en fait, pour faire, pour quels…Pour quels objectifs en lien avec, l'écologie, la solidarité, déjà c'est, tu, tu t'engages plutôt pour l'écologie ou pour la solidarité ?

ANISSA (53 :17) : Un peu les deux en fait, parce que…

MOI (53 :17) : Ouais.

ANISSA (53 :21) : Hf *(Elle rit discrètement)*, comme tu disais c'est comme, c'est lié quand même.

MOI (53 :23) : Ouais. Mh-h *(je commence à éclater doucement de rire moi aussi, juste pour un instant)*

ANISSA (53 : 23) : Faut…Mais c'est vrai que…Mh...

MOI (53 :29) : Ouais.

ANISSA (53 : 30) : Sshh, je ne sais pas les objectifs bah ouais ce serait que voilà…Que les gens changent un peu de leurs habitudes…Voilà de, de fonctionnement et puis qu'ils apprennent de nouvelles choses

qu'ils ne connaissent pas…Parce qu'il y en a, qui voudraient bien mais ils ne connaissent pas quoi.

MOI (53 :48) : Mmh, parce que par exemple J., du mouvement, du du collectif Vaulx' le Long terre,

ANISSA (53 :53) : Ouais.

MOI (53 :54) : …A parlé du fait que c'est important de transmettre la tradition dans la…Dans l, dans la modernité en fait un jour, pour perpétuer, perpétuer en fait. Ça et pour faire comprendre que ça existait, déjà à l'époque.

ANISSA (54 :04) : Oui, bah oui. Bah oui c'est vrai.

MOI (54 :06) : …Que ce n'est pas vraiment une nouveauté…

ANISSA (54 :08) : Oui c'est vrai. Ouais non mais…Elle n'a pas tort eh, pour ça…

MOI (54 :13) : Ouais.

ANISSA (54 :14) : Parce qu'avant tout, les gens ils fabriquaient tous leurs affaires…Regarde je te parle juste à une époque, à l'époque…Les mouchoirs avant ils étaient en tissus…Après c'était après, ils ont mis en, papier pour nous maintenant c'eeest, c'est normal mais avant non. Tu vois en fait c'était écolo quoi parce que…Bon après je ne sais pas si c'était très hygiénique mais…Mhmhhm *(elle rigole un petit peu)* bah si t'as plusieurs mouchoirs si mais…Voilà après c'est…ça c'est un truc, ils fabriquaient tout en fait, ouais c'est…Voilà.

MOI (54 :49) : Ouais. Ehm…En fait en voyant les, les fresques murales qu'il y a dans les immeubles des, des Noirettes, qu'est-ce que ça vous évoque en fait, humm qu'est-ce que ça vous e, ça a été, parce que ça m'interrogeait en fait, hem c'était prépa...Ehm ils ont été faits par des habitants ici ?

ANISSA (55 :13) : Mh. Bah...Je ne savais pas que, ça m'évoque je ne sais pas…Cc la vie…La solidarité…

MOI (55 :24) : Ouais.

ANISSA (55 :25) : …Le le mélange de populations en fait parce que tu vois il y a un peu de tout. Ehm, je trouve que c'est sympa en fait.

MOI (55 :33) : Mmh, et ça remonte à une époque, hm…A votre époque, à ton époque quand t'étais plus jeune ? Ou…

ANISSA (55 :40) : Non ouais non, ça fait...

MOI (55 :42) : Ça fait beaucoup de temps qu'il exi, qu'ils existent, ces fresques ?

ANISSA (55 :45) : Ouais. Eh non. Pas tant que ça. Je ne sais pas combien de temps. Peut-être dix ans, un truc comme ça. Je sais plus…Ouais peut-être dix ans…Je ne sais pas exactement, en fait, *(? je ne comprends pas bien les quelques mots qui suivent)* super super longtemps. Si moi je trouve que c'est sympa, c'est original. En plus.

MOI (56 :02) : Ouais. C'était des habitants d'ici du coup qui ont…

ANISSA (56 :06) : Oui, ouais. Mh.

MOI (56 :07) : Ouais, d'ac, d'accord. Mmh, heeeet…Parce que, il y a…J'avais, j'avais parlé, par exemple avec...S. Déjà.

ANISSA (56 :29) : Ouais.

MOI (56 :30) : L'autre, l'autre bénévole…Et on était ensemble en fait, il, il…Il me disait par exemple que ces fresques seraient plus parlants aux gens ça rappelle en fait les vie, les bons vieux temps ; hmm, quand, finn, les gens vivaient mieux qu'à l'époque, qu'à l'époque actuelle, il y avait plus de solidarité par rapport à...Des initiatives sur l'écologie, aujourd'hui, qui…Hmmm qui justement ne feraient, ne feraient pas autant de levier aux gens actuels que par rapport en fait, à, à ces initiatives qu'on a fait dans le passé, par exemple les fresques qui, qui peignaient des scènes de vie familiale, la tradition,
hmmm t'en penses quoi en fait ? De ça…

ANISSA (57 :19) : Non je pense qu'il y a toujours des gens qui sont volontaires et…

MOI (57 :21) : Ouais.

ANISSA (57 :23) : Non, ne faut pas être défaitistes. Mhmhmh *(elle éclate de rire pour un moment)*,

MOI (57 :24) : Mh, ouais…

ANISSA (57 :26) : Non ouais après c'est…Après peut-être il faut voilà, il y a des moments où tu peux demander du temps à des gens, et d'autres ils ne peuvent pas quoi. Moi la dernière fois j'avais fait un atelier il n'y avait personne. Parce qu'en fait je n'ai pas pris les bons créneaux. J, j'aurais demandé de venir, en fait c'étaient les vacances, le matin, ça fait que les gens ne pouvaient pas en fait et on n'a pas, on n'a pas fait attention et on s'est retrouvés avec voilà une personne. D, deux personnes en fait.

MOI (57 :53) : Ah, par rapport à quels ateliers ?

ANISSA (57 :54) : Ehmmm, j'avais fait, en fait c'est, c'est un atelier sac-à-vrac, fin de sac-à-vrac

MOI (57 :58) : Ouais.

ANISSA (58 :00) : Et c'est vrai qu'on n'a pas communiqué assez tôt, et c'était pendant les vacan, et c'est vrai qu'on n'a pas fait attention, c'est les vacances. Et comme la plupart du temps on touche, des femmes, avec des enfants donc elles ont dû aller avoir les enfants à la maison et…Je croix en fait elles n'ont pas pu venir.

MOI (58 :17) : D'accord. Donc le problème c'est de…Le souci…

ANISSA (58 :17) : Des fois ouais des fois tu vas leur demander, voilà de, tu vas demander à des gens de venir ou, ils pourront, en fait ce n'est pas parce qu'ils ne voudront pas, ils ne pourront pas.

MOI (58 :24) : Ouais.

ANISSA (58 :25) : Parce que voilà, après c'est…Ce sera en fait, ce n'est pas un échec parce que si tu leur redemandes de venir à un autre moment, disons...Les, pendant les vacances mais plus ou moins, plus en soirée ou tu vois, elles pourront peut-être faire plus garder leurs enfants, en fait ce n'est pas pareil. Parce que moi, mon premier atelier je l'ai fait pendant les vacances, à 18, ça a commencé à 18h je crois et bah il y avait beaucoup, il y avait du monde tu vois. Mais...là j'aurais fait peut-être le s, quoi voilà j'aurais fait à 18h, ça aurait peut-être marché. Mais là comme c'était le matin et bah ça voilà, ça ne peut pas marcher parce que...

MOI (59 :03) : Le, le, oui. Oui…

ANISSA (59 :06) : C'est, oui,

MOI (59 :07) : Il y a eu des ateliers même dans le cycle, themat, dans le cycle thématique en début d'année…Qui ont, qui n'ont pu se faire que tôt en fait.

ANISSA (59 :15) : Ouais, ah oui, des fois ça les arrange mais des fois non. Mais en en en, peut-être en semaine ça les arrange mieux. Le matin.

MOI (59 :22) : En semaine ?

ANISSA (59 :24) : Ouais.

MOI (59 :23) : *(? je ne comprends pas bien son premier mot)*, d'autres dames…?

ANISSA (59 :25) : Ouais quand les, si les dames tournent *(? je ne suis pas tout à fait sûr de ce mot, « tournent »)* les enfants...

MOI (59 :27) : Ouais.

ANISSA (59 :28) : Tu vois, tu leur dis de 9h à 11h, c'est, ce n'est pas, pour elles c'est parfait parce qu'elles mettent leurs enfants et après elles vont aller les chercher.

MOI (59 :33) : Ouais.

ANISSA (59 :34) : *(?)* leurs enfants à l'école. Mais, tu leur dis de venir pendant les vacances, voilà la preuve, la preuve ça ne marche pas.

MOI (59 :41) : Pourquoi, ils, ils ont des habitudes différentes ?

ANISSA (59 :43) : Bah pendant les vacanc, les vacances en fait…Bah se retrouvent avec les enfants à la maison quoi. La plupart c'est types *(? je ne suis pas sûr de ce mot, 'types')* quoi, *(? je n'arrive pas à bien saisir les mots suivants, c'est un peu confus)*, elles ne travaillent pas eh, celles qui travaillent voilà sont des autres, voilà.

MOI (59 :54) : D'accord.

ANISSA (59 :55) : Elles ne peuvent toujours pas, elles peuvent que le soir quoi. C'est ça, c',
(à partir de la minute 57:27, lorsque mon interlocutrice racontait ses expériences en lien avec ses ateliers, elle a commencé à parler plus rapidement, comme si elle manifestait un grand intérêt et une réelle nécessité de discuter de cela)

MOI (59 :59) : Et quant aux hommes ? Quant aux hommes ?

ANISSA (1 :00 :00) : Bah les hommes je ne sais pas Haha *! (Elle éclate d'un coup, et brièvement, de rire)* Quand tu me disais c'est vrai ce n'est pas…Faudrait aller leur demander ouais, de venir bah, après le travail bah après je ne sais pas si…

MOI (1 :00 :07) : Ouais, tu n'as jamais proposé à ton mari de venir aux ateliers…

ANISSA (1 :00 :13) : En fait je ne suis pas mariée mais...

MOI (1 :00 :14) : Ah !

ANISSA (1 :00 :14) : ...Eheheheeheh

MOI (1 :00 :15) : ...Pardon. Je me...

ANISSA (1 :00 :15) : Ouais non je n'ai pas demandé à des gens de mon, aux hommes de mon entourage…Non,

MOI (1 :00 :20) : Ouais…Pourquoi, parce que tu penses que...

ANISSA (1 :00 :24) : Je ne sais pas, non parce que déjà il n'y avait pas des atel, ouais je ne sais pas. Non c'est vrai ce n'est pas un truc, ce que tu me disais par rapport aux femmes…Ha tout à l'heure…

MOI (1 :00 :33) : Ça peut…

ANISSA (1 :00 :34) : Ça dépend ouais en fait, je ne sais pas.

MOI (1 :00 :38) : Ça dépend de quoi ?

ANISSA (1 :00 :39) : Om je ne sais pas. Hm-hm-hm-hm *(elle éclate de rire d'un coup, un rire rapide et qui parait 'amusé')*,

MOI (1 :00 :41) : He !

ANISSA (1 :00 :43) : …Hhaaa-hha. Ouais. Non ça dépend des hommes parce qu'ils ne sont pas tous comme ça. Hh-h *(elle rigole plus discrètement maintenant)*

MOI (1 :00 :47) : Mh. Ouais. Et…

(Le rythme général de la conversation a augmenté à partir de la moitié de la minute 58, il s'est intensifié au cours de la minute 59, Anissa semblait très concernée par la discussion à ce moment-là ; l'intensité et la vitesse du dialogue ont baissé au cours de la minute 1 :00 :00).

ANISSA (1 :00 :55) : …Je ne sais pas s'il nous reste encore du temps, on est quoi, 17…

MOI (1 :00 :57) : Ah oui ! Bon c'est…

ANISSA (1 :00 :58) : Oui. Ce n'est pas suffis,

MOI (1 :01 :00) : On a, on a, on a presque fini ouais. Ouais ouais.

ANISSA (1 :01 :02) : Ok, comme ça je ne vais pas tarder…

MOI (1 :01 :03) : Et après bon il y a, il y a aussi une autre idée qui est sortie, c'est assez fréquent, selon laquelle en fait leeeees, les initiatives qu'on prend pour l'écologie, c'est affaire de ceux qu'on appelle les 'bobos' du coup des gens riches en fait,

ANISSA (1 :01 :17) : Aaah.

MOI (1 :01 :18) : …Qui ont les moyens ; qui vivent assez bien pour se permettre de, de, de vouloir vivre

encore mieux. Et c'est ça qui en fait qui, qui créerait laaaaa, la rupture…Entre ces gens et les gens de, de…Certains grou, groupes de Vaulx-en-Velin qui, par contre vivent dans des conditions précaires et du coup qui, qui penseraient entre, qui auraient d'autres priorités de vie en fait. Hmm,

ANISSA (1 :01 :41) : Noon, je ne pense pas. Je ne pense pas parce que, justement ces gens qui n'ont pas de moyens, tu vas leur dire que, tu vas faire des économies justement, en faisant, en faisant tes affaires tout seul ou…Je ne sais pas, regarde au lieu d'acheter des cotons, des...Je ne sais pas, des trucs, tu vas les faire toi-même donc vas, ils vont faire des économies donc en fait ça…

MOI (1 :02 :02) : Ouais.

ANISSA (1 :02 :03) : Pour eux c'est, voilà c'est…

MOI (1 :02 :04) : Ah ça peut être une manière pour les avantager économic, économiquement en fait.

ANISSA (1 :02 :05) : Ça, ouais…Bah oui…Ouais bah oui.

MOI (1 :02 :09) : Ouais.

ANISSA (1 :02 :10) : Au lieu chaque fois d'acheter des sacs dans les magasins t'en fabrique un et puis tu as tout le temps. Ça peut être voilà des petits trucs comme ça qui peuvent être…

MOI (1 :02 :21) : Ouais. Des sacs comment, des sacs à VRAC ?

ANISSA (1 :02 : 23) : Oouais ou bien des sacs...Tu sais les sacs con*(?)* comme ça, les sacs voilà de, de courses ou de…ça peut être voilà...

MOI (1 :02 :31) : Ouais.

ANISSA (1 :02 :33) : Ouais ou des sacs à VRAC ou des voilà, après c'est…

MOI (1 :02 :36) : Mh…Ouais…

ANISSA (1 :02 :38) : Ça peut être une autre façon voilà, ça peut, ou tu peux leur dire voilà « tu vas faire des économies si tu fais ça, ça, ça et…Si tu fabriques ton produit tout seul t'as juste à acheter un truc et ça dure super longtemps » …

MOI (1 :02 :49) : Peut-être qu'ils n'ont pas les compétences...

ANISSA (1 :02 :50) : S’ils ont les compétences mais peut-être qu'ils ne savent pas.

MOI (1 :02 :52) : Mh. Ne sont pas au courant…

ANISSA (1 :02 :53) : Au lieu d'acheter des trucs…Qui polluent ta maison tu vas, tu vas leur dire « Voilà t’achètes du savon noir, du bicarbonate de soude » …

MOI (1 :03 :00) : Ouais.

ANISSA (1 :03 :00) : T'as vu en fait, ça ne coute pas cher et tu en as pour je ne sais pas combien d'utilisations. A la fin ça te reviens vachement moins cher et c'est plus, voilà c'est plus sain quoi.

MOI (1 :03 :10) : Oui.

ANISSA (1 :03 :11) : Aussi, en fait ça peut, ça peut, ça peut concerner tout le monde je pense. Ça doit concerner tout le monde parce que, tout le monde est, voilà. Tout le monde se plaint parce que, quand ils voient la mer c'est une poubelle, mais après si voilà les gens ne jetaient pas tous ces trucs…

MOI (1 :03 :31) : Ah tout le monde se plaint pour les dégâts de l'environnement, mais après...

ANISSA (1 :03 :33) : Ah ouais, c'est, c'est…Ouais, ouais, puis après voilà c'est…Si personne n'y met du sien bah voilà, dans quelques années…Pt, ce sera comment encore ? Hhhhhfhhhh *(Un petit rire…)*

MOI (1 :03 :43) : Eet justement en lien avec ça une des dernières questions...Hee, à niveau de bénévolat, tu sais, tu connais le bénévolat et…D'ailleurs toi-même t'as statut de bénévole…A Anciela, à la «Maison pour agir»…?

ANISSA (1 :03 :59) : Jjjjjjjje 'ais pas, mh-mh-mh-mh *(elle commence à rire plutôt fort, et son rire monte en 'crescendo')*

MOI (1 :04 :01) : Hmmmmhheh *(je ris pour un instant)*, ah oui ?

ANISSA (1 :04 :02) : Pour l'isnt, bah oui, bah oui je suis bénévole la parce que ouais bah…

MOI (1 :04 :06) : Ouais…

ANISSA (1 :04 :06) : Mais je n'ai pas, ouais je n'ai pas de statut quoi, pour l'instant je hemhehe *(elle recommence à rire)*

MOI (1 :04 :08) : Ouais ouais. Et du coup bah comment bah selon toi respectivement les bénévoles et le salariat, en lien avec Anciela, fin, Anciela, sont susceptibles de, de, de favoriser, une société plus écologique et solidaire en fait…Ehm voilà.

ANISSA (1 :04 :26) : Alors redis-moi. Hh, je n'ai pas…

MOI (1 :04 :27) : Comment, comment le, dans une association, par exemple comme Anciela, respectivement le bénévolat et le salariat, du coup les bénévoles et les sal, salariés,

ANISSA (1 :04 :31) : Oui...Mh...Ouais.

MOI (1 :04 :37) : …Peuvent contrib, peuvent contribuer, à travers quelles, quelles actions peuvent contrib, peuvent contribuer pour une société plus écologique et solidaire. Voilà…

ANISSA (1 :04 :45) : Eeeet…

MOI (1 :04 :46) : …Tu penses que les deux, les deux fin, tu vois les bénévoles et les salariés comme des catégories distinctes en fait dans leur rôle, dans leur statut…

ANISSA (1 :04 :52) : Ouais…Non ; ah pour moi non, vous êtes tous pareils quoi.

MOI (1 :04 :57) : Ouais.

ANISSA (1 :05 :00) : Non pour moi c'est tout par, quoi, ff. Chacun a son importance, ce n'est pas parce que *(? je ne comprends pas bien les deux mots suivant)*, de bénévoles que…Alors a moins d'importance

qu'une personne salariée.

MOI (1 :05 :07) : Ouais.

ANISSA (1 :05 :09) : Non je pense que…Pour moi c'est tout pareil ah, c'est, fsst pas c'est...

MOI (1 :05 :13) : Mh-mh. Ehmmm…Et en quoi un bénévole peut favoriser en fait l'écologie et la solidarité, parce que par exemple le directeur de la crèche me parlait de, le fait de l'écoute de l'Autre, certaines postures, la communication, et s'engager dans l'action…

ANISSA (1 :05 :35) : Bah déjà s'ils sont bénévoles c'est qu'ils sont voilà dans l'action justement,
et qu'ils veulent faire bouger les choses. Je pense,

MOI (1 :05 :40) : Ouais.

ANISSA (1 :05 :41) : ...Oui, parce que…Ce n'est pas leur truc quoi, ils ont des, ils font d'autres choses à coté, souhaitent voilà, souhaitent étudiants il y en a qui, voilà qui vont bosser à coté, qui…Et en plus ils sont bénévoles donc je pense que…C'est des personnes engagées.

MOI (1 :05 :55) : Mh-mh...Mh. Eeeeeehm…Ok, ehmm… *(Quelques instants de silence)* …Je pense que c'est bien…Vous avez d'autres choses, tu as d'autres choses à ajouter ? Dont tu voulais parler…

ANISSA (1 :06 :19) : Non, bref…Ha-ha-ha-h *(elle rigole d'un air chaleureux)*,

MOI (1 :06 :22) : Ok. Merci beaucoup !

ANISSA (1 :06 :23) : Bah de rien. Et bah là on a tout fait l'entretien…Donc on a pu tout le faire ?

MOI (1 :06 :28) : Oui oui.

ANISSA (1 :06 :29) : Ah bah cool.

MOI (1 :06 :29) : Oui c'est une bonne…

ANISSA (1 :06 :30) : Depuis le temps que je te disais que, mheheh *(elle rigole légèrement)*, désolé qu'on n'a pas pu avant.

MOI (1 :06 :35) : De rien.

ANISSA (1 :06 :36) : Et là c'est pourquoi, par rapport à tes études que tu fais ça ? Non,

MOI (1 :06 :39) : Eeet oui oui c'est, jee, comme je te disais je fais une recherche de thèse

ANISSA (1 :06 :41) : Ah ouais…

MOI (1 :06 :45) : …Eeet…Donc là c'est la première année eeet…Je ne sais pas si tu connais les apports de l'a, de l'anthropologie.

ANISSA (1 :06 :53) : Tu m'en avais parlé la dernière fois.

MOI (1 :06 :53) : Voilà on, on en avait parlé.

ANISSA (1 :06 :56) : Ah ouais...Et toi c'est sur l'écologie et la solid, la solidarité.

MOI (1 :06 :59) : Voilà c'est ça, en partant…En partant du, du contexte d'Anciela, dans la «Maison pour agir», parce que,

ANISSA (1 :07 :03) : Mmh, ah c'est bien. Mh.

MOI (1 :07 :05) : Parce que je me trouve ici pour la plupart du temps, pour l'instant,

ANISSA (1 :07 :05) : Bah ouais. Mh.

MOI (1 :07 :08) : Et du coup en fait…Le fait de connaître justement de partir des, des représentations qui ont hhheee, les habitants...Hhheee sur sur l'écologie...Eettt mmmmh voilà, distinguer des représentations, des conceptions différentes eetttt…Et voir ce qui émerge pour, eeeeeeeeeeehm faire, faire la balance en fait des points de vue…

ANISSA (1 :07 :35) : Ah ouais, faut voir ouais ce que…Et donc il faut que tu voies beaucoup, beaucoup de personnes ?

MOI (1 :07 :40) : Voilà dans l'idée.

ANISSA (1 :07 :41) : Ah ouais.

MOI (1 :07 :41) : Ouais.

ANISSA (1 :07 :42) : Et ça va, toi t'arrives à….A voir des gens ? Oui fin, ça marche ?

MOI (1 :07 :45) : Eeeeehm, oui oui.

ANISSA (1 :07 :47) : Ah bah c'est bien. Oui parce qu'il faut que tu voies le maximum de personnes pour que tu te fasses une idée de...De ce que pensent les gens en fait.

MOI (1 :07 :52) : Voilà oui. Pour après parce que…Les, aahmmm…Le but de l'anthropologue c'est aussi, c'est de p, pouvoir faire la médiation,

ANISSA (1 :08 :01) : Mmh.

MOI (1 :08 :01) : …Une fois récolté des connaissances en fait, suffisamment élargies pour pouu, pouvoir en fait hmm décider comment, comment, opérer, accompagner, des processus sociaux, voilà.

ANISSA (1 :08 :14) : Ah c'est intéressant, c'est bien.

MOI (1 :08 :15) : Oui.

ANISSA (1 :08 :16) : Donc toi tu vas faire bouger les choses comme ça. Hhm-mh-mh-mh *(elle éclate de rire)*,

MOI (1 :08 :18) : Baaaah, oui, c'est, c'est une de mes manières oui.

ANISSA (1 :08 :20) : Ah c'est bien.

MOI (1.08 :22) : Ouais.

ANISSA (1 :08 :24) : Au moins c'est original. Haahhhh-h-h *(elle éclate de rire de nouveau)*

MOI (1 :08 :24) : Ouais.

ANISSA (1 :08 :25) : Bah c'est bien parce que tu prends tes études et tu les mets en v, ouais voilà, mais que...

MOI (1 :08 :30) : Mh. Tu penses que ça puisse, ça puisse apporter un plus,

ANISSA (1 :08 :34) : Bah oui. Oui bien sûr. Bah oui.

MOI (1 :08 :37) : Ouais.

ANISSA (1 :08 :38) : Si parce que,

MOI (1 :08 :39) : Parce que en fait on a, en tant que chercheur, en tant qu'anthropologue, il y a, il y a l'idée, qu'en raison de divers, de différentes conceptions, différentes cultures, diff, hem, différentes manières de voir les choses, ehm il puisse avoir des con, des conflits, que pas tout le monde soit d'accord et…Voilà.

ANISSA (1 :08 :56) : Ouais. Mh…Mh ouais. Si c'est intéressant c'est bien.

MOI (1 :09 :01) : Ouais.

ANISSA (1 :09 :03) : Tu es le gérant *(?)* ça, hm-hm-hm *(elle rit pour un instant)*, tu saurais, ouais t'as, mais ça c'est sur plusieurs années tu vas faire ça ou…

MOI (1 :09 :10) : Sur 3 ans.

ANISSA (1 :09 :10) : Ouais ouais si c'est, ouais.

MOI (1 :09 :13) : Voilà.

ANISSA (1 :09 :14) : Bah c'est bien. Mmh-mh-mh *(elle rigole encore plutôt doucement)*,

MOI (1 :09 :15) : Ffffh

ANISSA (1 :09 :16) : Et là pendant 3 ans tu vois des gens ou faut que tu…Tu dois faire une thè, c'est quoi, tu sais, tu la fais quand ta thèse, au bout de 3 ans c'est ça ?

MOI (1 :09 :26) : Voilà c'est ça. Ouais.

ANISSA (1 :09 :26) : Ah ouais. Ouais c'est bien. Bah c'est bien ouais.

MOI (1 :09 :30) : Ouais, pour le, la première année, c'est sss, c'est surtout à…A niveau local, d'ici.

ANISSA (1 :09 :36) : Ah oui.

MOI (1 :09 :37) : Eeeet, après je verrai, je verrai comment bouger.

ANISSA (1 :09 :41) : Ah oui, mh.

MOI (1 :09 :42) : Mais, je resterai bénévole à Anciela.

ANISSA (1 :09 :44) : Ouais. C'est bien,

MOI (1 :09 :46) : Voilà, pour les prochains 2 ans, pour continuer à, à enrichir mon, terrain.

ANISSA (1 :09 :50) : Ouais c'est cool. Ouais t'apprends plein de choses en plus. T'apprends de nouvelles choses…

MOI (1 :09 :55) : Oui.

ANISSA (1 :09 :56) : Là ça fait combien de temps toi que t'es bénévole ?

MOI (1 :09 :58) : Depuis septemmm,

ANISSA (1 :09 :58) : Ah oui, ouais t'es nouveau quoi, t'es n'importe qui hm-hm *(elle rigole doucement pour une seconde)*, ah bah c'est bien. Je pensais que vous étiez là depuis…Toi, il y a Éric aussi…Olfa, vous êtes tous venus en septembre ?

MOI (1 :10 :10) : Ouais.

ANISSA (1 :10 :11) : Ouais c'est bien. Et tu peux rester ouais, tan, tant que tu veux ? Tu peux rester plusieurs années ?

MOI (1 :10 :16) : Oui même oui. Oui je peux être bénévole…

ANISSA (1 :10 :18) : Oui comme moi.

MOI (1 :10 :19) : Le temps, le temps oui.

ANISSA (1 :10 :19) : Oui quand,

MOI (1 :10 :20) : Le temps que je veux.

ANISSA (1 :10 :23) : Ouais. Faut avoir le temps aussi justement, hm-hm *(un petit rire),*

MOI (1 :10 :24) : Et tu penses que les, les sciences sociales, la sociologie et l'anthropologie…Par rapport, bah à l'ingénierie, l'architecture, à des sciences plus dures, puisse…C'est quoi ta…C'est quoi ton idée en fait. Que ça puisse faire bouger les choses…Les sciences, plutôt les, certaines sciences plutôt que d'autres…Ou pas…

ANISSA (1 :10 :47) : Ssss…ça dépend comment c'est utilisé, ouais c'est…Si ouais, quand c'est bien fait et que…Si des sciences ouais…Bah là *(? je ne comprends pas ses 2 ou 3 mots suivant)*, t'étudies les gens donc…Je pense que,

MOI (1 :11 :00) : C'est ça, les attitudes, les…les comportements, les*(?)*,

ANISSA (1 :11 :01) : Ouais, donc après…Je pense que t'es bien voilà, t'es…T'es bien placé pour, faire Bouger les choses, au moins savoir ce qui se passe. Même si ça voilà, ça ne bouge pas tu sauras où... pourquoi les gens voilà, réagissent comme ça ou…

MOI (1 :11 :16) : Ouais.

ANISSA (1 :11 :16) : Peut-être voilà, ce, ce sera déjà une piste quoi.

MOI (1 :11 :20) : Oui, même si ça ne bouge pas mais tu penses que t'es opt, opt,

ANISSA (1 :11 :21) : Ouais au moins t'as d, t'as, ouais.

MOI (1 :11 :24) : Même si ça ne bouge pas, tu penses que ça ne bouge pas, mais t'es optimiste par rapport au futur.

ANISSA (1 :11 :27) : Ouais si.

MOI (1 :11 :27) : Ouais.

ANISSA (1 :11 :28) : Mais si ça bougera parce que quand tu sais ce qui ne va pas avec les gens bah tu peux mieux leur parler, tu peux leur dire Voilà…Tu peux trouver d'au d'autres idées, d'autres, initiatives…

MOI (1 :11 :38) : Ouais.

ANISSA (1 :11 :39) : Parce que peut-être ce qu'on fait là ce n'est pas, ça ne leur correspond pas, ça ne correspond pas à certaines personnes, faut peut-être leur parler autrement ou faire autres cho, d'autres actions…

MOI (1 :11 :49) : T'as des idées ? Par rapport à,

ANISSA (1 :11 :51) : Pour l'instant non mais, hheh-h-h *(elle rit pour un instant)*

MOI (1 :11 :52) : Mais, quand tu dis parler autrement, dans quel sens ?

ANISSA (1 :11 :54) : Non non je ne sais pas, je sais pas je te, je te dis ça en général ; après je sais pas mais voilà des fois c'est…Hm-hm *(elle rigole encore doucement, comme si elle était 'amusée')*

MOI (1 :11 :54) : Ouais...Oui oui…Mh ; merci beaucoup !

ANISSA (1 :12 :04) : Bah de rien ! Hahahahhh *(elle éclate de rire pour la dernière fois avant la fin de l'enregistrement)*.

Entretien avec Béatrice (14/03/2018)

[Premier extrait. 0 :00- 54 :44]

BEATRICE (0 :01) : ...Sur une usine qui est de l'autre côté du, du pont là…et…

MOI (0 :03) : Ouais.

BEATRICE (0 :04) : …En voyant…ça fait 18 ans que je suis, que je suis dans ce métier-là, et…ça n'avance pas. Ça n'avance pas, ça n'avance pas, on n'évolue pas. On n'évolue pas, on n'arrive pas à…Fin partout où j'y vais j'ai fait des bâtiments, j'ai fait bon des usines, du tertiaire, mais il a fallu que je me batte pour mettre le tri sélectif en place parce qu'ils ne veulent pas recycler les gens. Ils ne veulent pas recycler, ça leur prend la tête, ils n'ont pas le temps, fin il y a toujours une excuse au recyclage, alors déjà c'est le manque de poubelles on va commencer par ça. Mmh, quoiqu'on leur mette sur la poubelle on leur met des images, à croire qu'ils sont aveugles parce qu'ils ne voient pas les images, ils ne savent pas lire, mh, fin. Tout est compliqué, les couleurs, ici on avait demandé des silos de tri. Hm Alliade nous a dit non, donc on a des poubelles vertes, moi je ne peux pas trier, ici c'est impossible, tout est mis n'importe comment, c'est les sacs en plastique, c'est tout ce que vous voulez. Donc moi *(?)*, ça va que je suis dans le métier, je l'emmène, ailleurs ; dans des endroits où je suis sûr que ça va être recyclé. Au moins comme ça je suis tranquille. Ici je ne mets rien, je ne peux rien mettre, nulle part
(On dirait qu'elle parle de manière impétueuse et un peu 'colérique').

MOI (1 :10) : D'accord. Ici dans le quartier, les immeubles…Aux alentours ?

BEATRICE (1 :14) : Ouais, ouais, c'est iimpossible.

MOI (1 :16) : D'accord.

BEATRICE (1 :17) : Le Grand Lyon a essayé, ils sont passés avec des sacs, ils ont distribué des sacs de tri, Ils ont essayé de sensibiliser les gens, moi je leur ai parlé du métier que je faisais, au départ ça tombe bien bah j'y vais mais le problème c'est que on est 450 et il y a une qui trie quoi. Enfin, pas, fin là c'était une image mais shhhhh...Fin voilà quoi c'est, pfffffff…

MOI (1 :35) : Mh. Ah oui. Et pourquoi à votre avis ? C'eest, pourquoi il y a aussi peu de gens parmi tous les...

BEATRICE (1 :46) : Parmi nous tous ?

MOI (1 :46) : parmi toute la population même d'un quartier, en fait, qui s'implique aussi peu… ?

BEATRICE (1 :50) : Ils s'en foutent. Je croix qu'ils s'en moquent, je croix qu'ils ne se rendent pas compte de l'impact écologique que ça peut avoir. Quand on leur parle d'écologie moi le tri je leur dis « Pouvez changer de chaussures, pouvez changer de voiture, pouvez changer, tapisserie, ce que vous voulez, mais le problème c'est qu'on n'a qu'une seule planète.

MOI (2 :02) : Oui…

BEATRICE (2 :03) : Et cette planète-là elle est en train de mourir sur des tonnes, des tonnes et des tonnes de déchets quoi. Et le problème c'est que, on va à la mer, on nage dedans. On mange, c'est pourri. Si on regarde bien tout est pollué, tout est, il n'y a rien de fait. Donc le tri, ph, ici on a essayé de mettre des jardins partagés en place...

MOI (2 :21) : Ouais.

BEATRICE (2 :23) : On n'a jamais pu. On n'a jamais pu, les gens ne veulent pas, ils ne veulent pas se mouiller, ils ne veulent pas, alors au bout d'un moment, moi je veux bien mais prrrhhh si personne ne bouge bah il ne se passera jamais rien. Parce que on les dérange dans leur vie finalement. Et comme ils ne savent pas où ça va, ah on a beau expliquer, moi j'explique ha, dans mon métier j'essaie de leur dire bah ça se fait ça, avec les bouteilles on peut fabriquer ça, avec ça… « Ah ouais...Ah bah, on m'a interdit

de recycler, on m'a mis sans mes poubelles de tri, ne pas recycler, c'est noir sur blanc ». Hmpt Voilà, donc, prh.
(Elle continue sur ce ton 'colérique').

MOI (2 :53) : Mh-mh. D'accord. Mais vous parlez de, d'ici du coup, de…

BEATRICE (2 :59) : Non pas d'ici, c'est un tout.

MOI (3 :00) : En général…

BEATRICE (3 :02) : C'est partout. Mais ici c'est pareil eh. Ici vous leur mettez des poubelles de tri, ils sont incapables de trier. Quand vous soulevez, en plus c'est des poubelles qui sont occultées, il y en a d'autres donc avec l'ouverture mais bon, vous regardez dedans mais c'est une catastrophe…! Vous avez tout, des bagages…

MOI (3 :18) : Par ex,

BEATRICE (3 :19) : Plastique…

MOI (3 :20) : …Dans les Noirettes en fait ooon...On se disait, des habitantes, là-bas, disaient qu'il y a un problème en fait, les jeunes ne connaissent pas les bacs jeunes en fait.

BEATRICE (3 :30) : Mh. Oui.

MOI (3 :31) : Sur les poubelles. Du coup, ils ne savent pas ce que ça symbolise en fait eeet, ce qu'il faudrait mettre en fait, la plastique ou…Hh voilà, voyez la même chose… ?

BEATRICE (3 :42) : C'est partout,

MOI (3 :42) : Ouais…

BEATRICE (3 :44) : Mais bon là les jeunes c'est une fausse excuse eh, ils savent très bien ce que c'est que les poubelles de tri. Ils le savent, bien sûr que oui,

MOI (3 :47) : Ouais.

BEATRICE (3 :49) : Si vous ne savez pas lire il y a les images.

MOI (3 :50) : Oui.

BEATRICE (3 :51) : Il y a les bouteilles, les boites de conserve, c'est c'est…Il n'y a même pas besoin d'écrire ! C'est marqué, il n'y a qu'à suivre les images, c'est-à-dire que le gamin de trois ans moi mes petites filles je leur ai appris à trier avec les couleurs, elles ne savaient pas encore lire qu'elles savaient déjà trier, elles ont seize ans et quatorze ans maintenant. Elles savent trier.

MOI (4 :10) : Mmh, du coup vous pensez, c'est un facteur d'éducation... ?

BEATRICE (4 :14) : Oui déjà à la base je pense oui. Oui, maaaais bon le problème c'est qu'on a des populations, qui ne trient pas. Moi j'ai fait l'Afrique, deux ans. Le tri ils ne connaissent pas. Ils entassent, ils enterrent, ils foutent le feu et…

MOI (4 :29) : Ouais.

BEATRICE (4 :31) : Voilà. Donc c'est...Ici en France on a le même problème. On a beau expliquer aux gens, ii alors il y en a malheureusement, il y en a malheureusement qui ne comprennent pas le français, donc on leur montre sur les poubelles les, les images. On en revient toujours au système des images, mais pour eux ça, ça, ça les dépasse parce que ss, pour eux ça ne sert à rien. Pour la majorité de gens ça ne sert à rien.

MOI (4 :52) : D'accord…Eet, hmmm, oui. Je me demande en fait si c'est, on fait…Que les gens croient qu'ils gaspillent du temps…A faire ça.

BEATRICE (5 :02) : Peut-être. Oui c'est possible. C'est possible.

MOI (5 :07) : Mmmmh, et c'était depuis, depuis toujours comme ça, ou ààà, à une autre époque par exemple quand vous étiez petits vous voyez les choses…Que les choses étaient différentes ou pas ?

BEATRICE (5 :16) : Les choses étaient différentes nos parents triaient.

MOI (5 :18) : Ouais.

BEATRICE (5 :19) : Et oui.

MOI (5 :19) : C'est ce qu'une habitante m'a dit la dernière fois.

BEATRICE (5 :21) : Et oui, les parents, nos parents triaient, on avait donc la fameuse consigne des bouteilles en verre, ça tout le monde en a entendu parler, puisqu'on, on y revient, mais les chiffons ont été triés, vous aviez les chiffonniers qui passaient dans les maisons, moi j'ai fait du ramassage de vêtements mais on y reviendra après. Mais ils mettaient les balais et les chiffonniers récupéraient et ils redistribuaient, ils, fin ils, ils arrangeaient fin il n'y avait pas de, pas de gâchis. Après vous aviez, les vieux papiers, pareil c'était récupéré, et ainsi de suite, il n'y avait pas ce problème…Tout était re, retrié, tout était, le plastique n'existait pas déjà.

MOI (5 :57) : Ouais...

BEATRICE (5 :57) : Ou très, peut-être très peu, fin moi je n'ai pas de souvenirs comme ça,

MOI (6 :00) : Ouais.

BEATRICE (6 :01) : Donc automatiquement les gens faisaient beaucoup plus d'attention, il n'y avait pas ce pouvoir de consommation. Donc…

MOI (6 :06) : Oui…Ah la consommation massive. Vous voulez dire.

BEATRICE (6 :08) : Voilà. Bah c'est ça. En fait on prenait des vêtements, s'ils allaient plus haut soit on les redonnait, soit le chiffonnier les prenait et on faisait d'autres choses. Par exemple.

(Elle parle toujours sur un ton intense, franc. Quant à moi, jusqu'à là j'ai oscillé entre une façon de parler plus calme et, de temps en temps, un ton de discours plus agité, en écho à celui de mon interlocutrice.)

MOI (6 :19) : Ouais. D'accord. Mh,

BEATRICE (6 :21) : …Ce qui n'est plus le cas.

MOI (6 :24) *:* Eet, cette habitante me parlait par ex. de couches lavables, de draps qui étaient réutilisés

mmh, mmh…Pour faire des couches lavables.

BEATRICE (6 :27) : Oui, oui tout à fait. Moi j'en ai utilisé ah.

MOI (6 :37) : Mais la…

BEATRICE (6 :37) : Ah bah j'ai fait les deux ah. De toute façon...

MOI (6 :38) : C'est plus, c'est plus la mode…

BEATRICE (6 :39) : Bah, c'est plus la mode, si parce que si vous regardez bien il y a de plus en plus de gens qui...Ne serait-ce que les véganes, qui reviennent à ce style de vie. Et les véganes en fait engendrent, alors moi je ne suis pas d'accord avec sur tout ce qu'ils font, mais si on prend ce côté-là, oui, oui parce qu'ils prennent, ils ont des linges qu'on relave, c'est comme, comment ça s'appelle, les lingettes nettoyantes, on a celles qu'on jette, et celles qu'on fabrique.

MOI (7 :05) : Ouais.

BEATRICE (7 :06) : Voilà.

MOI (7 :07) : Ah du coup, ouais…

BEATRICE (7 :08) : Et oui, on commence à y revenir, bah vous ne faites pas le salon « Prim'vert » ?

MOI (7 :11) : Oui, je l'ai fait.

BEATRICE (7 :12) : « Vivez Nature » aussi qui est pareil, qui arrive là normalement, qui est dans ces, dans ces semaines, bah ils ont plein plein plein d'idées, plein de trucs, on peut mettre, baah, en application sans problèmes.

MOI (7 :24) : Ah du coup il y a des choses qui, il y a des gens quand même qui font, eh ouais, ce n’est pas tout le monde qui ne fait pas. Il y a des gens qui…

BEATRICE (7:29) : non, voilà, puis après nous, l'avantage c'est les réseaux sociaux, il y a beaucoup de groupes comme ça qui recyclent, qui remettent en route, qui réparent, qui, qui donnent des idées aux autres, alors moi j'en prends et j'en laisse ah bien évidemment, mais ehhhhhh on est tout un groupe nous quand même ici où on essaie d'utiliser toutes ces idées, justement pour essayer de limiter un peu l'impact sur, bah sur la planète quoi.

MOI (7 :50) : D'accord…ouais donc ça passe par les réseaux sociaux, par la communication…

BEATRICE (7 :54) : Oui.

MOI (7 :55) : Ouais…

BEATRICE (7 :56) : Bon ça ne marche pas à tous les couts eh. Mais, ça fonctionne, pas au 100% mais…

MOI (8 :02) : Mmh, et qui fait la communication sur les réseaux sociaux, que vous connaissez...

BEATRICE (8 :08) : Ah bah de toute façon le premier c'est Facebook eh. De toute façon c'est le pr, c'est le premier qui r, qui est, qui relie ce genre de choses, puis après à l'intérieur vous avez des sous- groupes, en fait.

MOI (8 :18) : Ouais.

BEATRICE (8 :19) : Donc des groupes alors j'en ai un comment il s'appelle, Récup et…

MOI (8 :22) : …Et Gamelles.

BEATRICE (8 :23) : Mmh,

MOI (8 :24) : Non…

BEATRICE (8 :25) : Récup et...Oh je sais plus, enfin quoiqu'il en soit, c', c'est un couple en fait qui recoupe plein de trucs et qui r, en fait qui transforme tout. Ils ne jettent rien, ils refont à neuf, voilà.

MOI (8 :35) : Eeetciu ! *(J'éternue)*

BEATRICE (8 :37) : A tes souhaits.

MOI (8 :37) : Eh merci.

BEATRICE (8 :38) : Hhehe *(elle éclate doucement de rire)*, ils refont à neuf, ils prennent des palettes, ils font des meubles enfin bon ils ont des idées de dingue quoi. Et après c'est des petits, des particuliers, après, qui donnent des idées, comme de faire des supports pour ordinateurs avec des tuyaux, des tuyaux de plomberie, ehh je ne sais pas moi, faire des accroches contre le mur avec des, des systèmes pour, pour les rideaux, fin bon la liste elle est, elle est énorme quoi.

MOI (9 :01) : Ouais…Ils viennent ici pour sensibiliser, pour rencontrer les gens, eux-mêmes.

BEATRICE (9 :04) : Non. Uniquement sur les réseaux sociaux.

MOI (9 :07) : Ah uniq, uniquement sur les réseaux sociaux.

BEATRICE (9 :07) : Oui, oui, oui parce qu'il y en a qui arrivent de loin il y a des canadiens, que nous on choppe et on voit ce qu'ils font.

MOI (9 :12) : Ouais.

BEATRICE (9 :13) : Voilà la, quand il y a eu, par exemple quand il y a eu la neige ils se sont bien moqués de nous. Parce qu'ils ont des techniques à eux avec la neige…C'est un problème quoi. Ça

MOI (9 :20) : Aaaaah...

BEATRICE (9 :23) : Ça fait pas partie du recyclage mais, voilà, donc c'est un peu leurs idées à eux, ça peut marcher aussi. Bah c'est mondial quand il y a une bonne idée il faut l'utiliser.

MOI (9 :30) : Oui oui. Eet, du coup quelles associations ici dans le quartier, bah s'occupent un peu de çaaa…Il y a des…Par exemple je sais, mmmh dans le quartier du Mas du Taureau il y a, il y a de petits collectifs même en bas d'immeuble, par exemple h leeeeee, Bricologis en fait des, des coups *(?je ne suis pas sûr du mot suivant)* de bricoleurs, ou la, la Fabriqueterie du Mas c'eeeest…C'est des gens en fait qui font du bricolage à partir de matériel récupéré..

BEATRICE (10 :00) : D'accord…

MOI (10 :01) : Voilà, et qui le…Qui le réemploient pour, pour ré-fabriquer des choses au lieu de les, au lieu de les jeter. Eet ici en fait dans le quartier dans votre quartier, il y a des, des collectifs comme ça…?

BEATRICE (10 :12) : Non, ici il n'y a rien. Non non, c'est chacun pour soi ici ah.

MOI (10 :16) : Ouais.

BEATRICE (10 :17) : Ouais. C'est pour ça que c'est compliqué à mettre en place ici.

MOI (10 : 20) : Mh, et vous connaissez plutôt vers le Mas du Taureau comment ça se passe ou…

BEATRICE (10 :24) : non, pas du tout, ah non non moi je m'occupe de ce qui se passe ailleurs, sur Vaulx-en-Velin moi j'ai abandonné *(le ton de mon interlocutrice parait, ici, même plus accusateur qu'auparavant)*. On a essayé mais il y a plusieurs années ah fh ma fille était toute petite la dernière, avec le Centre social, on avait mis en place, on avait fait une journée 'tri sélectif'. On avait eu des panneaux de sensibilisation, on avait fait un concours, on avait trié une poubelle pour montrer aux gens, vous savez qui c'est qu'on a eu ? Que les enfants, pas un adulte n'est descendu. Bon ce groupe de bâtiment n'existait pas eh. Bon ça s'est fait, avant là t'avais une école là ; donc ça s'était fait là et là c'était fait dans tout le quartier avec des parcours et tout, ça, ça avait été vraiment très sympa.

MOI (11 :00) : Oui.

BEATRICE (11 :01) : Personne, n'est, sorti, on a eu que les gamins. Pas un adulte a mis le nez dehors sauf nous qui organisions.

MOI (11 :09) : D'accord. Ah

BEATRICE (11 :10) : Donc là, ça a été vite, vite résolu ah.

MOI (11 :14) : Ah oui, ils avaient envoyé, les enfants…

BEATRICE (11 :15) : Que les enfants !...Hhhmhm *(elle rit doucement)*,

MOI (11 :17) : Ah oui…

BEATRICE (11 :18) : Oui après on a essayé de faire un défilé, alors le défilé avait été sympa, pareil alors là c'était un, alors pareil avec le Centre social mais avec une asso, avec une association qui était à Oullins il me semble…Alors c'était de faire un défilé avec tous les m, les matériaux de tri qu'on pouvait trouver, donc c'était se faire de déguisement avec ça. On a fait un super truc mais, pareil on n'a eu que les gamins quoi.

MOI (11 :40) : Mmh…Mh-mh. Et vous du coup vous avez abandonné Vaulx-en-Velin parce que Vaulx-en-Velin vous dites que…Ce n'est pas, il n'y a pas d'espoir en fait.

BEATRICE (11 :47) : Bah c'est un peu, non ce n'est pas qu'il n'y a pas d'espoir, c'est que…Je sais pas comment on pourrait faire pour les faire bouger. C'est surtout ça. Le problème il est là, regardez « Yoyo » qui vient de se mettre en place là sur Vaulx-en-Velin. C'est ce, ce petit assos là qui récupère les bouteilles en plastique.

MOI (12 :05) : Mmh, je connais sssh

BEATRICE (12 :06) : Ça çaaa, ce n'est pas vieux ah, ça remonte à quelque s, peut-être quelques mois, je n'ai peut-être pas aller au-delà de l'année parce que c'est p, ce ne serait pas vrai.

MOI (12 :13) : Ouais…

BEATRICE (12 :15) : Ça ne marche pas ici eh. Ça ne marche pas, ils sont censés récupérer les bouteilles en plastique donc c'est des grands sacs orange comme ça, et vous mettez, des bouteilles à l'intérieur et au bout d'un nombre de sacs, ils les récupèrent pour les emmener chez un, un gars qui les recycle, et ainsi de suite. Ça ne prend pas, ça ne prend pas. Tch…

MOI (12 :38) : Mh. Mh, même pas, même pas au fil du tempss…*(Une chaise est en train de craquer)*

BEATRICE (12 :40) : Bon c'est récent, vous allez me dire « Bon on va peut-être attendre »…Mais à mon avis ça prendra pas.

MOI (12 :46) : Ouais, mh…

BEATRICE (12 :48) : Ça ne prendra pas, non non ici…

MOI (12 :50) : Même, même pas grâce aux initiatives des véganes ? De que vous pa, dont vous parliez tout à l'heure...

BEATRICE (12 :56) : Ah bah les véganes non il n'y en a pas, fin ils doivent y en avoir ici mais moi là je ne les connais pas, moi tous ceux que je connais sont extérieurs à Vaulx-en-Velin.

MOI (13 :02) : D'accord.

BEATRICE (13 :02) : En plus c'est ça le problème c'est que, moi quand j'ai vu qu'ici ça, on n'arriverait à rien, je me suis tournée ailleurs, alors ailleurs c'est aussi compliqué mais ailleurs il y a une écoute quand même. Je ne dis pas que je réussis à mettre un composteur en place car ça ce n'est même pas imaginable. Mais, bon, on avance.

MOI (13 :19) : Ouais.

BEATRICE (13 :20) : Mais ça demande des dizaines d'années, 18 ans de métier il n'y a que maintenant que je commence à avoir des résultats quoi. Donc c'est long ah, pour mettre ça dans le crane des gens c'est…Pfh c'est fatiguant en fait.

MOI (13 :30) : Mmh, mais du coup comment vous, comment vous avez le contact de la «Maison pour agir», comment vous pouvez...

BEATRICE (13 :35) : Vous avez un, vous avez un site sur Facebook !

MOI (13 :38) : Oui et vous avez…Vous avez liké, vous connaissez la page de la «Maison pour agir», vous avez liké, liké, mit le like…

BEATRICE (13 :44) : Voilà, et c'est comme ça que j'ai mis le commentaire par rapport au composteur, c'est pour ça que vous êtes là aujourd'hui d'ailleurs.

MOI (13 :46) : Ouais…Ouais, d'ailleurs…

BEATRICE (13 :48) : Hhhm-hm, ahm-hm-hm *(elle éclate de rire)*, parce que…Moi je n'ai pas mis les pieds

parce que d'abord j'ai peu de temps. Et...

MOI (13 :54) : Vous connaissiez avant…?

BEATRICE (13 :55) : Non ; non non, pas du tout, donc je ne sais pas depuis combien de temps que ça existe, mmh c'était intéressant ; je ne sais pas si vous allez réussir, je ne sais pas ce que vous y faites exactement mais en tout cas vous avez du boulot. Mmh-sshmmssh *(elle éclate encore de rire, elle semble amusée)*,

MOI (14 :09) : Mmh, hhhm *(moi aussi, je ris timidement)* c'est des ateliers donc comme je disais, participatifs en fait pour dynamiser le lien avec, avec les habitants des Noirettes genre, en bas d'immeuble…

BEATRICE (14 :19) : D'accord, mh-mh.

MOI (14 :22) : Par exemple alimentation écologique, prévention sur le gaspillage alimentaire, sur les déchets, atelier sur la sensibilisation à la pollution de l'air intérieur, voilà un peu, un peu…Même la fabrication de cosmétiques artisanales,

BEATRICE (14.28) : Ouais…Mh…Ouais…Oui !

MOI (14 :39) : Avec, sans produits…Sans additifs et donc le bout, le but est double si vous voulez, çà la fois faire connaître aux gens ce qui peut exister en fait pour l'écologie, voilà pour…Réduire les dégâts de l'environnement, à la fois pour faire…Pour recréer le lien entre, entre les habitants, qui peut être ne se connaissent pas forcement et du coup…Voilà, l'idée que le lien social autour de ça, ça fasse du bien. Et après, même le, le fait en fait de pouvoir à travers ces rencontres orienter les gens qui viennent en fait participer, vers d'autres associations écologiques et solidaires sur Lyon qui peuvent, bah recruter en tant que bénévoles, ou pareil *(? je ne suis pas sûr du mot suivant)* qu'ils peuvent agir et sensibiliser à leur fois. Voilà, du coup…Eeeet…Voilà, c'est…

BEATRICE (15 :24) : Et, ça donne quoi la ? A l'heure actuelle, est-ce que vous avez l'impression que ça avance, est-ce que vous avez l'impression que les gens vous écoutent, est-ce qu'ils ff, est-ce qu'ils arrivent à mettre des choses en place, est-ce que ça suit, parce que c'est ça le but du jeu, c'est de, de faire l'effet « boule de neige » et que

MOI (15 :40) : Ouais.

BEATRICE (15 :41) : …ça ramène du monde.

MOI (15 :41) : Oui, bah là hmm, lllà l'initiative la structure est née en janvier 2017…

BEATRICE (15 :47) : Ah oui c'est tout réceeeeeeeeent *(elle semble très surprise par la nouvelle)*, d'accord.

MOI (15 :49) : C'est tout, c'est tout récent. Et du coup bah il commence à y avoir un petit réseau.

BEATRICE (15 :55) : Bon…

MOI (15 :56) : De femmes surtout, ehm, ehm, essentiellement ehmm des allées, des allées là-bas, des Noirettes...Mais, voilà au fur et mesure il y a quelqu'un en plus qui vient, eeeet, bon, mais ce n'est pas évident en fait de reg, de regrouper dans des temps rapides beaucoup de gens.

BEATRICE (16 :12) : Non c'est très long.

MOI (16 :13) : Ça on a, on a remarqué…

BEATRICE (16 :14) : Ouais, ouais.

MOI (16 :15) : C'est pour ça en fait que la la, laaaaaa, la responsable associative, de ces structures croit en fait, comme à dire *(? je ne suis pas sûr du mot suivant)* les autres membres de l'association, qui, queeeee ça peut venir que, avec le temps en fait. A niveau durable. A niveau du changem,

BEATRICE (16 :31) : Ouais, ça va. Ça va demander du temps, ça va demander du temps ; ça va en demander du temps, il va falloir que vous accrochiez parce que croyez-moi, ce n'est pas simple *(son ton, en ce moment, est particulièrement 'drastique')*. Les gens ne veulent pas entendre, ils écoutent pas, en fait ils entendent mais ils écoutent pas. Voilà. Ça fait, ça fait une grosse différence ; quand vous vous bagarrez pour le même avec, regardez, avec les sociétés de nettoyage, on va commencer à la base. La base de, de notre métier à nous, tous ceux dont on connait, on est des milliers comme nous. Moi j'y suis sensibilisé pourquoi, parce que mes parents bah, effectivement triaient. Moi j'ai continué, j'ai embringué mes enfants et mes petits-enfants. D'accord, ça fait 4 générations. Moi je suis rentré dans le nettoyage, fin j'avais un super métier, moi j'étais toiletteur pour chien, donc ça n'a vraiment rien à voir eh. Et je me suis dit, bon il y avait une opportunité, bah j'ai ballé parce que moi je pensais avoir fait un peu le tour de ce que je connaissais ; je me suis dit bon nettoyage industriel ça va bien tomber je veux laisser parler d'écologie mâchant. Et, et je me suis rendu compte en fait que, moi en étant sensibilisée à ça, automatiquement j'allais embarquer les gens avec moi. Seulement, ehh les agents ne sont pas, formés au tri ; ils ne passent pas, ni par un centre de formation, ni sont sensibilisés à ça, c'est vas-y, fais le ménage et le reste tu t'en fous.

MOI (17 :52) : D'accord, les agents vous entendeeez,

BEATRICE (17 :54) : Bah les agents, moi je suis chef d'équipe. Bon c'est une chose, mais j'ai commencé en bas de l'échelle, je ne suis pas arrivée, chef d'équipe du jour au lendemain.

MOI (18 :00) : De rien ouais.

BEATRICE (18 :01) : J'ai commencé en bas de l'échelle mais déjà en bas de l'échelle j'ai comme, le tri existait déjà il y a 20 ans ; et, j'ai essayé de mettre en place les poubelles vertes, expliquer aux gens, ça vous mettez ça là-dedans, ça là-dedans, alors il y en a certains qu'ont joué le jeu, mais à quatre, je vous dis à 90% ça a pas marché. Il y a 1% qui m'a suivi. Alors que si les sociétés de nettoyage mh, les patrons tous les patrons de, de, des sociétés, les endroits où on travaille si, ils formaient leurs agents au tri, déjà, ça marcherait mieux.

MOI (18 :33) : Les patrons ? Quelllls…

BEATRICE (18 :35) : Bah tout, les, les patrons, les gérant de société, hmmm nous, ouais je, je travaille sur une, je suis, dans une petite boite de Vaulx-en-Velin, on est 15. Ça s'appelle PNL nettoyage. Il n'y en a pas 1 qui est sensibilisé au tri, sélectif ; c'est simple, mo mon patron est génial eh, ce n'est pas le souci eh, moi j'ai travaillé avec le papa maintenant je travaille avec le fils ; le fils y est plus sensible mais ce n'est pas pour ça qu'ils forment les agents, ils ne les envoient pas à Lini*(?)* pour dire « Vous êtes formés au tri », pourquoi, parce que le client ne veut pas entendre parler du tri. Parce que les sociétés font payer le tri. Alors ça devrait être une action gratuite. Après, c'est autre chose. Mais du fait que c'est payant ça ne peut pas marcher.

MOI (19 :18) : D'accord. Parce que ça ne tient pas compte, de la situation économique des gens, je ne sais pas…

BEATRICE (19 :22) : C'est ça. Voilà normalement le tri devrait être gratuit et après revendu effectivement aux sociétés qui recyclent ; hhh pour pouvoir faire rentrer un peu d'argent, mais à la base on ne doit pas faire payer le tri ; que dans les contrats quand vous avez un appel d'offre le tri n'est pas compris dedans ; par contre si le client dit « Oui mais il faudrait trier » bah ça fait temps. Comment vous voulez vous que ça marche que ce qui fait qu'il est, ah bah il abandonne.

MOI (19 :47) : Oui, oui.

BEATRICE (19 :48) : Il ne veut pas payer pour du tri, ce qui est complètement logique.

MOI (19 :50) : Parce que la «Maison pour agir» par exemple a obtenu un appel d'offre en fait. Hhm voilà ; et justement autour d'une démarche sur la prévention autour des déchets, eeet…ça en fait ça se passe maintenant et c'est pour ça d'ailleurs qu'on aaaaa, qu'on a proposé le mode d'emploi du composteur que vous avez, que vous avez peut-être vu ; et ça entre en fait dans la démarche de sensibilisation ; et pour ça en fait la, la «Maison pour agir» qui fait partie à sa fois de l'association Anciela, je sais pas si vous avez jamais entendu parler,

BEATRICE (20 :19) : Non, ça ne me dit rien.

MOI (20 :21) : Eeet, voilà touche en fait, elle est subventionnée pour ça., par, baaaaah, la ville.

BEATRICE (20 :27) : D'accord.

MOI (20 :28) : Le Grand Lyon, voire, je ne sais pas si c'est le bailleur social d'ai, d'ailleurs, Est-Métropole Habitat, eeeeeet…Voilà donc là c'est différent en fait, eeet…Eet, et vous croyez en fait que, que, si ces projets sont subventionnés par les politiques publiques, ça puisse marcher mieux ?

BEATRICE (20 :48) : hhhhhhh *(elle soupire légèrement)*, bah peut-être ! Peut-être, c'est les gens qu'il faut persuader ! C'est surtout ça le problème, c'est les gens qu'il faut arriver à sensibiliser, à leur faire comprendre que s'ils ne trient pas, s'il n'y a pas cette démarche là on va partir au clash eh. Même si c'est subventionné, il faut partir à la base quoi. C'est les gens, c'est les patrons des sociétés de nettoyage qui doivent, former leurs agents et après aller dans toutes les usines, tous les endroits où on est censés trier, leur dire « Il faut, trier ».

MOI (21:21) : Et du coup il y a un problème, ce que vous, ce que vous dites évoque un problème de communication parce que, vous dites que les réseaux sociaux, vous avez dit que les réseaux sociaux ça marche mais si vous, si vous dites qu'il est nécessaire que les patrons mobilisent leurs agents directement, en fait de manière directe peut-être les réseaux sociaux c'est, c'est un peu, un obstacle ou..

BEATRICE (21 :40) : Je s, je ne sais pas là. Franchement je n'en sais rien. Peut-être, mais je n'ai pas la réponse, moi je ne sais qu'une chose, c'est que partout où on passe, on est quelques-uns comme moi dans notre métier à essayer de sensibiliser les gens, on sait que ça ne passe pas. C'est, c'est, c'est la croix et la bannière, c'est…Hh *(elle soupire légèrement)*, c'est, tout est compliqué, les gens veulent pas écouter, en fait ils s'en moquent, même quand ils ont des enfants en bas âge on leur dit « Mais c'est pas votre avenir chez vous vous avez 50 balais vous êtes comme moi, c'est fini pour vous, comme pour moi », mais je dis « Vous vous rendez compte que moi je ne suis plus vieux que vous et je suis plus sensibilisé que vous à ce problème-là », bon d'accord c'est mon job. Mais je fais « Putain mais vous avez des enfants, vous allez leur laisser quoi » ; après ; une *(? Je ne suis pas tout à fait sûr du mot suivant)*,

une planète qui va être tellement pourrie qu'ils pourront, qu'ils ne pourront même pas y vivre, c'est du suicide. On v, c'est du suicide collectif quoi, en gros c'est un peu ça. La pollution le tri, enfin, fffhh le sujet est vaste quoi. C'est ça le problème.

MOI (22 :35) : Et qu'est-ce qui vous a poussé à vous lancer dans cette eh, bah dans ce métier quoi, dans, dans cette idéologie de…

BEATRICE (22 :40) : Bah d'essayer de faire avancer les choses, mais quand vous vous rendez compte qu'au bout de 18 ans vous n'avez pratiquement pas avancé, au contraire vous reculez, parce que on vous interdit de trier ; vous dites, mais l'on tombe sur la tête quoi.

MOI (22 :54) : Mh. Mh, il y a en fait cette tendance globale en être pessimiste…

BEATRICE (23 :01) : On pourrait, mais moi je suis optimiste… !

MOI (23 :03) : Ouais. Ah vous êtes optimiste…!

BEATRICE (23 :05) : Oui oui j'y crois. Oui oui il faut y croire parce qu'il y a quand même des gens qui trient, donc c'est sur cela qu'il faut se baser, pas sur ceux qui ne trient pas.

MOI (23 :10) : Ah oui ?

BEATRICE (23 :12) : Il faut prendre ceux qui, qui avancent, qui essaient.

MOI (23 :15) : Ah d'accord.

BEATRICE (23 :16) : Bah oui faut pas prendre le mauvais côté, il faut prendre le bon.

MOI (23 :18) : Oui. Parce que vous avez dit tout à l'heure qu'à Vaulx-en-Velin vous voyez un peu mal la situation,

BEATRICE (23 :22) : Oui on est mal à Vaulx-en-Velin mais bien sûr qu'on est mal, mais moi je trie. Donc je me dis que si moi je trie il y a ma, il y a ma voisine Cani*(?je ne comprends pas bien ce nom)* qui trie, alors tout ce que je mange, toutes mes épluchures ça part chez elle parce qu'elle est horticultrice, elle est prof d'horticulture, elle a un composteur dans son école, donc quand je fais le marché et tout moi je *(?je ne comprends pas bien le mot suivant)* les légumes, je fais un grand sac et je lui emmène, donc ça part dans son composteur.

MOI (23 :43) : Ah d'accord oui.

BEATRICE (23 :43) : Et bah oui. Bah faut trouver des solutions quand ça ne trie pas un endroit, faut bien que j'arrive à, à trier à, à trier ce que moi je veux trier quoi.

MOI (23 :50) : Mmmh et, oui et ce composteur il est privé ou il est public ?

BEATRICE (23 :54) : Non il est privé. Il est dans une école.

MOI (23 :55) : Ah. Ah d'accord.

BEATRICE (23 :58) : Heet oui.

MOI (23 :59) : Parce qu'il y a des composteurs semi-privés on va dire ; des composteurs fermés, hmm tu

sais avec les, avec la clé…

BEATRICE (24 :06) : Ouais.

MOI (24 :07) : Hhhhm qui, qui ne sont disponibles qu'à un certain horaire parce qu'il y a le, y a le propriétaire en fait qui, qui pose des, des cadres horaires qui sont plutôt délimités. Eeeeet, et vice-versa il y a des composteurs ouverts. Comme celle, comme celui qui vient de naitre, aux Noirettes...

BEATRICE (24 :20) : D'accord.

MOI (24 :23) : ...Euh, qui était inauguré par un groupe de, un mouvement informel d'habitantes, qui s'appelle le Vaulx 'le Long Terre, je ne sais pas si...

BEATRICE (24 :30) : Non, non. Non nnnon là Vaulx-en-Velin ce n'est pas ce que je ne connais pas eh, mais, non comme i n'y a rien qui avance moi j'ai abandonné quoi. C'est vrai que de ce côté-là, effectivement sur Vaulx, moi ph ; voilà quoi c'est cuise *(? je ne suis pas du tout sûr du mot 'cuise')*, ici tant que ça bougera pas là on est 450, si on est 10 à trier je pense que c'est tout ce qu'on est eh.

MOI (24 :49) : Ouais…

BEATRICE (24 :50) : Non.

MOI (24 :50) : Et le composteur là, il est, du coup il est fréquenté par votre réseau de…D'amis eh…?

BEATRICE (24 :55) : Ah non non il n'y a que moi ! Ah non il n'y a que moi ! parce que c'est mon amie déjà, c'est ma voisine.

MOI (25 :00) : Ah oui, ouais.

BEATRICE (25 :01) : Eet, et donc, il y a, on n'est pas nombreux à connaître son métier, parce qu'elle est prof d'horticulture, et quand elle m'a dit qu'elle avait mis un composteur en place, je fais *(? Je ne suis pas tout à fait sûr du mot suivant)*, « Bah écoute quand je peux », elle m'a dit « Oua emmène tes légumes, tes mâchant et on compostera ». Et à chaque fois, je les lui emmène, quand on a une bonne quantité, hoop je lui passe, elle emmène ça là-bas dans son école et…Et ça composte.

MOI (25:22) : Parce que par exemple les composteurs, la différence est en fai, un composteur public qui est ouvert à tout le monde, c'est que bon chacun peut s'y rendre, et c'est justement les femmes qui ont, qui ont mis, qui ont construit ça, en fait elles disent que malgré tout ; hmm il y a quand même des gens qui commencent à être sensibilisés, qui emmènent assez régulièrement leurs déchets…

BEATRICE (25 :40) : Ouais.

MOI (25 :42) : Du coup., bah là-bas il paraît que peut-être petit, petit à petit que ça va, ça va marcher dans la bonne direction…Ehm voilà, mais vous êtes...

BEATRICE (25 :47) : Hhhhhhhhh *(elle fait un long soupire pendant que je parle)* …Bah le problème c'est qu'ici…Le problème on va être combien. En admettant que ça marche, si on voulait mettre ça en place, on serait peut-être quoi 5, 6 ; peut-être avec Niko ; peut-être et encore je ne sais même pas. Je ne sais même pas si on sera aussi nombreux. Maintenant je peux me tromper mais j'aimerais qu'on fasse mentir, justement, quee, les gens viennent et que finalement il y a plein de gens qui compostent ; mais j'ai quand même un doute. Voilà je suis à 50 50, si vous voulez, voilà.

MOI (26 :24) : Eet…Si je peux me permettre vous touchiez, vous touchez un…Un revenu qui ét, un revenu qui était différent…De ceux en général en moyenne que touchent les gens ici…Ehh

BEATRICE (26 :36) : Oh je suis Smic ca améliorée *(?je ne suis pas sûr du mot « améliorée »)* moi…Non non, dans le nettoyage vous êtes pas riche eh.

MOI (26 :41) : J'imagine, hhh,

BEATRICE (26 :42) : Non on n'est pas pauvres parce que j'ai q, j'ai quand même, je me suis battue pour être chef d'équipe, mais ça ne fait pas, ça ne fait pas de moi quelqu'un de millionnaire eh. Euh, je vis, mais voilà. Ce n'est pas...Non non, hheuheu *(elle rigole)* faut pas rêver.

MOI (26 :58) : Mmmh, et les catégories, l, les, fin la catégorie sociale des gens...

BEATRICE (27 :03) : Ici ?

MOI (27 :03) : Oui, c'est…C'est pire, c'est mieux, ?

BEATRICE (27 :06) : Hhhhhh *(elle soupire).* C'est ras des pâquerettes ici, c'est RSA, c'est le chômage, c'est…Il y a beaucoup de personnes qui travaillent mais c'est des travailleurs pauvres pour la plupart.

MOI (27 :15) : Ouais.

BEATRICE (27 :15) : Voilà.

MOI (27 :16) : On m'a dit par exemple, ce qui ressort jusqu' à là, c'est que les geeeens, auraient d'autres priorités, du couuuuup voilà, il y a d'abord le problème du chômage, eeeeet, de la précarité

BEATRICE (27 :28) : Oui.

MOI (27 :29) : …A combler avant de, de pouvoir s'intéresser à l'écologie, voilà,

BEATRICE (27 :33) : Oui mais c'est vrai !

MOI (27 :34) : …Juste, juste là il y a…En fait pour eux il y a, il y a ro, il y a une barrière.

BEATRICE (27 :39) : bah c'est logique.

MOI (27 :40) : Une barrière de classe aussi.

BEATRICE (27 :40) : Bien sûr. Alors qu'ici on est tous pareils ; bon il y a des gens qui gagnent bien leur vie ici euh, ne faut pas, il ne faut pas non plus fleurer *(? je ne suis pas tout à fait sûr qu'elle aille dit « fleurer »)*, mais…à 95% c'est tous des gens qui, qui sont au ras des pâquerettes donc effectivement ils ne vont pas passer l'écologie en priorité. Ça c'est de la logique.

MOI (27 : 57) : Ouais, ouais. Eeeeeet, maiiiiiiss cous av, est-ce que vous voyez aussi parmi des gens pauvres justement quelques-uns qui le fait ? Qui…

BEATRICE (28 :10) : Oui, oui il y en a qui le font. Oui malgré tout.

MOI (28 :13) : Malgré tout on peut dire…

BEATRICE (28 :14) : Oui, oui malgré, oui oui le terme est…Oui, eheh,

MOI (28 :18) : En relation à ça justement il y a l'association dans, dans laquelle je travaille,

BEATRICE (28 :22) : Ouais.

MOI (28 :22) : Et d'autres aussi, qui sont sur Lyon. Euh ils croient dans l', dans l'idéologie du colibri ; fin, le colibri c'est un, c'est un oiseau en fait, qui voit une, une forêt brûler, mais qui se dit que même s'il est, si pff, s'il est tout petit, s'il est, s'il n'est rien il pourra quand même faire quelques choses, pour sauver la…Bah pour sauver la planète, pour sauver l'environnement et il va, il va commencer à chercher de l'eau pour…

BEATRICE (28 :47) : Ah je la connais cette histoire,

MOI (28 :49) : Ouais,

BEATRICE (28 :49) : Ouais j'en avais entendu parler ouais.

MOI (28 :51) : Vous vous app, vous appuyez dessus, vous...

BEATRICE (28 :51) : hhhhfffff *(elle soupire rapidement)* on pourrait ; oui on pourrait. Il faut y croire quoi !

MOI (28 :57) : Mh....Eeet…Par rapport à, fin. Des démarches comme le porte-à-porte, le tractage, au marché ou en bas des, ou aux écoles, vous, vous en avez…Jamais fait ? Pour la sensibilisation ?

BEATRICE (29 :12) : Non, maaais, les enfants je pense qu'ils y sont sensibles, je pense qu'il, il ne faut pas séparer les enfants pour atteindre les parents…Ou pas ; parce que, même s'ils n'atteignent pas les parents, eux ils sont arrivés à leur mettre ça dans la tête, le tri, comme moi j'ai fait avec mes petites filles ; ça restera, quoi qu'il arrive ça restera.

MOI (29 :32) : Ah d'accord.

BEATRICE (29 :34) : Ça peut disparaître pendant un moment, parce que les gamins vous savez ils arrivent à 14, 15 ans…ça leur passe un peu au-dessus du crane mais quand ils vont commencer à rentrer dans l'âge adulte, je pense que ça reste après.

MOI (29 :43) : Ah d'accord. Mh.

BEATRICE (29 :45) : Mais les enfants c'est la base.

MOI (29 :48) :…Oui, on m'avait dit aussi des habitants des, des Noirettes quee, ça peut être, spécialement, spécialement une habitante que ça, ça peut être dans les futurs les enfants qui vont éduquer leurs parents.

BEATRICE (29 :58) : C'est ça ; mais c'est ça. Bien sûr que oui.

MOI (30 :01) : Oui…

BEATRICE (30 :02) : Bien sûr que oui, vous savez les adultes c'est le pire exemple qu'on peut donner à des enfants. Parce qu'on leur dit « Fais pas ci, ne fais pas ça, ne fais pas ci, ne jette pas tes papiers par terre » qu'est-ce que fait un adulte ; pour le papier il le jette par terre. Voilà.

MOI (30 :16) : Ouais…Est-ce que vous voyez une différence de genre dans les faits, dans dans l'implication de l'écologie, par exemple à niveau des femmes et hommes, une majeure implicatioooon des hommes, des femmes, ou…

BEATRICE (30 :30) : Je pense que ça passe plus par les femmes que par les hommes.

MOI (30 :33) : Oui ?

BEATRICE (30 :34) : Oui. Oui ; l'homme a un autre, aaaaaaaaaaaa, c'est, il est dans un autre monde, on, on ne fonctionne pas pareil ; on a beau être des êtres humains, on n'est pas sensibilisés de la même manière ; parce que pour l'instant qui c'est qui pollue ? C'est l'homme eh, ce n'est pas la femme. Vous prenez Monsanto, vous prenez Bailleur *(?)*, vous prenez tous ces gros groupes mondiaux, eeehh ils sont dirigés par quoi?…Par des hommes ! Et tout ce qui est en dessous, ce ne sont, bah regardez Trump ! On va prendre un exemple très simple ; Trump, qu'est-ce qu'il est ? C'est un mec et qu'qu' il a fait ? Il a balancé tout ce qu'il pouvait, ce qui concernait l'écologie ; la première chose qu'il a fait c'est de déménager les amérindiens et de ré-ouvrir le patelin pour pouvoir faire circuler le pétrole ; il n'y a pas une femme qui aurait fait ça. Fin je croix pas ; il y en a surement, bah attention ah, car il y a des femmes qui sont comme les hommes. Il y a des hommes qui sont comme nous. Mais il n'y a pas une femme qui aurait ouvert un truc pareil.

MOI (31 :37) : D'accord.

BEATRICE (31 :38) : Bah bien sûr que non, il y aurait une femme auuuu, à la direction de Monsanto, je peux vous certifier que les abeilles elles vivraient tranquilles eh. Ce qui n'est pas le cas
(Elle maintient un ton critique, 'lapidaire')

MOI (31 :48) : D'accord...Mh, c'est intéressant, hm parce qu'on fait on voit, même nous, dans les locaux de la «Maison pour agir», on voit surtout des femmes quoi. On a vu très peu d'hommes qui participent. Eeeeet, et dans le milieu associatif en général il paraaaait, il paraît qu'il y a une fréquentation majeure de femmes ; quoi que, bah,

BEATRICE (32 :07) : Oui.

MOI (32 :09) : …Bien qu'aujourd'hui on voit de plus en plus d'hommes selon, *les (? je n'arrive pas à comprendre le mot suivant)*

BEATRICE (32 :14) : Mais pas assez, pas assez, et c'est dommage. C'est vraiment dommage parce que je suis sure qu'il y a des hommes qui ont des idées de fous, et qui pourraient nous, et qui pourraient, ah nous faire avancer. Alors, c'est soit ils sont trop réservés ils n'osent pas parce qu'ils passeraient pour des…Pour des faibles, parce que bon l'homme a quand même cette fierté, 'Je suis un homme, je suis fort' ; ce qui est dommage. Et, mais il y en a quand même qui, qui sont sensibles et doncccc, on arrive à les retrouver dans les assos, mais ils sont, ils sont trop rares.

MOI (32 :46) : Ouais.

BEATRICE (32 :47) : Ils sont trop rares, et ça c'est vraiment dommage.

MOI (32 : 48) : Mh-mh...Pourquoi vous penseeeez, que c'est…C'est spécialement les femmes en fait qui ont à voir avec ça…?

BEATRICE (32 :59) : Parce qu'on est mamans. Tout simplement, on met des enfants au monde et on a

envie de quoi, c'est qu'ils aient un monde…Bien, propre, où ils sont heureux.

MOI (33 :08) : Ouais,

BEATRICE (33 :09) : Voilà, je crois que c'est la seule différence qui est entre vous et nous, je pense que c'est ça. Bon après, ce n'est pas une vérité vraie ah. Mais…La préoccupation c'est l'enfant.

MOI (33 :18) : Et, et c'était aussi…Hmm comme ça a votre…Dans votre jeunesse ?

BEATRICE (33 :23) : Ce n'était pas aussi compliqué.

MOI (33 :25) : Il y avait les mêmes conceptions je veux dire, du rôle de la femme, la posture de la femme…

BEATRICE (33 :27) : Oh c'était pire ! Aah la position de la femme à l'époque baah, de mes parents, plutôt, pas de moi parce que mmmmoi je suis tombée, il y a, il y a eu ce, ce phénomène féministe, le droit de la femme et tout le tralala.

MOI (33 :42) : Ouais.

BEATRICE (33 :43) : Moi j'avais 14 ans quand ça s'est produit. Donc en fait à, je suis à cheval sur 2 générations. Mais à l'époque de mes parents non non, c'était 'Je suis l'homme, toi tu n'es que la femme'. C'est fhhhh c'était comme ça que, maintenant non. Maintenant je pense qu'on est quand même arrivés, pas pour tout, mais sur un pied d'égalité.

MOI (34 :00) : Oui.

BEATRICE (34 :00) : Ht, voilà ; sur une majorité de choses il y a encore des lacunes mais disons que ça ne va pas trop mal, on est un peu près au même niveau.

MOI (34 :09) : D'accord. Et du coup les hommes, vous dites en général qu'ils considèrent…Comment ils considèrent l'écolo,

BEATRICE (34 :16) : L'écologie ?

MOI (34 :17) : Qu'est-ce qu'ils pensent en fait de l'écologie, déjà, ce que vous disiez tout à l'heure, le tri… le tri sélectif, les les déchets,

BEATRICE (34 :25) : Ça ne les préoccupe pas eh. Fin ; après faut pas mettre tout le monde dans le même sac, il y en a que ça va préoccuper et d'autres pas, comme il y a des femmes que ça va préoccuper et d'autres pas. Aaah, au moins je dirais que vous partagez ça en 2. Fin je pense, maintenant, peut-être que je me trompe sur le, sur le pourcentage mais, moitié moitié me paraît juste.

MOI (34 :44) : D'accord. Mh, eeeeeeeeeh…On a quand même…On a quand même fait pas mal. Eh ; t'as dit en fait que le quartier du Mas, tu ne connais pas trop, le Mas du Taureau, tu ne connais pas trop cette zone-là…

BEATRICE (35 :07) : Non, je la connais comme tout le monde ah, elle a une sale réputation ah malheureusement, c'est le seul truc qu'on connaisse à Vaulx nous c'est ça ah.

MOI (35 :13) : C'est-à-dire ? La réputation de…

BEATRICE (35 :15) : Vaulx-en-Velin. Ah il y a quelques ans en arrière vous ne sauriez pas prener *(?)* comme ça…C'était compliqué ah, c'est vrai que le maire a fait beaucoup de ménage, a, détruit et tout, mais il y avait, alors on est encore, 2017, 2018, pfrrrrrrrrhh *(elle souffle de manière marquée)*, *(? Je ne comprends pas bien les prochains deux mots)* 94, 95...Oh non c'est même plus ancien. Le Mas du Taureau c'était une catastrophe, on ne pouvait pas s'y balader, on ne pouvait pas s'y promener ah, la sécurité à Vaulx-en-Velin c'est un problème eh.

MOI (35 :40) : Ah oui ?

BEATRICE (35 :41) : Ah oui. Ouui, oui oui oui, et ça revient, le problème c'est que ça revient, parce qu'ils fusionnent avec d'autres quartiers, ils détruisent des bâtiments, seulement tout ce qui n'est pas bon, bah ça revient à Vaulx. Donc, c'est un peu le cercle vicieux quoi. Hhhhhhh-fhhhhhh *(Elle soupire largement)*, c'est une bonne commune, Vaulx-en-Velin on y est bien. Mais, il y a toujours un mais,

MOI (36 :01) : Quel cercle vicieux ?

BEATRICE (36 :02) : bah le cercle vicieux c'est queee, la, Madame *(? je ne suis pas sûr du mot suivant)* le Maire, Maurice Charrier avait réussi ààà, à sécuriser Vaulx-en-Velin. Voilà, on avait réussi à avoir une paix, une paix sociale mais une vraie paix sociale, pas une paix qui était achetée, on était arrivés à, à tous cohabiter, comme il faut, bien ; bon après il y avait toujours des tensions mais rien de…Alors que là, le problème c'est que, il y a une partie de Vaulx-en-Velin qui a été démolie, il y a une partie de Vaulx-en-Velin qui est en train de se reconstruire, on a 400 familles qui vont arriver là. Moi je suis arrivée à Vaulx-en-Velin parce qu'on était à la campagne, parce qu'on était tranquilles, là je suis en train de réfléchir pour en déménager.

MOI (36 : 46) : Ah, Mh,

BEATRICE (36 :48) : Pourquoi, parce qu'il y a plein de choses qui ne vont plus. Pourquoi, parce qu'on a récupéré le mauvais de tous les autres quartiers ; au lieu d'essayer de dispatcher ça, vraiment sur tout le Rhône, ou même ailleurs ah, non, ils ont regroupé, sur Vaulx.

MOI (37 :04) : Ah d'accord, donc il y avait tout la, toute la poubelle qui arrive de…

BEATRICE (37 :07) : C'est un peu ça.

MOI (37 :09) : Donc quels s, fin, quels sont, ce sont les styles de vie, les, les questions de…

BEATRICE (37 :13) : Bah c'est un tout. Après le, le vivre ensemble devient plus compliqué. Parce que, par exemple on va installer le tri sélectif, vous avez des, des communautés, le tri sélectif ils ne veulent pas en entendre parler. En fait ils jettent leurs poubelles par les fenêtres, c'est ce que j'expliquais sur le, sur le message. Moi j'avais un chien avant d'avoir des chats, un jour on se balade dans le quartier tranquille, j'arrose, on était sur le béton, enfin, bon j'arrose les fenêtres, je me prends une poubelle sur la tête. Voilà c'est ce que je vais dire.

MOI (37 :42) : Ah oui.

BEATRICE (37 :43) : Voilà. Mmmffh, alors, c'est un peu le coté comique *(elle parle sur un ton bien 'rigolo' en ce moment)* mais bah ce n'est pas très agréable de se prendre une, une couche de bébé sur la tête ou une poubelle quoi. Ah, hhh, *(elle a des spasmes, comme si elle aille éclater de rire)*,

MOI (37 :52) : Non non, je suis d'accord…Hh

BEATRICE (37 :53) : Ah ah je vais bien avoir le sens de l'humour !

MOI (37 :55) : Je suis d'accord rhhhhhh *(moi aussi, je suis presque en train d'éclater de rire)*.

BEATRICE (37 :56) : Ah hahahaa ah hé-hé ahaha hé-hé-hé *(elle rigole presque en divisions)*,

MOI (37 :59) : Rrrrrrh allons-y *(? je ne suis pas sûr du mot suivant)*, c'est peut-être un bon signe, ça, c'est peut-être une chance…Comme quand on, comme quand on, on, on, fin si, *(?)*

BEATRICE (38 :06) : Oui, noon. Je peux bien marcher dedans mais pas me la prendre sur la tête. Il y a quand même une marge, je peux nettoyer mes chaussures mais quand je me balade avec mon, je me balade avec mon chien, c'est le genre de choses dont on se passe.

MOI (38 :16) : Oui oui on va tranquille emmener son chien... *(Moi aussi, je continue à parler sur un ton 'rigolo')*,

BEATRICE (38 :18) : Mp, mahahaahaahaha, c'est ça !

MOI (38 :20) : Effffffffh, voilà, fffh (*je m'exprime toujours sur un ton rigolo)* ; oui il y a tous, tous les méfaits qui tombent sur une seule *(? Je ne comprends pas le mot suivant)*,

BEATRICE (38 :26) : Oui alors moi je veux bien que, il y a bon, il y a une petite phrase qu'on dit, 'Tout ce qui tombe du ciel est bénin' mais il y a quand même une limite,

MOI (38 :31) : Vous voyez…!

BEATRICE (38 :32) : A la bénédiction du truc quoi. Haha, haha,

MOI (38 :34) : Ouais ! Eeet, mmh d'accord d'accord, et vous pensez en fait que les, les, les autorités publiques comme le Grand Lyon ont responsabilité sur ça…

BEATRICE (38 :46) : Ah complètement, aaah complètement ! Alors le Grand Lyo…

MOI (38 :48) : Même à niveau des mairies ah, des

BEATRICE (38 :49) : Non mais, le Grand Lyon c'est une belle fumisterie. Hhhhh *(elle inspire pour un instant)*, parce qu'il veut qu'on trie, le Grand Lyon veut qu'on trie. On est d'accord, on est tous d'accord. Seulement, moi je travaille dans un endroit, c'est un agreste *(? Je ne suis pas sûr du mot « agreste »)*, c'est un peu le même style qu'un EPA, mais en version plus…Plus moderne. Plus respectueuse des personnes âgées et tout, enfin bon. Non ils ne recyclent pas les personnes âgées euh, on, on *(elle étouffe un rire)* déconne pas là-dessus, seulement il y a, six, six cents *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)*, il y a 3 bâtiments ; 2 poubelles de tri !... On en fait quoi des 2 poubelles, de tri qui sont remplies en 24 heures. Ils sont ramassés une fois par semaine, on fait quoi ? Bon on ne peut pas trier. D'abord il passe *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* que les agents, les, les gens qui sont dans les bureaux ne trient pas c'est tout dans la même poubelle, ils ont même pas des poubelles séparées , et quand on va dans les contenaires à poubelles vous avez le petit restaurant qui est en dessous de, de, de cet EPA ; qui met ses poubelles avec les nôtres ; donc il est impossible de trier, et deux poubelles de tri d'un côté, deux poubelles de tri de l'autre, en total ça en fait 4 ; bah vous faites rien, en 24 heures elles sont pleines, il n'y a pas assez de poubelles. Et puiiiiis… Même si on en avait assez, les gars qui ramassent les poubelles ne font pas leurs jobs. Ça veut dire que, quand ils voient des poubelles dans des sacs plastique, ils ramassent la poubelle ! ils mettent dans le carton du camion de tri et c'est fini. Alors que normalement ils devraient laisser la poubelle, la scotcher, et la laisse de côté.

MOI (40 :17) : Il faut *(? je ne comprends pas bien les deux mots suivants)*, les consommateurs en général ? Les c,c,c leeees, les personnes normales…?

BEATRICE (40 : 22) : Ouais. Donc comment voulez-vous qu'on y arrive. ! C'est impossible à faire… !

MOI (40 :30) : Mh....D'accord, donc les, par exemple les…Aaaaah, les…Les pouvoirs publics, comme Grand Lyon…S'attendent des choses, queeee, qui ne peuvent pas arriver parce que, les gens ne comprennent pas les exigences…De la vie *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)*,

BEATRICE (40 :47) : bah de toute façon tant que…Noooon, personne n'y comprend rien. Le Grand Lyon est là juste pour faire bonne figure au niveau du tri ; mettez-moi à la tête du tri sélectif à Lyon, je vais vous certifier que ça va marcher ah.

MOI (40 :59) : Ouais.

BEATRICE (41 :00) : Parce que bah *(ou « un » ?)* ça va tomber sur la sanction, on va commencer par former les ripeurs en leur disant « Quand vous avez un sac poubelles, dans une poubelle de tri, vous laissez la poubelle, ou vous enlevez le sac, mais comme on n'est pas surs qu'en dessous ce soit trié vous laissez tout ; votre chef il passe derrière, il scotche la poubelle, poubelle non conforme ». Une fois, deux fois, à la troisième, sanction, soit on met une amande aux gens, soit on les récupère, on les met à l'école du tri, on fait une école du tri, voilà, et on leur apprend à trier ; et par contre, quand ils ont bien compris, on leur met le nombre de poubelles nécessaires. Voilà, et une fois qu'on a ça on pourra peut-être avancer, tant qu'on n'aura pas attaqué à la base de, au Grand Lyon, et ça c'est valable de partout ah, ce n'est pas valable qu'ici, mais bon, vu qu'on est à Lyon, on va l'utiliser, tant qu'on n'aura pas, résolu le problème du Grand Lyon, on pourra pas marcher ailleurs ; je peux vous, je vous ai fait un film, voulez voir dans quel état sont les poubelles ? C'est monstrueux. *(Elle parle encore sur un ton agité, contestataire)*. Alors on attaque le Grand Lyon on leur apprend déjà eux à trier, on commence par eux, parce qu'eux je croix que c'est le pire. On commence par eux, après on descend les échelles, on apprend au*(x)* ripeur*(s),* aux sociétés de nettoyage, hhhhhh *(elle inspire largement) et* après on termine par le citoyen.

MOI (42 :14) : Ah d'accord.

BEATRICE (42 :15) : Voilà. Et une fois qu'on aura appris à tout ce beau monde à trier, vous promet qu'on y arrivera,

MOI (42 :18) : Ouais.

BEATRICE (42 :20) : mais tant que tout ça ne sera pas fait on n'y arrivera jamais.

MOI (42 :22) : Et vous voyez comme…ça en fait, le domaine, le champ de la, du tri, comme priorité sur l'écologie, sur *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* qui a travaillé dessus ; parce qu'il y a plusieurs, théoriquement il y a plusieurs champs, du coup, baaaaah, je pense, eux, rien que les jardins partagés, les composteurs dont on parlait, mais comme vous parlez beaucoup du tri, c'est en ça en fait qu'il faudrait viser les effortsssssss…C'est ça.

BEATRICE (42 :44) : Bah de, le tri et de toute façon le tri ça, ça touche à l'écologie, pourquoi, parce que dans le tri vous avez de tout, vous avez des produits dangereux, vous avez de la peinture, vous avez, fin la liste elle est longue comme le bras *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)*,

MOI (42 :46) : Ouais.

BEATRICE (42 :56) : Donc automatiquement le tri et l'écologie sont liés.

MOI (42 :59) : Ouais.

BEATRICE (43 :00) : Les pesticides. Voilà, par exemple, les pesticides, il y a la matière plastique où le produit est à l'intérieur, donc faut recycler et le produit et le pesticide qui est dedans, on est bien d'accord,

MOI (43 :12) : Ouais.

BEATRICE (43 :12) : Alors que si on faisait quelques choses peut-être de biodégradable, peut-être qu'on y arriverait ; peut-être, mais bon moi je ne suis pas pour les pesticides eh, le problème ne se pose pas, mais c'est l'exemple plus flagrant qu'on peut donner, parce que le pesticide il pollue la terre mais le plastique aussi ; donc du coup on pollue deux fois.

MOI (43 :29) : Ouais. Mh.

BEATRICE (43 :32) : Tch…Non il y a, il y a beaucoup de travail ah, moi je vous souhaite bon courage ah, je ne sais pas dans quoi vous voulez vous lancer vraiment mais, et bah vous êtes parés vous *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* au bout de vos peines eh. Mmmfh, mfh *(elle éclate de rire légèrement)*.

MOI (43 :41) : Ah oui oui je…Je, j'entends…Et, en fait ; parce qu'il y a si vous coulez l'écologie et la solidarité…Penser en fait plutôt à l'écologie qu'à la solidarité ? Fin la solidarité, du coup les liens ; les liens entre habitants, les, les rapports de parentalité entre parents et enfants…Ouuuuuuuu…Voyez quel domaine le plus important en fait. Ouuuuhhhh…Celui qui, qui manque, qui manque le plus daaaaaaaaans…Dans le

BEATRICE (44 :13) : Tout est lié. Il n'y a pas un plus que l'autre. Tout est lié.

MOI (44 :17) : Ouais. Ah donc vous ne voyez pas de séparation,

BEATRICE (44 :19) : Non !

MOI (44 :20) : Ouais.

BEATRICE (44 :22) : Pas pour moi. Maintenant peut-être que quelqu'un d'autre vous dira autres choses, dans ce qui me concerne non, tout est lié.

MOI (44 :27) : Parce que Anciela notre association pense que les changements à grande échelle peuvent se faire sur tout en étant en groupe, en étant ensemble.

BEATRICE (44 :34) : Oui.

MOI (44 :35) : Pas, en changeant…Que à niveau individuel, ce n'est pas notre comportement. Vous pensez...

BEATRICE (44 :40) : Ah bah oui, de toute façon les groupes automatiquement vont engendrer, plus de mouvement donc plus de communication, plus plus plus ; mais bon est-ce que ça marche réellement fffffh j, je n'en sais rien. Làà, je ne sais pas.

MOI (44 :56) : Mmh, mh. Est-ce, après, les dernières, les dernières choses, est-ce que vous voyez en fait les, les diversités culturelles en fait, déjà présentes à Vaulx-en-Velin, je sais pas, je connais pas, je connais

pas trop la composition de la…De la vu, de la ville, de l'habitat, maaais il y a, il paraît qu'il y aiiiit...Des, eeeeeh, des, divers habitants qui ont des origines du Maghreb, de deuxième génération et de première génération…

BEATRICE (45 :23) : Mh-mh, bah ici on a 64, on a 64 ethnies ici.

MOI (45 :28) : Ah quand-même.

BEATRICE (45 :28) : Oui. Ici c'est, cosmopolite !

MOI (45 :31) : Ouais.

BEATRICE (45 :31) : Voilà il n'y a pas de soucis là-dessuuuus, alors, les anciens s'entendent bien ; alors, alors, notre première génération, si je prends la famille Hawadi *(? Je ne suis pas sûr que ce nom s'écrive ainsi)*, il y a 4 générations, non 5 ; alors si on prend, les les premiers ça va ; si on prend les ainés, c'est-à-dire qu'ils oooont, bien la quarantaine maintenant, mais si on prend ceux qui arrivent après, on ne joue plus dans la même cour ah. Alors ça va faire alors, une génération de, la troisième génération, qui est née donc ici, ah comme les autres, mais qui est complètement ancrée. Làà on a à faire a du dur, du très dur.

MOI (46 :06) : C'est les jeunes, c'est les jeunes,

BEATRICE (46 :07) : Ah là là, ils sont, alors il y en a des, des super bien ; mais après vous avez tous les autres.

MOI (46 :13) : Ouais.

BEATRICE (46 :14) : Et là, ça part, ça part en cacahuètes quoi.

MOI (46 :15) : Est-ce que vous pensez, ce n'est pas, ce n'est pas une question qui veut engendrer une réponse à tous prix mais, si vous pensez en fait que laaaa, que, que le fait d'être, d'avoir des origines différentes que, que de n'être pas que français, ça influence en fait, à niveau du langage, à niveau deee, à niveau de culture, la représentation qu'on a par rapport à l'écologie.

BEATRICE (46 :32) : Oui, oui, parce que dans les pays africains ils tr, ils ne trient pas. Ils ne trient pas, le tri ça n'existe pas chez eux. J'ai un ami, moi je travaille avec un ami qui est tunisien. Hh ça fait…10 ans qu'on bosse ensemble eh, on a l'occasion d'en parler très souvent parce qu'il part très souvent en Tunisie, il va partir bientôt là, au mois de mai. Et on, on avait parlé du tri et je lui dis, « Mais est-ce qu'en Tunisie », parce que moi je connais pas du tout…Je lui dis « Mais est-ce qu'en Tunisie vous triez, là-bas » ; ah il me dit « Non, là-bas non, on ne trie pas. Il n'y a pas de structure, il n'y a pas de ramassage de poubelles, il n'y a rien ». J'entends, c'est un pays touristique ; il y a beaucoup de monde, en Tunisie ça a l'air d'être grand, et rien que le fait du tourisme t'es obligé d'avoir quand même un pays qui est propre, enfin dans la logique eh. Mais non, apparemment ça ne marche pas, il m'a dit « ça commence seulement à arriver chez nous ». Okaaaay, alors moi à Djibouti, j'ai fait deux ans à Djibouti ça ne triait pas, là je, je suis sur des groupes de Djibouti où, on commence à avoir des camions poubelles, alors que, c'était quand même français à la base. Et bah non, là-bas ça ne trie pas ; par contre vous allez au Japon, quand vous regardez le pays, il est hy-per-propre. Voilà, c'est hyper-propre, c'est ça, vous avez, regardez en Svède, tous les pays nordiques. Ils trient tout. Leurs bâtiments sont construits en fonction en plus, de ça.

MOI (47 :58) : Et vous ne pensez jamais que peut-être ces popula, ceees, ces groupes-là, eeeehh ont une autre conception d'écologie, que peut-être pour eux l'écologie c'est justement, deeeee, de penser différemment le gaspillage, ou la, ou le, ou le tri.

BEATRICE (48 :12) : Possible. Mais peut-être que là-bas ils gaspillent, peut-être moins que nous, ou différemment. Mais là faut, moi j'ai des témoignages de, d'amis qui partent là-bas ou qui sont originaires du pays.

MOI (48 :24) : de quels pays ?

BEATRICE (48 :25) : Baah je ne sais pas, si je parle de la Tunisie et tout ça.

MOI (48 :27) : Ouais.

BEATRICE (48 :28) : Mais, après, ffffhh, je sais pas …*(Elle arrête de parler pour une dizaine de secondes, elle n'a jamais fait de si longues pauses jusqu'à ce moment de la conversation)*
Il n'y a qu'en allant voir sur place qu'on pourrait savoir. Vous en Italie, vous triez ? Comment ça se passe là-bas.

MOI (48 :44) : Hhhhhhm, non alors, en fait j'ai vu un film, « Famille 0 déchets », bah c'est un film en fait qui était, qui était projeté récemment ouais. En fait, dans ce film j'ai appris qu'il y a une, qui la, que la première ville, le premier village à s'occupeeeer de, de la démarche 0 Déchets, qui après s'est éparpillé en toute Europe, c'était une ville italienne.

BEATRICE (49 :06) : D'accord !

MOI (49 :07) : Qui est en jumelage, en jumelage avec la France, eeet, voilà donc, ça montrait en fait que ça part, hhhff, rrrhh *(j'éclate de rire, influencé par mon interlocutrice qui a commencé à rire à partir de la minute 49 :14)*

BEATRICE (49 :14) : Hhhhhhhmahahahaaha *(elle éclate de rire)*, je suis désolé hahahahaha, Orfeo, Orfeo, ah ! *(Le chat de Béatrice est en train de monter sur mes jambes)*, bah vous avez un ticket parce qu'il s'a, il n'approche pas tout le monde eh. *(? pas compris le prochain mot),* ouuuuuuuh bah dis doooonc, dis donc Orfeo, tu me fais des infidélités ou je rêve !? Oui mais moi aussi je t'aime *(elle s'adresse à son chat sur un ton affectueux et familier)*

MOI (49 :29) : J'adore les chats.

BEATRICE (49 :31) : Vous en avez ?

MOI (49 :32) : Oui ! Oui j'en ai, j'en ai, pas ici, en Italie, *(? Je ne comprends pas les deux mots suivant)*,

BEATRICE (49 :34) : Oui, vous êtes originaires d'où ?

MOI (49 :36) : Ehm je viens de mmmmh, du Nord est d'Italie, eeeeh, près de, près de Venise.

BEATRICE (49 :42) : Phhhhhhhhhfff, mh-mh-mh, d'accordddddd hahaha *(elle a éclaté de rire avant que je puisse terminer mes mots)*, ça c'est un chat que j'ai récupéré dans la rue ça.

MOI (49 :47) : Ah oui.

BEATRICE (49 :49) : Ouais...

MOI (49 :50) : Ah oui.

BEATRICE (49 :50) : Ici. Voilà. Ah elle a trouvé un nouveau copain, bah ah j'ai gagné là. Ok ! voilà, hahahaa

hahahaahaha *(de nouveau un rire plus sonore que le précédent)*,

MOI (49 :58) : Ah il ne fait pas à tout le monde…

BEATRICE (49 :49) : Non il ne le fait pas à tout le monde.

MOI (50 :00) : Il y a, il y a des associations qui font aussi ; donc du coup on pollue deux fois.
aussi, qui s'occupent de la protection des animales, des petits animaux aussi, Arthropologia, LPO,

BEATRICE (50 :10) : Ah bah LPO oui ça on connait,

MOI (50 : 13) : FRAPNA,

BEATRICE (50 :14) : la FRAPNA je connais aussi ; mais ce qui, ce qui m'énerve c'est qu'ici ils sont en train de construire construire et sont en train de massacrer tous les hérissons qui existent.

MOI (50 :21) : Ah oui…

BEATRICE (50 :23) : Ouais. Mais bon, yappupup bon alors là, si ça vous embête ah, vous, vous pouvez le pousser ah,

MOI (50 :28) : Non non, au contraire. Eeet, et justement, en fait l'association, notre association recense tout ça, associations différentes, gaspillage alimentaire, gaspillage tout court, déchets, protection animale, solidarité, dans un livre ; et du coup, il y a toutes les adresses de cent, de centaines d'associations sur Lyon et alentours…

BEATRICE (50 :46) : D'accord.

MOI (50 :48) : Eet,

BEATRICE (50 :49) : Orfeo t'es chiant ahahaahaahaha *(de nouveau elle rigole énergiquement)*, uhuhuiifhfh, ah elle vous aime eh, parce que alors là,

MOI (50 :54) : Hhh-h-hhhh-h *(je ne peux pas contenir mon rire)*

BEATRICE (50 :55) : D'habitude quelqu'un qu'il ne connait paaaas, il, il ne va pas comme ça eh. Vous devez être quelqu'un de gentil. Moi je me fie à mes animaux en principe, quand mes chats ils n'approchent pas quelqu'un, tch ce n'est pas bon.

MOI (51 : 06) : Ne faut pas, pas faire confiance…

BEATRICE (51 :07) : Non ; non. Bon après il y a une limite à la confiance ah, c'est toujours pareil mais, je pense qu'un animal il ne se trompe pas.

MOI (51 : 13) : Aaaaaaah. Je ne sais pas.

BEATRICE (51 :16) ça, ça va c'est bien ? T'es installé ? Ou-oouais, bon, mais *(? je ne comprends pas le mot suivant)*, vous avez, je ne sais pas vous avez touché, des animaux en venant ouuuuu...

MOI (51 :28) : Non non, non non, rien.

BEATRICE (51 :29) : C'est une femelle que vous avez ?

BEATRICE (51 :29) : C'est une femelle que vous avez ?

MOI (51 :31) : Bhhhh, hm, comme chat ?

BEATRICE (51 :33) : Oui.

MOI (51 :34) : Bah en fait, ici à Lyon je n'en ai pas.

BEATRICE (51 :36) : Non mais l'odeur reste.

MOI (51 :37) : L'od, ah peut, ah c'est intéressant. Eeeet, j'aaai, on a, on a deux femelles et un mâle.

BEATRICE (51 :44) : Boon ; t'as trouvé une chérie ? C'est ça ? Aaaaaah va pas faire le voyage jusqu'à To *(? Je ne comprends pas bien le mot qui est censé démarrer par « To »)* ah je t'assure ah. Ça fait un peu loin quand même.

MOI (51 :53) : Eehu, bon ehm...

BEATRICE (51 :55) : Ehmhmmhmhmhhhmhmh voilà ! *(Elle éclate de nouveau de rire)*, ahahaahaahahahaahha *(son rire évolue en intensité)*, je suis désolé ! Hhhhh-h-hh,

MOI (52 :00) : Adorable. Sont, sont adorables les chats. Bon pas tous après…

BEATRICE (52 :01) : Oui. Oui.

MOI (52 :04) : Mais, et du coup cette initiative du, de faire un livre, quiii, qui contient beaucoup d'associations, beaucoup d'initiatives en lien avec l'écologie et la solidarité, vous pensez que c'est une bonne chose en fait,

BEATRICE (52 :16) : Oui, parce que je serai la première à l'acheter.

MOI (52 :18) : Ouais ?

BEATRICE (52 :18) : Ah oui. Ah bah oui. Bien sûr que oui parce qu'il y a beaucoup de, d'associations qu'on ne connait pas quand même, on a beau avoir les réseaux sociaux, aussi ; donc du coup on pollue deux fois. Ça ne fait pas tout, on en a, on en a beaucoup, c'est vrai que quand on cherche on les trouve, mais si on avait un bouquin qui les répertorie, ça serait bien, ça c'est une très très bonne idée. Ouais.

MOI (52 :38) : Mh…Ok, je pense que, eeeeh,

BEATRICE (52 :45) : Vous revoulez un verre d'eau ?

MOI (52 :48) : Non non merci. Je pense que *(? Je ne suis pas tout à fait sûr de la suite)*, euh, pour *(?)* question, est-ce que, le bénévolat, vous connaissez un peu le, l'idéologie du bénévolat ? Le fait n fait de s'impliquer, de, de mettre son temps bénévolement, sans plus, sans toucher de l'argent pour aider...

BEATRICE (53 :04) : Ah oui bah j'ai été, j'ai été bénévole, j'ai été bénévole au centre social.

MOI (53 :09) : Ah…

BEATRICE (53 :10) : Donc, oui oui, j'ai été bénévole…

BEATRICE (53 :10) : Donc, oui oui, j'ai été bénévole…

MOI (53 :11) : Le centre social ici ?

BEATRICE (53 :12) : Eh là-bas.

MOI (53 :14) : Ah. Ok.

BEATRICE (53 :14) : Vaulx-en-Velin, comment, comment il s'appelle…Celui qui est à côté de la bibliothèque.

MOI (53 :20) : Ouais.

BEATRICE (53 :21) : Vous connaissez un petit peu, par-là ?

MOI (53 :23) : Noon, je ne connais pas, je ne connais pas trop ici.

BEATRICE (53 :24) : Bon alors, ils sont *(je n'arrive pas à saisir ses mots suivants)*, ce n'est pas très loin, on a un gros centre social, et pendant quelques années oui j'ai été bénévole là-bas parce que ma fille y allait ; mais après mon emploi du temps ne m'a plus permis de le faire, alors je suis bénévole mais, dans des assos, je suis en free-lance ; avec les assos de protection animalière. Voilà.

MOI (53 :42) : Ah oui…

BEATRICE (53 :43) : Voilà quand on a besoin de moi moi je me déplace, ça peut être la collecte, ça peut être, au moment des fêtes de Noël, faire les paquets cadeaux mâchant voilà,

MOI (53 :49) : Oui.

BEATRICE (53 :50) : ça c'est, oui, oui oui.

MOI (53 :52) : Parce que dans les assos, dans les associations aujourd'hui il y a, on voit le bénévolat mais même des salariés, qui coordonnent en général les projets, vous voyez ça en fait, le bénévolat et le salariat comme une…Comme un bon mélange en fait ouuuu, ouuu un…

BEATRICE (54 :07) : Bah de toute façon oui, puis souvent les gens qui sont bénévoles sont salariés ah, c'est souvent des gens qui bossent aussi ah. Il y a, bon il y a toutes les, tous les retraités tout ça, il y a aussi certains chômeurs aussi qui s'investissent ah dans le, dans le bénévolat ; mais après c'est beaucoup de salariés qui donnent un peu de leur temps bon, des fois c'est que quelques heures dans un mois par exemple mais, oui ils s'investissent. Donc ça peut faire que bon ménage.

MOI (54 :29) : Mh-mh. Mh…Ok, merci.

BEATRICE (54 : 44) : Bah de rien.

[Du fait que l'on continuait à discuter, j'ai demandé à Béatrice si on pouvait encore rester et parler pour quelques minutes ; ainsi j'ai fait démarrer un deuxième enregistrement, avec son consensus].

[Deuxième extrait. 0 :00-4 :56]

BEATRICE (0 :00) : Pas de problème, en fait on arrive à.., à, à partager ehmmmm, ce qu'on est, ce qu'ils sont, comment ils vivent, comment nous on vit, et ainsi de suite, mais il y a des gens on ne peut pas aborder ces sujets-là. C'est, tabou.

MOI (0 :13) : Les sujets de quoi, de, de vivre ensemble ?

BEATRICE (0:15) : De tout, que ce soit relié, que ce soit la religion que ce soit les, la, les repas, que ce soit le ramadan par exemple un truc, bête et méchant que tout le monde connait !, ça peut-être, la façon de vivre, la polygamie, fin tout ce qui fait qu'on est différents les uns des autres ; alors, avec mes voisins, avec plein de voisins, avec tout plein de gens ils sont pour en parler. Mais vous avez toujours un groupuscule où vous ne pourrez jamais, jamais parler avec, de de ça ; c'est impossible.

MOI (0 :41) : de, de reli, même d'écologie, fin de reli

BEATRICE (0 :43) : Non, non. C'est un tout, ça ne passe pas.

MOI (0 :46) : Ah...

BEATRICE (0 :46) : C'est…Comme

MOI (0 :47) : Il y a un gap ?

BEATRICE (0 :49) : Bah un gap, là je pense que c'est surtout une histoire de, de, d'instruction ; c'est surtout ça. Pour moi ah, moi je ne vois rien de, je prends l'exemple des animaux ; les animaux aaaaaaah, chez les musulmans les chats sont protégés, ce sont des animaux purs. Vous avez, certains musulmans qui vous diront le contraire, qui vous diront 'Non, les animaux sont sales, blablabla et ils les tuent, les animaux ; par contre vous en avez d'autres, moi je, je vois dans la protection animalière, on a beaucoup de musulmanes, pas des hommes mais des femmes, qui sont avec nous pour protég, protéger les animaux mâchant et tout, mais elles n'ont pas ce langage-là ; c'est pas, ça a plus rien à voir. Voilà, rien que ça déjà ça nous différencie. Voilà, et quand on essaie de parler avec les autres en disant 'Non les animaux,' alors moi c'est simple moi je prends un exemple simple je sais *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)*, t'as déjà vu un animal te balancer une bombe sur la tête. Est-ce que t'as déjà vu un animal, essayer de te tuer, parce que t'es pas comme lui ? En fait tu ne verras jamais un animal faire du mal à un autre. Un être humain…Même quand on fracasse un chien le chien va continuer à remuer la queue parce qu'il t'aime. Faut, il faut que tu comprennes que l'animal lui il est, il est pur il est comme un enfant quoi. C'est un être qui est sensible et vulnérable. Ouiii blablabla, alors ça part des fois un peu dans tous les sens donc là j'abandonne car je sais que

MOI (2 :11) : Et c'est ce que lui il pense ? C'est ce que, que…

BEATRICE (2 :13) : Non c'est ce que moi je pense. *(Elle s'exprime sur un ton 'âpre', intense)*

MOI (2 :14) : ah d'accord.

BEATRICE (2 :15) : C'est les hommes qui *(? Je ne comprends le mot suivant)*, mais eux ils ne pensent pas comme ça.

MOI (2 :18) : Ils pensent quoi fin, qq,

BEATRICE (2 :20) : …Que l'animal est sale. Qu'il ne faut pas qu'ils les touchent, qu'il ne faut pas ci il ne faut pas ça…Eh il dit 'oui c'est marqué dans le Coran' en fait non non non ça c'est pas marqué dans le Coran ça c'est ton interprétation du Coran, je fais moi je fais comme des musulmans qui sont en défense animalière, qui sont des animaux dans des états des fois tellement déplorables que c'est même pas la peine d'en parler. Je fais ils sont musulmans et ils m'ont montré les versets du Coran, où les animaux étaient sacrés et qu'on ne touche pas ; donc 't'interprètes ça à ta manière je suis désolée mais les versets que moi j'ai lu ça n'a rien à voir avec ce que t'es en train de me dire'. Alors je ne connais pas tout le Coran je connais que cette partie-là, bien sûr, parce que moi je suis concerné, maintenant le Coran est peut-être intéressant à lire mais, je n'ai pas plus lu le Coran que la Torah ou quoi. J'essaie de me tenir loin de ça parce que ça, ça peut partir très vite dans un conflit qui pourrait être très grave donc ça ne peut pas être bon. Maaaais voilà, je sais que toi t'interprètes ça l'animal est sale et je suis désolé mais moi avec les gens avec qui je bosse, qui protègent les animaux avec moi, ils pensent pas du tout de la même manière. Pourquoi, parce qu'il y a trois, il y a trois articles du Coran qui dit que les animaux c'est sacré on ne touche pas.

MOI (3 :28) : On ne touche pas, mfh.

BEATRICE (3 :29) : Voilà, et sur tous les sujets c'est comme ça !
(Elle parle toujours sur un ton vif, 'colérique')

MOI (3 :32) : Vous ne travaillez pas avec ces gens alors.

BEATRICE (3 :33) : Non je, on ne peut pas. On ne peut pas. Non non c'est, c'est totalement impossible. C'est totalement impossible.

MOI (3 :42) : Est-ce qu'ils pensent de la même manière, de manière plus large qu'ils, qu'ils n'ont pas droit à toucher l'environnement ? Parce que, ou...

BEATRICE (3 :49) : C'est, je pense que c'est, peut-être lié, mais là, je ne sais pas. Là c'est un point d'interrogation je ne peux pas me lancer sur une réponse que je ne sais pas.

MOI (3 :56) : D'accord.

BEATRICE (3 :57) : Mais ça, ça peut, peut-être, oui ça peut peut-être être lié, mais alors là c'est... *(?)*c'est peut-être quoi, voilà.

MOI (4 :01) : Oui oui non mais…Oui.

BEATRICE (4 :06) : Ça il faudrait en parler avec eux.

MOI (4 :08) : Mh…Et des contacts de, justement de gens eeeehm qui sont, qui sont de ces cultures-là vous en avez ou pas ? Des...

BEATRICE (4 :19) : Qui pourraient répondre à une enquête comme celle-ci ?

MOI (4 :22) : Oui bah…Qui parlent, voilà, qui déjà parlent un minimum le français,

BEATRICE (4 : 27) : Oh bah la plupart ils se parlent en français ah.

MOI (4 :28) : Oui. Si jamais je, je vous, je vous oblige pas du tout, si vous avez des, si vouuus, vous vous rappelez des contacts un jour vous avez tout, vous avez mon mail,

BEATRICE (4 :38) : Bah c'est facile demandez aux gardiens ! Tous les gardiens que j'ai ici sont musulmans…Rien qu'eux déjà ça peut suffire à, peut-être à étayer votre enquête, savoir comme ils perçoivent eux les choses. Voilà.

MOI (4 :52) : Ok...Merci beaucoup.

BEATRICE (4 :56) : Bah de rien, Heheeheehe, c'est avec plaisir, il n'y a pas de souci, si ça peut faire avancer les choses, si…Vous avez besoin d'autres choses

Entretien avec Apot (20/04/2018)

MOI (0 :04) : Voilà voilà, après…T'es du coup libre de répondre comme tu veux, ehmmmm donc…Après c'est des que, c'est des réponses ouvertes du coup si tu peux commencer à parler de ta formation professionnelle et de ta profession actuelle…Voilà de manière…Générale...

APOT (0 :26) : Oui. Eeee qu'est-ce que j'avais dit, je suis artiste autodidacte à la base, je suis originaire d'Afrique et précisément du Burkina-Faso, et j'ai obtenu une bourse pour faire une formation de spécialisation à la peinture murale à École-Cité. Tu, tu connais l'école, eeeet à l'issu de la formation j'ai un diplôme de plasticien muraliste ; ça veut dire, c'est tout ce qui concerne les fresques trompe-œil et tout ; eeeeeeet, voilà, hhhhh-h *(il éclate légèrement de rire)*,

MOI (1 :02) : Les fresques trompe-œil c'est quoi ?

APOT (1 :04) : Les fresques, les trompe-œil c'est des dessins sur une façade de manière hyperréaliste, de, de manière à tromper l'œil quoi c'est, c'est pour ça que ça s'appelle trompe l'œil…

MOI (1 :16) : Mh. De manière réaliste…?

APOT (1 :17) : *(?)*, oui de manière très réaliste, et du coup les fresques bon c'est, généralement…Tout ce qui est sur les murs, aussi les parois et tout, ça, ça fait référence aux peintures préhistoriques et tout mais, hhhhhhhh *(il inspire brièvement)*, ça a été…Beaucoup fait, dans le temps avec les fresques ou, la peinture *(?)* l'ai fait tout mais de nos jours c'est à l'acrylique mais c'est le support qui, hhhhhh *(il inspire de nouveau)*, qui lui donne le nom 'fresque', si j'ai…Je pense ouais.

MOI (1 :49) : Mmh, et du coup, c'est ça que tu as fait à la «Maison pour agir», dans la fresque que t'as réalisée là-bas…?

APOT (1 :53) : Ouais !

MOI (1 :53) : *(?)*, sur une idée réaliste en fait ?

APOT (1 :54) : Ouais c'est...L'idée était de, d'aborder les thématiques qui sont, quiii, importantes pour Anciela, eeeeeeeet…Mais c'est tout, aussi *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* de faire une ouverture de, bon, de créer un cadre agréable. Déjà mais de faire *(? Je ne comprends pas le mot suivant)*, la salle est assez restreinte, l'idée était de f, de mettre une image qui puisse donner de la profondeur à la salle.

MOI (2 :21) : Aaaah, d'accord. Une perspective vaste en fait.

APOT (2 :26) : Une perspective vaste et tout en abordant bien sur les thématiques eeeet…Chères à Anciela eeeeet, et aussi à restituer le quartier, les lieux de la fresque et, et les actions d'Anciela. Quoi.

MOI (2 :42) : Mh-mh ; et, on parle de quelles thématiques en fait ? Tu considères quelles thématiques,

APOT (2 :46) : Baaaah, les thématiques de sensibilisation sur les mieux-être au quotidien, des populations c'est, ça va de l'alimentation, jardinage, soutien scolaire, soutien morale ou je ne sais pas c'est, ils mènent plein d'activités qui sont super-intéressantes et d'où, d'où l'idée était de mettre sur la fresque des gens qui font des choses ensemble, du bricolage du jardinage, le partage de tout, le marché deeeeeeee, de Vaulx, les Noirettes.

MOI (3 :21) : Qui serait ça ? *(Je montre à Apot, sur mon téléphone portable, les photos de sa fresque que j'avais immortalisée quelques jours auparavant)*

APOT (3 :23) : Oui c'est ça oui...

MOI (3 :24) : Les mar les, les, les femmes au marché…

APOT (3 :26) : Les femmes au marché le(s) mieux-être, la famille et…Même tenir compte des mêmes styles et tu vois les f, c'est des femmes qui sont voilées…Et le cot, montrer aussi le coté cosmopolite j'allais dire du, du quartier…Ou il y a tout un mélange, même, on a fait un clin d'œil à la, à jeunesse aussi, je pense qu'il y a un scooter quelque part,

MOI (3 :48) : Oui…

APOT (3 :48) : *(?)*, C'est le mieux-être ensemble quoi, c'est, les gens se ressemblent pour partager des moments conviviaux dans un monde de plus en plus j'allais dire, de plus en plus soli, ss…

MOI (4 :05) : Solidaire ?

APOT (4 :06) : S, s, non, solidaire oui mais je veux dire un monde de plus en plus…Chacun est replié sur soi-même,

MOI (4 :13) : Ah seul…C'est le contraire…

APOT (4 :15) : Oui c'est le contraire…Bah l'idée c'est la solidarité oui c'est ça ouais ; mais, beaucoup d'actions de sensibilisation aussi notamment…Mmh sur les produits ménagers, sur comment mieux s'alimenter même avec rien eeeeeet…C'est une approche vraiment globale qui est super-intéressante pour moi, à mon avis.

MOI (4 :37) : Et par exemple l'homme qui est en train de manipuler le vélo, il est en train de la réparer ?

APOT (4 :42) : Ouais. C'est du bricolage de vélo et je pense qu'ils organisent des ateliers de bricolage aussi. Dans le bricolage de vélo à coté t'as les menuisiers qui bricolent aussi, les enfants à côté, les gens qui discutent, c'est…

MOI (4 :58) : Ouais.

APOT (4 :59) : ...Eeeeeeet, mon, ffffhh c'est le rêve quoi, c'est, c'est une envie, une envie d'agir comme ils disaient *(il rigole),*

MOI (5 :07) : Comme ils disent…

APOT (5 :09) : Ouuuuais ! Voilà c'est ça quoi, c'est, voilà. En tout cas les, les, les les, l'illustration a purement fait en fonction de ça et, tu vois, tout au fond, l'image de Vaulx-en-Velin avec la tour d'escalade, les immeubles avec les fresques…Tout quoi.

MOI (5 :28) : Et du coup, ce que t'as représenté correspondait en tout, à ce que tu voyais, ou à…

APOT (5 :35) : A ce que je voyais mais, à ce que voulait aussi Anciela et, et les gens du quartier quoi.

MOI (5 :39) : D'accord.

APOT (5 :40) : Parce que je ne suis pas arrivé avec mon truc et lui ai dit 'Oui je veux faire ça, je, je suis arrivé et j'ai une capacité à reprod, transcrire des choses eeeeeeeet, j'écoute la personne qui me demande, ils me donnent des pissstes…Des, des réflexions et tout, je *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* en fonction de ça, *(?)* valide ou…Pas, on modifie des choses, on corrige jusqu'à ce que la maquette soit validée et par Anciela et par les habitants et…Eeeeet, et, par mon service à l'époque aussi et,

MOI (6 :18) : Ah d'accord…Donc t'as du, t'as dû retourner diverses fois pour que ton, ta peinture soit acceptée…

APOT (6:27) : Bah oui oui mais les, les, la maquette ça passe par plusieurs phases, il y a la première intention où tu montres, toi ton aperçu sur comment tu vois ça, et la personne te dis « Oui mais, ça ça peut-être comme ça », eeeeet…A base de ça tu peux commencer la, la maquette, et à la prémaquette aussi ou tu dis « Voilà l'idée que j'ai, voilà ce que vous m'avez dit » et en fonction de ça voir aussi ce que j'ai fait, ffffh *(il inspire de nouveau*), la personne va te valider ou pas mais, peut-être ajouter des trucs ou enlever des choses encore jusqu'à ce que la maquette finale soit adoptée par tous quoi.

MOI (7 :04) : Mh-mh, par tous quoi, les, tu, tu, tu veux dire les auteurs qui sont représentés ici, les personnes qui sont représentées dans les…

APOT (7:13) : Eh oui les personnes mais surtout l'association, est-ce que ça correspond vraiment aux valeurs qu'ils défendent, l'association Anciela, hhhhhff *(il inspire de nouveau)*, ehmm, est-ce que les gens qui vont cohabiter avec ces fresques notamment les, les, la population de Vaulx-en-Velin, les gens qui vont venir aussi à l'association, est-ce qu'ils vont, comment ils se sentent avec la fresque, chacun a son avis à donner quoi. Et comme je l'ai dit à l'époque la fresque est à l'initiative d'Est-Métropole Habitat aussi, il faut le souligner, la boite dans laquelle j'ai bossé ; les *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* et tout, tout l'équipe ils sont vachement engagés chez tout ce qui est action solidaire et tout.

MOI (7 :54) : Oui effectivement Est-Metrop, eeeeeh Est-Métropole Habitat c'est le bailleur social danns,

APOT (7 : 58) : C'est le bailleur social qui a octroyé le local à Anciela justement pour qu'il puisse mener ces actions, et j'ai, moi j'ai été intégralement, j'étais, j'étais salarié d'Est-Métropole Habitat et j'ai réalisé ce, la fresque, gratuitement pour Anciela mais, c'est v,v, vraiment une contribution hhhhff qui a du sens et qui mérite d'être *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* aussi quoi.

MOI (8 :21) : Oui oui, d'accord. Et t'as fait ça au moment où les locaux étaient en train d'être réaménagés...?

APOT (8 :27) : Aménagés oui, c'était pour le lancement du local et c'était pour rendre les lieux aussi accueillants. Ffffhh et, c'était, ssssurtout aussi que les lieux, l'image parle d'elle-même quoi, que quand

on se retrouve dans ces lieux, qu'on arrive à, même sans paroles on arrive à voir ce qui se passe ici, bah l'objectif visé, hhhhhff, de l'association quoi.

MOI (8 :52) : Mmmmhh d'accord. Et, et tu sais ce qui était, ce qui existait avant la «Maison pour agir», dans le même, dans le même emplacement que l'actuelle «Maison pour agir», tu sais ce qu'il existait avant ?

APOT (9 :05) : C'était un logement ?

MOI (9 :06) : C'était un logement…D'une famille...D'un, d'un particulier tu ne sais pas ?

APOT (9 :08) : Ouais…Ouehmmm, je ne sais pas, je ne sais pas, je ne connais pas mais hhhhh ça a été octroyé à Anciela parce que c'était libre quoi.

MOI (9 :20) : Mmmmh, d'accord.

APOT (9 :20) : Ils n'ont pas vidé quelqu'un pour mettre Anciela, non c'était, le local était libre et, *(?)*ils n'ont pas posé, je pense à Anciela, je ne connais pas, si je ne sais pas précisément comment ça s'est passé mais c'était un local libre et…Ouais.

MOI (9 :34) : Mmmh…Et parce qu'en fait je reconnais les personnes,

APOT (9 :39) : Ouais.

MOI (9 :40) : Des dames par exemple, qui viennent à la «Maison pour agir» à participer aux activités par exemple elle
(je montre à Apot, sur mon portable, une des photos de sa fresque que j'avais immortalisée, où est peinte, sur la place du Mas du Taureau, une dame portant une tunique bleu clair)

APOT (9 :44) : Oui…

MOI (9 :45) : Je ne vois pas qui c'est, elle,

APOT (9 :46) : Eet comment elle s'appelle elle quoi…N-Nuria, non ; Nussi, Turussi…

MOI (9 :52) : Je ne me rappelle pas moi non plus…

APOT (9 :53) : Turussi je croix.

MOI (9 :55) : Elle est venue avec ses enfants dans des ateliers parentalité cette année,

APOT (9 :56) : Eeeta, mh, mh.

MOI (10 :00) : Et, et, du coup oui elle est c'est des, c'est des, c'est des dames de…Des alentours en fait.

APOT (10 :05) : Ouais qui tournent quan, elle est vachement engagée avec ses enfants, ils sont super adorables et, t'as ses enfants là je croix, et, les deux petits là, les deux petits ce sont ses enfants,

MOI (10 :14) : Ah ouais...Et toutes les autres personnes sont réelles ? sont effectivement

APOT (10 :19) : Sont presque réelles, et là…Eeeeet c'eeeest *(On est toujours en train d'observer les photos de la fresque avec les personnages peints),* et

MOI (10 :26) : Un artisan ?

APOT (10 : 26) : C'est aussi, un artiste, un artisan, eeeeet, qu'est-ce que j'allais dire…Ah merde tu ne vas pas mettre ça dans l'enregistrement mais j'ai oublié le nom de son association… *(En respectant la volonté de mon interlocuteur, j'évite d'indiquer le nom de l'association ainsi que de certains de ses membres, aux minutes 10 :39, 10 :42, 11 :13, 11 :27, 11 :36)*.

MOI (10 :39) : Ah…Je connais, ça appartenait,

APOT (10 :42) : …C'est un membre de…avec et les autres…Je croix…

MOI (10 :49) : Ah oui.

APOT (10 :49) : Et tout, et je n'ai pas, en plus *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* bossé avec eux sssh, toujours dans le cadre des, des missions d'Est-Métropole Habitat.

MOI (10 :58) : D'accord,

APOT (10 :58) : Eeeeeet, à Saint-Priest, j'allais bosser avec eux au, au Mas non, à l'autre côté

MOI (11 :12) : Au Mas du Taureau ?

APOT (11 :13) : A l'autre côté. Où, où ils sont installés, la…Sont installés de l'autre côté...

MOI (11 :20) : Oui oui j'ai, je vois, vers

APOT (11 :22) : *(? Je ne comprends pas bien ce mot)* La tour d'escalade ouais.

MOI (11 :23) : Mh-mh, je vois, jeeee, on est allés les voir.

APOT (11 :27) : Ouais donc t'as…Pr, pr, ah merde…T'aaas, la personne des deux-là, c'est Claire

MOI (11 :36) : Claire ?

APOT (11 :37) : Oui ehehehehehehaha *(il éclate vigoureusement de rire)*,

MOI (11 :38) : Ah je l'avais, je l'avais pas reconnue ; parce qu'elle est tournée, du coup je la voyais pas.

APOT (11 :43) : Bah oui, bah, bah, bah c'est vrai que ce n'est pas évident mais,

MOI (11 :46) : Claire, et lui, son voisin il est,

APOT (11 :50) : *(? Je ne comprends pas ses mots dans ce passage)*,

MOI (11 :52) : Je ne le reconnais non plus, et là c'est les bénévoles en service civique de l'année dernière…?

APOT (11:57) : Ouais, c'est M. Eeeet, comment elle s'appelle l'autre fille. Ça c'était les volontaires avec qui j'ai commencé la mission justement c'est avec eux j'ai fait le porte-à-porte auprès des habitants pour hffffhh leur dire que bientôt il y aura une association qui va *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* l'activité parce qu'avant qu'ils, que les portes ne s'ouvrent il a fallu faire des porte-à-porte,

MOI (12 :18) : Ouais...

APOT (12 :19) : Il a fallu motiver les gens pour hhhh, les faire venir et c'est comme ça qu'on avait quelques, doléances ou si on peut dire ça comme ça.

MOI (12 :27) : Mmh et moi aussi j'en ai fait de porte-à-porte avec d'autres bénévoles parce qu'on est bénévoles et, pour vous ça s'est bien passé le porte-à-porte ?

APOT (12 :36) : Ah oui oui oui dans l'ensemble oui. Mais si c'était juste au début ce n'était pas évident pour, de dire aux gens, 'Veneez, il y a telle chose', alors qu'il n'y a rien de concret pour l'instant, surtout que c'est des thématiques je pense dans des quartiers oùùùù, eeeeet...Les uns les voient pas, ils voient tous, tous les trucs en mode bobo tout de suite et ffhh, 'Oui l'alimentation mâchant, oui maais, le bio ça coute cher', je pense qu'il y a certaines qui ont tout de suite un apriori mais,

MOI (13 :10) : C', cette idée figée, mmh,

APOT (13 :13) : Il y avait beaucoup de volontaires qui étaient beaucoup intéressés…Tout de suite, pour comprendre, pour venir assister aux réunions, pour voir ce que c'est…Pour grignoter *(?)* pouvaient, en quelque sorte quoi.

MOI (13 :23) : Ah oui, et c'était du public c'étaient surtout des femmes…?

APOT (13 :27) : Ouais, une majorité des femmes. Non on a rencontré quelques hommes aussi notamment deux messieurs qui sont, qui étaient prêts à venir donner même un coup de main pour le nettoyage et l'installation de, des, des locales quoi.

MOI (13 :42) : Ah oui ?

APOT (13 :42) : Ça, c'était très sympa oui.

MOI (13 :44) : Mmh, et je m'interroge parce que, moi aussi je vois bon, on voit aussi cette année, surtout des femmes qui viennent, et c'est quoi ton avis ? Pourquoi il y a, il y a cet intérêt prépondérant de la part des femmes plutôt que, plutôt que les hommes de quartier ? Parce que c'est un peu…

APOT (14 :00) : Bah je pense que c'est plus la disponibilité.

MOI (14 :04) : Mmh c'est ce qu'on m'a souvent dit, même, même les riverains
.
APOT (14 :07) : Ouais c'est plus la disponibilité, je pense qu'on est dans un milieu où fffffh, hmmm la plupart c'est les femmes qui sont à la maison, surtout avec, à cause des enfants, ouuu c'est, c'est surtout elles qui sont plus disponibles j'allais dire et la plupart c'est, si ce n'est pas les...C'est plus ou moins musulman Vaulx je pense.

MOI (14 :35) : Oui.

APOT (14 :36) : Oui du coup je pense que les f, la majorité des femmes ne travaillent peut-être pas ou…En tout cas elles sont plus disponibles que les hommes. Eeeet…

MOI (14 :45) : Ah oui…C'est du fait de leur religion tu dis…?

APOT (14 :48) : Bah c'est possible, c'est, c'est possible, en plus le fait qu'il n'y ait que des femmes, c'est,

c'est peut-être lié à ça parce que hhhhfff, chez les musulmans très souvent les hommes et les femmes tu ne les retrouve pas dans…

MOI (15 :04) : Ensemble ?

APOT (15 :05) : Ensemble, et à chaque fois bah…Peut-être que, ce n'est pas la chose à dire mais ça peut-être un des problèmes, peut-être qu'on se voit d'apogée…Spécifiquement pour les hommes qui intéressent, qui seraient plus basés sur autres choses que…Peut-être l'alimentation ouuuu…Des trucs plus liés auxxxx, je pense qu'ils font du développement de projet ou…Aide ou soutien,

MOI (15 : 30) : Entreprenariat…?

APOT (15 :31) : …A l'entreprenariat pour les jeunes et...

MOI (15 :33) : Ouais…

APOT (15 :34) : Et des trucs pour les ados ou je ne sais pas des jeunes pour les mobiliser ou les…Aller sur les terrains des choses qu'ils aiment, ça peut-être la musique, ça peut-être les jeux, ça peut-être tout et n'importe quoi ; à la base moi je comptais mettre sur place un atelier de peinture là-bas avec la boîte bon mais *(? Je ne comprends pas les mots suivants)*, c'était l'idée…A long terme.

MOI (16 :01) : De faire quoi, des ateliers de peinture ?

APOT (16 :03) : Des ateliers de peinture avec des jeunes, des hommes…

MOI (16 : 06) : Ah…Pour les, pour leurs problématiques *(? je ne suis pas sûr du mot suivant)*,

APOT (16 :07) : Des ateliers ouais, des ateliers d'expression, ça peut être l'apprentissage pur et dur mais ça peut être l'expression pure et dure où on vient se lâcher, on va libérer les choses quoi.

MOI (16 :18) : Mmh, du coup toi tu penses moi aussi je me, je m'étais fait cette idée, cette idée d'une sorte de séparation en fait, de clivage entre les domaines qui seraient propres aux femmes…L'écologie, la solidarité…Et ceux qui sont, ceux qui seraient attribués aux hommes, qui les mettraient *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* dans l'autre côté...

APOT (16 :36) : Bah oui je pense que ça peut être très très très intéressant quoi, bah dans ce quartier ce n'est pas, c'est sûr que vous, ça, ça n'est pas évident de mettre et les hommes et les femmes, et les enfants dans le même projet, ffffffhh

MOI (16 :49) : Eff, ensemble.

APOT (16 : 52) : A mon, à mon avis ça va être, boh ça se fait eh mais, hhhhhhhm *(?)* je pense que ça va être juste plus compliqué quoi.

MOI (17 :02) : Ouais...Mh.

APOT (17 :03) : Et je pense qu'il faut développer des projets spéciaux…Pour chaque catégorie de population quoi, ça peut être très intéressant dans ce sens...

MOI (17 :13) : Mmmh…D'accord, et tu penses que même si c'est un cadre cosmopolite, effectivement Vaulx-en-Velin, avec tout le, avec tout, tout le mélange culturel, toutes leurs ethnies…

APOT (17 :23) : Bah oui mais,

MOI (17 :24) : …Tu, tu penses que, comme cette religion, cet aspect de la religion musulmane, conserve sa rigidité, *(? Je ne comprends pas les mots suivants)* …

APOT (17:31) : Mh, bon je dirais pas rigidité, je pense que c'est, c'est c'est, c'est c'est pas purement religieux ah ils sont, ils sont bien intégrés, ils sont, c'est des choses qui s'adaptent mais c'est juste que c'est, c'est devenu une manière de vivre j'allais dire, où tu vois tout de suite quand tu arrives au quartier, les jeunes sont ensemble, les plus âgés sont souvent ensemble, les femmes sont plus ensemble, les hommes sont plus ensemble…

MOI (17 :58) : Même au, au marché on voit ça.

APOT (18 :00) : Ouais, au marché oon,

MOI (18 :01) : *(? Je ne comprends pas les mots suivants)* au marché…

APOT (18 :02) : Exactement oui. Du coup je pense que c'est, ce n'est pas dû forcément à la religion mais c'est, mais c'est plus une manière de vivre qui a été développée dans le quartier.

MOI (18 :12) : Mmmhh, d'accord…

APOT (18 :12) : Ouais…

MOI (18 :14) : Et tu croix à la, à l'aspect laïc de la «Maison pour agir» ? Parce que par exemple L. tu vois, L. a dit, même plus qu'une fois, que la «Maison pour agir» reste laïque, et que ça ne donne pas, on ne rentre pas dans un cadre de religion, admise ou…*(?)*, Je pensais à ça parce que c'est, c'est elle-même qui l'a, qui l'a dit eeeet…

APOT (18 :40) : Ah bien sûr, et je pense qu'ils sont très laïcs eeeeet, et je pense qu'ils doivent l'être parce que, de la part *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* des musulmans après aussi quoi…

MOI (18 :48) : Mm-mh, oui c'est ce qu'on, c'est ce qu'on voit aux ateliers.

APOT (18 :50) : On s'en fout de la religion quoi, ils sont là pour le bien-être des gens et la religion n'a rien à voir là-dedans quoi. Que tu sois musulman, chrétien ou…Ou quoi que ce soit. Oui, je pense que ça n'a pas d'importance quoi, de ce que j'ai vu…Pendant les *(?)* que j'ai partagés avec eux en tout cas ils acceptent tout le monde sans exception, eeet, c'est génial quoi.

MOI (19 :15) : Et là, là, ce que t'as représenté, ça faisait partie d'un, je ne sais pas d'un, deee, je sais en fait que l'année dernière Anciela avait fait un festival, un festival de quartier, c'était, c'était le cadre de ce festival-là ?

APOT (19 :32) : Oui ça a été inauguré ces jours-là par les ouais le *(?)* Est-Métropole Habitat et il y avait des représentants de, de la ville aussi…Et…Non ce n'était pas typiquement pour le festival mais c'était pour lancer la «Maison pour agir» au fait.

MOI (19 :50) : Aaah d'accord.

APOT (19 :50) : Pour lancer les activités de la «Maison pour agir» il fallait que la fresque soit prête…Pour, pour l'inauguration quoi.

MOI (19 :59) : Mmh…Mh, et après, Est-Métropole habitat a validé…? C'est qui l'acteur qui a validé en dernière instance ton projet ? C'est…Est-Métropole Habitat ?

APOT (20 :09) : Bah il fallait que l'image soit validée par Anciela, d'abord oui mais, le dernier mot revient à Est-Métropole Habitat parce que c'est lui qui payait quand même.

MOI (20 :19) : Mmmmh. D'accord.

APOT (20 :21) : Eeeet il n'y avait pas de souci à niveau, à ce niveau, la boite nous faisait conf, complètement confiance…Par rapport au budget et tout, c'était…

MOI (20 :31) : Il y a une chose qui m'a, qui m'a, qui m'a parlé parce que c'est une chose assez évidente, c'est que la place en fait, oo la place du Mas du Taureau est, en réalité dans, dans ta fresque n'est pas, n'est pas complet, fin, n'est pas celle qu'on voit dans le réel en fait, complètement parce que, elle a été élargie…?

APOT (20 :51) : Oui mais si t'as pas…Ouais elle a été élargie parce qu'on a 10 mètres de, de, de large de mur…

MOI (20 :58) : Ouais.

APOT (21 :00) : Et la place n'est pas vue de la même manière, il fallait faire une recomposition, qu'on retrouve les mêmes éléments mais, typiquement représenter la, la place et ça allait étouffer l'image allait dire, il fallait l'aérer en ouvrant plus l'espace.

MOI (21 :15) : Ah d'accord.

APOT (21 :17) : En jouant sur les proportions…

MOI (21 :20) : Ah c'est pour ton but de, d'ouvrir un espace large, une maison large à la «Maison pour agir», dans la salle du fond.

APOT (21 :24) : Ouais, ouais c'est ça, et comme je t'ai dit oui c'était aussi pour donner de la profondeur de, à la salle…Eeeet, représenter le quartier tel qu'il est, tout en sachant que l'idée et l'objectif principal c'était de représenter des personnes en action dans une scène de vie eeeeeet, les lieux, la place, les, les bâtiments c'est secondaire.

MOI (21 :53) : Mmh, parce que les bâtiments, même les bâtiments, les immeubles sont plus nombreux que ceux, que ceux qui sont,

APOT (21 :58) : Non, non non, pour le coup ils sont pas plus nombreux, c'est

MOI (22 :01) : Ah non ?

APOT (22 :02) : Non,

MOI (22 :02) : Ah c'est…

APOT (22 :03) : C'est exact, mais sauf que j'ai, j'ai, aaah oui,

MOI (22 :08) : Je parle en fait de, des immeubles-là tu vois.

APOT (22 :09) : Les immeubles-là ce n’est pas plus nombreux c'est juste qu'ils sont recomposés, bon pas même pas tous recomposés c'est…Ils ne sont pas forcément dans, dans la même pers, tu vois la ville n'a pas la même direction sur la fresque et en réalité c'est ce que je te disais tout à l'heure je pense.

MOI (22 :24) : La fresque là je la, la, la, la peinture murale dans cet immeuble je la reconnais.

APOT (22 :30) : Oui celle-là ? Non, mais celle-là…?

MOI (22 :31) : Oui.

APOT (22 :35) : Il y a, il y en a, il y en a deux ou je sais plus. Mais les autres c'est, tu vois tous les bâtiments sont, il y a des fresques sur *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* tous les bâtiments, ça c'est moi qui les fais…

MOI (22 :43) : Ouais...

APOT (22 :43) : C'étaient aussi des fresques de sensibilis, on revient toujours sur les pays, l'idée, les thèmes de paysage sur les bâtiments, oui, ça c'est une fresque existante mais si tu regardes par rapport à ces bâtiments les, le nombre d'immeubles est exact.

MOI (22 :59) : Ah d'accord. Mmh, c'est juste qu'ils sont placés de manière plus, *(? Je ne comprends pas les mots suivants)*,

APOT (23 :03) : Ouais s’ils sont juste placés de manière pluuuuuuuuuus, in, ehmm, qu'est-ce que j'allais dire ? C'eest réorganiser de manière plus esthétique et sans tenir compteee, de la direction de la rue par exemple ou, ouuuuuuu, je ne sais pas.

MOI (23 :25) : Mmmh, donc ils sont des quartiers idéals, en fait.

APOT (23 :27) : Baaah oui.

MOI (23 :28) : Mmh ; comme

APOT (23 :29) : Bah c'est, l'idée aussi n'était pas de représenter pile poil comment on voit mais qu'on, qu'on les retrouve quand même quoi, qu'on arrive à l'identifier.

MOI (23 :39) : Mmh, c'est comme si, mmh.

APOT (23 :40) : Wa…Ce n’est pas une reproduction de, de photos quoi, c'est, c'est inspiré de quelques choses de réel et l'adapter à une surface...Eeet, qui, qui n'a pas le même format, quiiiii, qui a la vue sur, sur le quartier quoi.

MOI (24 :00) : Mmmh…ça me fait penser, je ne sais pas si tu connais la, la bâche de ‘mon quartier idéal’ à Anciela, iih de leurs événements « envie d'agir » ils se servent d'une, d'une mappe, d'une carte, mmh avec un quartier idéal bah un peu stéréotypé, avec les lieux, tout ce qui peut exister d'écologique et solidaire

APOT (24 :11) : Baah oui ouuuuuu,

MOI (24 :22) : Ça m'a fait penser à ça…

APOT (24 :24) : Baah oui vu que c'est l'idée, l'idée première de la fresque vient d'eux, c'est…C'est forcément ça parce que c'est ce qu'ils voulaient exprimer quoi, c'est, ffffhhh, ils veulent, c'est l'objectif aussi de l'association, je pense de transformer le quartier en un endroit, qu'il fait bon vivre…

MOI (24 :45) : Ouais…Et tu y croix en fait, à ce changement dans le cadre de Vaulx-en-Velin, tu croix, tu y croix et tu penses que ça puisse advenir dans le futur selon les attentes d'Anciela ?

APOT (24 :55) : Bah, oui avec beaucoup de patience et d'endurance hhe *(il éclate brièvement de rire)*

MOI (24 :59) : Ouais,

APOT (25 : 00) :..Ils peuvent y arriver oui c'est sûr *(on dirait qu'il 's'amuse' à parler en ce moment)*, et comme on disait tout à l'heure c'est…Il faut, plus de mobilisation j'allais dire, plus d'engagement…De la ville déjà, et plus de moyens j'allais dire aussi. Eeeet, et je pense que ce que fait Anciela est purement d'actualité, et ça intéresse énormément de gens quoi. Ça a du sens et je pense que, je pense qu'ils s'en sortent bien déjà eeeeet, oui oui oui, dans les années à venir, les générations futures sont de plus en plus conscientes de ces problèmes écologiques eeeeet, fffhh eeeeeet, duuu, de la solidarité au quotidien quoi. Eeet je pense même que c'est très important quand on voit l'évolution de la technologie, qui, qu'il y ait plus ou moins…Et la chose qui, qui isole de plus en plus les gens,

MOI (26 :05) : Les personnes…

APOT (26 :06) : Les personnes, que ce soient les jeunes…Tu vois dans même dans les transports des *(? Je ne comprends pas bien le mot suivant)*, et chacun est focalisé sur son Smartphone mais tout et, hhhhhhhh, dans les quartiers où on peut mettre en place des projets comme ça je pense que ce n'est pas facile mais c'est très intéressant et c'est, c'est à féliciter quoi ; franchement ça, c'est des actions à féliciter hhhhhh, et à encourager pour qu'ils aillent le plus loin possible quoi.

MOI (26 :35) : Mmh, et en quoi tu penses que ce n'est pas facile ?...

APOT (26 :39) : Eeeh, en quoi ce n'est pas facile, parce que ça demande beaucoup de moyens, eeeet, pour mettre en place ne serait-ce que l'écologie quoi. Et pour mettre en place surtout des activités qui incluent tout le monde comme on disait.

MOI (26 :55) : Mmmh. Ouais parce que pour l'instant on voit plutôt une élite en fait qui

APOT (26 :59) : Ouais voilà il y a une élite qui joue eeeet, les autres ils sont derrière, soit ils observent soi ils ne se sentent pas forcément concernés,

MOI (27 :06) : Concernés…

APOT (27 :07) : Et du coup il fauuuut, diversifier j'allais dire...Le, le, le projet quoi. Diversifier le projet pour avoir un public divers et…

MOI (27 :22) : Ah oui, diversifier le projet, du coup inclure d'autres…Thématiques…

APOT (27 :25) : Inclure oui, bah comme on disait, pour les jeunes, pour…Les jeunes je les ai pas beaucoup vus motivés dans le projet, les hommes pareils…Les vieilles personnes je sais qu'il y en a mais j'en ai, j'en ai pas vus beaucoup aussi.

MOI (27 :42) : Oui…

APOT (27 :42) : Et ça c'est, ça par exemple c'est vraiment important, c'est les plus isolés les vieilles personnes quoi. Donc c'est diversifier les projets, et ça ça veut dire avoir plus de moyens, plus de financements, plus d'acteurs et…

MOI (28 :00) : Oui.

APOT (28 :01) : Mh, mais ce n'est pas impossible avec une bonne motivation, des autorités, de la ville ou...De la région je ne sais pas.

MOI (28 :12) : Mmh, peut-être le plus difficile,

APOT (28 :15) : Mais je pense que Anciela ils sont motivés, ils sont engagés, ils sont…Tout le personnel d'Anciela je, je connais pas mal de personnes et ils sont vraiment là-dedans quoi, il faut juste continuer à les soutenir quoi.

MOI (28 :27) : Mmh, peut-être le plus difficile serait justement de dépasser le gap interculturel entre divers, divers, différentes manières de vivre, ou, ou même la question de la religion…C'est peut-être le,

APOT (28 :38) : Mais, ça j, oui, quoi que ça reste un petit obstacle mais c'est, ce n'est pas la chose la plus compliquée à surmonter quoi.

MOI (28 :51) : Oui.

APOT (28 :52) : Parce que les, les, les gens se mélangent facilement quand, quel que soit les religions, je pense que c'est le centre d'intérêt qui importe…

MOI (29 :00) : Ah, oui. Parce que tu venais de dire tout à l'heure que, finalement même fin les jeunes restent de leurs côtés, les, les personnes âgées de leur côté, fin

APOT (29 :10) : Bah, parce qu'ils ont des centres d'intérêt différents les jeunes eeeeeeeeeet…Eeeeeeet se mélangent pas forcément au moment, bah aux petits garçons, eheheeh *(il éclate de rire sur un ton gai),*

MOI (29 :20) : Ouais...

APOT (29 :21) : Eeet, les hommes, soit ils sont tout le temps au travail soit ils sont au café, ils discutent d'autres choses, ils n'écoutent pas la même musique forcément que les, les ados, les jeunes…Je pense qu'il faut plus diversifier les centres d'intérêt que chacun se retrouve son…Quitte à faire de petits groupes, qui vont se ressembler en long terme sur d'autres projets, mais, pour les attirer déjà je pense qu'il faut aller sur les terrains de jeu de chacun quoi. Tu ne peux pas demander à ces jeunes de venir parler,

MOI (29 :58) : Ça, c'est intéressant

APOT (29 :59) : …Écologie ou

MOI (30 :00) : Ouais ouais.

APOT (30 :01) : Jardinage ou…Ils ont d'aut, ils vont te dire 'J'ai d'autres choses à foutre quoi mais', va les voir avec des projets, je ne sais pas, des trucs de musique, des trucs qui prennent…Des, des, il faut des

langages, propres à chacun quoi, des langages

MOI (30 :16) : ...Qui rejoignent les…Les modes de vivre propres, propres à chaque

APOT (30 :19) : …Propres à chaque génération quoi, chaque catégorie ouais.

MOI (30 :22) : Ça c'est intéressant parce que, au moins cette année on voit que, finalement la plupart des choses se passent dans les quatre murs de la «Maison pour agir» et il n'y a pas d'événement public par exemple de la part d'Anciela, rien qui soit la place du q, la place du Mas, il n'y a pas, le seul cadre en fait c'est la sensibilisation au marché mais on a vu que ça, ça ne marche pas trop parce que,

APOT (30 :40) : Ça ne marche pas trop…Mais, c'est v,

MOI (30 :42) : Pas vouloir, presque pas du tout parce qu'en fait les gens…Cela en fait rencontre le, le gap en fait, le gap entre les, entre ce qu'ils souhaitent vraiment faire les gens ou leur niveau d'accrochement aux thématiques d'Anciela et c'est que nous…Fin c'est ce qu'Anciela veut faire en fait. Du couuuup, voilà, je me, je me demande si l'absence en fait de cette, de cette proposition dans l'espace public en dehors de, de, de la, de la «Maison pour agir»…Neee, ne risque d'entretenir en fait cette, cette distance. Hhhhff voilà parce que en fait je ne sais pas, l'année dernière, parce que je n'étais pas là, ehmmmmm, je n', je ne sais pas si ce festival en fait, t'avais, t'avais participé ? A des activités de ce, de ce festival…De Vaulx-en-Velin, à part…

APOT (31 :36) : Oui j'avais participé j'avais fait un concours de dessin pour les enfants.

MOI (31 :39) : Ah d'accord.

APOT (31 :41) : Lors des…Ouais.

MOI (31 : 43) : Et tu venais par exemple, je ne sais pas, tu venais dessiner avec Anciela quand les membres se rendaient sur place, par exemple à la place à faire, faire des actions avec les habitants…

APOT (31 :51) : Eeeet, sur l'événementiel je n'ai jamais été mais, mais je pense du jour de lancement de l'association là-bas, je, je...

MOI (31 :57) : Ça.

APOT (31:58) : J'ai fait un concours de dessin pour les enfants sur place et…Il y avait des prix et tout, qui étaient donnés par le bailleur Est-Métropole Habitat, eeeeeeet, c'était convivial, et je suis tout à fait d'accord avec toi que, les activités restent, sont plus ou moins coincées dans le local ; mais au même, pour les jeunes ce que je disais tout à l'heure, c'est, je pense que c'est, pour attirer les gens, eeet il s'agit pas d'aller le dire et…Oui il faut être rigolos, il faut être ça, il faut ça…Fffhh je pense qu'il faut attirer les gens avec, encore une fois autres choses, mener des activités dehors ça demande plus de moyens, ça demande de la distraction ; c'est par le biais de la distraction, peut-être le festival ou…De la musique, ou des choses, qui puissent attirer, et profiter, et parler au plus grand nombre, et je sais pas si Anciela a les moyens pour, pour faire de l'événementiel, l'événementiel…

MOI (32 :53) : Pour faire rentrer *(? Je ne comprends pas le mot suivant)*,

APOT (32 :56) : Comme ça tous les trois mois ou six mois ça serait l'idéal mais j…Encore une fois je pense que ça demande beaucoup…Financier, logistique, et même…Des bénévoles, ffhh, plus de bénévoles pour, pour agir, comme ils disent quoi.

MOI (33 : 14) : Et pour *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* justement, même le fait que cette année ils sont plus en difficulté financière en fait, c'est peut-être ça qui explique, ces choses-là.

APOT (33 :22) : Baaaaah, oui.

MOI (33 :23) : Cette, cette clôture un peu, dans des programmes qui sont établis, qui doivent être respectés dans des, dans des protocoles ponctuels…Eeeet voilà, je,

APOT (33 :32) : Baaah c'est la même chose que je disais, c'est les financements, c'est ce que, c'est, c'est, c'est, les retours des financements qui demandent à ce qu'ils soient super bien organisés, qu'ils aient un programme établi qui doit être respecté. Qui…Effffffh enfin bref quoi, c'est, je pense que...Je ne sais pas comment, comment dire ça, c'est…C'est sûr que l'idéal serait de, de faire plus d'activités qui regroupent, plus d'activités qui ne sont pas forcément de la, qui ne parlent pas toutes de sensibilisation.

MOI (34 :10) : Ouais...

APOT (34 :11) : Chacun sait que c'est bien d'être écolo, c'est bien de bien manger, c'est…Toujours est-il qu'il faut avoir les moyens et ffh, quand j'aborde quelqu'un tout de suite je commence à lui parler de ça, et il dit 'Bah…Écoute mon petit gars c'est…FFfhh oui t'es pas dans mon quotidien, tu ne connais pas ma vie quoi, même toi…

MOI (34 :29) : Toi tu le fais ?...

APOT (34 :32) : Aaah ?

MOI (34 :32) : Toi tu as, toi tu as un régime 100% écolo par exemple…?

APOT (34 :35) : Noooon, pas, mais je laissais…

MOI (34 : 36) : Moilo *(? Je ne comprends pas mes paroles)*,

APOT (34 : 38) : Mh, bon ; par 100% ce serait mentir mais je l'essais certains trucs et je les mange obligatoirement bio et...Fffffhh ça va des fruits, les légumes de saison, l'huile d'olive et…Moi je ne mange pas de sucre…

MOI (34 : 56) : Oui…

APOT (34 :57) : Des trucs comme ça, et ça ne coute pas forcément plus cher, et il faut juste avoir la bonne information,

MOI (35 :04) : Oui les bonnes, les bonnes astuces…

APOT (35 :06) : Bah les bonnes astuces et après c'est, croiser quelqu'un et…Qu'il soit prêt à t'écouter au-delà de ses propres…Pensées dans sa tête et tout de suite et, qu'il soit prêt à dire tout de suite, au moins que ce soit quelqu'un d'averti déjà quoi. Du coup je pense que c'est mieux de…D'inviter les gens…A venir partager autres choses, et en profiter pour passer un message ; comme je te disais, organiser des trucs dans l'espace public ou partager autres choses ça peut-être la musique, ça peut-être…Fffhhh je ne sais pas, organiser des, des événements comme ça mais, en profiter justement à chaque occasion peut-être inviter, un alter*(??)*, pas plusieurs inter *(??)* à la fois parce que ça mélange tout, à force de f, à force de tout, vouloir tout faire en même temps ça, ça peut…Tout bousiller et…

MOI (36 :01) : Ouais…

APOT (36 :05) : Être très sélectif et avancer lentement mais surement, et proposer qu'une, qu'une seule chose à la fois pour que ça, le message passe correctement, eeeet…Voilà quoi je pense.

MOI (36 :17) : Ouais ; tu dirais quoi, des, des spectacles de musique du coup, des, même des matchs de football, pour *(?)*…

APOT (36 : 22) : Ouais, les matchs de football la musique ça peut vachement intéresser les jeunes. Les enfants ce n'est pas compliqué parce qu'il ne suffit de rien ; après, les femmes je pense qu'ils oooont une vue *(?)*, une bonne approche auprès des femmes ; les hommes, je ne saurais pas, je ne sais pas si ça joue des tournées de pétanques par exemple et ffhhh, ouuuu...

MOI (36 :46) : Oui.

APOT (36 :47) : Des trucs, en lien avec, il faut, ça, ça, ça demande de l'observation aussi quoi. Il faut aller sur place, il faut aller dans les cafés à Vaulx, et comment les gens occupent le temps libre, de quoi ils parlent et trouver des trucs, des sujets qui les intéressent quoi, ça, ça, ça ça c'est, tu ne l'impose pas comme ça non plus, tu, il faut aller sur le terrain étudier comment, comment les gens vivent au quotidien.

MOI (37 :17) : Ouais.

APOT (37 :18) : Eeeet, comment ils s'occupent au quotidien, qu'est-ce qu'il pourrait les distraire, deee ffffhh eeeeeeet, si on a une majorité musulmane, organiser des trucs, pas forcément religieux mais, mmmmh, je ne sais pas des trucs, trouver toujours des trucs qui leur parlent quoi.

MOI (37 :37) : Mmh. Ouais…

APOT (37 :40) : Moi je suis africain, je suis à Lyon et...Bon je ne suis pas, mueheheeh *(il rigole)*, hé ne reste pas coincé dans la, dans, dans, dans, dans mes origines mais, fffh il faut

MOI (37 : 53) : Il y a quand même un rapprochement.

APOT (37:55) : Il y a des sujets qui m'intéressent forcément, qui, qui, qui me font bouger quoi, et une amie me dit « Ah il y a, il y a tel spectacle au Parc de la Tête d'or , il y a tel événement, il y a telle activité », et je suis peintre, je sais que tout ce qui est en lien avec la peinture m'intéresse, je suis eeeeeeeeh menuisier ou je suis, artisan, je suis, je sais pas, n'importe quoi, je…Forcément chacun a un sujet d'actualité, et c'est, c'est, c'est, c'est...C'est pouvoir ehm toucher tous ces petits trucs, faire une liste, faire une sélection de, de mots, ou de choses qui reviennent le plus souvent; moi, si toi en matière de fresque c'est, c'est, c'est, c'est les trucs que nous on fait en amont de la conception, c'eeeeest…Rencontrer des gens, un groupe, ou un individuel et de, eeeeeet…Discuter simplement avec eux. Et souvent noter juste les mots, qui reviennent le plus souvent, les trucs, tu peux, à la base tu notes tout ah ; eeeet, quand tu poses une question à quelqu'un par rapport à son quartier, par rapport à son quotidien, il y a forcément des mots,

MOI (39 :08) :…Qui ressortent…Des représentations…Mh.

APOT (39 :09) : …Qui ressortent…Et ces mots souvent, même, chez la même personne tu vas voir que ces mêmes mots perdent *(? je ne suis pas sûr que ce soit le mot « perdent »)* une idée trois fois au cours de la conversation,

MOI (39 :17) : Ouais…ça demande aussi de connaître leur langue, par exemple l'arabe ou leur, ou leur, ou leur langue…

APOT (39 :23) : Non non, pas forcément ils parlent tous français, forcément tous*(?)*,

MOI (39 : 24) : Pas forcément…Oui, oui ; c'est aussi vrai, et du coup

APOT (39 : 29) : Parce que, même, il y a des gens qui sauront pas te dire concrètement « C'est ça »…Mais dans sa manière de parler il va aller décrire sans se rendre compte, c'est pour ça les mots sont importants…

MOI (39 :39) : Ouais. Oui ils vont sor, ils vont sortir…

APOT (39 : 41) : Et le sens des mots j'allais dire après aussi parce que...Eefffh eeeet, c'est assez bête ; les mots n'ont pas forcément la même définition étymologique chez tout le monde.

MOI (39 :55) : Mmh…Ouais.

APOT (39 :56) : Moi je peux...La résonance d'un mot chez toi n'est pas forcément la même chose chez moi.

MOI (40 :01) : Alors que l'écologie par exemple…

APOT (40 :02) : Dans mon, dans mon contexte c'est, ça peut être culturel, ça peut être purement intellectuel,

MOI (40 :09) : Oui, c'est intéressant. Rien que l'écologie par exemple, si on pense à l'écologie comme nous on peut l'entendre,

APOT (40 :12) : Ouais...Oui voilà.

MOI (40 :15) : …Historiquement, c'est la classique division entre homme et son environnement.

APOT (40 :19) : Baah oui voilà.

MOI (40 :19) : Ça veut dire, c'est qu'Anciela…Fait bah

APOT (40 :21) : Eeeeeeet, et pourtant, écologie dans certains quartiers ou chez certaines personnes c'est, bah c'est le truc des riches et moi je n'ai pas le moyen d'acheter et je m'en bats les cueilles quoi. C'est vraiment identifier ce genre de choses et de chercher la définition de ces mots en fonction du contexte du quartier.

MOI (40 :36) : Ouais…Mh, je pense, peut-être, peut-être, parce que, en faisant des recherches, j'ai même, je me suis même interrogé sur le fait que peut-être pour les locaux l'écologie serait en tant que bien-être avec environnement de faire en fait, de faire des activités qui effectivement leur plaisent, qui leur parlent, et pas juste, dans un régime figé...

APOT (41 :05) : Exactement, je me souviens, pardon je te coupe,

MOI (41 :06) : …De bien s'alimenter, de respecter l'environnement, en faisant des, en faisant des pratiques qui sonnnt eeeeeeh, qui rentrent dans des, dans des protocoles, voilà d'économie circulaire,

APOT (41 :21) : Oui je comprends, oui.

MOI (41 :24) : Ou en tout cas dans des, dans des canons…De notre, de notre société en fait.

APOT (41 :25) : D, dans des canons, des, oui dans des, dans des trucs déjà figés, fhhhh,

MOI (41 : 30) : Tu vois, je me suis interrogé sur ça…

APOT (41 :32) : Je me souviens quand on a commencé les porte-à-porte, à l'époque…Eeeet j'ai eu à suggérer parce que à chaque fois qu'on toquait à la porte et la personne ouvrait quand on parlait on commençait à parler écologie hhhhh je sentais une sorte de réticence souvent.

MOI (41 :52) : Oui…

APOT (41 :54) : Et du coup, une fois j'ai proposé à ce qu'onnnn, qu'on allait chez, est-ce qu'on trouve l'astuce pour parler écologie mais sans dire, directement les mots écologie qui puissent sonner ff, faux, ou…

MOI (42 :08) : Ouais…

APOT (42 :08) : Non pas faux, mais ce qui peut sonneeeeeer, trop compliqué pour, ou qui, il y a certaines personnes qui se sentent pas déjà concernées, alors que oui, ils se sentent concernés, iils, ils le pratiquent même, quand ils peuvent, mais les mots écologie sont très lourds; j'avais proposé je ne me souviens plus de ce qu'on avait adopté à la fin mais j'avais proposé à ce qu'on change cette manière d'aborder la chose, qu'on dise pas déjà 'Oui nous sommes une association qui vient lutter pour l'écologie ouuu, c'était quoi l'autre mot ?...Et, et,

MOI (42 :45) : *(? Je ne comprends pas les mots suivants, nos voix se chevauchent)*,

APOT (42 :46) : A ce qu'on trouve des astuces, des mots, qui, qui, qui les invitent venir partager des choses, mais ça rentrait dans le vif écologique...

MOI (42 :55) : Oui ; parce que pour eux, pourquoi c'est lourd pour eux, le mot 'écologie' ? Ça leur évoque je ne sais pas, des…

APOT (42:58) : Eh beeh, je ne saurais pas répondre à leur place mais pour se référer à moi-même, eeeeeh à un certain moment j'étais pas du tout sensibilisé, bon ; j'ai toujours été sensibilisé bien sûr, hhhh mais surtout à niveau de l'alimentation ettt…Moi je me souviens de quand j'étais étudiant, alors à chaque fois que j'entendais 'écologie' j'ai dit bah c'est des trucs de riches quoi, c'est quand tu rentres dans la Biocoop c'est, c'est pas à la portée de toute le monde. Et c'est parce que, on ne se rend pas compte des vertus de ce qu'ils vendent, et même souvent, il suffit de comparer les, les points, leeeees, la, la, tu me demandais quoi…Dans les grandes surfaces où c'est moins cher c'est...C'est forcément des trucs marketing pour attirer les gens mais à l'intérieur ne t'as pas la qualité, et même la quantité n'y est pas forcément.

MOI (43 : 55) : Mmmh, et c'est ce que les gens, la plupart des gens recherchent *(? Je ne comprends pas les mots suivants)*.

APOT (43 :57) : Oui, je pense que c'est l'apriori que la plupart des gens ont tout de suite et quand ils parlent d'écologie pour les, ceux qui ne sont pas à guérir en tout cas ; et, oui c'est, peut-être de trouver des, des mots plus soft, plus faciles à entendre ce qu'on, une fois de plus peut-être trouver des, des astuces eeeet, qui puissent les attirer sans parler directement d'écologie.

MOI (44 :25) : Mmh, ça c'est,

APOT (44 :25) : Tout en sachant que c'est, c'est, c'est le soubassement de ton message que t'as envie de faire passer.

MOI (44 :30) : Mmh, c'est ce que Claire et Victoire nous ont dit par exemple, cette année, sur les stratégies adoptées, de ne pas parler directement d'écologie mais, d'écouter l'autre juste le temps que, le temps que, le temps que, le temps qu'on a besoin pour comprendre.

APOT (44 :44) : Exactement, exactement c'est tout ce qu'il faut. Avoir une conversation, s'intéresser à l'Autre ; tout simplement ; tout simplement *(En ce moment sa voix est plus intense)*, c'est, les gens ne se rendent pas compte mais ça vaut l'or du monde, s'intéresser tout simplement à l'Autre déjà ; et ensuite tu verras comment tu peux l'aider, mais s'intéresser à lui tout de suite déjà et c'est, c'est, c'est la meilleure chose à faire sans…

MOI (45 :11) : Ce qui me dérange un peu c'est qu'eux eeeeeeeh par exemple Victoire et Claire, on voit que leur conception d'écologie est assez, comment dire, est assez…

APOT (45 :20) : …Irrégulier ?

MOI (45 :21) : Figée, est assez réduite parce que, si on ne fait pas fin à la «Maison pour agir», par exemple on peut f, on ne peut pas faire des activitéeees qui ne rentrent pas dans les, dans des catégorisations finalement qui sont celles de l'écologie et la solidarité, par exemple, même deeeee, rien que le sport par exemple, ne rentrerait pas dans leurs programmes et du coup, ce qui serait dommage pour leeeeee, voilà pour les envies de *(?)* des gens…

APOT (45 :45) : Bah je pense que ça…Je ne sais pas si ça dépend des filles, parce que les filles, les connaissant un peu, je pense queeeee, ce n'est pas de leur faute, ça dem, çaaaa ; parce que, chaque financement

MOI (45 :56) : Après...

APOT (45 : 59) : …Et une certaine justification

MOI (46 :00) : Ouais...

APOT (46 :01) : …Et chaque demande de financement, pour chaque demande de financement il faut déposer un projet,

MOI (46 :05) : Oui, il faut rendre, il faut rendre compte de, il faut rendre compte des, des résultats.

APOT (46 :06) : Il faut défendre certaines choses, il faut rendre compte, du coup ils sont obligés, et il y a des choses qui sont, que je trouve assez dommage, c'est que les, les demandes de financement et autres, les trucs tout bêtes dont on vient de dire, rencontrer quelqu'un et discuter…

MOI (46 :23) : Ouais.

APOT (46 :23) : C'est…C'est, ça ne se justifie pas par, dans un projet.

.

MOI (46 :28) : Oui. Et c'est ce que, c'est ce qu'on ne fait pas en fait ; de manière profonde.

APOT (46 :29) : Comment, comment c'est, je justifie, mais comment je justifie cet apport auprès des bailleurs c'est, ce n'est pas possible, et comment je justifie l'apport de mon absence sur la personne, ça ne se décrit pas ; ù mais on le sait tous, et c'est ce qui *(?)*, moi par exemple au sein d'est-Métropole Habitat J'ai eu à proposer des projets comme ça ou, aller, aller toquer chez l'habitant, je viens prendre un café, je viens discuter avec toi, i, on est une association bien sûr on fait ça et ça mais je, je ne viens pas forcément pour ça mais je viens discuter comme un ami,

MOI (47 :09) : Ouais ouais,

APOT (47 :09) : Voir ce qui, qu'est-ce qu'on peut apporter de plus, que tu as.

MOI (47 :13) : Comme on peut faire là…

APOT (47 :14) : Ouais, c'est déjà des choses, c'eeest, dans un service au sein d'Anciela. C'est, c'est compliqué alors que c'est hhhhhhff, c'est des choses qui ont des apports concrets sur la solidarité sure, sur le bien-être quoi. Le bien fou que ça peut faire que d'aller rencontrer quelqu'un, de parler simplement de, de choses de la vie, de services courants, c'est, avoir de l'écoute pour l'Autre quoi.

MOI (47 :37) : …Faut, finalement le risque est qu'en fait, au nom de cette, de, de, on s'est rendu compte de bilans sur l'écologie et la solidarité, bah le risque que, que, il y a le paradoxe en fait que la, que la pression en fait ; que ça, que le respect des programmes définit, définit par les, les, les autorités publiques doivent, doit être fait, que justement la vraie solidarité soit évacuée, soit…Soit...

APOT (48 :04) : Bah la vraie solidarité je pense qu'il est, il est mis à coté au détriment de trouver des mots pour défendre des projets.

MOI (48 :09) : Mis à coté…

APOT (48 :13) : …Pour moi c'est tout boniment ça quoi.

MOI (48 :15) : Ouais.

APOT (48 :16) : Aaaah, à défaut de trouver des mots pour défendre des choses plus, qui ont, qui sont plus liées à l'émotion, au sentiment, au, à l'amour de l'Autre, et on trouve des projets qui, qui parlent à tout le monde, et l'écologie ça parle au bailleur quoi. Et voilà c'est…

MOI (48 :41) : Et encore que c'est, entrer en contact avec l'Autre de manière plus profonde que juste une 5 minutes de conversations en porte-à-porte, par exemple…

APOT (48 :47) : Ouaais des porte-à-porte salut le monsieur « Et oui est-ce que tu connais l'écologie », « Est-ce que tu consommes bio », « Est-ce que…»…Baah mmmmhh…

MOI (48 :49) : Voilà. Ça demande de la fatigue de, de, de vraiment entrer dans l'Autre…

APOT (48 :53) : Ça fait du mal…Ouais…

MOI (48 :56) : ...Et de vraiment le connaître plus à fond queee ce qu'on peut faire dans 5-10 minutes.

APOT (48 :55) : …Ouais…Baaahhhh, mh-mh…

MOI (49:00) : …Ca demande plus de, plus de risques, si tu veux, parce qu'on se heurte, on peut se heurter à des, justement, même dans le fait de, de dépasser, dépasser l'entrée d'une habitation dans un

immeuble des, des Noirettes, on peut se heurter à des, a baaaah, à ce qu'on peut voir des modes de vie, des modes de vie des résidents, et voilà ; eeeet, qui peuvent, qui peuvent même ne pas vouloir nous accueillir du coup il faut, il faut, il faut déjà passer par-là, et avoir le temps justement, avoir cette optique durable pour se faire « accepter ».

APOT (49 :37) : Exactement oui.

MOI (49 :37) : Et réussir, réussir peut-être à mettre les choses dans ce sens mais c'est, c'est ce qui, c'est ce qui à mon avis on voit sur le terrain, ou…

APOT (49 :43) : Ouais, ouais je pense que c'est sûr, il faut avoir des visions en long terme,

MOI (49 :48) : C'est ce qui ferait,

APOT (49 :49) : Plus pérennes et…

MOI (49 :49) : c'est ce qui ferait une approche anthropologique si tu veux, si tu connais un peu l'anthropologie,

APOT (49 :54) : Ouaais l'anthropologie sociale…

MOI (49 :55) : L'immersion…Qui, qui demande justement un, une connaissance plus,

APOT (50 :00) : Bah moi…Personnellement c'est des sujets qui, qui m'intéressent eeeeet, beaucoup beaucoup en ce moment…Eeeeeeet,

MOI (50 :08) : Mais on a la peine en fait, c'est la peine…

APOT (50 :11) : Oui on a, c'est sûr c'est…

MOI (50 :12) : Dans le programme économique, dans, dans,

APOT (50 :12) : Ouais, dans le programme économique de, de défendre certaines choses et…

MOI (50 :16) : Ouais.

APOT (50 : 17) : …Les gens c'est, c'est le temps que la société est de plus en plus individuelle et tout, c'est…A défaut des gens avec qui discuté, on se rabat sur la technologie, l'Internet et…Et tout eeeeeeet, ouah là on avale les, tous les informations du vrai ou faux, on se perd ou ça…C'est c'est bien dommage de, que les choses, bah en même temps c'est de pire en pire j'ai l'impression et…

MOI (50 :48) : Ouais.

APOT (50 :49) : Moi c'est sûr c'est des sujets qui m'intéressent énormément eet…Je compte mettre en place prochainement, si tout se passe bien, des, projets d'ateliers d'expression qui invitent le gens juste à venir s'exprimer. Juste venir s'exprimer, c'est-à-dire que...Il y aura, moi j'ai fait une formation en plus de ma pratique artistique, d'une approche thérapeutique de l'art.

MOI (51 :16) : Ah.

APOT (51:17) : J'ai fait une formation d'art-thérapie, de médiation créative, hhhhhh eeeeeet, l'idée serait que les gens viennent, ehm…S'exprimer, bon, pas forcément, ça peut-être des mots mais, cc, surtout des couleurs ou…Hh c'est pas les faire apprendre à peindre, comme dans, la pratique artistique, mais c'est de les emmener à exprimer des choses qui, qu'ils arrivent pas forcément à dire tous les jours, ou à

s'extraire simplement du quotidien; et le but n'est pas du tout esthétique ; oh j'aime pas faire une œuvre et l'emmener, accrocher ou montrer aux gens, « Aaaah tu vois je suis doué j'ai fait ça », non.

MOI (52 :04) : Bah oui de, pas pour montrer une maitrise…

APOT (52 :07) : Non.

MOI (52 :07) : …De savoir-faire…

APOT (52:08) : Tu viens juste t'exprimer ; une fois que les gens arrivent à, à rentrer dans ces trucs et ààà, à rentrer au fond d'eux-mêmes et à sortir des choses très souvent inconscientes ; tuuu, t, toi tu viens par exemple je te dis, t'aaaas, t'as plusieurs médiums, de la peinture à l'huile, de l'acrylique, de aquarelle et, t'as du papier, t'as des toiles, tu, hhhhh, tu choisis *(?)* le médiummm…Tu, tu gribouille à la limite ce que ru veux.

MOI (52 :40) : Oui c'est…

APOT (52 :42) : Mais par rapport peut-être à un thème ; maaaaaaa

MOI (52 :48) : Un thème…Courant,

APOT (52 :48) : Unn, un thème que la personne choisit, ou un thème imposé pour les groupes, et chacun fait ce qu'il a envie de faire en fonction de ces thèmes-là. Et tu vas voir que eeet de la même manière je disais tou, les mots n'ont pas les, le même impact sur les gens.

MOI (53 :07) : Oui.

APOT (53 :07) : Eeeeeeet, ce que moi j'entends par, solidarité, dont chacun par rapport à son histoire, par rapport à sa culture va sortir des choses du fond de lui quoi. Pas une image mais, une émotion. Et pouvoir partager ça ensuite avec les autres et se rendre compte puis qu'on a quand même des, des approches différentes de la chose mais on parle de la même chose.

MOI (53 :36) : Mh ; oui.

APOT (53 :37) : ça revient à l'histoire de l'écoute de l'autre quoi.

MOI (53 :39) : De l'autre oui. Dans les mêmes références mais dans des, dans des approches

APOT (53 :43) : Ouais. Dans des approches différentes.

MOI (53 :45) : Qui parlent, qui parlent à chacun...*(? je ne comprends pas le prochain mot)* son bagage.

APOT (53 : 46) : Et ça ça peut-être, c'est aussi bien queeeeee, la femme au quartier pour le bureaucrate qui enlève sa cravate et il se met dans la peau de son enfant intérieur pour juste simplement partager un moment de vrai avec personnes quoi.

MOI (54 :03) : Ouais.

APOT (54 :04) : Oui je sais, ou, on aura plus ce, ce, ce pas social, ce, ce…

MOI (54 :12) : Ce changement peut-être.

APOT (54 : 13) : Ces, tous ces censures qui font que je suis ça, je fais pas ça, je suis ça, je suis comme ça, je, on enlève tout, il n'y a pas de censure, on juge pas l'esthétique, on, chacun se, se, se, hfffffffff se plonge au fonde lui-même et être, essaie le plus possible d'être vrai dans ce qu'il est en train de mâcher sur ses papiers

.

MOI (54 :36) : Oui.

APOT (54 :36) : bah c'est, de toute façon s'il ne dit pas, après personne ne saura ce qu'il a fait.

MOI (54 :41) : Mmh, oui ; et quoi, quoi de meilleur moment, occasion que de la peinture, ou de

APOT (54 :46) : Bah oui, de la peinture, il faut juste donner duuuuu, le moyen aux gens de, hhhhhhh, et ça c'est préventif pour toutes ces choses quoi. Et c'est, c'est, ce n'est pas de la thérapie aller en thérapie, bon, je pense que c'est même ça le, la thérapie ouuuu…La psychologie a compris ils ont intégré l'art à la pratique et après on ne fait pas de l'analytique bien sûr, mais tout le monde est d'accord avec les bienfaits de l'art, selon.

MOI (55 : 18) : Ouais…Mh…Et il y a des,

APOT (55 :23) : Enfin voilà,

MOI (55.24) : Et il y a eu des habitants, des, des gens de quartier, qui ont, qui ont fait des retours autres par rapport à ton, à ta fresque ? qui onnnnt, je ne sais pas à part le *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* d'Anciela…Je ne sais pas, des habitants de quartier ont vu ton œuvre, ont vu ta fresque et ils ont dit quelques choses d'autre, en fait ; ils ont critiqué même, ils ont, ils avaient (?),

APOT (55 :45) : Bah ils étaient contents de voir le quartier,

MOI (55 :47) : Ouais.

APOT (55 :48) : Eeeet, le présenter eeeeet, surtout le résider, la plupart, ceux qui intervenaient en tout cas ils ont hmmmmmm, j'ai répondu à la demande quoi.

MOI (56 :01) : Oui.

APOT (56 :02) Et ils sont contents de, de la représentation du quartier, des activités, hhhh eet, même si les activités restaient à désirer ça restait l'objectif principal, hhaeheheehe *(il rigole fort)*,

MOI (56 :13) : Ouais ; oui oui.

APOT (56 :16) : Moi j'ai joué mon rôle je pense, ouais, c'était un super beau projet…

MOI (56 :22) : Mh-mh…ça rend vivant quand même,

APOT (56 :26) : Mmh, ah oui ça va rendre vivant, ça

MOI (56 :28) : Ca rend vivant, quand il y a les ateliers les gens se ressemblent et on fait des trucs, on fait à manger et on fait…Oooon…*(J'entends Apot gratter son briquet, il est peut-être en train d'allumer une cigarette)*,on donne des conférences, eeeeet, on prépare des recettes, c'est tout dans le fond symbolique de cette fresque qui…Qui a recours en fait.

APOT (56 :42) : Bah oui voilà ça…ça résume, mh…

MOI (56 : 48) : Au lien social qui au moins se fait, entre les participants à la «Maison pour agir». Bon, je te remercie.

APOT (56 :57) : J'espère que j'ai répondu à tes questions.

MOI (56 :59) : Oui. Merci.

APOT (57 :00) : bah, si non après tuu, si t'as d'autre questions tu peux m'envoyer un message (?),

MOI (57 :05) : Non t'inquiète.

Entretien avec Médaline (28/05/2018)

MOI (0 :00) : …Juste un instant, voilà. Hoop, donc quel est ton âge ?

MEDALINE (0 :07) : Alors, 46, 46 ans.

MOI (0 :09) : Super, eeeeeeeet, ton prénom et nommm, de famille ?

MEDALINE (0 :14) : Delor, c'est mon nom de jeune fille.

MOI (0 :16) : Ok. Donc ça s'écrit commeeent, ff, g, f,

MEDALINE (0:18): D, Ee, L, O, R.

MOI (0 :23) : Ok, ehmmm, si tu peux parler brièvement de ta formation professionnelle, du travail que tu fais actuellement...

MEDALINE (0 :29) : Ehmmm alors moi je suis professeure de danse,

MOI (0 :31) : Ouais.

MEDALINE (0 :33) : Professeure de, de dannse, j'enseigne la danse orientale et la danse tahitienne ; ehmmm, si tu veux j'ai, j'ai un parcours très, hé, multiple ; euh, donccc, j'ai, j'ai un diplôme de comptable, je n'ai jamais été comptable, c'était surtout pour assurer ma *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* histoire que j'aie un diplôme et puis bon qu'elle soit rassurée, que, je trouve, tu sais à l'époque c'était avoir un diplôme et on allait trouver un travail forcément après, donc j'ai travaillé en tant que secrétaire commerciale, administrative, pendant plusieurs années, beaucoup beaucoup en Intérim ; eeet, ensuite, j'ai, j'ai été, je travaillais dans, dans le domaine social, dans l'accompagnement social, auprès de personnes handicapées, de personnes, du troisième âge ; donncccc, c'est ce qu'on appelait les, l, tu sais les aides à domicile, donc j'allais auprès de personnes, j'allais, le plus souvent leur tenir compagnie, je m'occupais de leur intérieur, je m'occupais d'elles, ben voilà, je m'occupais des toilettes ce genre de choses, donc j'ai fait ce travail-là pendant sept ans, ensuite j'ai intégré une école où j'ai été, auxiliaire de vie sociale, c'est-à-dire que, on accompagne des enfants, tu sais qui ont, qui ont des soucis, qui ne peuvent pas, entrer à l'école sans un accompagnement; donc je, je, j'ai travaillé 2 ans, j'ai accompagné un petit garçon et une petite fille ; et suite à ça j'aiiiii, j'ai entrepris, unnnn, ha j'ai préparé un diplôme d'animatrice ; donc, j'ai travaillé un peu, du cotée, centre social, auprès d'enfants, deee, et de j,

d'adolescents; et ensuite j'ai aussi travaillé dans les, dans les *(? Je ne comprends pas bien le mot suivant)*, une partie de mon diplôme j'ai travaillé dans *(? Je ne comprends toujours pas bien)* donc…Une fois le diplôme obtenu, ah bahhh, il a fallu aller trouver du boulot, ce qui n'était pas forcément simple, parce que dans ce domaine d'activités, tu sais les animatrices, à temps plein c'est assez exceptionnel ; eeet j'ai eu une proposition. On m'a dit « Voilà on cherche une, on cherche un, une intervenante en danse qui pourrait donner un, un cours de découverte, deeee, du côté de Meyzieu » ; alors je me suis dit « Bah c'est peut-être le moment de saisir la chance quoi… ». Et là bah voilà, donc j'ai…Donc c'est quelqu'un qui m'a mis en relation avec, avec eux. Et donc, là j'ai commencé, j'ai commencé une initiation, qui s'est finalement transformée en atelier ; eeeeeehm, ensuite d'autres, d'autres, d'autres structures m'ont contacté, et voilà aujourd'hui j'enseigne du côté d'Écully, du côté de Mermoz, et il y a deux ans j'ai ouvert mon propre atelier où je donne des cours particuliers.

MOI (2 :57) : Ah bien ; bien ça. *(? Je ne comprends pas les mots suivants)*

MEDALINE (2 :58) : Voilà ; donc tu vois, voilà et donc aujourd'hui je fais ce que j'aime, je suis épanouie *(?)* professionnellement…

MOI (3 :03) : Ouais…

MEDALINE (3:05) :…Ehmmm, voilà, jeee, et puis j'ai vraiment des projets, des projets qui se, qui se mettent en place, tu vois je commence à être connue du coté, en tout cas du coté de Vaulx-en-Velin, donc quand, quand il y a des propositions à niveau de, à niveau de la danse, de cours à donner, ah bah tiens M-N. est en *(?)* atelier, est-ce que tu pourrais, voilà ; et tu vois aujourd'hui ben voilà. Je, je donne des cours, voilà, quelques prestations…Et puis voilà, et donc c'est, c'est le bonheur quoi, hahh,

MOI (3 :30) : C'est cool.

MEDALINE (3 :31) : Professionnellement c'est le bonheur.

MOI (3 :32) : Du, du coup au début c'était difficile même si tu avais un diplôme.

MEDALINE (3 :36) : Ehmm, oui parce que si tu veux après il y a, il y a la question : « Est-ce que je vais trouver du boulot ? » …C'est ça, est-ce que je vais trouver du travail et là, voilà il y a cette proposition qui arrive, et là tu te dis « bah non, là il faut y aller ». Tu ne peux pas te dire « Bah non, je, je ne me sens pas prêt, je me sens…Non tu peux *(? Je ne suis pas tout à fait sûr du mot suivant)* dire »,

MOI (3 :49) : Oui tu ne peux pas…

MEDALINE (3 :50) : Même si on a peur on se dit « Est-ce qu'on va être à la hauteur…? » Mais, je dis non, non, là, là c'eeest, là c'est à nous, c'est…C'est maintenant qu'il faut y aller

.

MOI (3 : 58) : Ouais. Tu ne peux pas te, te laisser échapper ta chance…

MEDALINE (4 :02) : Voilà, exactement. Donc, je les saisie et puis *(?)* aujourd'hui voilà. Aujourd'hui j'enseigne, adultes, enfants…Voilà.

MOI (4 :08) : Ouais. Hhhhhhff *(je soupire en étouffant un rire),* oui oui, hhhh ehmm…Bon on va, on va alleeer, dans le vif du sujet, qu'eeees, qu'est-ce que ce sont pour toi l'écologie et la solidarité et à quel degré et en quoi tu es sensible et engagée à faveur d'une société écologique et solidaire *(je parle en consultant telle question que j'avais écrite sur un bout de papier, en me souciant de bien articuler mes mots pour me faire comprendre par mon interlocutrice).*

MEDALINE (4 :25) : alors qu'est-ce que pour moi l'écologie, et...

MOI (4 :27) : la solidarité.

MEDALINE (4:28) : la solidarité ; bah si tu veux après, l'écologie et la, la solidarité, je veux dire, c'est quelques choses, pour moi c'est quelques choses d'évident; voilà, je veux dire, quand je, je repense en tout cas, à ma génération, lorsque j'ai été, lorsque j'ai été enfant, si tu veux moi j'ai grandi au sein de, du quartier de Vaulx-en-Velin, donc, je l'ai vu changer, eeeeeet, donc l' ééé, l'écologie, bon déjà à ce moment-là bah tu vois bon il y avait, il y avait un cert, il, il y avait gaspillage, il y avait les, les produits, je dirais les produits…Les, les produits tous faits, tous préparés, tu vas au supermarché, t'achètes une boite high-tech, ce sont pas des produits sains, il y avait moins de gaspillage, qu'aujourd'hui. Il y avait, je trouve qu'il y avait beaucoup moins de toxicité, ehmm, qu'aujourd'hui, et si tu veux pour moi bah, l'écologie c'est une, c'est une affaire, c'est une affaire commune. C'est l'affaire de tous, eeeeet, donc voilà, il faut, il faut réapprendre, réapprendre, comment dire, réapprendre déjà, à se, réapprendre à se, à se nourrir, réapprendre à occuper son espace, à le respecter, et ça c'est l'affaire de tous. Voilà, il faut juste que les gens soient conscients que, leur façon de procéder n'est pas la bonne ; elle n'est, ce n'est pas la bonne pour l'environnement, et ce n'est pas, ce n'est pas une bonne façon non plus pour eux, pour leur bien-être. Donc l'écologie c'est vraiment une affaire de, c'est une affaire commune. Vraiment *(elle parle sur un ton un brin 'impétueux' et passionné)*

MOI (5 :50) : Et aaaa…Pourquoi tu penses qu'aujourd'hui, il y a plus, plus de pollution, il y a moins de respect écologique, en, envers l'environnement, que, par rapport au passé ?

MEDALINE (6:00) : Bah si tu veux parce que, de plus en plus, quand, bah quand je vais me battre, tu vois, sur la, sur la grande distribution, de plus en plus tu trouves des produits qui sont déjà, eh, tous préparés ; tout est déjà préparé, tout est déjà dans des emballages, des emballages qui sont eux-mêmes, toxiques, tout est déjà fait ; voi, voilà, aujourd'hui *(?)* à l'exemple ce qui, ce qui m'étonne aujourd'hui c'est que, tu trouves des fruits, déjà, épluchés et emballés ; c'est, enfin je veux dire c'est, c'est immonde quand même. Aah, une orange
(Je peux entendre de doux gazouillis d'oiseaux venant de dehors)

MOI (6 :30) : Déjà (*? je ne comprends pas bien ce mot)*

MEDALINE (6 :31) : *(Elle reprend tout de suite la parole)* On prend une orange, on peut éplucher une orange, la plupart des gens peuvent éplucher une orange !
(L'intensité de sa voix s'accentue)

MOI (6 :34) : Déjà épluchées…Déjà

MEDALINE (6 :36) : Oui…C'est déjà, le fruit est déjà pelé, et il est, il est *(ou « ils l'ont » ?)* impacté, si tu veux ; voilà. Donc moi je, je trouve ça vraiment, je n'aime pas, pour moi c'est une aberration.

MOI (6 :45) : Ah oui, quels fruits, parce que mmm, j'en, j' (*mes mots ne sont pas clairs, il y a des interférences avec la voix de Médaline)*

MEDALINE (6 :46) : C'est une aberration. Tuuuuu, tu trouves des bananes comme ça, tu trouves des bananes, tu trouves des clémentines, ehm qu'est-ce que j'avais vu d'autre, des bananes, des clémentines, ehmmmmm, de la mangue, et j'avais trouvé ça en grande surface, à l'époque je l'avais trouvé du coté de Carrefour.

MOI (7 :01) : Putain *(j'exclame presque sur un ton doux)*,

MEDALINE (7 :01) : C'est carrefour donc làààà, donc, je ne sais pas, là je ne sais pas s'ils en vendent, s'ils en vendent encore, mais je veux dire c'est dingue quoi ;

MOI (7 :09) : Ouais ouais,

MEDALINE (7 :09) : un fruit, un fruit, t'achètes ton fruit déjà pelé,

MOI (7 :11) : d, déjà pelé, *(?)* je n'ai jamais vu ça,

MEDALINE (7 :12) : Voilà, et si tu veux le fruit, la, la protection du fruit, c'est un, c'est du plastique, quelque chose qui a été, quelque chose de toxique, *(?)* avec du pétrole, avec tout un tas de produits…Voilà, donc, je me dis, là c'est, bah c'est le summum et si tu veux voilà c'est toute cette facilité que l'on propose aux gens, et donc bah, une fois que tu vas manger ton fruit, ah bah prends sa chair, je veux dire, si t'es, si t'es assez raisonnable tu vas le mettre dans une poubelle. Mais si non les, les gens d'aujourd'hui ils vont ouvrir le truc, ils vont, ils vont, ils vont balancer le le, le plastic ; le plastic qui ne se désintègre pas, dans la nature. C'est des, c'est des choses qui mettent, des années et des années à se, donc tu vois, c'est ça. C'est toute cette facilité qui, qui engendre une pollution et, multiple, voilà, qui ne cesse de s'accroitre. Et ce n'est pas, ce n'est pas cohérent. Ce n'est pas cohérent.

MOI (8 :01) : Et quel est l'intérêt pour les grandes surfaces de de, de peler les fruits en fait ? Fin,

MEDALINE (8 :05) : bah si tu veux après c'est une question, je pense que c'est une question deeee, après c'est une question de commerce, tu sais moi le, voilà leeeees, hh c'est une question de commerce,

MOI (8 : 12) : l,l *(les mots se confondent, les voix se superposent)*,

MEDALINE (8 :14) : voilà ! Bah, je sais pas, les gens se disent « Ah bas tiens c'est, c'est, c'est déjà fait », ils vont prendre, ne serait-ce que déjà pour découvrir, peut-être qu'ils se disent « Ah bah tiens le fruit est enlaidi il y a peut-être un autre bout » ; tu voix je sais pas, c'est des choses que, voilà que j'imagine, mais c'est le côté pratique ; tu vois ? Tu vas acheter une banane qui est déjà pelée, tu vas, tu vas enlever ton paquet et tu vas manger ta banane, alors que, au supermarché tu peux t'acheter deux bananes, avec la peau, eeeeet, çcccccca coutera certainement déjà beaucoup moins cher, et la peau tu peux la, tu peuuux le, même si tu la jettes au pied d'un arbre, ça va se désintégrer, tu vois, c'est, ça va être bon pour, pour la terre.

MOI (8 :47) : Oui oui oui.

MEDALINE (8 :49) : tu vois ? Donc voilà, c'est, c'est toute cette incohérence qui fait, cette facilité, tous, cette mo, ce, cette modernité qui arrive est qui, fin qui est nocive quoi ; qui est nocive pour, pour nous. Voilà,

MOI (9 :02) : d'accord,

MEDALINE (9:04) :…Donc là voilà je te donne un exemple à niveau de la nourriture mais après c'est pour tout un tas d'autres choses, voilà; les produits de, les produits, les produits de soin, les produits ménagers, alors qu'il y a des choses qu'on, qu'on peut faire soi-même, mais on est tellement habitués, on est tellement habitués, on a tellement été, ehmmmm, je sais pas, endoctrinés, je veux dire, c'est même moi tu sais ah, il y a des choses où j'ai vraiment eu du mal ; quand il y a vraiment fabu, quand j'ai pris conscience que, il faut vraiment un changement de comportement, pour que leeeee, pour que au niveau de l'écologie les choses avancent, c'est difficile, mais on y arrive. Il faut juste prendre conscience de ça, c'est tout.

MOI (9 :40) : Même pour toi du coup c'était difficile de changer, dans ce sens-là… ?

MEDALINE (9 :43) : Euh, *(?)* pas difficile, mais après si tu veux tu as, ehmm tu as, tu as une façon, une façon d'agir qui, qui est différent. Quand t'épluches un fruit tu dis tu dis 'Ah bah non, faut, ne faut pas que tu mettes le f, ne faut pas la peau, ne faut pas que je la mette dans la poubelle. La peau, je, je la mets dans mon petit panier, dans mon petit sceau, et puis quand, quand il y en a plein, je vais au compost et je jette mes peaux, tu vois,

MOI (10 :02) : Ouais.

MEDALINE (10:02) : et aujourd'hui bah, voilà c'est un comportement, aujourd'hui pour moi qui devient, de plus en plus, naturel, voilà ; quand je cherche *(?)* des fruits, hoop les légumes j'épluche, hoop on met, on met dans le sceau, et je vais jeter dans mon compost ; tu vois, c'est, voilà, il, il, voilà, faut juste prendre conscience de ça, mais je pense que les gens, les gens, c'est même pas une question de prendre conscience, mais je pense qu'il y a des gens qui ne, qui ne s'intéressent pas à ça.

MOI (10 :26) : Mmh d'accord.

MEDALINE (10 :27) : Ils se disent pour eux pff…Quel intérêt, je ne vois pas…Mais, sur la durée je pense quee, voilà.

MOI (10 :33) : Mmh, et tu parles de, de quels gens, des geeens…Pareil déjààà, vivant dans l'espace du quartier ici…

MEDALINE (10 :40) : Ah mais même les gens oui même les gens, eh bah attend excuse-moi, ne serait-ce que, quand tu arrives, sur le quartier, mais regarde la saleté, du lieu ; le quartier il est sale. Il est réellement sale, tu as des gens qui sont là, qui nettoient, qui nettoient autour, qui nettoient les poubelles, qui nettoient les allées, mais aussitôt que c'est fait, je veux dire mais, il faut voir quoi les, les, les, les gens ils font n'importe quoi.

MOI (11 :04) : Même les papiers qu'il y a, qu'il y a dehors.

MEDALINE (11 :07) : Voilà, exactement. Tu vois…

MOI (11 :07) : Ah oui leees…*(? je ne comprends pas distinctement mes mots, nos voix se superposent dans un rythme frénétique)*,

MEDALINE (11 :09) : …Tous tous tous, tous ces ti, tous ces, ces gamins qui sont dehors, à, à manger leur gouter, biscuits, et compagnie ; qui en jettent le, le pa le, le papier, qu'ils le jettent par terre, et puis voilà, mais regarde les quartiers, Vaulx-en-Velin est sale ; Vaulx-en-Velin est sale.

MOI (11 :22) : Heureusement qu'on espère sur les jeunes qui peuvent…Hee éduquer les adultes *(? je ne comprends pas bien mes mots)* ça…

MEDALINE (11 :27) : Bah oui voilà, si tu veux, voilà exactement, ah bah

MOI (11 :30) : Il y a, il y a cet espoir par rapport aux jeunes *(?)*,

MEDALINE (11 :33) : Voilà exactement, mais quand, quand tu vas dans les écoles et tu expliques ça aux enfants, quand tu les rencontres dans des structures, spécifiques, les enfants ils sont là, ils sont tu vois, ils sont réactifs…! Mais au quotidien…Bah ils ne le sont pas vraiment les petits. Tu vois ; donc les mamans elles leur donnent le gouter, elles donnent le truc le mâchant aux pommes, qui est plein de sucre, qui

est plein de, qui est plein de poison ; hmm je prends le gouter avec ma paille hoop une fois qu'il est finit, ah bah je le balance, je le balance à côté de la poubelle ou dans l'herbe…Hmm voilà tu vois, mais après, tu vois c'est pour ça qu'il faut, il faut leur dire, les enfants il faut leur répéter, non ce que tu fais là c'est pas, c'est pas bien. Il y a une poubelle il y a un paquet, mets-le dans la poubelle, et à force de leur répéter je pense qu'ils vont finir par le, ils vont finir par comprendre.

MOI (12 :13) : Ah oui,

MEDALINE (12 :15) : Et pour eux ce sera un geste, normal. Normal.

MOI (12 :16) : Normal…C'est que les familles ne le font pas beaucoup,

MEDALINE (12 :18) : Exactement, ils,

MOI (12 :19) : …Ne prennent pas assez d'efforts pour

MEDALINE (12 :20) : Ils ne donnent pas l'exemple, ce que, les parents ne le font pas, les parents ne donnent pas cet exemple, donc c'est pour ça qu'il faut éduquer les petits, pour que les petits éduquent les parents, c'est dingue quand-même.

MOI (12 :29) : Ok, oui oui.

MEDALINE (12 :31) : A ce niveau-là voilà, c'est vraiment les petits qui vont, qui vont permettre,

MOI (12 :32) : Oui c'est *(? Je ne comprends pas bien les mots suivants),*

MEDALINE (12 :33) : Voilà, hahhh-ha.

MOI (12 :35) : …*(?)* dans le double sens en fait.

MEDALINE (12 :35) : Exactement.

MOI (12 :36) : C'est voir dans le double sens la question,

MEDALINE (12 :37) : C'est les, c'est les petits qui vont faire prendre conscience peut-être aux parents que, bah non il faut quand même préserver notre, notre environnement, c'est important ; c'est important, la qualité de l'air est importante, l'endroit où on vit est important, je veux dire, c'est, voilà c'est, c'est, il faut prendre soin de ça, parce que après ça, bah ça dépend de notre bien-être, de notre santé,

MOI (12 :55) : Bien sûr et tu entends l'écologie donc, on a parlé en termes d'alimentation, de pollution de l'air, tuuuuuu, tu entends quoi en fait pour pollution de l'air…?

MEDALINE (13 :05) : Bah si tu veux déjà en, p, p, pollution de l'air déjà bah de, t,t, déjà tout, tout ce qui est, bah à niveau déjà de, de, transports, les voitures…

MOI (13 :14) : Ouais…

MEDALINE (13 :15) : Tu as énormément de voitures, ne serait-ce que sur le quartier, de Vaulx-en-Velin, quand tu vois qu'une, qu'une famille, hmmmm chacun a sa voiture ; tu vois ils sont des familles peut-être de 6,7 8, chacun a sa bagnole, donc tu vois tu imagines déjà un peu leeee, toutes ces voituuuures, qui circulent, au même moment, au même, voilà donc c,

MOI (13 :35) : Ah mais les voitures des petits…

MEDALINE (13 :37) : Ah ? Les voitures de…?

MOI (13 :38) : des petits, tu disais, noon, je n'ai pas compris laaa,

MEDALINE (13 :41) : Non, les enfants je veux dire, ceux qui sont dans l'âge de conduire,

MOI (13 :44) : Ouais,

MEDALINE (13 :44) : Par exemple sur une famille voilà de, voilà de, une famille de, je ne sais pas, 5-6 enfants, hmm 5-6 enfants de je ne sais pas entre, entre 17 et 23 ans, ils ont, chacun va avoir sa voiture...

MOI (13 :55) : Ah d'accord, donc tu *(?)* même à la, la *(? Je ne comprends pas les mots suivants, il y a de nouveau de la confusion du fait que nos voix se chevauchent)*,

MEDALINE (13 :57) : Voilà, voilà, donc je dis voilà, mais voilà enfin *(sa voix devient plus intense)*

MOI (14 :00) : Ah d'accord, bah…

MEDALINE (14 :01) : Tu vois chacun va avoir sa voiture. Mais regarde j'ai, un, un problème de place sur Vaulx-en-Velin, par rapport à ça. Donc tu vois, ces voitures-là qui circulent, c'est pour ça qu'aujourd'hui bah, beaucoup de gens ont, ont, ont, aujourd'hui on va parler de covoiturage. Les salles (*? Je ne suis pas très sûr de ce mot, « salles » ?)* de votre voiture, utilisez les transports en commun, qui sont censés, quiii sont censés lee, fin, devenir de plus en plus, électriques…

MOI (14 :21) : Mhh, ouais…

MEDALINE (14 :23) : Ha, les bus, électriques. Hmm, voilà tu vois, c'est tout ça, cette toxic *(en ce moment la sonnerie d'un téléphone commence à vibrer)* cette toxicité qui se hmm voilà, qui est là qui qui, qui qui nous, qui nous environne, et en plus celle qu'on a aussi chez soi ; tu vois, *(le téléphone continue à vibrer, ni moi ni mon interlocutrice ne semblons nous en soucier)* avec les meubles, les trucs, tout ce qu'on, tout ce qu'on ramasse hhhh hemmmm, heeeee, ce qu'on asperge dans sa maison pour que ça sente bon, alors que ça, bah c'est un poison c'est un pois, c'est du poison. Tu vois, on, on utilise des choses qui sont, voilà, et souvent ma, moi il y a tout ça il y a tout un tas de choses qui aujourd'hui, bah effectivement je, je n'utilise plus. Tu vois ? Une maison, pour qu'elle soit, pour qu'elle s, une maison faut simplement l'aérer ; et tu vois il y a cette notion puis tous ces produits qu'on te vend qui ont du charme 'utilisez tel ou tel produit, votre maison sera saine, ehmmmm, eeeeeh, plus de, plus de, plus de microbes plus de, tu vois, on on nous séduit avec tout ça. Et, bah

MOI (15 :16) : D'accord.

MEDALINE (15 :16) : Et quelques fois bah ouais on, on tombe, on tombe dans le panneau.

MOI (15 :19) : Tu parles des produits de, de ménage ?

MEDALINE (15 :20) : Ouiii les produits de ménage, les produits, tu vois, tout, même les produits, certaines huiles essentielles, on te dit quand tu asperge ça te, ça te purifie l'air ; alors que non, c'est pas vrai. Ça, ça dégage, ça dégage des, il y a des a, il y a des allergisants dans ce, dans ce genre de produits.

MOI (15 :36) : Ah oui ? Dans les huiles essentielles ?

MEDALINE (15 :39) : Oui il y a des, des voilà, donc, t'imagines, t'asperges ça dans toute ta maison, sur tes coussins, sur ton canapé, sur to, t'imagines un peu la, la densité allergisante qu'il peut y avoir dans, dans une maison, dans un appartement ?

MOI (15 :50) : D'accord. Et même dans les parfuuuuumhhh…

MEDALINE (15 :51) : Les parfums aussi, les parfums…

MOI (15 :52) : ...Dans les parfums, classiques,

MEDALINE (15 :55) : Voilà.

MOI (15 :55) : Ffffffhhhhhh...*(Je fais une longue inspiration)*

MEDALINE (15 :57) : Donc voi, de toute façon dès dès dès qu'il y a, voilà, dès qu'il y a, dès qu'il y a un parfum, dès c, il y a forcément deeee, des, des substances a, allergisantes, donc il faut faire attention à ça.

MOI (16 :08) : D'accord ; et pour toi la solidarité par rapport à l'écologie ? ; parce qu'en fait je prends, je vais prendre comme référence la valeur pilier d'An, d'Anciela et, et dans le cadre de la «Maison pour agir» c'est l'écologie et la solidarité, tu vois comment la solidarité, en fait ? Tuuuuuu, ehmmm si moi je te dis le mot 'solidarité' tu penses à quoi ?

MEDALINE (16 :26) : bah solidarité je pense ensemble ; je pense ensemble et je pense surtout en même temps ; je pense ensemble et a, avancer, avancer à un rythme, un rythme commun. Voilà c'est ça la solidarité c'est faire les choses ensemble au même moment.

MOI (16 :40) : Ah d'accord. Pour l'écologie ?

MEDALINE (16 :41) : Oui, bb eet, en général quoi, dans, dans sa globalité, la solidarité dans sa globalité. Voilà, c'est faire les choses, ensemble. Voilà, h
(Elle est en train de recommencer à parler lorsque je lui coupe la parole)

MOI (16 :50) : D'accord, mmh. Ensemble pourquoi, parce queeee, on avance mieux, qu'être, qu'être tous seuls…?

MEDALINE (16 :56) : Bah si tu veux, oui parce que, il y a, beaucoup de gens ont un, je veux dire ont une, ont une même volonté deeeee, bah de mieux vivre, deeeeee…Comment dire, ehm…De mieux vivre, hahh…De monter des projets, et si tu interroges différentes personnes tu remarqueras que plus souvent les projets sont assez communs. On veut v, on veut vivre en paix, on veut vivre dans, dans un, dans un, dans un, dans un environnement, sécurisé, propre, les gens ont cette même volonté ; et bah si toi tu l'as moi je l'ai, lui il l'a elle elle l'a, bah faisons les choses ensemble.

MOI (17 :29) : D'accord.

MEDALINE (17 :30) : C'eeeest, c'est, h fin, c'est c'est cohérent. Bah tu vois chacun apporte sa, sa, sa petite part ; chacun apporte sa personnalité, chacun apporte ses idées, et on va forcément, on va forcément plus loin, tu vois.

MOI (17 :43) : Mmmh, hhh *(je suis en train de recommencer à parler, mais Médaline me précède)*

MEDALINE (17 :43) : Il y a un proverbe qui dit « Tous seuls on va plus vite, ensemble on va plus loin ». Et c'eeest,

MOI (17 :48) : Ah oui je ne le connaissais pas ça.

MEDALINE (17 :49) : Voilà ; c'est, c'est vraiment, c'est vraiment ça tu vois.

MOI (17 :52) : Ah ça, c'est intéressant.

MEDALINE (17 :53) : C'est que voilà…

MOI (17 :54) : Mmh, et là t,

MEDALINE (17 :54) : il faut,

MOI (17 :55) : mmmh,

MEDALINE (17 :55) : Oui dis-moi…

MOI (17 :56) : …Et là tu parles d'un espoir ou d'une chose qui est en train de se passer réellement, en fait…?

MEDALINE (18 :00) : Ehmmm, elle arrive cette chose ; moi je suiiis, je suis, j

MOI (18 :03) : Dans, dans le centre-ville, dans l'espace du quartier par exemple de Vaulx-en-veliiiin…

MEDALINE (18 :06) : Oui, moi elle arrive, sssiiii si tu veux, on n'en a peut-être pas, peut-être pas beaucoup conscience, parce que on en parle peu, on n'en parle pas beaucoup ; quand on parle de Vaulx-en-Velin il y a tout un tas de belles choses qui se passent à Vaulx-en-Velin ; tu vois il y a tout un tas de belles choses qui se passent à Vaulx-en-Velin. Tu vois il y a tout un tas de, de belles choses menées par des gens, des gens volontaires des gens, des gens déterminés,

MOI (18 :26) : Ouais…

MEDALINE (18 :26) : De belles choses qui voilà, quiii...Hhma on se dit voilà ce que, on a vraiment cette volonté de vouloir que les gens déjà les gens se rencontrent, c'est ça aussi tu vois.

MOI (18 :36) : D'accord.

MEDALINE (18 :36) : Que les gens se rencontrent pour…Tu vois pour, pour diminuer, pour, pour amoindrir je ne dirai pas « effacer », mais tu vois cette suspicion que, euh qu'on a les uns avec les autres, « Ah mais on est pas de la même culture eux ils fonctionnent de telle ou telle façon » ...Il faut que les gens se rencontrent, par rapport à ça,

MOI (18 :52) : Ouais,

MEDALINE (18 :53) : Et même, même…Dans toutes les communautés les gens, les gens ont cette volonté, de vouloir vivre ensemble. Donc, à ce niveau-là, à niveau de Vaulx-en-Velin, il y a de très très belles choses qui se passent ; il y a de trèès, de très très beaux projets, qui sont en devenir, et qui sont en train de se monter, mais on n'en parle pas suffisamment.

MOI (19 :11) : Mmmh, c'est à niveau associatif ?...Ccc,ça se passe à niveau associatif parceq j'ai, j'ai

repérée…Vraiment, pas mal d'associations à Vaulx-en-Velin

MEDALINE (19 :19) : Oui !

MOI (19 :19) :…Je sais pas siiii, toutes sont actives…

MEDALINE (19 :22) : non si tu veux toutes ont, ne sont peut-être pas actives,

MOI (19 :24) : Mises au jour…

MEDALINE (19 :24) : mais je veux diree, suur, la commune de Vaulx-en-Velin mais hff, il y a, il y a il y a centaines il y a des milliers d'associations quoi. Chaque jour il y a, quelqu'un va faire un truc pour monter, après si tu veux il y aaaaa, il y a monter une associatiooon...Hf, il, il, il faut que le projet soit fort ; il faut vraiment que le projet soit fort, et le plus difficile, en soi c'est pas deeeee, c'est pas de monter l'association, l'association c'est très facile à monter, c'est pas, c'est pas très compliqué ; le plus compliqué, c'est de, d'arriver à fédérer les gens. D'arriver à fédérer les gens, à les convaincre que e que l'on, ce que l'on va faire, ça, ça va servir.

MOI (20 :02) : Oui…

MEDALINE (20 :02) : …ça va être ut, ça va être utile pour tous, ça va être utile, dans le cadre de vie, ça va être utile, pour l'environnement, ça va être utile, pour, pour les hommes les femmes les enfants les animaux tu vois, hemmm, c'est vraiment ça

MOI (20 :14) : ouais,

MEDALINE (20 :15) : Et surtout, quee les projets soient pérennes. C'est ça, ce n'est pas se dire « Tiens on fait quelques choses de, de ponctuel, et puis, on laisse tomber » ; il faut, il faut soutenir ces projets, il faut les faire avancer, il faut les faire grandir, il faut les faire et, tu vois, eeeet…Et voilà, et sur Vaulx-en-Velin il y a, des choses comme ça se passent. Tu as vraiment des gens qui ont cette volonté, qui se réunissent et qui ont la, la volonté de faire les choses ; voilà, mais, on n'en parle pas on n'en parle pas trop on n'en parle pas souvent,

MOI (20 :43) : par le fait des médiaaas, moi j'entends, par exemple, ces derniers teemps, ehmm toutes les nouvelles de cronaque noire qui se passent, tous leeees, tous leees, tous les accidents, dee, les gens qui se tirent dessus, hhm les, les accidents policiers…

MEDALINE (20 :58) : bah voilà, mais ex, exactement, mais, mais tu rega mais oui

MOI (21 :00) : je ne sais pas ce qui se passe en ce moment *(? les mots suivants sont confus, nos voix se superposent)*,

MEDALINE (21 :01) : tu vois, pas plus tard que la semaine dernière t'imagine ; boaahalors déjà bon, tout le monde est conscient de ça, ce quartier, qui a, qui a un businesssss…Voilà, trafi, trafic de drogue et compagnie…

(Dans les méandres de la conversation se mêlent des bruits de pas et de manipulation d'objets présents à la «Maison pour agir». Je me rappelle qu'à ce moment-là des personnes - ceux qui me semblaient être des chargés de distribution de matériel de bricolage -, sont entrées dans l'association, en transitant aussi par la pièce où moi et Médaline menions notre entretien, quitte à l'abandonner de suite après, pour éviter de nous déranger).

MOI (21 :10) : Mais il n'y a pas que ça, ttttu

MEDALINE (21 :15) : Il n'y a pas, il n'y a pas que ça, mais si si tu veux ça va très très loin maintenant, parce que c'est, parce que c'est l'individu je veux dire…Il ne s souc, il ne se ssss, il ne se soucie pas d'eux ; comment veux-tu qu'il se soucie des autres. Maintenant, à proximité des écoles les gens rentrent dans les cours d'école et ils se tirent dessus les u, tu imagines un peu ils se tirent dessus les uns les autres.

MOI (21 :36) : ça se passe ici ?

MEDALINE (21 :36) : Ah oui mais pas plus tard que la semaine dernière. Sur Vaulx-en-Velin, haaan du coté deeeeee, haan d'écoles, je, Recamier *(? Je ne suis pas sûr de ce nom, « Récamier » ?)* ; euhhhhhhh, bah des, voilà deee, ah*(?)* on suppose que ce sont des bandes rivales, de règlement de compte,

MOI (21 :52) : Ouais…

MEDALINE (21 :52) : Mais les gens se tirent dessus à proximité des écoles. Tu as, voilà des individus qui rentrent au sein des écoles

MOI (21 :57) : Où il y a les enfants

MEDALINE (21 :58) : où il y a des enfants, où il y a des, t'imagines ça, ça va loin quand même.

MOI (22 :03) : Ouais.

MEDALINE (22 :03) : ça va très très loin.

MOI (22 :04) : hhhhffff *(j'inspire)*, mh-mh,

MEDALINE (22 :05) : bah maintenant voilà, tu te dis voilà et puis, c'est ça, le pire ce, ce qui est effrayant avec cette histoire, c'est que, on peut plus dire que tu vois ça n'arrive, ça arrive qu'aux autres ; parce que t'es au milieu de tout ça. Je veux dire t'es, t'es au milieu de cette, de cette violence de ce de ce danger.

MOI (22 :20) : Oui oui.

MEDALINE (22 :21) : On est tous au milieu de ça. Et un jour pour X raisons tu ne sais pas quoi. Alors voilà je, je te tire dessus dans la r toi tu vas faire des courses tu vas, tu vas, ttu vas *(?)* à tes occupations, il est même pas dit que tu vois, tu rentres chez toi après quoi. C'est, fin, c'est effrayant ça ça, ça fait peur. Ça fait peur.

MOI (22 :34) : Oui oui ; on croit queeeeee, bah en France dans une, même dans une ville comme Lyon on est, peut-être aussi *(? Je ne comprends pas les mots suivants, Médaline reprend à parler)*

MEDALINE (22 :39) : Voilà exactement tu te dis « Voilà c'est un payssss… »

MOI (22 :41) : Il y a plein de vidéo-surveillance…

MEDALINE (22 :42) : …Voilà c'est un payys, l'Occident, voilà laissez l'Occident, là où les gens sont civilisés, ehmmmm, civilisés peut-être mais les gens sont très dangereux quoi. Il, il y a unnnn, il y a une partie de la population qui, je veux dire, qui est totalement en dehors de ça, de cette socialité ; ils, ils le sont plus là-dedans ; ils sont, ils ont leur monde à eux. Et ce mon, ce monde-là tu vois il est confronté, à cette à cette vie sociale où tu as des, tu as des droits tu as des obligations, et tu vois ces mondes-là se con, se

confrontent. Eeeeeeeet…Bah tu te dis « Non ce n'est pas ; moi ce n'est pas mon univers quoi. Je n'ai pas, je n'ai pas grandi comme ça j'ai paaaaaas » …Quand quand tu entendais parler de ces histoires mais moi j'entendais parler de ça tu sais, quand tu regardais les feuilletons *(? Je ne suis pas très sûr de ce mot, « feuilletons »)* américains à la télévision ; tu te dis « voilà, ça arrive que, ça peut arriver que dans ce cadre-là ».
(Le parler de Médaline est toujours vibrant, passionné, on dirait qu'elle désire me transmettre son point de vue avec force)

MOI (23 :27) : Oui je comprends oui.

MEDALINE (23 :28) : alors aujourd'hui ça arrive ça arrive en dans la réalité quoi. A l'endroit où tu vis,

MOI (23 :31) : proche de chez toi,

MEDALINE (23 :32) : Voilà.

MOI (23 :32) : Pmmmmmffhhhh *(je ris avec un brin de complaisance)*, ethmmmmh, à niveau de ton implicationnnnnneuuh oui ma question qui est, qui est reliée à ça, donc si,mmh, en fait, si tu travailles et tu t'engages, dans d'autres organisations queeeee la «Maison pour agir», par exemple, agissant pour l'écologie et la solidarité. Si t'*(?)*

MEDALINE (23 :52) : Mh jeee, je suis je fais partie d'une autre colle, uuh la !
(Le vociférer de groupes d'enfants, d'abord sourd, devient de plus en plus proche et bruyant, comme un essaim d'abeilles. Mon interlocutrice a dû le remarquer à ce moment-là, particulièrement) Je *(? Je ne comprends pas le mot suivant)*, hha-ha ! Sortie scolaaaire, hha-ha ! hh,h *(elle éclate de rire de façon joviale)*

MOI (23 :59) : hh, sortie scolaire, oui *(nos voix se juxtaposent de nouveau)*,

MEDALINE (24 :02) : Ehm oui je suiiis, je suis engagée, dans d'autres, collectifs, hhm qu'Anciela, mais des collectifs beaucoup plus, artistiques

MOI (24 :10) : Ah oui…! D'accord...

MEDALINE (24 :11) : Voilà, parce que c'est, c'est mon domaine de prédilection,

MOI (24 :13) : Oui,

MEDALINE (24 :14) : Voilà, donc heeeh des, voilà, des projets, beaucoup plus artistiques. Mais tu vois voilà je rencontre des, je rencontre des, des femmes ; je, je je précise des femmes parce que le plus souvent, ce sont des femmes qui sont à l'initiative de ces projets-là.

MOI (24 :28) : des projeeeeeets…

MEDALINE (24 :29) : des projeets…Quand on veut lancer une idée quand on veut lancer une idée, une…Un projet de

MOI (24 :33) : Un projet social ? Dans le volet social ?

MEDALINE (24 :35) : voilà social hnnnn voilà de solidarité, ce sont, ce sont le plus souvent des femmes qui sont à l'origine de ça.

MOI (24 :40) : D'accord.

MEDALINE (24 :41) : Et si tu veux voilà moi je fais partie de, afin de deux collectifs ; ah ce sont deees, donc des collectifs artistiques, eeeet on a, on a, on a un projet, vraimeeeent…Fin ambitieux quand même, ambitieux, donc sur, sur lequel on est en train de travailler actuellement ; eeeeet hmmm, maaaais, voilà, on eest...Au sein au sein au sein de ces deux groupes, il n'y a que des femmes. Il n'y a que des femmes, alors c'est vrai que l'a, l'application masculine on aimerait la voir aussi, peut-être plus souvent, à ce niveau-là.

MOI (25 :10) : Oui mais en fait, en fait j'allais te demander, même si à la «Maison pour agir» on voit dans les ateliers, qu'on a fait, ehmmmmm de, qu'on fait d'habitude unnne, une majorité de femmes. Et, les hommes, baaaaah n'y sont pas beaucoup, eeeet, il y a une raison à ça à ton avis ? *(?)*

MEDALINE (25 :30) : ehmmmmm, bah écoute je, je croix queee, fin les hommes, ffh après ils se disent Bon, quand il fautmmmh…Quand on, quand on mène des projets dans l, ah je sais pas après c'est, c'est l'idée que je m'en fais je sais pas si c'est une vérité ha, et loin de moi, prétendre ce n'est*(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)*, mais mmmm, on se dit peut-être quee, quand quand je me bat *(?)* sur la population de Vaulx-en-Velin, parce que bon bah, c'est ssss sur celle dont j'ai parlé j'i, je me dis Bon ehmm, au sein des familles, le plus souvent ce so, ce sont, ce sont les hommes ce sont les papas qui travaillent ; hmmm après les mamans quand elles, quand elles sont à la maison, quand elles ont du temps, elles ont envie de, d'activités, elles ont peut-être envie de sortir de leur tran-tran, eeeeeet elles vont se renseigner sur ce qu'il peut y avoir sur le quartier en termes d'an, en termes d'animation, où la voisine va leur dire « Ah bah tiens moi je fais partie de telle et telle chose, viens voir ce qui se passe », donc tu vois, je pense que cette application ça peut être dû à ça, ça peut être aussi dû, à à des intéressements, tu saaaais, ah c'est, c'est, ça peut être le cas aussi ah. Les hommes sont peut-être moins impliqués, quand quand on va parler de thèmes, comme l'écologie la solidarité, peut-être, que certains estiment que c'est un, que c'est un domaine où les femmes sont peut-être plus.

MOI (26 :47) : Ah d'accord, mmh…

MEDALINE (26 :48) : sont peut-être plus, comment dire, pluuus mmmh, plus émergeants, pluuuus hhhhh *(elle soupire pour un moment...)*

MOI (26 :54) : Plus douées ?

MEDALINE (26 :54) : peut-être ! Plus douées ou en tout cas, c'est uhn, c'est un sujet peut-être plus féminin, je n’en sais pas ; mais voilà ehmmm…C'est vrai que les hommes on ne les voit pas beaucoupp. On ne les voit pas beaucoup.

MOI (27 :06) : Et tu, donc tu penses qu'il y a une certaine attache à la tradition en fait, deeeees, des repartitioooons je sais paaas, genrées…

MEDALINE (27:12) : hhh après oui ça peut être ça ça peut être ça exactement tu sais, après, je veux dire après le, ce, cette façon il y aa, cette façon deee, fin je sais pas, de vivre son quotidien, il y a aussi tu sais, il y a aussi deees, le problème de la culture ; fin quand je dis « problème »…Le problème de la culture qui fait queee, voilà, bah c'est les hommes qui vont aller travailler, ce sont les femmes qui vont rester à la maison qui vont s'occuper des enfants, il y a peut-être ça aussi tu vois.

MOI (27 :40) : D'accord.

MEDALINE (27 :40) : il y a peut-être ça aussi, mais après, voilà, je veux dire…

MOI (27 :44) : ah oui. Eeeeeehm, tacc…

(Des bruits de pas. Je me rappelle que deux personnes, parmi celles apparues quelques minutes auparavant, ont avancé vers moi et Médaline et nous ont interrompus. Voici l'intégralité de l'échange qui en est résulté et que je reporte dans les lignes suivantes) :

- PERSONNE 1 (27 :48) : juste un moment, est-ce que…
- MOI (27 :49) : Bonjour,
- PERSONNE 1 (27 :50) : On est l'association Vrac.
- MOI (27 :51) : Ouais…
- PERSONNE 1 (27 :54) : Il y a un délivré de Vrac *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)*, et normalement c'est dans ce placard *(?)*, on va déranger *(? je n'entends pas de manière claire ces mots)*,
- PERSONNE 2 (27 :57) : *(elle s'adresse à moi)* Est-ce que, si tu veux on peut les mettre là *(? Je ne comprends pas les mots suivants)* comme la dernière fois *(?)*, c'est peut-être plus,
- MOI (28 :01) : Oui oui d'accord oui,
- PERSONNE 2 (28 :02) : voilà c'est fait.
- MOI (28 :03) : Oui oui, je ne savais pas en fait, *(?)*, mais, mais...
- PERSONNE 1 (28 :09) : *(? Je ne comprends pas ses mots),*
- MOI (28 :10) : Oui bien sûr. Oui après je m, après je m'occuperai, si vous, si vous, si *(? même mon parler me résulte difficilement saisissable dans la trace enregistrée : il n'est pas linéaire puisque influencé par l'état d'anxiété où je me sentais à ce moment-là, à cause de l'interruption de l'entretien)*, on verra, on verra, si c'est bon aussi…
- PERSONNE 2 (28 :23) : Merci bye !
- MOI (28 :24) : Bye.

(Suivent des instants de 'transition' où, suite au départ des chargés de distribution de l'association VRAC, je plaisante avec mon interlocutrice, avant de reprendre le fil du discours à propos de la problématique du genre touchant à l'écologie et à la solidarité)

MOI (28 :47) : Ehmmm…Ok donc on disait ooonnnn…Oui on parlait par rapport à la cultuurre…Du faittt...Du fait que,

MEDALINE (28 :57) : que les hommes, voilà ne sont, ne soient peut-être pas trop impliqués, et du fait que peut-être oui voilà, ehmmmmm ce sont voilà les, voilà les, les hommes sont occupés à autres choses ; tu vois ?

MOI (29 :08) : ouais

MEDALINE (29 :07) : ils sont, ils sont occupés à autres choses donc, on travaille ils travaillent, peut-être que ça voilà tu rentres tard tu, ils se disent ' *(?)* ce n'est pas, ce n'est peut-être pas mon truc *(?)*, ils savent, peut-être pas comment faire. Tu vois comment, comment s'impliquer, comment se ; ehm, mais c'est vrai que, voilà, lees, les engagements sont, sont essentiellement féminins je veux dire, quasiment féminins.

MOI (29 :30) : Ouais.

MEDALINE (29 :31) : Quasiment féminins.

MOI (29 :32) : ehm-hm, qu'ess, n'importe que ha, hmmmm, ouais, tu penses à n'importe quelllll, milieu culturel à Vaulx-en-Velin, n'importe quelle origine culturelle…

MEDALINE (29 :43) : Ehmmm, ouii si tu veux voilà c'eeeeest…Parce que voilà dans, dans le cadre, dans

le cadre où je suis on est deeee…On est de cultures très différentes on est de cultures multiples, hem, mais voilà, tu n'as que des femmes.

MOI (29 :56) : Ouais.

MEDALINE (29 :59) : Tu n'as que des femmes…Tu n'as que des femmes, alors, pourquoi impliquer des hommes, pourquoi ils ne sont pas là, voilà ; après si tu veux voilà c'est des choses que je suppose ha, je ne sais pas si ce sont des vérités.

MOI (30 :09) : Ouais…Mais déjà peut-être je ne sais pas ton, ton mari, ou tes enfants *(?)*, hem tu penses que c'est le cas ? *(? la suite du discours est un fleuve de mots indistincts ; nos voix s'entremêlent de nouveau)*,

MEDALINE (30 :17) : ba moi, moi, moi…Bah après si tu veux, après c, c, c'est peut-être…Ehmm fh…Le…Mh le modèle que tu donnes…Peut-être qu'il y a qu'il y a, il y a quelqu'un qui, à part nous qui va, qui va qui va s'engager ; ehmmm des enfants qui vont voir, une maman qui ne va pas s'engager sur des choses , ça va peut-être développer chez lui l'envie aussi d'aller faire des choses. Et peut-être que leeeeee, peut-être que voilà lee, les, enfin, en tout cas je pense que les enfants, ont cet exemple en tout cas ici. Je pense que beaucoup beaucoup beaucoup d'entre eux, quand ils sont en âge de le faire, vont s'impliquer sur pas, sur pas mal de choses. Sur pas mal,

MOI (30 :54) : d'accord. Qu'ils soient filles ou garçons.

MEDALINE (30 :57) : Qu'ils soient filles ou garçons.

MOI (30 :57) : Ouais.

MEDALINE (30 :57) : Tu vois ? Sur pas mal de choses. Moi je pense que, voilà, eethm, là, aujourd'hui on n'est pas encore là, mais je pense que pour les générations futures ce sera, ce sera bien.

MOI (31 :07) : d'accord.

MEDALINE (31 :09) : ce sera bien, moi je r, je reste vraiment très confiant, même si ce n’est pas simple tous les jours mais, je reste très confiant par rapport à ça.

MOI (31 :14) : Mmmh…Je pense qu'il y a déjà des dames, quin *(?)* ici, quiii, qui m'ont dit qu'ils voudraient en fait qu'elle fin, qu'elles souhaitent que même leurs garçons, fréquentent ces lieux, pour, pour après pouvoir s'engager par la suite en fait.

MEDALINE (31 :28) : bah oui c'est ça, mais je veux dire après

MOI (31 :29) : pas que les filles maais, les garçons aussi.

MEDALINE (31:31) :Voilà mais je veux dire quand, quand, voilà quand, quand tu voix et bah il y a ehm, quand on fait des ateliers, le mois après, quand, ban, quand je vois que ban Anciela tu sais pour poser des ateliers, des ateliers gouter et mâchant…Bah c'est réservé aussi aux enfants donc, tu viens avec les enfants, mais, venons aussi avec les enfants pour autres choses, pas uniquement quand il y a des, quand il y a des ateliers gouter.

MOI (31 :52) : Ouais.

MEDALINE (31 :53) : Voilà. Si on parle, si on parle d’écologie, on parle de citoyenneté, venez avec vos

enfants, je veux dire quand, à partir de 6-7 ans on est en âge de comprendre les enfants sont à l'école on leur parle de ça.

MOI (32 :05) : D'accord.

MEDALINE (32 :05) : Donc quand il y a, quand il y a des thématiques comme ça, il faudrait que les parents viennent avec leurs enfants aussi, pas uniquement quand il y a des ateliers, des ateliers cuisine.

MOI (32 :12) : Ah d'accord. Je vois ce que je ve, je vois ce que tu veux dire,

MEDALINE (32 :14) : Tu vois ? Pas uniquement, pas uniquement ça ; je veux dire les enfants voilà, leur, leur éducation se fait aussi à travers ça. L'éducation elle se fait, elle se fait à la maison, elle se fait, voilà elle se fait à la maison, elle se fait avec des parents, avec les parents ; maaais elle se fait aussi en dehors.

MOI (32 :29) : Mmh ouais.

MEDALINE (32 :30) : Les gens qu'ils vont rencontrer, les influences qu'ils vont avoir l'éducation c'est ça aussi.

MOI (32 :34) : Du coup tu dis en fait, qu'ici, à la «Maison pour agir» déjà il faudrait faire, plus d'activités en général ou plus d'activités avec les enfants ? Fin,

MEDALINE (32 :45) : ehmmm…Moi je dirais qu'il faut faire plus d'activités et il faudrait que les enfants soient normalement inclus. Fin je veux dire quand ç, quand c, quand ça les concerne également. Tu vois quand ils sont, par exemple tu vas parler, tu vas parler bah, d'environnement, d'ecu, les enfants peuvent venir à une, à une réunion on parle, on va parler de, ehmmm fin d'ar, d'arbre, le composte par exemple, quand tu vas,

MOI (33 :06) : Ouais,

MEDALINE (33:07) : Quand tu vas laisser le composte, les enfants, on, on aurait pu avoi, les parents auraient pu emmener leurs enfants pour qu'on leur explique, c'est comme une fois tu vois on a installé, donc on explique, aux enfants ce que c'est, mais quand tu as une réunion, quand, quand on explique ce que c'est, quand le projet avance, il aurait fallu que les parents viennent aussi avec leurs enfants,

MOI (33 :24) : Ah oui !...

MEDALINE (33 :25) : Tu vois pour que les enfants entendent, pas simplement bah tiens, j'ai, j'ai emmené mon enfant parce que j'ai, je n'avais personne pour le garder. Tu vois ?

MOI (33 :33) : d'accord !

MEDALINE (33 :33) : c'est-à-dire que l'enfant vient mais il vient pour écouter.

MOI (33 :35) : *(?)*de l'éducation…

MEDALINE (33 :36) : Voilà ! Il vient pour écouter.

MOI (33 :38) : Mmh, mmh, et du coup le jour, où vous avez inauguré le composteur, vous, vous avez emmené des, des enfan, où vous avez parlé aux enfants…*(?)*

MEDALINE (33 :46) : Oui on a parlé à des enfants, il y a même des enfants qui ont, qui ont participé, àl,

MEDALINE (33 :46) : Oui on a parlé à des enfants, il y a même des enfants qui ont, qui ont participé, àl, un peu la, la, la construction, tu vois, parce que, parce que c'était, c'est plaisant. Tu vois ?

MOI (33 :54) : Ouais.

MEDALINE (33 :55) : Moi je jouais *(?)* je jouais avec des outils, des mâchant donc, voilà ça leeeee, ça les, ça les intéresse ; maaaaaissss, il faudrait aussi, voilà qu'ils soient aussi impliqués dans, dans l'amont du tra, du projet. C'est-à-dire comment est-ce qu'on mène, comment est-ce qu'on mène un projet, qu'est-ce qui va se passer, quels sont les gens qu'on va rencontrer, ehm ehmmm, voilà tu vois il faudrait que, il faudrait qu'ils connaissent tout ça, comment ça se passe ; pas uniquement « bah tiens comment j'ai construit le composte » c'est intéressant, mais tout, tout ce qui a été fait en amont, pour arriver jusqu'à ici ; il faudrait qu'ils, il faudrait qu'ils les comprennent aussi. Qu'ils soient, qu'ils soient conscients de ça.

MOI (34 :28) : Ouais.

MEDALINE (34 :30) : Donc tu vois, c'est intéressant.

MOI (34 :32) : Et tes enfants tu les a, tu ne les as jamais emmenés tes propres enfants ?

MEDALINE (34 :34) : Moi je n’ai pas d'enfants.

MOI (34 :35) : Ah d'accord.

MEDALINE (34 :36) : Moi je n’ai pas d'enfants, mais je pense que, voilà j'aiiii, c'est quelque chose que j'aurais fait c'est une démarche, parce que pour moi c'est c'est, c'est naturel. C'est uu, les éduquer c'est, c'est pour moi ça ça fait partie de ça aussi. Tu vois ?

MOI (34 :37) : mmh on a fait des ateliers deeeee, d'éducatioon, éducation populaire iciiii, dans le thème de la parentalité je me rappelleeee, ainsi que 3 4 ateliers en avril je ne sais pas si tu étais au courant, ou t'étais là, mais hammmmm, oui l'enjeu c'était hemm c'était d'avoir d'autres, d'autres modèles d'éducation, effectivement,

MEDALINE (35:07) : Oui c'est ça, voilà, exactement, moi j'avais participè à uuun atelier, sur Carco, hammm avec une association dont j'oublie le nom ; eeet, et donc on faisait, la thématique c'était les écrans ; les écrans et les enfants.

MOI (35 :22) : Ah oui ?

MEDALINE (35 :23) : Ah bah oui tu vois, et ça aussi c'est haaaahhh ; ffin c'est terrible quoi. Je veux dire les, les, aujourd'hui les enfants, je veux dire

MOI (35 :31): Il y a *(? Je ne comprends pas le mot suivant)*, une, une réductioon,

MEDALINE (35 :32) : je veux dire c'eeest, c'est, t'as le portable accroché à la main, je veux dire c'est, c'est une troisième main le portable, c'eest, c'est

MOI (35 :36) : Ouais…

MEDALINE (35 :38) : C'est terrible.

MOI (35 :38) : Ah oui tu le vois même iciii,

MEDALINE (35 :38) : C'est terrible, ah ma ouii mais c'est terrible ; je veux dire tu vois toutes ces jeunes filles qui sont là, qui ont exactement la même attitude, qui sont habillées pareilles, qui sont coiffées pareilles, qui parlent de la même façon,

MOI (35 :49) : D'accord,

MEDALINE (35 :50) : et qui emmènent le portable, et qui « vas-y que je, tac-tac-tac-tac » c'eeest, c'est terrible. Et pus tu vois tout ça influe aussi sur un comportement ; alors tu vois, ce qu'ils mangent, ce, ce qu'ils font avec leurs, leurs jouets, hh entre guillemets ; tout ça influe sur un comportement.

MOI (36 :07) : D'accord,

MEDALINE (36 :07) : Tu vois ? Eeeeeehm et ils ne sont plus connectés, avec la réalité, tout est virtuel ; tu vois, il n'y a plus de connexion sociale…Directe.

MOI (36 :12) : Mmmh, et tu penses…Ah d'accord, et tu penses que ça c'est en lien avec une…Fin, du coup, ehmm, que c'est pas bien pour l'écologie, en fait, cette tendance à l'accrochement virtuel à la réalité virtuelle àààà...Même à la mode…A une mode, de comportement, social,

MEDALINE (36 :32) : Non pas forcément parce que cccccccc, tout ça tout ça sert aussi l'écologie. Je veux dire tout ce, toute cette, cette modernité, cet, Internet les réseaux sociaux, ça sert aussi ; ça sert à l'écologie ça sert aux événements à lancer des événements, à monter des choses à faire que les gens se rencontrent, pour, construire quelques choses. C'eeest,

MOI (36 :51) : Ah d'accord ok, *(? nos voix se 'recouvrent' de nouveau mutuellement)*, pour les bonnes causes,

MEDALINE (36 :51) : C'eeest, voilà, mais, voilà ; disons, il faut il faut voilà, il faut l'utiliser à bon escient ; mais, voilà mais l *(? je ne comprends pas le mot suivant)* d'aujourd'hui elle n'est pas, ils ne sont pas dans ça. Tu vois et c'est ce que, c'est ce que je trouve dommage ; alors queeeee,

MOI (37 :06) : Tu veux dire que c'est dur pour les jeunes de, de les initier, *(? il y a nouveau des 'interférences' vocales)* à ce thème de l'écologie…

MEDALINE (37 :10) : Voilà parce que, parce que, voilà parce que, voilà parce que c'est pas ce qu'on, c'est pas ce qu'on met en avant, pour eux. On leur parle pas, on parle d'écologie mais eux écologie mot c'est un, tu vois c'est un mot qu'ils entendent ; mais je sais même pas s'ils en ont une définition précise. Tu vois, parce qu'on, c'est pas ce qu'on met en avant, pour eux.

MOI (37 :25) : Ouais,

MEDALINE (37 :25) : Tu vois ? On parle, on parle de réseaux sociaux, et puis on parle de tout tout de toutes ces bêtises que, qu'ils voient à la télé, de toutes ces bêtises qu'ils écoutent, ehmmmm tu vois ? Ils sont axés là-dessus. Alors si on leur en parlait bon, environnement, engagement, engagement, solidarité, ehm, faire des choses, proposez-nous des choses. C'est ça, je, n'attendez-pas qu'on vous dise quoi faire. Proposez-nous des choses.

MOI (37 :54) : du coup pour toi la culture écologique ça reste un peu, un peuu, comment direee, ehmmm, une culture un peu minoritaire, ou d'élite, mmh par rapport aux tendances de masse…

MEDALINE (38 :03) : Oui…Voilà, exactement je veux dire bah après je vois ce que, quand on pense, il y a encore je veux dire, il y a il y a 15-20 ans tu sais quand on parlait d'écologie, c'était, enfin pour moi

c'était très élitiste. Les gens qui, les gens qui se souciaient de leur planète, tu vois c'étaient des bourgeois les bobos les mâchant, onn, on, on ne supposait pas que, quelqu'un qui vit dans une cité peut se soucier aussi de son environnement ; ça paraissait inimaginable. Tu vois ; et aujourd'hui il y a des gens, il y a des gens il y a, bon nombre de gens qui vit dans les, dans les cités dortoirs dans les quartieeers…Populaires, qui s'en soucient. Moi j'en fais partie, donc tu vois je me soucie moi de moi, de mon environnement. Parce que c'est une question, c'est une question de bien-être. C'est c'est une question de santé. Je veux dire tu te prends pas soin de la planète, on, on va tous y passer quoi. La qualité de l'aiir, ehmmmm voilà on va développer, on va développer des, des allergies des maladies ; faut que les gens soient conscients de ça, et je pense que voilà, ils ne le sont pas tous ; ils ne le sont pas. Quand on, quand on leur dit « Écoutez, ehm ne consommez pas tel ou tel produit, on vous dit que ce n'est pas bon ; on vous démontre que c'est pas bon. » Alors les gens ils sont là ils encaissent *(?)* « ah oui oui vous avez raison c'est vrai », mais après ? Quand ils vont faire leurs courses, bah ils remplissent leur panier deee, de tous ces cochonneries.

MOI (39 :23) : Oui.

MEDALINE (39 :24) : Tu vois ?

MOI (39 :25) : Mmh, ah oui.

MEDALINE (39 :26) : alors il y a

MOI (39 :26) : *(?),* c'est plus facile que, les appliquer.

MEDALINE (39 :28) : Exactement, mais après il faut simpl, il faut simplement, voilà il faut simplement, s'y mettre quoi, et c', changer les comportements, je veux dire il y a, l'écologie mais l'écologie elle est, elle existe depuis la nuit des temps. Je veux dire, quand tu, quand tu vois nos, nos aïeux nos, nos nos nos nos grands-parents, nos arrière-grands-parents. C'est des gens qui, qui vivaient mais, qui vivaient sans plaire aujourd'hui on te, on te on te dit 'Ah ouais bah tiens, ah oui bah il a 110 ans il a 120 ans ouais, mais boooon…Moi bah, moi j'ai j'ai des parents qui ont dépassé ça ; cet âge-là, qui sont qui sont qui soont…Qui ont 125 130 ans…! Pourquoi, parce que c'est c'est des gens qui ont été nourries *(elle fait soudainement claquer ses mains quelques fois, le bruit est bien aigu)* avec des produits, avec des produits de la terre ce sont de gens qui ont eu une vie saine, qui ont travaillé, qui ont, voilà…!Ce sont des gens…Fin ce sont des gens qu'on a construit en tout caaas, on a construit l'individu, il grandit d'une façon, d'une façon saine ! Et aujourd'hui voilà toute cette facilité-là, ces produits emballés, ces produits pleins de sucre pleeins…

MOI (40 :31) : Oui oui,

MEDALINE (40 :31) : Pleins d'huile de palme, pleins deeee, pleins de hhhh *(?)* je ne sais pas trop quoi de e *(?)* je ne sais pas trop quoi…Voilà ! Donc aujourd'huiii, bah tous tous tous ces, tous ces enfants qui mangent chips et compagnie et mâchant, quand ils vont arriver à mon âge, et bah ils vont avoir des soucis à se faire quoi.

MOI (40 :46) : Mh. Du coup ce n'est pas qq, ce n'est pas qu'une question de boboos heeeeem dans le, dans le passé ; si tu diiis, parce que tu avais dit que c'était, c''était pluuu, c'était plutôt les bobos dans le passé qui faisaient ça alors que, là tu vi, tu viens de dire que c'eeest, c'est aussi les parents, fin c'est aussi une transition
(? je ne comprends pas le dernier mot, Médaline réattaque à parler, la discussion a l'air de s'enflammer encore plus, et elle s'exprime très passionnément)

MEDALINE (41 :02) : Oui aujourdssh, aujourd'hui, aujourd'hui ! Là je te parlais, là je te parlais quand il y

a, il y a, il y a peut-être 15 20 ans. Si tu veux moi quand, quand j'e, quand j'étais, voilà quand quand j'étais, quand j'étais encore étudiant, on parlait d'écologie, hemmm si tu veux moi l'écologie bon je disais oui effectivement c'est, c'est important. Mais jeee, je ne m'en souciais pas plus de ça, et puis quand, quand il y avait des associatioons, ehm qui parlaient d'écologie, heeeem c'étaient des gens tu vois c'étaient…C'étaieeeent, c'étaient des bourgeois,

MOI (41 :27) : D'accord.

MEDALINE (41 :28) : Ce qu'on appelle aujourd'hui les bobohème… « Ah oui nous avons ci nous habitons, nous habitions tel et tel endroit », tu vois c'étaient des gens, des gens…Qui vivaient bien ; qui vivaient bien.

MOI (41 :39) : et, et qui pouvaient le faire…*(?)*

MEDALINE (41 :40) : Exactement, et qui avaient les moyens aussi. Deeeeeeeeeee, bah de vivre sainement ; parce que, d'accord on te dit, d'accord l'écologie l'écologie c'est, ehhhm c'est c'est déjà, hah un environnement sain, et des produits sains à consommer. Quand tu vois ce queeeeee, ce qu'on appelle les produits bio ; baaahh les produits bio c'est pas donné quoi. On peut pas, tout le monde ne peut pas s'acheter les produits bio tous les jours ; moi personnellement je peux pas. Je ne m'achète pas, je ne m'achète pas continuellement des produits bio. Tu vois, je vais je vais m'acheter je vais m'acheter mes mes fruits mes légumes, mais je vais essentiellement aller les acheter, een en grande surface ; eet les produits en grande surface ah bah ils sont prêtés. Tu vois ? Je peux pas, je peux pas continuellement m'acheter des produits bio ; tandis que, bah voilà bah leeeeeees…Bien manger, bieeeeen…Après tu me diras après il y a, il y a des filières ce qui, ce qui se développe de plus en plus aujourd'hui, tu vois ? Avec les paniers, avec les associations qui proposent des, des paniers pour les familles, des, des produits, où où ils travaillent avec des, mh des locaux ; tu vois, on va les chercheeeer, on va al, on va on va les chercher les produits où ils sont.

MOI (42 :46) : Mmh, ces pratiques ce ce ça doit être une pratique plus économique queeee…

MEDALINE (42 :51) : Exactement…! Économique et solidaire…! Parce que les gens aussi se rencontrent là, dans ce genre de, dans ce genre de choses.

MOI (42 :58) : D'accord,

MEDALINE (42 :59) : Tu vois comme VRAC ? Voilà, en *(?)* et encore bon, je pense qu'ils ne proposent pas forcément des choses ; ce qui m'avait semblé fin je croix qu'une amie tu vois qui, qui utilisait le produit elle me disait qu'ils, ils proposaient, des choses un peu, des choses que tu peux retrouver en sur, en grande surface.

MOI (43 :13) : Ah oui ?

MEDALINE (43 :14) : Bref, moi j'aiii, je n'ai jamais acheté chez eux ; maiiiiis, voilà tu peux retrouver des, des des jus faits maison, deeees choses comme ça, ehmmmm...Fin je ne sais pas des légumes, des, tu vois je me dis ; c'est force, la nourriture qu'ooon, qu'on va me proposer, moi je pars du principe qu'elle est forcément plus saine que celle que je vais trouver en grande surface. Est-ce que j'ai tort est-ce que j'ai raison je ne sais pas.

MOI (43 :35) : Mh-mh. Et l,

MEDALINE (43 :35) : Mais

MOI (43 :36) : Ouais.

MEDALINE (43 :37) : Mais, il y a il y a, voilà il y a ce, il y a ce,il y a ceeeee, il y a cet état de fait, et puis aussi bah, pour les, comment dire ; ehmmm…Le fait tu vois d'acheter, d'acheter en gros il y a *(? Je ne comprends pas le mot suivant)*, l'économie. Laaaaa, c'est une question aussi tu vois, de de budget. Parce que bon bah les, voilààà, leees, les familles ne sont pas riches, fin les familles ; même les gens célibataires ha, ce n'est pas…On pense toujours aux familles mais tu sais bon, les les gens céliba, qui sont célibataires la vie n'est pas forcément plus, plus simple ha. Elle n'est pas forcément plus simple eeeeeet…Voilà. Donc, maiiiis, hmm…Mais je me dis voilà, il y a de plus en plus d'associations qui se développent à ce niveau-là ; et je me diss ça ça cccc'est sympa. Ça c'est bien.

MOI (44 :19) : Mmmh, hsh sans que ce soit *(?)*,

MEDALINE (44 :21) : Voilà, exactement.

MOI (44 :22) : Et les pratiques en VRAC par ex, à ton a, à ton av quand t, quand t'étais, quand t'étais jeune ça se faisait déjà ? C'est une pratiqueee, c'est, c'est une pratique ancestrale, *(?)*

MEDALINE (44 :29) : Bah oui forcément, tu sais, forcément, dans fin, dans les campagnes moi quand je vois, quand je vois chez moi, *(?)* quand mes parents me racontaient, quand ils étaient petits, quand tu vois des choses comme ça, c'est c'est des choses qui, qui se pratiquaient. Tu vois, t'allais rendre service, les gens n'avaient pas de sous, bah qu'est-ce qui, qu'est-ce qui te bah ils te donnaient, ils te donnaient un, bah voilà, un panier « tiens je te donne ci tu me fais ça », tu vois il y avait cet échange ; il y avait cet échange, et ça c'est, c'est naturel, et aujourd'hui, ah bah aujourd'hui on revient à ça. *(Pour une seconde elle tambourine sur la table)* Donc c'est très bien. C'est très bien,

MOI (45 :00) : mmh, mh, mh, et le glanage aussi les pratiques…Comme le glanage, dddes invendus du marchée…Ca t'est pas fin ça se faisait aussi dans le passé ? Dans la…Dans le passé, du...*(?)*

MEDALINE (45 :12) : Ehmm...ça, ça je ne sais pas mais ça après je pense que c'est peut-être quelques choses qui se sont développés, ehm...Bah à cause dee,

MOI (45 :20) : du gaspillage ? Non, pas…

MEDALINE (45 :21) : Pas forcément du gaspillage mais à cause d'unnn...D'une, d'une nécessité, une nécessité de vie, tu vois ; t'as des gens, quand quand tu vois que ds gens, des gens travaillent…Et queeeeee, bah ils n'y arrivent pas quoi. Ils n'y arrivent pas donc il faut aller, il faut aller faire bah il faut aller faire les poubelles du supermarché, ou alors après le marché ttu on te donne, moi je pense que c'est, c'est quelque chose qui s'est dével, qui s'est développé à cause de ça, à cause de cette, tu vois de cette précarité. De cette précarité qui arrive. Donc je, je croix que c'est quelque chose qui s'est développé, mais c'est peut-être quelque chose aussi qui existaiit, il y a, mais en tout caaas, peu peu *(? Je ne comprends pas bien les mots suivants)* petit je n'ai pas le souvenir de ça. Je n'ai pas le souvenir de ça eeeet, mon papa faisait le marché ah, faisait le truc mais…Aprèèès, tu vois que, que les gens, passent enfin au marché, ils se disent « Tiens on peut on peut trouver ça et puis je prends ci », j'aiiiii, j'ai pas le souvenir de ça. Mais tu vois aujourd'hui tu trouves, il y a des gens qui, qui font ça.

MOI (46 :19) : Par exemple ici à la «Maison pour agir» on l'a fait ; on l'a fait une fois, deux fois max pourrr, pour montrer la, la pratique lors de, de l'atelier de gaspillage alimentaire parce que c'était, c'était *(? nos voix se chevauchent encore*),

MEDALINE (46 :31) : Ah oui c'est faux ! Je veux dire c'est, c'est faux ce que tu, attends, moi j'avais j'avais regardé il y a quelques temps une ; bah une famille, ehmmmm qui fonctionnait comme ça. Bah ils s'en

sortaient grâce à ça.

MOI (46 :43) : Ah oui,

MEDALINE (46 :43) : Il faut, faut voir le gaspillage quand même qu'il y a, mais ramasser des, des produits des fruits des légumes qui, qui étaient, qui étaient sains quoi. Tu vois, qui étaient sains, même, même des, des vêtements, des vêtements, les gens jettent des vêtements, qu'on peut, qui sont portables, qui qu'on peut porter, qui soont, ce gaspillage-là c'est, c'est dément quoi, et ça ça te…Fin ça ça ça effraie ça met en colère quand même, parce que tutu te dis Punaise. Tous ces gens-là qui sont…Mais qui qui ne, qui ne qui ne demanderaient voilà une, une une pomme ça, une pomme ça ça leur suffirait.

MOI (47 :16) : Mmh, et tu dis finalement que, c'est les pauvres qui font ça plutôt, que les que les riches ou les, les gens, *(? Il y a de nouveau une 'interférence' vocale)* l'écologie…

MEDALINE (47 :23) : Bah écoute je pense que de toute façon c'est forcément des, des gens, au revenu modeste, ah qui vont aller, qui vont aller les glaner, après…L'intérêt de quelqu'un qui, jeune qui ah, qui vit confortablement, aller glaner, si c'est pas pour le fun je ne vois pas pourquoi

MOI (47 :36) : Mmh, bien sûr,

MEDALINE (47 :38) : Tu vois, ah bah tiens aller glaner ça peut être, ça peut être drôle. Il y en a quatre ah, tu sais hhhh je sais pas…! Mais bon il y a de plus en plus de familles qui font ça quoi. Voilà, tu vois les poubelles de supermarchééé…Voilà. Et encore tu voiiis…Logiquement, quand quand ils, quand ils jettent, leurs déchets, ils sont censés tu sais mettre de l'eau de la javel, sur les, sur les produits. Tu sais quelques fois les produits qui sont, tu vois qui sont périmés. Eeet leees produits ont une date de péremption, mais bon, ce n’est pas la date près, un produit qui va être périmé on te dit qu'il est périmé aujourd'hui, je veux dire s'il a été conservé convenablement, tu peux le conserver encore, dans les, lees, les les dix jours à venir quoi.

MOI (48 :17) : Oui.

MEDALINE (48 :18) : bah, les gens normalement ils doivent mettre de la javel ils doivent ouvrir les produits, et mettre de la javel dedans,

MOI (48 :23) : c'est quoi la javel ?

MEDALINE (48 :25) : la javelllll, le truc toxique-là, que tu achètes pour nettoyer, pour purifier ; mh voilà tu vois donc ils mettent de la javel justement pour éviter que les gens, ne prennent ; ne les prennent, et c'est pour éviter soi-disant qu'ils s'empoisonnent.

MOI (48 :36) : Ah ouais ?

MEDALINE (48 :37) : Une hypocrisie, t'imagines ? C'est, c'est terrible quand même. Ah oui on met de, on met la javel parce que si les gens prennent un produit, et qu'ils le consomment, et qu'ils s'empoisonnent, ah bah tu comprends c'est la grande surface qui est responsable. C'est, c'est assez minable comme argument.

MOI (48 :51) : D'accord, mmh,

MEDALINE (48 :52) : Voilà ; alors quand, quand tu jettes quatre, quatre pots de yaourts, qui peuvent être mangées…Ehmm fin qui sont, qui sont soi-disant périmés aujourd'hui, mais qui peuvent être consommables demain, je ne comprends pas quoi. Et surtout que si tu veux, le pire c'est que tu as à

côté de ça tu as encore un autre marché qui se développe, parce que tu as, tu trouves des grandes surfaces…Een, en tout cas grandes surfaces, deeees, deees, des locaux, où, mmh on vend ce genre de produits, tu sais les produits qui arrivent à, à date de péremption. Ah bah t'as, on va te les vendre. Et tu vas les acheter ! C'est dingue quand-même. Tu vois ? ils vendent voilàà, tout tout ce qui est, tout ce qui aaaaa, une semaine ou même, lees dates de péremption sont dépassées. Ah bas tu vas dans certains, dans certains, dans certains locaux, dans certains locales, et tu trouves ces produits et tu les achètes mais tu vois, à moindre prix quoi.

MOI (49 :40) : ah oui ?

MEDALINE (49 :41) : Bon quatre quatre quatre yaourts tu vas les payer peut-être, 40 centimes, parce que la date la date la date est dépassée.

MOI (49 :47) : D'accord donc il y a carrément des établissements,

MEDALINE (49 :49) : Exactement,

MOI (49 :49) : qui vendent, qui vendent, *(?)*

MEDALINE (49 :51) : qui *(?)*ça ; et moi ça par contre je trouve ça, je trouve ça…Fin je ne sais pas ça me choque ça. Ça, ça me choque.

MOI (49 :56) : mh, bah au sens positif, ou négatif ?

MEDALINE (49 :59) : Négatif ; moi ça me choque. On va dire bah tiens, voilà bah tu sais, le produit est bientôt, périmé, ah bah tenez, alors que les, les grandes surfaces les jettent, alors je ne sais pas je ne sais pas comment ils se débrouillent, ils en ont donné une partie à ces, à ces jeunes qui vont les revendre, et puis le reste ils les jettent. Alors que si si tu les, si tu les mets-là je sais pas tu peux les mettre-là à disposition des gens, dis voilà, ça arrive à péremption, tenez prenez…!

MOI (50 :24) ; hm d'accord,

MEDALINE (50 :25) : on, on pourrait faire ça aussi.

MOI (50 :25) : d'accord, ba

MEDALINE (50 :26) : Mais, on, on fait payer des produits qui s, qui vont, qui sont censés être, moisis dans, deux ou trois jours

MOI (50 :33) : Ah oui,

MEDALINE (50 :34) : c'est malsain quand même. Moi moi je trouve ça malsain.

MOI (50 :36) : Oui oui. Alors que, on pourrait les donner simplement,

MEDALINE (50 :39) : Voilà, tenez-le voilà c'est, c'est périmé aujourd'hui c'est périméé…Bahhhh, prenez-le ! Prenez-le je vous le donne ; d, voilà, mais tu, tu avaiis, tu trouves tu trouves dees, voilà deees, moi je n’appelle pas ça des supermarchés ha ! Ce sont des, ce sont dees, voilà des, des locaux, où tu trouves des produits qui, arrivent à, date de péremption. Et on te les vend à moindre cout, mais on te les vend quand-même. Donc, tiens, moi ça me ça ça ça m ; tenez les pauvres. Moi tu vois ça m, ça me, cccc'est ce que ça m'évoque. Tenez les pauvres ; vous ne, vous ne, vous n'avez droit que à ça. Moi personnellement ce n’est pas quelque chose que je ferais tu vois ; et, je suis je ne serais pas sûre (?) ;

mais ce n’est pas quelque chose que je ferais. Voilà,

MOI (51 :22) : Tu ferais, tu ne ferais pas quoi, fin, ?

MEDALINE (51 :23) : Bah aller, aller dans un, dans un bon coin où on te vend on te propose des produits à, à date de péremption, immédiate quoi. Je veux dire tu vas, tu vas aller et puis bo la date de péremption pour un yaourt, et bah ce n’est pas du lait, tu vas acheter quatre quatre yaourts, qui, qui sont, qui sont périmés aujourd'hui, et tu vas aller payer 40 centimes. Bon tu vas payer moins cher si tu allais dans dans une grande surface classique, mais, tu enfin on va te demander quand même. Alors que ce sont soi-disant des produits, que tu ne peux plus consommer. Tu vois un peu le, le paradoxe ?

MOI (51 :53) : Oui oui, oui oui oui.

MEDALINE (51 :55) : donc voilà, donc moi je dis, moi je dis non, ça c'eest, je trouve ça très humiliant. Je trouve ça très humiliant. Alors que c'est des produits voilà bah, siiii s, ce qu'il prouve que le produit il est encore consommable, tu vois ?

MOI (52 :08) : ou alors, *(? nos voix se chevauchent de nouveau)*,

MEDALINE (52 :09) : quand quand tu le jettes, le produit est encore consommable parce que tu le vends ; c'est qu'il est encore consommable.

MOI (52 :13) : mmh, alors qu'on dise *(? Ici je brouille mes mots)*, d'accord, ok.

MEDALINE (52 :17) : Tu vois ?

MOI (52 :18) : Alors qu'on dit…Que c'est plus, que ce n'est plus consommable.

MEDALINE (52 :20) : Exactement, alors que les grandes surfaces disent qu'ils les jettent, parce qu’ils te mettent la javel dessus, parce que ce n’est pas consommable il ne faudrait pas que vous vous empoisonniez. C'eeest, tu vois, tu vois cette hypocrisie, cette incohérence ?

MOI (52 :30) : Ouais…

MEDALINE (52 :32) :…Tenez les pauvres. Moi c'est, moi c'est ça ça me, c'est ce que ça m'évoque.

MOI (52 :36) : D'accord, mmh. Tchhhhh, mh-mh ; régime de consommation deeeeeee, deeeee…

MEDALINE (52 :44) Non mais c'est ça tu vois p, c'est deeee…

MOI (52 :45) : qui leur fait faire profit.

MEDALINE (52 :47) : voilà c'est ça puis cccette, cette consommation je veux dire cette, surconsommation ; c'eeest, c'est dément quoi. Q, quand tu arrives àà, quand tu arrives à jeter de la nourriture ; c'est qu'il y en a trop. C'est qu'il y en a trop, c'est cc, c'est c, que tu produis trop. Il faut produire en fonction de ce que les gens consomment. Si tu jettes de la nourriture c'est que tu produis trop.

MOI (53 :11) : Mh ; c'est le gasp, je sais que c'est le gaspillage,

MEDALINE (53 :14) : Bah c'est le gaspillage

MOI (53 :14) : …Symptôme, symptôme de la richesse, de l'abondance.

MEDALINE (53 :17) : Voilà, exactement. Mais après ça c'est une question haah tous les lobbys tous les mâchant ; et moi c'eeest, mon c'est mon, fffffhh…On est dans un truc il y a des t'as, t'as des en, t'as des enjeux financiers mais déments quoi, c'eeest…Alors que de tout ce qu'on veut c'est manger, c'est manger des produits sains quoi. M-moi je veux manger correctement ; j'ai grossi à moon, à mes radis à meees, hh-hh à mes fruits, qui ont été, cultivés sur une terre saine ; j'ai grossi de manger ce genre de choses. Tu vois ce n'est pas, il n'y a pas de raisons que ce soit réservé à une, à une élite.

MOI (53 :51) : oui. Mh.

MEDALINE (53 :54) : c'est ça,

MOI (53 :55) : pp, peut-être, la réalité en ville c'est ça, plutôt que la campagne je ne sais pas, si tu vois une différence…Ehmm,

MEDALINE (54:00): baah-aaaaaa

MOI (54 :02) : dans ce sens parlant, de la ville et la campagne.

MEDALINE (54:05) : bah la campagne c'est, ce qu'il y a c'est que déjà tu produis, tu produis tes légumes donc c'est bien tu vois ; quand tuuuuu, quand tu as ton jardin, tu fais tu fais, parce qu'il y a des gens qui sont totalement, je veux dire qui sont totalement, je veux diree, autonomes, qui ne vont jamais au supermarché ; ils ont tout, ils oont, ils cultivent leur terre ils ont, ils ont leurs légumes ils ont, ils vont jamais au supermarché, tu vois ?, ils font, ils font leur truc eux-mêmes, et moi je trouve ça génial quoi.

MOI (54 :29) : C'est *(ou « même si » ?)* avec, la culture intensive…

MEDALINE (54 :30) : Exactement ! Et je me diiiiis, voilà, n fffh..., Si, si tout le monde, pouvait arriver à ça, mais on vivrait…On vivrait dans, dans un monde d'(? *je ne comprends pas le mot suivant)* t'imagines ? Chacun a son bout de, a son petit bout de terre où il peut faire pousser ses légumes, ses fruits…Après, des fruits des légumes et des fruits que tu peux partager, qu'on peeuuut, tu vois, qu'on peut partager, qu'on peut échanger, qu'on peuttt...Tu vois ? T'as plus besoin, voilà t'as t'as des gens qui ne vont pas, qui ne vont pas du tout au supermarché. Qui, qui n'y vont plus. Même pour *(?)* s'acheter les produiits, les produiits…Les produits, les produits de, les produits de soin, les produits d'hygiène, les produits, de la maison, parce qu'ils font tout eux-mêmes. Parce que cccccccc'est ça le truc, on se dit que tout n'est pas à portée de main, on peut faire les choses soi-même.

MOI (55 :16) : Et là tu parles de la campagne en général ou de c, de zones précises de la campagne, dans les environs d'iciii, ou…Je sais pas…

MEDALINE (55 :21) : Ahh, pas forcément parce que les gens qui vivent à la campagne je pense qu'ils vont faire leurs courses et qu'ils achètent leurs produiits…Ha ils achètent leurs produits vaisselle, ils achètent leurs, mais je pense que c'est peut-être, c'est peut-être quelque chose quii, qui peut-être se développe davantage à la campagne tu vois. A la campagne bah voilà t'as t'as de la terre t'as, ah bah il est facile de faiire…Tu vois de faire ton compost, même si tu fais un compost…Sauvage. Tu vois ?, t'as un petit bout de jardin hoop tu vas jeter tees, tes pelures de fruits de légumes, et puis bon baaaah, tu laisses la nature faire son œuvre. Tu vois, je pense que c'est plus propice.

MOI (55 :52) : Ouais…Mhh

MEDALINE (55 :54) : …Que dans, que, qu'à la ville, où au sein, au sein, au sein d'un quartier

MOI (55 :57) : mmh…Mh. D'accord, voouuus, eeet, dans ce sens Vaulx-en-Velin tu penses que c'est, fin, par rapport à Lyon déjà, Lyon dans sa globalité Lyon centre Vaulx-en-Velin c'est un peu à part ? Fin c'est un peuu…A la, même si c'est la ville, c'est c'est une partie de la ville qui peut être privilégiée pour faire ça, plutôt que d'autre dans d'autres endroits de Lyon…? Genre,

MEDALINE (56 :18) : hammam oui parce que,

MOI (56 :18) : *(?)*,

MEDALINE (56 :19) : oui parce que, parce que on a quand-même, on a quand-même des mmmmh, on a quand-même des terrains tu vois, sur Vaulx-en-Velin, il y a des terrains où, où tu trouves des

MOI (56 :27) : Il y a des compost, il y a plusieurs composteurs.

MEDALINE (56 :28) : qui s, oui il y a des, il y a déjà plusieurs composteurs sur Vaulx-en-Velin,

MOI (56 :29) : Ouais.

MEDALINE (56 :31) : …Et puis même tu vois il y a des, il y a des terrains où tu peux cultiver, des choses. Tu vois, même des gens, qui mettent, ehmmm, quiii…Qui mettent leur terrain à disposition. Après je sais pas si il y aaaa…Y aaaa, il y a un échange, tu vois deee...Si si il y a un échange le…Fin s'il y a rentabilité pour celui qui met son, son jardin à disposition, mais tu sais on parle déjà de ce qu'on appelle les jardins solidaires. Tuuu, quelqu'un, quelqu'un propose sa parcelle de terrain, et puis tu fais pousser ce que tu, ce ce ce dont tu as envie ; tu fais pousser ton, tu fais pousser tes légumes, tu fais pousser tes, tes plaaantes, tu vois, ça aussi çaaaa, ça existe sur Vaulx-en-Velin çaaa, ça se développe.

MOI (57 :10) : ah oui on le fait en communauté ? On le fait en communauté familiale ?

MEDALINE (57 :11) : oui ; ouais.

MOI (57 :13) : comme la parcelle qui est, qui est à côté du composteur…

MEDALINE (57 :17) : Exactement…!, voilà ; il y a ça il y en a une aussi, du coté, emmh je connais pas bien ce quartier ; mais pas très loin de l'espace Carco. Il y aaaaa, je croix que c'est lee, c'est le Centre, social, ehm du grand Vire, quiii, qui en a la possession. Il y a, il y a do il y a deux ans, ehmm *(?)* du coup je ne suis pas retournée, donc ils ont aménagé leee, ils ont aménagé la, la petite parcelle, et si tu veux en fait c'est une parcelle, qui est, en en tout cas elle n'y était pas, quand j'avais été à la réunion d'information, c'est c'est une parcelle, qui souhaitait que les, que les habitants s'approprient. C 'est-à-dire que si tu as envie de, de faire quelques choses un, un petit événement où, tu vas demander les clés, et tu occupes le terrain et tu fais ce que, ce que t'as envie de faire.

MOI (57 :58) : Ouais, et ça fonctionne…?

MEDALINE (58 :00) : bah écoute je ne sais pas, parce que moi du coup je n'ai pas suivi le projet. Mais en tout cas, quand on a expliqué, c 'était comme ça, et à côté de ça, de ces parcelles, tu avais d'autres parcelles qui étaient, où tu pouvais cultiver, tu pouvais cultiver tes fruits, tes légumes, des choses comme ça. Faire pousser tes plantes tes fleurs…Tu vois ; ce qu'on appelle voilà, des jardins partagés, tu as des gens aussi voilà, peut-être, qui ont des maisons, qui ont des maisons qui du terrain, et qui proposent leurs parcelles, pour que les gens, par exemple comme moi qui n'en ont pas, et qui aimons, qui aimons peut-être jardiner ouuuu…Ou faire pouss, faire pousser diff, différentes choses, occupent l'espace et fait pousser, font pousser, des fruits et des légumes.

MOI (58 :39) : Cool, cool et…

MEDALINE (58 :39) : tu vois, et ça se développe sur Vaulx-en-Velin. Parce que, on a des zones propices à ça. Il y a des zones pro, propices à ça, parce que tu sais, sur Vaulx-en-Velin, je veux dire c'était la campagne ah, pendant un moment ; c'était, c'était la campagne, ah ! Avant, avant que toutes ces cités ne poussent ne…Vaulx-en-Velin c'était c'était la campagne ah !

MOI (58 :57) : Il y a combien de, il y a combien de temps ?

MEDALINE (58 :58) : ehmm je ne sais pas, ff, ff, après je, je ne veux pas je veux pas te dire des bêtises. Ouais mais, c'était voilà des des points, début de, ff XVIIIème XIXème je ne sais pas tu vois. Vaulx-en-Velin c'était la campagne ; c'était la campagne. Et d'ailleurs bon ce quiiii, ce qui représentait Vaulx-en-Velin c'était le cardon. Je ne sais pas si tu connais,

MOI (59 :22) : le carbone ?

MEDALINE (59 :23) : tu sais ça ressemble un peu, je trouve que ça ressemble un peuuu aux, aux blettes. Tu connais les blettes c'est c'est c'est, c'est une racine. Eeeeeeeet, et doncccc, le cardon, bah le cardon c'est propre à Vaulx-en-Velin. Tu vois ?

MOI (59 :36) : Ah d'accord…

MEDALINE (59 :38) : Non je croix qu'il y a une fête je croix qu'il y a une fête du cardon, je croix qu'il y a une fête du cardon sur, sur Vaulx-en-Velin,

MOI (59 :41) : Ah oui ?

MEDALINE (59 :42) : Et c'est vraiment propre, à Vaulx-en-Velin le cardon. C'est propre à Vaulx-en-Velin.

MOI (59 :48) : Parce que ça symbolise quoi *?,* c'eeest *(?)*le, le travail rural,

MEDALINE (59:49) : Bah écoute je sais pas ; peut-être je sais pas, après bah l'histoire je la connais pas vraiment, c'est peut-être…Hhhhhffff peut-être tu sais peut-être pendant la guerre aussi, si il y a des choses que t, que tu fin, que tu consommais parce qu'il y avait, il y avait plus rien d'autre tu vois, donc on consom, on consommait les mêmes produits les mêmes produits de la terre les jeunes produits de, comme le topinambour, on a, les gens ont beaucoup consommé de, topinambour pendant la guerre. Tu vois ?

MOI (1 :00 :13) : C'est quoi ?, c'est

MEDALINE (1 :00 :16) : Topinambour c'est, c'est une espèce deeeeeee…Comment dire ce n'est pas, ce n'est pas, c'est une racine aussi. C'est une racine, eeeet pendant, pendant la guerre tu vois bah les gens les gens se nourrissaient, se nourrissaient, beaucoup de topinambour.

MOI (1 :00 :26) : Ah oui,

MEDALINE (1 :00 :26) : et c'est, regarde, aujourd'hui le topinambour, bah va demander à un enfant, je sais pas ce que c'est le topinambour. Tu vois ? Et tu vois c'est c'est des légumes tu vois qu'il faudrait, tu vois il faudrait…Fin les remettre fin moi je trouve pas de topinambour quand je vais faire, mes courses, en grande surface. Je n'aurai pas de topinambour.

MOI (1 :00 :43) : Hhhhff, alors qu'ils sont, peut-être bénéfiques…

MEDALINE (1 :00 :48) : exactement, voilà, exactement !

MOI (1 :00 :52) : Ouais…D'accord,

MEDALINE (1 :00 :54) : Tu vois c'est ça c'est toutes ces in, toutes ces incohérences il y a donc tu veux faire des choses, mais à côté de ça c'est difficile de changeeer, puiiiis…Et tu te dis oui oui mais boon…

MOI (1 :01 :02) : Parce qu'il y a des choses qui se perdent, il y a des choses qui se...*(? je ne comprends pas la suite)*

MEDALINE (1 :01 :05) : Exactement, cc', exactement c'est tout ce qui s'est, tout ce qui s'est perdu,

MOI (1 :01 :07) : Ce n'est pas p *(les mots suivants s'effondrent dans les courants de l'échange)*

MEDALINE (1 :01 :07) : A cause de, de cette, tu vois de cette, facilité qu'on apporte aux gens ; mais une, une facilité qui nuit, qui nuit à l'environnement et qui, et qui nous nuit aussi.

MOI (1 :01 :17) : Ouais,

MEDALINE (1 :01 :18) : Voilà, parce qu'après on s'habitue à tout ça ; on s'habitue, on s'habitue à tous, à tous ces produits. On s'habitue à tout ça eeeeeet…Bah après tu dis 'Bah, pour, pourquoi t'es malade alors ouaiiiis, t'es malade mais dans l'entre-temps t'as consommé telles et telles choses, pendaaaaant…Voilà. C'est tout ça aussi. On s'empoisonne petit, petit-à-petit et c'est ça, il faut, faut que les parents, faut que les parents, voilà comprennent ça.

MOI (1:01:40) : Mouaissss, mmm disons, en parlant, à plusieurs habitaants, ddddes quartiers, en fait…Hhm Ils m'ont diit, bah ils m'ont dit 'Il faut comprendre deux choses', d'd'abord que, pour eux en fait l'écologie c'est pas, bah c'est pas leur priorité, notamment en raison de leurs problèmes, primaires de, de, deeeeee précarité en fait, du coup, c'est comme en fait si eux, écologie ils ils la voient au prisme de lee, de leurs besoins économiques d'abord, tu vois c'eeeest, l'effet de, sur, fin surtout pour les *(?)*, moi j'ai, j'ai parlé *(?)* aussi; le fait de devoir résoudre leurs problèmes dans ce sens, lll,l, leurs soucis économiques, quii les empoisonnent au quotidien.

MEDALINE (1 :02 :19) : Voilà, si tu veux voilà ce n'est pas, voilà, c'est ce n'est pas, ce n'est pas une priorité si tu veux voilà, parce que, il y a aussi un, ouais qui fait qu'il y a un quotidien, il y a un quotidien quiiii, qui fait que dans bah dans lequel on eest, bah on n'est pas heureux. Les gens ne sont pas heureux les gens se, se débattent dans, dans différentes, dans différentes problématiques, et si tu veux bah après toi t'arrives là avec tout « Ah bah regardez ce, ce que, ce qu'on préfère pour le quartier ce serait bien si les gens savent passer au-dessus quoi ».

MOI (1 :02 :44) : Oui.

MEDALINE (1 :02 :45) : Si tu veux…Je veux dire, même si, ils pensent que le, le projet est intéressant, que ça peut-être…Mais ils ont ils ont d'autres chats à fouetter quoi. Tu vois ?

MOI (1 :02 :54) : Ouais,

MEDALINE (1 :02 :56) : Ce n'est pas une priorité pour eux.

MOI (1 :02 :58) : Ouais,

MEDALINE (1 :02 :59) : Parce qu'il y a ce quotidien quiiii, qui n'est qui n'est pas simple et qui, dont dont il faut s'occuper.

MOI (1 :03 :03) : Ouais. Et *(?)* à la question de la pauvreté, deeeeeee, je ne sais pas, peut-être de la différence de…Situation de vie, deeee…De normes sociales, de

MEDALINE (1 :03:12) : Bah oui si tu veux voilà, quand voilà, quand quaaaand…Voilà donc tuuuu, on te dit Ouais te, ton souci de ton, de t, de ton environnement, mais en tout cas il faut le faire ! Il faut le faire il faut en parler, parce que je veux dire même si tu es eeeeeen, dans une, dans, dans des difficultés quiiii, hm voilà, qui sooont, hhhhhhh qui sont qui sont pas simples ça, rien ne t'empêche deeee, fin rien ne t'empêche de de respecter ton environnement je veux dire ton bout de papier tu tu peux toujours le mettre à la poubelle, c'est pas parce que t'as des problèmes que ton bout de papier il est normal que tu le jette par terre quoi !…C'eest,

MOI (1 :03 :45) : effectivement ça, ça fait transition avec la, la, l'autre mmmmmheeeeh les autres paroles les autres paroles d'autres habitants en fait ils m'ont dit ehmmmm effectivement que le tri, ils ils le font déjà tous seuls, ou en famille, et qu'ils savent déjà comment, comment mieux s'alimenter, mais c'est juste en fait qu'ils n'ont paaaaas, *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* ou l'intérêt, ehm pour venir à la «Maison pour agir» pour découvrir, comment le faire ici, ou dans d'autres, avec d'autres personnes en fait. Ça c'est la, ehm c'est le deuxième retour que j'ai de ces personnes, voilà.

MEDALINE (1 :04 :16) : mh-mh ; bah ils te disent qu'ils n'ont pas le temps, mais moi moi quand ils disent qu'ils n'ont pas le temps c'est qu'ils n'ont pas l'envie. Moi j'entends surtout que je n'ai pas envie.

MOI (1 :04 :23) : Ah oui tu penses que c'est

MEDALINE (1 :04 :23) : bah oui,

MOI (1 :04 :24) : C'est plutôt l'envie *(? nos voix s'entremêlent de nouveau)*

MEDALINE (1 :04 :25) : Je n'ai pas le temps ; bb écoute bah tu, tu fais, tu fais déjà ton tri chez toi, tant mieux ! Tant mieux, tu fais le tri, t'arrives à faire, t'arrives à faire le trii, bah tant mieux ! Maiiiis…Quand quand les gens évoquent le, le temps, ne pas avoir le temps de venir ne serait-ce que te renseigner, ne serait-ce que, moi j'entends « Je n'ai pas, je n'ai pas envie ».

MOI (1 :04 :43) : Mh…Ce n'est pas *(?)*

MEDALINE (1 :04 :45) : Ce n'est pas une question de temps c'est une question d'envie. Mais après voilà c'eeeest…Siii, les les gens font déjà un tri, et bah si ça peut se désencombrer bah on met, voilà des poubelles il y a des choses que l'on jette, mais il y a des choses si tu veux qui soont…Fin je veux dire que tu peux regarder quoi, qui sont utiles aussi.

MOI (1 :05 :05) : oui…Et tu penses que, les les gens qui disent ça, hmmm ils disent le vrai ou pas ? Fiiin, les gens qui, auhh…Parce que, en fait j'aiii, pu rencontrer ces gens lors deee, lors de missions de sensibilisation parce que à Anciela fin, même à la «Maison pour agir» on fait ça, on vaa, faire du porte-à-porte ou du tractage, du coup on parle avec les, avec ces gens, dans ces situations-là, tout le monde dit ça, mais tu penses qu'ils disent, le vrai ou ça sonne comme une excuse, ?, pour ne paas, fiin, pour, pour se débarrasser de toi pour ne pas

MEDALINE (1 :05 :36) : Moi, moi je pense qu'il y a peut-être, il y a peut-être les deux, il y a peut-être les deux, mais moi je pense que c'est surtout une excuse quoi c'est une excuse. Pour dire que voilà « oui oui c'est très bien ce que vous faites mais, ça ne m'intéresse pas quoi ». Les gens ils ne vont pas te dire

que ça ne les intéresse pas ils vont te dire qu'ils n'ont pas le temps. Mais quand tu dis « T'as pas le temps », c'c', ça c',c',c' ça t'intéresse pas. C'est ça ne t'intéresse pas. Voilà après

MOI (1 :05 :58) : pourquoi, pourquoi c'est en raison deeeee ce qu'on a dit tout à l'heure, de de de la précarité qui est à la base *(?)*,

MEDALINE (1:06 :04) : oui c'est une voilà, c'est c'est c'est un moment voilà tu tu, tu vas, tu vas bien parler à des gens, quelques choses qu'ils n'ont absolument pas en tête, quelques choses auxquelles ils ne pensent pas au quotidien, et voilà ils, ils se, et certains je veux dire sont dans des problématiquees…Eeeh, eeh sociaux, culturels et je ne sais trop quoiii…Pénibles, et toi tu arrives là, bah déterminé « Ah bah vous savez l'écologie c'est ccc, oui oui oui c'est très bien c'est très bien.. ». Les gens ils vont pas t'écouter, ça, ça les intéresse pas. Et je pense que voilà, pourrr…Pour leur parler de ça et aborder le problème, il, il faut le faire autrement. Ce n'est pas en allant taper, taper aux portes aux gens et en leur, en venant leur parler « Ah vous saveez, écologie mâchant ». Les gens ils vont pas, ils vont pas, ils vont pas te répondre alors déjà ceux qui t'ouvrent la porte c'est déjà pas mal.

MOI (1 :06 :52) : Ouais…

MEDALINE (1:06 :53): Mais t'en as, t'en as *(?)* ouvrir la porte qui ne vont pas ouvrir la porte parce que voilà, ils les tient *(?je ne suis pas sûr de ces mots « les tient »)*, les représentants *(? je ne suis pas sûr du mot « représentants »)* moi j'ai pas le temps, voilà ; ehm, voilà tu tu vois moi je trouve que, par, parler de ça c'est, c'est, en tout cas de cette façon-là, c'est pas, c'est pas une façon, pour aborder les gens ; pour leur devoir venir à leur parler de ça.

MOI (1 :07 :12) : Et tu as d'autres idées ? Fin,

MEDALINE (1 :07 :13) : bah les, les autres idées si tu veux

MOI (1 :07 :14) : toi tu vois, par exemple tu fais d'une, d'une autre manière ?

MEDALINE (1 :07 :18) : bah si tu veux après, le truc c'est dee, c'est c'est de venir, parler aux gens de, pas forcément créer des événements mais de, de proposer des rencontres. Tu vois, simplement occuper une place. Occuper une place, et je veux dire…Ehmm, amener les gens, amener les gens à toi, avec ce qui va, ce qui va forcément les séduire. Les gens qu'est-ce qu'ils aiment, les gens ils, les gens ils aiment boire et manger.

MOI (1 :07 :43) : D'accord,

MEDALINE (1 :07 :44) : tu vois, ils aiment boire et manger. Tu occupes une petite place, tu prends une petite tarte tu mets de petits gâteaux, tu mets na-na-naa, ah alors déjà les enfants ils vont être là, hahha-ha, les enfants arrivent, ah les enfants ils vont, les parents aussi « Ah tiens qu'est-ce qui se passe » …Et là tu as tu as tu aas tu as*(?)*les gens, et tu leur expliques.

MOI (1 :08 :00) : D'accord, même si

MEDALINE (1 :08 :01) : On s'assoit, comme, comme ce que l'on fait là… ! C'est totalement informel. Voilà !

MOI (1 :08 :07) : Même si ce n'est pas forcément de la nourriture écologique. *(?)*

MEDALINE (1 :08 :08) : Moi j'aurais tendance déjà, à faire mon, mon gâteau ahhhh-hhh si c'est, mais après, voilà, tu pro, tu proposes, et puis *(? Je ne comprends pas bien les mots suivants)* proposer des

choses qui qui vont être en cohérence avec ce ce dont tu parles. Tu vois ? Des des des des choses que tu auras fait maison et en général c'est ce qui se passe. Quand tu organises, les gens prennent le temps, de préparer quelques choses *(un téléphone portable est en train de vibrer depuis une poignée de secondes)* quand, quand tu vois quand on fait des trucs partagés ; les gens prennent le temps, de préparer, ils ne vont pas ils vont pas acheter des, des choses toutes faites c'est rare. Tu vois ?

MOI (1 :08 :35) : Ouais,

MEDALINE (1 :08 :35) : Quand les mamans elles arrivent elles arrivent avec, des, des gâteaux qu'elles ont préparés.

MOI (1 :08 :38) : Oui oui,

MEDALINE (1 :08 :39) : Tu vois ?

MOI (1 :08 :39) : Ah c'est bien ça.

MEDALINE (1 :08 :41) : elles vont peut-être apporter la bouteille de coca-cola, mais elles vont elles vont venir avec des gâteaux qu'elles auront préparés. Tu vois ? Donc voilà c'est ça ! Et, et là les gens autour d'une rencontre totalement informelle, on parle…! Voilà bah voilà il se passe ci vous savez que, voilà il y a telle et telle, association, sur le quartier qui fait ci, qui fait ça, on fait partie de tel ou tel collectif qui, aimerions, tu vois, et c'est comme ça que tu abordes les gens, et que tu arrives à les intéresser à un moment.

MOI (1 :09 :07) : Mmh, à divers thématiques.

MEDALINE (1 :09 :08) : ouais voilà ! Divers thématiques pas forcément sur l'écologie

MOI (1 :09 :10) : D'accord,

MEDALINE (1 :09 :12) : Mais à un moment, voilà, il faut simplement, il faut simplement savoir les, les séduire parce que ça passe par-là !

MOI (1 :09 :16) : Donc ouais…Donc c'est intéressant parce que ce, ce que tu dis, tu dis *(?)* que la solidarité finalement l'emporterait sur l'écologie, c'est-à-dire la solidarité serait plus importante, pour…*(?)*fin,

MEDALINE (1 :09 : 28) : Bah si, si tu veux, non si tu veux cc, elle en découle… ! Je veux dire, les les gens les gens sont, son on te dit « tiens on te dit de faire quelques choses ensemble, après l'écologie c'est une thématique comme une autre ; mais si, si tu arrives à fédérer, plusieurs personnes, à leeees, à les, à les intéresser à un sujet, d'écologie ou autres choses. Tu vois ? Mais il faut déjà, rencontrer ces gens, et leur parler…!

MOI (1 :09 :51) : Oui c'est *(?)*,

MEDALINE (1 :09 :53) : Tu vois, c'est paaas, ouais je t'appelle à la porte et ouaa écoutez il y a ci il y a ça, ouaais ok ok je n'ai pas le temps on verra, et les gens qui les voient pas ils viennent pas ! Mais déjà prendre le temps de discuter avec eux ne serait-ce que ça. Prendre le temps de discuter de parler…

MOI (1 :10 :07) : il y a quelques, il y a quelques dames qui m'ont, qui m'ont pensées, bah l'idée, que ce serait bieeeen, de de faire par exemple des activités, même en dehors deee, fin du cadre de la «Maison pour agir» certes, mais même en dehors de laaaa, de la Maison en fait.

MEDALINE (1 :10 :21) : Oui bien sûr !

MOI (1.10:22) : fin je ne sais pas, deees des barbecues des choses comme ça ; parce qu'il y a une idée en fait une ouverture à, à l'espace extérieur *(?)* saison…

MEDALINE (1 :10 :27) : Bah oui écoute il y a, il y a tout un tas de choses qui, qui qui sont en place sur Vaulx-en-Velin, il y a le four, il y aaaaaaa, les rose et tout ça.

MOI (1 :10 :34) : Ouais,

MEDALINE (1 :10 :35) : Ce sont des espaces pour occuper, pour faire différentes choses.

MOI (1 :10 :40) : c'est qu'ici en ce moment, cette année, à la «Maison pour agir» on ne fait pas trop ça. Fin, on a toujours fait des ateliers à l'intérieur…Même, même,

MEDALINE (1 :10 :44) : A l'intérieur…Et je veux dire voilà, mais je veux dire là vous il y a des places là.

MOI (1 :10 :48) : Ouais ; ouais.

MEDALINE (1 :10 :48) : dehors ; quand, quand vous avez fait l'événement il y a deux ans. Le grand événement là,

MOI (1 :10 :53) : Je n'étais pas là.

MEDALINE (1 :10 :54) : ah t'étais pas là, ils avaient sorti les tentes et tout, il y a deeeees…Il y avait eu dees, différents ateliers comment, comment réparer un vélo je ne sais pas pourquoi…

MOI (1 :11 :01) : Ouais,

MEDALINE (1 :11 :02) : Voilà, donc vous avez fait vous avez fait ça sur la place là. Cette place-là je veux diree…Il fauut, il faut aussi se re, ça permet aussi de se réapproprier les places. Là tu as des gens qui viennent se garer c'est interdit ; ah, logiquement ils ont mis des, ils ont fermé des accès ils ont mis des, des espacés de, de de bloques ennn béton. Mais les bloques les gens, tu penses t, les poussent, et le problème n'est pas réglé…! T'as toujours des voitures qui passent-là, t'as toujours des voitures qui viennent se garer, là où elles ne se sont pas, ne sont pas censés faire ! Tu vois, donc c'est aussi se réapproprier, l'espace.

MOI (1 :11 :38) : mm tu parles de la place duuu, du marché fin, d

MEDALINE (1 :11 :40) : oui la place du marché *(?)* simplement la place qui est tu vois, qui est juste, là ! Tu sais, là à un momeent, je ne sais pas si t'as, tu tu voyais mais il y a des voitures qui se garaient là, alors que c'est interdit ! Et là il y a il y a uneee…Il y a unee, une lettre, une directive de, d'Est-Métropole Habitat, en disant qu'ils allaient bloquer l'accès parce que les voitures venaient se garer. Alors ils *(?)* des espaces un espace de bloque, tu vois juste devant l'allée là, mais le bloque ils l'ont poussé !

MOI (1 :12 :07) : ah oui ?

MEDALINE (1 :12 :07) : Bah oui ils l'ont poussé !

MOI (1 :12 :08) : Pourquoi ils ne voulaient pas que les gens, stationnent au

MEDALINE (1 :12 :11) : Parce que c'est interdit, ce n’est pas un parking ! Là c'est une place de jeux ; tu as des enfants qui jouent, c'est c'est une place de détente. ! Ce n’est pas un parking. Et là bah tu peux baah ils sont, ils sont, ils sont drôles Est-métropole Habit Est-Métropole habitat. Ils te font une, un courrier, en te disant « mais, mais qu'est-ce qui se passe » est-ce qu'il y a quelqu'un qui vient voir est-ce qu'il y a quelqu'un qui vient constater, est-ce qu'il y a quelqu'un qui vient parler. Est-ce qu'on a une réunion d'information par rapport à ça. Moi je n'ai pas entendu parler.

MOI (1 :12 :38) : Mmh c'était *(?)* d'une dynamique, sociale du quartier fin,

MEDALINE (1 :12 :41) : Voilà ! Je veux dire voilà je veux dire après, t'en as un t'en as deux, qui abusent qui fait son truc et après *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* tout le monde suit, et on ne dit rien.

MOI (1 :12 :48) : Ah oui !

MEDALINE (1 :12 :48) : Bah les gens ils continuent ; ils continuent.

MOI (1 :12 :49) : *(?)* ah, on espère, on met des barrières-là et après on espère qu’ils ne soient, pas contre les règles.

MEDALINE (1 :12 :51) : Bah oui voilà exactement, voilà exactement alors ils sont bien beaux avec leurs leurs petits courriers mais qu'est-ce que ça change. Non ça ne change rien, venez ! Venez parler aux gens, venez leur dire qu'on n'est, on n'est pas censés être là ! Et si les gens sont là, vous faites ce qu'il faut quoi ! On fait intervenir les forces de police et ta voiture on la dégage ! Tu n'es pas censé être là. Ce n’est pas un parking.

MOI (1 :13 :14) : ah c'est *(?)* qu'avant c'est, ça parce que…

MEDALINE (1 :13 :18) : Mais là on laisse faire, ils laissent faire. Qu'est-ce que, qu'est-ce que tu, qu'est-ce qui va changer ?! Qu'est-ce qui va changer, rien ne change.

MOI (1 :13 :25) : D'accord,

MEDALINE (1 :13 :25) : tu vois ?

MOI (1 :13 :27) : et tu penses qu'il faut le faire ou qu'il ne faut pas le faire ? Fin il f,

MEDALINE (1 :13 :29) : il faut le faire, mais il ne faut pas le faire simplement avec un courrier. Tu vois ?

MOI (1 :13 :32) : il faut interdire aux gens de, deee, de mettre, de poser leurs bagnoles ici,

MEDALINE (1 :13 :37) : Ah bah oui voilà, quand quand tu dis que tu, tu bloques, tu bloques l'accès, mais l'accès d'accord t'as mis, t'as mis une espèce de bloque en béton là, mais b-bloque en béton mais fixe-le au sol, de façon de, parce que déjà, on ne puisse pas, on ne puisse pas le bouger !

MOI (1 :13 :49) : d'accord,

MEDALINE (1 :13 :50) : Il ne faut pas, simplement, bloquer là mais il faut bloquer aussi l'autre accès, parce qu’il y a plusieurs accès par lesquels ils rentrent. Donc il faut bloquer tous les accès !

MOI (1 :13 :56) : Parce que si les gens passent en voiture c'eeeest, ça fait plus de chaos, fin c'est, c'est chaotique c'est polluant, fin…

MEDALINE (1 :14 :02) : Bah c'est polluant c'est déjà interdit, c'est dangereux !

MOI (1 :14 :03) : ouais, ouais c'est dangereux oui.

MEDALINE (1 :14 :05) : il y a là, là c'est une zone piétonnière !

MOI (1 :14 :08) : c'est, ouais c'est les enfants *(? Je ne comprends pas bien le mot suivant)* effectivement

MEDALINE (1 :14 :10) : C'est une zone piétonnière...!

MOI (1 :14 :12) : mh, mh. Oui.

MEDALINE (1 :14 :14) : Puis c'est voilà c'est, c'est la civilité, et bon bah, sur Vaulx-en-Velin…Ffffffffh la civilité tu la, tu ne la trouves pas, tu ne la trouves pas à tous les coins de rue quoi ! Voilà et moi voilà je rfhhhhh ; moi c'est ce qui me désole dans le quartier c'est voir cette, voilà ce manque de civilité c'est, les gens fffh n'en ont rien à faire c'est c'est sale c'est. Je veux dire je n'ai pas *(? je ne comprends pas le mot suivant)* mais les gens ils aiment vivre dans la crasse ils aiment vivre...Je sais pas, moi ça me, fin ça me nancre *(? Je ne suis pas sûr du mot « nancre » ?)* quoi, c'est ffh ; de voir ce que Vaulx-en-Velin est devenu ça ffh. Ouais ça m vraiment c j'ai vraiment une nostalgie dee, Vaulx-en-Velin…

MOI (1 :14 :51) : Oui mais tu dis en même temps, t'as quand même un pmmmmh, positif dans le sens que tu dis qu'il y a des associations qui (*? Je ne comprends pas la suite)*

MEDALINE (1 :14 :55) : Oui ! Voilà exactement, qui font les choses, et donc si tu veux ça, ça me, ça me conforte dans l'idée, que les choses avancent.

MOI (1 :14 :59) : Et t'es…Et t'es plutôt, en faisant la balance tu dirais, tu dirais que t'es plutôt positive ou négative ?

MEDALINE (1 :15 :07) : J'ai envie de voir les choses positives moi.

MOI (1 :15 :08) : D'accord.

MEDALINE (1 :15 :09) : J'ai envie de voir les choses positivement ; parce que je sais que les choses, les choses se font, même si on n'en parle pas. Je sais que les choses se font et qui sont amenées, à changer les mentalités. Donc moi jeeee…Je reste, je reste vraiment positive.

MOI (1 :15 :23) : mmh, et tu souhaites continuer à t'engager à la «Maison pour agir» dans l'avenir du coup de continuer à…

MEDALINE (1 :15 :28) : Bah écoutes tant que je serai là oui ! Tant que je serai sur Vaulx-en-Velin…Tant que je serai sur Vaulx-en-Velin, tant que, voilà le, le temps le permettra ; tant que les projets aussi sont, sont intéressants parce que je veux dire…On ne peut pas être partout non plus eh, même si c'est…On ne va pas être partout mais bon. Si le projet, le projet est intéressant je hhhhhhhh j'ai du temps pour m'y consacrer, oui je serai là je serai là.

MOI (1 :15 :54) : mmh, et si tu devais si, si tu devais dire les aspects positifs des ateliers qu'on fait ici, et les aspects négatifs…Qu'est-ce que tu dirais ? Qu'est-ce que tu trouves de positif dans les activités, les activités qu'on fait ici, et qu'est-ce qui trouve en fait qu'il faudrait changer ? Qu'il faudrait faire autrement ?

MEDALINE (1 :16 :10) : baaaah, tu vois, de toute façon ce qui est positif, c'est que, c'est la rencontre, des gens, parce qu'après les gens se rencontrent et que finalement bah on se fait des amis.

MOI (1 :16 :17) : Ouais,

MEDALINE (1 :16 :17) : Donc déjà ça c'est, c'est très bien.

MOI (1 :16 :21) : Ouais,

MEDALINE (1 :16 :21) : On se fait des amis. Ehmmmmm, ce qui mmm, ce que je trouve dommage voilà c'est que, voilà ce sont…Ffffh mmffh essentiellement les femmes ; les hommes ne sont, ne sont pas très présents ; ne sont pas très présents, et puis faire intervenir, voilà plus souvent les enfants, même sur des thématiques qui ne sont pas forcément liées…Liées à, à eux quoi, pas uniquement les faire intervenir sur les, sur les ateliers cuisine, sur les a, sur les ateliers jouets, pas forcément des choses qui leur parlent directement.

MOI (1 :16 :49) : Ouais ouais.

MEDALINE (1 :16 :50) : Voilà.

MOI (1 :16 :50) : Passer pas à autres cho *(? encore une fois nos voix s'entremêlent)*

MEDALINE (1 :16 :50) : Voilà, parler d'écologie mais m, voilà il faut que les enfants soient là quand on, quand on monte des projets, bah regardez ce qu'on fait, comment ça se passe ; il faut qu'ils soient-là, qu'ils comprennent ça. Qu'ils voient que, voilà ; ah bah ce n'est pas simplement, construit quelque chose on la construit puis on pose. Il s'est passé plein de choses avant ; il s'est passé plein de choses et ça faut qu'ils le sachent. Voilà, faut qu'ils les sachent.

MOI (1 :17 :14) : Dans quel sens ? Ça je n'ai pas, je n'ai pas

MEDALINE (1:17:16) : Bah pour *(?)* c'est dire que voilà il se dire que voilà bah, on a on aaaaaaa, on a construit je prends l'exemple du compost, on a construit un compost, mais avant le compost et baaaaah il y a, il y a quand même on en a parlé, il y a un projet qui est né d'une envie ; et bah après bah il y a des choses qu'il a fallu faire…On a on a été remplir des documents à la mairie ehm, on a été défendre un, un dossier pour obtenir des sous, pour construire tout ça, tu vois faut qu'ils aient conscience de ça!

MOI (1 :17 :43) ; Ah oui !...

MEDALINE (1 :17 :43) : Qu'ils sachent comment ça se passe

MOI (1 :17 :43) : D'accord.

MEDALINE (1 :17 :43) : pas simplement « Ah bah tiens il y a un compost, voilà comment on s'en sert », mais, comment, comment s'est arrivé ! Comment s'est arrivé.

MOI (1 :17 :51) : Ouaaais, c'est pas évideeent,

MEDALINE (1 :17 :52) : et ça si tu veux, et ça ça peuuut, ça peut engendrer des envies pour eux ; « ah bah tiens moi j'ai j'ai envie de monter ça », ahh bah tu vois, ils ont une vague idée de comment, de comment ils peuvent monter un projet. Tu vois ?

MOI (1 :18 :03) : Mh...Faudrait trouver le bon, le bon local ce qui n'est pas évident *(la suite des mots*

n'est pas très claire, nos voix se mélangent de nouveau),

MEDALINE (1 :18 :09) : Ah après je veux dire, voilà, voilà après, après quand j'ai des enfants tu sais c'est, c'est les enfants qui ont l'âge de comprendre. Je veux dire un enfant de 7-8 ans, il peut participer à une réunion deeeeeee, tu vois sur le compost, il va comprendre, et même ce qui est très bien c'est qu'il leur ramène certainement des questions ! Qu'on aura, que nous on, on n'aura pas forcément …Donc tu vois leur point de vue est intéressant.

MOI (1 :18 :30) : Ouais.

MEDALINE (1 :18 :31) : Leur point de vue est très intéressant et important.

MOI (1 :18 :34) : Mmh ; mh on a quand même vu ça, à l'atelier, l'atelier parentalité quand on a fait participer les enfants à des jeux, à des jeux de carte par exemple, ouuu, ehmm ouii on en a vu, on a vu, l'a l'année dernière, en octobre dernier un peu moins cette année, un peu moins dans les *(?je ne comprends pas les mots suivants).*

MEDALINE (1 :18 :49) : Mh-mh. Mmh…C'est ça il faut, il faut lees, il faut lees, les impliquer. Il faut les impliquer il ne faut pas avoir peur de ça, ah vraiment on saurait les ennuyer, non ! Pourquoi ça va les ennuyer…Il faut qu'ils viennent voir il faut qu'ils s'intéressent. C'est ça aussi c'est ça aussi faire de la réflexion. C'est tout c'est tout ce qui se passe à côté ! Je veux dire si, si, si nous on y va, on trouve que c'est intéressant. Pourquoi ça ne le serait pas pour eux !

MOI (1 :19 :15) : Ouais,

MEDALINE (1 :19 :16) : Parce que ça les concerne aussi...!

MOI (1 :19 :17) : Oui il y a des types d'ateliers, que que tu verrais mieux que d'autres, dans des thématiques que tu verrais mieux que d'autres ? Par exemple je sais pas lee, les les jeux de, les jeux de table, la cuisiiine, la fabrication de cosmétiques, ehmmm écolo éco-soutenables fin c'est, écologiques fin tu ve, tu verrais des ateliers, sur sur des thématiques mieux que d'autres ?, fin

MEDALINE (1 :19 :39) : ffffh, tout fin, tou, toutes leees, tu verrais mieux que d'autres pour que, pour dans quel sens pour que les gens…

MOI (1 :19 :44) : Pour, ouais pour, bah déjà pour les enfants ; pour, pour eux et pour, pour qu'ils soient mieux en général en fait, pour qu'ils se rapportent fin à d'autres, je ne sais pas à d'autres gens ou que que que, ou qu'ils s'intéressent plus les gens ; fin

MEDALINE (1 :19 :58) : Moi je trouve que tou, toutes, toutes les thématiques peuvent être intéressantes mais c'est déjà, mh, mhh ce, ce, ce que j'aurais trouvé intéressant, c'est de faire un atelier tu vois par exemple, uniquement…Mmh uniquement dédié ehm, aux jeunes enfants ; c'est-à-dire des enfants entre, j pas entre 7 et, entre 7, 7 8 13 ans, presque 14 ans. Hhhh les laisser parler entre eux sur quelques choses de précis, et voir ce qu'il en sort, et si tu veux nous, on aurait des adultes autour mais les adultes ne seraient qu'observateurs. Et laisser les enfants, parler. Moi je trouve que ça pourrait être intéressant ça ; tu vois,

MOI (1 :20 :36) : Et des activités sportives qu'est-ce que tu en penses ?

MEDALINE (1 :20 :38) : Les acti,

MOI (1 :20 :39) : il y a des, i il y a des, il y a des habitants qui m'ont, qui m'ont avancé ça en fait, l'idée

de faire des, des choses, des activités autour du sport.

MEDALINE (1 :20 :47) : Oui, puis bon, oui puis, je pense que c'est nécessaire hé ! Compte tenu de ce qu'ils mangent, ha il faudrait y penser quoi ! Haha.

MOI (1 :20 :53) : ouais,

MEDALINE (1 :20 :54) : voilà, ehm, si! Leee, autr, autour du sport il y aa, il y a beaucoup il y a beaucoup d'interactions autour du sport, les geeeens, les gens se rencontrent, beaucoup essentiellement autour de ça, les sports les, les les activités artistiques, hh les gens se repèrent énormément autour de ça ; donc c'est im, ouais c'est important.

MOI (1 :21 :13) : ça pourrait, ça devrait profiter aux *(? je ne comprends pas le mot suivant)* entre activités aussi, la danse…

MEDALINE (1 :21 :16) : Ouiiii, ha-hha-ha-ha *(elle rit chaleureusement)*

MOI (1 :21 :17) : Même des choses *(?)* je ne sais pas, bref, je n'ai pas,

MEDALINE (1 :21:20) : Oui m,

MOI (1 :21 :21) : Il, il y a de grands espaces iciii…

MEDALINE (1:21:22) : Oui mais si tu veux voilà mais bon après, le fait est que voilà…La danse tu sais après mphr *(elle s'éclaircie la voix)* tu as des gens qui aiment danser, mais il faut pas qu'ils dansent devant les gens, mmh et qui vont, la danse que je fais, ce sont des danses de fille ; hé, tu vois il y a tout un tas de raisons qui vont faire que, certaines parties, deee, certaines personnes ne vont pas, participer à ce genre d'ateliers ; donc…Le proposer mais le proposer autrement. Tu vois ?

MOI (1 :21 :49) : ouais. Mmh, en sachant déjà qui, en en sachant déjà qui peut être intéressé plutôt que tt, plutôt que d'autres, d'autres personnes.

MEDALINE (1 :21 :56) : Voilà, mais c'est ça c'est déjà tu vois lee, intéresser les gens, à un moment tu vas parler de quelques choses, et ça va les interpeller, et ils vont prendre le temps de s'arrêter et t'écouter. Moi je suis déjà, si on arrive déjà à faire ça c'est pas mal. Tu vois ?

MOI (1 :22 :10) : Oui tu penses que, il y a des choses à améliorer encore dans ce sens…Avec Anciela ou, ou *(? Je ne comprends pas la suite)*,

MEDALINE (1 :22 :14) : Ça, je veux dire les projeets, genre Anciela est là, je veux dire les projets ils vont arriver.

MOI (1 :22 :18) : Ouais,

MEDALINE (1 :22 :19) : Il y a beaucoup d'autres projets, peut-être queee, d'ici-là, peut-être que la rentrée prochaine, il y aura certainement de nouveaux, de nouvelles personnes qui vont intégrer, qui vont arriver sur Anciela, tu vois ? Qui vont venir et proposer des choses encore.

MOI (1 :22 :32) : Mh-mh. Ouais

MEDALINE (1 :22 :33) : Donc tu vois il y a tout ça !...Donc çaaaaa, heeeeeee voilà !, et puis *(?)*tant*(?je ne*

suis pas sûr du mot suivant), je pense que voilà ce, ce fin cette maison-là, je veux dire elle est, Anciela. C c'est bon, qu'elle soit là.

MOI (1 :22 :46) : Oui…

MEDALINE (1 :22 :45) : En tout cas pour, pour certaines personnes je veux dire c'eeeeest…Si tu veux ça donne ça donne aussi un but. C'est-à-dire que tiens j'ai, j'ai un endroit où je peux aller poser, où je peux aller proposer des choses, où je peux me faire, où je peux être guidée, sur des, sur des, sur des projets ou des envies que j'ai, que j'ai eues. Ou que, que j'ai, tu vois ; donc c'est important. C'est important ; mais tout ça tu vois c'eest, voilà c'est en allant vers les gens, les rencontrant, et leur disant que voilà il se passe telle et telle chose ; venez voir…

MOI (1 :23 :15) : Ouais ouais, je vois, je vois oui.

MEDALINE (1.23:18) : Venez voir.

MOI (1 :23 :19) : On a on a presque fini, j'avais, j'avais aussi une question, si dans ton pays d'origine, comment c'est, comment sont les modes de vie les cultures les croyances sur ces them, sur ces th-thématiques-là d'écologie et s-solidarité tss voilà si, hhhh par rapport à la France eeeeeeet ici en fait auuuu

MEDALINE (1 :23 :34) : bah mon pays d'origine, c'est la France.

MOI (1 :23 :37) : d'accord,

MEDALINE (1 :23 :37) : je suis née en France,

MOI (1 :23 :37) : ouais ; mais t'as des origines…

MEDALINE (1 :23 :38) : Moi j'ai des ai j'ai des origines antillaises.

MOI (1 :23 :42) : Ah oui

MEDALINE (1 :23 :42) : Si tu veux si tu veux, aux Antilles je veux dire...

MOI (1 :23 :45) : Tu sais comment ça se passe

MEDALINE (1 :23 :46) donc, aujourd'hui, aujourd'hui je veux dire t'as, t'as, t'as, t'as tu as du gaspillage…Tu as du gaspillage...Hhh pf j'aurais pas *(?)* tu, n'as, tu n', il n'y en a pas forcément autant mm qu'ici parce que bon il y a moins, il y a moins de gens, forcément, c'est mathématique eh, mais si tu veux après, dans les campagnes, bah l'écologie elle y est depuis la nuit des temps quoi. Voilà, je veux dire, aux Antilles le compost eeeehm, bah on sait ce que c'est quoi ; tu vois ?

MOI (1 :24 :18) : Oui.

MEDALINE (1 :24 :19) : Les gens ont toujours fonctionné comme ça.

MOI (1 :24 :20) : donc ce n'est pas, différent d'ici finalement,
(? les mots suivants sont de nouveau chaotiques à cause de la superposition de nos voix),

MEDALINE (1 :24 :22) :Bah oui mais si tu veux voilà mais il y a un comportement qui fait queeee, chez

nous c'est naturel. On ne va pas attendre que quelqu'un nous dise « Ah bah tiens il faudrait mieux faire ici faire ça », hem les,

MOI (1 :24 :31) : Ah oui !

MEDALINE (1 :24 :32) : les ainés l'ont fait et le font depuis la nuit des temps ; voilà.

MOI (1 :24 :34) : d'accord. Donc il n'y a pas deeee, il n'y a il n'y a pas d'organisations de l'association,

MEDALINE (1 :24 :38) : bah non parce que c'est c'est normal.

MOI (1 :24 :40) : Ah c'est intéressant ça.

MEDALINE (1 :24 :41) : Ils font, ça fait partie deeee

MOI (1 :24 :42) : Ça

MEDALINE (1 :24 :43) : Ça fait partie de la vie ça fait pars ça fait partie de d'un, d'une façon d'agir ! Tu vois ?

MOI (1 :24 :47) : Mh. Ouais,

MEDALINE (1 :24 :48) : Voilà,

MOI (1 :24 :49) : Qui n'a pas, d'accord,

MEDALINE (1 :24 :50) : Voilà

MOI (1 :24 :51) : Qui, qui n'a pas besoin d'être

MEDALINE (1 :24:51) : Mais après, il y a aussi baah bah on est en 2018, il y a aussi une jeunesse qui, eh qui est pas forc, qui ne s'intéresse pas forcément, voilà…A l'environnement, la la propreté de plages, lees, ehm qui consomment, tout un tas de produits hem, hem tout un tas de produits, toxiques eh, parce que ça arrive ça arrive jusque, jusqu'à là-bas ah !...Mais, voilà, c'eeest c'est justement cette mo,

MOI (1 :25 :17) : *(je ne comprends pas mes mots, peut-être je parle trop près du microphone, le volume de ma voix est bien élevé)*,

MEDALINE (1 :25 :18) : voilà cette modernité aussi qui aa, qui qui est, qui est sur les, qui est sur les *(? je ne suis pas sûr du mot suivant)* ils vont, ils aaaa, fin on n'y échappe pas quoi non plus. On n'y échappe pas, la, les, les produits, ce, ce qu'on trouve ici, tu les trouveras là-bas, et tu les trouveras en plus, en plus beaucoup plus chers.

MOI (1 :25 :33) : Ouais,

MEDALINE (1 :25 :33) : hhhh *(en inspirant brièvement)* beaucoup plus chers parce que la vie est très très chère là-bas. Extrêmement chère.

MOI (1:25:36) : Ah oui, hreehm hreeehm *(je tousse deux fois)*, d'accord,

MEDALINE (1 :25 :38) : extrêmement chère.

MOI (1 :25 :39) : donc les produits bio, qu'on n'a pas ils coutent même plus qu'ici.

MEDALINE (1 :25 :43) : mais il n'y a pas de produits bio là-bas. Là-bas c'est du bio !

MOI (1 :25 :44) : Là-bas c'est du bio naturellement,

MEDALINE (1 :25 :46) : Bah oui ! Voilà, après c'eeest, parce que si tu veux là-bas les on va, on va cultiveer, les gens ils n'ont pas des, des masses de, de terre, c'est, ce n'est pas de, la grosseee, comment dire, ils vont pas cultiver à outrance. Ils vont cultiver en fonction du terrain qu'ils ont. Et ils vont cultiver d'une façon, naturelle. Tu vois ? Ils vont cultiver d'une façon naturelle on ne va pas aller mettre des engrais on ne va pas aller mettre, parce que les gens connaissent les plantes. Si, et on sait que si tu plantes ci avec ça, ça va, les plantes vont interagir entre elles. Tu vois ? Donc il n'y a pas de produits bio là-bas ; là-bas c'est bio. Les gens font pousser leurs légumes, c'est bio, parce qu'ils ne sont pas traités les, les, les produits.

MOI (1 :26 :25) : ah oui oui oui, donc

MEDALINE (1 :26 :26) : Donc tu vois, il n'y a pas il n'y a pas il n'y a pas, il n'y a pas de produits bio aux Antilles. C'eest le bio c'est une évidence.

MOI (1 :26 :33) : mmh il n'y a pas de de de la dégradation environnementale.

MEDALINE (1 :26 :33) : bah non *(elle intervient avant que je finisse de prononcer 'dégradation')*. Bah non,

MOI (1 :26 :35) : *(?)*, accident *(? nos voix se chevauchent encore)*

MEDALINE (1 :26:36): eeeet on, les gens, les gens ne vont pas traiter leurs, leurs légumes et leurs plantes. On les plante, et ça pousse.

MOI (1 :26 :41) : Ah oui, donc il y a encore des endroits dans le monde où c'eest,

MEDALINE (1 :26 :45) : Ah bah ouiiiii je te dis bah oui chez, chez nous c'est comme ça ; en Afrique aussi, en Afrique...En Afrique noire c'est comme ça aussi

MOI (1 :26 :51) : Parce que, on pense qu'au jour d'aujourd'hui tout le monde est contaminé en fait *(? la suite du discours est dérangée)*,

MEDALINE (1: 26: 54): baah non, non, da da dans la façon dans la façon de consommer, dans la façon de consommer je je te dis il y a des gens, fin, les anciens ce qu'on appelle les anciens, eux voilà !, ils vont ils vont faire pousser leurs légumes, ils vont se nourrir de leurs légumes, et ce dont je te dis, c-c-ce qu'il faut savoir c'est qu'aux Antilles on n'a pas de pain ; tout le monde tout le monde a un jardin là-bas, il y aaaaaa, tout le monde a une maison avec des terres, il y a, il y a ,les légumes les légumes poussent t'as des fruits, tu vas pas mourir de faim aux Antilles. Tu as des légumes après ce ce qu'il va couter cher c'est, c'est la viande. C'est la viande c'est aller acheter le poisson, c'est, oui ça ça va couter cher. Mais

MOI (1 :27 :29) : Ah oui, parce que c'est (?) introduit, de longues cultures ? Fin, non

MEDALINE (1 :27 :34) : Non mais après, après si tu veux c'est la pêche, après, après je ne sais pas, après il y a, il y a des (?) que des pêcheurs arrivent à vivre de leur, de leur, de leur pèche… Tu sais il y a peut-être, après moi c'est des choses c'est un domaine qui m'est co, complètement inconnu, mais il y a peut-être une.

MOI (1 :27 :47) : C'est la, subsistance.

MEDALINE (1 :27 :49) : Voilà, faut peut-être vendre toi ton produit, à tel et tel, tel et tel, co *(? Je ne comprends pas la suite de ce mot)*, pour que les gens puissent, eux-mêmes, que les pêcheurs par exemple arrivent arrivent à vivre de leur pêche, ce qui n'est pas, ce qui est pas forcément simple ; mais je veux dire, au sein de…Ehh dans daaaans…Daaaans, quand t'es aux Antilles t'as ta maison, tu as ton te, t'as ton terrain, tu as tes t'as tes orangers qui poussent, tu as des ignames qui soont…

MOI (1 :28 :15) : T'as tout sans, sans besoin de…

MEDALINE (1 :28 :17) : Voilà !...Donc tu vois, tu vas pas mourir de faim. Et cette nourriture-là cette nourriture-là elle est saine.

MOI (1 :28 :23) : Ouais,

MEDALINE (1 :28 :24) : elle est saine.

MOI (1 :28 :25) : d'accord,

MEDALINE (1 :28 :26) : Tu vois ?

MOI (1 :28 :27) : Tu ne vas paaas, faire de spéculations,

MEDALINE (1 :28 :28) : Voilà, donc le bio, le bio aux Antilles ça n'existe pas.

MOI (1 :28 :32) : Mmh. Ouais,

MEDALINE (1 :28 :33) : Le bio c'est une évidence là-bas.

MOI (1 :28 :33) : Mmh. Ah bah c'est mieux de faire des confrontations, fin c'est ce que je m'occupe scientifiquement fin c'est, c'est de voir, comment ça se passe ailleurs fin *(?)* ici en Occident meh, fin pas ici en *(? Je ne comprends pas mes mots car il y a de nouveau une superposition de voix)* en fait.

MEDALINE (1 :28 :44) : non, non, non, mais *(?)* ouais. Quand tu comp, ouais quand tu compares c'est, voilà c'est…C'est ça les…

MOI (1 :28 :49) : mh-mmh, pour comprendre des réalités différentes, même si, je suis, jamais vraiment sortit de la, de la France mais moi entendre de, c'est, entendre des autres en fait, des gens, des gens qui ooont, des racines même, pas tout à fait de cultures, de la culture française. Ouais ; eeeet…C'est ce que je compte faire, aussi dans l'avenir, rencontrer, des gens et et leur parler déjà, parce que on sait qu'ici à Vaulx-en-Velin il y a, une bonne mixité, fin ils racontent mixité, mixité, mixité, mixité culturelle du coup, la clé d'interagir avec d'autres, personnes, ayant des origines, différentes de, de voir, commeeent, bah, commeeent, à travers leurs mots, comprendre ce qui se passe ailleurs c'est.

MEDALINE (1 :29 :29) : Mh-mh. Ah oui mais c'est bon mais si tu veux après, mais après on se sert de ça si tu veux. Après je veux dire…Quand on te parle d'écologie on te parle de trucs, je veux dire ils sont all, ils sont alliés c'est qu'il y a des gens qui, qui ont des devoirs, quand ça se passe ailleurs ; et qui ont vu que ce, ce principe-là fonctionnait, et qui l'ont ramené. Mais je veux dire ce sont, ce ne sont pas les euros, ce ne sont pas les européens qui ont inventé l'écologie, qui ont inventé, le bio, ça ne vient pas, ça, ça ne vient pas des européens.

MOI (1 :29 :54) : Hfmmmmh…Oué c'est…

MEDALINE (1 :29 :55) : Ça ne vient pas des européens.

MOI (1 :29 :56) : C'est inter, intéressant, parce que

MEDALINE (1 :29 :58) : Tu vois ?

MOI (1 :29 :58) : Parce que, il y a une conception de l'écologie qui dérive du grec, t'saaaais, mais c'eeeest, c'est fondé sur la spiritualité chrétienne donc c'est fondé sur une conception naturaliste, de la réalité donc, ça parait de la nature alors que dans d'autres parties du monde, ça ne fonctionne pas comme ça.

MEDALINE (1 :30 :11) : Bah non. Tu vois, c'est ça.

MOI (1 :30 :14) : Bah, ouais, parce que dans d'autres parties du monde on pense l'homme avec la nature comme reliés, alors qu'en Occident, historiquement, bah l'homme s'est toujours pensé, ooooo, supérieur que la nature, et *(? de nouveau quelques 'interférences', Médaline reprend la parole)* la dominer.

MEDALINE (1 :30 :23) : Supérieur à la nature et c'est ça, exactement…

MOI (1 :30 :25) : et ça continue fin, ça ça,

MEDALINE (1 :30 :26) : Voilà, c'est, c'est exactement, et c'est ce qu'on arrive, faudrait, faudrait, faudrait que, l'on soit tous conscients de ça, que, on est, la nature on est, faut être en symbiose avec elle. Faut être réellement en symbiose avec la nature. La nature c'est, ça vit. Une plante une fleur, ça vit. C'est réactif, tu vois. Eeeet dans, dans beaucoup de cultures, notamment la mienne, il y a cette symbiose, il y a cette symbiose avec la nature, en Polynésie aussi, tu vois ? Il y a cette symbiose avec la nature qui fait que, la nature c'est, c'est la mère nourricière c'est, on la respecte quoi. On la respecte. Il ne faut pas, il ne faut pas lui nuire, parce que,

MOI (1 :31 :00) : Ah oui, même une amie à moi qui est mexicaine m'a dit çaaa,

MEDALINE (1 :31 :03) : Il ne faut pas il ne faut pas lui nuire. C'est vraiment, on est, on est en symbiose avec elle.

MOI (1 :31 :09) : Et tu penses que les gens, les communautés qui sont, qui, qui ont des origines, de ces pays, ehhh extra-européens, ils ils portent en eux, même dans le, dans le, dans leur *(?)* Vaulx-en-Velin en fait ces cultures-là ou pas ?

MEDALINE (1 :31 :20) : Bah oui, parce que après tu, tu passes, après quand tu arrives, quand, quand tu quittes, quand tu quittes une terre comme ça et que tu arrives en Europe, e-en France, euh…Bah il faut, il faut t'adapter, à une, à une façon de vivre, du pays ; mais, tu as, tu as une, tu as une culture, je veux dire, qui est ancrée. Qui est

MOI (1 :31 :38) : Oui.

MEDALINE (1 :31 :39) : qui est un tracé, à toi…!

MOI (1 :31 :39) : tu ne peux pas, tu ne peux pas te débarrasser.

MEDALINE (1 :31 :41) : Tu ne peux pas, tu ne peux pas aller...Tu ne peux pas aller contre ça…!

MOI (1 :31 :43) : Ouais,

MEDALINE (1 :31 :44) : donc après, quand tu vas arriver dans un pays, tu vas dire « Tiens » où est-ce que je peux trouver, où est-ce que je peux trouver des, des légumes ! Et quand tu dis « Bah tu vois ça va être le marché », bah après les gens pensent dire « Bah vos légumes ils ont poussé où ? » Ils ont, tu vois, ils vont chercher tout, ils vont chercher à savoir tout ça. Parce que jusqu'à maintenant c'est comme ça qu'ils ont fonctionné. Ils vont aller au supermarché, ils vont voir ce quii ce quii, ce qu'on leur propose, ils vont aussi acheter les produits au supermarché. Bon aux Antilles il y a un supermarché on nous vend des produits, il y a deees, il y a deees, on nous vend du Nutella-aahaaahhf, on nous vend, des corn-flakes,

MOI (1 :32 :18) : Ouais.

MEDALINE (1 :32 :19) : Il y a il y a ce genre de produits là-bas aussi eh,

MOI (1 :32 :20) : oui oui, il y a ça,

MEDALINE (1 :32 :21) : Voilà. Mais si tu veux voilà et ; donc les gens qui sont sur Fort-de-France qui est la capitale de la Martinique…Eeeeeeeh voilà ils vont consommer ça ! Mais ils vont aussi consommer autrement ! Parce qu'ils ont un jardin, où il y a des légumes qui poussent, il y a des légumes, ehmmm, ehm certains ah bah ils ont des animaux ils ont des chèvres ! Tu vas créer *(? ou « peler » ? je ne suis pas sûr de tel mot)* ta chair, tu vaaaa, tu vas, tu vas boire le lait ! Tu vois, ça fonctionne comme ça aussi.

MOI (1 :32 :46) : Ouais.

MEDALINE (1 :32 :47) :…Alors quand tu vois, voilà une, un papi ou une mamie, qui a 90 ans, et qui habite, auuuuu, ehm sur les mornes…Sur les mornes, dans les Antilles, les mornes tu sais ce sont des grands vallons, c'est vraiment la campagne profonde.

MOI (1 :33 :00) : Ouaaaais,

MEDALINE (1 :33 :01) : Tu croix que ces gens-là ils vont au supermarché ?

MOI (1 :33 :02) : …Bbahfffmff *(je ris brièvement)*...Mh

MEDALINE (1 :33 :06) : bah non ; tu croix qu'ils se nourrissent de corn-flakes ? Non…Tu vois ?...Donc il y a ça, et aujourd'hui et bah, en Europe…On nous amène à ça ; on nous amène à ça, alors que voilà, donc, les Européens ont étaient récupérés voilà, ce qu'ils ont trouvé, ehhhhhh, ce qui était cohérent ce qui était sain, et ils l'ont ramené ici, mais je veux dire l'écologie elle est pas, elle est pas européenne. Elle n'est pas européenne du tout. Tu vois ? Parce que voilà c'est, c'est une c'est un autre mode de fonctionnement c'est, c'est une autre culture. C'est une autre, c'est une autre approche. Tu vois, c'est une autre approche, et puis c'est vraiment, et c'est ça, c'est,

MOI (1 :33 :46) : C'est de considérer l'homme et la nature comme égales, comme étant égales *(? Mes derniers mots ne sont pas très clairs, Médaline reprend à parler toujours sur un ton vif)*

MEDALINE (1 :33 :47) : exactement…On est, o, voilà on est à égalité, la nature faut la respecter ; il faut absolument la respecter, ce n'est même pas à égalité, c'est que, c'est elle qui nous donne ; il faut il faut la respecter c'est elle qui te donne le fruit, le légume qui va consommer, qui va te permettre de vivre. Rien que ça faut, faut respecter ça. Et si tu veux aujourd'hui si on a un accident on est pas du tout

dans cette approche-là. Ah bah un jour au supermarché, je veux du pain, j'achète du pain, même si ce n'est pas du pain ah, c'est du plastique.

MOI (1 :34 :15) : mais peut-être,

MEDALINE (1 :34 :15) : …Je prends mon pain, et puis voilà, hi.

MOI (1 :34 :17) : Peut-être, des phénomènes de résistance, comme, par exemple ce qui se met en place dans un milieu comme ici, ehm, ces différences se trouvent, dans un autre sens peut-être ; se trouvent dans une autre direction ; ou pas ? Genre tu es…Tu ne t'intéresse pas sur ça ou…Ou

MEDALINE (1 :34 :31) : hhhhhhhh *(elle inspire pour une seconde)* si, si tu veux ! M-moi je ne m'intéresse pas mais c'est quelques choses qui, qui, fin, qui ne sera pas mis en place avant des lustres quoi. Moi j'aurai le temps d'avoir 80 ans avant que ceee, avant que ce soit mis en place, et encore !

MOI (1 :34 :41) : parce que c'est difficile de changer les habitudes.

MEDALINE (1 :34 :43) : c'est ça ! C'est surtout ça !...Les habitudes qui vont être compliquées à changer, et puis la volonté aussi, il faut que les gens aient cette volonté, de changer ; de comprendre que, de comprendre que ce que tu fais, ce que tu consommes là, c'est mauvais. Faut que les gens comprennent que c'est mauvais pour eux. Mais ça je croix qu'ils…C'est pas encore ancré, en eux. Ce n'est pas encore ancré en eux, c'eeest…Parce que, des fois je me dis mais, c'est quand même dingue parce que, comment, comment c'est possible quoi ! Une fois j'ai vuuu...J'ai vu une, fin je supposais que c'était c'essst, c'e, que c'était la maman la maman, des enfants, hhh des enfants deeeee, qui devaient avoir, si tu ne veux même pas un an.

MOI (1 :35 :25) : ffffffffhmm *(j'inspire de manière prononcée)*,

MEDALINE (1 :35 :26) : elle leur donnait du coca. Les gamins ils buvaient du coca.

MOI (1 :35 :30) : Ici.

MEDALINE (1 :35 :30) : Oui. Oui c'était à l'arrêt, l'arrêt du bus, vers le Casino ; elle leur donnait du coca. Et les gamins ensuite ils pleuraient, parce qu'ils voulaient du coca.

MOI ou MEDALINE (1 :35 :38) : *(on va tapoter pour une seconde sur la table)*,

MEDALINE (1 :35 :39) : Alors, t'imagines depuis combien de temps ; ils vont grandir, ils vont être ils vont être ils vont être, nourris-hhh-hh ils vont être abreuvés, ils vont nourris ils vont grandir avec ça ; avec le coca, coca, sans compter,

MOI (1 :35 :50) : Alors,

MEDALINE (1 :35 :51) : Sans compter ce qu'ils mangent à côté.

MOI (1 :35 :51) : *(? je ne comprends pas bien, c'est un peu confus, j'attaque à parler en même temps que mon interlocutrice et elle poursuit son discours)*,

MEDALINE (1 :35 :53) : sans compter ce qu'ils mangent à coté, donc ils doivent manger tous les produits, gâteaux et compagnie des, plein de gras plein de sucres, eeeeeh à l'âge de 12-13 ans, ils sont obèses…Tu vois.

MOI (1 :36 :04) : Ouais.

MEDALINE (1 :36 :05) : Mais je ne sais pas, comment, comment tu peux dire, même, je veux dire…On donne, on ne donne pas du coca à un enfant quoi ; un enfant d'un an il ne boit pas de coca ce n'est pas possible. Ce n'est pas bon pour lui. Un enfant, on te dit on te dit « Vient t'es un enfant », ne serait-ce que, voilà, quand quand ils quand ils sont bébés, tu, tu ne donnes pas de de produits crus à un enfant. Il y a une raison pour ça, tu vas donner du coca à ton gamin ? Quand tu vois que le coca c'eeest, ce que ça fait quoi, c'eeest…

MOI (1 :36 :33) : Oui !...Mais c'est exceptionnel, même pour moi, j'ai jamais entendu.

MEDALINE (1 :36 :35) : ah non, mais *(?)* moi c'eeest, que ça va…Aaaaaah je me dis ce n'est pas vrai. Et les petits tu vois ils étaient-là ils tétaient quoi ils aaaaaaaaah ; t'imagines, dans leur petit estomac ce que ça qu'est-ce que ça peut faire ? Après ils vont développer des maladies ils, ils vont avoir l'estomac ...Complètement décomposé ; les enfants seront malades, et bah c'est toujours 'ah bah tiens, pourquoi ils sont malades et bah après *(? Je ne comprends pas bien les mots suivant),* toujours on leur a fait boire laa, depuis…Depuis, depuis des mois et des mois quoi.

MOI (1 :36 :59) : *(? Je parle vite et je n'arrive pas à saisir les premiers mots)* aussi les couts qui sont, voilà, relativement faibles en fait, ce genre de produits qui sont démocratisés, *(Médaline recommence à parler en même temps que moi, toujours sur un ton passionné et critique)*,

MEDALINE (1 :37 :03) : bah non, bah oui si tu veux, bah oui forcément, parce que tout, tout ce qui est plus nocif est forcément moins cher…Tu remarqueras et puis de toute façon…Les gens…Les gens qui voont, suur, sur les, fin sur les quartiers, et les gens, à revenu, extrêmement modeste, je veux dire c'est eux qui sont obèses. Ce sont des gens obèses. Ce sont des gens obèses, parce qu'ils mangent mal, ils mangent ils mangent mal, ils mangent des, des produits nocifs, et voilà ce sont des gens qui sooont, qui ont des problèmes de santé, et qui sont obèses.

MOI (1 :37 :39) : même ici fin je, je vois un peu près,

MEDALINE (1 :37 :41) : Ah bah ici oui oui, bah non, ici oui.

MOI (1 :37 : 42) : beaucoup de femmes qui sont,

MEDALINE (1 :37 :44) : sisi, bah regardons, regardez il n'y a pas franchement sur quartier ; ils sont tous, fin je veux dire là, ils sont, ils sont énormes quoi.

MOI (1 :37 :50) : Ouais.

MEDALINE (1 :37 :51) : Tu vois un gamin, un gamin de 6 ans, il est déjà comme ça il est déjà…Non les, les gam, les les gamins, les gam, il y a vraiment un souci à ce niveau-là quoi.

MOI (1 :37 :59) : Ouais, et même, des femmes voilées j'en vois, fin pas toutes eh, et je ne veux pas généraliser ni faire des, des, des critiques absolument mais, hem, fin, oui je vois même des femmes voilées j'en vois, j'en vois pas mal qui sont,

MEDALINE (1 :38 :11) : bah

MOI (1 :38 :12) : peut-être c'est la Constitution…

MEDALINE (1 :38 :12) : non il y a peut-être, il y a peut-être une constitution qui fait que mâchant mais, si tu veux aussi c'est, c'eest, il y a une culture aussi, où t'as une nourriture très très riche. Laaaaaa, laa, la cuisine la cuisine orientale la cuisine du Maghreb c'est une cuisine très très grasse, très grasse et très sucrée.

MOI (1 :38 :30) : Ah oui.

MEDALINE (1 :38 :30) : Alors tu vois ? Donc, non seulement tu as une plaque que vont faire, que vont faire les parents, que, voilà, les plaques qu'ils vont préparer, à côté de ça, bah les enfants, ils mangent chips et compagnie, ils ne font pas plus de sport que ça…La conséquence c'est quoi ? Voilà, la conséquence c'est une prise de poids, mmh mauvaise santé, voilà c'est tout ça la conséquence. Ce sont des, ce sont des jeunes gens qui, après qui, qui développent aussi des troubles, des troubles ; ah, compte tenu après deee, tu vois de, de l'époque dans laquelle on vit ; ah avec le portable les jeux vidéo les mâchant, tout ça.

MOI (1 :39 :06) : Ah oui c'est…

MEDALINE (1 :39 :09) : tout ça a une incidence, sur l'individu…

MOI (1 :39 :10) : et la, la cuisine, du Maghreb, parce que ça m'intéresse, à niveau de, d'alimentation c'eest, c'est quoi de recette, tu connais des recettes ? Qui sont, typiquement...*(?)*

MEDALINE (1 :39 :16) : hm…Bah elles sont, elles sont très très grasses, bon la, la plus classique eh, ce que l'on connait tous, bah le couscous !

MOI (1 :39 :23) : le couscous ouais,

MEDALINE (1 :39 :23) : Le couscous ! Ehm, t'as, après t'as les, t'as les ta *(? Je ne comprends pas bien ce mot)*, t'as leeees…Hm t'as toutes les galettes tu sais, qui fondent et, c'est très bon tout ça, ehm et c'est très, très gras ! Les petits gâteaux, tu sais les petits gâteaux mâchant c'est, extrêmement gras extrêmement sucré. C'est bon ! Moi j'en mange de temps en temps c'est très très bon. Mais tu ne peux pas, tu ne peux pas nourrir, t continuellement te nourrir de ça quoi ! Ce n'est pas possible...Le meilleur la meilleure nourriture qui soit c'est la, le meilleur régime alimentaire c'est le régime crétois.

MOI (1 :39 :59) : le régime quoi ?

MEDALINE (1 :40 :00) : crétois. Crète donc tout ce qui est la Grèce, la…

MOI (1 :40 :02) : Ah oui !

MEDALINE (1 :40 :03) : Voilà, on te on te on ne va pas te dire la cuisine méditerranéenne, mais précisément…C'est la, la cuisine crétoise.

MOI (1 :40 :10) : Qui se base sur quoi ? Citron…

MEDALINE (1 :40 :12) : ehm, parce que c'est, ce sont ce sont, des, des légumes essentiellement, poivrons, tomates, huile d'olive qui est excellent pour la santé.

MOI (1 :40 :22) : Ouais,

MEDALINE (1 :40 :22) : Huile d'olive, ehm, c'est une, c'est une nourriture très fraiche, très légère. C'est la meilleure, don si tu veux, manger sain…Et puis de toute façon ça, c'est une évidence ah ! Manger sain

il faut manger des légumes il faut manger des fruits.

MOI (1 :40 :35) : Ouais tu me, ça me parle, moi aussi j'ai de petits vices ah, ça concerne moi d'abord le fait de changer des habitudes parce que

MEDALINE (1 :40 :40) : Aaaah-ha-ha ! *(Elle éclate de rire allègrement)*

MOI (1:40:41) : moi je mange, je mange encore beaucoup de viande eh, je, mais hhhmf, parce que j'aime ça…Hhhhf maais,

MEDALINE (1 :40 :46) : mais, après je veux dire, ce n'est pas interdit manger de la viande. Ce n'est pas interdit de manger de la viande. Mais si tu veux on, t'as, t'as pas besoin de manger de la viande tous les jours. Déjà, et pas à tous les repas. Tu vois ?

MOI (1.40:57) : Ouais ouais ouais…

MEDALINE (1 :40 :58) : T'as pas besoin de manger de la viande tous les jours. Mais,

MOI (1 :41 :01) : C'est,

MEDALINE (1 :41 :03) : Tu vois ? Moi, moi je ne suis pas, je ne suis pas, je ne suis pas, végétarienne ; maaaais, ma consommation de viande il y a *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* elle eeest…Fin je veux dire qu'elle est très très limitée quoi. Tu vois ?

MOI (1 :41 :16) : Ouais il faut dépasser les habitudes,

MEDALINE (1 :41 :17) : hahahah ! *(Elle rigole fort)*,

MOI (1 :41 :17) : heheh ! *(moi aussi je rigole fort)*

MEDALINE (1 :41 :17) : Mais c'est bon la viande aussi ! Moi je, je me régale des fois, je me régale voilà, tu vois, et des fois, tu vois, tu, moi je fonctionne par envie. Donc tu vas à envie tu vas t'acheter deux bons deux bons steaks, tu vas les savourer,

MOI (1 :41 :28) : Oui…

MEDALINE (1 :41 :28) : Mais après ça va suffire, et pour des mois et des mois je peux ne pas manger de viande.

MOI (1 :41 :29) : Ah oui ! Ça pose aussi une question deee, ouais, quel, ouais,

MEDALINE (1 :41 :34) : Voilà ! Tu vois ? Ça me, voilà. Ça me, ça me suffit, alors quee, voilà, petite fille mais j'étais, j'étais carnivore. J'étais réellement carnivore ; haha ! *(Elle éclate de rire pour un instant)*, tu vois ? Mais après voilà, c'est deeeees…C'est des comportements qui changent il y a, des envies aussi tu vois ? Là l'envie de chair et, voilà me fait moins envie aujourd'hui.

MOI (1 :41 :53) : ok, bah c'est, je te remercie c'est, c'est tout bon on a touché tous les points…

MEDALINE (1.41:58) : Ah bah je t'en prie ha, c'est ça que…

MOI (1 :42 :00) : Oui juste une une, une dernière question, si tu penses que l'écologie est comme une religion ? Tu, tu verrais l'écologie comme une religion ou pas, fin, un nouveau crédo pour le futur ?

MEDALINE (42 :09) : hem, ah bah ce serait bien ce serait bien si ça devient comme ça oui, ce serait, ce serait formidable, que ce, que ce serait ça. Ouais, l'écologie nouvelle religion, ce serait oui, ce serait formidable.

MOI (1 :42 :20) : d'accord,

MEDALINE (1 :42 :20) : bah on vivrait dans un monde, je dirais presque idyllique ! En tout cas…On y respirerait mieux c'est sûr ; tu vois ?

MOI (1 :42 :27) : Ouais.

MEDALINE (1 :42 :29) : Mais, écologie, ouais j'aime le concept ; écologie nouvelle religion. Ce serait, ce serait génial.

MOI (1 :42 :33) : ffffffhh *(j'éclate de rire pour un instant)*, ouais ; hmm !

MEDALINE (1 :42 :36) : …Ce serait génial.

MOI (1 :42 :38) : Mh…Ok, haaaaah…Merci beaucoup.

MEDALINE (1 :42 :43) : Bah je t'en prie Alessandro, j'espère que tu vas tee, t'en sortir avec tout ce que, tout ce qui a été
(J'interromps l'enregistrement à ce moment-là)

Entretien avec Claire (18/06/2018)

MOI (0 :01) : Ok. Alors, donc les premières questions, les premières 2 questions c'eeeest, des questions, des réponses *(? pas sûr)* formelles, donc, ton âge ?

CLAIRE (0 :14) : Ah, mon âge, j'ai 27 ans.

MOI (0 :16) : Ok ; eeet, si tu peux parler brièvement de ta formation professionnelle et du travail que tu, que tu, que tu fais actuellement, au sein d'Anciela.

CLAIRE (0 :25) : Ehmm, alors, moi j'ai fait, j'ai fait Science Po, à Lyon, à l'Institut d'études politiques ; ehmm j'ai été, ff, bah c'est une formation assez, assez généraliste et je me suis spécialisée en, analyse des politiques publiques, voilà, avec une dimension, à la fois professionnalisant et à la fois recherche ; ah et en fait, à partir de mon Master 1 je me suis engagée bénévolement à Anciela, ce qui fait que pendant mes 2 dernières années d'étude j'étais déjà engagée au sein de l'association et j'avais déjà commencé à mener des actions ; voilà, en, en Master 2 j'ai fait un stage de fin d'études plus sur, les politiques médico-sociales, j'étais en stage dans une structure qui accueillait des personnes toxicomanes, et je faisais des études, autour de ça. A la fois sur la question de l'acceptabilité du lieu d'accueil pour les personnes toxicomanes, et à la fois sur la question de l'accessibilité au matériel stérile, pour, dans une logique de réduction des risques, et en faittt, à la base je pensais travailler plus dans ce, dans ce domaine-là parce que ça me plaisait beaucoup et c'est des sujets qui me tiennent à cœur, mais mon engagement à Anciela commençait à prendre de l'ampleur, l'association commençait à se développer, donc j'ai eu un choix à faire, en disant « Bah, est-ce que je continue sur les enjeux médico-sociaux, ou est-ce que, bah, je, je *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* mon aventure, avec Anciela » ; et donc en fait j'ai, j'ai choisi de continuer à Anciela en me disant que, bah c'était maintenant que ça se développait, qu'il y avait des choses à construire, et que de toute façon la vie était longue et que je pouvais très bien, retomber, dans le milieu d'action, de l'action sociale, en d'autres moments ; et donc en fait, il y avait déjà une salariée à Anciela mais qui est plus, plus là actuellement; et donc j'étais la, la deuxième salariée, et en fait on a vraiment créé un poste, sur mesure, pour moi, donc, coordinatrice de la recherche, de la formation et des démarches expérimentales, c'est un poste qui a, beaucoup évolué en fait, depuis que, je suis salariée, ça fait, ça fait 4 ans et demi que je suis salariée à Anciela ; au début vraiment il y avait ce, ce côté…Recherche, sur la question de, de l'engagement, pour essayer de comprendre, ce qui, ce qui amenait les gens à s'engager, ehm ce qui pouvait, les aider ; sur, recherche sur les, les démarches participatives aussi, pour essayer de comprendre comment on mobilisait les personnes, comment on les accompagnait ; puis après la, la, dimension formation autour de tout ça ; alors c'est des choses quiii, qui ont un peu évolué parce que aujourd'hui il y a des missions qui sont beaucoup plus, beaucoup plus larges en fait, aujourd'hui, je dirais que j'ai, un rôle de, coordination générale en fait, à, à Anciela ; fin pas sur, toutes les dimensions mais disons que, ehmm, sur toutes les dimensions hors médias, c'est-à-dire que, jee, supervise, je suis toujours sur le côté recherche et formation mais en plus je supervise Victoire, qui est sur, Envie d'agir, et je supervise Victoire, qui est sur la «Maison pour agir» ; donc j'ai un rôle de, de coordination générale, donc ça c'est une partie de mon temps ; et l'autre partie de mon temps c'est que je suis, très impliquée, sur la, sur la supervision, aussi, de la Pépinière, avec, aussi, énormément de temps, d'accompagnement, de porteurs d'initiative au sein de la Pépinière je pense, qu'il y a un peu près la moitié de mon temps qui correspond à, à l'accompagnement d'initiatives au sein de la Pépinière. Voilà, en gros.

MOI (3 :55) : Mh-mh ; du coup, en fait tu penses *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* de la recherche, à Anciela, axée sur la question de, de l'engagement ?

CLAIRE (4 :04) : Hm bah oui, en fait la, la recherche pour nous c'est venu, assez naturellement ; en fait on avait commencé à mener des actions, pour, permettre aux personnes, d'imaginer des actions, qui pourraient, mener pour répondre aux enjeux d'écologie et solidarité, et en faittt, bah ça nous a emmené à nous poser des questions sur, qu'est-ce qui amène les personnes à agir, qu'est-ce qui, va faire qu'ils vont avoir envie de s'engager, qu'est-ce qui, va faire qui, ils vont s'engager, ehmm, dans le temps, et donc on a, mis en place une démarche de recherche, là-dessus, on avait rencontré, plus de 70 personnes pour essayer de comprendre comment s'était passé leur, parcours d'engagement, ce qui nous beaucoup éclairé et qui nous a amené à créer la démarche Envie d'agir ;et après dans le cadre de la Pépinière on a aussi mené des projets de recherche, notamment sur, la question de la communauté, donc qu'est-ce que c'est qu'une communauté de personnes qui agissent, qui ont les mêmes valeurs, en faisant pareil, les entretiens de recherche ; alors, aujourd'hui, la recherche elle est moins présente, parce quee, en fait on est, on est débordés par, par l'action, et que aujourd'hui j'ai pas du tout le temps, de prendre du, bah du temps ; sur, sur la recherche. Pour autant, mmh, les projets de recherche qu'on a menés continuent

à, à nous nourrir, et on est très, attentives à, à tout ce qui s'écrit sur les questions de, d'engagement, de participation, d'accompagnement ; après on n'arrive paaas, à être, proactives dans la, réalisation de projets de recherche en tant que tels.

MOI (5 :38) : Mh-mh, du coup c'est l'a, c'est l'aspect de l'action qui prime sur la rech, sur celui de la recherche *(?)*,

CLAIRE (5 :44) : Oui, sachant qu'en même temps, on est toujours dans une, logique d'action, et d'analyse de notre action, donc l'aspect de recherche, avec une méthodologie vraiment, formalisée, pour autant…On est formés en sciences sociales ; on a, une réflexion qui est, structurée par, bah par nos études en sciences sociales, et donc forcément, bah c'est quelque chose qui est, qui est important pour nous, à Anciela il y a vraiment toujours cette idée, on agit, on analyse, on agit, on analyse, avec, une grosse attention à, la capitalisation de savoirs en fait, qu'on formalise aussi par l'action; donc c'est pas de la recherche en tant que telle, pour autant la question de la, de la réflexion, et de la capitalisation ça reste, très très fort dans ce qu'on fait, d'autant que, on propose quand même, toujours un rôle de formation qui est assez, qui est assez dense ; formations qui sont à la fois, en dire, en direction des membres d'Anciela mais en, en direction de, bah de, de professionnels ; et donc ça nous oblige à, à formaliser des contenus, qui sont, qui sont un peu au croisement entre, bah ce qu'on fait, ce qu'on en a appris, comment on le formalise et comment on le transmet ; donc c'est pas, c'est pas vraiment de la recherche mais c'est vraiment la, capitalisation et la transmission de savoirs.

MOI (7 :00) : D'accord. Et les autres pôles, des sciences sociales, ehmm, de, d'où viennent les autres membres d'Anciela, c'est quoi, c'est quoi les autres, domaines ? Donc, Science Po j'imagine…

CLAIRE (7 :14) : Bah essentiellement…Essentiellement ceux qui ont…Qui ont une expérim, fin qui oont, fait des études en sciences sociales…Oui c'eeeest, c'est s, alors c'est sociologie et sciences politiques ; heeeee, économie, mais, hé, c'est moins, le cœur de, de notre sujet; après tout le monde a pas cette formation-là, Anciela c'est pour ceux qui, ceux qui l'ont, ehmm...Après dans, dans leeees, disciplines qui nous ont nourris et qui nous nourrissent actuellement, on a beaucoup lu de, science, fin de psychologie sociale ; parce que finalement, pour, pour essayer de comprendre…Baahh, l, ce qui se passe dans la tête des gens…Comprendre aussi, leur interaction, avec leur environnement, la science socia, fin la psychologie sociale pardon c'est, c'est une discipline qui est assez, qui est assez éclairante. Alors que finalement la, la sociologie ou la science politique ça vient, expliquer les choses, mais ça nous permet pas forcément de trouver une manière d'agir dessus ; ce que je veux dire c'est de, une fois que t'as dit par exemple que, l'engagement de quelqu'un dépend de son milieu social, ça t'aide pas forcément à voir comment tu donnes envie de, d'agir, ou comment tu permets à la personne de développer son pouvoir d'agir ; c'eest, alors que la psychologie sociale ça aide plus sur une dimension pratique.

MOI (8 :34) : Mh-mh ; du fait de, du pouvoir d'influencer les gens ?

CLAIRE (8 :39) : Bah, ou même de comprendre la question des interactions, c'est-à-dire que, la psychologie sociale, il y a une place de l'individu, ehh, quand même, et la question de comment il interagit ; la sociologie, on parle moins, de ce, de cette dimension-là.

MOI (8 :53) : Ah d'accord, tu veux dire, que la psychologie sociale, c'est un coté plus qualitatif, c'est un coté plus eh, qui *(?)*,

CLAIRE (9 :00) : Bah c'est, c'est juste une, une autre grille de lecture quoi. Mais on la, la personne en tant que telle aaa, plus de, de place que dans la sociologie où elle est vraiment, déterminée par, par le collectif, par la société,

MOI (9 :12) : D’accord.

CLAIRE (9 :13) : …Et ce n'est pas forcément facile de, de voir où se situe, bah, une forme de pouvoir de la personne donc tout ça quoi.

MOI (9 :20) : D'accord, ok. L'anthropologie tu la vois comment ? Quand on fait *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* de la recherche.

CLAIRE (9 :28) : Bah je t'avoue que je, je ne la vois pas beaucoup parce que comme j'ai, je n'ai jamais fait d'anthropologie exceptera c'est, peut-être la, la science sociale que je connais le,

MOI (9 :37) : Le moins ?

CLAIRE (9 :37) : Le moins, donc je, je ne saurais pas trop te, te dire…

MOI (9 :40) : Oui. Bah, tu sais, à l'origine, la sociologie et l'anthropologie étaient, étaient pa, étaient couplées en fait ; parce qu'ils dérivent de la même période historique. Mais après, petit-à-petit, ils se sont, ils ont pris des chemins différentes ; surtout au niveau de la méthodologie et même de l'objet ; mais, maintenant, tu sauras qu'avec la mondialisation, les, les acculturations, plus fréquentes, de nos jours, avec tous les cultures, les populations qui se mélangent, les deux champs disciplinaires se rapprochent en fait, se rapprochent de nouveau et, eeet ils, ils peuvent s'échanger le, le contenu…Des objets mais, voilà, sss ça pose de nouvelles problèmes épistémologiques, concernant les deux, les deux, disciplines, respectivement ; maiiiis, moi disons…Je pou, fiin l'anthropologie, c'eeeeeest…J', j'en parlais, j'en parlais avec des étudiantes duuuu, d'ailleurs bénévoles à la «Maison pour agir» en psycho, en psycho sociale ; heeeeeeem on parlait, en fait, de la comparaison des deux, *(?)* disciplinaires, du fait qu'il y a des choses en commun, avec la psychologie, la psychologie sociale parce queeeeeeeee, bah plutôt que la psychologie individuelle, ehmmmmm, du fait que, bah en fait l'analyse passe par petits groupes ; les mentalités *(?pas tout à fait sûr)* se forment en petits groupes, eeeeet, eet, et de ce qu'ils arrivent à former ensemble. Les pratiques qu'ils arrivent à former ensemble à travers, à travers une sorte de, une sorte d'esprit communautaire qui se développe, au moment même *(? Je ne suis pas tout à fait sûr du mot suivant)* du coup…Maaaaaais, mais, disons que, par rapport à la psychologie sociale, l'anthropologie s'intéresse àààà, ààààààà, aux, aux formes de pensée, ou d'intellect, qu'il faut, qui peuvent se développer, en dehors dees, comment dire, deeeeeees, des savoirs, de matrice, traditionnellement occidentale. Du couuup, bah, c'eeeest, c'est un coté de, d'ouverture, d'ouverture à des apports, ehmm culturels qui, qui se mmmmmmmh, qui se dépaysent en fait, du corps, des corpus bibliographiques, de savoirs, qui sont, eeeeeh, eeeeeeehmm, qui sont d'auteurs deeeeeeee, de tradition française, par exemple, ou même, ou même de, des états-nations européennes, du coup c'est ça qui eest, c'est ça qui fait en fait, le noyau, typique, de l'a, *(?)* anthropologie on le fait, si tu veux, que, ehm, qu'à partir de la, de laaaaaaa, de la période de la colonisation de l'époque *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* de la colonisation, bah, se sont, sfffffff *(des voix féminines résonnent quelques parts dans le local, des échanges intercalés par des rires)*et, et même avant en fait ; avec les, les Grandes Découvertes, se soooont, ehmmmm, sont venus à se confronter, ehhhhhh, des manières différentes de penser, de penser la vie en société, eeeet, ce qui n'a pas, ce qui n'a pas toujours été facile, pour la population maintenant *(? Je ne comprends pas le mot suivant)* occupée et dominée par l'ex, l'expansionnisme occi, occidental, eeeeeeet, voilà, donc, ce qui pose, eet, encore des problèmes aujourd'hui ; mais dans d'autres, dans d'autres versants, la situation est, eeeest, est plus complexe aujourd'hui, si on, si on veut, parce que les contacts justement sont plus fréquents, et les revendications sont plus fragmentées, même à niveau des petits groupes justement, eeeeet, vo, voilà, ehmmmm, mais si non en fait, à niveau d'objets, ehmmmmm, l'anthropologie, peut avoir en commun, le fait, le fin leeeee, l'intérêt pour, des questions, d'engagement, même, d'engagement social, dans plusieurs, dans plusieurs champs, par exemple la religion, la politique, ahhh l'e, l'e, les mouvements économiques de grande ampleur ou même, ou même les, ceux qui sont plus alternatifs, eeeeeeet, voilà, l'intérêt pour les, pour des questions, environnement aussi, du coup en fait les, même, même, même pour l'anthropologie le champs deeeees, ehmm, le champs des intérêts est large, ce quiii, ce qui fait, ce qui fait sa caractéristique plutôt l'approche, à la

méthode d'étude et d'analyse, des faits socials ; voilà.

CLAIRE (14 :13) : Bah merci.

MOI (14 :15) : Ça, c'est pour te donner…Pour te donner un peu une vision…Comme, c'est une conversation, eeeeeehm...Voilà du coup, en fait, ça c'était, une question plutôt à la fin, mais tu vois c'est, dans un entretien souvent il y a,

CLAIRE (14 :34) : Mh, ah oui bien sûr…

MOI (14 :34) : *(?)*…C'est ça en fait que j'aiiiii, c'est comme ça que je pense un entretien…Une particularité de l'anthropologie qui la différencie de la sociologie par exemple est a, est l'importance qu'elle a, qu'elle attachait, surtout avec, bah le, les changement de mœurs, eet, et les révolutions épistémologiques des années '60, c'est l'intérêt pour, le coté qualitatif du coup ; voilà, plutôt que le, quantitatif, qui, serait, qui serait une autre prédilection *(? Je ne suis pas tout à fait sûr du mot suivant)* de la, de la sociologie, hhh, du coup, ffffff voilà *(? Je ne comprends pas les mots suivants)*, en fait, dans un entretien, comme le nôtre, il y aurait du temps pourr, pourrrrrr, pour confronter des points de vue différents, pour poser de nouvelles questions, pouurrrr, tu vois, pour ne pas être dans, dans un protocole figé en fait, des questions quiii seraient réductifs par rapport à, àààà, à une conversation pluuuuus, plus engageante en fait. Voilà, et…Et du coup tu vois en fait, maaaa, ma question suivante ça aurait été, aehhhhhhh, qu'est-ce que tu en penses de la, de l'approche anthropologique de recherche sur un milieu comme le, la «Maison pour agir», eeeeeet…Parce qu'en faittt, a, aaaa, dans le territoire vaudois, et du, du quartier, de la «Maison pour agir» il y a cet aspect de la, de la rencontre, interculturelle, si tu veux, ce qui, ce qui m'aa, personnellement, tout de suite, fait intéresser, à un type, à un type d'engagement comme ça aussi ; en *(?)* que mon, que mon bénévolat ; c'est à dire en fait qu'à la «Maison pour agir» j'aurais puuu, bah j'aurais pu observeeer, hem, comment, se tissent des relations, entre, ehmmmm, deees, des personnalités d'Anciela et les environs de quartier, et comment se fonnt, comment peut se faire l'engagement, au sein de questions d'écologie et solidarité, en faisant du commuun, eeet, voilà, comment peut se créer des espaces communs, ouuuu, comment, peut, mmmmh, on peut, vice-versa, ehmmmmm, de, créer de nouveaux, de nouveaux espaces privés, comment, comment, comment en fait, questionner l'a, questionner l'engagement et le, désengagement voilà ; parce que c'est, eeeeeeeet...

(Pendant tout ce temps de 'monologue' je parle sans croiser souvent le regard de mon interlocutrice. Lorsque j'arrive à vaincre ma réserve, j'entrevois qu'elle me regarde avec une expression généralement sérieuse, tout en m'offrant des sourires discrets) …

Ce qui ne...Fin. *(Quelques instants de silence passent)*, ce qui ne voudrait pas, ce qui ne signifiera pas forcément pour moi en fait le fait de, le fait de, ehmmmmm, je l'ex, je l'avais expliqué aussi quand on, quand on s'étaient vus, le fait deeeeee, d'être dans une démarche ehmmmmm, nécessairement critique parce que, ehm, de quelques manières tous les sciences sociales on pourrait, on pourrait dire qu'elles sont critiques, qu'elles ont, qu'elles sont critiques de la réalité, parce qu'en fait il s'agit, il s'agit d'aller au-delà des lieux communs ; voilà, et ce qui n'est pas propre, que l'anthropologie *(?)* disons que, fin, j'aurais vouluuuu, ehmm, j'aurais voulu voir vraiment, au-delà de, au-delà ce, ce, ce qui existe déjà, à niveau des connaissances, m, dans, dans l'implication sur l'écologie et la solidarité, j'aurais voulu voir en faisant du terrain concret comment, bah comment, comment se produit l'engagement en fait, comment se, comment se produit l'attachement à la, à la, à l'écologie, à la solidarité, donc, c'est le noyau pilier d'une, organisation comme Anciela; voilà, donccc, c'est ma motivation, c'est ma motivation de pourquoi j'ai, j'avais engagé ce projet comme, o, o, o, on en avait parlé déjà…A l'époque...Mais...Ehmmm, maintenant ça, ça commence à être plus clair eeeet, de toute manière je poursuis, je poursuis cet *(? Je ne comprends pas le mot suivant)*, eeeet… Et d'ailleurs, encore à niveau de la recherche, pour t'expliquer maintenant ça, ça commence à être plus clair eeeet, de toute manière je poursuis, je poursuis cet *(? Je*

ne comprends pas le mot suivant), eeeet…Et d'ailleurs, encore à niveau de la recherche, pour t'expliquer un peu ce que j'ai, ce que j'ai commencé à faire, récemment j'ai pris l'initiative de m'impliquer dans d'autres, dans d'autres associations, sur Lyon ; s'engageant pour l'écologie et la soli, l'écologie et la solidarité, donc le coté écologique…Thématiques comme le, gaspillage alimentaire, une association comme Récup 'et Gamelles par exemple ; pour avoir une vision plus d'ensemble de telles, deeee, de telles pratiques, d'un milieu à l'autre; pour pouvoir confronter entre elles à niveau de la recherche; parce qu'en fait, une autre, une autre, une caractéristique de l'anthropologie à niveau de méthode, d'analyse, c'est la, démarche comparative ; entre, milieux différents par rapport à des, à des pratiques similaires. Des pratiques sociales similaires, et c'est pourquoi j'aiiiii, en, en profitant de la fin de moon, de mon service civique c'est pourquoi j'ai décidé de m'engager ailleurs. Et comment, comment tu vois, à niveau d'un chercheur, cette ouverture, cette implication dans d'autres, structures…

CLAIRE (19 :25) : Bah , je sais pas.

MOI (19 :26) : Du côté de la, du coté, comparatif, de la recherche, tu vois ; je ne sais pas si ça t'est familier ou pas.

CLAIRE (19 :32) : Bah oui, après, ehm ; bah disons que, quand tu fais la, la science politique l'analyse comparée c'eeest, c'est une pratique commune aussi, fin…Ou la sociologie aussi,

MOI (19 :42) : Mh, oui,

CLAIRE (19 :44) : A deeees…Ah bah tu vois, mon master c'était…C'était politiques publiques et gouvernements comparés, tu vois ; la, la question de l'analyse comparée elle était, c'était la, le trou *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)*, fin, le fil rouge finalement de, de ma formation; après moi je pense que, de fait c'est intéressant d'aller, d'aller voir différentes choses parce que c'est qui, c'est ce qui permet de...Bah peut-être de, de mettre le doigt sur…Ce qui fait l'ADN d'une structure en fait…Et des fois c'est aussi en, en allant dans différents lieux que l'on, se rend mieux compte des spécificités de telle ou telle association; après, je pense que, Anciela ça reste une, une structure qui est assez particulière, dans son objet ; c'est-à-dire que quand, quand t', t'es à Anciela, hé l'objectif n'est pas, à chaque fois, la sensibilisation, l'objectif n'est pas non plus, de mener une action avec les gens sur telle ou telle dimension, l'objectif d'Anciela c'est de susciter et accompagner, des initiatives, ce qui fait qu'on, bah tu vois si tu compares avec Récup 'et Gamelles on est sur des champs, assez différents, même si on peut avoir des thématiques, communes; et je pense que c'est pas facile, d'être sur une, une analyse comparée avec, avec qui on est, ou alors, ça pourrait, signifier d'aller voir d'autres structures qui sont plus de structures, qui ont vocation à susciter et accompagner, l'engagement, ce qui n'est pas le cas de Récup et Gamelles, par exemple, mais je sais pas, ce qui peut être plus dans le style de cas *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* par exemple, de La Miette, à Villeurbanne, ou, ou je ne sais pas, le CCO, par exemple ; après je, comme je ne suis pas dans ta tête, ni dans ton projet de recherche je ne me rends pas compte de ce que tu, de ce que toi, de ce qui t'intéresse, donc peut-être que, si je

MOI (21 :39) : Les particularités alimentaires par exemple ; les repas de, de, autour de la, de la cuisine, de l'alimentation ; ça peut être une source thématique qui est, qui est commune, et qui, qui peut faire, un objet, plus particulier de recherche ; mais, je suis en, phase de tâtonnement…

CLAIRE (21 :55) : Mais ce que je veux dire par-là c'est que, tu vois, quand on fait intervenir Récup 'et Gamelles, nous, notre objectif, ce n'est pas que les gens ils changent comportement par rapport au gaspillage alimentaire ; c'est-à-dire que quand on a fait intervenir Récup' et Gamelles à la «Maison pour agir», l'objectif c'est que les gens viennent, à la «Maison pour agir», créent du lien, éventuellement, fin, pas éventuellement mais, qui découvrent aussi les enjeux du gaspillage alimentaire, mais pour qu'ils lancent derrière des initiatives collectives ; eeeeeh sur, sur le gaspillage alimentaire. Alors que quand, les gens vont à Récup et Gamelles en tant que telles ce n'est pas dans cet objectif-là ; en fait nous on

utilise, les associations, pour, permettre aux gens, de se rencontrer, et d'avoir envie d'agir dessus, de lancer des choses derrière.

MOI (22 :41) : Oui,

CLAIRE (22 :42) : Et donc on eeeest, fin, on, on est,
(J'interviens soudainement en interrompant le discours de Claire)

MOI (22 :45) : C'est ça, c'est vrai ce n'est pas ce que j'ai fait ; j'ai fait, oui ; Oui, bah, moi à niveau personnel, en tant que bénévole j'ai fait autres choses, à Récup 'et Gamelles que, ce que,

CLAIRE (22 :57) : Oui c'est ça.

MOI (22 :57) : Que ce qu'on faisait…

CLAIRE (22 :58) : Mais, ceci dit c'est aussi ce qui peut, qui peut permettre de voir à quoi sert, à quoi sert chaque temps, dans chacune des structures, donc ça peut être intéressant de, de voir les deux dimensions.

MOI (23 :08) : Mh. Eeeeeeeet…Donc, on remonte un peu, deeeeeeee, ss*(?)*, 5 ans *(? Je ne comprends pas bien ce passage, je parle de manière confuse)* questions…Mhhhhhh…Donc des questions par rapport aux re, représentations…Plus larges donc, qu'est-ce que c'est pur toi, qu'est-ce que c, ce sont pour toi l'écologie et la solidarité, voilà, en partant des valeurs...des valeurs fortes...*(?)* c'est une question large…

CLAIRE (23 :47) : Ha non.

MOI (23 :48) : Et on pourrait…On pourrait s'étaler, je ne sais pas, *(?)*,

CLAIRE (23 :52) : Bah, ce qu'on dit souvent, à Anciela pour, essayer de lier, l'écologie et la solidarité…Parce qu'en fait il s'agit pas, d'un côté la solidarité et de l'autre côté l'écologie comme si c'étaient deux thématiques, qui n'avaient rien à voir l'une avec l'autre nous ce qu'on essaie de, de promouvoir c'est plutôt l'union des deux, heh, au sens où, elles se complètent, mutuellement; et donc, si on doit définir les deux ensemble, heh on dit, on dit que, l'écologie et la solidarité c'est permettre, une triple réconciliation ;c'est-à-dire, une réconciliation, des hommes avec la nature ; au sens où, où l'idée c'est d'aller vers un rapport homme-nature qui serait pas un rapport, d'exploitation, de la nature par les hommes, mais de repenser, bah finalement, les relations entre, a les hommes et leur environnement, de manière à ce que ce soient des, des relations qui sont basées sur, le prendre soin…Puis à la, à la préservation; la deuxième, le deuxième type de réconciliation, c'est la réconciliation des hommes entre eux, c'est pareil…Ehm, sortir des, des logiques de, de domination et d'exploitation et penser à comment, on peut construire, une société où les hommes sont, sont solidaires, une société conviviale où les gens sont, pareil en relation les uns avec les autres ; en, prenant, en sortant, de, de logiques d'exploitation capitaliste, et en étant aussi sur, une prise en compte de la vulnérabilité, dans un certain nombre de, de personnes ; et on dit aussi que c'est une réconciliation, de chaque personne avec elle-même. C'est-à-dire qu'on est, on, on est confrontés à, Anciela il y a énormément de personnes qui, sont en crise, de sens, qui sont en crise d'utilité et qui ont l'impression finalement quee, leur vie, n'a pas autant de sens et n'est pas aussi utile, qu'elle, qu'elle le pourrait parce que, elles ont fait d'études, des études, de grandes écoles, sans savoir pourquoi, parce que, elles travaillent, 50 heures par semaine en ayant l'impression que, socialement ça ne sert à rien ; et donc, qui à un moment donné se demandent à quoi bon se lever le matin ; et donc, on travaille aussi fin, pour moi une société écologique c'est aussi, une société qui permet à chaque personne, de pouvoir s'épanouir, personnellement, et, au service, de de la société ; donc pour moi une société écologique et solidaire c'est ça, ces trois…Trois dimensions-là.

MOI (26 :25) : Mh…Mh…Donc c'est des valeurs qui s'entremêlent en fait.

CLAIRE (26 :34) : Oui.

MOI (26 :35) : L'un sert à l'autre…

CLAIRE (26 :36) : Oui non mais c'eest, fin, je, je sais quand j'ai des amis qui me disent, 'Ah mais…Voir l'écologie, c'est quand-même pas très important, quand il y a des gens qui dorment dans la rue ; ha en fait, on est quand même, dans une des logiques qui sont systémiques aussi, c'est-à-dire que, je sais pas moi, une association qui se bat, pour les droits des migrants, et qui va acheter, des, des tomates, à Lidl, quand les tomates elles sont produites en Espagne, par des, par des travailleurs, clandestins, qui sont des migrants, exploités, baaaah, on voit bien que, les questions d'écologie et de solidarité elles vont, elles vont de pair ; hm, fin pour, pour donner un exemple, *(?)*, c'est, c'est des valeurs qui, fin pour moi c'est pas, l'écologie ou la solidarité, c'est des valeurs qui, qui, qui vont ensemble et d'ailleurs, la plupart des initiatives écologiques, qui émergent aujourd'hui, intègrent la dimension de la solidarité ; il y a beaucoup de structures, de solidarité qui commencent à se poser la question, dee, bah deeee, comment lees, personnes par exemple mangent de la qualité, comment…Elles peuvent être aussi, sensibilisées à la question du tri fin, c'est paaas, c'est pas des choses qui sont, qui sont aux antipodes avec, mais qui doivent être, portées ensemble, à notre sens.

MOI (27 :54) : Parce que de ma part, il me semble, il me semble, à mon avis, que ehm…Ah comment dire ; hé…Que ce soit presque plus important la solidarité, que l'écologie toute seule fin, c'est, en fait, le fait que, on, on ne réussirait pas, à aller vers le changement, écologique si on était tous seuls, du coup…*(?)*

CLAIRE (28 :20) : Oui il y a aussi cette dimension-là, oui… Mais,

MOI (28 :25) : L'*(?)*, ouais,

CLAIRE (28 :28) : Moi pour moi c'est dans, c'est dans les deux sens en fait…Parce qu'à un moment donné…Fin je sais pas tu vois quand on fait deeeeees, quand on fait, des collectes alimentaires, pour récupérer de la nourriture pour des personnes qui sont dans des *(?ou « en »?)* situations de vulnérabilité…Eh, pour moi ça me questionne, qu'on leur donne à manger de la merde quoi…Fiiin, les personnes, elles ont…Fin si, si nous on mange, des produits, qu'on considère sains, qui sont issus de l'agriculture, locale biologique parce qu'on estime que c'est une, une nourriture qui est meilleure, à la fois pour les personnes et pour la société en général, pourquoi est-ce que les personnes en précarité n'accéderaient pas à ce type de nourriture. Pour moi, pour moi il y a vraiment, fin c'est vraiment imbriqué, et bien sûr, de toute façon pour construire une société plus écologique, on a besoin d'y aller collectivement donc, on a besoin de créer de nouvelles formes de solidarité dans la société ; ça, ça, ce n'est pas, ce n'est pas une responsabilité, individuelle c'est une responsabilité collective.

MOI (29 :28) : D'accord.

CLAIRE (29 :28) : Il y a, il y a besoin de ces, de ces liens-là c'est sûr.

MOI (29 :31) : Mh, elle est plus forte là, le côté, le coté collectif.

CLAIRE (29 :34) : Oui mais de toute façon…A Anciela…On est jamais, sur la responsabili, de la responsabilisation individuelle des personnes, on est là pour susciter les engagements, et les initiatives collectives, pour favoriser la transition écologique et solidaire, c'est-à-dire qu'on dit pas aux personnes, 'Triez vos déchets'… Heeeem, mmh, mmh, permettre aux personnes de découvrir, les enjeux…Des déchets, éventuellement, d'apprendre à trier mais après tout de suite c'est, bah comment est-ce qu'on

agit, ensemble, pour permettre à d'autres personnes, de s'approprier la question des déchets, pour trouver des solutions, collectives à la question des déchets, on est vraiment sur une approche, collective ; c'eest, ça c'est, très fort dans, dans l'ADN de l'association.

MOI (30 :18) : Et l'arbre d'Anciela, et l'arbre, l'arbre d'Anciela, ça, ça symbolise...Votre action ? Votre politique, votre éthique ?

CLAIRE (30 :28) : Bah Anciela…ça vient du mot en latin « Anchila » qui veut dire « l'asservante »,

MOI (30 :30) : L'asservante, oui je…

CLAIRE (30 :30) : Et donc l'idée c'était vraiment de se dire que, nous, on était pas là pour mener des actions en tant que telles, par exemple c'est pas nous qui, qui créons les épiceries « Zéro Déchet », c'est pas nous qui…Hébergeons des migrants chez nous, c'est pas nous…Qui…Qui je sais pas, créons un café familial, nous on est là pour, accompagner les personnes à le faire. On pourrait être au service finalement, de, de ces engagements collectifs, là. Donc oui oui, ça, ça symbolise bien notre posture, notre, notre positionnement.

MOI (31 :00) : Mh-mh…Donc l'accompagnement à l'engagement.

CLAIRE (31 :07) : Oui c'est, c'est l'accompagnement à l'engagement, en disant que dans notre tête, il y a deux grandes manières d'agir ; une première manière d'agir, qui est de rejoindre, final, finalement, des associations, des collectifs, qui préexistent, donc, c'est la démarche Envie d' agir à Anciela où là on est sur l'accompagnement au bénévolat ; ou alors s'engager en créant, une nouvelle initiative, que ce soit une nouvelle association, une entreprise éthique, une entreprise, fin, une action avec, ses voisins, se collègues, et là ça s'inscrit dans la Pépinière, en fait c'est deux, deux grandes options, qui se présentent aux personnes qui ont envie d'agir sur un thème.

MOI (31 :43) : Mh-mh ; d'accord, et toi, et toi-même par exemple ? Eeeeeh ; comment tu t'engages personnellement, à part l'accompagnement ? Dans l'écologie, dans le, par exemple…Dans les enjeux d'écologie ?

CLAIRE (31 :57) : Bah moi mon engagement collectif il est à Anciela, comme je passe un peu près 75 heures par semaine je n'ai pas trop le temps de, de faire d'autres engagements collectifs à coté, mais pour moi Anciela c'est clairement, c'est clairement mon engagement, c'est comme ça que…Fin je suis arrivée bénévole, je suis, je suis salariée mais c'est bien plus, fin c'est un engagement, de vie, pour, pour moi Anciela. Après…Dans ma vie, quotidienne j'essaie d'être cohérente avec, avec mes valeurs, dans ma manière de, dans ma manière de consommer…En faisant des dons, à des associations, qui en ont, qui en ont besoin ; puis après, j'ai des, c'est vrai que j'ai des engagements bénévoles qui sont aussi liés, à bon se lever le matin ; et donc, on travaille aussi fin, pour moi à Anciela par exemple je suis, je suis administratrice de Singa, au nom de, d'Anciela ; mais bon, c'est juste que je fais, je fais bénévolement.

MOI (32 :47) : Et quand tu dis que tu supervises la démarche à la «Maison pour agir», dans quel sens ? C'est quoi la supervision ? *(? Je ne comprends pas le mot suivant, on parle en même temps)*,

CLAIRE (32 :53) : Bah c'est-à-dire que c'est, c'est Victoire qui est là au quotidien ; mais, sur toute la, la coordination ; c'est, une coordination qu'elle fait, en échange avec moi ; ehm, moi je suis là pour, baah, l'aider à penser, le rôle de la «Maison pour agir», pour, réfléchir à la stratégie de la «Maison pour agir», réfléchir à l'accompagnement ; c'est, c'est, c'eeest une démarche qui n'est pas facile la «Maison pour agir», alors y réfléchir tout seul ; c'est pas évident donc… Moi je suis là pour, pour soutenir, Victoire, là-dedans ; et pour, toujours veiller, à ce que ça s'inscrit bien en projet associatif d'Anciela ; ehm, voilà. Ça veut dire, ça veut dire ça.

MOI (33 :31) : Ça concerne *(?)*, localisation...L'organisation des ateliers, le cycle d'ateliers, *(? Je ne comprends pas les mots suivants)*,

CLAIRE (33 :37) : Moi je suis pas dans l'organisation pratique, je suis dans la…Plutôt on fixe le cadre ensemble on fixe les objectifs ensemble, haa ; et après c'est, c'est L. qui est sur l'opérationnel, moi je ne suis pas tellement sur l'opérationnel, juste dans la définition du cadre quoi ; voilà, après, et je suis aussi dans , l'analyse avec Victoire, de ce qui marche, de ce qui ne marche pas, ce qu'il faudrait améliorer, et c'est pas moi qui organise, pratiquement, les, les ateliers. Je ne suis pas là aux ateliers, mais on fait des, des réunions très régulières pour se dire 'Bon bah voilà, comment fonctionne la «Maison pour agir», qu'est-ce qui fonctionne bien, qu'est-ce qui ne fonctionne pas bien, comment on pourrait faire évoluer les choses,

MOI (34 :10) : *(? Je ne comprends pas les premiers mots, j'attaque à parler en même temps qu'elle)*, d'ailleurs c'est,

CLAIRE (34 :13) : On est sur la dimension plus, oui stratégique en fait…

MOI (34 :17) : C'est des réunions auxquelles on avait participé, m *(?)*,

CLAIRE (34 :20) : Oui, mais je, je fais beaucoup de réunions, on est toutes les deux, avec Victoire...*(quelques instants de silence)*,

MOI (34 :31) : Mais j'imagine que vous, que vous *(?)* aussi avec le bailleur, ehm Est-Métropole Habitat pour, coordonner le cycle d'événements…

CLAIRE (34 :40) : Très peu en fait. Fin c'eeest, l'inauguration *(? Je ne suis pas très sûr du mot suivant)*, de, de confiance, importante, entre Est-Métropole Habitat et nous, c'est-à-dire que, quand on a, ouvert la «Maison pour agir», on leur a présenté, les objectifs de la «Maison pour agir», leur fonctionnement, ce qui répondait à des, à des sujets d'intérêt que eux ils pouvaient avoir ; et après on communique, auprès d'eux ce qu'on fait ; mais on, ne, coordonne pas ensemble au sens où, c'est pas, eux ils ne contribuent pas, à la réalisation, de la programmation, c'est nous qui faisons, notre programmation ; par contre on les, on les informe, quand on estime que sur une dimension il faudrait qu'ils soient présents, on les invite, éventuellement il y a certaines actions qui sont menées en manière partenariale mais, globalement ils, participent pas à la coordination à la «Maison pour agir», la «Maison pour agir» c'eest porté par Anciela, c'est mené par Anciela, et oon, interagit avec Est-Métropole Habitat.

MOI (35 :33) : Donc les intérêts…Qu'ils pouvaient avoir, Est-Métropole Habitat, à l'époque de la fondation de la «Maison pour agir» c'était, c'était de quelle nature ? Des intérêts…Sur l'écologie du coup ? Sur l'*(?)*…

CLAIRE (35 :43) : Bah…Mmh…Oui et non, c'est-à-dire que, l-la principale, fin, ce qui a amené Est-Métropole Habitat à nous faire intervenir sur les Noirettes, c'est qu'en fait, juste avant qu'on ouvre la «Maison pour agir» fin, au cours de l'année précédente, en fait ils, fin, auparavant il y avait, trois bailleurs, qui possédaient chacun un bout, de Chemin de la Ferme, ehm…Est-Métropole, Habitat, possédait Noirettes 1 ; et puis il y avait ensuite...L'Opac du Rhône, et Grand-Lyon habitat, qui, possédaient respectivement, Noirettes 2 et Noirettes 3 ; ce qui fait qu'en fait il y avait ; il y avait pas d'esprit de quartier ; il y avait plutôt un côté, assez, segmenté, en fonction du numéro, auquel on habitait ; et donc ce qui les a fff, amené, à, à nous faire intervenir dans un premier temps dans le cadre d'une enquête mobilisatrice, c'était, l'idée dee, créer une démarche qui allait permettre aux habitants de se rencontrer, et créer une dynamique collective sur le quartier, une identité collective ; et donc voilà, et nous, on avait l'identité écologie et solidarité qui leur plaisait, mais c'était pas ça, qui était déterminant pour eux, ce qui était déterminant pour eux c'est créer des espaces de rencontre où les habitants

pourraient agir ensemble, eet, peut-être que si on avait été, une association sur la culture, ça aurait pu fonctionner aussi ; ahm, ceci étant dit, les questions d'écologie et solidarité sont, aussi des questions qui les intéressent, ah que ce soit la question des déchets, sur la question de la lutte contre l'isolement donc, ils s'y retrouvent quand-même mais je pense que leur, objectif premier, c'était…Permettre aux, aux, fin créer du commun, en fait, sur le quartier ; c'était plus ça à mon avis.

MOI (37 :21) : d'accord ; parce que le partage, des, des zones de, le partage des zones d'influence, ehmmmm, entre trois bailleurs, ça contribuait, ça contribuait à faire rencontrer les habitants,

CLAIRE (37 :34) : C'est ça oui. C'est dire, ils se parlaient quee, en habitants dee, entre habitants de Noirettes 1, de Noirettes 2, de Noirettes 3,

MOI (37 :40) : Ah oui ?

CLAIRE (37 :40) : Il n'y avait pas, fin, c'est ce que disaient certains, habitants, qu'il y avait de la méfiance, parce que, ils n'étaient pas du même bailleur, ils n'avaient pas le sentiment d'habiter au même endroit en fait, *(? Je ne comprends pas les derniers mots, j'interviens d'un coup)*

MOI (37 :47) : Ah oui ? Même si c'était tout, même si c'était *(s'agit-il du mot 'tout'?)*, d'accord ;

CLAIRE (37 :49) : Oui ; et donc l'idée c'était de créer, fin de, créer, un

MOI (37 :55) : *(? je ne comprends pas, nos voix se chevauchent)*,

CLAIRE (37 :55) : une démarche pour que la convivialité du lien social entre eux et ces différents, groupes…D'habitants en fait,

MOI (38 :02) : D'accord. Du coup, en partant de ces, en partant de ces présupposés, théoriquement à la «Maison pour agir» il y a du coup des actions, en, en delà, de ce qui signifient l'écologie, par exemple, pourraient être fait, pourraient être faites, tant que ça intéresse le bailleur, tant que ça...Seraient intéressés depuis le début deeeeeee,

CLAIRE (38 :18) : Bah pour, pour Est-Métropole Habitat oui, pour nous non. Hhe c'est-à-dire que du moment qu'ils avaient, qu'ils nous ont proposé à nous, d'accéder dans le local, pour nous c'était clair que, on ne pouvait, on ne ferait vivre un lieu que s'il s'inscrivait pleinement dans le cadre de notre projet associatif, et nous notre projet associatif c'est susciter et accompagner, l'écologie, fin les initiatives écologiques et solidaires,

MOI (38 :38) : Oui.

CLAIRE (38 :41) : Et donc, pour eux, quand on leur a proposé une démarche avec la «Maison pour agir» qui était, une déclinaison de ça, ils ont accepté et ça leur convenait tout à fait.

MOI (38 :51) : D'accord. Mh,

CLAIRE (38 :52) : Maaaais, fin ; c'est mon sentiment, je ne suis pas sûre que, eux, ce qui les intéressait c'était spécifiquement, la dimension écologique et solidaire, ce qui les intéressait c'était quelque chose qui crée du commun, si c'était via l'écologie et la solidarité c'était très bien, mais ça aurait pu être par autres choses, si ça avait été un autre acteur.

MOI (39 :07) : D'accord, je vois oui. Eeeeeeet, et ce qui intéressait les habitants c'était la même, la même chose ?

CLAIRE (39 : 14) : bah ce qui, ce qui intéresse les habitants c'est se rencontrer, c'est de créer du lien social, exceptera, et finalement, ehm, l'écologie, ou même la solidarité, c'est des manières, foin c'est des suggestions auxquelles agir, et qui permettent de créer du commun donc finalement on se retrouvait bien…

MOI (39 :31) : Mh…Ouais…Il y avait déjà des habitants…Avant l'aménagement *(? Je ne comprends pas bien le prochain mot)* ; peut-être même avant que la «Maison pour agir», naisse, ou pas ? *(?)*,

CLAIRE (39 : 47) : Bah bien sûr, de toute façon tous les, dans tous les quartiers il y a des gens qui agissent déjà, qui ont envie d'agir, donc…Oui bien sûr, après, comme je te disais, on n'a pas ouvert, la «Maison pour agir», du jour au lendemain,

MOI (39 :58) : Oui...

CLAIRE (39 :58) : On a ouvert la «Maison pour agir» après une enquête, en porte-à-porte on avait, rencontré un certain nombre d'habitants soit qui agissaient déjà soit qui avaient envie d'agir, donc on a ouvert un lieu, en sachant qu'il y avait un terreau qui était fertile, à ça ; si on s'était pris que des portes closes, ou si on avait eu que des retours sur le fait que personne n'avait pas envie de faire quelques choses, on n'aurait pas ouvert, là on a ouvert parce que on voyait qu'il y avait plein de gens qui étaient motivés, et que le fait de, de ne pas avoir de lieu, çaaa complexifiait finalement une action d'accompagnement, puisque, on n'avait pas d'endroit, identifié au sein duquel se retrouver, parce qu'on était pas là, de manière suffisamment régulière, pour que, il y ait une relation super, fin suffisamment forte, pour pouvoir bien accompagner les personnes ; ah, mais c'est bien parce que il y avait ce, ce terreau préexistant qu'on a pu ouvrir, le lieu ; sans ça on l'aurait pas fait.

MOI (40 :46) : Mh *(Quelques instants de silence)*…Mmh...Oui et par rapport à ça, je voulais, fin, j'étais curieux de savoir, si les obj, les objectifs, le programme d'Anciela, prévu à la «Maison pour agir», o-o-ont évolué au cours du temps, au cours de ces années…

CLAIRE (41 : 11) : Au cours de, fin, dès qu'on a ouvert ?

MOI (41 :12) : M,

CLAIRE (41 :14) : Bah, forcément, fin non les objectifs n'ont pas évolué, au sens où c'est toujours, susciter accompagner l'engagement bénévole ou les initiatives, citoyennes, en faveur d'une société plus écologique et solidaire ça, ça a, pas bougé ; après forcément la manière d'agir, évolue, mais, parce que ça c'est,

MOI (41 :31) : *(? Je ne comprends pas bien mes mots, je parle en même temps que Claire)*,

CLAIRE (41:31) : C'est la, c'est la, la vie d'une structure, c'est-à-dire que, au moment où on évolue pas on meurt quoi ; c'est-à-dire que, ehm, il faut toujours, s'adapter à la situation ; ah une des évolutions par exemple c'est qu'au début la, la programmation, d'événements, eh était vraiment, portée, fin, pensée, élaborée, et mise en place par Anciela, en faisant intervenir des associations extérieures; hm maintenant on a une communauté d'habitantes, qui est très, p, présente, bah, l'organisation, la programmation, se font, se fait avec les habitantes, puisqu'elles sont là, comme ça il y a une évolu, une évolution au fil du temps parce que, bah on est, parce que on est pas dans la même situation ; de la même manière il y a eu une autre évolution, c'est que, avant les ateliers étaient exclusivement portés par des associations, qui étaient spécialistes, du thème; aujourd'hui on est plus dans la logique que ces associations spécialistes forment des habitants, pour que ce soient les habitants qui mènent, les actions, ah qui mènent les animations, donc ça c'est une deuxième évolution imprtante, mais qui n'a été possible que, parce que on avait créé, dans un premier temps un groupe d'habitants qui avaient envie

de le faire en fait. Donc, on est en train d'évoluer vers une participation, de plus en plus active en fait, des, des habitants, à la fois dans la conception, de la programmation, et à la fois dans la réalisation de la programmation ; ce qu'on ne pouvait pas faire au début, puisqu'on n'avait pas, d'habitants qui, qui avaient envie de ; bah de le faire. Parce que, ils ne savaient pas encore bien ce que c'était la «Maison pour agir», que on ne se connaissait pas bien ; ehm, mais, le temps nous permet d'être plus ambitieux, à ce niveau-là.

MOI (43 :06) : Et ces associations, c'est des associations locales ?

CLAIRE (43 :10) : Ehm non c'était, métropolitaine.

MOI (43 :12) : Ah d'accord. Ouais, donc à niveau, je ne sais pas, la Fabriqueterie du Mas, les Incroyables Comestibles, ou le, le, Bricologis, ne te convenaient pas…*(?)*, ne te convenaient pas au début…

CLAIRE (43 :20) : Non ; non, pas vraiment, non. A Bricologis oui, parce que, ils ont, fait un chantier, c'eest, ils avaient animé un temps de chantier participatif, pour, l'aménagement du, du local ; ils avaient cassé des murs, avec des habitants ; mais, les Incroyables Comestibles, non pas spécialement ; par contre la Fabriqueterie oui on est, nous on est, on a été partie prenante de certains événements mais ils ne sont pas intervenus dans la «Maison pour agir» en tant que tels.

MOI (43 :50) : Mh-mh, d'accord…*(Quelques instants de silence)*, ehmm...Si tu devais faire un retour, sur, sur les ateliers qui se sont déroulés cette année à la «Maison pour agir», comment ; comment tu penses, fiin, tu penses, si tu devais faire un bilan, tu penses en manière, en termes plutôt positifs, négatifs ou…Neutrales, je sais pas.

CLAIRE (44 :21) : Bah plutôt, plutôt positifs parce que, cette année elle a, permis de renforcer une communauté de personnes ; qui est autour de, de la «Maison pour agir» ; globalement les ateliers ils se sont bien, bien remplis ; les locaux de la «Maison pour agir» permettaient pas franchement d'avoir plus de, plus de monde ; donc, pour moi c'est, c'est positif puisque

MOI (44 :44) : C'est une problématique qu'on évoquait au début...*(?)*

CLAIRE (44 :44) : Mh ; haa, après, là où on est, on est vigilants c'est, fin en fait c'est *(?)* premier, le premier pensée *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* positif parce que...ça c'eest, globalement ça, ça s'est bien remplit et deuxième point, qui, extrêmement positif, selon moi, c'est que, finalement un certain nombre d'habitants, se sont dit « Bon bah, si c'était nous qui animions ces ateliers », donc on est vraiment sur une logique de développement du pouvoir d'agir qui me semble vraiment, vraiment importante ; après, le, le seul point de vigilance qu'on a c'est, de faire attention à ce que la dimension engagement va se tenir présente et qu'on soit pas, là pour, proposer un temps de loisir en fait, aux personnes, mais que, elles voient bien, la question du sens en fait que ça a, en matière d'écologie et de solidarité, et que ça puisse faire donner envie de, de s'engager. Après on n'est pas dans une logique magique non plus où, en sortant d'atelier on a forcément envie de devenir bénévole, c'est normal que ça prenne du temps, mais c'est important que nos ateliers, ils soient bien tournés, de manière à, mettre les personnes quand même dans cette dynamique-là. Doncccc, c'est juste un, point de vigilance mais, mais globalement je pense que, le bilan il est positif.

MOI (45 :48) : Mh-mh ; mh, donc, le but serait en fait de, de, d'accueillir les gens, de permettre aux gens de, de prendre con, de prendre familiarité avec ces temps *(? Je ne suis pas tout à fait sûr de la suite)* là pour, pour qu'ils, puissent devenir bénévoles en fait, s'engager,

CLAIRE (46 :00) : Pour qu'ils puissent avoir envie de, d'agir sur ces thèmes ; par exemple, on fait un, un atelier avec Récup et Gamelles sur, la question, fin sur, les gaufres, bah l'idée c'est de dire aux personnes,

« Ah ouais en fait il y a un vrai, sujet autour du gaspillage alimentaire, on peut faire des choses, on est en train de l'expérimenter ensemble pendant l'atelier ; en sortant d'atelier qu'est-ce qu'on fait en fait ? Qu'est-ce qu'on fait ensemble, alors bien sûr, tout seul, je peux changer…Mes pratiques, faire plus d'attention, au gaspillage alimentaire, mais collectivement, qu'est-ce qu'on fait ; et donc de, de, finalement d'ouvrir le possible aux personnes sur, les différentes manières d'agir sur, les questions, la question du gaspillage alimentaire, alors ça peut être, en s'engageant comme bénévole, chez Récup et Gamelles, mais ça peut être aussi en, en développant, des actions collectives sur, sur le Mas ; en faisant d'autres, d'autres ateliers, sur le ga, gaspillage alimentaire que, que les habitants, animent eux-mêmes, en, organisant une Disco 'soupe avec les habitants, fin l'idée vraiment c'est, c'est à chaque fois de susciter le déclic, par, un temps, une pratique collective, pour leur donner envie d'aller plus loin, et de trouver des solutions ensemble.

MOI (47 :08) : Eeehm, et du ff, mmh ; et du fait que à la «Maison pour agir» la quasi-totalité des participantes sont des femmes…Eeh, qu'est-ce que tu penses de ça, pourquoi, à ton avis on ne voit pas beaucoup d'hommes ? En fait…Fin,

CLAIRE (47 :24) : Bah je pense quee, je vois au moins ; au moins deux explications ; la première explication c'est que, je pense quand même que, dans une certaine mesure, un public en chasse l'autre, c'est-à-dire que quand il y a beaucoup de femmes, bah dès qu'il y a un homme qui vient, comme il y a beaucoup de femme il ne se sent pas à l'aise ; ehm et donc il *(?)*pas ; donc c'est, c'est dur de, de changer, d'introduire de la mixité, sachant que c'est pas, forcément un sujet toujours très facile ; donc il y a, il y a d'abord, il y a d'abord ça et la deuxième chose c'est que finalement, on est sur des su, des sujets, avec l'écologie, autour des, de l'alimentation, des déchets, et cetera, qui concernent, finalement, le quotidien, qui sont des sujets encore très féminins ; c'est-à-dire, qui fait la cuisine, qui sort les poubelles, qui s'occupe des produits ménagers, bah c'est quand même des femmes ; bah et donc bon, on peut, on peut dire que à la «Maison pour agir» il y a beaucoup de femmes mais si tu vas à Zéro-Déchets Lyon ou à Récup' et Gamelles il y a beaucoup de femmes aussi en fait, sur les enjeux écologiques il y a beaucoup de femmes; donc tu, tu, c'est un, c'est un constat de base et en plus, il semble qu'à Vaulx-en-Velin, la question de la mixité, est pas évidente, donc le deux ensembles ça fait qu'on ne se retrouve que avec des, que avec des femmes ; donc après, tout l'enjeu c'est aussi de, de voir bah comment on peut, malgré tout, être ouverts, aux hommes, et donc on a eu*(? Je ne suis pas sûr que le mot « eu » soit présent)* une réflexion sur comment on propose aussi d'autres thèmes, parce que quand tu fais, mousse contre *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* le gaspillage alimentaire, zéro déchet à la maison, t'es quand-même vraiment sur des thèmes, qui dans les imaginaires ou les représentations collectives, sont des thèmes de femme.

MOI (48 :59) : Pourquoi à ton avis ?

CLAIRE (49 :00) : Bah, ce que je veux dire, c'est *(?)* il y a des pratiques, genrées, fin, qui est-ce qui fait la cuisine, c'est des femmes, qui est-ce qui, fait des produits, cosmétiques, c'est les femmes ; donc forcément, quand t'es sur ces sujets-là les hommes ne sont pas très concernés quoi. Fin, tendanciellement, bien sûr. Et là, à, à la rentrée on va faire ainsi plus sur la réparation et le bricolage en se disant, fin en espérant, que ça puisse nous permettre de, d'entrer en relation avec, avec des hommes ; donc, on va voir ce que ça, ce que ça donne quoi…En plus, la mobilisation, au sein de la «Maison pour agir», passe beaucoup par le bouche à oreille, ehm c'est-à-dire que, bah les, les premières personnes qu'on a mobilisées…Baaah on parle, à leurs amis, et comme les premières personnes qu'on a mobilisées c'étaient des femmes, elles en parlent à leurs amis qui sont des femmes, et donc ça entretient aussi cette, cette logique-là quoi.

MOI (49 :54) : Cette séparation. Mh. Mhh…Ok, tu penses que cette...Manque de mix, mixité, soit un facteur, culturel ? Soit, fin, dérive d'une…D'une répartition culturelle des taches, des rôles, des sexes, en société…

CLAIRE (50 :15) : Hhhh, oui ; oui c'est ça et quand je dis culturel, pour, pour parler, *(? Je ne comprends pas les mots suivants)*, c'est pas lié à, culturel seulement à, les personnes qu'on touche sont des personnes maghrébines, fin d'origine maghrébine où d'un côté il y a les hommes, de l'autre côté il y a les femmes, c'est-à-dire que, on est encore dans une société en France, où, il y a des répartitions de taches qui sont encore genrées, quee, tout, toute la, la gestion domestique et quotidienne c'est encore une tache qui est beaucoup portée par les femmes, même si on a, il y a des avancées, et que, globalement, même en dehors de Vaulx-en-Velin, c'est deees, fin les, les questions d'écologie, autour des, des déchets, du gaspillage alimentaire, de, de la mode exceptera, les associations sont ultra-féminine en fait, tu vas à Zéro-Déchets Lyon, t'as, une énorme majorité de, de femmes ; donc c'est, c'est, c'est culturel et social, de la société française en général, et en plus, je pense que, à Vaulx-en-Velin, avec, aussi...Bah leeeee…Les personnes, d'origine maghrébine, musulmane, je pense qu'en plus la question de la mixité n'est pas évidente non plus, c'est-à-dire qu'il y a quand même, un partage des espaces entre hommes et femmes, qui est, qui est aussi, qui est aussi là donc, les deux ensemble ; çaaaa, ça fait que, les, les espaces de rencontre sont pas, fin *(?)* sont pas évidents.

MOI (51 :39) : Ça m'interroge parce que normalement avec, la révolution sexuelle, on est sup, sup, supposés avoir plus de, en fait de souplesse en fait ; dans cette catégorisation alors que c'est, ce n'est pas, ce n'est pas vrai…

CLAIRE (51 :46) : Mh ; bé les, les, les ho, les hommes…Fin ce que je veux dire c'est que, il y a aucune interdiction ; c'est-à-dire que, Zéro Déchets Lyon ou nous on ne dit pas 'bah les hommes ne venez pas

MOI (51 :59) : Oui c',

CLAIRE (52 :00) : Mais par contre les hommes ça les intéresse pas quoi, ou alors ils disent que c'est pas pour eux ; donccc, je pense qu'il y a encore dans, dans les inconscients, un petit peu de chemin à faire ; avant d'arriver à une forme d'égalité…Fin d'égalité des sexes à ce niveau-là.

MOI (52 :17) : Et c'est aussi, c'est par ici en fait, que vous pensez les visées de l'éc, deeeeee, d'Anciela, sur l'écologie et la solidarité, faire part, faire, unir, les femmes et hommes…Dans des activités…Ehmmmmm qui sont objet commun, commune?*(?)*,

CLAIRE (52 :34) : Après nous c'est pas un sujet sur lequel on travaille, spécifiquement, on n'a pas mis *(?)*d'actions, *(?)*là-dessus ; ehm, maaaais, pour moi, l'enjeu…C'est d'aller vers, une société, fin, se mobiliser…Fin, de lutter contre le sexisme en général, c'est-à-dire...C'est pas, pour moi c'est, je parle de sexisme il est pas forcément, uniquement féminisme, au sens où…Ehm pour moi c'est important que, que, que les hommes puissent se sentir…Libres d'aller à Zéro Déchet Lyon, fin…Qu'il y ait une, fin finalement chacun puisse faire en fonction de ses, de ses sujets mais bon, en fait c'est, c'est, c'est là que tu te rends compte que c'est pas, vraiment, profond c'est-à-dire que *(il me semble que Claire ait augmenté la vitesse de son discours pendant ces derniers passages d'entretien)*, les personnes juste elles sont pas attirées par ça, à cause de toute leur éducation, qui les a pas menés vers ça non plus quoi.

MOI (53 :22) : Ouais.

CLAIRE (53 :24) : Donc c'est, c'est un, nous on ne travaille pas, spécifiquement dessus, mais c'est un, sujet de ; bah de long terme quoi, c'est des évolutions de mentalité qui peuvent prendre du temps…

MOI (53 :32) : Mmh…Mais vous y croyez, quand même, même si ça, peut prendre du temps...

CLAIRE (53 :36) : Bah oui bah...De toute façon. Si on n'y croyait fin ; globalement on a de l'optimisme si non on ne ferait pas ce qu'on fait.

MOI (53 :42) : Mh…*(Des instants de silence, où je peux entendre plus distinctement d'autres personnes présentes dans le local en train de se parler entre elles)*, Oui, du coup en fait, le fait, les facteurs du changement, des habitudes ; qui peut se faire petit-à-petit, à partir de quelques personnes motivées, mais, qui serait toujours un premier pas pour favoriser, favoriser les changements de grande ampleur, c'est çaaa…C'est une valeur…C'est une croyance en fait. Vv *(? Je ne comprends pas les derniers mots)*,

CLAIRE (54 :08) : Bah, qui, pour nous ce qui est important c'est aussi dire, quee...Les personnes, fin c'est aussi aux personnes motivées, de créer les conditions, pour que plus de personnes puissent réussir à changer, en fait, c'est-à-dire que, fin tout à l'heure je disais on est pas dans une logique de responsabilisation individuelle, c'est-à-dire que, par exemple à la « Maison pour agir» on va pas dire à chacun « Bah, mange du bio c'est bien »…On sait bien que, manger du bio, hem ce n'est pas forcément possible, pour tout le monde, parce que, il n'y a pas, d'accès, à la nourriture bio, suffisant, à Vaulx-en-Velin, que le bio, ça coute cher, que ça pose, plein de, de questions aussi de, est-ce que, je me dis que bio c'est pour moi exceptera, et donc on est bien à chaque fois, avec les personnes motivées, sur bah en fait comment, on a *(?ou « mène »?)* des initiatives collectives, pour, pour toucher plus de monde. Ehm, et donc fin typiquement c'est pas nous qui avons, lancé Vrac, mais Vrac c'est une très bonne, c'est un très bon exemple de ça, c'est-à-dire que, Vrac ils disent pas, le bio c'est bien, ils disent 'Bah, on a , t,t, mis en place une solution collective, pour que le bio soit accessible à tous ; c'est, c'est autre chose en fait, mais, de la même manière, c'est ça qui est intéressant dans le fait d'accompagner des, des lombricomposteurs qui sont, qui sont portés par les habitants parce que finalement c'est, une solution, pour faciliter et pour permettre aux personnes, deee, trier leurs déchets organiques. S'il y a pas de composteurs, ils peuvent pas d, trieer leurs, leurs, leurs déchets organiques donc on est vraiment dans une logique où, bah ouais il faut, il faut un noyau, pour proposer des solutions collectives qui permettent à tout le monde de changer. Et ce qu'il est intéressant aussi c'est qu'en plus, bah c'est des personnes qui vont pouvoir, parler autour d'elles, et provoquer des déclics des prises de conscience autour d'elles aussi.

MOI (55 :53) : Mh. *(Quelques instants de silence)*, mais tu, tu parlais de tout ça dans ton article, sur l'engagement, sur les engagements…

CLAIRE (56 :03) : Eh oui

MOI (56 :04) : J'ai eu manière de le lire…

CLAIRE (56 :07) : C'est p, c'est possible. Je ne me rappelle pas ça fait très longtemps que je l'ai écrit,

MOI (56 :09) : C'est, ça datait de quand, déjà ?

CLAIRE (56 :11) : Ehm je sais pas 2015, ou '14 je ne sais plus, mais,

MOI (56 :13) : Ah d'accord ; parce qu'il y avait aussi des questions ssss, sur ça ; ehmm, eeeeeeh...Par es, par exemple toujours dans le milieu de la, de la «Maison pour agir», ehmm...Selon toi c'est c, c'est quoi le type, ou les types d'engagement…Qui se m, qui se manifestent le plus en fait. Dans ce cadre-là, en fait tu parlais d'engagement par grappes, d'engagement professionnel, *(?)* attachements dans le temps…Des citoyens…

CLAIRE (56 :50) : Bah clairement, c'est intéressant, c'est un engagement, à mon avis qui est beaucoup par grappes ; c'est-à-dire que, c'est vraiment intéressant de voir qu'en fait, dans les parcours des personnes l'engagement appelle engagement ; c'est-à-dire que, l, les gens, qui s'impliquent...

MOI (57 :03) : la bouche à oreille.

CLAIRE (57 :05) : Oui c'est ça c'est la bouche à oreille et puis finalement bah voilà, t'as un engagement, qui permet de découvrir d'autres, d'autres sujets, d'autres espaces au sein des quels s', t'engager, en plus, comme tu t'engages, bah on te propose d'autres choses, et donc d'un engagement initial il y en a plein d'autres qui, qui apparaissent; fin les gens au sein de la «Maison pour agir» c'est beaucoup ça. Ça veut pas dire en plus qu'ils avaient déjà un engagement par grappes, au début, mais, ce genre de lieu qui favorise ça, c'est-à-dire que, je sais pas tu prends, tu prends Victoire, quand elle est arrivée elle était pas, forcément, ultra-engagée en plein d'endroits; elle est arrivée à la «Maison pour agir», au sein du collectif de volontaires, elle a commencé à, à travailler sur, sur le composteur, en plus elle s'implique bénévolement au sein de la «Maison pour agir», et puis maintenant elle a rencontré des gens donc elle s'implique, au sein de la résidence Adoma, et puis en plus elle a envie de faire, la boite à partage fin, finalement, le fait d'arriver à la «Maison pour agir» ça l'a connecté, à plein de choses qui fait qu'elle s'implique dans plein de, dans plein de lieux; et c'est beaucoup le cas des gens qui sont au sein de la «Maison pour agir» ; déjà, certains avaient, deeees engagements préexistants et d'autres pas beaucoup, mais par contre, c'est comme un temps*(? Je ne comprends pas bien le mot suivant)* d'accélérateur qui leur permet de se connecter, et de s'engager à plein d'endroits finalement.

MOI (58 :13) : Mh-mh. Eeet…J'avais aussi une question par rapport ààà, aux visions, et*(? je ne suis pas tout à fait sûr du mot suivant)* vos attentes…Par exemple hhhh, vous en tant que, professionnels d'Anciela, avez, par rapport à, sur la question de l'engagement, mais selon les s, les types de, de publics concernés, selon que, ce soit…Des bénévoles ou des volontaires en service civique, ou des salariés, ou des citoyens quelconque…Vous avez pas, toi par exemple...Eeeeeeeet, tu as, ehm…Tu penses différemment, les termes de l'engagement, selon, ces types de publics différents ?

CLAIRE (58 :47) : A l'intérieur d'Anciela ?

MOI (58 :48) : Oui dans le cadre d'Anciela *(Je continue à parler bien que mon interlocutrice ait juste commencé à donner son retour)* Par exemple l'engagement de la part…Des bénévoles, des simples bénévoles, ou des volontaires en service civique, ou de la part des, de vous salariés, ou la de la part de citoyens…Ehmmm, n'importe, fin de…

CLAIRE (59 :04) : Bah, à Anciela l', l'enjeu ce n'est pas tellement d'avoir, une accroche différenciée par statuts, c'est-à-dire que, on différencie paaas, en fonction de si les gens sont salariés, bénévoles ou volontaires, on…

MOI (59 :17) : D'accord ; donc il n'y a pas la question des statuts…

CLAIRE (59 :19) : Non, l'enjeu c'est pas vraiment, fin c'est pas du tout une question de statut, c'est plus une question de, de cercle, d'engagement et d'appropriation c'est-à-dire que, on est dans une logique où, on essaie de construire une, une équipe, qui peut, ressembler des personnes qui sont de statuts différents; par contre, on n'est pas, tous, au même niveau d'appropriation et d'engagement, donc c'est plutôt une logique par cercles concentriques, c'est-à-dire que t'as une équipe, qui, ressemble, bah essentiellement des salariées et des, des bénévoles ; hé, hé, après on a différents, cercles, en fonction de, à quel point les personnes sont impliquées, à Anciela, si elles se sont appropriées la, la philosophie, les valeurs exceptera, donc c'est plus cette logique de, cercles-là qui, qui mélange, les statuts, plutôt qu'une logique par statuts ; ah moi en tant que, j'ai été bénévole, je suis salariée, hhhm la différence est que j'ai beaucoup plus de temps ; par contre, je veux dire, c'est un engagement, pour moi, comme quand j'étais, comme quand j'étais bénévole. Ah je ne sais pas si tu sais mais tous les salariés, à Anciela, sont des anciens bénévoles, des anciens, volontaires,

MOI (1 :00 :22) : Oui,

CLAIRE (1 :00 :23) : Il n'y a pas de, recrutement en externe, donc c'est vraiment cette logique, ooon, on

n’est pas, dans une logique de, de statuts, on est dans une logique d'engagement, et d'équipe, d'engagés en fait.

MOI (1 :00 :33) : Mh-mh…D'accord, et les, mais les volontaires en service civique, comme j'y ai été dedans ; est-ce que ça, en fait, par rapport au bénévolat tout court, est-ce que *(? Je ne comprends pas les prochains mots)* différences ? *(? je continue à parler bien que Claire ait recommencé à parler elle aussi ; à cause de cette superposition des voix je n'arrive pas à comprendre mes mots),*

CLAIRE (1 :00 :48) : Pour moi la différence c'est, c'est le temps ; c'est-à-dire que un, un service civique c'est quelqu'un qui a plus de temps, et un temps qui est formalisé par rapport à un bénévole ; maaais, sur la question, en plus en fonction des volontaires en service civique il y a des, des expériences qui sont très dif, très différentes en fait ; puisque ça dépend aussi de, de chacun, de ce qu'il a envie de faire, de ce qu'ill, fin ; donc c'est pour moi la, la, la dif, la différence c'est que, c'est un statut, qui, eh en échange d'une, d'une indemnisation permet d'avoir un temps, qui est, qui est des, il n'y a pas ; un rôle différent qui est lié à un statut différent.

MOI (1 :01 :27) : Mh-mh…*(Des instants de silence passent, où il ne me paraît que d’entendre le grincement d'une chaise ou d'un fauteuil, ainsi que le souffle léger de ma respiration)*…Et on s'approche à la conclusion, est-ce que tes collègues à, à, à Anciela…Est-ce que, ehmmm, les salariés comme les bénévoles, partagent-ils, tes points de vue, par rapport à tous les sujets, qu'on vient de voir ? Est-ce que tu penses que si je parlais, par exemple, je ne sais pas, si je faisais un entretien à, à Victoire aussi je, serais susceptible, susceptible d'entendre les mêmes mots, les mêmes retours ?

CLAIRE (1 :02 :05) : Bah je pense que globalement oui. Avec, forcément on est des personnes donc on a nos sensibilités aussi mais tout ce que je t'ai dit là je te l'ai pas dit…Fin, ce que je porte, c'eest, la vision collective d'Anciela qu'on a travaillée ensemble…Ehm, et tu vois, ce que je t'ai dit par exemple sur l'écologie la solidarité, sur les trois réconcil, réconciliations, ça c'est quelques choses qu'on a, formalisé, qu'on a écrit ; ce que je t'as dit sur la notion d'équipe et de, statut c'est des choses qu'on, qu'on a très souvent, discutées ; donc je pense que sur le fond ils diraient la même chose, peut-être avec des mots un peu différents, parce que on a pas, on a pas forcément tous le même vocabulaire ou...On n'a pas les mêmes personnalités mais, mais ça c'est vraiment des choses qui sont, qui sont liées au projet…Associatif d'Anciela.

MOI (1 :02 :47) : Mh-mh ; *(des instants de silence, où je peux entendre le vociférer et les rires d'autres personnes présentes dans le local)* …Ok…Question finale, est-ce que tu dirais que l'éco, dirais-tu que l'écologie est comme une religion. Comme, qu'il y a*(?)*, il y a même des habitants…Qui ont, hem, on avait parlé en ce terrain-là en fait, l'e, l'écologie comme une nouvelle religion...*(?)*, religion…Laïque, de la modernité, tu penses…Tu penses,

CLAIRE (1 :03 :31) : Moi je, je ne le vois pas comme ça mais...

MOI (1 :03 :35) : Non, mais ce n’est pas une pos, ce n’est pas une position ce question…

CLAIRE (1 :03 :38) : Ouais, ouais…Pour moi ce n’est pas une religion, *(?)* religion…Bah je veux dire, il y a un ou des dieux, là il n'y a pas, un ou des dieux ; je pense, qu'en fait, c'est, c'est un nouveau rapport, fin ça revient à questionner notre rapport, à ce qui nous entoure. Donc, à ce niveau-là potentiellement mais…Mais pour moi ce n’est pas une religion…Je, j'imagine que ça dépend de ce qu'on met derrière la religion en fait…Mais…Moi c’est pas comme ça, que je le vis en tout cas.

MOI (1 :04 :08) : *(?)*, je le pense, on va *(je ne suis pas sûr du mot suivant)* le penser comme plutôt en termes de religion, de croyances, de…Deeee, de sacralité, je ne sais pas, c'est des concepts qui n'ont pas, qui, qui ne sont pas tout à fait la même chose *(?)*,

CLAIRE (1 :04 :20) : Bah moi je ne sais pas pour moi c'est une…Pour moi c'est un projet de société, moi je, je lui mets une valeur plus politique que…

MOI (1 :04 :28) : Ouais.

CLAIRE (1 :04 :29) : Mais peut-être que c'est ce que toi tu mets derrière ça je ne sais pas. Pour moi l'écologie c'est, c'est à la fois ré-questionner notre rapport au monde, et c'est aussi, une autre manière de penser, l'avenir. Eh et pour moi…Fin, pour moi c'est une vision politique en fait.

MOI (1:04:47) : Mais…Disons que, oui, mais disons que, si en fait le, ce qui compte est, est le lien social en fait qui, le fait de, le fait d'agir ensemble…Pour, pour aller faire ce changement-là, c'est le côté de la, en fait c'est le côté de la…D, du sacré qui, qui est important aussi ; fin, sur la base de, sur la base de, de, ce que je connais c'est la, la, la religion c'est…L', l'étymologie du terme c'est…

CLAIRE (1 :05 :12) : C'est relier…

MOI (1 :05 :13) : Relier oui ; du coup…Faut *(?)*, fin…

CLAIRE (1 :05 :17) : Pour moi c'est le, le, le principe de la religion c'est que, il y a un lien, mais qui se fait autour…D'une transcendance, qui est commune ; pour ça que je parlais de, de Dieu, divinité exceptera, et donc, pour moi…L'écologie, fin c'est pas, il y a pas cette dimension-là, mais, c'est parce que, pour moi la religion c'est autre chose mais, ouii, l'écologie c'eest, disons que c'est une finalité autour desquelles les gens se, se mettent en lien, ça, ça oui c'est vrai.

MOI (1 :05 :45) : Et c'est *(?)* dans une société laïque. Fin, du coup…

CLAIRE (1 :05 :50) : Oui certainement.

MOI (1 :05 :56) : Parce que, par rapport à ça, je, je me rappelle juste d'une, d'une d'une chose, c'est le fait en fait, on l'a aussi évoqué en plusieurs, instances que, la «Maison pour agir» par exemple veut s, veut certainement indiquer d'abord un espace laïc ; qui, ehm, qui, ne prenne pas en compte en fait, le coté, des différentes religions, avec les, avec les, hait, les habitants…Ehmm vaudois, de quartier, par exemple, et tu penses la même chose, en fait…? Le fait que par exemple,

CLAIRE (1 :06 :27) : pour moi, après, Victoire et moi on n'a pas le même rapport à la religion l'une et l'autre, moi je veux dire je suis, je suis chrétienne…Pour moi la religion, c'est quelque chose que, que je vie *(?je ne suis pas sûr du mot suivant)*, ce qui n'est pas le cas de Victoire par exemple…

MOI (1 :06 :38) : Quoi, que tu,

CLAIRE (1 :06 :39) : *(?)* moi je suis chrétienne et Victoire elle est athée, on a des rapports, à la religion, qui sont différentes, pour autant là où on se rejoint et là c'est le positionnement d'Anciela, en général, c'est que la «Maison pour agir» ça va être un lieu, qui est ouvert à tous, et où tout le monde se sent bien ; ehm…

MOI (1 :06 :57) : Au-delà des appartenances…

CLAIRE (1 :06 :59) : *(?)* se sentent, accueillis, au-delà des, des appartenances, et donc là où on est vigilants c'est si, certains discours, dans un sens où dans l'autre, pouvaient, fin, pouvaient conduire certaines personnes à se sentir mal à l'aise; parce que, soit, elles sont l'impression d'être niées…Dans, dans leur croyance, voire rejetées en fonction de leurs croyances, soit parce qu'elles se sentent gênées parce que certaines croyances s'expriment trop ; et donc elles, elles se, elles se sentent plus, à leur

place ; donc, pour, fin, je sais pas trop ce que ça veut dire, que la «Maison pour agir» est laïque ; pour moi ce que ça veut dire c'est que, tout le monde doit avoir sa place, et qu'on soit se, fin, faire en sorte, qu'il y ait pas de, sentiment d'exclusion de part et d'autres pour des questions religieuses ; pour autant, ça veut pas dire que les gens n'ont pas le droit de parler de leurs religion. Ça ne veut pas dire que les gens n'ont pas le droit, de venir, voilées fin genre, le 90% des personnes à la «Maison pour agir» sont voilées, donc les gens sont accueillis, avec leur religion, on parle de religion, par contre on ne veut pas qu'il y ait un certain nombre de discours, qui soit excluant, pour, pour des gens, qui ne partageraient pas les mêmes visions ; c'est plutôt ça.

MOI (1 :08 :03) : Mmh…Oui…*(Des instants de silence, au cours desquels je peux entendre la voix d'une personne, quelques parts dans le local, que je n'arrive pas à identifier)*. D'accord d'accord…Oui, parce que, ce qui m'avaiiiiit…Ce qui m'avait intéressé, ce qui m'avait étonné c'eeest, cette particularité de la «Maison pour agir» du fait de publi, fiin, d'un public...qu'on, qu'on retrouve pas forcément dans les autres démarches d'Anciela ; des femmes...Je sais pas, peut-être d'appartenance à la vie musulmane ou*(?)* aussi, je me, je me suis pas aventuré trop dans, dans ces côtés, dans ces *(ou 'ce'?)* côtés de la culture mais, j'imagine que le public de la «Maison pour agir» n'est paaas, est un peuuu..En fait, ce que je dis aussi, il y a, il y a différents publics selon les démarches d'Anciela.
(Je parle plus rapidement et par élans ici par rapport à d'autres passages de l'entretien, ce qui entrave ma compréhension des mots),

CLAIRE (1:09:00) : Oui mais c'est, c'est l'intérêt des démarches, c'est-à-dire que...*(?)* Après…du moment que t'ouvres deeees, des, des lieux en proximité tu, tu touches aux gens qui habitent autour, donc forcément ça, ça t'ouvre, ça, ça vient enrichir la, la communauté d'Anciela, de personnes qui seraient pas forcément venues…Dans d'autres, d'autres cadres, après tout l'enjeu c'est de pas enfermer les gens…Dans, dans la mission publique, que ce soient des portes d'entrée vers autres choses quoi.

MOI (1 :09 :30) : Oui oui.

CLAIRE (1 :09 :30) : Après...Au sein de la Pépinière, on accompagne une très grande diversité de, de personnes…Ehm, et la, la question de, de personnes musulmanes, voilées exceptera c'est pas que, alors c'est particulièrement le cas à la «Maison pour agir» parce qu'on est à Vaulx-en-Velin et que, c'est particulièrement le cas, des personnes qu'on croise à Vaulx-en-Velin ; mais au sein de, au sein de la Pépinière il y a pas mal de personnes, qu'on accompagne qui sont dans ce, dans ce cas-là…Pour le coup, on a, petit-à-petit on commence à, *(?)* grande diversité, chez les personnes qu'on, qu'on voit, mais aussi parce que on accueille, chacun comme, comme il est et que, ce n'est jamais un problème pour nous…La culture des personnes, l'origine des personnes…Au contraire on le voit comme une , une richesse, dans, dans notre société donc…

MOI (1 :10 :15) : Mh-mh…C'est très bien, merci, je te remercie.

CLAIRE (1 :10 :23) : Avec plaisir.

MOI (1 :10 :28) : J'espère que…ça ne t'a pas, ça ne t'a pas, fait perdre du temps bien au contraire.

CLAIRE (1 :10 :33) : Ah non, non, non t'inquiète pas. Pas de s*(?je n'entends pas clairement la fin de son mot ici, car je réattaque à parler avant que Claire ait terminé)*

MOI (1:10:35) : Et après ce que je fais, ce que je fais…Ahh d'habitude, quand je fais les entretiens et je refais la retransc, la retranscription, c'est que je propose, dans un deuxième temps, de mettre des commentaires, ehh seloon… Bah comment on a perçu cette expérience, soit de la part de moi en tant que chercheur, soit de la part des, des interlocuteurs ; ce que j'estime…J'estime en faiit…Hem la question c, fin ; la question comme une question du partage tu vois...Pour ne pas, pour ne pas cc, qu'un chercheur

ait, ait le monopole, de la situation, mais qu'au contraire en fait les choses se fassent...Ehm, voilà, aussi dans le, ehmm, dans une optique de partage en fait. Voilà, donc si tu, si tu avais le temps et l'envie, de participer même à ce, à ce deuxième coté de, de l'histoire, je te proposerais un onglet *(? Je ne suis pas sûr du mot suivant)* dans le texte de la retranscription, avec un commentaire, à la fois amooont…Ehm, de l'entretien lui-même et la, à la fois d'un autre coté *(? Je ne suis pas sûr que les mots 'autre côté soient présents dans mon discours)* de fin d'entretien pour voir, voilà pour, pour que tu puisses mettre ton retour…

CLAIRE (1 :11 : 38) : D'accord.

MOI (1 :11 :39) : Et…Et, en toute…En toute franchise…Eeeet, et voilà.

CLAIRE (1 :11 : 45) : Ok ; ça marche…Je ferai ça…

MOI (1 :11 :48) : Et après si tu vois des questiooons…D, par, si tu lis la retranscription à un moment donné, si tu penses, qu'il y a des c, qu'il y a des parties de discours que tu souhaites enlever, ou corriger…C'est libre en fait. Parce queeeeeee, c'est le droit en fait de la part des personnes…Voilà de pouvoir, pouvoiiiiiiir, travailler dessus du coup, voilà, voilà, eeet,

CLAIRE (1 :12 :14) : Ok.

MOI (1 :12 :15) : Même là, si tu me dis qu'il y a des, qu'il y a des…Il y a des parties, que tu, que tu ne souhaites pas qu'ils figurent, en fait, dans la, l,

CLAIRE (1 :12 :20) : Bah non, ça va…

MOI (1 :12 :22) : Oui ?

CLAIRE (1 :12 :22) : je croix pas. Peut-être qu'en relisant je me dirai que j'ai dit une grosse bêtise mais là je ne me suis pas rendu compte donc ça va.

MOI (1 :12 :27) : Tu vois ça, par la suite, merci.

CLAIRE (1 :12 :29) : Avec plaisir (*conclue-t-elle en riant doucement, avant que j'arrête l'enregistrement)*.

Matériel photographique

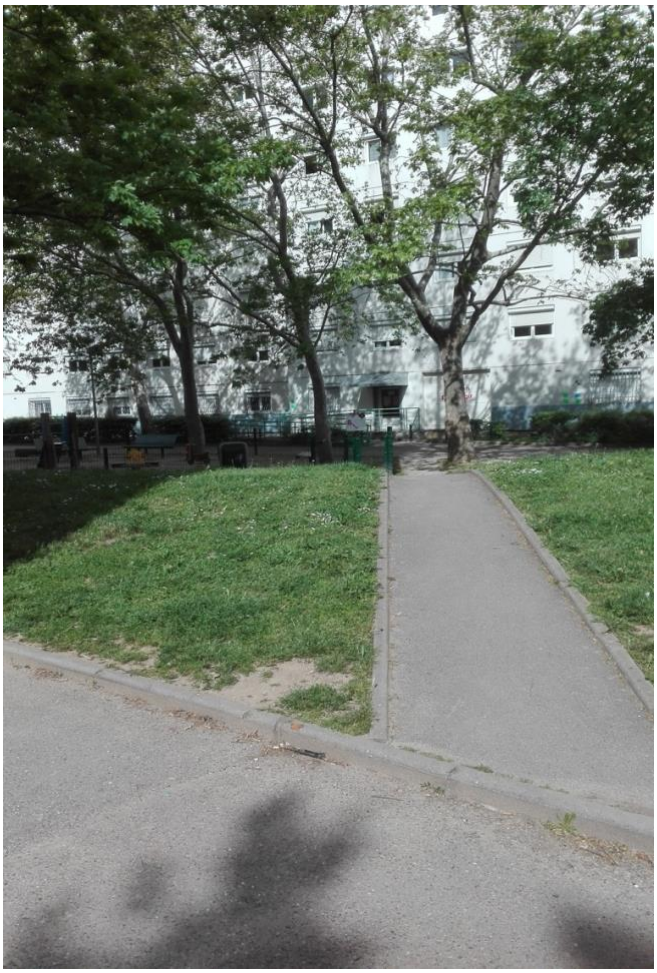

Image 1 : cour interne enchâssée entre deux immeubles dans le secteur des Noirettes, Vaulx-en-Velin. Au dernier plan : raccourci d'une façade des fenêtres et de la porte postérieures des locaux de la «Maison pour agir», au rez-de-chaussée d'un immeuble. *Photo du 7/05/2018,* A.M.

Image 2 : une autre vision de la cour adjacente à la «Maison pour agir». *Photo du 7/05/2018,* A.M.

Photo 3 : vue sur la place du Mas du Taureau, vidée des bancs du marché de midi. *Photo du 18/04/2018*, A.M.

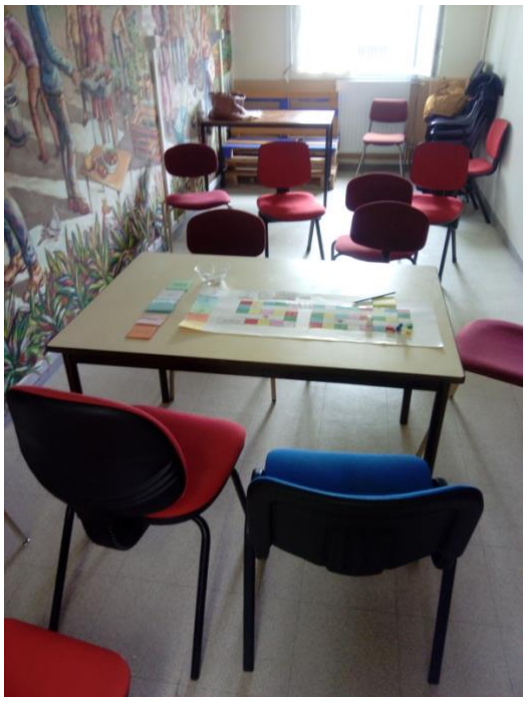

Photo 4 : la salle du fond de la «Maison pour agir» (pièce 3), scène d'un atelier « quizz ». *Photo du 12/04/2018*, A.M.

Photo 5 : préparation d'un atelier de cuisine. *Photo du 10/04/2018*, A.M.

Photo 6 : Olfa et Éric, près du composteur des Noirettes et de La place du Mas du Taureau. *Photo du 30/01/2018,* A.M.

Photo 7 : le composteur des Noirettes, près de la façade d'un immeuble de quartier représentant une fresque murale. *Photo du 30/01/2018,* A.M.

Photo 8 : ensemble de recettes de cosmétiques écologiques. *Photo du 8/02/2019,* A.M.

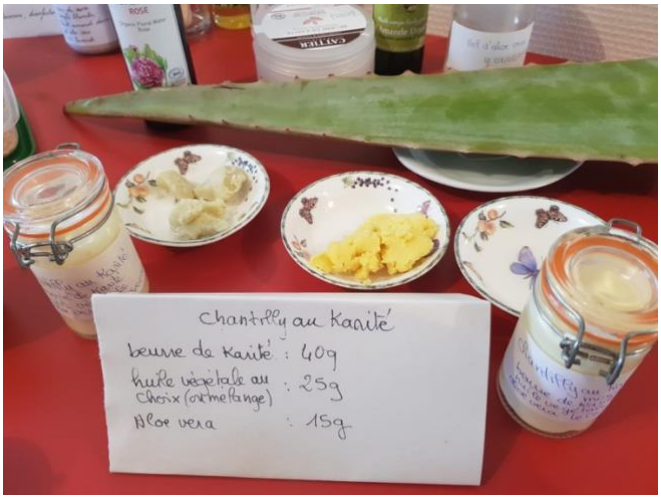

Photo 9 : recette de « Chantilly au Karité ». *Photo du 8/02/2019,* A.M.

Photo 10 : bricoles artistiques à partir de bouteilles en plastique et boites d'œufs récupérées. *Photo du 7/05/2019,* A.M.

Photo 11 : équipement et ingrédients culinaires pour les ateliers de cuisine. *Photo du 29/09/2017,* A.M.

Photo 12 : « boîte à pain » installée près de la Maison pour agir. *Photo du 2/12/2019,* A.M.

Photo 13 : la bâche « Mon quartier idéal » d'Anciela à la Maison de l'Environnement, Lyon. *Photo du 18/01/2018*, A.M.

Photo 14 : section droite de la fresque murale à la «Maison pour agir». *Photo du 15/04/2018*, A.M.

Photo 15 : section centrale de la fresque murale à la «Maison pour agir». *Photo du 15/04/2018*, A.M.

Photo 16 : section gauche de la fresque murale à la «Maison pour agir». *Photo du 15/04/2018*, A.M.